UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04053 8027

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

Prov. Torontinae
BIBLIOTHECA
PROV. TORONTINAE
STUDENDATUS
TRANSFERRED
HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY
BIBLIOTHECA
PROV. TORONTINAE
STUDENDATUS
TRANSFERRED

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

LES DEGRÉS

DE LA

VIE SPIRITUELLE

—

TOME PREMIER

De toutes les lettres élogieuses adressées à l'auteur donnons seulement celles du savant cardinal Gennari, celui qui fut, sous le pontificat de Pie X, le grand promoteur de la communion fréquente :

« *Rome*, 21 *août* 1903.

« Très Révérend Monsieur,

« Je vous suis fort reconnaissant des deux livres que vous avez bien voulu m'envoyer : *L'Etat mystique* et *La Vie d'Union à Dieu*. Les ayant rapidement parcourus, je me suis convaincu que ce sont des ouvrages de grande valeur et fort utiles. Vous y expliquez la nature de l'état mystique, non d'après l'opinion de certains auteurs modernes qui l'ont en partie faussée, mais suivant la solide doctrine des grands Maîtres de la spiritualité. Selon cet enseignement, l'état mystique n'est pas aussi inabordable que l'ont donné à entendre ces auteurs modernes, il est au contraire à la portée de tous. J'applaudis à vos doctes et utiles travaux, et je souhaite que, se répandant largement parmi les âmes pieuses et leurs directeurs, ils recueillent des fruits très abondants.

« Priant le Seigneur de vous accorder en récompense de vos excellents travaux une grande abondance de grâces et de consolations, j'aime à me dire avec des sentiments de grande estime

« Votre très dévoué serviteur,

« Casimir Card. Gennari. »

Le 21 mai 1908, après avoir lu les *Faits extraordinaires de la vie spirituelle*, le même cardinal écrivait à l'auteur :

« Je me réjouis vivement avec vous de ce que vous avez exposé la vraie doctrine mystique et de ce que vous avez réfuté par de forts arguments la fausse doctrine. Vous avez rendu un vrai service aux sciences théologiques ».

AUGUSTE SAUDREAU
CHANOINE HONORAIRE D'ANGERS
PREMIER AUMONIER DE LA MAISON-MÈRE DU BON-PASTEUR

LES DEGRÉS
DE LA
VIE SPIRITUELLE

Méthode pour diriger les âmes suivant leurs progrès dans la vertu

Cinquième édition, revue et augmentée

TOME PREMIER

BIBLIOTHECA PROV. TORONTINAE STUDENDATUS TRANSFERRED

PARIS
CHARLES AMAT
ÉDITEUR
41, rue Cassette (VIe)

ARRAS
BRUNET
ÉDITEUR
37, rue Gambetta

ANGERS
Imp. G. GRASSIN, RICHOU Frères, ÉDITEURS
40, rue du Cornet

1920

HOLY REDEEMER LIBRARY WINDSOR
TRANSFERRED

Nihil Obstat

D. Dufresne,

Censor.

Imprimatur

Angers, le 13 juillet 1920.

† JOSEPH, Évêque d'Angers.

PROTESTATION

Humblement soumis aux décrets du Saint-Siège Apostolique, nous protestons qu'aux miracles, révélations, grâces et autres faits rapportés dans cet ouvrage, ainsi qu'aux épithètes de Bienheureux ou de Saint, s'il nous arrive de les attribuer à des serviteurs de Dieu non canonisés, nous n'entendons reconnaître qu'une autorité purement humaine : nous protestons en outre que tout cet ouvrage, nous le soumettons sans restriction aucune, et dans les sentiments de la plus respectueuse et filiale obéissance, au jugement de la Sainte Église.

APPROBATION

DE

S. G. Mgr MATHIEU

ÉVÊQUE D'ANGERS

(*Mort Cardinal de la Sainte Eglise*)

Avant de donner notre approbation à l'ouvrage intitulé Les degrés de la Vie spirituelle, *composé par M. l'abbé Saudreau, premier aumônier du Bon-Pasteur d'Angers, nous avons tenu à le faire examiner par plusieurs prêtres compétents en matière de spiritualité. Il a été reconnu que cet ouvrage rendra de sérieux services à toutes les personnes qui tendent à la perfection et à ceux qui les dirigent. M. Saudreau a exposé avec clarté et avec amour la doctrine des grands Mystiques sur les divers états de la perfection chrétienne. Il a eu le mérite de rappeler et d'approfondir des thèses essentielles et consacrées par la tradition, que négligent trop souvent les auteurs ascétiques de notre époque, et qui sont cependant nécessaires pour la conduite des âmes. Nous croyons que beaucoup de confesseurs trouveront dans cet ouvrage des lumières et des avis qui leur seront du plus grand secours. Aussi accordons-nous très volontiers à l'auteur l'*Imprimatur, *en souhaitant à son livre tout le succès qu'il mérite.*

† *FRANÇOIS-DÉSIRÉ,*
Evêque d'Angers.

Angers, le 28 *février* 1896.

LETTRE

DE

S. G. Mgr GILBERT

ALORS ÉVÊQUE DU MANS

Le Mans, le 7 décembre 1896.

Monsieur l'Aumônier,

J'ai terminé votre traité des Degrés de la Vie spirituelle, *que vous avez bien voulu me communiquer. Tout y est de très bonne note, de doctrine saine et exacte. Ces deux volumes sont une exposition complète de la vie spirituelle : ils peuvent rendre de grands services et suffisent largement à tous les besoins généraux du saint ministère.*

J'ai lu avec une attention particulière les chapitres qui concernent les formes supérieures de l'oraison en deçà des voies exceptionnelles et extraordinaires. Ce point fort bien traité est important, car ces divers états d'oraison sont moins rares qu'on le croit communément. Beaucoup d'âmes qui s'y sentent inclinées ou appelées végètent et s'attardent faute d'une direction plus éclairée. Cependant aucune illusion n'est à redouter sous le secours d'une main suffisante, et votre livre rend parfaitement accessibles les principes et moyens qui doivent inspirer la direction de ces âmes.

Le rapide examen que vous faites des voies extraordinaires a aussi son utilité pour bien délimiter les divers états de la vie spirituelle, et vous en traitez avec clarté et précision.

Permettez-moi de vous féliciter de ce bon et grave travail. Je souhaite qu'il soit connu, étudié et par suite profitable à de nombreux lecteurs.

Agréez, Monsieur l'Aumônier, mes sentiments dévoués en Notre-Seigneur.

† *ABEL,*
Évêque du Mans.

PRÉFACE

Ce n'est pas une nouveauté d'établir parmi les âmes chrétiennes une classification fondée sur leur degré plus ou moins élevé de perfection. Déjà, dans l'antiquité, l'auteur des œuvres qui portent le nom de Denys l'Aréopagite posait en principe qu'il fallait reconnaître, dans le travail de formation d'une âme par la grâce, trois phases successives : l'état de purification, l'état d'illumination et l'état de perfection.

Clément d'Alexandrie a décrit, dans les *Stromates*, l'ascension du fidèle vers la gnose, c'est-à-dire vers la science parfaite; il distingue également trois degrés : dans le premier domine la crainte, par laquelle on s'abstient de l'injustice; dans le second l'espérance, qui fait désirer le souverain Bien; dans le troisième la charité, qui donne la connaissance parfaite (*Strom.*, IV, 7) [1].

Saint Basile reproduit la même doctrine (*Præm. in Reg. fus. tract.*, n° 3).

« Saint Grégoire de Nazianze, dit Fénelon a suivi, comme « presque tous les Pères, la division des esclaves, des merce- « naires et des enfants, les premiers guidés par la crainte, les « seconds par l'intérêt, les troisièmes par l'amour. »

Au moyen âge, la même distinction devient classique parmi les théologiens. Reprenant les termes de Denys, ils distinguèrent la voie purgative ou des commençants, la voie illuminative ou des avancés et la voie unitive ou des parfaits, et l'Église a confirmé cette doctrine en condamnant une proposition de Molinos qui la rejetait.

Les auteurs mystiques se sont plu, eux aussi, à diviser en des catégories distinctes, les justes qui vivent sur la terre.

Sainte Catherine de Sienne indique, dans son *Dialogue*, les étapes que l'on rencontre au chemin de la perfection. Dans cette sorte d'ascension de l'âme vers Dieu, elle compte trois degrés et elle y ajoute plus tard un degré supérieur, qui n'est autre que l'union parfaite et consommée, ou le mariage mystique.

[1] V. Mgr Freppel, *Clément d'Alexandrie*, 18e leçon.

Saint François de Sales, dans son *Traité de l'amour de Dieu* (L. X., ch. IV), divise les serviteurs de Dieu en quatre classes. Richard de Saint-Victor distingue trois degrés de la charité. Sainte Thérèse, dans son livre du *Château intérieur*, traite plus longuement et plus explicitement cette question, et son génie naturel, sa grande expérience, les lumières surabondantes que Dieu lui communiquait, nous ont valu un vrai chef-d'œuvre.

Si ce n'est point une nouveauté de classifier de la sorte les états d'âme par où passent ceux qui travaillent à leur perfection, ce n'est point non plus une chose vaine et superflue. S'il en était ainsi, les Pères, les théologiens, les auteurs mystiques n'auraient pas insisté sur ce point comme ils l'ont fait. D'ailleurs cette description des phases successives de la vie ascétique forme toute une psychologie spirituelle, dont l'étude est aussi instructive qu'intéressante. Et puis n'est-il pas « certain que les commençants et les parfaits doivent être conduits par des « règles différentes[1]? » Pour sagement diriger les âmes, il importe beaucoup de tenir compte du degré de perfection qu'elles ont acquis. « La grâce des commençants, dit le Père « Grou (*Manuel des âmes intérieures*, p. 71), n'est pas la « même que celle des personnes avancées, ni celle des personnes « avancées la même que celle des personnes consommées en « perfection. Telle disposition, qui est bonne dans un com- « mençant, ne le serait pas dans quelqu'un de plus avancé; telle « pratique convient dans un état, qui ne convient plus dans « un autre. » Sainte Thérèse faillit s'arrêter dans la voie de la perfection parce qu'un prêtre, du reste bon et zélé, Gaspar Daza, voulait l'y pousser trop vite; beaucoup d'autres, au contraire, sont demeurés dans une regrettable médiocrité, qui se seraient élevés très haut si on leur avait appliqué les règles qui conviennent aux âmes généreuses et déjà avancées.

Comment faut-il établir cette classification?

Il y a d'abord la distinction classique des trois voies qu'il serait téméraire de rejeter. Nous l'adopterons comme base. Mais cette classification est bien large et les auteurs spirituels ont imaginé d'autres distinctions plus détaillées; pour ces

[1] Articles d'Issy rédigés par Bossuet, Fénelon et Tronson, n° 34.

subdivisions nous croyons ne pas pouvoir prendre de meilleur guide que sainte Thérèse, non seulement parce que son autorité en matière spirituelle est de premier ordre, mais aussi parce qu'elle a traité longuement et explicitement cette question dans ses *Demeures* ou *Château intérieur*. La doctrine des autres maîtres de la vie spirituelle viendra, du reste, souvent confirmer et compléter l'enseignement de cette grande Sainte.

Est-il besoin d'en faire la remarque? dans cette sorte de graduation morale les divers degrés ne sont pas séparés par des limites nettes et précises. Prenons pour exemple les pécheurs : l'ignorance, la faiblesse, l'insouciance et la malice — c'est sur ces différents défauts que nous appuyons notre distinction — se trouvent mélangés, suivant les sujets, dans des proportions bien différentes. Ainsi en est-il des âmes fidèles: des sentiments bien divers, les uns plus proches, les autres plus distants de la perfection, se croisent et se mêlent dans la même âme. C'est le cas d'appliquer l'adage des théologiens : « *Judicium fertur ex communiter contingentibus.* » Le classement se fait donc d'après les dispositions prédominantes, qu'un observateur attentif saura bien découvrir.

Comment avons-nous pu être amené à traiter un aussi grave sujet ; nous devons peut-être l'expliquer, afin de n'être pas taxé de témérité.

Nous étions loin, en commençant, de vouloir donner à notre étude d'aussi complets développements. Un simple article de revue sur une question qui paraissait utile à élucider, voilà ce qui nous avait été d'abord demandé; et l'idée ne nous serait pas venue de porter plus haut nos visées si, le premier travail achevé, les encouragements qui nous furent donnés et qui venaient de juges fort compétents n'avaient stimulé notre ardeur. Il ne nous parut pas impossible de compléter notre œuvre; nous pouvions en effet mettre à profit des notes que nous avions prises pour nous guider nous-même dans la pratique de la direction des âmes. Peu à peu ces notes devinrent un livre. Tous ceux qui ont étudié sérieusement une question savent ce qui arrive : la carrière semble d'abord courte et facile; à mesure que l'on avance, de nouvelles perspectives se déroulent et la route s'allonge. Ainsi s'est fait notre travail. Quel accueil

recevra-t-il? Dieu le sait [1]. Si l'on juge l'entreprise trop haute et l'auteur inférieur à sa tâche, qu'on lui pardonne du moins en faveur de ses intentions. Certaines choses nous paraissaient vraies et utiles à dire : nous les avons dites; nous croyons n'avoir été que l'écho des grands maîtres; s'il en résulte quelque bien, c'est à eux qu'il sera dû. N'eussions-nous fait que mettre en relief certains textes de leurs ouvrages et qu'inspirer par là le désir de les mieux connaître, nous estimerions n'avoir pas perdu notre temps et n'avoir pas fait perdre celui de nos lecteurs.

[1] Quand ces lignes parurent, en 1896, nous étions loin de compter sur une aussi grande diffusion. Les quatre éditions françaises, maintenant épuisées, comprenaient 10.000 exemplaires. Des traductions ont été faites en italien, en allemand, en anglais, en espagnol. Dieu a visiblement béni notre travail. Qu'Il daigne le bénir encore et le faire servir à l'instruction et à l'édification des âmes chrétiennes ! (*Note de la 5e édition.*)

LES DEGRÉS

DE LA

VIE SPIRITUELLE

Méthode pour diriger les âmes suivant leurs progrès dans la vertu

---

PRÉLIMINAIRES

CHAPITRE PREMIER

Les Pécheurs

§ 1er. — *L'Endurcissement*

1. Avant d'étudier les ascensions de l'âme dans la vie spirituelle, essayons d'établir en quelques pages les degrés du péché. Si l'âme constamment fidèle s'élève de sommet en sommet jusqu'à la sublime perfection, l'âme rebelle, au contraire, peut descendre de précipice en précipice et s'enfoncer dans les abîmes du mal jusqu'à d'insondables profondeurs.

Il n'est pas question, pour le moment, de ceux qui tombent accidentellement dans les fautes graves et savent ensuite se relever, mais de ceux qui demeurent dans le péché et n'ont pas le courage d'en sortir.

2. Chez les uns, la foi reste entière; ils ne cherchent point à en secouer le joug. Est-ce grâce particulière de Dieu, est-ce attachement naturel à leur religion, ou bien influence salutaire d'un milieu chrétien? Toujours est-il que leur foi a été préservée de tout assaut; ils ne connaissent pas le doute, et la vérité n'a pour eux rien perdu de son évidence.

Dans ce premier cas, les remords sont vifs, le pécheur voudrait quitter son péché, mais il n'en a pas le courage; il souffre de la tyrannie de ses passions, cependant il en demeure l'esclave; si c'est la difficulté de l'aveu qui retient dans l'éloignement des sacrements ou peut-être dans le sacrilège, grand encore est son tourment et grand le désir qu'il éprouve de sortir de cet état; souvent même il y est résolu, mais au dernier moment il recule et remet à plus tard. Ce n'est pas encore l'endurcissement, l'obstination dans le péché. Aussi, de toutes les âmes pécheresses celles-ci qui ont conservé une foi plus vive sont les plus faciles à convertir, surtout si elles ont gardé quelque habitude de la prière.

3. Mais rarement on en demeure là; la résistance au bien, l'infidélité continuelle finit par rendre les grâces moins abondantes et moins efficaces, la voix de Dieu toujours repoussée devient moins pressante, les remords diminuent, la foi, si elle ne s'éteint pas, est obscurcie; d'un autre côté, les passions toujours caressées deviennent de plus en plus exigeantes et tyranniques; alors le pécheur tombe dans l'endurcissement.

Cet état est déplorable, il est très injurieux à Dieu et dangereux pour l'âme. Celle-ci se montre insensible aux meilleurs raisonnements, elle ne se laisse pas ébranler même par les considérations les plus graves; tout glisse sur elle comme l'eau sur le marbre, sans pénétrer, sans amollir sa dureté. C'est que le mal n'est pas dans le jugement, il est dans la volonté; c'est la volonté qui est rebelle, qui se raidit avec obstination, repousse à l'avance tous les arguments et dédaigne de s'y arrêter.

§ 2. — *Causes de l'endurcissement*

4. Nous avons dit que l'endurcissement venait de la résistance à la grâce; cette résistance produira des effets d'autant plus pernicieux qu'elle sera plus coupable. Ainsi elle est moins dangereuse si elle vient de l'*ignorance*, comme il arrive pour nombre d'âmes peu instruites, à l'intelligence peu ouverte, ou dont l'éducation chrétienne a été fort incomplète. On pourrait ranger dans la même catégorie certains caractères très étourdis et inconsidérés, peu capables de réfléchir à la grièveté de leurs

fautes. Ayant moins reçu de Dieu et appelés par Lui à une moindre perfection, ils sont plus excusables et le Juge pour eux sera moins sévère.

5. Si c'est par *lâcheté* qu'on est infidèle à la voix de la conscience, par exemple par crainte de se faire violence ou par lassitude et découragement, les effets de cette infidélité seront beaucoup plus funestes.

6. Ils le seront bien davantage encore si la résistance à la grâce va jusqu'à la *malice*, le pécheur préférant de choix délibéré, de gaieté de cœur, les penchants mauvais, que le démon excite, aux bons désirs qui viennent de Dieu [1]. Bien que plus rares, les péchés de malice se rencontrent trop souvent encore. Certains chrétiens s'irritent de voir leurs entreprises échouer, les malheurs fondre sur eux, la mort leur ravir des êtres aimés; ils s'en prennent à la Providence : qu'ai-je fait à Dieu, disent ces pauvres insensés, pour qu'Il me traite si durement? Et par une sorte de vengeance, ils s'éloignent de plus en plus de leurs devoirs et s'enfoncent volontairement dans le péché.

D'autres se dépitent de ne pouvoir se livrer en paix à toutes leurs passions, ils se livrent à une sorte de colère contre eux-mêmes et contre Dieu; n'ayant pu rejeter la foi, sentant vivement l'horreur de leurs fautes et l'aiguillon de leur conscience, ils entrent alors en lutte avec Dieu, et, comme Mathan, ils voudraient.

A force d'attentats perdre tous leurs remords

Toutefois ce n'est point encore là le point extrême de l'endurcissement, car il y a dans cette frénésie un aveuglement, une sorte de démence qui en atténue quelque peu la culpabilité.

Mais, si c'est une malice froide et maîtresse d'elle-même, la faute est encore plus grave et l'endurcissement qui en résulte plus terrible. Luther et Calvin ne furent-ils pas plus coupables que les malheureux fanatisés par eux, Voltaire plus responsable que Marat?

[1] Cf. Vénérable Libermann, *Ecrits spirituels*, p. 260.

§ 3. — *Obstacles aux progrès du mal*

7. Une fois partis dans la voie de l'iniquité, les pécheurs peuvent donc aller et vont, en effet, jusqu'au dernier degré du crime, s'il ne se rencontre des obstacles qui les arrêtent et leur font garder une certaine mesure dans leurs déplorables égarements [1].

On peut ranger en trois classes les influences heureuses qui contrebalancent l'impulsion des mauvaises passions : d'autres passions contraires au vice dominant, une certaine droiture naturelle, enfin un reste de foi.

8. D'abord d'autres passions humaines. Comme l'arbre isolé prend des proportions gigantesques, tandis que, resserré dans la forêt, il ne s'étend pas, de même certains vices sont gênés et arrêtés dans leur développement par d'autres vices contraires; ainsi l'avarice peut retenir dans la voie de la débauche; ainsi encore, et plus souvent, la passion de l'honneur, le souci de la réputation fera éviter bien des écarts. Que d'âmes résistent de la sorte, sans grand mérite, à leurs penchants mauvais et ne les laissent pas prendre tout l'empire qu'ils devraient acquérir ! Il est clair que ceux qui ne rencontrent pas d'autre obstacle dans la voie du mal vont loin dans le vice; tout en conservant certains dehors honnêtes, ils sont au fond bien mauvais. Ces gens-là éprouvent pour les bons une vive antipathie qui se traduit par des moqueries, des attaques contre la religion et ses ministres, etc.; la bouche parle de l'abondance du cœur, et le cœur de ces pauvres dévoyés est plein de corruption et de haine.

9. La raison humaine, l'honnêteté naturelle, l'horreur instinc-

[1] « Le vice du tempérament fait de très grands ravages en ceux où il ne rencontre aucun obstacle, ni dans la nature, ni dans la grâce, c'est-à-dire dans les gens qui rejettent toutes les sollicitations de la grâce divine. C'est là ce qui fait et ce qui a toujours fait les grands scélérats qui ont existé sur la terre, le plus grand nombre d'entre eux n'ont rien fait que de se laisser entraîner à leur mauvais tempérament, auquel ils auraient pu résister, s'ils avaient voulu. La colère, la vengeance, la cruauté, la haine, l'envie, l'avarice, les immondices de la chair et une multitude de crimes énormes viennent très souvent d'un vice de tempérament, et alors, ordinairement, on se porte à un grand excès, à moins qu'on n'éprouve de la résistance. » (Vénérable Libermann, *Ecrits spirituels*, p. 242)

tive que le vice inspire font aussi que beaucoup se contraignent, et évitent les derniers excès. Ces pécheurs ont souvent des qualités, des vertus naturelles assez développées; mais ils n'ont qu'une instruction religieuse très imparfaite et cette ignorance les excuse en partie (*non a toto sed a tanto*, disent les théologiens); ils sont moins coupables qu'on ne pourrait le supposer. Quand des hommes de cette sorte vivent en dehors des influences chrétiennes dans des pays où règne l'indifférence religieuse, ils en viennent à se faire de leurs devoirs envers Dieu des idées très incomplètes et parfois fort bizarres : ainsi, parce qu'ils aiment la religion et qu'ils ont en horreur les impies, ils se croient bons chrétiens tout en négligeant les pratiques religieuses les plus essentielles, comme l'accomplissement du devoir pascal, l'assistance à la messe; il est même difficile de leur faire comprendre l'importance et la gravité de ces préceptes; il s'en faut donc que tout soit mauvais chez eux; ils sont plus ignorants ou plus sots que méchants, et si, parfois, ils prennent part à des discours contraires à la religion, ce sera par faiblesse et respect humain, mais non par impiété.

10. Enfin, et surtout, ce qui retient beaucoup de pécheurs sur la pente du mal, c'est la foi qui demeure, affaiblie sans doute, diminuée, mais non éteinte. Cette lueur obscurcie de la foi continue de briller dans leur âme grâce à une protection particulière de Dieu, ou au reste d'une éducation première qui aura laissé des traces profondes, ou encore grâce à l'influence salutaire d'un milieu chrétien; ainsi les pécheurs qui vivent dans les pays où la foi règne encore, dans des familles vraiment chrétiennes, surtout s'ils ne subissent pas en même temps l'influence contraire d'amis irréligieux, pensent bien tout en agissant mal. Il est vrai que, souvent, ils cherchent à étouffer ces convictions gênantes — *noluit intelligere ut bene ageret :* il a refusé de comprendre pour agir à sa guise —; mais qu'ils les acceptent de bonne grâce ou de force, dans l'intime de leur conscience, ils rendent hommage à la vérité. Il y a ordinairement chez ces âmes un mélange étonnant de bons et de mauvais sentiments; il ne faudrait donc pas prendre trop à la lettre leurs protestations d'incrédulité, comme aussi on se tromperait fort en taxant d'hypocrisie les sentiments de foi qu'ils font paraître parfois au milieu de leurs désordres.

Mais s'il ne faut pas les croire pires qu'ils ne sont, il ne faudrait pas non plus les juger trop favorablement comme souvent ils se jugent eux-mêmes. Ils sont fort exposés à se faire illusion. L'habitude du mal a émoussé leur conscience et leur fait paraître moins coupables les fautes les plus graves; en même temps l'amour-propre, qui n'aime pas à avouer ses torts, les bons sentiments qui restent en eux et qui ne sont que des velléités, c'est-à-dire des approbations que porte le jugement plutôt que des actes de vraie volonté, tout cela les trompe sur leur propre compte. Comme Pilate, ils se lavent les mains, parce qu'ils sentent en eux un certain désir de ne point crucifier leur Dieu, mais cela ne les empêche pas de l'immoler à leurs intérêts et à leurs plaisirs.

§ 4. — *Les divers degrés de l'endurcissement*

11. Nous avons dit les causes qui amènent l'endurcissement du cœur, et d'un autre côté, les obstacles qui s'opposent aux progrès du mal; maintenant, si l'on examine les effets qui résultent de ces influences contraires, il nous semble qu'en fin de compte, il y a quatre sortes de pécheurs fixés dans le mal.

12. Les premiers sont les pécheurs d'ignorance. Nous supposons, en établissant cette première catégorie, le cas assez fréquent, croyons-nous, où l'ignorance, le peu d'intelligence des choses de la foi n'est guère imputable. Dans ce cas, s'ils ne se sont pas rendus coupables par ailleurs, Dieu jugera avec beaucoup de miséricorde ces pauvres gens. S'Il a dit : *Cui multum datum est, multum quæretur ab eo :* il sera beaucoup demandé à qui il a été beaucoup donné, il est clair qu'il demandera peu à celui qui aura peu reçu. Or, il en est qui ont vraiment très peu reçu. Lorsque l'éducation chrétienne a été nulle ou très négligée, que l'on a vécu dans un milieu indifférent où l'on n'entendait jamais parler de Dieu, où l'on a rencontré à l'accomplissement de ses devoirs religieux des obstacles presque insurmontables — ce qui habitue à les violer sans scrupule — est-il étonnant que la conscience soit restée ou soit devenue peu clairvoyante? Beaucoup de péchés que commettent ces malheureux, et qui seraient fort graves pour des chrétiens éclairés,

e sont beaucoup moins pour eux. Aussi, s'ils ont évité les fautes qui leur faisaient plus horreur, si, en outre, ils ont conservé le respect de la religion et des sentiments vraiment chrétiens, ils ne sont pas loin du royaume de Dieu.

Il suffira souvent d'une simple occasion pour les ramener à eur devoir, par exemple : l'entrée dans un cercle catholique, dans une corporation chrétienne. Ce qui les retenait dans l'infidélité, c'était le manque d'habitude, le respect humain; dès que ces obstacles, qui sont plutôt extérieurs et n'atteignent pas le fond de l'âme, se trouvent contrebalancés par les secours qu'on leur offre, ils reviennent à Dieu sans grand effort.

Malheureusement, après leur conversion, la plupart demeurent tièdes, ou plutôt ils restent fort ignorants. Ainsi s'en trouve-t-il par exemple avec lesquels il faudra revenir souvent à la charge, pour leur faire comprendre que l'on pèche non pas légèrement, comme ils se le figureraient volontiers, mais gravement, en négligeant d'assister à la messe, en s'enivrant, etc. Leur foi est si peu éclairée, les idées fausses qu'ils se sont faites sont si profondément ancrées dans leur esprit que, sans grande faute de leur part, ils retiendront longtemps quelque chose de leurs anciennes erreurs. Il est donc bien à désirer qu'après leur conversion on ne les laisse pas à eux-mêmes, mais que l'on prenne tous les moyens pour compléter leur instruction religieuse et les former à des idées plus chrétiennes.

13. Il y a, en second lieu, les pécheurs qui se livrent au vice par faiblesse. Ceux-ci gardent un certain désir du bien, ils regrettent le mal qu'ils font, ils aiment et estiment les gens vertueux, mais, au moment funeste, l'ivresse de la passion les met hors d'eux-mêmes et, fascinés, étourdis, ils succombent. Ils pèchent encore par entraînement, ou bien ils n'ont pas le courage nécessaire pour accomplir un devoir pénible. Ce ne sont là sans doute que des chutes accidentelles, dont ils pourraient se relever; mais il y a de plus, chez ces pécheurs, une disposition de découragement qui les maintient dans le mal : se sentant faibles et irrésolus, n'ayant, à cause de cela, guère d'espoir de rompre leurs liens ou de faire acte d'énergie, ils se laissent aller par mollesse et lâcheté et ne font rien pour sortir de leur triste état.

Ceux-là encore ne sont pas très mauvais, ni fort avancés dans le péché. Aussi, quand bien même ils mettraient dans leurs désordres quelque légère fanfaronnade, car ils sont vaniteux et esclaves du respect humain, il ne faudrait pas trop les en croire, ni désespérer de leur amendement.

14. La troisième classe est celle des indifférents. Ceux-ci font le mal par insouciance; ils ne se préoccupent guère de savoir si leurs actes sont permis ou défendus; leur unique pensée, c'est de se repaître de toutes les jouissances possibles. Ces malheureux n'ont plus qu'une conscience bien voilée. C'est l'état d'aveuglement, état fort dangereux et injurieux à Dieu, de qui ils font si peu de cas. Dans cet état d'insouciance complète, la foi est très amoindrie, souvent entièrement éteinte, et il y a beaucoup moins d'espoir de conversion; on voit de ces gens qui meurent tranquillement dans l'impénitence et s'en vont dans l'éternité sans crainte ni souci. S'il y a dans ces âmes une grande part d'ignorance, Dieu les jugera sans doute moins sévèrement; mais si c'est le résultat d'un aveuglement volontaire, d'une affectation à rejeter les remords de conscience, leur sort est déplorable.

15. Enfin, il y a les pécheurs qui font le mal de gaieté de cœur, sachant et comprenant très bien la grièveté de leurs désordres, de leur irréligion ou de leurs vices, et en prenant joyeusement leur parti. On peut ranger dans la même classe ceux qui font le mal par dépit, par orgueil révolté; ils ont commencé par être trop faibles, puis, leurs désordres leur ayant attiré des humiliations méritées, l'amour-propre a été froissé et ils se sont vengés en s'enfonçant davantage dans l'abîme. Les uns et les autres ne sont pas seulement indifférents, comme ceux dont nous parlions précédemment, ils sont haineux; ils ont de la répugnance pour la vertu et de l'aversion pour les gens de bien. S'ils entretiennent volontairement cette haine du bien, elle prend à la longue des proportions épouvantables, et ils finissent par avoir la rage furieuse des démons et des damnés. Tels sont, dans les sociétés secrètes, les initiés des hauts grades, ces énergumènes dont on ne peut lire sans frémir les saturnales effroyables, les blasphèmes et tous les actes sataniques. Ils ont laissé l'ange maudit prendre sur eux une telle puissance, ils suivent si facilement et si promptement ses impulsions qu'on

peut dire d'eux en retournant la parole de saint Paul : ce n'est plus eux qui vivent, c'est Satan qui vit en eux [1].

§ 5. — *Conduite à tenir envers les pécheurs*

16. Quelle est la conduite à tenir envers ces malheureux enfoncés dans le péché, comment chasser Satan qui a fait de leur cœur sa demeure permanente? L'Évangile nous dit qu'un jour les apôtres, auxquels Notre-Seigneur avait donné le pouvoir de chasser les démons, se virent tenus en échec par un de ces esprit infernaux, qui résistait à tous leurs exorcismes; il fallut l'intervention de Jésus lui-même pour faire lâcher à Satan sa proie. Les apôtres, étonnés, interrogèrent alors le Sauveur : *Quare nos non potuimus ejicere illum?* Pourquoi n'avons-nous pu le chasser? — *Hoc genus*, répond le divin Maître — *non ejicitur nisi per orationem et jejunium :* cette sorte de démon ne peut se chasser que par la prière et le jeûne (Marc, IX, 27)[2]. — La prière et la mortification, tels sont, en effet, les moyens souvent indispensables et seuls capables de procurer la conversion des pécheurs invétérés; il faut à tout prix obtenir de Dieu des grâces plus qu'ordinaires pour toucher des cœurs endurcis. On connaît le mot du curé d'Ars à un curé qui se plaignait de ne pouvoir convertir ses paroissiens : « Avez-vous jeûné, avez-vous veillé, vous êtes-vous donné la discipline? tant que vous n'aurez pas pris de pareils moyens, ne croyez pas avoir tout fait. »

[1] Sans aller aussi loin, tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, appellent le démon à leur aide, donnent à cet infernal ennemi une puissance très redoutable sur eux; il leur faudra un grand effort pour secouer le joug qu'ils ont mis sur leurs épaules; le premier usage que fait le démon du pouvoir qui lui est ainsi laissé est de les empêcher d'avouer leurs fautes. Pour la même raison, certaines pratiques superstitieuses ou plutôt diaboliques, comme les tables tournantes, sont fort dangereuses, parce que tout recours, même implicite, au tentateur augmente ses forces et peut entraîner des conséquences déplorables.

[2] Le démon muet exerce encore ses ravages sur les âmes : n'est-ce pas lui qui arrête sur les lèvres de certains pénitents l'aveu de leurs fautes? Aussi tout confesseur devrait se rappeler les paroles de Notre-Seigneur, prier et offrir de bon cœur ses jeûnes et pénitences pour chasser Satan des cœurs qu'il possède et qu'il retient dans le sacrilège.

17. Le prêtre est sur la terre le continuateur de l'œuvre de Jésus; quelle illusion serait la sienne s'il pensait sauver les âmes sans recourir aux moyens employés par le Sauveur. Jésus s'est offert pour nous aux coups de la divine justice : Père, disait-Il, frappez sur moi; je consens à payer la dette de tant d'iniquités, mais aux pécheurs pardonnez, car ils ne savent pas ce qu'ils font. Le prêtre, qui est un autre Christ — *sacerdos alter Christus* — doit, lui aussi, faire pénitence pour ses frères.

Il se rencontre des âmes qui, au milieu même de leurs désordres, semblent l'objet d'une attention très délicate de la Providence : elles sont beaucoup plus que d'autres poursuivies par les remords, la foi chez elle reste très vive; ou bien elles sont préservées d'une manière humainement inexplicable des dangers où tant d'autres se perdent : d'où vient ce privilège? C'est que Dieu se laisse toucher par les prières d'une âme fidèle; les sacrifices qui Lui sont offerts apaisent sa justice et tiennent le châtiment suspendu; ils finissent par obtenir de sa miséricorde des grâces en quelque sorte irrésistibles.

Or qui donc plus que le prêtre peut et doit rendre aux pauvres pécheurs cet immense service; il n'a pas été appelé à l'honneur du sacerdoce pour son avantage personnel, mais pour le bien de ses frères; — on est chrétien pour soi, on est prêtre pour les autres, *christianus propter se, sacerdos propter alios.* — Jésus, le bon Pasteur lui a confié des âmes. Il lui demandera compte de son administration : *Redde rationem villicationis tuæ.* Oh! qu'heureux seront, au jour du jugement, les prêtres qui se seront faits victimes pour les pécheurs, qui auront tout sacrifié et se seront sacrifiés eux-mêmes pour le salut de leurs frères!

18. Mettons donc toujours en première ligne les moyens surnaturels. Il paraît superflu d'énoncer une vérité si évidente : est-elle pourtant généralement admise, et ne sont-ils pas, au contraire, trop nombreux, ceux dont toute l'activité, tout le zèle se dépensent dans la recherche de procédés adroits, dans la mise en œuvre d'industries purement humaines?

L'habileté et la finesse sont d'un très petit secours, quand il s'agit de rompre les liens du péché et de ramener la charité dans un cœur. Les moyens humains serviront à rendre possible l'emploi des moyens surnaturels, ils seront dans la main des pêcheurs d'hommes comme l'appât qui recouvre l'hameçon;

mais qu'on se garde de leur donner l'importance qu'ils n'ont pas, de leur attribuer le rôle principal. Une méthode tout humaine n'obtiendrait que des résultats humains. La conversion des âmes est une œuvre divine : l'Ouvrier divin, seul, la peut mener à bonne fin.

19. Après la prière et la pénitence — *Bona est oratio cum jejunio :* la prière est excellente quand elle est jointe au jeûne (Tobie, XII, 6), — qui touchent le cœur de Dieu et obtiennent son invincible concours, l'un des moyens surnaturels les plus efficaces, c'est la formation à l'apostolat d'auxiliaires dévoués, plus à même d'approcher des pécheurs et de travailler à leur conversion que les ministres de Dieu eux-mêmes. Le général qui forme de bons capitaines augmente beaucoup ses chances de victoire; celui qui voudrait tout faire par lui-même, quelles que soient ses qualités, sentirait vite son impuissance. Dans les pays infidèles, les missionnaires se font aider dans leurs travaux apostoliques par des catéchistes, véritables précurseurs qui préparent les voies et disposent les païens à recevoir la bonne nouvelle; cette méthode est en usage dans tous les pays de mission, aussi bien chez les peuples civilisés de l'Extrême-Orient que chez les nègres de l'Afrique.

Dans les paroisses peu ferventes, où le nombre des pécheurs est souvent considérable, l'un des premiers soins d'un bon pasteur doit être de travailler tout particulièrement à former des chrétiens d'élite, qui seront pour lui des lieutenants précieux dans la lutte contre le mal.

Ils l'aideront d'abord par leurs prières. Dix justes auraient sauvé Sodome : combien de Sodomes modernes ont été sauvées par les justes ignorés qu'elles renfermaient dans leur sein ! Combien de paroisses, malgré la rage de l'enfer, malgré tous les moyens d'action employés de nos jours par les ennemis de l'Église, restent solidement chrétiennes, grâce aux bénédictions qu'attirent sur elles les âmes saintes qu'elles contiennent !

Pour ramener les pécheurs, ces âmes ferventes sont d'un grand secours. Il est relativement rare qu'une âme pécheresse soit atteinte directement par le prêtre. Le premier travail de conversion se fait le plus souvent par un chrétien, une chrétienne zélée, dont la salutaire influence s'exerce doucement et

prudemment sur le pécheur et le rapproche insensiblement de Dieu. Or, ce sont surtout les âmes foncièrement pieuses qui réussissent dans cet apostolat.

20. S'il ne peut placer de vrais amis de Dieu près de ces vétérans du péché, le prêtre doit travailler lui-même à s'insinuer dans leur esprit, nouer avec eux des relations amicales, compatir à leurs peines, leur prodiguer son dévouement et gagner ainsi leur cœur. Mais, en même temps, qu'il ne cache pas son désir de les gagner à Dieu, qu'il n'omette aucune occasion de leur adresser de bonnes paroles; en un mot qu'il soit toujours prêtre et se montre en toute circonstance le vrai représentant et le continuateur de Jésus-Christ.

Qu'il prêche surtout d'exemple : le spectacle d'une vie sainte dans le prêtre produit sur les pécheurs eux-mêmes plus d'impression qu'on ne se le figure. Qu'il ne cherche pas à éblouir par l'étalage de ses connaissances, par l'éclat d'une éloquence tout humaine ou de qualités purement naturelles : les préoccupations de la vanité, outre qu'elles déplaisent fort à Dieu et éloignent les grâces, n'échappent point aux yeux des hommes; elles diminuent, loin de l'augmenter, le prestige du prêtre de Jésus-Christ. Évidemment il ne s'agit point pour lui de viser à passer pour un ange exempt d'imperfections. Que l'on reconnaisse en lui un homme, sujet comme ses frères à bien des faiblesses, mais que l'on constate aussi que, les reconnaissant humblement, il s'applique à se mettre en garde contre elles et qu'il sait par sa générosité dans la lutte, par sa fidélité à la prière, obtenir de Dieu des grâces puissantes qui peu à peu le transforment. Alors ses vertus prêcheront mieux que ses paroles : les bons se sentiront encouragés à les imiter; des pécheurs eux-mêmes verront leur foi se raviver et le désir d'une vie plus chrétienne renaître en eux.

21. Quant aux moyens extérieurs à employer vis-à-vis des âmes pécheresses, on peut les diviser en deux classes : les moyens lents et continus et les moyens rapides et extraordinaires.

Les premiers demandent plus de constance, mais sont plus féconds en résultats; le cœur endurci s'amollit peu à peu, la foi pénètre doucement, elle s'étend d'une manière insensible et finit par envahir l'âme tout entière. Ainsi fait-on beaucoup de

bien à de vieux pécheurs, si on peut les amener à faire habituellement de bonnes lectures, comme celle d'un journal sincèrement religieux, à entendre souvent des prédications, à fréquenter assidûment des chrétiens instruits et éclairés. Leurs idées se modifient à leur insu, les bons exemples et les bonnes paroles tombent sur leur cœur comme une pluie bienfaisante sur une plante altérée mais encore vivante. Sous cette influence, le fruit germera, se développera, et, quand il sera mûr, il se détachera de lui-même; il suffira alors d'une occasion pour achever l'œuvre de conversion.

22. Quant aux moyens extraordinaires, l'action de Dieu s'y montre souvent aussi soudaine que puissante; tels sont les pèlerinages [1], retraites, missions. Les résultats en sont plus grands qu'on ne peut croire : les bons sont raffermis et stimulés, les tièdes sont réchauffés, des pécheurs secrets reviennent à la vertu, des sacrilèges au respect et au saint usage des sacrements. Quant aux pécheurs manifestes, tous ne sont pas convertis, et parmi les convertis, tous ne persévèrent pas; mais une bonne semence est déposée dans leur âme et, si Dieu le permet, un temps viendra où les effets cachés de ces grâces passées se manifesteront au grand jour.

23. Les gens dont nous parlons ne viennent pas se présenter au confessionnal, sauf à la veille de leur mariage; alors si, dans ces pécheurs endurcis, il reste encore quelque fibre chrétienne, quelque souvenir d'une vie autrefois meilleure, d'une première communion bien faite, il sera possible de toucher momentanément leur cœur et, au souvenir des grandes vérités, de leur faire prendre quelque bonne résolution. Dans tous les cas et quelle que soit leur impiété, il est à propos de rappeler l'importance des devoirs religieux, de montrer combien est injurieuse à Dieu une vie passée tout entière en dehors de Lui, sans Le prier, sans même penser à ce Maître redoutable, ne tenant pas plus compte de Celui à qui nous devons tout que s'il n'existait pas. On ne saurait mieux faire en cette occasion que de recommander aux futurs époux, surtout si l'un d'entre eux est resté

[1] Par pèlerinages, nous voulons désigner les vrais pèlerinages, ceux où l'on sent un souffle chrétien, ceux de Lourdes, par exemple, qui sont des manifestations de foi si admirables et si émouvantes.

fidèle à ses devoirs religieux, l'excellente pratique de la prière en commun, et de les engager à y être fidèles dès les premiers jours de leur mariage.

CHAPITRE II

Les âmes dissipées et sensuelles, leur vie purement naturelle

§ 1. — *Dispositions de ces âmes*

24. « Il y a, dit sainte Thérèse (*Château intérieur*, chap. I) « un grand nombre d'âmes qui n'habitent que dans l'enceinte « extérieure du château, elles ne se mettent nullement en peine « de pénétrer dans l'intérieur », c'est-à-dire, selon l'explication de la Sainte, elles ne rentrent jamais en elles-mêmes [1]. « Ces âmes qui ne s'exercent en aucune manière à l'oraison » (la Sainte entend par là — elle le déclare elle-même — toutes sortes de considérations et réflexions sur les choses de la foi) « ressemblent à un corps paralysé, qui a des pieds et des mains, « mais ne peut plus les remuer. Elles sont si malades, si habi- « tuées à vivre dans les choses extérieures, qu'elles sont inguéri- « ssables; il semble qu'elles ne peuvent plus rentrer en elles- « mêmes. Elles se sont si bien habituées à vivre avec les reptiles « et les animaux qui sont autour du château, qu'elles sont « devenues comme l'un d'eux. Elles qui ont reçu en partage « une si noble nature et le pouvoir de s'entretenir avec leur « Dieu, elles ont par leur faute perdu ce pouvoir. »

Il y a donc des âmes qui ne vivent que de la vie animale, de la vie des sens, chez qui l'esprit chrétien est fort peu développé, et qui, comme le déclare encore la Sainte, sont fort exposées à se perdre.

25. Ils sont nombreux les chrétiens de cette catégorie, même dans les bonnes paroisses. A première vue, ils ne se distinguent guère des vrais fidèles : le même couvert de religion enveloppe les uns et les autres comme le même uniforme les braves et les

[1] V. infra, nº 31.

lâches. Mais si les mauvais soldats n'ont du soldat que l'habit, pour les personnes dont nous parlons, la religion semble aussi se réduire aux rites purement extérieurs, elle ne pénètre pas jusque dans le fond de l'âme, dans l'intime des sentiments et des idées, elle exerce très peu d'influence sur la conduite de la vie.

Il peut se faire que, grâce à une bonne éducation, à un heureux tempérament, ou à d'autres circonstances favorables, ces personnes se trouvent préservées des vices et des défauts trop sensibles, et qu'elles soient relativement bonnes; le monde peut les juger favorablement, et l'on en rencontre, en effet, qui ne méritent pas de très grands reproches.

Cependant il en va rarement de la sorte, la plupart commettent de temps à autre, publiquement ou en secret, des fautes graves. Quand vient le moment de se confesser pour communier, par exemple à l'approche de Pâques, elles ont encore assez de foi pour exciter en elles une contrition rigoureusement suffisante et se relever momentanément; mais leur bonne volonté est si faible, les grandes vérités, à la pensée desquelles elles ne s'arrêtent presque jamais, font sur elles si peu d'impression, que l'on a souvent lieu de douter de leur repentir et que les rechutes sont pour ainsi dire inévitables.

En fait de pratiques chrétiennes, ces personnes ne gardent que l'essentiel : l'assistance à la messe du dimanche, de rares prières, faites avec bien peu de recueillement. Les lectures pieuses, les exercices de dévotion ne leur inspirent que du dégoût; du reste, absorbées par des préoccupations toutes matérielles, elles n'y songent pas. Ce n'est point dans cette sphère que s'agite leur esprit, et si une influence extérieure vient à les amener dans la région des choses spirituelles, elles s'y trouvent comme dépaysées et n'y font pas longue demeure.

Les pensées ordinaires de ces âmes, les désirs qu'elles forment le plus habituellement, leurs préoccupations, les rêveries qui hantent leur imagination, sont purement naturels; jamais ou presque jamais de réflexions plus sérieuses inspirées par la foi; point de désir de s'amender. Si elles ont quelque vertu, si elles savent parfois faire abnégation d'elles-mêmes, se dévouer pour leurs proches ou leurs amis, ce n'est point qu'elles suivent les inspirations de la grâce; elles obéissent à l'instinct de la

nature ou à des considérations tout humaines. Si elles combattent leurs défauts, c'est bien plus pour des motifs humains que dans des vues chrétiennes; bien plus pour s'épargner les accidents fâcheux, suite ordinaire du péché, que pour éviter d'offenser Dieu.

De loin en loin, la grâce leur inspire quelques bons mouvements, leur foi se réveille; une cérémonie brillante, une occasion extraordinaire fera naître en elles de bons sentiments. De même après leurs fautes, surtout si elles sont tombées dans quelque faute nouvelle ou plus grave, elles sentiront des remords; mais en dehors de ces circonstances, dans l'ordinaire de la vie, elles n'entendent guère cette voix intime de Dieu, dont le doux murmure exige le calme et le recueillement — *non in commotione Dominus* (3 Reg. XIV, 11) : le Seigneur ne parle guère au milieu du trouble et du bruit, et ces âmes, toutes livrées à la dissipation, ne sont guère capables de l'écouter.

C'est donc à peine une vie chrétienne que celle de ces malheureuses âmes; la foi reste bien au fond de leur cœur, mais elle y demeure comme engourdie, leurs jours sont vides devant Dieu et leur salut est en grand péril. Elles peuvent être maintenues dans cet état par les circonstances extérieures; si elles sont entourées de personnes chrétiennes, préservées du contact des compagnies mauvaises, éloignées des occasions dangereuses, elles ne donneront pas dans de grands écarts. Mais que ces secours extérieurs viennent à leur manquer, qu'elles soient par exemple transplantées dans un milieu indifférent ou impie, vite elles perdront leurs bonnes habitudes, délaisseront leurs pratiques religieuses, et seront bientôt semblables à ceux qui les entourent.

26. L'état que nous venons de décrire est celui de beaucoup d'enfants qui appartiennent à des familles peu chrétiennes, et dont l'éducation religieuse n'est pas encore faite. N'entendant parler que très rarement des choses de la foi, comment ne vivraient-ils pas de cette vie de dissipation et de sensualité? D'autres enfants, après avoir fait quelques pas dans la vie chrétienne, retombent dans cet état après leur première communion. Pendant la période de préparation, on avait obtenu d'eux quelques efforts; la perspective de cette grande action, des instructions et exhortations nombreuses avaient touché

leurs âmes et développé leur foi; mais, ces bonnes influences ayant cessé, ils retombent dans leur première disposition de langueur et de dissipation, et ils sont bien exposés à glisser sur la pente du mal et à tomber dans l'abîme.

§ 2. — *Comment on peut inspirer à ces âmes de meilleures dispositions*

27. Comment faut-il s'y prendre pour tirer ces âmes de leur dissipation et leur inspirer quelques désirs de vie chrétienne?

Disons, une fois pour toutes, que les deux grands moyens signalés plus haut comme indispensables quand il s'agit de la conversion des pécheurs invétérés, la prière et la pénitence, sont toujours les plus puissants pour faire du bien aux âmes, à quelque degré de la vie spirituelle qu'elles soient parvenues, et donneront à tous les autres moyens qu'on pourra employer une bien plus grande efficacité.

Pour ces personnes plongées dans la vie des sens, le directeur ne devra jamais oublier qu'elles ne voient pas la vérité aussi clairement que lui, aveuglées qu'elles sont par les passions; il faut donc éviter de leur présenter certaines considérations excellentes en soi et de nature à produire une bonne impression sur des âmes plus avancées, mais au-dessus de la portée de celles-ci. Avant tout, on doit chercher à les éclairer; pour cela leur rappeler souvent les grandes vérités : le ciel, l'enfer, la bonté de Dieu et sa providence si paternelle, l'amour qui éclate dans l'Incarnation, l'Eucharistie, la Passion; insister sur l'importance du salut, le néant de la vie, qui est si peu de chose en face de l'éternité. C'est ainsi que saint Ignace convertit saint François Xavier, en lui répétant prudemment et aimablement, mais avec insistance, ces paroles de Notre-Seigneur : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? »

28. En même temps qu'on cherche de la sorte à éclairer leur intelligence, il faut agir sur leur volonté, la porter vers Dieu et lui faire produire les actes dont elle est capable. Sur ce point, ce qu'il y a de plus pratique à exiger de ces âmes, ce sont des prières régulières et attentives. En même temps qu'elles les

habitueront à agir surnaturellement, ces prières toucheront le cœur de Dieu et obtiendront pour ces pauvres aveugles des lumières plus abondantes.

Le but à atteindre étant de tirer ces âmes de leur insouciance et de leur inspirer quelque désir de progrès, il faut qu'elles s'aperçoivent combien l'on a à cœur de les initier à la vie chrétienne; cela les frappera davantage que les meilleurs arguments.

Si elles tombent fréquemment dans le péché mortel, l'action de l'Esprit-Saint sur elles ne se manifeste guère qu'après leurs fautes, il excite en leur conscience le trouble et le remords [1]. Le dégoût du mal, la crainte, la honte, le désir de sortir du vice, tels sont les sentiments que l'Esprit divin leur inspire. Le directeur devra seconder cette action de l'Esprit-Saint, plaignant les âmes et prenant part avec douceur et compassion à leurs regrets, aux craintes qu'elles doivent éprouver de tomber à l'improviste entre les mains du souverain Juge. Puis il leur rappellera que, si la nature est faible, la grâce est puissante, et que des pécheurs plus coupables sont, avec l'aide de Dieu, revenus à la vertu.

29. Quant aux enfants qui en sont là, moins coupables que les grandes personnes, ayant moins abusé de la grâce, ils sont plus susceptibles de recevoir une heureuse formation; mais aussi l'étourderie de leur âge rend plus fugitives les bonnes impressions qu'on leur communique.

Pour leur faire un vrai bien, il faudrait, dès le premier âge, les confesser souvent et les faire communier. Il faudrait aussi, dans les catéchismes, insister beaucoup sur la nécessité de servir Dieu, sur les motifs pressants que nous avons de travailler à notre salut.

En règle générale, il ne sera pas très difficile de leur inspirer de bons désirs et de bons sentiments.

Le danger le plus fréquent pour ces âmes encore faibles vient des mauvaises compagnies : combien d'enfants sont par là entraînés au mal, combien de jeunes gens et de jeunes personnes entendent ainsi, à l'insu de leurs parents et de leurs maîtres, des réflexions méchantes et impies, qui ébranlent leur foi, ou des propos vicieux, qui éveillent en eux les mauvaises passions. Un directeur prudent les met en garde contre ce péril; il n'at-

[1] Cf. Saint Ignace, *Exerc. spir.* Discernement des esprits.

tend pas que le mal soit fait pour y remédier, il s'efforce de le prévenir, soit par des avertissements paternels, soit même en se faisant rendre compte, quand il soupçonne quelque danger, des fréquentations et de l'emploi du temps. Faute de vigilance, ne s'expose-t-on pas à voir les suppôts de l'enfer renverser en peu de temps l'édifice qu'on aura construit à grand'peine?

VIE PURGATIVE

NOTE PRÉLIMINAIRE

30. Quand une âme commence à être quelque peu travaillée d'un sincère désir de vie chrétienne, elle entre dans la voie purgative ou premier degré de la charité.

D'après Suarez [1] : *Charitas incipiens vocabitur illa quæ a concupiscentiis et aliis passionibus* NONDUM MORTIFICATIS *non solum impeditur ne facile et delectabiliter virtutem operetur, sed etiam in periculo peccati mortalis versatur. Et hic status dicitur pugnæ et viæ purgativæ, quia in illo præcipua cura debet esse resistendi concupiscentiis et mortificandi passiones, nutriendo simul et fovendo charitatem ipsam.*

Suarez ne fait ici qu'exposer et développer l'enseignement de saint Thomas [2] : *Primo quidem incumbit homini studium principale ad recedendum a peccato et resistendum concupiscentiis ejus quæ in contrarium charitatis movent: et hoc pertinet ad incipientes, in quibus charitas est nutrienda vel fovenda, ne corrumpatur.*

[1] La charité des commençants est celle qui, contrariée par les vices et les passions que la mortification n'a pas encore réduits, ne trouve ni facilité ni douceur dans l'exercice des vertus et demeure même en danger d'être détruite par le péché mortel. C'est là ce qu'on nomme l'état de lutte ou la voie purgative, car le principal devoir des âmes qui sont dans ces dispositions, c'est de résister à leurs convoitises et de mortifier leurs passions en nourrissant et en développant la charité. *De statu religioso*, l. I., ch. XIII.

[2] Le premier devoir qui incombe à l'homme, c'est de s'éloigner du péché et de résister aux passions, dont les tendances sont opposées à la charité, et ceci regarde les commençants, chez lesquels la charité demande à être entretenue et fortifiée pour n'être pas détruite (2. 2, q. 24, a. 9, c.).

La vie purgative ou des commençants est donc celle où l'âm se débat contre le péché, lutte plus ou moins victorieusemen contre ses défauts et ses vices, et, si elle retombe encore d temps à autre, se relève de ses chutes et sait réparer ses fautes

Sainte Thérèse partage en deux parties la vie purgative voyons d'abord ce qu'elle dit de la première.

LIVRE PREMIER

PREMIER DEGRÉ

LES AMES CROYANTES

CHAPITRE PREMIER

Portrait des âmes croyantes

§ 1. — *Doctrine de sainte Thérèse et du B. Suzo*

31. « Autant que je le puis comprendre, dit la Sainte, la « porte par où l'on entre dans le château [1] est l'oraison et la « considération », prière mentale, ou même vocale, pourvu que cette dernière soit accompagnée de considération, et qu'en priant on songe à ce que l'on est, et quel est Celui à qui l'on parle. Telle est l'explication de sainte Thérèse.

Ces âmes qui font ainsi ce premier pas, « quoique bien engagées encore dans le monde, ont cependant de bons désirs; de loin en loin elles se recommandent encore instamment à Notre-Seigneur; elles font réflexion sur l'état où elles sont, mais non, il est vrai, avec beaucoup d'attention; plusieurs fois dans le courant de chaque mois elles s'appliquent spécialement à la prière, mais avec mille distractions causées par les affaires qui sont l'objet ordinaire de leurs préoccupations et auxquelles elles sont encore fort attachées; leur cœur s'en va là où est leur trésor. Cependant, elles s'arrachent de temps à autre à tous ces

[1] Pour sainte Thérèse, le château c'est le lieu où Dieu habite, c'est l'âme du juste, paradis où Dieu, comme Lui-même le déclare, prend ses délices (1er *Demeure*, ch. 1er). Quand l'âme *rentre en elle-même* par l'oraison et la considération, elle entre donc dans ce château, et elle y trouve son Dieu. La Sainte distingue dans ce château sept demeures de plus en plus belles, à mesure que l'âme, devenant plus fidèle, s'unit plus intimement à Dieu, qui lui communique une splendeur toujours croissante.

tracas, et certes c'est une grande chose pour elles de connaître qu'elles ne prenaient pas la bonne route pour arriver à la porte du château » (*Première Demeure*, ch. Ier).

« Bien que ce ne soit encore que la première demeure, elle est déjà très précieuse et remplie de grandes richesses et l'on ne manquera pas de passer plus avant, si l'on sait échapper aux reptiles qui s'y rencontrent », c'est-à-dire aux inclinations vicieuses, à l'amour des plaisirs, des richesses et des honneurs, dont les âmes de cette demeure sont loin d'être détachées. C'est donc là pour elles un grand danger. « Elles sont bien exposées, dit en effet la Sainte, parce qu'elles sont encore pleines de l'amour du monde, engagées dans ses plaisirs, passionnées pour ses honneurs et ses prétentions; les sens et les puissances, qui sont les vassaux que Dieu donne à nos âmes, sont trop faibles pour les défendre. » Voilà pourquoi « elles sont facilement vaincues » (*Première Demeure*, chap. II).

Ces âmes ne sont encore que peu éclairées; sans être dans les ténèbres comme les pécheurs, elles sont dans une demi-obscurité; la pleine lumière du jour n'a pas lui à leurs yeux.

« Bien que les personnes qui sont dans cet état aient le désir de ne point offenser Dieu et s'exercent aux bonnes œuvres, ce n'est point assez. Elles doivent encore recourir fréquemment au Seigneur, prendre sa Mère bénie pour avocate, demander aux Saints de combattre pour elles, puisque leurs vassaux (les puissances de l'âme, l'intelligence et la volonté) ont si peu la force de les défendre... Il faudra encore, pour passer dans la seconde demeure, que chacun, selon son état, travaille à s'affranchir des soins et des occupations non nécessaires. »

32. De cette doctrine de la réformatrice du Carmel rapprochons ce qui est dit dans le *Dialogue des neuf rochers* [1] des habitants du premier rocher :

« Ces habitants sont les tièdes et les lâches qui ne travaillent pas à leur perfection; il leur suffit de vivre avec la volonté de ne pas commettre de péchés mortels; ils se contentent de cela

[1] Opuscule allemand du XIVe siècle où est racontée une vision du B. Suzo. On a cru longtemps qu'il était l'œuvre du Bienheureux lui-même. On ignore quel en est l'auteur. Quoi qu'il en soit, l'opuscule a une vraie valeur et par son antiquité et par la doctrine qu'il renferme.

jusqu'à leur mort et ne pensent pas, pendant toute leur vie, qu'on puisse faire davantage... S'ils meurent sans péché mortel ils seront sauvés, mais ils sont plus exposés qu'ils ne le croient, parce qu'ils s'imaginent pouvoir également obéir à Dieu et à la nature; il est bien difficile et, pour ainsi dire, impossible de persévérer ainsi dans la grâce. S'ils persévèrent cependant ils seront sauvés, mais un purgatoire horrible les attend, pour leur faire expier dans de longues et cruelles souffrances la satisfaction qu'ils ont accordée à toutes leurs fantaisies grandes et petites; et, lorsqu'ils seront purifiés, ils iront au ciel recevoir leur récompense et leur couronne, qui sera petite et pauvre en comparaison des couronnes destinées aux hommes d'un grand courage; car ils ont vécu sans fatigue et combattu sans énergie, sans un amour généreux de Dieu... Le démon n'a le pouvoir de vaincre les habitants de ce premier rocher qu'autant qu'ils y consentent. Il est vrai qu'il a grande chance de les entraîner, parce qu'ils vivent absorbés dans les pensées et les affaires du siècle, qu'ils aiment les honneurs, les plaisirs de la nature, du corps, des sens... Ils ne s'appliquent pas à avancer dans la vie spirituelle... Ils connaissent bien peu la paix et la joie de l'âme, car pour cela il faut avant tout combattre la nature et la vaincre... »

§ — 2. *Pratiques pieuses, dispositions intimes, conduite extérieure des âmes du premier degré*

33. *Pratiques pieuses.* — Les âmes de ce premier degré sont celles qui s'adonnent quelque peu aux pratiques religieuses; elles font de temps à autre de salutaires réflexions, elles ne sont pas sans comprendre la grandeur de Dieu et la gravité de nos devoirs envers Lui. Aussi savent-elles prier; parfois même, quand elles ont à obtenir quelque grâce temporelle, elles mettent dans leurs prières une certaine ardeur.

Leur piété ne va pas plus loin, le recueillement leur est chose inconnue, les exercices de dévotion n'ont pour elles aucun charme; si elles y sont poussées par les circonstances, elles s'en acquittent à contre-cœur et sans profit.

34. *Dispositions intimes.* — Les pensées de la foi ne sont donc pas absolument étrangères à ces chrétiens; elles ne naissent pas

spontanément, mais il ne faut pas non plus des occasions bien extraordinaires pour les susciter. Qu'une épreuve les menace, qu'un malheur s'apprête à fondre sur eux, Dieu leur apparaît aussitôt comme le meilleur des protecteurs : vite il faut recourir à Lui et faire appel à sa bonté. Les sermons, les cérémonies, les fêtes et solennités religieuses leur feront ordinairement une heureuse et salutaire impression; ils se prépareront, non avec ferveur, mais convenablement, à la réception des sacrements.

Nous disons que chez ces personnes les pensées de la foi ne naissent pas spontanément; en effet, en dehors des occasions que nous venons de mentionner et dans le courant de la vie elles pensent peu à Dieu; leurs préoccupations, leurs pensées ordinaires sont toutes naturelles, et qui lirait au fond de leur cœur y verrait que leurs désirs, l'objet habituel de leurs rêves de leurs espérances, de leurs soucis, ce sont des avantages temporels et fort rarement des biens de l'ordre spirituel. Leur manière de considérer les choses, leurs jugements sont purement humains, elles ne conçoivent guère bien les choses divines. Leur résolution de rester fidèles à Dieu est cependant sincère, mais sans ardeur et sans grande fermeté.

Cependant on trouve assez souvent chez ceux dont nous parlons, e même chez des chrétiens moins bons encore, des sentim nts de fidélité à la cause de Dieu, d'éloignement pour les impies, si ardents et si fermes qu'ils sembleraient supposer un état plus parfait, une charité plus développée. D'où vient une foi si vive, là où il y a si peu d'amour? Il est bien vrai que la foi est un don merveilleux où se manifeste avec éclat l'action toute miséricordieuse de Dieu. Cette vertu surnaturelle, si profondément plantée dans le cœur humain qu'elle semble indéracinable, cette disposition à accepter sans hésiter les plus profonds mystères, cette fermeté qui fait que le croyant n'est ébranlé ni par les scandales les plus déplorables, ni par les objections les plus spécieuses, ni par les tentations les plus terribles, tout cela montre bien la main de Dieu. Le péché lui-même, à moins qu'il ne soit directement opposé à la foi, ne la détruit pas, et si le pécheur n'en veut pas rejeter le joug, s'il continue à en faire des actes, sa foi reste profonde et vivace. Il n'est donc pas étonnant que cette vertu puisse acquérir de grands développements, là même où l'amour divin est tiède et languissant.

Nous croyons cependant que tout n'est pas surnaturel dans les bonnes dispositions que nous signalions plus haut. Il y a à côté des sentiments que la grâce inspire, d'autres sentiments analogues, mais purement naturels, d'attachement à la cause religieuse, certaine fierté humaine, et du reste légitime, d'un esprit qui se sent dans le vrai, qui tient à son opinion et qui regarde en pitié et traite en adversaires les gens du parti de l'erreur. Saint François de Sales, dans son traité de l'*Amour de Dieu* (l. IV., ch. IX et X), parle d'un amour divin, imparfait et naturel, qui accompagne la véritable charité et peut subsister même quand celle-ci est détruite par le péché; et il montre comment, dans ce dernier cas, c'est-à-dire quand il survit à la charité, cet amour imparfait est dangereux, pouvant donner le change, et amener les gens à se croire meilleurs qu'ils ne le sont. Ainsi en est-il des sentiments naturels dont nous parlons; ils sont bons et utiles quand ils sont joints à une foi éclairée; mais ils peuvent nuire à ceux qui ne mettent pas leur conduite d'accord avec leurs principes, parce qu'ils les trompent sur leur état et leur en dissimulent les dangers.

35. *Conduite extérieure.* — Dans leur conduite extérieure, on remarque à première vue que ces âmes ne connaissent pas l'abnégation chrétienne; elles font bien, de loin en loin, quelques efforts, mais elles ont peu de constance, et la dissipation emporte vite des résolutions trop faibles. Elles ont des vertus naturelles plutôt que des vertus surnaturelles.

Si elles ont été préservées des fautes graves, et si elles ont reçu une éducation chrétienne, elles pourront continuer d'éviter le péché mortel et garder l'horreur du mal, demeurant ainsi toute leur vie sans grande faute et sans grande vertu; telles un grand nombre d'âmes qui ont été peu éclairées des lumières de la grâce, soit que leur intelligence soit peu ouverte, soit qu'elles aient été peu cultivées sous le rapport de la piété. N'ayant point à subir de rudes assauts, elles mènent une vie tranquille et correcte, mais elles ne paraissent pas appelées à une haute récompense. On est parfois étonné du peu de délicatesse de conscience de ces âmes qui, de la meilleure foi du monde, s'imaginent être à peu près sans reproche. Cela vient de ce qu'elles ne tiennent guère compte que des actes extérieurs du péché, attachant bien peu d'importance aux mouvements

mauvais de l'âme, aux convoitises mal réprimées, aux sentiments intérieurs plus ou moins contraires à la loi chrétienne. Ces âmes sont bien fragiles, et une occasion funeste serait pour elles extrêmement redoutable.

Si, au contraire, elles ont connu le mal, elles succombent facilement aux moindres tentations et peuvent ainsi retomber dans l'indifférence et l'état habituel du péché. Pour le péché véniel, ces dernières, comme les précédentes, s'en préoccupent peu; elles ne se mettent guère en peine de combattre leurs défauts de caractère, vivacité, paresse, vanité, gourmandise, avarice; souvent elles ont affection à quelques-uns de ces défauts et, partant, ne s'en repentent point; parfois elles reconnaissent leurs torts, et, l'occasion passée, regrettent leur faiblesse; mais à l'égard de ces fautes vénielles leur ferme propos n'est guère solide, et leur amendement est bien peu probable.

36. Tels sont les traits généraux des chrétiens de cette première demeure. Il y a dans cette demeure, dit sainte Thérèse, beaucoup d'appartements. On peut, en effet, distinguer en plusieurs classes ceux qui sont dans ce premier degré :

1° Les débutants, c'est-à-dire les enfants qui ne font qu'entrer dans la vie chrétienne, et certains convertis récemment revenus à Dieu, et dont les bonnes dispositions ne font que de naître;

2° Les habitués, c'est-à-dire les chrétiens qui sont depuis longtemps dans les dispositions tout à l'heure décrites;

3° Les déchus, c'est-à-dire ceux qui étaient d'abord montés plus haut et qui sont retombés dans la tiédeur; ainsi le B. Suzo voyait-il nombre de personnages redescendre des rochers supérieurs sur le premier rocher.

CHAPITRE II

Direction des âmes de la première demeure

Comment convient-il de travailler à la formation plus complète de ces âmes si novices dans la voie de la vertu?

Donnons d'abord les règles générales s'appliquant également à tous ceux qui habitent la première demeure.

Article Premier. — Règles générales

§ 1. — *Comment on doit éclairer ces âmes*

37. *Désir d'une plus haute perfection.* — Les âmes de cette première demeure ont, avons-nous dit, quelque désir de vie chrétienne, quelque estime pour la piété et les vertus surnaturelles. Plus ce désir sera ardent, plus rapides seront les progrès. On cherchera donc, par de solides instructions et par des exhortations particulières pressantes, à leur faire saisir toute la beauté de la piété chrétienne et les avantages immensément précieux qu'elles peuvent y trouver. Dieu ne nous commande-t-il pas de travailler à notre perfection? — *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra :* c'est la volonté de Dieu que vous soyez saints. — C'est à tous, remarque saint Jean Chrysostome, que s'adresse la parole de Notre-Seigneur : *Estote perfecti*, soyez parfaits. — *Ut sitis perfecti et integri in nullo deficientes*, « soyez parfaits et accomplis, n'ayez à vous reprocher aucune défaillance », — disait aux fidèles l'apôtre saint Jacques (Jac. I, 4). « Prenez les armes de Dieu, écrivait saint Paul aux chrétiens d'Éphèse, afin de pouvoir résister au jour du danger et de tout point combattants parfaits, restez fermes et debout. » (Eph. VI, 13). « Bienheureux a dit Jésus, ceux qui ont faim et soif de la perfection [1], car ils seront rassasiés. »

On n'aura pas de peine à faire comprendre aux commençants que, tant qu'ils resteront dans cette tiédeur, Dieu ne trouvera en eux que de chétifs serviteurs, des cœurs très peu aimants, très peu reconnaissants; veulent-ils donc toujours demeurer dans cette médiocrité, qui laisse place à tant de défauts, à tant de péchés? ne désirent-ils pas, au lieu de rester au rang de serviteurs, et encore de serviteurs peu dévoués, devenir les *amis* de leur Dieu? Le Cœur de Jésus, qui brûle d'amour pour eux, les y appelle, Il a tout fait pour gagner leur affection; le seul souvenir de ses bienfaits, de ses sacrifices, de sa tendresse devrait suffire à provoquer chez eux une réciprocité d'amour et de dévouement.

[1] *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam.* Chacun sait que dans le langage de l'Écriture justice est synonyme de perfection morale.

38. A ces motifs tirés de ce que nous devons à Dieu et de ce que Dieu désire de nous viennent s'ajouter nos plus pressants intérêts. Nous avons tant à craindre si nous négligeons le travail de notre formation intérieure, tant à gagner si nous nous y adonnons avec ardeur. Il est facile de montrer comment la tiédeur, de nos jours surtout, met le salut en grand péril. Et il n'est ni moins facile ni moins important de faire ressortir tous les avantages de la piété — *Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ*, la piété est utile à tout: elle a les promesses de la vie présente et de la vie future.

39. *Espoir d'atteindre la perfection.* — Mais, quelque enviable que paraisse la perfection, les chrétiens auxquels on la propose n'en sentiront pas le désir, s'ils la croient au-dessus de leurs forces; il faut donc les bien persuader qu'avec l'aide de Dieu, c'est chose facile. — *Omnia possum in eo qui me confortat :* je puis tout en celui qui me fortifie. — Tant d'autres, dont la vertu aujourd'hui nous étonne, avaient la même nature que nous, ont éprouvé les mêmes difficultés, subi les mêmes combats: *Non potero quod isti et istæ ?* (S. Augustin.)

40. *Inconstance de ces âmes.* — Le désir de la piété doit être entretenu avec soin dans ces âmes peu avancées; elles sont, en effet, inconstantes; d'autres soucis, d'autres préoccupations viennent parfois si rapidement emporter leur ferveur naissante. Pour entretenir en elles ce désir du bien on insistera souvent sur les considérations par lesquelles on l'avait fait naître. On gagnerait aussi beaucoup, si on pouvait les amener à faire de bonnes lectures; mais que l'on choisisse des livres qui piquent l'intérêt, comme le sont certaines vies de saints personnages, aussi attrayantes qu'édifiantes; sans cela leur bonne volonté se lasserait bien vite.

Une autre cause de l'inconstance de ces âmes, c'est que souvent des échecs dans leurs luttes contre elles-mêmes, des chutes trop fréquentes leur font croire à l'inanité de leurs efforts. Un directeur zélé saura soutenir leur courage et entretenir en elles l'espoir d'atteindre la vertu. Il se réjouira de leurs petits succès, il les félicitera de leurs efforts, quelque faibles qu'ils soient; il prendra occasion des sacrifices qu'il aura obtenus, des victoires qui auront été remportées, pour faire envisager comme assuré le succès final. Cette grande affaire de la sanctification d'une

âme n'est pas l'œuvre d'un jour, elle exige parfois de longues années de travail, mais une persévérance invincible est toujours récompensée.

§ 2. — *Il faut habituer ces âmes à vivre chrétiennement*

41. En même temps qu'on travaille de la sorte à éclairer ces habitants de la première demeure, on doit les initier à la vie chrétienne. La vraie vie chrétienne suppose : 1° un commerce fréquent avec Dieu par la prière; 2° une grande fidélité à rapporter à Dieu toutes ses actions 3° une grande constance à écarter tous les obstacles qui empêcheraient de Le servir; 4° enfin une union intime avec Dieu par les sacrements. Il faudra donc habituer ces âmes, qui ne font qu'entrevoir cette vie chrétienne, à bien prier, à agir surnaturellement, à pratiquer le renoncement, surtout dans la lutte contre leurs défauts, enfin, à bien recevoir les sacrements.

42. I. *La Prière.* — Il y a deux choses à exiger de ces débutants : la régularité et une attention respectueuse; qu'ils prient, et qu'ils prient bien. Ils ne omprennent suffisamment ni l'importance ni la puissance extrême de la prière; on ne saurait donc trop insister sur cette vérité. Puis, pour mieux les habituer à prier avec piété, de temps en temps on leur rappellera qu'avant de prier ils doivent songer à ce qu'ils vont faire, se représenter et la grandeur et la bonté de Celui à qui ils s'adressent et le besoin extrême qu'ils ont de son secours. D'autres fois on leur indiquera, comme pratique, de faire avec respect et attention leur signe de croix, ou bien de se proposer dans chacune de leurs prières une intention bien déterminée.

43. II. *Agir pour Dieu.* — Pour habituer ces âmes à vivre constamment de la vie surnaturelle, il est bon, de temps à autre, de leur faire rendre compte de la manière dont elles auront offert à Dieu, au commencement de la journée, et leurs actions et leurs souffrances et ennuis, du soin qu'elles mettent à renouveler dans le courant du jour cette intention d'agir en tout pour Dieu; on les obligera à s'examiner sur ce point. Si leurs différentes œuvres étaient toujours rehaussées par ces vues chré-

iennes, n'y gagneraient-elles pas, en effet, des avantages éter-
iels [1] ?

44. III. *Ecarter les obstacles.* « *Que celui qui veut marcher sur
nes traces se renonce lui-même.* » — C'est là une des maximes
ondamentales de la vie chrétienne. Qui s'oppose à moi quand je
veux faire le bien? — Moi-même; et les ennemis de mon âme, le
nonde et le démon, ne peuvent rien contre moi, s'ils ne trouvent
en moi-même un complice.

« Le moi humain, dit le P. Grou (*Manuel des âmes intérieures*,
). 154), est le principe de l'orgueil et par conséquent de tout
péché. Il est l'ennemi de Dieu, qu'il attaque dans son domaine
iniversel et absolu. Il est l'ennemi des hommes, qu'il tourne les
ins contre les autres à cause de l'opposition de leurs intérêts. Il
st l'ennemi de tout homme, parce qu'il l'éloigne de son vrai
bien, parce qu'il le porte au mal et qu'il lui ôte la paix et le
epos.

« Anéantissez le moi humain, tous les crimes disparaissent de
lessus la terre, tous les hommes vivent entre eux comme frères,
partagent sans envie les biens d'ici-bas, se soulagent mutuelle-
nent dans leurs maux et chacun d'eux regarde dans autrui un
utre soi-même. Anéantissez le moi humain, et toutes les pensées
le l'homme, tous ses désirs, toutes ses actions se porteront vers
Dieu sans aucun retour sur soi; Dieu sera aimé, adoré, servi pour
Lui-même à cause de ses infinies perfections, à cause de ses
bienfaits; Il sera aimé soit qu'Il console l'homme, soit qu'Il

[1] Pour les chrétiens en état de grâce, unis par conséquent à Dieu par
a charité, comme à leur fin dernière, saint Thomas enseigne que toutes
eurs actions délibérées sont des actes méritoires dans l'ordre surnaturel,
pourvu qu'ils les accomplissent en se proposant une fin honnête, parce
u'elles tendent nécessairement à leur fin dernière, qui est surna-
urelle. *Cum caritas imperet omnibus virtutibus... et cum omnis actus
onus ordinetur in finem alicujus virtutis, in finem caritatis ordinatus
emanebit, et ita meritorius erit, et sic comedere et bibere, servato modo
emperantiæ, meritorium erit in eo qui caritatem habet, quia Deum
ltimum finem vitæ suæ constituit* (In 2 lib. Sent. Dist. XL a. 5). D'autres
héologiens enseignent qu'un motif honnête ne suffit pas, et qu'il faut
ue chaque action, pour être méritoire, soit inspirée par un motif
l'ordre surnaturel. Quoi qu'il en soit de cette controverse, il est évident
que l'intention *explicite* d'agir pour la gloire de Dieu augmente beaucoup
e mérite, et qu'elle préserve du danger de sortir des limites de la vertu en
agissant sans motif raisonnable et pour le seul plaisir de la nature.

l'afflige; soit qu'Il le caresse, soit qu'Il l'éprouve; soit qu'Il l'attire avec douceur, soit qu'Il paraisse le rejeter et le rebuter. Anéantissez le moi humain et l'homme toujours innocent coulera ses jours dans une paix inaltérable, parce que ni au dedans ni au dehors rien ne pourra le troubler. »

L'anéantissement du moi humain doit être le travail constant de tout vrai chrétien, de quiconque désire marcher sur les traces de Jésus-Christ. Et il est de toute nécessité de commencer cette lutte contre soi-même dès le début de la vie spirituelle; même dans l'âge le plus tendre, on ne fait rien de solide ni de durable sans le renoncement.

45. *Lutte contre les mauvaises passions.* — L'abnégation chrétienne doit porter avant tout sur les défauts que l'on constate en soi. Si les débutants ont à lutter contre quelque tendance vicieuse, qu'on les soutienne et qu'on les encourage dans ce pénible combat; pour obtenir de Dieu la victoire, on leur fera faire parfois des neuvaines auxquelles on s'unira; on leur proposera cette intention comme le but de leurs communions; s'il se rencontre quelque occasion extraordinaire, comme certaines fêtes, une retraite, un pèlerinage, on leur rappellera qu'ils doivent avant tout faire de cette grâce le sujet de leurs demandes. Pour empêcher que leurs fautes ne les conduisent à l'endurcissement, il faut les habituer à s'en repentir *sans délai* et, quand ils s'accuseront d'avoir succombé, s'informer s'ils ont eu soin, immédiatement après leur péché, d'en demander pardon, leur imposant par exemple de se jeter *aussitôt* aux pieds de leurs crucifix et d'implorer miséricorde.

46. *Défauts plus légers.* — Quant aux fautes vénielles, ces âmes s'en préoccupent trop peu; il est donc important de leur en inspirer l'horreur et de les obliger à veiller sur ce point. On leur proposera de prendre l'un après l'autre leurs défauts et de faire successivement à chacun une guerre impitoyable. Ceci est particulièrement nécessaire pour ceux qui vivent à l'abri des tentations graves et ne tombent pas dans le péché mortel.

47. *Esprit de mortification.* — Ces âmes ont donc déjà l'occasion d'exercer l'abnégation chrétienne sans rien faire autre chose que de travailler à ne plus pécher. Mais c'est là se tenir sur la défensive, et en bonne stratégie, pour remporter la victoire, ne vaut-il pas mieux prendre l'offensive? Ici, prendre l'offensive,

c'est pratiquer la mortification et le sacrifice. Sainte Thérèse, nous l'avons vu, signale, comme une des conditions d'avancement pour les âmes de la première demeure, le retranchement des occupations non nécessaires : tant que des soins superflus, des soucis profanes occuperont entièrement le cœur de ces chrétiens, comment pourraient-ils faire quelque progrès? Il faut donc les amener à se détacher quelque peu des inutilités qui les captivent. Sans doute ces sacrifices ne seront pas d'abord très nombreux ni très difficiles; ils le deviendront peu à peu, surtout si l'on a soin de faire comprendre de bonne heure aux âmes chrétiennes — et il n'est jamais trop tôt — que l'esprit évangélique est essentiellement un esprit de pénitence. Il y a mille circonstances où l'on pourrait obtenir de ces âmes quelques légers sacrifices : dans le saint temps du carême, on leur demandera de s'imposer chaque jour quelques mortifications; dans le mois de Marie, on leur montrera que le meilleur bouquet à offrir à la Sainte Vierge, c'est une série de petits sacrifices; si elles sollicitent quelque grâce même temporelle, si par exemple elles font, dans ce but, une neuvaine, on leur insinuera que la mortification jointe à la prière la rend beaucoup plus puissante; surtout on leur dira que la meilleure manière de se préparer à la communion, c'est de pratiquer, dans les jours qui précèdent ce grand acte, quelque pénitence à cette intention.

48. IV. *Sacrements, Communion.* — Nous venons de parler de la communion; c'est là, en effet, le grand moyen, celui qui donne à tous les autres leur puissance et leur efficacité. « Si vous ne mangez la chair du Fils de Dieu, vous n'aurez pas la vie en vous. » Amener ces âmes à communier plus souvent, leur apprendre en même temps à bien préparer leurs communions, tel est le double but à poursuivre. Combien d'âmes dont la conversion était sincère, mais n'a pas persisté, parce que, ne communiant que de loin en loin, elles sont demeurées trop faibles pour résister aux assauts qui ont suivi leur retour à Dieu. Combien d'autres ne font guère que sauver les apparences, car si leur conduite extérieure est correcte, elles n'en restent pas moins dans le péché mortel presque toute leur vie, sauf les courts moments qui précèdent et suivent leurs trop rares communions. Le vrai remède pour elle sera la communion fréquente, aussi fréquente qu'on pourra l'obtenir, à tout le moins la communion

de chaque semaine, si les circonstances ne permettent pas davantage. L'expérience prouve, en effet, que si par la communion de chaque mois et même de tous les quinze jours on peut maintenir dans de bonnes dispositions ceux qui sont bons par ailleurs, et n'ont pas de grandes luttes à soutenir, il est rare qu'elle suffise pour combattre efficacement un défaut quelque peu enraciné, rare que l'on obtienne, par elle, des progrès bien sensibles dans la piété.

49. Nous avons dit qu'il faut leur apprendre à communier, c'est-à-dire les habituer à se préparer sérieusement; la préparation éloignée, dont on leur montrera la nécessité, consistera surtout dans l'application aux prières et dans la pratique du renoncement tel que nous l'avons expliqué tout à l'heure. La préparation prochaine, pour ces débutants, se fera surtout à l'aide de ces prières si répandues, qu'on appelle les actes avant et après la communion; ceux de saint Alphonse de Liguori sont les plus connus et les meilleurs.

Le livre quatrième de l'*Imitation* peut être aussi d'un grand secours. Lu la veille de la communion, il inspire des sentiments de piété et met le cœur dans les meilleures dispositions; après la communion, les actes pieusement récités, il aide à prolonger avec fruit l'exercice si important de l'action de grâces.

Les chrétiens peu avancés mettent souvent une grande négligence à s'acquitter de ce devoir de l'action de grâces. Qu'ils s'efforcent de prier, qu'ils recommandent à Dieu les personnes chères, qu'ils Lui exposent leurs propres besoins, en un mot qu'ils adressent de vives supplications à l'Hôte divin de leur âme. C'est le désir ardent de Jésus de répandre à pleines mains ses bienfaits; trop souvent l'indifférence des communiants oblige ce doux Sauveur à mesurer ses dons.

Art. 2. — Remarques sur les différentes classes de commençants

Nous avons divisé en trois classes les habitants de la première demeure : les débutants, c'est-à-dire les enfants et les nouveaux convertis, les habitués, les tièdes.

§ 1. — *Les âmes attiédies*

50. S'il s'agit de ces derniers, c'est-à-dire de ces âmes attiédies, qui ont autrefois servi Dieu avec plus de fidélité, puis sont retombées dans un état voisin de l'indifférence, elles sont fort à plaindre, car elles sont bien coupables. Si ces âmes, surtout, ont connu les douceurs de la piété, on peut, sans jugement téméraire, affirmer qu'elles ont fait, depuis, un grand abus des grâces.

On assigne communément comme cause de la tiédeur le mépris des petites choses, ou encore le refus obstiné d'accorder à Dieu les sacrifices qu'Il demande. Ainsi, certaines âmes qui se sentent appelées à un état plus parfait, font la sourde oreille à la voix de Dieu; d'autres, pressées intérieurement de mieux correspondre à la haute vocation qu'elles ont embrassée, reculent devant les violences qu'elles devraient s'imposer et restent de parti pris dans une sorte de rébellion continuelle. C'est ce qui explique les sentiments d'insouciance envers Dieu qu'elles manifestent et le peu de soin qu'elles ont de leurs intérêts spirituels.

Certains auteurs donnent encore comme cause de la tiédeur l'affection au péché véniel; mais, à notre avis, l'affection au péché véniel constitue la tiédeur, plutôt qu'elle ne la cause.

L'affection à un péché véniel n'est pas le goût que l'on a de ce péché véniel; c'est une disposition de la volonté acceptant, de propos délibéré et d'une manière permanente, la responsabilité d'une faute qui lui plaît; c'est le parti pris de demeurer dans ce péché, de le commettre quand l'occasion se présentera. Nous disons de *propos délibéré*, c'est-à-dire en connaissance de cause, sachant et comprenant combien on a tort; d'une *façon permanente*, ou au moins habituelle, car on peut momentanément, sous l'influence de certaines causes, par exemple dans les moments d'ennui, d'aigreur, de surexcitation, etc., se montrer prêt à commettre le péché : ce sont là des dispositions mauvaises *passagères :* ce n'est pas ce qu'on appelle communément l'affection au péché.

51. Nous ferons mieux comprendre cette doctrine en montrant comment et pourquoi on peut en arriver à tomber habituellement dans le péché véniel sans chercher à l'éviter.

1° Ce peut être par *ignorance* ou étourderie [1]; on y pense à peine, on ne remarque guère que l'on tient à certains défauts, ou bien on n'y attache pas d'importance. Ainsi les mensonges joyeux ou officieux n'inspirent guère de répulsion à la plupart des chrétiens; il faut avoir déjà reçu certaines lumières, avoir été travaillé par la grâce, pour bien comprendre que ces fautes elles-mêmes, dès là qu'elles sont fautes, doivent être évitées avec le plus grand soin. Il y a donc là plutôt manque de lumières qu'affection bien coupable au péché véniel.

2° D'autres fois, on n'a pas ces mêmes excuses d'ignorance ou de légèreté : ou bien l'on est plus éclairé, ou il s'agit de péché véniel plus notable; on comprend donc très bien qu'on devrait se corriger, on en a le désir; malheureusement on est trop *lâche*. On hésite, on tergiverse et finalement on abandonne le combat. Cette disposition est pire que la précédente; si elle est passagère, elle pourra n'être pas trop dangereuse, mais si elle persiste, elle conduira à celle qui nous reste à décrire.

3° Cette dernière disposition, la pire de toutes, c'est l'*insouciance* vis-à-vis de ces fautes vénielles : on voit très bien qu'on s'y laisse aller, on en connaît toute la culpabilité parce qu'on a reçu des lumières assez abondantes, et on demeure indifférent C'est là l'affection au péché telle que nous la décrivions tout à l'heure, c'est là l'état de tiédeur.

52. Ceux-là semblent plus exposés à y tomber, qui ont l'esprit sceptique et railleur. Le démon met grandement à profit cette tendance de certaines âmes à dénigrer le bien, à jeter le ridicule sur la vertu, à se moquer de ceux qui se montrent zélés pour leur propre avancement et pour la sanctification de leurs frères, à ne regarder chez les gens de bien que les petits côtés en dépréciant leurs qualités et en exagérant leurs défauts. Ce travers de jugement vient de l'amour-propre : ces railleurs sentent qu'ils ont peu de vertu; ils en conçoivent du dépit, et ne voulant pas s'avouer à eux-mêmes ni aux autres leur infériorité, ils s'efforcent de rabaisser la vertu et ceux qui la pratiquent, dissimulant leur dépit sous des ricanements moqueurs. Ces persi-

[1] Nous supposons évidemment une ignorance involontaire. Si l'on avait perdu cette clairvoyance de la conscience par sa faute, par une longue suite de résistances à la grâce, le cas ne serait pas le même, cet aveuglement coupable étant la suite de la tiédeur.

fleurs nuisent grandement aux âmes faibles qui, par crainte de leurs sarcasmes, n'osent faire le bien et résistent aux inspirations de la grâce. Aussi encourent-ils devant Dieu une terrible responsabilité; ils font l'office du démon, et sont, sans y penser, ses instruments. De là à tomber dans l'engourdissement et dans la tiédeur, il n'y a qu'un pas.

53. Si la tiédeur ne date pas de loin, le directeur pourra plus efficacement la combattre, mais à la longue les âmes tièdes s'endurcissent et il devient très difficile de les amender. On connaît le mot de saint Bernard : « Vous verrez plus facilement un grand nombre de séculiers renoncer au vice et embrasser la vertu qu'un seul religieux passer d'une vie tiède à une vie fervente. » (*Epist. ad Richard.*) Plus une âme était élevée au jour de sa ferveur, plus sa chute a été déplorable, et plus il lui est difficile de se relever.

Cette âme avait reçu peut-être des faveurs exceptionnelles. Dieu l'avait comme portée dans ses bras paternels, Il avait écarté les obstacles de son chemin, lui avait communiqué de vives lumières; la piété semblait douce, la vertu apparaissait pleine de charmes à cette âme. Elle a, par sa faute, perdu toutes ces grâces. Quand elle sent ensuite le désir de revenir à sa ferveur passée, elle s'imagine que, dès les premiers signes de repentir, elle retrouvera, comme jadis, toutes ces facilités, mais elle attend en vain ces effets de la miséricorde divine : Jésus a passé; éconduit, Il ne reviendra plus que lorsqu'Il sera sollicité avec instances et que sa visite aura été méritée par de généreux efforts; les grâces ne seront plus données gratuitement, comme autrefois; elles devront être laborieusement conquises; et plus elles auront été grandes et puissantes, plus l'abus, par conséquent, aura été coupable, plus laborieux et pénibles devront être les efforts nécessaires à les reconquérir. Si saint Paul sur le chemin de Damas avait résisté à la voix du ciel, Dieu ne l'aurait pas terrassé de nouveau; les satellites que Jésus renversa au jardin des Olives méprisèrent cette grâce, Jésus ne leur donna aucune nouvelle marque de sa puissance. Cependant, comme rien n'est impossible à la grâce, il faut essayer d'éclairer ces pauvres gens sur le danger de leur état et leur inspirer le désir de s'amender; si l'on peut obtenir d'eux des prières plus attentives, une vie plus surnaturelle, quelque travail de renoncement, des

communions mieux préparées, peu à peu les lumières affaiblies de la conscience redeviendront plus vives et l'amour de Dieu plus sincère et plus actif.

§ 2. — *Les âmes attardées*

54. Quant aux âmes qui sont depuis longtemps dans cette disposition sans avoir été jamais favorisées de grâces plus éminentes, l'obstacle à leur avancement vient de leur peu de lumières et de leurs préjugés invétérés. Habituées à leur état, elles ont fini par le trouver très suffisant, elles sont contentes d'elles-mêmes, et il n'est pas facile de leur faire estimer et désirer une plus haute perfection. On leur appliquera cependant, quand cela sera possible, la méthode que nous avons exposée; mais ce n'est guère qu'à force de prier et de se sacrifier pour obtenir de Dieu leur amendement qu'on arrivera à quelque résultat.

§ 3. — *Les débutants. Les enfants*

55. Enfin, il y a les débutants, personnes assez âgées, nouvellement sorties d'une longue vie de péché, ou les enfants qui ne font que naître à la grâce. Nous n'avons rien de particulier à dire au sujet des premières.

Quant aux enfants, il faut, à eux aussi, faire d'abord comprendre tout le prix, tous les avantages de la vie chrétienne, puis les habituer à cette vie. Un prêtre zélé joindra aux explications du catéchisme de sages conseils sur les moyens de christianiser sa vie. Il montrera comment le service de Dieu consiste surtout à Le bien prier, à Lui offrir toutes les actions, à souffrir patiemment par soumission à ses volontés, enfin, à Lui accorder les sacrifices qu'Il demande : l'obéissance, le travail et les petites mortifications adaptées au jeune âge.

56. Donnons quelques exemples de ces leçons pratiques.

Si on explique le chapitre où il est parlé de Dieu, après avoir démontré son existence et exposé sa nature, on fera ressortir sa grandeur infinie, sa bonté si touchante, sa providence si paternelle; de là on déduira ses desseins de miséricorde à notre égard et la folie et l'ingratitude de ceux qui Lui sont rebelles et

qui passent leur vie sans presque penser à Lui. — Au catéchisme suivant, on rappellera aux enfants en quelques mots les exhortations précédemment faites, et on leur demandera s'ils ont pensé à ce qu'ils devaient à Dieu, et s'ils se sont mieux acquittés de leurs devoirs envers Lui.

A propos de l'âme, après avoir expliqué son existence, sa nature, son immortalité, on fera ressortir toute la vérité du mot de Jésus-Christ : *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur ?* « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme? » Un trait piquant rendrait la leçon plus frappante : par exemple celui du missionnaire qui, remarquant comment un garçon d'écurie soignait son cheval avec beaucoup de soin et d'affection, lui faisait avouer qu'il consacrait ainsi chaque jour deux heures à son cheval et seulement quelques minutes au soin de son âme, et lui disait spirituellement : « Puisque vous avez si peu soin de votre âme et que vous avez un si grand soin de votre bête, si je vous appartenais, j'aimerais mieux être votre cheval que votre âme. » — Au catéchisme suivant, on rappellera ce trait et on demandera aux enfants s'ils en ont profité, si, malgré la leçon qui leur avait été donnée, ils n'ont pas mieux soigné leurs jeux, leur toilette que leur âme, et on les exhortera de nouveau à ne pas être aussi négligents.

A propos du péché d'Adam, on leur montrera combien grande a été la bonté de Dieu envoyant son Fils pour racheter le monde : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret*, et combien est odieuse la conduite de ceux qui vivent dans l'oubli d'un tel bienfait. C'est là, en effet, une occasion — et il ne faut en négliger aucune — de rappeler tout ce que nous devons à Dieu, et d'inspirer l'horreur du péché qui l'offense.

57. Il est fort important encore de recommander avec insistance, et dès le début du catéchisme, la dévotion à la Très Sainte Vierge et d'avoir un certain nombre d'exemples à raconter, pour mieux convaincre les enfants de la puissance d'intercession et de la bonté de Marie.

Quand le catéchisme expose les fins de l'homme, il faut chercher à présenter d'une façon frappante cette épouvantable durée de l'éternité qui nous attend tous. Il y a, sur ce point, des comparaisons qui sont devenues, pour ainsi dire, classiques.

Telle est celle du globe aussi gros que la terre, qu'un oiseau viendrait chaque siècle effleurer de son aile et qui serait usé, sans que l'éternité fût à peine commencée. Telle est encore celle de l'Océan — on décrit alors son immense étendue, sa longueur, sa largeur et sa profondeur — auquel on enlèverait tous les mille ans une goutte d'eau et qui serait vidé avant que l'éternité fût pour ainsi dire entamée. Quelle récompense, quel châtiment ! Quelle folie de commettre le péché mortel, d'y demeurer ! C'est encore là une vérité sur laquelle il faut revenir souvent, en raison de sa grande importance. Ne serait-il pas très souhaitable que les chrétiens fussent dès leur enfance familiarisés avec cette pensée : « Je suis fait pour l'éternité, ma vie ne doit avoir qu'un but : préparer mon éternité? » La maxime de saint Louis de Gonzague : *Quid hoc ad æternitatem*, en quoi cela me profitera-t-il pour l'éternité; le trait du solitaire dont le bon ange comptait tous les pas, parce que tout était offert à Dieu (Rodriguez, 2e part., I Tr., ch. XXI), la parole de saint Paul : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, et quelque autre chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu » (I Cor. x, 31), pourront fournir matière à d'excellentes exhortations.

Que de précieuses leçons on pourra encore tirer du récit de la vie et de la mort de Notre-Seigneur. Que de choses à dire sur le Fils de Dieu descendant du ciel et prenant notre nature afin de pouvoir souffrir pour nous; sur l'abaissement, le dénuement de la crèche; l'humilité de Nazareth; les contradictions de la vie publique, les souffrances du Calvaire ! « Allons, ajoutera-t-on, soyons patients comme Il l'a été, et que d'ici le prochain catéchisme personne parmi vous ne se fâche; si vous éprouvez quelque contrariété, au lieu de vous plaindre, vous vous direz : Ne puis-je pas souffrir quelque chose pour le Dieu qui a tant souffert pour moi? »

58. On le voit, les motifs à faire valoir pour engager ces jeunes âmes à servir Dieu généreusement se ramènent à deux : nous le devons à Dieu, nous nous le devons à nous-mêmes; c'est notre devoir, c'est notre intérêt. Voilà ce qu'on doit dire et redire, non pas deux ou trois fois, mais vingt fois, cent fois; ces cœurs d'enfants, si faciles à gagner, sont aussi faciles à détourner; il faut passer souvent le burin, si l'on veut graver profondément

en eux ces leçons importantes. Ainsi, à propos de la grâce, des sacrements, du péché, des commandements, de la prière, il sera facile de répéter, en en variant la forme, les mêmes recommandations et de faire valoir les mêmes motifs.

59. Ces instructions seront plus efficaces encore si, après avoir exposé publiquement au catéchisme ces grandes vérités, on prend soin de les rappeler en particulier. Ainsi, en confessant les enfants, on se fera rendre compte des efforts qui auront été faits dans le mois qui vient de s'écouler. « Avez-vous profité des avis que j'ai donnés l'autre jour; avez-vous suivi les conseils que je vous avais donnés dans votre confession dernière; avez-vous mieux fait vos prières; avez-vous été fidèle à offrir à Dieu toutes vos œuvres; avez-vous été plus patient, avez-vous su sacrifier vos goûts et vos volontés pour le bon Dieu, en obéissant, en travaillant et en pratiquant quelques mortifications? »

Par toutes ces industries, on les guérira, autant que faire se peut, de l'étourderie, qui est pour ces jeunes âmes le grand obstacle au bien. Pour la même raison, il sera très bon que celui qui préside à leurs prières soit au catéchisme, soit en classe, les rappelle, avant de commencer, au recueillement et au respect.

60. Une industrie excellente pour combattre en eux cette légèreté et les obliger à s'appliquer au soin de leur âme, c'est la pratique de la notation quotidienne des bonnes œuvres, pratique que le *Messager du Sacré-Cœur* a vulgarisée de nos jours. Saint Ignace, dans son célèbre livre des *Exercices spirituels*, conseille aux âmes encore novices dans le bien de se faire une liste où elles devront inscrire leurs fautes, pour se faciliter la pratique si importante de l'examen particulier, et s'aider dans la correction de leurs défauts. C'est sur le même principe que repose la pratique dont nous parlons. Il est vrai, ce ne sont plus les fautes, ce sont les bonnes œuvres que l'on note ainsi, mais le résultat est le même [1].

61. Des enfants qui seraient fidèles à cette pratique y gagneraient beaucoup; si, en outre, on peut obtenir que ces enfants, après leur première communion, reçoivent souvent le pain eucharistique, les résultats seront et plus prompts et plus solides.

[1] Nous donnerons à la fin de l'ouvrage le modèle d'une feuille de ce genre, composée pour de tout jeunes enfants.

Après une première communion bien faite, l'enfant qui vient de goûter combien le Seigneur est bon, combien est savoureux le Pain de vie, reviendra volontiers à la Table Sainte. D'un autre côté, le mal a peu pénétré son cœur, et, si on ne lui laisse pas prendre racine, on obtiendra facilement de cette jeune âme des dispositions de foi bien consolantes. Au contraire, plus on attendra, plus les mauvaises habitudes seront fortes, plus il sera difficile d'en faire contracter de bonnes.

C'est le cas de répéter le mot d'Ovide, cité dans l'*Imitation :*

> Principiis obsta : sero medicina paratur
> Cum mala per longas invaluere moras.

Hélas ! il n'y aura peut-être pas à attendre bien longtemps ! Si tous les parents chrétiens voulaient le comprendre, loin d'y mettre obstacle, ils favoriseraient les communions fréquentes de leurs enfants; mais beaucoup, quand le mal est fait, ne savent même pas reconnaître la responsabilité qu'ils ont encourue en amenant ces jeunes âmes à croupir dans le péché et en leur préparant ainsi une vie déplorable.

62. Il faut donc profiter de l'attrait pour l'Eucharistie qu'une première communion bien préparée a fait naître dans l'âme des enfants; éprouvant un vif désir de revenir à la Table Sainte, ils feront plus facilement les efforts nécessaires, efforts que l'on aura peine à obtenir plus tard, s'ils n'en ont de bonne heure acquis l'habitude.. Ce n'est pas habituellement une grande difficulté pour un écolier de communier le dimanche; au contraire, pour un apprenti, un jeune ouvrier, un jeune paysan, elle peut être considérable; elle réclame une plus forte dose d'énergie et suppose un désir beaucoup plus ardent de l'Eucharistie.

Évidemment ce désir ardent de la communion ne peut se trouver dans des âmes depuis longtemps éloignées de la Table Sainte, si surtout, comme il est trop à craindre, elles ont contracté de mauvaises habitudes. Nous savons des prêtres qui, ayant tenté d'établir la communion mensuelle parmi les jeunes gens, ont cru devoir y renoncer, ne trouvant pas chez eux les dispositions suffisantes; ils avaient, croyons-nous, attendu trop longtemps, et aussi demandé trop peu.

Il faut, en effet, le reconnaître, pour un grand nombre de

chrétiens, surtout parmi les jeunes gens la communion mensuelle est certainement insuffisante. Leurs passions sont souvent si vives, les conversations qu'ils entendent si mauvaises, les occasions de péché se présentent à eux si nombreuses, que résister un mois durant, sans avoir puisé une nouvelle vigueur dans l'Eucharistie, est presque au-dessus de leurs forces. Il leur faut une alimentation plus fréquente pour maintenir en eux la vie surnaturelle. Déjà la communion de chaque quinzaine est beaucoup plus efficace que la communion mensuelle, mais la communion hebdomadaire et à plus forte raison la communion quotidienne l'est beaucoup plus encore.

63. La première communion ne devrait donc être qu'un commencement, une initiation, un premier pas dans la voie eucharistique. Au lieu de cela, on la considère trop comme le terme des efforts faits pendant l'année de préparation, comme un acte qui perdrait de son importance à être trop tôt réitéré; alors, au lieu de former des enfants à vivre de la vie eucharistique, à se faire un besoin de cette nourriture divine, on les habitue bien vite à se passer de la communion, qui n'est plus qu'une exception dans leur vie, on leur fait trouver tout naturel de rester de longs mois sans s'approcher de Jésus.

Mais, dit-on, ils ne sont pas assez sérieux. — Comme si Dieu ne connaissait pas leur faiblesse et exigeait d'eux une gravité au-dessus de leur âge. Les Apôtres, aussi, ne trouvaient pas les enfants dignes de s'approcher du Sauveur, et Jésus leur en fit des reproches : *Sinite parvulos venire ad me*, laissez venir à moi les petits enfants.

Mais, dit-on encore, n'est-il pas à craindre que ces enfants, plus tard, ne s'éloignent du droit chemin? — Et quand même il en arriverait ainsi; quand même, en raison du peu d'années pendant lesquelles on a action sur eux, on ne parviendrait pas à les former à une piété assez solide pour les rendre invincibles au milieu des dangers du monde, est-ce une raison pour ne pas tenter tous les efforts pendant qu'on peut leur faire du bien? Et ceux-là même qui se seront égarés pourront un jour revenir à Dieu; alors ils retrouveront les mérites passés, et leur conversion sera plus sincère et plus profonde.

64. Ainsi donc, instruction solide, formation au renoncement chrétien, usage fréquent de la sainte Eucharistie, voilà ce qu'il

faut mener de front dans l'éducation chrétienne de l'enfance. Il est imposible de ne pas recueillir quelques fruits d'une parcille formation; car Dieu pourrait-il ne pas bénir un zèle aussi plein de sollicitude? Jésus-Christ l'a dit à ses ministres : *Ego elegi vos et posui vos ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat*, c'est moi qui vous ai choisis et vous ai établis pour que vous alliez et rapportiez du fruit, et que votre fruit demeure (Joan. xv, 16). Oui, le fruit demeurera, la foi que l'on sème ainsi germera et ira toujours grandissant; ce sera le commencement d'une vie chrétienne vraiment sérieuse et bien comprise; et même, si ceux qui auront été formés de la sorte viennent plus tard à abandonner les pratiques religieuses, tout ne sera pas perdu; il leur restera de leur formation première un souvenir vivant, une notion de la vie chrétienne plus complète et plus éclairée qui, plus tard, rendra leur conversion plus facile et bien plus consolante; ce sera le feu qui couve sous la cendre et qu'un souffle de la grâce suffira à rallumer.

LIVRE II

DEUXIÈME DEGRÉ

LES BONNES AMES

CHAPITRE PREMIER

Portrait des âmes du deuxième degré

§ 1. *Doctrine de sainte Thérèse*

65. « Parlons maintenant, dit sainte Thérèse, des âmes qui entrent dans la seconde demeure et montrons ce qu'elles y font. Ces âmes sont celles qui ont commencé à s'adonner à l'oraison [1], et qui ont compris combien il leur importe de ne pas s'arrêter dans la première demeure, mais qui n'ont pas cependant assez de courage pour l'abandonner tout à fait et y retournent souvent parce qu'elles ne se séparent point des occasions. Il y a là un grand péril pour elles. Néanmoins, Dieu leur accorde une grande grâce en leur faisant comprendre de temps à autre combien les couleuvres et toutes ces bêtes venimeuses sont à craindre et avec quel soin on doit les fuir. »

En effet — nous continuons d'exposer la doctrine de sainte Thérèse — ces âmes ont l'oreille plus ouverte à la voix de Dieu, elles commencent à sentir quelque peu l'attrait de la vertu; aussi elles souffrent davantage des obstacles qui s'opposent à leurs progrès, obstacles encore bien grands, parce que leurs défauts, jusqu'ici peu combattus, sont demeurés très vivaces.

[1] Rappelons que la Sainte, quand elle écrit ces paroles, vient de déclarer (*Première demeure*, ch. I) que, par là, elle entend non seulement l'oraison mentale, mais aussi l'oraison vocale, pourvu qu'elle soit accompagnée de considérations ou réflexions pieuses. Comme on va le voir, il faut ranger dans cette seconde catégorie beaucoup de bons chrétiens qui n'ont jamais pratiqué l'oraison mentale proprement dite, mais qui ont su, par d'autres moyens, nourrir et accroître leur foi.

De là des chutes assez fréquentes. « Elles sont encore, dit toujours sainte Thérèse, au milieu des affaires, des plaisirs, des divertissements, des vanités du monde; elles vont tombant, se relevant de leurs péchés, parce qu'il est comme impossible que ces bêtes venimeuses, dans la compagnie desquelles elles continuent d'être, ne les fassent pas broncher. »

Quand une âme s'est adonnée quelque peu sérieusement au service de Dieu, quand, pendant un certain temps, elle a fait des efforts soutenus, les lumières de la grâce grandissent en elle, la foi se développe, la conscience devient plus délicate. Sans doute elle n'est pas encore sortie de la vie purgative, car la lutte reste vive; il faut encore de longs combats pour affaiblir les tendances mauvaises de la nature, surtout si l'on a vécu longtemps dans un état inférieur où elles se sont fortifiées. Cependant cette âme est parvenue à un degré plus élevé de la vie purgative.

§ 2. *Caractères distinctifs de cette seconde demeure*

66. *Pratiques pieuses.* — Les âmes de la deuxième demeure sont donc celles qui, en dehors des prières communes, recourent assez volontiers, et cependant sans grande ardeur, à des pratiques de piété surérogatoires, récitation du chapelet, assistance à la messe pendant la semaine.

Nous disons : sans grande ardeur; parfois, cependant, vous les verrez prier de tout cœur. Est-ce le souffle de la grâce qui les agite alors? Ce recueillement, ces brûlantes aspirations, ces cris du cœur sont-ils l'effet d'une vive et soudaine piété? On reconnaît que la nature y a une grande part, quand on sait le but de ces ferventes demandes; ce sera, en effet, quelque faveur temporelle vivement désirée, ou encore l'exemption d'une épreuve, mais point ou bien rarement des grâces purement spirituelles.

Ces âmes communient convenablement, non qu'elles ressentent de grandes douceurs dans la communion, mais elles en comprennent la grandeur, et il est facile d'obtenir d'elles une préparation sérieuse. Mais si on les amène sans grande peine à pratiquer quelques exercices de dévotion, très facilement aussi elles les abandonnent et peuvent, si elles ne sont soutenues, se laisser aller à de grandes négligences.

67. *Dispositions intimes.* — Bien que les préoccupations des âmes de cette demeure soient encore le plus souvent des préoccupations toutes naturelles, les pensées de foi sont cependant plus fréquentes que dans la demeure précédente. Toutefois, ici encore, elles ne naissent guère spontanément. « Dieu pour se faire entendre, dit sainte Thérèse, se servira des discours des gens de bien, des sermons, de la lecture des bons livres et de beaucoup d'autres moyens bien connus, comme les maladies, les épreuves; ou bien il fait luire à l'esprit quelque vérité dans les moments que l'on consacre à l'oraison. Car, si peu fervente que soit cette oraison, Dieu en fait cependant grand cas. »

C'est, pour ainsi parler, *un état de piété intermittente ;* nous disons de piété, car on désire non seulement se corriger de ses défauts, mais aussi avancer dans le bien; toutefois ces désirs sont intermittents; on les éprouvera par exemple en se confessant, en communiant, en entendant un sermon, en un mot dans les diverses occasions que vient de signaler sainte Thérèse; hors de là, ces désirs de progrès ne se montrent guère. On est aussi plus résolu à rester fidèle à Dieu. Cependant ces âmes sont sous ce rapport bien moins fermes qu'on ne le supposerait et qu'elles ne le supposent elles-mêmes; souvent elles ignorent leur fragilité.

68. *Conduite extérieure.* — L'abnégation chrétienne commence à apparaître. De temps à autre on saura se faire violence, on se montrera capable d'efforts sérieux et pénibles à la nature, mais sans grande constance. Les fautes graves sont rares, sauf quand il se présente des occasions dangereuses où ces âmes, bonnes mais faibles, succombent assez vite; sauf aussi, pour celles qui ont connu le mal, les cas de tentations vives contre la pureté; car alors ces âmes peu mortifiées ne sont pas assez fortes pour vaincre constamment.

Dans la demeure précédente, on avait encore peu d'horreur pour les fautes vénielles; trop facilement, sans même que les passions fussent très émues, on y commettait des péchés véniels délibérés : « Ce que je fais n'est pas bien, peu importe. » Dans la seconde demeure, on fuit avec plus de soin ces fautes légères; mais quand l'intérêt est en jeu, quand les passions sont excitées, quand la susceptibilité, l'amour-propre, la vanité ou la sensualité travaillent l'âme, ou encore quand on redoute quelque

ennui, on pèche en connaissance de cause et avec plein consentement. « Après tout, se dit-on à soi-même, ce n'est pas bien grave. » Il est vrai que, l'occasion passée et la passion apaisée, on regrette sincèrement d'avoir succombé, mais il est fort à craindre qu'on ne retombe. Ces personnes ne sont pas attachées à leurs défauts, mais elles n'ont pas vraiment à cœur de les combattre tous.

Les chrétiens parvenus à ce degré de la vie spirituelle ont donc des apparences de piété, sans avoir encore la vraie dévotion ; comme nous venons de le dire, ils tombent parfois dans des écarts regrettables, et même tiennent de temps à autre un langage peu édifiant. A cause de cela ils sont souvent jugés fort sévèrement ; on les taxe de fausseté et de fourberie, tandis qu'au fond leur foi est sincère, leurs bonnes dispositions réelles. Un directeur doit se garder de ces jugements trop sévères et se rappeler que ce sont des âmes inconstantes mais non hypocrites.

C'est encore en raison de leur inconstance, de cette alternative de bons et de mauvais moments, de ce mélange de sentiments religieux et d'esprit mondain, que certains chrétiens ne donnent pas à la cause de Dieu le concours sur lequel on croirait devoir compter. Ce n'est point par des invectives ou par d'amers reproches qu'on les changera ; c'est plutôt en les amenant à la piété qu'on pourra leur inspirer l'abnégation et le dévouement des vrais soldats de Dieu.

69. Tels sont donc les caractères généraux de cette deuxième demeure : on y éprouve de temps à autre de réels désirs de progrès, mais la vertu paraît encore bien difficile à atteindre, on y doit subir d'ordinaire de pénibles combats [1].

Il est cependant des âmes qui n'ont pas dépassé ce degré de la vie spirituelle et qui n'éprouvent pas ces luttes violentes. Comme, d'un côté, elles n'ont pas ce vif attrait pour la vertu qu'éprouvent les âmes avancées, ces lumières plus abondantes, cette foi ardente, qui sont les signes caractéristiques de la vie illuminative, elles doivent être rangées dans cette seconde demeure. Tels sont un grand nombre de bons chrétiens qui, sans avoir beaucoup fréquenté les sacrements, ni cultivé la médi-

[1] V. Sainte Thérèse, *Deuxième demeure.*

tation, se sont affermis dans le bien. S'étant tenus à l'écart des dangers du monde, ils ont encore été préservés par l'horreur que leur inspirent les impies et même les mondains. D'un autre côté, la bonne éducation qu'ils ont reçue, la fréquentation habituelle des gens de bien, le profit qu'ils ont su tirer des sermons et des autres secours extérieurs du culte, la fidélité à leurs devoirs d'état ont développé leurs bonnes dispositions. On remarque en eux une certaine vie de foi, un sincère amour de l'Église et un vrai zèle pour ses intérêts. — Tels d'entre eux sont pour le prêtre des auxiliaires précieux, car, fort attachés à la cause de Dieu, ils mettent au service du bien des qualités naturelles parfois éminentes et un grand dévouement. Il n'a manqué à ces âmes, pour s'avancer loin dans la piété, qu'une formation spirituelle plus complète.

70. Enfin, certains enfants et jeunes gens, surtout nombre de jeunes personnes, qui n'ont pas cependant de grandes luttes à soutenir, nous paraissent aussi devoir être rangés parmi les habitants de la seconde demeure. Ce sont ceux dont les défauts n'ont pas acquis un grand développement, et qui, par ailleurs, ont été préservés des atteintes du vice. Leur piété naissante ne rencontre pas de grands obstacles et, s'ils sont bien conduits, ils s'avancent doucement vers la troisième demeure, qui est celle de la vraie piété. Dans les paroisses ferventes, dans les collèges, et pensionnats bien dirigés, et même dans les écoles primaires, quand la communion y est en honneur, ces âmes sont nombreuses et donnent au cœur du prêtre de douces espérances.

§ 3. *Comment les âmes de ce deuxième degré peuvent déchoir ou rester stationnaires*

71. L'état des âmes que nous avons, à la suite de sainte Thérèse, rangées dans la deuxième demeure, n'est pas, il est vrai, un état de haute vertu ; il suppose cependant qu'un certain chemin a été parcouru, que des grâces assez nombreuses ont été accordées. Au nombre de ces grâces nous venons d'indiquer une éducation vraiment chrétienne, ou l'influence heureuse d'un milieu excellent ; peut-être encore ces âmes auront-elles pratiqué fidèlement leur devoir et trouvé, dans cette fidélité, sinon des consolations sensibles très vives, du moins cette satisfaction du

devoir accompli qui affermit les bonnes dispositions et rend plus facile la persévérance.

Arrivées à ce degré, on voit certaines âmes rétrograder misérablement, d'autres se maintenir, mais sans aller plus avant dans le bien, d'autres, enfin, progresser et s'élever insensiblement à un degré supérieur. Cette différence entre les unes et les autres dépend surtout de la façon dont elles subissent les épreuves que la Providence leur ménage.

72. La première de ces épreuves, c'est la soustraction des secours qui leur étaient accordés et qui favorisaient singulièrement la piété. Ces âmes chrétiennes se trouvaient, par exemple, au sein d'une famille profondément religieuse, ou dans une maison d'éducation où tout les portait au bien; et les voilà soudain éloignées de ce milieu si favorable et jetées dans un monde bien différent, où les secours sont moins abondants et où elles se trouvent fort exposées à l'indifférence, à la mondanité et souvent aux exemples du vice. Si elles réagissent, et c'est leur devoir, elles deviendront plus fermes, plus généreuses, et l'épreuve, comme c'est son but providentiel, n'aura servi qu'à épurer leur vertu et à augmenter leurs mérites. Mais cette épreuve est fort dangereuse pour ces personnes qui ne sont pas foncièrement pieuses. Beaucoup y succombent : les sollicitudes mondaines, les tracas, les embarras d'une vie souvent fort tourmentée, les préoccupations matérielles absorbent toute l'attention de ces pauvres âmes; elles perdent de vue le soin de leur sanctification et retombent dans l'insouciance et la tiédeur. L'abandon des sacrements, qu'on ne reçoit plus qu'à de longs intervalles, la négligence de la prière amènent une diminution de grâces; en même temps les péchés véniels se multiplient et produisent les effets les plus funestes. « La ruine des âmes, dit le P. Lallemant [1], vient de la multiplication des péchés véniels qui cause la diminution des lumières et des inspirations divines, des grâces et des consolations intérieures,

[1] *Doctrine spirituelle*, 3e *Principe*, ch. II, p. 132. (Paris, Gabalda). Le P. Lallemant, dont le nom reviendra plus d'une fois dans cet ouvrage, fut un des plus illustres religieux de la Compagnie de Jésus. Favorisé, pendant sa vie, de dons extraordinaires, il mourut à Bourges en odeur de sainteté, le 5 avril 1635. Les Pères Surin, Nouet, Rigoleuc, le Vén. P. Maunoir furent ses disciples.

de la ferveur et du courage pour résister aux attaques de l'ennemi. De là s'ensuit l'aveuglement, la faiblesse, les chutes fréquentes, l'habitude, l'insensibilité, parce que l'affection étant gagnée, on pèche sans sentiment de son péché. »

Le mal que nous signalons est plus facile à prévenir qu'à guérir. Il importe donc d'avertir les âmes des dangers qu'elles courront, quand elles seront privées des moyens de salut que Dieu leur prodigue. En leur inspirant ainsi une crainte salutaire, on les amène à prier davantage, à recommander à Dieu leur avenir et à former, pour l'heure du danger, de solides résolutions. Plus elles seront sur leurs gardes, plus elles auront de chances de triompher. Au moment critique, il faut les entourer d'une plus grande sollicitude; quand ce n'est pas possible, il faut au moins, les recommander instamment à Dieu, qui peut, quand Il le veut, tirer le bien du mal, et qui ménage parfois à ces pauvres âmes des secours inattendus.

73. La décadence de ces âmes vient aussi, fort souvent, du découragement. Éprouvées par des tentations quelquefois bien redoutables, auxquelles elles succombent trop souvent, elles finissent par perdre tout espoir d'amendement; elles n'ont ni assez de crainte de la justice de Dieu, ni surtout assez de confiance dans sa miséricorde infatigable. Quelles que soient leurs fautes, tant qu'elles ne se décourageront pas, tant qu'elles continueront de prier et de lutter, leurs sentiments de foi, leur désir de mieux faire pourront ne pas faiblir [1]; mais, dès que le démon — car c'est lui seul qui agit en cette occasion — est parvenu à leur communiquer quelque chose de son infernal désespoir, leurs dispositions ne sont plus les mêmes. Ce ne sont pas seulement les chutes trop fréquentes dans le vice qui amènent ce triste état d'âme; l'amour-propre froissé, par le dépit qu'il engendre, conduit au même résultat; il produit ces effets que nous signalait tout à l'heure le P. Lallemant : affai-

[1] « Quelques chutes en péchés mortels, pourvu que ce ne soit pas par dessein d'y croupir, ni avec un endormissement au mal, n'empêchent pas que l'on a fait progrès en la dévotion, laquelle bien que l'on perde, pêchant mortellement, on la recouvre néanmoins au premier véritable repentir que l'on a de son péché, même comme je dis, quand on n'a pas longuement trempé au malheur. » Saint François de Sales, *Lettre à une dame* (Édition Briday, VI, 404).

blissement des bons sentiments, aveuglement, chutes fréquentes et insensibilité.

Ainsi donc, ces chrétiens qui avaient fait quelques pas dans la voie de la piété, reculent en arrière, quand ils ne savent pas profiter des épreuves multiples qui se présentent à eux.

74. Beaucoup d'autres restent toujours stationnaires; l'épreuve ne les trouve pas trop infidèles, mais elle ne tire pas non plus de leur cœur de grands actes de vertu. Le but de la sagesse divine, dans ces épreuves, c'est de donner à leur foi, à leur confiance, à leur amour, l'occasion de s'exercer; malheureusement leurs efforts sont faibles, et surtout inconstants. Aujourd'hui diligents, ils redeviendront bientôt dissipés et mous; ils feront preuve, parfois, de courage et de générosité, mais ces jours de ferveur sont plutôt des exceptions qu'une règle; l'irréflexion, l'étourderie, le laisser-aller ont trop de part dans leur vie; ils combattent quelque peu leurs défauts, mais ils n'apportent dans cette lutte ni assez de vigueur, ni assez de confiance. Ces efforts passagers, cette demi-générosité, ces quelques victoires qu'ils remportent, les empêchent de tomber plus bas, mais ne suffisent pas à les élever.

75. S'ils sont, par état, obligés de tendre à la perfection, la disposition que nous venons de décrire est, pour eux, très dangereuse, car elle suppose un grand abus des grâces. Ce sont les gens de cette sorte qu'avait en vue le P. Lallemant quand il disait (*IIe Princ.*, § 2, ch. II, p. 85) : « Il est des religieux qui ne refusent rien à leurs sens. Ont-ils froid? ils se chauffent. Ont-ils faim? ils mangent. Leur vient-il en pensée quelque divertissement? Ils le prennent sans délibérer, toujours déterminés à se satisfaire, sans presque savoir en pratique ce que c'est que de se mortifier. Pour leurs fonctions, ils les font par manière d'acquit, sans esprit intérieur, sans goût et sans fruit... Ils n'examinent que fort superficiellement l'état de leur conscience. Dans ce profond oubli d'eux-mêmes, une infinité d'objets passent tous les jours par leur esprit, et leur cœur, étant emporté hors de lui-même, est comme enivré par le tracas de choses extérieures... Ces religieux peuvent être souvent en plus grand danger que les séculiers. » Assurément, de telles gens ne répondent nullement aux desseins que Dieu avait sur eux, ils ont fort mal profité et même grandement abusé des secours qui leur ont été offerts.

76. D'autres demeurent stationnaires sans être bien coupables: ce sont les chrétiens moins favorisés, à qui Dieu ne semble pas demander une grande perfection. Il peut se faire que, sans s'élever à la piété, et tout en demeurant dans ce deuxième degré, ils arrivent à un état à peu près satisfaisant et qui n'est pas sans mérite; leur foi est vive et même va s'éclairant, leur résolution d'être fidèles à Dieu est sincère, leurs sentiments sont louables, toutefois leur amour demeure toujours faible et leur esprit de renoncement bien imparfait. Souvent aussi, après être restés longtemps dans cet état, on les voit soudain prendre un généreux élan et marcher d'un pas ferme dans la voie du progrès. C'est, en effet, la conduite la plus ordinaire de la Providence de laisser les âmes chrétiennes, pendant un temps plus ou moins long, dans cet état intermédiaire de demi-piété, de fidélité sans grande ardeur. Puis, quand Elle les juge mûres pour de nouvelles grâces, Elle leur ménage des circonstances heureuses, de nature à favoriser singulièrement leur avancement; par exemple une retraite fervente, un changement de situation qui les dégage des entraves d'une vie mondaine ou trop occupée, ou encore la fréquention de pieux amis, la rencontre d'un directeur zélé; souvent aussi une épreuve, un chagrin profond, mais qui sera supporté avec foi. Dans ces diverses occasions, la grâce travaille profondément leurs âmes bien disposées; elle éclaire les esprits et embrase les cœurs; alors les vertus surnaturelles, dont ces chrétiens portent les germes, s'exercent et grandissent, et ils entrent dans une vie nouvelle de foi et de vraie piété.

CHAPITRE II

Direction des âmes du second degré

Article premier. — Quelques principes généraux sur la direction

77. C'est d'ordinaire à ce point de la vie spirituelle que les âmes commencent à sentir le besoin de direction; du moins il devient plus facile de provoquer des épanchements intimes, certaines ouvertures de cœur, qui permettent au directeur de les

mieux connaître et de les conduire plus sûrement dans les sentiers de la piété.

Cette direction doit être paternelle, ferme, surnaturelle et pratique.

§ 1. — *La direction doit être paternelle*

78. Il faut que les dirigés, surtout s'ils sont encore assez peu zélés pour leur avancement, sentent qu'on leur porte intérêt et qu'on désire vivement, par amour pour leur âme, leurs progrès dans la vertu. « Tenez pour certain, dit le P. Lallemant, que vous aurez plus fait pour leur perfection, si vous leur avez gagné le cœur, que si d'ailleurs vous leur aviez donné toutes les meilleures instructions. De cette manière, vous les obligerez à avoir pour vous un amour réciproque et une confiance filiale, qui fera qu'ils vous ouvriront tout leur cœur et qu'ils vous abandonneront franchement tous leurs petits intérêts [1]. » (*Doct. spir.*, 2e *Princ.*, Sect. II, ch. VI, art. I, nº 7.)

Se faire tout à tous à l'exemple de saint Paul, tel est le premier devoir du directeur : *omnia omnibus factus sum ut omnes facerem salvos.* (I Cor. IX.) Nous trouvons, dans ce grand Apôtre, un modèle parfait de ce que doit être le prêtre dans ses rapports avec les âmes. Sans cesse il rappelle aux fidèles — et on sait avec quelle conviction — les maximes fondamentales de l'Évangile : le renoncement, la mort à soi-même, pour ne vivre qu'à Dieu, la lutte contre le vieil homme, le détachement parfait; mais ces maximes austères, comme il sait les faire accepter à force de bonté, de dévouement, de sainte affection; quels accents d'une tendresse toute paternelle on trouve presque à chaque page de ses Épitres !

On voit combien il est heureux des grâces faites à ses enfants en Jésus-Christ [2], combien est grande sa sollicitude pour tous

[1] Ainsi fit sainte Marguerite-Marie. Ayant été nommée maîtresse des novices, « elle tâcha d'abord, disent les Contemporaines, de s'attirer leur confiance et amitié par ses manières douces et charitables, traitant avec elles avec beaucoup d'honnêteté, et se rendant leur suppléante dans leurs emplois lorsqu'elles étaient malades... elle n'exigeait rien d'elles qu'elle ne le pratiquât la première pour leur donner l'exemple. »

[2] I Cor., I, 4; II Cor., III, 2; I Thess., II, 19-20, etc.

leurs besoins temporels et spirituels; combien il prend part à tout ce qu'ils ressentent, joies et peines, inquiétudes et espérances, pratiquant admirablement ce qu'il recommande si bien aux autres : *Gaudere cum gaudentibus, flere cum flentibus* [1]. Que de fois il leur déclare, et même avec serment, qu'il a toujours leur souvenir présent à sa mémoire[2], qu'il ne cesse de prier pour eux nuit et jour [3], qu'il brûle du désir de les voir [4]. *In cordibus nostris estis*, dit-il aux Corinthiens [5], *ad commoriendum et ad convivendum :* vous êtes dans mon cœur à la vie et à la mort. Souvent aussi il réclame le secours de leurs prières [6]. Il proteste avec énergie qu'il leur appartient absolument : *omnia vestra sunt, sive Paulus*, etc.[7], qu'il se doit tout entier à eux : *Græcis ac Barbaris, sapientibus et insipientibus debitor sum* [8] ; qu'il ne désire qu'une chose, c'est de se dépenser à leur service: *ego autem libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris ;* et pourtant, ajoute-t-il d'un ton de doux reproche, plus je vous aime, moins je suis aimé [9]. Il se réjouit de souffrir pour eux : *Nunc gaudeo in passionibus pro vobis*[10]. Il rapporte à l'avantage de leurs âmes tout ce qu'il éprouve, affliction, consolation, encouragement [11]. Pour eux il consent à voir retarder ce qui est l'objet de ses plus ardents désirs, la possession éternelle de Dieu, l'union avec le Christ : *desiderium habens dissolvi et esse cum Christo... permanere autem in carne necessarium propter vos*[12]. Il se plaît à leur rappeler affectueusement tout ce qu'il a fait pour eux, à leur redire combien leur conversion lui a coûté[13]. « Apôtre du Christ, dit-il aux Thessaloniciens, j'aurais pu être à votre charge; mais non, je me suis fait petit parmi vous, semblable à la mère qui nourrit ses enfants et les entoure de tendres soins; c'est ainsi que je vous ai aimés, n'ayant d'autre volonté, d'autre passion que de vous donner, avec l'Évangile de Dieu, ma vie elle-même, car rien jamais ne m'a été plus cher que vous[14]. — Quelle est mon espérance et ma joie, et ma couronne de gloire? N'est-ce pas vous qui l'êtes devant Notre-Seigneur Jésus-Christ et le serez encore au jour de

[1] Rom., XII, 15. — [2] Rom., I, 9. — [3] *Passim.* — [4] Rom., XV, 23, I Thess., II, 17-18, III, 10. — [5] II Cor., VII, 3. — [6] Rom., XV, 30, etc. — [7] I Cor., III, 22. — [8] Rom., I, 14. — [9] II Cor., XIII, 15. — [10] Colos., I, 24. — [11] II Cor., I, 6. — [12] Phil., I, 23, 24. — [13] Actes, XX, 34, I Cor., IV, 12 (II Thess., III, 8). — [14] I Thess., II, 7-8.

son avènement? Oui, vous êtes ma gloire et ma joie. » « Un père et une mère, dit saint Chrysostome, réunissant leur amour ne pourraient rien dire de plus tendre. » C'est avec le même accent de tendresse paternelle qu'il écrit aux Corinthiens : « J'ai pris la résolution de ne pas vous causer, en allant chez vous, quelque nouvelle tristesse. Si je vous contriste encore, qui donc sera ma joie [1] « ?

Souvent saint Paul adresse aux fidèles les compliments les plus délicats [2], surtout quand il a dessein d'obtenir d'eux quelque chose [3], ou de faire agréer quelque réprimande [4]. Dans ce dernier cas, quand il se voit obligé de reprendre et de blâmer, ses reproches sont aussi affectueux que touchants. « Mes Frères, écrit-il aux Galates [5], vous ne m'avez en rien offensé. Vous le savez, c'est dans l'infirmité de la chair que je vous ai autrefois prêché l'Évangile, et ce fut pour votre foi une grande épreuve de me voir dans le triste état où j'étais. Cependant vous ne m'avez ni méprisé ni repoussé, et je fus accueilli par vous comme le Christ Jésus. Il faut vous rendre ce témoignage : vous étiez prêts, s'il l'eût fallu, à arracher vos yeux pour me les donner. Suis-je donc devenu votre ennemi, parce que je vous dis la vérité? Mes petits enfants, que de nouveau j'enfante dans la douleur jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous, comme je voudrais être près de vous, et pouvoir changer ma voix, car je suis en peine et ne sais quel ton prendre [6]. » Puis il termine ses avertissements par des paroles d'encouragement et d'espoir : « J'ai confiance en vous et je compte sur Dieu ; non, vous n'aurez pas d'autres sentiments que les miens [7]. »

Si parfois il est obligé ,vu la gravité exceptionnelle des circonstances, de tenir un langage plus sévère (I Cor., v), il s'en explique plus tard et proteste que c'est uniquement son affection pour eux qui lui a dicté sa conduite : « Je vous écrivais alors dans une extrême affliction et parmi beaucoup de larmes, non pour vous contrister, mais pour vous apprendre combien abondante est ma charité envers vous » (II Cor., II, 4). Et,

[1] II Cor., II, 1. — [2] Rom., I, 8. I Cor., I, 5. I Thess., I, 3, III, 6. — [3] Philem. 7. — [4] Rom., XV, 14. — [5] Ch. IV. — [6] Nous empruntons pour tous ces passages la traduction de M. Mérit, notre vénéré maître. — [7] *Ibid.*, v. 10.

comme s'il craignait qu'on ne lui gardât quelque rancune, il revient encore plus loin sur le même sujet et présente de nouveau ses excuses. « Si j'ai éprouvé quelque peine en voyant que ma première lettre, bien que pour peu de temps, vous avait contristés, maintenant je me réjouis, non de votre tristesse elle-même, mais de ce qu'elle a fait naître le repentir... De toute façon, vous sortez de cette affaire parfaitement purs aux yeux de tous... Aussi, si j'ai parlé de vous à Tite avec quelque fierté, je n'ai point à en rougir; cette fierté était bien légitime : *gloriatio nostra... veritas facta est.* Et je suis heureux de voir qu'en toutes choses je puis compter sur vous : *gaudeo quod in omnibus confido in vobis* (II Cor., VII).

79. Ce n'est pas seulement dans saint Paul, c'est aussi dans tous les Saints dont nous connaissons la vie, dans ceux-là surtout qui furent plus spécialement appelés à exercer le ministère de la direction, que l'on remarque ce même esprit de douceur, d'entier dévouement, d'affection surnaturelle, cette même tendresse paternelle. Ainsi en a-t-il été de saint Philippe Néri, de saint François de Sales, de saint Vincent de Pau[1], de saint Alphonse de Liguori, du Curé d'Ars, etc., etc. Eux aussi, ils suivaient en tout les maximes de l'Évangile, eux aussi, ils mettaient tous leurs soins à inculquer aux âmes les grands principes du renoncement, de l'abnégation, de la mort à soi-même; mais qu'ils savaient bien, à l'exemple de Notre-Seigneur, tempérer l'amertume apparente de ces maximes par la façon aimable et douce dont ils les présentaient. Puisque une bonne direction doit tendre presque constamment à faire pratiquer aux âmes le sacrifice et les amener à mourir à elles-mêmes, pour ne vivre qu'à Dieu — *jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est* (II Cor., V, 15) — il est clair que la sévérité des principes doit être adoucie par la suavité des procédés; on amène bien mieux les âmes au sacrifice et au détachement par la douceur et la persuasion que par de vertes réprimandes. —

80. « Que l'on sente en vous, dit saint Vincent Ferrier, un père plein de compassion pour ses enfants, qui s'afflige lorsqu'ils pèchent ou qu'ils sont gravement malades, ou tombés dans une fosse profonde, et qui fait tous ses efforts pour les retirer de tous ces périls. Ou plutôt ayez le cœur d'une mère, qui caresse ses enfants, qui se réjouit de leurs progrès et de la gloire du

paradis qu'elle espère pour eux. » (*De la Vie spirituelle*, l. II, c. x. Traduction du P. Mathieu Rousset.)

Ces conseils s'adressent, il est vrai, aux prédicateurs, mais aussitôt le grand thaumaturge ajoute : « Agissez de la même manière dans les confessions. Soit que vous ayez à encourager doucement les âmes pusillanimes, soit que vous deviez épouvanter celles qui sont endurcies dans le péché, montrez à tous les entrailles d'une tendre charité, afin que le pécheur sente toujours que c'est elle qui inspire votre langage. C'est pourquoi, si vous avez quelque réprimande à adresser, faites-la toujours précéder de paroles douces et affectueuses. »

81. Le trait suivant de la vie de saint Vincent de Paul (*Vie par Abelly*, l. III, c. XII), offre à la fois et l'exemple et l'éloge de cette belle vertu de douceur. Ayant été averti que l'un de ses missionnaires traitait le peuple avec un peu de rudesse, saint Vincent lui écrivit pour l'exhorter à se montrer plus doux, mais « sans témoigner aucune mésestime de sa personne, ni lui faire connaître l'avis qu'on lui avait donné de son défaut. » Il lui donne tout d'abord dans cette lettre des nouvelles des missions et du bien qu'elles opéraient. Parlant en particulier des travaux de l'un de ses prêtres et des succès merveilleux qu'il obtenait : « On attribue, dit-il, cet heureux succès au soin qu'il prend de gagner les pauvres gens par douceur et par bonté : ce qui m'a fait résoudre de recommander plus que jamais à la Compagnie de s'adonner de plus en plus à la pratique de ces vertus. Si Dieu a donné quelques bénédictions à nos premières missions, on a remarqué que c'était pour avoir agi amiablement, humblement et sincèrement envers toutes sortes de personnes; et s'il a plu à Dieu de se servir du plus misérable pour la conversion de quelques hérétiques, ils ont avoué eux-mêmes que c'était par la patience et par la cordialité qu'il avait eues pour eux. Les forçats même, avec lesquels j'ai demeuré, ne se gagnent pas autrement; et lorsqu'il m'est arrivé de leur parler sèchement, j'ai tout gâté; et au contraire, lorsque je les ai loués de leur résignation, que je les ai plaints en leurs souffrances, que je leur ai dit qu'ils étaient heureux de faire leur purgatoire en ce monde, que j'ai baisé leurs chaînes, compati à leurs douleurs et témoigné affliction pour leurs disgrâces, c'est alors qu'ils m'ont écouté, qu'ils ont donné gloire à Dieu, et qu'ils se sont mis en état de

salut. Je vous prie, Monsieur, de m'aider à rendre grâces à Dieu de cela, et à Lui demander qu'Il ait agréable de mettre tous les missionnaires dans cet usage de traiter doucement, humblement et charitablement le prochain, en public et en particulier, et même les pécheurs et les endurcis, sans jamais user d'invectives, de reproches ou de paroles rudes contre personne. Je ne doute pas, Monsieur, que vous ne tâchiez de votre côté d'éviter cette mauvaise façon de servir les âmes qui, au lieu de les attirer, les aigrit et les éloigne. Notre-Seigneur Jésus-Christ est la suavité éternelle des hommes et des anges, et c'est par cette même vertu que nous devons faire en sorte d'aller à Lui en y conduisant les autres. »

82. Les disciples de saint Alphonse de Liguori lui demandèrent un jour quelle devait être selon lui la loi principale de la direction. « Je n'ai aucun doute à ce sujet, leur répondit-il, le caractère propre de la direction et le plus conforme à l'esprit de Dieu et de l'Évangile est la douceur. Dieu ne s'est-il pas montré miséricordieux envers Adam prévaricateur; et Jésus-Christ qui a dit : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, n'a-t-il pas supporté patiemment les défauts de ses apôtres, sans excepter Judas? » Et il ajouta : « Jugez-en vous-mêmes, d'ailleurs, quel bien ont produit les jansénistes en France, en faisant apparaître le Seigneur comme un tyran ? »

La douceur fut, en effet, pendant toute sa vie, le caractère distinctif de la direction de saint Alphonse. Par elle mieux que par la rigidité, pensait-il, on affermit les âmes, de même qu'on les attire plus certainement à Dieu en Le leur faisant aimer qu'en Le leur faisant craindre. « Les conversions dont la peur est l'unique principe ne sont pas durables, disait-il, et l'effroi ne saurait triompher là où l'amour a été vaincu. » « Quand il se présentera à vous, disait-il à ses compagnons, quelque gros monstre couvert d'écailles, dont, comme le jeune Tobie, vous serez épouvantés, adressez-le moi afin que de son fiel j'offre un sacrifice à Jésus-Christ. » Et le secret sur lequel il comptait pour gagner ce pécheur n'était encore que la douceur. Il l'accueillait d'abord avec une bonté et des appellations vraiment paternelles, comme la chère et unique brebis pour laquelle le pasteur doit quitter les quatre-vingt-dix-neuf autres; il s'attendrissait sur sa misère, le plaignait avec effusion et, sans avoir

jamais à la bouche ni un mot acerbe, ni une parole blessante, lui facilitait l'ouverture de son âme et diminuait par des interrogations discrètes l'amertume de ses aveux. (*Sa vie*, l. II, ch. XIV. Poussielgue, éditeur, 1879.)

83. Mais, dira-t-on, en agissant avec tant d'amabilité et de douceur, ne risque-t-on pas de favoriser l'égoïsme de certaines âmes avides d'attirer à soi toute la sollicitude, d'absorber toute l'attention du père spirituel; n'est-il pas indispensable, au contraire, de garder une certaine réserve?

Sans doute; mais cette réserve nécessaire n'exclut ni la bonté ni l'intérêt. Veillons seulement à ce que ces âmes sentent toujours en nous le motif surnaturel et élevé qui doit nous guider, à ce qu'elles voient clairement que c'est l'amour de Dieu seul qui nous inspire, et que nos sentiments d'affection paternelle et de dévouement s'allient à un parfait détachement de nous-mêmes. Avec cela nous n'aurons point à craindre ces mièvreries, ces douceurs affectées, ces sentiments trop naturels qui empêcheraient les fruits de notre direction; et, d'un autre côté, les dirigés conserveront toujours pour nous un vrai respect, leur confiance filiale ne dégénérera point en une familiarité inconvenante.

Oui, il faut éviter ces tendresses molles et exagérées, mais on doit aussi témoigner aux âmes une grande bienveillance et une affabilité qui les mette complètement à l'aise. Écoutons les reproches que faisait le Vén. Libermann à un directeur de Séminaire : « Je crois que vous négligez vraiment un peu trop vos pénitents à cause de votre emploi. Vous ne leur permettez pas de vous voir autant qu'ils en auraient quelquefois besoin; et, lorsqu'ils viennent hors du quart d'heure déterminé, si vous êtes justement en train de faire quelque chose, il doit vous arriver souvent de les expédier vite et de ne pas leur donner les consolations qu'ils désirent; cela doit même se faire parfois avec une certaine brusquerie, parce que votre esprit est préoccupé et que vous désirez terminer ce que vous avez en main... N'ayez jamais l'air d'un homme pressé; seulement, lorsqu'on voit que tout est terminé, on les renvoie en paix. Soyez toujours bien doux à leur égard, mais sans jamais les flatter et leur donner des marques sensibles d'affection. » (Lettre du 24 février 1838.)

§ 2. *La direction doit être ferme*

84. La bonté du directeur ne doit pas dégénérer en faiblesse : qui manquerait de fermeté dans la direction n'atteindrait guère mieux le but que celui qui manque de douceur. Les âmes, en effet, ne peuvent faire de progrès qu'à la condition de lutter sans cesse contre la nature. Elles ne s'y résignent pas toujours; elles cherchent des prétextes ou des excuses et sont heureuses de faire approuver leurs résistances ou leurs lâchetés.

Une remarque qu'un directeur doit faire fréquemment aux âmes indécises, faibles et inconstantes, pour couper court à leurs gémissements ou à leurs mauvaises excuses, c'est qu'elles ont toujours la grâce nécessaire pour remplir leurs devoirs et pratiquer la vertu. « Dieu vous aidait pourtant, leur dira-t-il, quand elles avoueront leur faiblesse en prétextant, pour se couvrir, que trop grande était la difficulté, trop dangereuse l'occasion, Dieu vous soutenait, car Il donne toujours la force quand Il impose un devoir. »

Sans doute il est dur de contredire ces bonnes âmes, il en coûte d'exiger toujours des sacrifices, de faire des réprimandes, et pourtant il arrive que la volonté humaine, reculant devant des efforts nécessaires, refusant d'accomplir des actes d'abnégation trop pénibles, a besoin d'être poussée au bien avec énergie, quelquefois même avec rudesse; alors la crainte des reproches obtient ce que les encouragements n'avaient pu obtenir. Si celui qui gronde fait preuve par ailleurs d'un dévouement tout paternel, s'il est évident qu'il ne cède ni à l'impatience, ni à l'agacement, si, comme nous l'avons montré dans saint Paul, il corrige ensuite par sa bonté l'amertume de ses réprimandes, sa direction ne peut manquer de porter de bons fruits.

Mais il est plus doux, plus agréable de se montrer conciliant; c'est pourquoi facilement on se persuade que c'est aussi plus sage; qu'on évitera par là d'éloigner les âmes faibles, d'éteindre la mèche qui fume encore. Hélas, plus d'une fois en agissant de la sorte c'est la grâce qu'on éteint, c'est l'Esprit-Saint qu'on éloigne. On se fait une réputation de bonté et de douceur à laquelle on tient par un sentiment trop humain et l'on ne favorise pas les vrais intérêts des âmes.

85. Alors même qu'une personne se trouble pour des riens et se laisse aller à de vains scrupules, il ne faut pas croire qu'il n'est besoin que de la rassurer et d'étouffer en elle toute crainte et tout remords. A côté des vaines angoisses que lui cause son imagination, et que le démon grossit, il y a place pour les remontrances du Saint-Esprit ; car, loin d'être irrépréhensibles, les scrupuleux ont ordinairement des défauts qui doivent être rigoureusement combattus ; ce serait leur nuire beaucoup de ne pas leur apprendre à distinguer les reproches de la grâce des sottes terreurs de leur jugement faussé et de ne pas les engager à écouter les uns autant qu'à mépriser les autres.

Un guide prudent et zélé prendra occasion des craintes qu'une âme éprouve pour l'aider à se connaître ; il lui montrera que si la constatation d'un défaut qui se révèle la jette dans l'abattement, c'est que l'amour-propre la domine encore ; froissée de se voir misérable plus qu'elle ne le pensait, elle cède à son dépit et manque de courage pour la lutte. Elle devrait accepter, au contraire, avec reconnaissance les quelques lueurs que Dieu lui accorde pour lui faire voir l'abîme de misères qui est en elle. Ce ne sont encore que de faibles lueurs, car Dieu ne nous montre pas tout d'abord notre fond dans toute sa laideur ; Il nous révèle à nous-mêmes par degrés, augmentant sa lumière à mesure que nous en profitons. Heureux celui qui trouve un guide désireux de favoriser cette action illuminante de la grâce, un guide qui ne craigne pas d'humilier celui qu'il dirige, et qui prenne soin en même temps de le soutenir dans la guerre à outrance contre la nature corrompue.

§ 3. — *La direction doit être toute surnaturelle*

86. Suave et ferme, telle doit donc être la direction. *Fortiter et suaviter.* C'est ainsi que procède la Sagesse éternelle, et cette union de la force et de la douceur est comme le cachet de l'opération divine, la marque d'un zèle inspiré par l'Esprit-Saint. La direction aura facilement cette double qualité, si le père spirituel dans ses rapports avec ses dirigés *s'oublie lui-même*, et n'a jamais en vue que la gloire de Dieu et la sanctification des âmes.

L'ange gardien a pour mission de manifester à son protégé la volonté divine : il est en cela le modèle parfait de tous ceux à qui incombe la tâche d'éclairer et de guider leurs frères. Avec quelle délicatesse, quel oubli de lui-même cet ardent et prudent messager remplit sa mission : il n'altère en rien l'inspiration qu'il doit communiquer ; il ne mêle point sa propre volonté à la volonté divine ; il s'efface et il attire l'attention de l'âme qu'il protège non sur lui-même, mais sur son divin Maître ; il semble ne s'approcher de cette âme que pour lui montrer par son propre exemple comment la créature doit s'anéantir devant Dieu.

Les messagers humains à qui Dieu donne la charge de faire connaître ses adorables volontés doivent imiter le désintéressement de l'ange gardien. Si trop confiants en eux-mêmes, s'appuyant trop sur leurs propres lumières et restant trop attachés à leur propre volonté, ils imposent leurs idées personnelles, alors ils substituent leur action à l'action divine, leur jugement aux inspirations de l'Esprit-Saint ; ils se mettent ainsi à la place de Dieu et usurpent ses droits, ce qui ne peut arriver sans que les âmes en souffrent, celle du dirigé comme celle du directeur.

87. Quelle belle mission que celle d'un directeur ; si on en était bien persuadé, qui donc regretterait le temps consacré à éclairer les âmes, à les encourager, à les faire avancer dans l'amour divin? Chacune de ces âmes n'est-elle pas un temple où réside l'Esprit-Saint, et peut-on apporter trop de soin à orner et à embellir ces temples de Dieu? Dieu ne tire-t-il pas plus de gloire de ces temples spirituels que des édifices matériels consacrés à son culte? Aux yeux des anges et des saints, celui-là fait beaucoup pour l'honneur divin qui fait progresser une seule âme en foi et en charité. Pendant l'éternité entière, cette âme sanctifiée rendra à la Trinité Sainte de plus dignes hommages, et ainsi la gloire extérieure de Dieu sera éternellement accrue.

Si ces pensées étaient toujours présentes aux yeux du prêtre, elles soutiendraient puissamment son zèle. A chaque pénitent qui se présente à lui, le confesseur devrait se dire : « Cette âme, Dieu me l'adresse pour que je lui fasse quelque bien, il ne faut pas qu'elle sorte d'ici sans emporter quelque fruit. » Ainsi l'on se prémunirait contre la routine, et l'on s'acquitterait mieux de cette sublime fonction.

88. Quand nous disons que la direction doit être paternelle,

cela ne veut pas dire que la sollicitude du directeur doit s'étendre à tout ce qui concerne le pénitent; il y a certaines âmes qui ne peuvent rien faire par elles-mêmes, et qui voudraient que leur directeur prît toutes les décisions qui les regardent, même dans les affaires temporelles; ce qui deviendrait un véritable abus. Quand il y a une décision de ce genre à prendre, c'est celui à qui il incombe de la prendre qui recevra de Dieu grâces et lumières, et non le directeur. Celui-ci doit seulement diriger, c'est-à-dire discerner les raisons qui font agir, empêcher qu'on n'obéisse à des motifs purement humains en négligeant le point de vue chrétien; empêcher surtout qu'on ne prenne des décisions contraires aux intérêts spirituels; voilà son rôle; il doit s'y renfermer, sous peine de perdre de son autorité, ou parfois au contraire d'en abuser au détriment de sa conscience.

§ 4. — *La direction doit être pratique*

89. Le premier abus à signaler ici, c'est que, trop souvent, après la confession, on se borne à une exhortation vague et faite sur un ton convenu et monotone, qui fait dire au pénitent : « Quand mon confesseur me donne ses avis, il parle comme s'il prêchait. » C'est avec raison que l'on recommande au prédicateur d'avoir un débit naturel; il doit viser à ce que l'on trouve en lui, selon le mot de Pascal, non pas un orateur, mais un homme, et ainsi fera-t-il bien plus efficacement partager ses convictions; à plus forte raison faut-il au confessionnal avoir un débit simple et naturel, parler, non prêcher, se montrer homme et non rhéteur.

90. Il est encore nécessaire d'adapter ses avis aux âmes. Quand même on aurait un thème commun, il faut en varier l'application selon les besoins de chacun : il y a tant de diversité dans les âmes.

La méthode que nous avons signalée déjà, de se faire rendre compte de la façon dont le pénitent a suivi les avis précédemment donnés, les interrogations que l'on peut faire au cours de son exhortation, demandant au dirigé s'il n'éprouve pas telle difficulté, si au contraire il ne ressent point tel bon sentiment, s'il n'agit pas en certaine circonstance de telle ou telle ma-

nière, etc., rendent forcément la direction plus naturelle et plus conforme aux besoins de chacun.

Cette méthode sera plus efficace encore, si au lieu de varier à chaque confession le thème fondamental de son exhortation, on a soin, plusieurs fois de suite, d'appuyer sur un sujet plus important et plus pratique. Ce sujet, qui sera par exemple quelque vertu fondamentale, quelque exercice de piété, certaine dévotion plus salutaire, peut être successivement présenté sous ses divers aspects; on montrera à plusieurs reprises les divers motifs qui nous pressent de nous y appliquer, on indiquera l'une après l'autre les diverses industries qui peuvent nous aider à exercer cette vertu ou cette dévotion, à en faire entrer la pratique dans les habitudes de la vie. Ainsi peut-on faire, par exemple, au commencement de l'année, pour le bon emploi du temps; pendant le Carême, pour la pratique de la pénitence et du renoncement; pendant le mois de Marie, pour la dévotion à la Sainte Vierge; pendant le mois d'octobre, pour la manière de bien prier; pendant le mois de novembre, pour la pensée des fins dernières et l'utilité de travailler pour l'éternité, etc., etc. Il y a plus d'une remarque à faire, il y a plus d'un bon conseil à donner sur chacun de ces points. On peut aussi imposer comme pénitence la lecture attentive de certains chapitres de l'*Imitation*, qui obligent à s'arrêter encore aux mêmes considérations et corroborent les avis du directeur. Une recommandation passagère serait vite oubliée; celui qui laisserait ses dirigés dissiper leurs efforts et passer de pratique en pratique sans s'arrêter sur aucune, n'obtiendrait que peu de fruits; en insistant de la sorte, en amenant les âmes à mettre un certain esprit de suite dans le travail de leur sanctification et à s'appliquer avec une constance soutenue aux points les plus importants de la vie spirituelle, on obtiendra des résultats bien meilleurs et on les forcera, pour ainsi dire, à contracter de bonnes habitudes.

91. Il est évident que pour rendre de sérieux services à quelqu'un, il faut le bien connaître et ce n'est pas du premier coup qu'on y arrive. Cependant, il est des personnes que l'on n'a vues que rarement ou même que l'on voit pour la première fois, et qui, à première inspection, par la façon dont elles s'accusent, par la foi profonde et éclairée dont elles font preuve, montrent qu'elles sont capables d'une certaine formation. Il faut d'autant

moins les négliger qu'on peut ne pas être souvent à même de leur faire du bien. Un directeur zélé prend justement occasion des qualités qu'il remarque en elles, pour les engager à s'adonner plus généreusement au service de Dieu; il les en félicite, mais leur montre aussi qu'ayant été favorisées des grâces divines, c'est un devoir pour elles de ne pas s'arrêter en si bon chemin et de s'efforcer de mener une vie vraiment conforme aux doctrines de l'Évangile.

§ 5. — *Devoirs des dirigés envers leur père spirituel*

92. Si la direction ne porte pas toujours les fruits qu'on devrait en attendre, la faute en est souvent moins aux confesseurs qu'aux pénitents [1]. Quelles sont, en effet, les dispositions nécessaires aux dirigés?

1. Un grand esprit de foi. — S'ils connaissaient le don de Dieu, et quel est celui qui leur parle par la bouche du prêtre : *Si scires donum Dei, et quis est qui loquitur tecum*, ils écouteraient toujours avec respect et docilité les paroles de leur directeur, et leurs prières ferventes attireraient sur le représentant, l'interprète de Dieu, des lumières plus abondantes pour la conduite de leurs âmes. — 2. L'esprit d'humilité qui empêche de redouter comme un malheur les rebuts, les paroles de reproche, les marques d'indifférence. — 3. L'esprit de simplicité qui donne aux pénitents une grande droiture et un grande ouverture de cœur : plus ils se feront enfants, plus le confesseur se sentira père; leur confiance accroîtra sa sollicitude et son dévouement. — 4. L'esprit d'abnégation, grâce auquel on désire moins les consolations que les lumières, moins les paroles tendres que les décisions fermes et prudentes.

[1] Il serait injuste, dit M. Chaumont, d'attribuer au prêtre directeur les états de langueur et de faiblesse dont l'âme dirigée est souvent seule responsable... Qui ne sait que Jésus lui-même, qui fit tant de bien à la Samaritaine et à tant d'autres âmes étrangères, ne put rien faire, au rapport de l'Évangile, à celles de sa patrie... A côté de l'art, de nos jours moins rare, de la direction des âmes il est un art aussi, moins éminent sans doute, mais cependant d'une très grande importance, c'est l'art de se faire diriger. » (*L'art de se faire diriger.*)

Que les âmes qui se plaignent de ne pas rencontrer la direction qu'elles désirent fassent donc un retour sur elles-mêmes. Le confesseur sera repris au tribunal suprême s'il s'est acquitté avec négligence de l'œuvre de Dieu, si sur les plaies du pauvre blessé il n'a pas versé en bon samaritain, avec le vin qui lave et purifie, l'huile qui calme la douleur. Mais combien de pénitents auront à répondre du peu de foi, d'humilité, de simplicité, d'obéissance qu'ils auront apporté dans leurs rapports avec leur directeur !

Article II. — Règles particulières de direction pour les ames du deuxième degré

93. Nous suivons en cette question la même marche que précédemment, d'autant plus que les mêmes avis donnés pour la direction des âmes du premier degré ont leur place ici. Les habitants de la seconde demeure, quoique un peu plus avancés, en sont encore à l'enfance spirituelle ; ils ont encore besoin d'être tenus à la lisière et de n'être menés qu'à petits pas.

94. Il faut les éclairer davantage. — Si, dans la demeure précédente, on devait s'efforcer d'initier aux idées chrétiennes ces débutants encore bien absorbés par les préoccupations purement naturelles, cette tâche n'est pas achevée, et leur foi demande à être avivée davantage. On devra donc encore, de temps à autre, faire valoir les motifs indiqués plus haut pour leur inspirer le désir d'une vie plus sérieuse, d'autant qu'ils s'y montreront plus sensibles et que les exhortations qu'on leur adressera sur ce point les trouveront plus dociles. Ils reconnaîtront assez facilement qu'ils sont trop attachés aux choses de ce monde et trop insouciants à l'égard des biens spirituels. On profitera de leur aveu pour leur remontrer fortement combien cette erreur est préjudiciable, et les amener ainsi à faire plus de cas des intérêts de leur âme, et à demander instamment à Dieu ces grâces spirituelles dont ils se montrent si peu avides.

Les habitants de la seconde demeure ont moins de répulsion pour les livres de piété, sans être encore capables de lectures bien sérieuses. L'*Evangile*, la *Vie des Saints*, quelques courts passages de l'*Imitation* leur seraient conseillés avec fruit. Mais c'est la méditation surtout qui pourra communiquer à leur âme des

lumières plus abondantes. En effet, au point où ils sont parvenus, on peut leur proposer la méditation discursive, et, si l'on obtient qu'ils y soient fidèles, on leur fera par là un très grand bien.

Nous parlerons, dans un chapitre spécial, de la méditation.

95. Formation de ces ames a une vie plus foncièrement chrétienne. — Nous rangerons sous les mêmes chefs que précédemment les divers moyens de sanctification dont on doit faire usage : prière, sanctification des actions ordinaires, renoncement, sacrements.

§ 1. — *Prière*

96. Sur ce point encore nous n'avons rien de bien nouveau à dire; ces âmes sont encore trop peu façonnées à la prière pour que l'on n'ait pas besoin de leur recommander souvent, comme aux débutants, la régularité et l'attention. (Voir *supra*, nº 42.)

Il faut aussi les soutenir dans les moments d'épreuve. En effet, on l'a remarqué très justement, si les peines et les chagrins portent puissamment à la prière les âmes ferventes, les âmes peu avancées, au contraire, dans leurs épreuves et leurs ennuis, sentent un grand éloignement pour les pratiques de dévotion et trop souvent se prennent à les négliger. Si elles comprenaient bien leurs intérêts, elles n'y seraient jamais plus fidèles qu'à ces moments-là; il y faudrait, sans doute, une plus grande énergie, mais par là même elles y trouveraient plus de mérite, elles témoigneraient à Dieu une plus grande fidélité et retireraient de leurs prières et exercices de piété un très grand profit spirituel [1]. Quand, en pareil cas, elles avouent être retombées dans le relâchement, la dissipation ou le péché, le premier avis à leur donner est celui-ci : « Il était impossible qu'il en arrivât autre-

[1] « Il faut remarquer, dit saint Ignace (*Exercices spirituels*, XIIIe annot.), que si, dans le temps de la consolation, c'est chose facile et légère que de donner à la contemplation une heure pleine, dans le temps de la désolation, au contraire, il est très difficile de l'achever. Pour cette raison, celui qui s'exerce doit toujours, afin d'agir contre la désolation et de vaincre les tentations, persévérer un peu au-delà de l'heure accomplie. Ainsi s'accoutumera-t-il, non seulement à résister à l'ennemi, mais encore à le terrasser ».

ment, puisque vous avez délaissé la prière; et vous resterez dans cet état pénible de dégoût du bien, de lutte fatigante et de péché, tant que vous n'aurez pas surmonté, par des efforts généreux, la répugnance que vous inspire la prière. Avant tout priez et priez encore, malgré la difficulté, malgré le peu d'attrait que vous y trouvez; c'est le seul moyen de sortir de cet état fâcheux et de retrouver la paix du cœur. »

97. Même en dehors de ces circonstances, on peut réclamer de ces chrétiens, avec plus d'insistance, des prières de surérogation. On leur fera, par exemple, beaucoup de bien en les amenant à assister chaque matin à la messe; ainsi pourra-t-on, au commencement du Carême, du mois de Marie, du mois du Rosaire, leur insinuer qu'il n'est pas de meilleur moyen de sanctifier ces temps de grâce et de salut que d'assister chaque jour au divin sacrifice. De même pour le chapelet : on les engagera à entrer dans la Confrérie du Saint-Rosaire. S'ils veulent obtenir quelque faveur, même temporelle, on leur recommandera de faire une neuvaine, pendant laquelle ils assisteront chaque jour à la messe, ou feront une visite à l'église, ou bien encore réciteront chaque soir le chapelet. De la sorte on les amène à faire des œuvres de piété dont la pratique leur semblait peut-être au-dessus de leurs moyens et qu'ils sont étonnés de pouvoir accomplir; alors il devient plus facile de les y rendre peu à peu très fidèles. La dévotion aux âmes du purgatoire, outre son mérite intrinsèque et les bénédictions qu'elle attire, a encore l'avantage de faire prier ces chrétiens peu fervents.

Nous croyons utile de répéter ce que nous avons déjà dit : c'est le devoir du directeur de veiller à ce qu'on s'acquitte de ces prières avec recueillement, et de combattre la routine et l'inattention. « Commencez toujours vos prières, soit mentales, soit vocales, dit saint François de Sales, par vous mettre en présence de Dieu; ne manquez jamais à cette règle, et vous verrez en peu de temps combien elle vous sera utile. »

§ 2. — *Sanctification des actions ordinaires*

98. En traitant cette question à propos des débutants, nous disions que, pour les habituer à vivre de la vie surnaturelle, il était utile de leur faire rendre compte de la manière dont ils auront

offert à Dieu, au commencement de leur journée, et leurs actions et leurs épreuves.

Les chrétiens dont nous parlons ici sont déjà quelque peu initiés à cette vie surnaturelle; pour les y former plus complètement, nous indiquerons deux moyens : le recueillement et un certain règlement de vie.

99. *Recueillement.* — Ils avoueront que l'un des plus grands obstacles qu'ils rencontrent dans le service de Dieu, c'est, ou l'étourderie de leur âge, s'ils sont encore jeunes, ou, s'ils sont plus âgés, les préoccupations multiples, le tracas des affaires, les soucis de toute sorte qui leur font perdre de vue le soin de leur âme. Après avoir obtenu cet aveu et leur avoir vigoureusement démontré les tristes effets de cette dissipation, ce qu'elle fait perdre au point de vue de l'éternité, on les engagera instamment à se recueillir de temps à autre pour se recommander à Dieu, Lui demander son secours et Lui offrir leurs travaux. L'offrande de l'heure peut alors être très utilement conseillée[1] : elle consiste à choisir le moment où l'on entend sonner l'heure pour faire une courte prière, une oraison jaculatoire, ou pour renouveler l'offrande de ses œuvres et de ses bonnes résolutions.

100. *Règlement de vie.* — Un autre moyen, fort efficace pour préserver de cette dissipation si naturelle au cœur humain, est le faire suivre un règlement de vie simple et facile. Nous disons simple et facile. Il est évident, en effet, qu'il faut écarter de ce règlement les détails et les pratiques plus minutieuses, qui ne conviendraient qu'à des personnes plus avancées dans la piété, et ne tracer pour ainsi dire que les grandes lignes de la vie chrétienne. Ce règlement indiquera : 1° quand et comment on devra prier, quelles pratiques de religion on emploiera; 2° à quelles vertus il faudra particulièrement s'attacher; 3° il contiendra encore quelques avis sur les occupations ordinaires et les devoirs d'état.

Nous donnons en appendice, comme exemple, un règlement pour les enfants qui montrent déjà de réelles dispositions à la piété, et que l'on a groupés dans une association pieuse, enfants qui peuvent être déjà dans la seconde demeure. Les

[1] Saint François de Sales la recommandait à sainte Chantal, dans une de ses premières lettres (14 octobre 1604).

exercices pieux proprement dits se réduisent pour eux aux petites œuvres de dévotion qu'ils doivent faire chaque matin à leur lever et le soir avant de se mettre au lit (prières, courte lecture, notation quotidienne [1] et examen), à la réception des sacrements et à la dévotion à la Sainte Vierge. Tout cela est indiqué. Leurs devoirs d'état, ce sont l'étude et le travail de classe; on spécifie comment il faut étudier. Enfin, les vertus qu'ils doivent plus particulièrement cultiver sont : l'obéissance, qui résume leurs devoirs envers leurs supérieurs; la patience et la douceur, qui règlent leurs rapports avec leurs égaux; enfin, la mortification chrétienne, qui leur apprendra à se maîtriser eux-mêmes et à ne pas devenir les esclaves de leurs mauvais penchants. On y ajoute un mot pour la pureté, en raison de l'importance et de la délicatesse de cette vertu.

S'il est facile de faire accepter un règlement, il est moins facile de le faire observer. Aussi sera-t-il à propos d'en parler souvent, et en public dans les instructions faites à l'association, et en particulier au confessionnal. Tantôt on choisira l'un des points du règlement pour l'expliquer, le commenter, en faire ressortir l'importance; tantôt on se fera rendre compte de la manière dont il aura été suivi.

§ 3. — *Renoncement*

101. Là encore, on continuera l'œuvre commencée dans la première demeure. La tâche est devenue moins difficile, et l'on peut insister davantage sur ce point si important.

Lutte contre le péché. — Examen de conscience. — En premier lieu, il faut combattre les défauts, diminuer le nombre des péchés véniels. Quand un chrétien, par ailleurs suffisamment éclairé, ayant une foi sincère et s'adonnant à certaines pratiques pieuses, reste comme fixé dans un état de demi-tiédeur et ne fait pas dans la piété les progrès que l'on devrait attendre de son genre de vie, les raisons de son engourdissement sont faciles à deviner : ce sont les péchés, même véniels, auxquels il s'abandonne.

[1] Le bulletin mensuel qu'on leur fera noter chaque jour, analogue à celui dont nous avons déjà parlé (n° 60), devra être cependant plus détaillé. Nous en donnerons le modèle à la fin de l'ouvrage.

La pratique journalière de l'examen de conscience est un remède très efficace à ce mal; ceux qui ne s'examinent jamais, ou qui ne s'examinent que de loin en loin, pourront commettre nombre de fautes sans y prendre garde, et ils ne parviendront que difficilement à une vraie connaissance d'eux-mêmes.

Toutefois, reconnaissons-le, quand une personne s'adonne sérieusement au service de Dieu et sait garder le recueillement, la grâce qui se communique à son esprit l'éclaire doucement et lui découvre, sans qu'elle les cherche, maintes fautes qui, auparavant, lui échappaient; mais le travail de l'âme qui scrute sa conscience, loin de nuire à cette action de la grâce, la favorise singulièrement.

Du reste, l'examen de conscience est indispensable, surtout dans le cas que nous signalions tout à l'heure, à savoir quand une âme de bonne volonté, ayant un réel désir d'avancement, reste dans une sorte d'engourdissement spirituel qui n'a d'autre cause que ses nombreux péchés. Il est encore fort utile pour les personnes bonnes, mais peu recueillies, qui ne demandent pas mieux que de servir Dieu, mais qui, vivant dans l'étourderie, le tracas des affaires temporelles, songent trop peu à leur âme. L'examen de conscience, surtout si on peut obtenir qu'elles le pratiquent non seulement à la fin, mais aussi au milieu de la journée, les rend insensiblement plus vigilantes, tire de leur cœur des actes de contrition bien sincères, et leur fait renouveler leurs bonnes résolutions, toutes choses qui empêchent les funestes effets du péché, aident à devenir plus attentif à son devoir et plus appliqué à la sanctification de sa vie.

102. Mais, avouons-le, autant cette pratique est utile, autant elle est difficile à obtenir des commençants. Il en coûte tant à la pauvre nature de s'arrêter à la considération de ses misères, et, d'ailleurs, c'est une étude fatigante que cet examen des différents actes de la journée.

On n'obtiendra sur ce point quelque régularité qu'en insistant souvent sur l'importance de l'examen. Quelle ardeur et quelle persévérance apporterait à la pratique d'un exercice aussi peu agréable celui qui n'en verrait pas la grande utilité?

Les philosophes païens eux-mêmes recommandaient à leurs disciples d'apprendre à se connaître Γνῶθι σεαυτον, connais-toi toi-même, c'était un des adages de la sagesse antique.

Rentrer en soi-même, c'est ouvrir les volets de son âme pour y faire pénétrer la lumière; s'ils restent hermétiquement clos, les appartements seront ténébreux alors même que luirait au dehors le plus brillant soleil; ainsi, même dans les milieux fervents, ceux qui ne s'examineraient jamais tiendraient leur âme dans d'épaisses ténèbres. Comment donc corriger ses défauts, comment remédier à ses maladies intimes si on les ignore, et comment les connaître exactement, sinon par de sérieux examens?

103. Mais ces examens doivent être faits sous le regard de Dieu et avec une sincère humilité. « Ne vous étonnez pas, dira le directeur prudent, de découvrir en vous tant de fautes, tant d'inclinations mauvaises : plus vous ferez de progrès dans la vertu, plus Dieu vous donnera sa lumière afin que vous connaissiez de mieux en mieux toute la corruption de votre nature; mais, en même temps, si vous ne cédez pas au dépit en vous voyant si mauvais, si votre orgueil révolté ne repousse pas la lumière, Dieu vous fera comprendre qu'Il vous aime malgré vos infirmités, comme la mère aime son enfant débile et infirme; Il vous fera entrevoir la puissance de la grâce, qui peut si facilement tirer le bien du mal et changer tous vos défauts en brillantes vertus. Ne faites donc jamais votre examen sans penser d'abord à l'amour de votre Dieu, et ne le terminez jamais sans vous confier en sa sagesse, en sa puissance et en sa miséricorde. »

104. Pour assurer plus efficacement la fidélité à l'examen, on se fera rendre compte du soin avec lequel aura été fait cet exercice, recommandant, par exemple, de s'en accuser quand il aura été omis. Que l'on ait soin aussi d'en faciliter la pratique par une bonne méthode. Faute d'une méthode, l'esprit s'égare, les distractions viennent et, après des efforts inutiles et lassants, ce salutaire exercice est abandonné.

Voici une méthode que l'on pourrait conseiller :

Commencez par demander à Dieu la grâce de connaître vos fautes et de les détester. Adressez-vous aussi à Marie, sans laquelle vous ne devez rien faire, lui disant bien simplement : Bonne Mère, obtenez-moi de bien voir mes misères et de m'en humilier.

Puis, passez en revue les différents actes de la journée, dans l'ordre suivant :

Voyez comment vous vous êtes acquitté :

I. De vos devoirs envers Dieu : 1° prières; 2° exercices de piété;

II. Envers votre prochain : 1° douceur; 2° charité; 3° obéissance; 4° vérité;

III. Envers vous-même : 1° patience; 2° humilité; 3° tempérance; 4° pureté; 5° enfin, devoirs d'état, c'est-à-dire sanctification de votre travail.

Terminez en demandant bien pardon à Dieu, et lui promettant de mieux faire à l'avenir.

105. *Défaut dominant.* — Parmi les défauts qu'il importe de combattre, il faut placer en première ligne le défaut dominant. « Le démon, dit saint Ignace (*Exercices spirituels.* Discernement des esprits), imite un capitaine qui veut emporter une place où il espère faire un riche butin. Il asseoit son camp, il considère les forces et la disposition de cette place, et il l'attaque du côté le plus faible. Il en est ainsi de l'ennemi de la nature humaine. Il rôde sans cesse autour de nous, il examine de toutes parts chacune de nos vertus théologales, cardinales et morales et, lorsqu'il a découvert en nous l'endroit le plus faible et le moins pourvu des armes du salut, c'est par là qu'il nous attaque et qu'il tâche de nous prendre. »

Ce côté faible, le plus vulnérable de notre âme, si connu de notre ennemi, c'est notre défaut dominant. Chez les chrétiens dont nous nous occupons en ce moment, ce défaut, ayant été peu combattu, est assez facile à discerner. Plus tard, surtout quand les attraits sensibles de la grâce émeuvent l'âme plus fortement et apaisent ses mauvais penchants, la recherche du défaut dominant est plus difficile.

106. Voici, croyons-nous, la méthode à suivre dans l'examen du défaut dominant. D'abord, faire prier pour solliciter le secours de l'Esprit-Saint; c'est toujours par là qu'il faut commencer. Sans ce divin Esprit, sans le secours de la grâce, l'homme n'est qu'erreur et ténèbres; puis, on ne saurait trop habituer les âmes à ne rien faire, rien entreprendre sans la prière.

Après avoir obtenu des prières, le directeur recommandera au pénitent d'examiner soigneusement, et à diverses reprises, à quoi se portent ses préoccupations les plus ordinaires, quel est le

matin à son réveil le sujet le plus fréquent de ses pensées; quand il est seul et qu'il se laisse aller à quelque rêverie, quel en est l'objet; quelle est la source la plus habituelle de ses joies intimes comme de ses ennuis; dans les moments de tristesse quelle est la cause de son chagrin; quelle est l'intention qu'il se propose le plus souvent, le motif qui le fait agir et qui inspire habituellement sa conduite, quelle est la source de ses fautes, le pourquoi de ses péchés; quand surtout il y a, non pas faute accidentelle, mais toute une série de fautes, un état de résistance à la grâce, de manquement aux exercices de piété qui aura duré plusieurs jours, quelle en est l'origine et quel est le motif qui aura empêché de revenir au bien. Sans doute, il y a, à ces sentiments divers, à tous ces actes, des causes accidentelles : ce seront parfois des préoccupations passagères qu'auront fait naître telles circonstances particulières, mais souvent aussi tout cela sera la conséquence d'une disposition intérieure, d'une manière d'être habituelle qui est le défaut dominant.

On distingue encore le défaut dominant aux attaques du tentateur, qui nous connaît souvent mieux que nous-mêmes et qui, comme nous le disait tout à l'heure saint Ignace, dirige ses coups du côté où il nous sait plus faciles à vaincre. On le reconnaît aussi aux inspirations de l'Esprit-Saint qui, dans les moments de ferveur, quand son opération est plus sensible, nous fait comprendre, par les sacrifices qu'Il nous demande, par les attraits qu'Il nous fait éprouver, par les résolutions qu'Il suggère, quelle est la voie qui nous mènera à la perfection et quel est le vice contre lequel nous devons plus résolument lutter. On le reconnaît encore à la difficulté que l'on a pour le combattre; c'est vraiment le péché mignon, celui dont le sacrifice coûte davantage.

107. Une fois que le défaut dominant est découvert, il faut s'appliquer à le détruire. Quand les défenseurs d'une place connaissent la partie faible où l'ennemi dirigera ses coups et tentera de faire brèche, c'est de ce côté qu'ils concentrent leurs efforts. N'est-il pas nécessaire, avant tout, de parer au danger? En se fortifiant de la sorte, on fait plus que de se mettre à l'abri, on s'assure la victoire, car le défaut dominant une fois dompté, le démon est vaincu; les coups qu'il porte ensuite ne sont guère redoutables, ils tourneront à l'avantage de l'âme chrétienne

plutôt qu'à sa perte. Goliath vaincu, les Philistins furent mis en fuite; Holopherne tué, les troupes assyriennes éprouvèrens défaite sur défaite, et les Hébreux furent pour longtemps délivrés de leurs ennemis.

Notons-le bien toutefois, il ne faudrait pas se flatter de remporter promptement cette victoire décisive. Tant que l'on n'aura pas fait de sérieux progrès dans la piété, tant que l'on ne sera pas entré et que l'on n'aura pas séjourné longuement dans la troisième demeure, c'est-à-dire dans la vie de vraie dévotion, et même dans la quatrième, qui est l'état de ferveur, le défaut dominant restera bien vivace, mais dès ce moment, à ce point de la vie spirituelle où nous sommes arrivés, on doit inaugurer ce combat et le poursuivre ensuite avec courage et persévérance. Ce sera le moyen le plus sûr d'arriver à la piété.

La prière est, bien entendu, le premier remède à employer contre le défaut dominant. Offrir à Dieu, en vue de sa correction, des chapelets, des communions, faire des neuvaines, s'imposer des sacrifices; ce sont là des pratiques excellentes, qui méritent d'être encouragées et au besoin suggérées.

Un second moyen, très efficace, recommandé par tous les maîtres de la vie spirituelle, c'est l'examen particulier. A l'examen de conscience général dont nous avons parlé devra donc se joindre un examen spécial du défaut dominant. Saint Ignace, dans son *Livre des Exercices spirituels*, conseille de se servir d'une feuille spéciale, divisée en autant de lignes qu'il y a de jours dans la semaine. On marquera sur chaque ligne autant de points que l'on est tombé de fois dans ce péché ou défaut particulier. Le Saint veut même que la longueur des lignes aille toujours en diminuant, pour rappeler que le nombre des fautes doit diminuer de jour en jour.

Mais, ce qui est excellent, c'est d'ajouter à l'examen particulier une sanction, c'est-à-dire une pénitence que l'on devra s'imposer pour chacune des fautes commises. Cette pénitence pourra être quelque prière, une demi-heure de silence, une mortification quelconque déterminée à l'avance, une aumône, etc. Ainsi l'on expie ses péchés et l'on s'oblige soi-même à être plus circonspect à l'avenir. Chacun connaît l'histoire de cette sœur garde-malade, laquelle, chargée de donner ses soins à un vieux général qui blasphémait sans y prendre garde, parvint à le

corriger en lui faisant verser cinq francs pour les pauvres à chacun de ses jurons. La crainte est pour nous le commencement de la sagesse et, puisque trop souvent nous agissons en enfants, nous devons nous traiter en enfants, c'est-à-dire nous dompter nous-mêmes par la crainte des punitions.

108. *Humilité et mortification.* — Que l'on connaisse ou non le péché dominant, il est deux défauts qu'il importe de combattre de bonne heure, car en eux se trouvent les grands obstacles qui s'opposent aux progrès de l'âme, l'orgueil et l'amour excessif du bien-être.

L'orgueil, l'esprit de superbe, comme on disait au XVIIe siècle, est le principe de tous les péchés; *Initium omnis peccati superbia.* Chacun sait qu'il entraîne après lui toutes sortes de misères : vanité, ambition, susceptibilité, discordes, insubordination, etc. Nous expliquerons plus tard comment faire la guerre à ces défauts; ce n'est, en effet, qu'après être entrée généreusement dans la voie de la piété que l'âme pourra maîtriser son amour-propre. Il importe cependant de lui découvrir dès maintenant cet ennemi d'elle-même, de lui faire remarquer — les occasions pour cela ne manqueront pas — quel tort lui fait son orgueil. D'abord la plupart de ses peines, de ses chagrins, viennent de là; et combien de péchés n'ont pas d'autre cause, combien d'épreuves mal supportées, combien de bonnes occasions négligées, combien de résistances à la grâce proviennent d'un sot sentiment d'amour-propre !

Il faut donc signaler cette misère en la déplorant, encourager les âmes à réagir et surtout les engager vivement à demander à Dieu des sentiments plus humbles. « Si vous ne pouvez pas vous-même, leur dira-t-on, dompter cet amour-propre si vivace et si funeste, avec le secours de la grâce vous y parviendrez sûrement. Oh ! demandez bien l'humilité, car ne voyez-vous pas que quand vous aurez obtenu cette belle vertu, les autres viendront d'elles-mêmes, et vous avancerez à grands pas dans les voies de la vraie piété. »

109. Mais il est une forme d'amour-propre qui se manifeste fréquemment à cette époque de la vie spirituelle et qui demande une répression énergique: c'est le respect humain. Les imparfaits en général n'y font pas grande attention, et pourtant très souvent le respect humain paralyse leurs bonnes dispositions;

ils ne prieront point avec la piété dont ils sont capables, ils ne fréquenteront pas les sacrements comme ils sont inspirés de le faire, parce qu'ils craignent le qu'en dira-t-on. Et, si on ne les interroge pas sur ce point, très rarement ils feront connaître d'eux-mêmes cette misère morale; un directeur prudent saura bien en arracher l'aveu et les exhorter vivement et souvent à combattre cette tendance.

Il n'y a qu'un moyen de se guérir de la peur, c'est de braver le fantôme, qui paraît toujours plus redoutable de loin que de près. Quand l'oiseau pillard a une fois découvert que le mannequin dressé contre lui n'est qu'une impuissante machine, un vain simulacre, il s'en approche sans crainte et ne se laisse plus arrêter par de sottes frayeurs. Faisons comprendre à tous ceux dont le respect humain entrave la bonne volonté qu'ils se laissent effrayer par des chimères; insistons pour obtenir une démarche énergique, un acte de courage, Si, par exemple, ils craignent de paraître trop dévots, obligeons-les à faire ouvertement profession de leurs sentiments religieux, à montrer par leurs actes ou leurs paroles qu'ils estiment la piété et qu'ils désirent s'appliquer à servir Dieu dignement; si la peur des sottes railleries les éloigne de la Table sainte, ou du moins les empêche de s'en approcher aussi souvent que les y porte l'attrait secret de la grâce, donnons-leur pour pénitence de communier un jour bien ostensiblement. Ce petit acte d'énergie n'est point au-dessus de leurs forces; la plupart du temps il n'y a que le premier pas qui coûte et, cette barrière une fois franchie, le chemin de la piété s'ouvre large et facile à parcourir.

110. Signalons une autre occasion où s'impose encore la nécessité de conseiller avec insistance cette vertu d'humilité.

Il se rencontre, parmi les pénitents, des caractères bizarres, entêtés, susceptibles, qui, comme des chevaux ombrageux et fantasques, sont rebelles au frein et causent à ceux qui les conduisent de continuels soucis. Quelle source de mérites pour un directeur et quel profit il peut retirer, pour l'autre monde, du gouvernement de ces pauvres maniaques ! Une grande patience et commisération, une fermeté pleine de douceur, voilà ce qu'exige la direction de pareilles âmes. Redresser le jugement de ces cervelles détraquées, le Créateur seul le pourrait faire; l'unique mais difficile remède serait l'humilité, qui atténuerait

leurs écarts et leur épargnerait bien des sottises. Qu'on leur en vante donc les avantages et qu'on les rappelle sans cesse à l'obéissance aveugle : sans humilité et sans obéissance, il y a de leur part tout à craindre et rien à espérer.

111. Quant à l'amour de ses aises et de ses plaisirs, nous avons dit plus haut (nº 44) qu'il devait être combattu dès le début de la vie spirituelle : il est facile d'éclairer sur ce point les âmes de bonne volonté et de leur montrer la nécessité de la pénitence et du sacrifice. Justement célèbre est le mot de l'*Imitation : Tantum proficies, quantum tibi ipsi vim intuleris.* « Plus vous vous ferez violence et plus vous ferez de progrès. » (Liv. I, ch. xxv.) N'est-ce pas à cet esprit de renoncement que l'on connaît les vrais disciples de l'Évangile, les véritables enfants de Jésus-Christ? Oui, celui-là seul est un vrai chrétien, qui ne craint pas de souffrir pour Lui ; qui pense à expier ses péchés par la pénitence, qui, sachant se vaincre soi-même et ne pas céder à tous ses caprices, domine ses défauts et finit par en triompher presque sans combat. Au contraire, celui qui fait toujours sa volonté devient le plus malheureux des hommes et le plus vicieux.

Il est surtout une époque où ces avis seront favorablement accueillis, c'est le Carême. Une excellente industrie vis-à-vis des jeunes âmes consiste à leur remettre, au commencement de ce saint temps, une feuille contenant, avec ces motifs rappelés en quelques mots, une liste des sacrifices qu'elles peuvent s'imposer. Nous donnons en appendice une liste de pénitences à l'usage des jeunes garçons et une autre à l'usage des jeunes filles.

En dehors du Carême, on pourrait, de temps à autre, choisir et imposer, comme pratique de semaine ou de quinzaine, l'une ou l'autre de ces mortifications, et se faire ensuite rendre compte de la façon dont le pénitent s'y sera montré fidèle.

112. Une autre forme excellente et, du reste, obligatoire du détachement, c'est l'aumône. Qui fait l'aumône y trouve double profit : il s'acquitte du grand devoir de la charité fraternelle, si chère au cœur de Dieu, et il pratique l'importante vertu de renoncement. Aussi l'aumône profite plus à celui qui donne qu'à celui qui reçoit, c'est la parole de Jésus-Christ : *Beatius est magis dare quam accipere.* (Act., xx, 35.)

Il est souvent délicat de rappeler cette obligation : on ne s'avoue pas à soi-même qu'on a le cœur dur à l'égard du prochain ou qu'on est trop attaché à ses richesses; à plus forte raison n'accepte-t on pas volontiers d'être soupçonné de cette misère. Mais il est un autre travers non moins commun et dont on convient de meilleure grâce, c'est de ne s'acquitter des devoirs de la charité que par un mouvement de compassion purement naturelle, sans élever son regard jusqu'à Dieu. Qu'il s'agisse de l'aumône ou de ces actes multiples de complaisance ou de dévouement envers le prochain, dont l'occasion se présente à chaque pas, cette absence de vue surnaturelle cause une perte de mérites vraiment déplorable. Attirer l'attention sur ce point, apprendre aux chrétiens à surnaturaliser ces actes d'abnégation, à voir, par exemple, Jésus-Christ sous les haillons du pauvre, c'est leur rendre un grand service, c'est aussi, sans en avoir l'air, reprocher l'égoïsme et rappeler le devoir de charité fraternelle à ceux qui ne vivent que pour eux-mêmes et ne savent pas faire pour autrui le moindre sacrifice.

113. *Le renoncement passif. La patience.* — Nous venons de dire quelle doit être la part active de l'âme dans le travail du renoncement. Dieu ne l'abandonne point à elle-même dans cette œuvre si nécessaire, mais Il lui ménage des épreuves qui, bien acceptées, la feront progresser beaucoup dans cette voie difficile. Si sa Providence n'y mettait la main, telle est la lâcheté humaine, que l'expiation des fautes passées resterait toujours fort incomplète; aussi n'arriverait-on jamais de soi-même au degré de détachement requis pour aller plus avant et recevoir des grâces plus abondantes.

Ces épreuves sont les contrariétés de toutes sortes que l'on rencontre ici-bas; de la part des éléments : misères corporelles, maladies, malaises provenant du tempérament ou de la rigueur des saisons; de la part des événements de la vie : pertes de biens, pauvreté avec ses privations, désirs contrariés, plans avortés, espérances déçues; de la part des hommes : contradictions, froissements, reproches justes ou immérités, critiques, etc.; enfin, les peines de cœur : deuils, séparations; en un mot tout ce cortège de chagrins et d'ennuis qui accompagne l'homme du berceau à la tombe.

Bienheureux ceux qui savent faire servir toutes ces épreuves

à leur bien spirituel, qui savent tirer profit de ces tribulations! Elles sont encore, à tout prendre, assez légères et de bien peu de durée, et elles produisent, chez les âmes patientes, le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire. *Momentaneum et leve tribulationis nostræ supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis* (II Cor., IV, 17).

114. Mais la parfaite patience ne s'acquiert pas en un jour et, pour les âmes novices dont nous nous occupons, elles doivent y être amenées doucement et suavement; il est important de ne pas les heurter. Aussi, quand elles exposent leurs griefs, quand elles découvrent leurs peines — et il faut au besoin provoquer ces confidences — le directeur commencera par convenir qu'elles ont de trop justes sujets de mécontentement; il reconnaîtra le bien-fondé de leurs plaintes; puis, quand il aura de la sorte sympathisé avec elles : « Tout cela est vrai, ajoutera-t-il, il est pénible d'avoir à supporter de pareilles choses, et vous avez, humainement parlant, cent fois raison; mais nous, chrétiens, raisonnons donc en chrétiens. Cet événement fâcheux, le bon Dieu l'a permis; Il n'a pas voulu, comme Il l'aurait pu, vous épargner cette épreuve; pourtant Il vous aime, c'est un bon Père qui désire vivement votre bien; Il a donc vu en cela avantage et profit pour votre âme. » Et alors, s'il en est besoin, le directeur s'étendra sur cette doctrine capitale, si vraie et si difficile à faire accepter, de l'utilité des souffrances. *Beati qui lugent :* bienheureux ceux qui pleurent. La réponse sera presque toujours un acte d'assentiment, accompagné d'une nouvelle plainte : « Ce que vous dites est vrai; mais mon épreuve n'en est pas moins bien dure. » « Oui, insistera-t-il, c'est bien dur, mais Dieu ne nous éprouve jamais au-dessus de nos forces; ne vous laissez pas aller à l'abattement, faites quelques efforts et Dieu vous aidera à vous soumettre. Si vous ne vous sentez pas le courage d'accepter votre croix, demandez-Lui de vous rendre plus fort, de vous accorder cette résignation qui vous manque. Ah ! si vous aviez prié avec plus de ferveur, si surtout vous étiez revenu à la charge sans vous décourager, faisant instance auprès du bon Maître jusqu'à ce qu'il vous ait communiqué cette énergie chrétienne qui vous fait défaut, vous seriez maintenant plus résigné, et vous diriez comme Notre-Seigneur : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite et non pas la mienne. »

Allons, ranimez-vous, remontez votre courage et surtout priez. Et s'il vous échappe encore quelque plainte trop amère, quelque murmure, ne croyez pas tout perdu ; sans doute vous n'arriverez pas du premier coup à la résignation absolue ; dans ce cas, humiliez-vous, priez encore et efforcez-vous, une fois de plus, de faire acte de patience et de soumission. »

C'est là une des exhortations qui doivent revenir le plus souvent sur les lèvres du père spirituel, tant les épreuves jouent un grand rôle dans notre vie ; il n'est peut-être pas de service plus considérable à rendre aux pauvres âmes que de leur apprendre à bien porter leur croix.

Mais ce n'est guère qu'en prenant part à leur peine, en faisant voir qu'on en comprend toute l'amertume, en un mot, en montrant un cœur sensible et paternel, qu'on les persuadera d'être plus résignées. Ne seront-elles pas plus faciles à convaincre si elles voient que c'est dans leur intérêt, par dévouement, par affection pour elles que l'on s'efforce de leur apprendre à bien souffrir? Alors, elles comprendront que cette grande science de la souffrance est indispensable à leur bonheur, même en ce monde ; que par leur peu de patience elles se rendraient malheureuses elles-mêmes ; enfin, qu'elles ne peuvent se flatter d'aimer le bon Dieu, si elles ne veulent rien souffrir pour Lui. Heureux le directeur qui sait faire vivement désirer à ses pénitents cette vertu de résignation ; qui les amène à l'estimer grandement et à la demander avec instance.

115. *Comment il faut encourager les âmes.* — Nous nous sommes étendu un peu longuement sur cette question du renoncement, en raison de son importance et aussi de sa difficulté. Quelle que soit la forme sous laquelle on le recommande, qu'il s'agisse de la mortification active ou de la résignation, on ne l'obtiendra pas sans peine des commençants. Il faut, de toute nécessité, les soutenir et les encourager. Écoutons, sur ce point, le sage P. Lallemant parlant de ces âmes novices : « Encouragez-les beaucoup dans les vicissitudes et changements qui leur arrivent. Blâmez-les aussi quelquefois avec prudence quand il y aura de leur faute, surtout quand la faute sera un peu notable ; ne les laissez pourtant jamais aller sans les avoir encouragés. C'est une conduite qu'on doit tenir généralement à l'égard des âmes qui sont encore tendres, de tempérer toujours l'aigreur de

la réprimande par la douceur de l'exhortation. Car il faut donner à ces âmes tous les soulagements possibles [1]. »

Aussi, quand on peut constater quelques efforts, quand on découvre que le pénitent s'est imposé quelque violence, ou bien a su accepter chrétiennement quelque tribulation, pour légère qu'elle fût, on doit s'en montrer heureux, l'engager à remercier Dieu, lui faire même quelquefois réciter en action de grâces quelque hymne de reconnaissance, le *Magnificat* par exemple. Par là on le rend plus confiant et, en augmentant sa confiance, on donne à ses bons désirs une ardeur nouvelle.

116. *Les âmes en lutte avec le péché grave.* — Nous avons signalé chez les chrétiens dont nous parlons l'union étonnante de sentiments pieux et de faiblesses regrettables; ce qui est plus surprenant encore et ce qui n'est pas rare, c'est le mélange, dans une même vie, de dispositions vraiment bonnes et de fautes graves. La foi sera vive et ferme, l'âme éclairée connaîtra bien sa religion, sera attachée à ses devoirs, s'adonnera parfois avec une vraie ferveur à la prière et, malgré cela, elle succombera à des fautes honteuses. Elle se relèvera de ses chutes, se remettra au service de Dieu, gagnera de vrais mérites et retombera encore. Une inconstance si grande déconcerte les directeurs; ils se demandent avec anxiété comment remédier à un pareil mal. Il est certain que chez ces pauvres âmes la foi est plus développée que la charité, et qu'un plus parfait détachement d'elles-mêmes pourra seul les guérir de leurs misères. Que l'on tienne compte cependant, pour ne pas les juger avec trop de sévérité de la violence de la passion et de la rapidité de la chute qui, dans certain cas, prévient presque toute délibération et atténue grandement leur culpabilité [2].

La responsabilité est moindre encore, parfois même elle est nulle, quand la névrose vient rompre l'équilibre des facultés de l'âme, donnant une prédominance déplorable à la sensibilité et

[1] *Doctrine spirit.*, 2e Principe, sect. II, ch. VI. — C'est plutôt à des âmes déjà pieuses, mais peu avancées dans la piété, que s'adressent ces paroles du P. Lallemant : à plus forte raison ces conseils doivent-ils s'appliquer aux âmes dont nous parlons ici. — Cf. S. Ignace, *Exercices spirit.*, 7e annotation.

[2] Cf. Saint Thomas, 1. 2. q. 77, a. 6.

à l'imagination, et diminuant dans des proportions souvent insoupçonnées le rôle de la raison.

Le pauvre névrosé, tout en reconnaissant qu'il a agi dans certaines circonstances sous l'empire d'une vive surexcitation, prétend être demeuré pleinement conscient et maître de sa volonté, mais dans cette occasion il a, sans s'en douter, perdu en grande partie la liberté de ses actes.

En cas de doute, le degré de consentement doit s'apprécier, disent les théologiens, *ex communiter contingentibus :* dans le jugement qu'on porte sur ces actes, on doit s'en rapporter, quand la pleine délibération est douteuse, aux dispositions habituelles du pénitent.

Quoi qu'il en soit, quand on se trouve en présence de ces âmes, il importe plus que jamais de mener de front tous les moyens de perfection que nous avons indiqués : *instance dans la prière* et *recours confiant à Marie*, *pratique énergique de la mortification*, *fréquentation exacte des sacrements.* Mais ce qui donnera le courage de soutenir vaillamment et avec constance ces pénibles combats contre des passions opiniâtres, ce sera surtout l'oraison et particulièrement *la méditation des fins dernières.* « Beaucoup, dit saint Alphonse, jeûnent, récitent le chapelet, l'office de la Sainte Vierge, et cependant restent pécheurs; mais il est impossible que celui qui est fidèle à l'oraison continue à vivre dans l'offense de Dieu. » (*Praxis confess.*, nº 217, 122.)

§ 4. *La fréquentation des sacrements*

117. « Sans moi, a dit Notre-Seigneur, vous ne pouvez rien faire. » Les divers moyens que nous avons indiqués jusqu'ici : prière, sanctification des actions ordinaires, renoncement, sont certainement excellents et d'une grande efficacité; mais combien perdraient-ils de leur puissance, si l'on n'avait soin d'y joindre l'usage fréquent des sacrements.

Les sacrements sont les instruments de sanctification que Dieu, dans sa sagesse infinie, a choisis comme les mieux appropriés aux besoins de ses créatures. Ce serait être insensé de prétendre faire mieux que Dieu, et de préférer à ces moyens divins les industries humaines. L'Eucharistie surtout doit être

notre grande force, l'Eucharistie qui renferme le Principe de toute perfection et l'Auteur de toute sainteté. Ils doivent se nourrir de Jésus, ceux qui veulent vivre de la vie de Jésus. Venant souvent au dedans de leur âme, Jésus leur communiquera insensiblement et ses lumières, les formant à penser comme Lui, à juger comme Lui, et ses sentiments, les portant à aimer ce qu'Il aime, à désirer ce que Lui-même désire, à repousser ce qu'Il repousse. Ils deviendront de plus en plus semblables à Jésus.

118. Pour que la sainte communion produise ces heureux fruits, il faut qu'elle soit reçue fréquemment; c'est le désir de Notre-Seigneur : *Caro mea vere est cibus.* « Ma chair est véritablement un aliment. » Ce devrait donc être, dans les desseins de Notre-Seigneur, non un mets rare et d'apparat, mais la nourriture courante et ordinaire de nos âmes. Pour amener ses pénitents à recevoir souvent Notre-Seigneur, le directeur doit déployer tout son zèle et toute son habileté, surtout vis-à-vis des âmes bonnes et bien disposées, mais qui ne veulent communier que de loin en loin. Il sera insinuant et à la fois pressant; il les félicitera de ce qu'elles font déjà, tout en les engageant à faire plus encore. « Regrettez-vous, leur dira-t-il, les communions que vous avez faites? n'est-il pas vrai qu'au contraire vous êtes content de vous quand vous vous êtes approché de la Table sainte et que, si vous ne le faites pas plus souvent, c'est uniquement parce que vous craignez votre peine? Il vous en coûte un peu, et vous ne voulez pas vous imposer cette légère violence. Ah ! si vous compreniez de quel bien vous vous privez, si vous saviez avec quelle bonté Jésus viendrait à vous, combien Il est désireux de vous faire visite et de vous apporter ses dons, quelles invitations pressantes Il vous adresse. A l'heure de la mort et pendant toute l'éternité, ne vous féliciterez-vous pas d'avoir reçu souvent le baiser de Jésus, d'être allé fréquemment puiser à la source de toute grâce et de tout mérite? » *Parochi partes erunt fideles crebro adhortari ut... hoc sacramento nutriendæ animæ curam non abjiciant*, dit le catéchisme du Concile de Trente. Oui, c'est le devoir des pasteurs de rappeler souvent à leurs ouailles le désir ardent qu'a Notre-Seigneur de se donner à ses enfants; ils doivent leur dire quel est sur ce point l'esprit de l'Église et dissiper les préjugés qui font encore trop

souvent regarder la communion fréquente, comme une pratique de perfection ne convenant qu'à quelques âmes d'élite, tandis qu'elle devrait être la pratique normale des fidèles.

N'en était-il pas ainsi dans les siècles apostoliques et jusqu'à l'entrée du moyen âge? Alors la communion hebdomadaire et même, en bien des siècles et dans bien des pays, la communion fréquente n'était pas une exception; c'était le commun des chrétiens qui communiaient de la sorte. A cette époque de formation et de croissance, de luttes et de dangers, qui ressemble tant à la nôtre, l'Église aurait-elle pu conquérir le monde, si ses enfants, destitués de tout secours extérieur, en butte à tous les périls venant du contact avec les païens, n'avaient eu, pour se soutenir, le secours de la fréquente communion?

Le Concile de Trente voudrait voir les fidèles communier sacramentellement toutes les fois qu'ils assistent à la messe; or, l'assistance à la messe est obligatoire chaque dimanche. Ce vœu se comprend, si l'on réfléchit que *nombre d'âmes chrétiennes ne peuvent surmonter les tentations et se maintenir en état de grâce qu'en communiant souvent.* Du reste après les décrets de Sa Sainteté Pie X il ne saurait y avoir de doute, les communions des chrétiens, même des enfants, doivent être aussi fréquentes que possible, et c'est bien là la plus grande grâce accordée par le Cœur de Jésus à notre époque de relâchement et de décadence, le meilleur remède aux maux de l'Église, le meilleur moyen de préparer des générations foncièrement chrétiennes, qui fidèles au lois divines : *crescite et multiplicamini*, se multiplieront pendant que les impies diminueront.

Oui, quand on aura appris aux plus jeunes âmes à remplir leur vie de communions et de sacrifices, les sacrifices préparant les communions et les communions donnant le courage du sacrifice, Dieu comptera dans le monde un nombre immense de serviteurs très fidèles, animés d'un véritable amour; la foi redevenue plus vive exercera sur les peuples la plus heureuse influence. Ce sera vraiment, autant qu'il est possible sur cette terre d'épreuves et de luttes, le triomphe de l'Église.

119. Que l'on fasse donc tous les efforts; que l'on profite de toutes les occasions pour amener les âmes à Jésus. A ceux qui désirent obtenir des grâces spirituelles ou des faveurs temporelles on conseillera des neuvaines de communions : neuvaine de

communions pour obtenir une vertu, pour triompher d'un défaut, neuvaine de communions pour obtenir une guérison, pour obtenir le succès à un examen. Un deuil, la mort d'un parent, d'un ami sera une occasion de faire approcher plus souvent de la Table sainte, puisque le plus grand service que l'on puisse rendre à ceux qui ne sont plus, c'est de prier et de communier pour eux. Les congrégations, les confréries comme celle du Rosaire et bien d'autres semblables, les Tiers-Ordres, sont des moyens excellents pour amener les chrétiens à fréquenter chaque jour les sacrements.

120. Amener les fidèles à communier souvent ne suffit pas; il n'est pas moins important de leur apprendre à bien communier. Rien de meilleur pour cela, rien de plus recommandable que la pratique de saint Louis de Gonzague : elle consiste, comme chacun sait, à partager en deux l'intervalle qui sépare les communions, consacrant la première partie à l'action de grâces et la seconde à la préparation. Cette pensée, qu'on a reçu ou qu'on va recevoir Jésus, n'est-elle pas un stimulant puissant à vivre en vrai chrétien, et, d'autre part, les communions ainsi préparées ne porteront-elles pas les meilleurs fruits?

Sans rien ajouter de spécial, les diverses pratiques que nous avons indiquées précédemment : prières, offrande de ses œuvres, fidélité au renoncement chrétien, peuvent être employées dans cette vue; une simple direction d'intention en fera des actes préparatoires à la sainte communion ou des moyens d'action de grâces. Ainsi, l'Eucharistie sera le centre vers lequel convergera tout le reste; la réception de ce divin Sacrement sera bien plus sanctifiante, comme aussi toutes ces bonnes œuvres recevront de la sainte communion une plus grande efficacité et un plus haut mérite.

Article III. — Résumé des moyens de direction convenant aux ames de ce deuxième degré

121. La direction qu'il convient d'employer à l'égard de ces âmes n'est pas aussi compliquée qu'on pourrait le croire au premier coup d'œil. Sauf quelques pratiques de détail, que commandent certaines situations spéciales ou certaines occa-

sions extraordinaires, ces moyens de direction peuvent facilement se résumer. Quelques questions bien posées au saint tribunal, l'aveu des fautes étant achevé, permettront de donner rapidement les conseils les plus salutaires. Montrons par quelles interrogations il sera facile de connaître les dispositions du dirigé et de lui rappeler la marche à suivre pour avancer dans la piété. Nous suivons la division par nous adoptée.

I. *Prière.* — 1° Vous êtes-vous recueilli avant vos prières? 2° Avez-vous, cette semaine, prié avec ferveur la Très Sainte Vierge? 3° Avez-vous été fidèle à l'oraison?

II. *Sanctification des actions ordinaires.* — Avez-vous souvent pensé à Dieu cette semaine dans le courant du jour, Lui offrant vos travaux et vos occupations, ou vous recommandant à Lui par quelques oraisons jaculatoires?

III. *Renoncement. Lutte contre les défauts.* — 1° Comment avez-vous fait l'examen de conscience et combattu vos défauts, surtout votre défaut dominant? Y avez-vous sérieusement pensé et fait de vrais efforts? Avez-vous, sur ce point, remporté quelques victoires, vos fautes ont-elles été de pure fragilité, ou avez-vous péché avec réflexion et de propos délibéré? 2° Patience : Avez-vous accepté avec résignation, et par amour pour le bon Dieu, vos épreuves grandes ou petites? 3° Mortification : Avez-vous fait quelques sacrifices?

IV. *Sacrements.* — Avez-vous sérieusement préparé les communions de cette quinzaine?

Notons en passant, puisque nous parlons des sacrements, qu'il sera bon d'interroger de temps à autre les fidèles sur leur manière de préparer leurs confessions et, surtout de s'exciter à la contrition.

122. Il suffira souvent de poser ces questions pour inspirer de bonnes résolutions au pénitent ; si les réponses sont bonnes, on le félicitera et on l'encouragera à persévérer; dans le cas contraire on l'exhortera vivement à se mettre à l'œuvre. « Eh quoi ! vous dites que vous aimez le bon Dieu, et vous ne faites rien pour Lui ; vous n'avez pas cette fois-ci à votre actif le plus petit effort, le plus petit acte d'amour ! Si vous veniez à être jugé sur vos œuvres de cette quinzaine, de cette semaine, qu'est-ce que le Souverain Juge trouverait à récompenser en vous; c'est donc une ou deux semaines presque perdues pour l'éternité ! Allons,

courage ! un peu plus de générosité, soyez fidèle dans ces petites choses et Dieu vous donnera une grande récompense. »

Nous avons dit déjà combien cette méthode nous paraissait utile, et combien il serait insuffisant de se borner toujours à des avis généraux, à des exhortations plus ou moins banales et souvent peu pratiques. Il faut entrer dans le détail de la vie, si l'on veut être un vrai directeur et faire aux âmes un bien réel.

Sera-t-il toujours possible de poser toutes les questions indiquées ci-dessus? Non, sans doute; le temps ferait défaut à la plupart des prêtres; de plus, diriger ne suffit pas toujours, il faut souvent pousser par de pressantes exhortations les âmes indolentes. Une certaine variété est donc nécessaire; du reste, il ne sera point sans avantage d'attirer successivement l'attention du dirigé sur des points différents.

CHAPITRE III

De l'Oraison

Article premier. — De l'Oraison en général

§ 1. — *Son importance*

123. « Si vous voulez souffrir avec patience les adversités et les misères de cette vie, soyez homme d'oraison. Si vous voulez obtenir le courage et la force de vaincre les tentations de l'ennemi, soyez homme d'oraison. Si vous voulez mortifier votre propre volonté avec toutes ses inclinations, soyez homme d'oraison. Si vous voulez connaître les astuces de Satan et déjouer ses tromperies, soyez homme d'oraison. Si vous voulez vivre dans la joie et marcher doucement dans les voies de la pénitence, soyez homme d'oraison. Si vous voulez chasser de votre âme les mouches importunes des vaines pensées et des soucis, soyez homme d'oraison. Si vous voulez nourrir votre âme de la moëlle de la dévotion, et l'avoir toujours remplie de bonnes pensées et de bons désirs, soyez homme d'oraison. Si vous voulez fortifier et affermir votre courage dans les voies de Dieu, soyez homme

d'oraison. C'est dans l'oraison que l'on reçoit l'union et la grâce du Saint-Esprit qui enseigne toutes choses. Je dis plus : si vous voulez vous élever à la hauteur de la contemplation et jouir des doux embrassements de l'Époux, exercez-vous à l'oraison... Nous avons entendu et vu, et nous voyons tous les jours un grand nombre de personnes simples qui ont obtenu tous les biens que nous venons d'énumérer et d'autres plus grands encore, par le moyen de l'oraison. »

Cet éloge magnifique, presque lyrique, de l'oraison, est de saint Bonaventure. Saint Pierre d'Alcantara, dans son *Traité de l'oraison et de la méditation*, le cite tout au long et parle de même. Du reste, tous les Saints ont tenu le même langage. « Donnez-moi un homme d'oraison, disait saint Vincent de Paul, et il sera capable de tout; il pourra dire avec le saint Apôtre : *Je puis toutes choses en Celui qui me soutient et qui me conforte.* »

124. Chacun sait combien sainte Thérèse a exalté l'oraison : « A ceux qui ne servent pas Dieu mais vivent dans le péché, l'oraison est si profitable et même si nécessaire !... Quelques fautes que commettent ceux qui commencent à faire oraison, qu'ils ne l'abandonnent pas, car par elle ils pourront se corriger, et sans elle ce sera beaucoup plus difficile. Quant à ceux qui sont encore étrangers à ce saint exercice, je les conjure pour l'amour de Dieu de ne pas se priver d'un si grand bien. Là rien n'est à craindre et tout à désirer. Quand bien même on ferait peu de progrès, quand même on ne ferait pas pour atteindre à la perfection des efforts énergiques et qu'on n'obtiendrait pas ces joies intimes et douces que Dieu donne aux âmes parfaites, du moins peu à peu on apprendra à connaître le chemin du ciel; et si l'on persévère, j'espère tout de la miséricorde de Dieu, car personne ne Le prend pour ami sans en être récompensé. En effet, *l'oraison mentale n'est pas autre chose, à mon avis, qu'un commerce d'amitié, par lequel l'âme s'entretient souvent seule à seule avec Dieu, dont elle sait qu'elle est aimée.* » On ne peut mieux dire, et cette notion si juste de l'oraison suffit, en effet, à en démontrer les grands avantages. « S'il est si utile, dit saint Augustin, de vivre avec des hommes sages et si l'on a tant à gagner à leur commerce, que dirons-nous donc de ceux qui vivent habituellement avec Dieu !... »

La Sainte continue : « Et même si vous n'osez prétendre à

cette amitié avec Dieu, parce que l'amitié suppose une certaine égalité de condition et qu'en Jésus-Christ il n'y a rien d'imparfait, tandis que nous sommes par nature vicieux, sensuels, ingrats..., considérez tout ce que vous auriez à gagner à cette amitié, voyez combien Il vous aime et alors passez par-dessus l'ennui de demeurer longtemps avec Celui qui est si différent de vous...

« Je ne comprends pas, Seigneur, pourquoi tout le monde ne s'efforce pas de s'unir à vous par une amitié si intime. Les méchants, qui ne vous ressemblent pas, doivent s'approcher de vous pour que vous les rendiez bons; qu'ils consentent seulement à ce que vous passiez avec eux deux heures chaque jour, alors même qu'eux de leur côté soient là, près de vous, distraits par mille soucis et pensées du monde, comme il m'arrivait jadis. Vous avez égard à cette violence qu'ils se font pour demeurer ainsi en votre compagnie, car, au commencement et même parfois plus tard, ils ne peuvent faire davantage, et vous empêchez, Seigneur, les démons de les attaquer; de jour en jour la puissance de ces esprits tentateurs diminue, et vous donnez à ces âmes plus de force pour vaincre. Certes, Vie de toutes les vies, vous ne tuez aucun de ceux qui se confient en vous et veulent vous avoir pour ami; au contraire vous donnez un regain de vie et de santé au corps en même temps qu'à l'âme. » (*Sa Vie*, ch. VIII.)

125. Saint Alphonse de Liguori n'est pas moins affirmatif, nous dirions presque n'est pas moins enthousiaste : « Un confesseur prudent, dit-il, dès qu'il reconnaît qu'une âme a l'horreur du péché mortel et quelque désir d'une vie chrétienne, *doit avant toute autre chose, la former à la pratique de l'oraison mentale*, et d'abord à la méditation des grandes vérités; car ce exercice paraît bien nécessaire aux âmes pour persévérer dans la grâce de Dieu... et il n'est point de pratique que le démon ne cherche à empêcher comme la pratique de l'oraison... Il n'est pas douteux que si le monde est si plein de péchés et l'enfer de damnés, cela vient de ce qu'on ne médite pas assez les vérités éternelles... Si l'on demandait aux damnés : « Pourquoi êtes-vous en enfer », la plupart répondraient : « C'est parce que nous n'avons pas assez songé à l'enfer. » Dans l'oraison mentale c'est Dieu qui parle : *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad*

cor ejus : Je la mènerai dans la solitude et je parlerai à son cœur. (Osée, II, 14.) Or, Dieu parle mieux qu'aucun prédicateur, C'est par l'oraison mentale que tous les Saints se sont sanctifiés. L'expérience prouve que ceux qui sont fidèles à l'oraison se gardent des fautes mortelles et, si par hasard ils viennent à faire quelque chute, ils sont promptement relevés. L'oraison mentale et le péché mortel s'excluent mutuellement. On voit beaucoup de chrétiens qui récitent le Rosaire, l'office de la Sainte Vierge, qui jeûnent et continuent à vivre dans le péché; tandis que celui qui demeure fidèle à l'oraison, non seulement quittera le péché, mais il se détachera des créatures pour aimer Dieu. L'oraison c'est la fournaise où les âmes s'enflamment de l'amour divin. » (*Praxis*, 122 et 217.)

« Je ne connais pas de meilleur moyen pour nous sauver, disait saint Jean-Baptiste de Rossi, que l'oraison mentale. Celui qui ne va pas à l'oraison va à la tentation. Le jour où nous n'aurons pas médité, craignons de pécher. »

Le docte Suarez estimait si fort l'oraison, qu'il eût mieux aimé perdre toute sa science qu'une demi-heure de communication avec Dieu [1].

126. Il serait superflu de multiplier les citations. Tous les vrais serviteurs de Dieu, sans exception, professent la même estime du saint exercice de l'oraison mentale, et on ne peut mieux résumer l'enseignement des Saints qu'en disant : l'oraison donne la véritable sagesse, et avec elle toute sorte de biens : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa, et innumerabilis honestas per manus illius.* (*Sap.*, VII, 11.) Par elle on corrige tous les vices, par elle on acquiert toutes les vertus.

Au contraire, que peut-on attendre de ceux qui n'ont jamais réfléchi, qui ne se sont jamais arrêtés à une considération sérieuse? Hélas, ils sont nombreux de nos jours, et l'on peut trop justement répéter le mot de Jérémie : *Desolatione desolata est terra, quia nemo est qui recogitet corde.*

Voilà ce qu'il faut dire et répéter. Et si l'on nous objecte que l'on peut réfléchir sans faire de méditation, répondons formellement : « Non. Dès là que vous vous arrêtez à une pensée sérieuse, *que vous réfléchissez sur une vérité de foi* et que vous tirez

[1] S. Jure, *Connaissance de Jésus-Christ*, t. III, ch. v.

des conclusions pour votre conduite, vous méditez, sans vous en douter. La méditation que nous vous proposons, et dont il s'agit pour vous d'apprendre la pratique, n'est pas autre chose, mais c'est la manière à la fois la plus sûre, la plus facile et la plus fructueuse de faire ces réflexions et de tirer ces conclusions pratiques. Si vous ne vous appliquez à cette vraie méditation, vous n'aurez que des lueurs fugitives; les bonnes pensées qui traverseront votre esprit n'y laisseront pas grande trace, vos résolutions seront sans fermeté, et votre vie ne répondra pas pleinement à vos croyances. »

Les prédicateurs et les confesseurs ne sauraient donc trop insister sur l'importance de l'oraison mentale. Cette voie étant, au début surtout, aride et difficile, il faut, pour y persévérer, être bien pénétré des avantages qu'on y trouve. « Autrement, dit le P. L. de Grenade, le cœur humain est si ami de soi-même et si ennemi du travail, que jamais il n'entreprendra une chose si pénible, s'il ne voit un grand profit devant soi. » (*Traité de l'Oraison*, 3e partie. Prologue.)

127. La première chose qu'un directeur doit viser à inculquer à ses pénitents, pour les amener à l'oraison, c'est donc une estime très grande de ce saint exercice, avec un désir très vif de s'y adonner et une ferme résolution de ne jamais l'abandonner.

Sainte Thérèse insiste beaucoup sur cette ferme résolution où nous devons être de ne jamais abandonner l'oraison; elle la regarde comme souverainement importante [1], et elle en donne longuement les motifs.

D'abord nous devons bien cela à Dieu. En effet si, comme c'est notre devoir, nous le faisons pour Lui, si nous nous adonnons à ce pieux exercice dans le but de Le glorifier, de Lui rendre nos hommages, d'apprendre à Le mieux aimer et à Le mieux servir, nous ne devons pas le faire à moitié, nous réservant de cesser quand bon nous semblera. Faire pour Dieu ce petit effort avec l'intention de nous arrêter, dès que cela nous deviendra quelque peu à charge, ce serait faire preuve, vis-à-vis de Dieu, d'un grand sans-gêne.

Un second motif, c'est que, quand une âme est fermement décidée à persévérer dans la pratique de l'oraison mentale « il

[1] *Chemin de la Perfection*, ch. XXIII, édition Bouix, XXIV.

devient plus difficile au démon de la tenter. Il redoute beaucoup les âmes résolues; il connaît par expérience le mal qu'elles lui font; il sait que tout ce qu'il fait pour leur nuire tourne à leur profit et au profit des autres âmes et qu'il ne sort qu'avec perte de ce combat. » (Sainte Thérèse, *ibid.*)

Enfin, on est vis-à-vis de soi-même beaucoup plus ferme quand on s'est dit : « Quoi qu'il arrive, je ne céderai jamais. » C'est un trait classique que celui du conquérant qui brûla ses vaisseaux en abordant sur le rivage ennemi : une armée fermement résolue à vaincre ou à périr est sûre de la victoire.

2. *Définition de l'oraison. Ses diverses espèces*

128. « L'oraison est une élévation et une application de notre esprit et de notre cœur à Dieu, pour lui rendre nos devoirs, lui exposer nos besoins et en devenir meilleurs pour sa gloire [1]. »

Cette définition nous paraît s'appliquer aux états d'oraison qui sont si différents les uns des autres, et convenir tant aux modes inférieurs qu'aux degrés les plus élevés de la contemplation.

Il y a en effet une grande variété dans la manière de s'acquitter de ce saint exercice, et c'est une des questions les plus compliquées de la spiritualité que la classification des états d'oraison.

Le P. Rodriguez (*De l'Oraison*, ch. VI, *sub fine*) déclare que c'est *l'enseignement commun des Saints*, qu'à chacune des voies — purgative, illuminative et unitive — correspond un mode spécial d'oraison. Suarez l'enseigne non moins formellement [2]. Rien de plus logique. En effet, les rapports de l'âme avec Dieu et son genre de prière varient selon son état intérieur. Autre est la manière dont les commençants s'y prennent pour prier, autre celle des âmes pieuses, autre celle des âmes parfaites.

Dans la voie purgative, voie de luttes et de labeurs, où l'âme

[1] *Méthode d'oraison de Saint-Sulpice.*

[2] *Exercitium hoc sanctum (oratio mentalis) in omnibus locum habet, at non potest æqualiter in omnibus inveniri, quia non omnes sunt æque dispositi et affecti ; ergo juxta varios status orantium, ita etiam diversi esse debent orandi gradus et modi.* RECTE IGITUR ILLIS TRIBUS STATIBUS HOMINUM TRES HÆ ORANDI VIÆ ACCOMMODANTUR. Suarez, *De devotione*, XI, 3.

est encore presque totalement engagée dans les choses de la terre, toute préoccupée de ses intérêts temporels et exposée à de graves dangers de pécher, et, d'autre part, encore novice dans les choses spirituelles, ce n'est qu'à force de réflexions, de considérations qu'elle peut dégager son cœur, l'élever vers Dieu et tirer de sa volonté des résolutions énergiques et saintes. C'est donc la méditation, l'oraison *discursive* qui lui convient.

Dans la voie illuminative, où, selon l'enseignement des théologiens [1], les passions n'ont plus tant de force, où le désir d'avancer dans la vertu est beaucoup plus vif, où l'amour de Dieu fait sentir à l'âme ses premières ardeurs, les considérations joueront un moindre rôle, la part du cœur sera plus grande. Alors apparaîtra l'oraison des vifs désirs, des demandes ardentes, des résolutions pleines de ferveur : ce sera l'oraison *affective* [2].

Enfin, dans la voie unitive, le soin principal de l'âme, dit saint Thomas, tend moins à croître dans l'amour de Dieu qu'à être unie à Lui et à jouir de Lui [3]. « Aussi, dit le Père Balthazar Alvarez, saint Thomas, dans un de ses opuscules [4], blâme-t-il les personnes spirituelles qui passent leur vie à chercher Dieu sans jamais jouir de Lui [5]. » Par ailleurs, ces âmes ayant reçu de vives lumières sont très frappées des grandeurs et des bontés de Dieu; des raisonnements pour les persuader de leurs devoirs envers Lui ne pourraient que leur être à charge; elles ont pour Lui un amour tranquille, mais intense, que l'Esprit divin Lui-

[1] Saint Thomas, 2. 2. q. 24, a. 9. — Suarez, *De statu religioso*, l. I, Tract. VII, ch. XIII, nº 8 et 9.

[2] Alexandre de Halès appliquait très justement à l'oraison des *profitants* cette définition de Hugues de Saint-Victor : *Oratio est conversio in Deum*, PER PIUM ET HUMILEM AFFECTUM, *fide, et spe, et charitate subnixa* (4e part., *quæst.* 88, memb. 1, art. 1).

[3] *Ad hoc principaliter intendit ut Deo inhæreat et eo fruatur, et hoc pertinet ad perfectos.* — (*Ad* 3) *Perfecti etiam in charitate proficiunt, sed non est ad hoc principalis eorum cura : sed jam eorum studium circa hoc maxime versatur ut Deo inhæreant.* 2. 2. q. 24, a. 9, c.

[4] *Op.* 63. *De beatitudine*, c. III, *in fine.*

[5] *De contemplatione sive via unitiva optime intelligitur... quod Bernardus dixit... « oratio est* HOMINIS DEO ADHÆRENTIS *affectio, et familiaris quædam et pia allocutio, et* STATIO *illuminatæ mentis* AD FRUENDUM QUAMDIU LICET ». *Quæ ultima verba maxime declarant statum animæ quæ ad unionem ascendit, nam illuminata supponitur et* IN DEO QUIESCENS *ad fruendum illo.* Suarez, *De devotione*, XI, 7.

même verse en elles, et elles goûtent dans cet amour une profonde et vive satisfaction. Le mode d'oraison des âmes parfaites sera donc moins violent, plus simple à la fois et plus calme; c'est l'oraison *contemplative ordinaire*.

Mais, parmi les âmes parfaites, il en est à qui Dieu accorde des faveurs merveilleuses, comme les ravissements, les extases, qui suspendent l'exercice des facultés sensibles; ou bien Dieu opère en elles des phénomènes *purement spirituels* sans l'intermédiaire des sens extérieurs ni même de l'imagination, les mettant ainsi dans l'état des anges ou des âmes séparées; telles sont les visions intellectuelles; c'est là ce qui constitue la *contemplation extraordinaire* [1].

Art. II. — De l'Oraison discursive

Le genre d'oraison qui convient aux commençants c'est, avons-nous dit, l'oraison de méditation.

§ 1. — *Définition de l'oraison discursive*

129. « L'oraison de discours, dit le P. Surin (*Cat. spir.*, 1re partie, ch. II), est celle par laquelle l'homme, par diverses

[1] Cf. Suarez, *De oratione*, ch. XIV.

« Chacun, dit le P. Lallemant, doit se tenir fidèlement à l'oraison propre du degré et de l'état où il est dans la vie spirituelle. Il y en a de trois sortes. La méditation ou l'oraison de discours convient aux commençants qui sont dans la vie purgative, l'oraison affective à ceux qui avancent et qui sont dans la vie illuminative; la contemplation et l'oraison d'union aux parfaits qui sont dans la vie unitive. » (7e principe, ch. Ier.)

Le P. Surin (*Cat. spir.*), n'est pas moins explicite : « *Pour qui est l'oraison de discours ?* Pour ceux qui commencent. — *Pour qui est l'oraison affective ?* Pour ceux qui avancent. — *Pour qui est la contemplation ?* Pour les parfaits (1re part., ch. I). — *Combien y a-t-il de sortes de contemplation ?* demande-t-il au chapitre suivant. Il y en a deux principalement, l'ordinaire et l'extraordinaire. — *Quelle est la contemplation ordinaire ?* C'est un simple repos de l'âme dans lequel elle goûte et connaît les choses divines, sans qu'elle ait de peine à se tenir en la présence de Dieu et à considérer avec affection les choses célestes. — *Quelle est la contemplation extraordinaire ?* C'est celle qui, outre et par dessus ce repos, est accompagnée de dons et faveurs extraordinaires, comme visions, ravissements et extases. »

considérations, tâche de reconnaître les vérités de la foi, de s'en instruire, tirant des résolutions et conclusions pour l'amendement de sa vie. » « L'oraison de méditation, dit le Vén. Libermann (*Ecrits spirituels*, p. 115), est une application sensible de notre esprit à une vérité surnaturelle, pour s'en convaincre, et se porter à l'aimer par le secours de la grâce. » Le raisonnement comme moyen, la résolution comme but, voilà donc ce qui caractérise ce mode d'oraison; là-dessus tous les auteurs sont d'accord.

Tous conviennent également que, pour les commençants, une méthode est presque toujours nécessaire. Du reste, n'en faut-il pas une au début de tout art? Ce n'est qu'à l'aide d'une méthode claire, pratique et élémentaire, que les maîtres peuvent former leurs élèves; ils les guident ainsi et les suivent tout d'abord pas à pas. Plus tard l'élève, familiarisé avec la pratique, agissant avec plus d'aisance, se dégagera des entraves d'une marche trop méthodique.

Cette méthode est la même chez tous les maîtres de la vie spirituelle. On peut comparer celle donnée par saint Pierre d'Alcantara, celle du P. Louis de Grenade, celle que suit saint Ignace dans les méditations de ses *Exercices spirituels*, celle qu'enseigne saint François de Sales, dans l'*Introduction à la Vie dévote*, la méthode de Saint-Sulpice [1], et l'on verra que, si les uns insistent plus que d'autres sur certains points, si quelques détails varient, les divergences sont petites et le fond est identique.

§ 2. — *Méthode d'oraison discursive*

130. *I. Préparation.* — Tous les auteurs placent en première ligne la préparation : *Ante orationem præpara animam tuam, et noli esse quasi homo qui tentat Deum.* « Avant de prier prépare ton âme et ne sois pas comme un homme qui tente Dieu (*Eccl.* XVIII, 23). » L'esprit humain n'est point porté de lui-même aux choses divines; la plupart des hommes, et surtout des commençants, ont habituellement l'esprit et le cœur remplis de pensées, de préoccupations et de sentiments profanes, si bien qu'il faut avant tout les dégager, pour s'établir dans une disposition de

[1] Voir le livre M. Letourneau, curé de Saint-Sulpice, *La Méthode d'oraison mentale du Séminaire de Saint-Sulpice.* Paris, Gabalda.

recueillement et de prière. « Avant de toucher un instrument, dit saint Pierre d'Alcantara, on commence par le mettre d'accord. » Cette préparation doit être bien nécessaire puisque l'Esprit-Saint nous dit que la négliger c'est tenter Dieu, c'est-à-dire Lui demander un miracle.

« La préparation, dit saint François de Sales, se réduit à deux points : se mettre en la présence de Dieu et Lui demander le secours de ses lumières (*Vie dévote*, 2e partie, ch. II). » Le bon Saint indique ensuite quatre manières de se mettre en présence de Dieu. Comme son livre est dans toutes les mains, contentons-nous de résumer brièvement sa doctrine. Le premier moyen consiste à se bien pénétrer de l'immensité de Dieu qui est présent en tous lieux... Le second moyen, c'est de penser que non seulement Dieu est où nous sommes, mais qu'il est en nous-même, au fond de notre âme... Un troisième moyen, c'est de considérer le Fils de Dieu en son humanité, regardant du haut du ciel tout ce qu'il y a de personnes au monde, mais particulièrement les chrétiens et surtout ceux qui sont actuellement en prières. La quatrième manière consiste à s'imaginer que Jésus-Christ est dans le même lieu que nous, comme si nous Le voyions devant nous, et à peu près comme nous avons coutume de nous représenter nos amis.

Il est bon de se servir de l'imagination pour se mettre ainsi en présence de Dieu. En effet, « l'imagination étant agréablement touchée par un objet surnaturel, elle nous laisse tranquilles pendant l'oraison et aide plutôt qu'elle ne gêne; tandis que lorsqu'on la laisse sans rien faire, elle gêne ordinairement ». (Liberm., *Ecrits*, p. 127.)

L'invocation comporte trois parties. A la vue de la grandeur de Dieu, l'homme doit s'abaisser devant Lui et Lui présenter ses hommages. C'est l'acte d'adoration. Certaines méthodes, en particulier celle de Saint-Sulpice, y joignent avec raison des actes d'humilité et de contrition, par lesquels on s'avoue indigne de paraître devant Dieu et d'être souffert en sa présence, et on Lui demande pardon de toutes les infidélités de sa vie. Cela fait, reconnaissant aussi l'impuissance où l'on est de Lui rendre dignement ses devoirs et de Le prier comme il faut, on réclame les lumières de l'Esprit-Saint et le secours de sa grâce. Ici on invoque brièvement la Sainte Vierge et l'Ange gardien.

Telle doit être la préparation : « C'est là, nous dit le P. Libermann, un point très important de l'oraison de méditation. Si l'on s'acquitte mal de ce premier point, toute l'oraison sera mal faite » (*Ecrits spirit.*, p. 124). Aussi, à ceux qui se plaignent de ne pas réussir dans ce saint exercice, il faut avant tout recommander de ne pas faire, d'une façon superficielle ou avec nonchalance, cet acte préparatoire, mais de s'y appliquer sérieusement et de tout cœur.

131. *II. Corps de l'oraison. Exercice des trois puissances de l'âme.* — Après cela vient le corps de l'oraison, où l'on aborde le sujet. C'est là surtout que se fait l'exercice des trois puissances de l'âme. Nous rappelons à dessein cette théorie de saint Ignace. On ne comprendra jamais bien les auteurs qui ont suivi, par exemple saint Jean de la Croix, et plus encore sainte Thérèse, si on perd de vue cette manière d'envisager la méditation. Sainte Thérèse recherche toujours, même dans les oraisons les plus élevées, le rôle des trois puissances, et ses explications deviennent bien plus claires quand on les rapproche de l'enseignement de saint Ignace.

Ces trois puissances de l'âme sont : 1° la mémoire; saint François de Sales (ch. IV), attribuant à l'imagination le rôle que d'autres prêtent à la mémoire, parle peut-être d'une manière plus exacte, du moins son langage répond mieux à notre façon de concevoir ces deux facultés; 2° l'entendement ou faculté de raisonner; 3° la volonté. A propos de cette dernière, faisons ici une remarque importante, qu'il ne faut jamais oublier en lisant les auteurs ascétiques et mystiques; c'est qu'ils prennent ce terme, comme tous les théologiens, dans son sens véritable et large, lui faisant signifier l'appétit intellectuel ou faculté de se porter au bien saisi par l'intelligence. On a souvent, depuis le XVIIe siècle, restreint le sens de ce mot, ne l'appliquant plus qu'aux seuls actes de détermination. Pour désigner la puissance d'aimer on se sert maintenant exclusivement du mot « cœur », qui est moins exact, car ce mot indique presque toujours un amour sensible, qui réside bien dans l'appétit intellectuel, mais avec contre-coup dans l'appétit sensitif. Nous emploierons dans son sens théologique le mot « volonté ». La mémoire, ou mieux, à notre avis, l'imagination, s'exerce en nous remettant devant les yeux de l'esprit le point ou le mystère qui doit faire le sujet

de notre oraison; l'entendement, en recherchant et considérant les motifs qui peuvent le plus servir à échauffer notre volonté [1]; la volonté enfin, en produisant les affections comme louanges, actions de grâces, désirs, demandes et les résolutions.

132. Il est une autre manière de présenter la même méthode, qui nous paraît être plus à la portée des fidèles et plus facile à retenir; c'est celle qui divise l'oraison en cinq points : préparation ou présence de Dieu, considération, retour sur soi-même, demande et résolution.

I. Préparation. — Nous en avons parlé plus haut.

II. Considération. — Une fois que vous vous êtes mis, leur expliquera-t-on, par l'exercice préparatoire, dans un état de recueillement, il faut travailler à former en vous un ardent désir des biens spirituels, et pour cela chercher à acquérir tout d'abord une conviction vive de leur importance; c'est ce que vous procurera la considération ou méditation proprement dite, deuxième point de l'oraison.

Comment se fait la considération? C'est là, en effet, le point difficile, c'est là ce que beaucoup de bonnes âmes disent au-dessus de leurs forces, et ce qui leur fait paraître la méditation inabordable.

Pour celles qui peuvent s'aider de quelque bon livre, la difficulté est bien aplanie. On prend un volume de méditations, ou même on peut très utilement recourir à certains ouvrages de piété, comme l'*Imitation*, la *Vie dévote*, la *Pratique de l'amour envers Jésus-Christ*, etc. On lit quelques phrases, puis on s'arrête pour réfléchir; on reprend ensuite la lecture et on médite encore.

La lecture n'est pas toujours possible; il est d'ailleurs certains sujets, d'une importance capitale, pour lesquels elle n'est pas aussi nécessaire; en outre, il faut revenir souvent sur ces mêmes sujets, et l'on se lasserait de relire sans cesse les mêmes pages.

Nous voulons parler des grandes vérités. Pour les méditer sans le secours d'un livre, il est bon de faire usage de l'imagination, de se représenter les circonstances du mystère ou du fait sur lequel on médite; c'est ce que saint Ignace nomme la composition ou construction du lieu. Si l'on médite sur l'enfer, par exemple, on verra des yeux de l'imagination ces feux immenses,

[1] Rodriguez, *De l'Oraison*, chap. VII.

et les âmes des réprouvés comme enfermées dans des corps de feu; on entendra les gémissements, les cris, les clameurs, les blasphèmes contre Notre-Seigneur, etc.[1]; et ainsi de suite, appliquant successivement, quand le sujet s'y prête, les cinq sens au fait que l'on médite.

Certains auteurs, par exemple Roothaan, *Sur la manière de méditer*, indiquent comme moyen de se rappeler ces circonstances diverses le fameux vers latin qui les résume toutes :

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.
Qui, quoi, où, par quels procédés, pourquoi, comment, quand.

Chacun de nos lecteurs peut prendre quelque matière de méditation et voir comment, en effet, ces diverses circonstances de sujet, d'objet, de lieu, de mode, de but, de temps, deviennent facilement la source de très utiles réflexions [2].

Quand l'imagination a de la sorte passé en revue les diverses circonstances du fait ou du mystère qu'il s'agit d'approfondir, il reste à l'entendement à déduire les conclusions, puis à considérer les motifs les plus capables de convaincre et de persuader. La conclusion à laquelle on doit aboutir revient toujours à ceci : il faut fuir le mal et faire le bien. Or, on peut ramener à trois les motifs qui nous pressent d'accepter cette vérité : 1° Rien n'est plus juste : non seulement l'honnêteté naturelle, mais surtout le respect dû à Dieu et la reconnaissance pour tous ses bienfaits nous en font *un devoir ;* 2° rien n'est plus avantageux, c'est *notre intérêt* et pour la vie présente et pour la vie future; 3° l'entreprise *est facile*, tant d'autres y réussissent avec le secours de la grâce. On voit à combien de développements peut donner lieu chacun de ces motifs; il convient d'y insister et de s'en pénétrer profondément.

[1] Saint Ignace, *Exercices spirituels*, 1re semaine, 5e exercice.

[2] Ainsi dans la méditation sur la Passion : le sujet *quis*, c'est le Fils de Dieu; l'objet *quid*, ce sont ses souffrances; le lieu *ubi*, c'est le Calvaire près de cette Jérusalem qu'il avait tant aimée; les procédés de ses ennemis, *quibus auxiliis*, furent l'hypocrisie, les accusations calomnieuses; la cause, *cur*, nos propres péchés; le mode, *quomodo*, ce fut la mort ignominieuse des scélérats; le temps, *quando*, ce fut le temps de la Pâque, quand les étrangers, les habitants de toute la Judée, les témoins des miracles de Jésus affluaient à Jérusalem.

Ainsi s'acquiert cette vive estime des biens spirituels qui est, avons-nous dit, le but de ce deuxième point de l'oraison discursive, la considération.

133. *III. Retour sur soi-même.* — Pour les désirer plus ardemment encore, il faut considérer quels besoins nous en avons; c'est ce que nous donnera le *retour sur nous-mêmes*, troisième point de l'oraison. C'est une sorte d'examen de conscience, où l'on envisage ses défauts, les péchés auxquels on est le plus enclin. On voit par là combien on est loin de cette vertu dont on a tout à l'heure reconnu la nécessité. Ce retour sur soi-même est d'une grande importance : « Quelques-uns, disait saint Vincent de Paul, ont de belles pensées et de bons sentiments, mais ils ne se les appliquent pas à eux-mêmes et ne font pas assez de réflexions sur leur état intérieur, et néanmoins on a souvent recommandé que, lorsque Dieu communique quelques lumières ou quelques bons mouvements dans l'oraison, il les faut toujours faire servir à ses besoins particuliers; il faut considérer ses propres défauts, les confesser et reconnaître devant Dieu, et prendre une forte résolution de s'en corriger. »

134. *IV. Demande.* — Le quatrième point de l'oraison méditative, c'est la demande. Elle doit se faire par manière d'entretien et de vive supplication. L'âme, étant toujours en présence de son Dieu, s'adresse à Lui avec ferveur et confiance; elle doit Le regarder moins comme un maître sévère que comme un bienfaiteur compatissant, un père plein d'affection et de bonté, un ami tendre et dévoué. Lui parlant alors avec une sainte hardiesse, elle Lui rappellera quelles promesses il a faites à la prière, promesses si fortes et si consolantes : *Petite et accipietis, etc...*, *quodcumque petieritis, etc. :* « Demandez et vous recevrez... tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom », etc.; elle avouera sa faiblesse, son incapacité trop souvent prouvée par l'expérience passée, mais elle ajoutera : *Domine, si vis, potes me mundare.* « Si vous voulez, Seigneur, vous pouvez me guérir », vous pouvez me réconforter, et je dirai avec saint Paul : « Je puis tout en Celui qui me fortifie. » Elle protestera de la pureté de ses intentions : ce n'est pas seulement pour son bien personnel qu'elle exprime ses demandes, c'est aussi pour l'honneur de Dieu, qu'elle servira plus dignement et à qui elle rendra plus de gloire. Enfin elle en appellera aux mérites de Notre-Seigneur :

si elle n'a par elle-même aucun droit, aucun titre à faire valoir, ce qu'elle avoue bien humblement, elle peut s'appuyer sur les souffrances du Sauveur : pourquoi le Verbe de Dieu s'est-il incarné, pourquoi s'est-il condamné à tant de travaux, à des tourments si durs, sinon pour nous mériter les grâces les plus précieuses et les plus abondantes?

Un court colloque avec Marie, notre Mère, si bonne, avec le bon Ange, avec le saint Patron et les Saints auxquels on a plus de dévotion terminera ce quatrième point.

Notons-le bien, la demande est la partie capitale de l'oraison [1], ou pour mieux dire l'oraison ne commence qu'avec elle. Tant que l'âme ne se tourne pas vers Dieu pour Lui parler, elle peut, il est vrai, méditer; elle ne prie pas, elle ne fait pas oraison. On voit des personnes s'y méprendre et, dans un exercice d'une demi-heure, passer tout leur temps à réfléchir sans rien dire à Dieu. Quand même elles auraient ajouté à leurs réflexions de saints désirs et de généreuses résolutions, ce n'est pas encore là faire oraison; sans doute l'esprit n'a pas été seul à agir, le cœur s'est échauffé, il s'est porté au bien avec ardeur, mais il ne s'est pas épanché dans le cœur de Dieu. De telles méditations sont à peu près stériles, bien vite elles engendrent la fatigue et l'ennui, bien souvent aussi le découragement et l'abandon de ce saint exercice.

135. *V. Résolutions.* — Il ne reste plus désormais qu'à prendre les résolutions; c'est le cinquième et dernier point de la méditation. Par la considération l'esprit s'est éclairé, le souvenir des bontés de Dieu a produit la confiance et la reconnaissance. Dans la demande le cœur s'est échauffé, les supplications ardentes ont amené une douce intimité entre Dieu et l'âme fidèle, des actes d'amour ont été produits, mais cet amour resterait faible et stérile s'il ne s'affermissait par de généreuses résolutions. Celui qui dirait : Mon Dieu, je vous aime et qui ne voudrait en donner aucune preuve serait dans l'illusion. Le désir de faire plaisir à Dieu, tel doit être le motif de nos résolutions. Inspirées par l'amour elles seront plus sages, plus fermes,

[1] A la demande peuvent et doivent se joindre la louange et l'action de grâces, si l'on réfléchit sur les grandeurs de Dieu, sur ses bienfaits. Quant aux promesses, protestations, offrandes, elles seront jointes aux résolutions.

plus efficaces, et elles nous aideront à mieux remplir ce grand devoir de l'amour de Dieu, qui devrait être le mobile de toutes nos actions et l'aliment continuel de nos cœurs.

Les résolutions doivent être *particulières* et *actuelles*. Des résolutions générales, comme celles de devenir meilleur, de mieux servir Dieu, ou des résolutions à accomplir dans un mois, dans un an, seraient vaines; il faut les préciser et les actualiser : aujourd'hui, en telle circonstance, je pratiquerai telle vertu, j'éviterai tel acte mauvais. — *Humbles* et *confiantes :* la confiance en Dieu et l'humilité, qui est la défiance de soi-même, doivent toujours aller de pair. — Enfin, *souvent réitérées :* il vaut mieux revenir souvent sur certaines résolutions plus pratiques que de varier à chaque instant, et cela quand même on les aurait déjà prises fréquemment sans les observer. A quoi servent, dit-on parfois, des résolutions qu'on ne garde pas? Elles servent à affermir insensiblement la volonté. A force de dire je veux, à force de le répéter même après bien des chutes, qui sont le plus souvent des chutes de pure fragilité, le vouloir devient plus intense et finit par être très ferme. Ne prenez pas de résolutions, vous ne vous corrigerez jamais; prenez-en souvent, même après y avoir manqué, à la longue vous atteindrez le but de vos efforts et votre constance sera récompensée [1].

136. Écoutons là-dessus les paroles si sages de saint Vincent de Paul. « Quelqu'un de la communauté rapportant un jour son oraison, et ayant dit qu'il avait douté s'il devait prendre des résolutions, à cause de son infidélité à les mettre en pratique, M. Vincent, prenant la parole et s'adressant à tous ceux qui étaient présents, leur dit : « Pour avoir été infidèle à exécuter ses résolutions, il ne faut pas hésiter d'en prendre de nouvelles en toutes ses oraisons; de même qu'encore qu'il ne paraisse point de profit de la nourriture qu'on prend, on ne laisse pas pour cela de manger : car c'est une des plus importantes parties de l'oraison de faire de bonnes résolutions, et c'est à cela particulièrement qu'il faut s'arrêter, et non pas tant au raisonnement et au discours. Le principal fruit de l'oraison consiste à se bien

[1] « Si bien les premières résolutions ne les ont pas du tout affermis (les esprits encore faibles), les secondes et troisièmes les affermiront davantage et enfin à force de se résoudre souvent, on demeure tout à fait résolu. » — Saint François de Sales (*Lettres*, t. VI, p. 404, édition Briday).

résoudre, mais à se résoudre fortement, à bien fonder ses résolutions, s'en bien convaincre, se bien préparer à les exécuter et prévoir les obstacles pour les surmonter. Ce n'est pas néanmoins encore tout, car enfin nos résolutions ne sont d'elles-mêmes que des actions physiques et morales et, quoique nous fassions bien de les former en notre cœur et de nous y affermir, nous devons néanmoins reconnaître que ce qu'elles ont de bon, leur pratique et leurs effets dépendent absolument de Dieu. Et d'où pensez-vous que provient le plus souvent que nous manquons à nos résolutions? C'est que nous nous y fions trop; nous nous assurons sur nos bons désirs, nous nous appuyons sur nos propres forces, et cela est cause que nous n'en tirons aucun fruit. C'est pourquoi, après avoir pris quelques résolutions à l'oraison, il faut beaucoup prier Dieu et invoquer instamment sa grâce avec une grande défiance de nous-mêmes, afin qu'il Lui plaise de nous communiquer les grâces nécessaires pour faire fructifier ces résolutions; *et quoiqu'après cela nous venions encore à y manquer, non seulement une ou deux fois, mais en plusieurs rencontres et pendant un long temps, quand bien même nous n'en aurions pas mis une seule en exécution, il ne faut jamais laisser pour cela de les renouveler*, et de recourir à la miséricorde de Dieu et implorer les secours de sa grâce. *Les fautes passées doivent bien nous humilier, mais non pas nous faire perdre courage : et en quelque faute que l'on tombe, il ne faut pour cela rien diminuer de la confiance que Dieu veut que nous ayons en Lui, mais prendre toujours une nouvelle résolution de s'en relever et de se garder d'y retomber*, moyennant le secours de sa grâce que nous Lui devons demander. Quoique les médecins ne voient aucun effet des remèdes qu'ils donnent à un malade, ils ne laissent pas pour cela de les continuer et réitérer, jusqu'à ce qu'ils y reconnaissent quelque espérance de vie. Si donc l'on continue ainsi d'appliquer des remèdes pour les maladies du corps, quoique longues et extrêmes, encore qu'on n'y voie aucun amendement, à plus forte raison doit-on faire de même pour les infirmités de nos âmes, dans lesquelles, quand il plaît à Dieu, la grâce opère de très grandes merveilles. » « Si celui qui forme de saintes résolutions, dit l'*Imitation*, ne laisse pas de retomber, que fera celui qui n'en forme jamais, ou qui n'en forme que faiblement? » (L. I, ch. XIX).

Quand l'oraison chez les débutants aboutit à des résolutions fermes et sérieuses, c'est qu'elle a été bien faite; sinon, elle a été défectueuse; la résolution est la marque décisive d'une bonne oraison. (Cf. Libermann, *Ecrits*, p. 110.)

La conclusion de l'oraison sera très simple : remercier Dieu brièvement de nous avoir soufferts en sa sainte présence et de nous avoir accordé ses grâces, Lui demander sa bénédiction et « finir par le *Pater* et *l'Ave* qui sont les prières communes nécessaires à tous les fidèles ». (*Vie dévote.*)

137. Telle est, selon nous, la méthode à proposer aux débutants. Il nous semble que cette marche méthodique est très justifiée : tout s'y lie, s'y enchaîne logiquement, et elle est, pour cette raison, facile à retenir.

Ainsi exposée l'oraison mentale ne peut paraître inabordable. A ceux qui se plaignent de ne pouvoir méditer, faisons envisager successivement les divers points de cet exercice, et montrons-leur que chacun est à leur portée. « Qu'y a-t-il là de si difficile, leur dira-t-on? Se mettre en la présence de Dieu? Mais vous le faites souvent, vous devez le faire au moins toutes les fois que vous voulez prier, même vocalement. Les considérations? Mais avec un livre, ce n'est qu'un jeu; et même sans livre, rien de plus facile que de se représenter, par exemple, la mort, le jugement ou la passion de Notre-Seigneur; rien de plus facile que de tirer les conclusions qui se dégagent d'elles-mêmes de ces grandes vérités, d'autant plus que rien n'oblige de demeurer longtemps dans ces réflexions. Est-ce le retour sur vous-même qui vous effraie? Mais vous faites souvent votre examen de conscience, et le retour sur soi-même est plus simple encore. Vous ne pouvez dire que c'est la demande qui vous paraît impraticable; j'aime à croire que souvent, au contraire, vous vous adressez ainsi à Notre-Seigneur, et que vous n'en êtes pas réduit, comme les enfants, à avoir toujours besoin, pour Lui parler, de formules apprises par cœur. Prendre des résolutions, prévoir comment il faudra les observer, se prémunir contre les obstacles, ce n'est pas non plus chose bien malaisée. Convenez donc de bonne grâce que votre négligence vis-à-vis d'un exercice si salutaire ne vient pas de votre incapacité, mais d'un défaut de courage. »

§ 3. — *Moyens pratiques pour amener les âmes à la méditation*

138. Suarez enseigne (*De devotione*, ch. IV, nº 9) que l'oraison convient à tous les fidèles, quel que soit leur état, et qu'on doit la proposer à tous comme un moyen nécessaire pour la perfection. C'était l'avis de saint Vincent de Paul, que les personnes de toute condition peuvent s'exercer à la méditation (*Sa vie*, par Abelly, Liv. III, ch. VII). Même de jeunes âmes de treize à quatorze ans en sont capables. Qu'on ait soin seulement de bien leur en apprendre la méthode, qu'on leur remette un tableau explicatif des actes qui la composent[1]; qu'on fasse quelquefois devant eux, s'il est possible, cet exercice, en suivant cette méthode; et surtout qu'on les exhorte vivement, qu'on les encourage; qu'on leur fasse rendre compte, souvent, de leur fidélité à méditer, et l'on obtiendra de sérieux et consolants résultats.

Il faut, toutefois, savoir insister sans être importun, procédant plutôt par encouragement que par voie de reproche. Si, par exemple, interrogeant un pénitent sur sa fidélité à l'oraison, on n'obtient que des réponses peu satisfaisantes, on dira simplement : « Eh bien, ce sera cette fois-ci que vous serez plus fidèle; car, sachez-le, je ne me découragerai point, persuadé que je parviendrai à obtenir de vous, tôt au tard, une grande exactitude. »

L'objection la plus forte et la plus embarrassante est celle qui se tire du manque de loisir; mais celle-là même, nous dit saint Liguori, ne doit pas arrêter le confesseur; il n'en doit pas moins imposer à son pénitent de vaquer à la méditation, en choisissant pour cela les moments de la journée où celui-ci est le plus tranquille; et même le temps de ses travaux, s'il ne peut faire autrement (*Praxis*, 123). Beaucoup d'occupations, en effet, ne sont pas si absorbantes qu'on ne puisse, tout en s'y livrant, exercer les divers actes de la méditation. S'il en résulte quelques distractions inévitables, Dieu, ayant égard à la bonne volonté, suppléera par des grâces plus puissantes à ce qui manque du côté des circonstances extérieures.

[1] Nous donnons en appendice un tableau méthodique à cet usage.

139. Ceux qui entendent la messe et sont obligés ensuite de vaquer à leurs occupations peuvent très bien, en assistant au saint sacrifice, accomplir les actes essentiels de l'oraison.

Au commencement de la messe, ils feront donc l'exercice préparatoire : présence de Dieu, adoration, contrition et invocation.

Pendant la messe, ils considéreront Notre-Seigneur s'immolant pour nous, ils méditeront à cette occasion l'une ou l'autre des quatre fins du sacrifice : adoration, action de grâce, demande ou expiation; ou bien ils se rappelleront la Passion de Notre-Seigneur, dont la messe est le mémorial, et même, selon les circonstances, quelque autre objet.

Puis ils reconnaîtront devant Dieu leur misère : *Domine non sum dignus.* Je ne suis, mon Dieu, que faiblesse et indignité; dans ces sentiments d'humilité ils feront la sainte communion.

Après la communion, ils exposeront à Dieu leurs demandes, avec d'autant plus de confiance qu'ils seront tout près de Jésus et qu'ils toucheront du doigt, pour ainsi dire, sa miséricorde et sa bonté; est-il une circonstance où la bénignité de notre doux Sauveur apparaisse plus clairement qu'à l'autel?

Enfin, ils ne quitteront pas leur Dieu sans renouveler leurs résolutions, sans protester de leur entière bonne volonté et de leur vif désir de Lui plaire.

140. On pourrait encore, si l'on désespérait d'obtenir davantage, imposer une méthode d'examen de conscience qui suppléerait, jusqu'à un certain point, à la méditation. Telle est l'excellente méthode proposée par saint Ignace (*Ex. spir.*, 1re semaine), qui renferme tous les points essentiels de l'oraison. Cet exercice, en effet, doit, d'après le saint auteur, contenir cinq parties : 1° Souvenir des bienfaits de Dieu; 2° Invocation pour demander à Dieu ses lumières, et dispositions de contrition et de haine du péché; 3° Examen proprement dit; 4° Prière fervente et demande de pardon; 5° Résolutions et bon propos.

Rien ne s'oppose à ce qu'on commence par se mettre en présence de Dieu, faisant ainsi en premier lieu l'invocation que saint Ignace place au deuxième rang. Le souvenir des bienfaits de Dieu viendrait ensuite, ou même, à sa place, quelque autre considération également propre à préparer l'acte de contrition, par exemple, la représentation imaginative

du tribunal de Dieu, du Juge suprême, ou le souvenir du ciel, du purgatoire, etc. Quant à la demande ou prière mentale proprement dite, il faudrait exiger du dirigé qu'il ne manque jamais, l'examen fait, d'y insister sérieusement et de supplier Dieu de bénir ses résolutions.

De la sorte, on aurait la méditation méthodique telle que nous l'avons exposée, et les directeurs pourraient la conseiller, et même l'imposer sans en prononcer le nom. Il est des gens, en effet, que le seul mot de méditation effraie et qui ne peuvent croire cet exercice à leur portée; on les amènera donc, sans qu'ils le soupçonnent, à en produire tous les actes; ainsi fait-on prendre aux petits enfants, en les dissimulant dans des mets agréables, des remèdes qu'ils refuseraient, s'ils étaient avertis.

141. D'autres se servent, dans le même but, de la lecture spirituelle. On recommandera alors de la faire précéder de l'exercice de la présence de Dieu, puis, de lire posément, interrompant de temps à autre sa lecture, afin de mieux se pénétrer des vérités qu'on y rencontre et de s'en faire à soi-même l'application. On conseillera enfin d'y joindre des demandes ferventes et de terminer en faisant à Dieu de sincères promesses. C'est toujours la même méthode, et sous le nom de lecture spirituelle, c'est vraiment l'oraison que l'on obtient de la sorte.

Le souvenir des mystères du Rosaire peut encore servir à la même fin. Il est exigé pour gagner les indulgences si nombreuses accordées à la confrérie, et si on peut l'obtenir des fidèles, c'est un acheminement à la méditation.

Sainte Thérèse (*Chemin de la Perfection*, ch. XXVI, édition Bouix XXVII) enseigne un mode de prière destiné à remplacer la méditation méthodique pour ceux qui sont incapables d'y plier leur esprit. Nous en parlerons quand nous traiterons de l'oraison affective (ch. III), dans laquelle on doit ranger le genre de prière décrit par la Sainte.

Le directeur doit exiger de ses pénitents qu'ils se mettent en présence de Dieu au commencement de leurs prières vocales; il les amènera plus facilement ensuite à l'oraison mentale. Ne ferait-il pas bien, pour le même motif, de recommander quelquefois cette pratique avant les lectures pieuses qu'il impose?

Enfin, le mode de prier enseigné par saint Ignace et qui consiste à ne réciter que par parcelles une prière vocale, comme

le *Pater*, en savourant et même en méditant chaque mot, chaque phrase, pourrait encore au besoin suppléer à l'oraison mentale ordinaire.

§ 4. — *Sujets, lieu, posture, temps, durée de la méditation*

Disons maintenant quelques mots des conditions dans lesquelles doit se faire la méditation, des sujets, lieux, temps, durée, qui conviennent à ce pieux exercice.

142. *Sujets.* — Et d'abord des sujets. « Il n'y a pas, dit Grenade (*De l'oraison*, 1re partie, ch. I, § 9), de meilleurs sujets de méditation, ni de plus efficaces, que ceux que l'on recueille des plus notables articles et mystères de notre foi, tels que la Passion et la mort de notre Sauveur, le jugement, l'enfer, le paradis, les bienfaits divins, et pareillement le souvenir de nos péchés, de notre vie, de notre mort. Chacun de ces sujets, bien pesé et considéré, a une grande force pour porter notre cœur à l'amour et à la crainte de Dieu, à l'horreur du péché et au mépris du monde. »

Ainsi procède saint Ignace dans son livre des *Exercices spirituels*. Ce livre, où les plus avancés peuvent trouver de salutaires leçons, s'adresse toutefois plus particulièrement aux chrétiens sincères mais imparfaits, aux âmes de foi animées de bons sentiments, mais faibles et inconstantes : et aucun ouvrage n'indique mieux, ni même aussi bien, par quelle voie on peut travailler à l'entière conversion de ces sortes de personnes. Or c'est surtout par la considération approfondie des grandes vérités que le saint et illustre auteur cherche à gagner leur cœur, à les attacher irrévocablement et sans réserve au service de Dieu.

L'expérience confirme l'enseignement unanime des Maîtres et prouve qu'il faut, avant tout, approfondir ces grandes vérités, y revenir souvent au début de la vie spirituelle, s'en pénétrer, sous peine de bâtir sur le sable et de n'élever qu'un édifice bien fragile.

Les autres mystères de la vie de Notre-Seigneur, les enseignements de l'Évangile fournissent aussi matière à de saintes méditations; et cette matière est abondante et, pour ainsi

parler, inépuisable. Les différentes vertus, les devoirs d'état sont encore d'excellents sujets de méditation.

Mais quelque sujet que l'on choisisse, que l'on n'oublie jamais de considérer la bonté de Dieu et son amour pour nous. Elles sont partout, les preuves de l'amour de Dieu, et l'âme chrétienne ne saurait apporter trop de soin à les découvrir, à s'en pénétrer. Sans doute nous ne pourrons jamais bien connaître le Cœur de Jésus, ni comprendre toute la profondeur, la puissance et l'étendue de son amour; mais plus sera juste l'idée que nous nous en ferons, plus s'avivera notre désir de l'aimer, plus nous nous sentirons fermement résolus à Lui rendre amour pour amour.

143. *Lieu* [1]. — L'oraison mentale peut se faire partout [2]. Mais il vaut mieux, pour éviter les distractions, la faire dans un lieu solitaire et retiré. « Lorsque vous voudrez prier, dit Notre-Seigneur, entrez dans votre chambre, et, ayant fermé la porte, priez votre Père dans le secret [3]. »

La maison de Dieu est aussi désignée dans les saints Livres comme le lieu de la prière : *Domus mea domus orationis est* (Luc, XIX, 46); et nos églises, plus encore que le temple de l'ancienne loi, favorisent le recueillement et la ferveur; car Jésus y réside et du tabernacle partent de divins effluves, qui réchauffent la foi et allument l'amour.

144. *Posture.* — Pour mieux prier on prendra une posture humble et recueillie : l'attitude extérieure aide aux bonnes dispositions de l'âme. On évitera de trop rechercher ses aises, mais aussi de trop contraindre le corps : si on s'abandonne à la mollesse, l'esprit sera plus porté aux divagations; l'attention serait également distraite, si l'on s'appliquait à se faire souffrir; le faire quelques instants, par exemple se tenir un moment sans appui pour dompter la nature, est un procédé excellent qui, en en cas de distractions, aide à se vaincre; mais ce procédé, trop prolongé, pourrait être une cause de préoccupations et par là même devenir nuisible.

[1] Cf. Suarez, *De devotione*, ch. VIII.

[2] *Volo viros orare in omni loco.* (I. Tim., 2.8.)

[3] *Cum oraveris, intra in cubiculum tuum, et clauso ostio, ora Patrem tuum in abscondito* (Matth. VI, 6.)

145. *Temps.* — L'oraison peut se faire à toute heure du jour, mais tous les docteurs conviennent que le matin est le temps le plus convenable : le corps est plus libre, les distractions sont moins à craindre, et l'oraison exerce une heureuse influence sur la journée tout entière. Les Livres saints désignent surtout le matin comme l'heure de la prière [1].

146. — *Durée.* — Combien de temps doit durer l'oraison? On prête assez communément à sainte Thérèse cette maxime : « Faites un quart d'heure d'oraison par jour et votre salut est assuré. » Nous n'avons trouvé nulle part, dans ses écrits, de parole semblable. Les docteurs et les Saints exigent tous une plus longue durée, et saint Pierre d'Alcantara en donne excellemment la raison : « Si le temps est trop court, on le passe à débarrasser l'imagination et à régler le cœur et lorsque l'on était prêt, et qu'il eût fallu commencer l'exercice, on le laisse. C'est donc avec raison que l'on conseille de prendre, pour faire l'oraison, le plus de temps possible; et il serait mieux d'y employer une seule fois un temps considérable, que deux fois peu de temps chacune. (*De l'oraison*, ch. XII, 6e avis.) »

Ceux qui écrivent plus spécialement pour les religieux, demandent une heure et demie ou deux heures [2]. Ainsi Grenade (Part. I, ch. XI, 6e avis), saint Pierre d'Alcantara (*loco citato*), sainte Thérèse (*Sa vie*, ch. VIII). Saint François de Sales, qui a plus spécialement en vue les gens du monde et les personnes plus adonnées à la vie active, demande une heure (*Vie dévote*, 2e partie, ch. I). Cependant il commençait par ne demander qu'une demi-heure ou trois quarts d'heure, comme ses *Lettres* le prouvent. Saint Alphonse de Liguori veut que l'on augmente peu à peu, à mesure que la ferveur s'accroît; mais que l'on ne commence pas par exiger plus d'une demi-heure [3].

A ceux qui déclarent ne pouvoir donner qu'un quart d'heure à

[1] *Domine, mane exaudies vocem meam.*—*Mane adstabo tibi.* (Psaume 5.) — *Auditam fac mihi mane misericordiam tuam.* (Psaume 142, ℣. 8.) — *Et mane oratio mea præveniet te.* (Psaume 87, ℣. 14.) — *Oportet prævenire solem ad benedictionem tuam et ad ortum lucis te adorare.* (Sap., XVI, 28.)

[2] Ils y mettent toutefois ce tempérament que, si l'oraison suit un autre exercice de dévotion, ou si elle se fait à un moment où l'on soit facilement recueilli, elle peut alors être plus courte.

[3] *Ab initio non plus quam medium horæ spatium assignet, quod deinde, crescente spiritu, plus minusve augebit.* (*Praxis*, 123.)

cet exercice ne vaudrait-il pas mieux conseiller de consacrer un quart d'heure exclusivement à l'oraison et de la continuer en travaillant, de façon à y passer quand même le temps convenable? Sans doute un simple quart d'heure de méditation vaudrait mieux que rien, mais les effets d'une si courte oraison seraient si minimes, l'âme y trouverait si peu de fruits et surtout si peu d'attraits, qu'elle ne s'y attacherait guère et ne demeurerait pas longtemps fidèle à ce saint exercice.

147. *Continuité de l'oraison mentale*[1]. — Est-ce une faute d'interrompre son orason mentale? En soi, non, si l'interruption se fait pour un bon motif et d'une façon respectueuse envers Dieu. Mais comme ces interruptions, même involontaires, sont toujours funestes à l'âme, et que la cause doit très souvent en être attribuée au démon, on doit les éviter avec le plus grand soin.

D'ailleurs ces interruptions sont souvent légèrement coupables, car elles se font par négligence et légèreté d'esprit; elles sont par là même irrespectueuses envers Dieu et contraires à notre bien spirituel. Et cela est vrai également des interruptions dans les prières vocales.

148. *Distractions.* — Les chrétiens qui s'adonnent à l'oraison mentale sont souvent détournés d'y persévérer par les distractions qu'ils y éprouvent; ils s'imaginent que c'est un temps perdu et que la méditation est pour eux un exercice absolument inutile. Ils ont peine à accepter cette vérité que, quand la distraction est involontaire, elle n'enlève rien à la valeur de l'oraison. Dieu ne demande que la bonne volonté et non le succès et, à ses yeux, une oraison pleine de distractions involontaires a autant de prix que si elle était faite sans aucune distraction. Pour l'âme elle-même, ces distractions pénibles mais non coupables peuvent produire un effet des plus salutaires; elles obligent l'âme à soutenir un combat très méritoire, et elles l'amènent à agir d'une façon plus désintéressée, persévérant dans cette lutte contre elle-même, non pour les consolations qui lui sont refusées, mais par pur esprit de devoir et d'attachement à Dieu.

149. Pour qu'une distraction soit vraiment involontaire, il

[1] Suarez, *De devotione*, ch. v.

faut trois choses (Suarez, *loco citato*) : 1° Que l'on ait, en commençant, l'intention bien arrêtée de ne céder à aucune distraction; 2° que l'on repousse les distractions dès qu'on s'en aperçoit, autrement on révoquerait l'intention première; 3° que l'on se prépare avant de se mettre à la prière, de façon à supprimer toute occasion de divagation.

Encore faut-il combattre ces distractions sans trop de contention. « S'il faut de toute nécessité, dit saint Pierre d'Alcantara, l'attention et le recueillement du cœur en l'oraison, il ne faut pas moins que l'attention soit tranquille et modérée, sans quoi elle nuirait à la santé et elle mettrait obstacle à la dévotion. Il en est qui se fatiguent la tête par les efforts sxcessifs qu'ils font pour se rendre attentifs à ce qui les occupe; il y en a d'autres qui, pour se mettre à couvert de cet inconvénient, sont là très mous, désœuvrés et prêts à être emportés par tous les vents. Il faut fuir ces extrêmes et prendre un juste milieu... De même que celui qui monte une bête vicieuse, il faut tenir les rênes fermes, c'est-à-dire ni trop lâches ni trop courtes, afin de ne pas aller à reculons et de ne pas galoper dangereusement. » (Ch. XII, 4e avis.)

VIE ILLUMINATIVE

NOTE PRÉLIMINAIRE

150. On appelle vie illuminative l'état des âmes déjà avancées dans le bien, qui évitent facilement les fautes mortelles, travaillent sincèrement à leurs progrès, mais sont encore bien faibles à l'égard des fautes véniellés dans lesquelles elles tombent fréquemment. Ayant beaucoup moins à craindre des passions, qui peut-être le dominaient jusque-là, le chrétien vise maintenant à activer en lui la flamme de la sainte charité et à devenir ainsi plus solide et plus constant dans la pratique de toutes les vertus. *Proficientes ad hoc principaliter intendunt ut in eis charitas per augmentum roboretur* (Saint Thom., 2. 2. q. 24 a. 9).

Bien des âmes, dit Suarez, demeurent toute leur vie dans cet état. Cet état, du reste, est précieux et déjà fort méritoire, quoique bien éloigné encore de la perfection. La plupart des livres ascétiques (l'*Imitation*, la *Vie dévote*, le *Traité de la Vie spirituelle* de saint Vincent Ferrier, la *Perfection chrétienne* de Rodriguez, etc., etc.), supposent que l'on a déjà atteint ce degré de la vie chrétienne. Les exhortations et les conseils qu'ils contiennent s'adressent, en effet, à des âmes déjà résolues à travailler à leur perfection; au lieu que, dans les états que nous avons décrits précédemment, la volonté de se sauver et de vivre en bons chrétiens existe bien, mais les désirs de progrès ou ne se rencontrent pas (*Premier degré*), ou sont encore faibles et ne se montrent que par intermittence (*Deuxième degré*). Quand une personne prend goût à la lecture de semblables ouvrages, c'est un signe très probable qu'elle est au moins dans la vie illuminative.

LIVRE III

TROISIÈME DEGRÉ

LES AMES PIEUSES

PREMIÈRE PARTIE

LES PHASES DE LA PIÉTÉ

CHAPITRE PREMIER

Comment l'âme parvient à la vie illuminative

§ 1. — *Les consolations sensibles*

151. Il faut à l'homme des années pour passer de la première enfance à la vigueur de la jeunesse; de même le chrétien n'arrive pas du premier coup à cette résolution sincère et durable de s'adonner sérieusement au service de Dieu, disposition qui marque la jeunesse de la vie spirituelle.

« Les anciens Pères, dit saint Dorothée, tenaient pour une maxime constante que ce que l'esprit n'embrasse point avec joie ne saurait être de longue durée. » Tant que la pratique de la piété est sans grand charme pour l'âme, celle-ci pourra bien, de temps en temps, en produire les actes; elle fera même de louables et pénibles efforts, mais, selon l'axiome « ce qui est violent ne dure pas », elle manquera de constance, et aux moments de dévotion succèderont des périodes peu ferventes. Comment sera-t-elle donc amenée à marcher d'un pas soutenu dans les voies de la piété? par les douceurs sensibles qu'il lui sera donné d'y goûter.

Nous avons dit, en effet, (nº 76) que certains chrétiens, après avoir paru longtemps stationnaires dans les degrés inférieurs, semblent soudain fortement touchés de la grâce; ils prennent

goût aux choses de la piété, ils éprouvent un attrait plus grand au service de Dieu : les exercices de la prière, la fréquentation des sacrements deviennent pour eux pleins de charme, leur esprit paraît avoir reçu de nouvelles lumières et une intelligence plus vive des vérités chrétiennes, mais surtout leur cœur attendri savoure bien mieux qu'auparavant les douceurs de la dévotion.

152. Chez les uns cette action miséricordieuse de Dieu s'exerce dès le début de la conversion, chez d'autres dès l'adolescence, quand la raison est suffisamment développée. Le plus souvent, cependant, c'est après avoir servi Dieu pendant un temps plus ou moins long, avec fidélité, mais sans grande ardeur, que l'âme éprouve cette poussée de grâce si salutaire et si utile à son avancement. Cette faveur de Dieu vient parfois sans que le fidèle ait rien fait de plus qu'à l'ordinaire; dans ce cas, c'est souvent à l'occasion de quelque événement extérieur que s'opère cet heureux changement : mission, carême, retraite, pèlerinage; d'autres fois, et plus souvent, croyons-nous, ce sera comme une récompense d'efforts un peu plus généreux que de coutume. C'est, d'après sainte Thérèse, la persévérance dans le bien et la victoire dans les combats qui ouvrent ces troisièmes demeures. L'âme a donc déjà fait preuve d'une certaine fidélité quand Dieu, pour aider sa faiblesse encore bien grande, lui communique ses grâces puissantes, pleines de suavités et de charmes.

« Lorsqu'on commence à se donner à Dieu, dit le P. Grou, Il nous traite d'abord avec beaucoup de douceur pour nous gagner; Il répand dans l'âme une paix, une joie ineffables; Il nous fait trouver du goût à la retraite, au recueillement, aux exercices de piété; Il nous facilite la pratique de la vertu; rien ne coûte, on se croit capable de tout. » (*Manuel des âmes intér.*, p. 22.)

« Notons-le bien, dit saint Jean de la Croix, dès que l'âme a pris la ferme résolution de servir Dieu, le Seigneur a coutume de la diriger dans les voies spirituelles, en la traitant comme une tendre mère qui nourrit son enfant. Elle le réchauffe sur son sein, lui donne un lait bien doux, une nourriture délicate; elle le porte dans ses bras, le comble de caresses et de gâteries. Mais, à mesure qu'il grandit, la mère le sèvre peu à peu de toutes ces jouissances; elle lui retire le sein dont elle le détourne en oignant ses mamelles d'une substance amère, elle cesse de le porter

dans ses bras et le force à marcher de lui-même; elle lui fait perdre les faiblesses de l'enfance et le prépare à des habitudes plus fortes et à des œuvres plus grandes. La grâce de Dieu, comme une mère aimante, tient la même conduite à l'égard de l'âme qu'elle vient d'engendrer de nouveau en lui communiquant une nouvelle ferveur. Tout est douceur pour cette âme, elle goûte avec suavité le lait des faveurs spirituelles; nul obstacle ne l'arrête, les exercices de piété n'ont que des attraits pour elle. Dieu la porte, en vérité, amoureusement sur son sein, comme un enfant à la mamelle. Aussi le bonheur de cette âme consiste-t-il à passer de longues heures en oraison; les pénitences font son bonheur; les jeûnes la réjouissent; sa consolation est de fréquenter les sacrements et de boire à longs traits à la coupe des communications divines. » (*Nuit obsc.*, l. 1.)

En même temps qu'elles développent dans l'âme un vif attrait pour les choses de la piété, ces jouissances spirituelles dégoûtent des vanités et des plaisirs mondains : « Je ne m'ébahis pas, ma chère cousine, écrivait saint François de Sales, si Dieu, vous donnant le goût de sa présence, vous a, petit à petit, dégoûtée du monde. Sans doute, ma fille, rien ne fait trouver le coloquinte si amer que de se nourrir de miel. Quand nous savourerons les choses divines, il ne sera plus possible que les mondaines nous reviennent donner appétit. » (*Lettre* 885, édition Briday.) « Ce sont là, dit ailleurs ce saint Docteur, des grains sucrés que Dieu donne à ses petits enfants pour les amorcer; ce sont des eaux cordiales qu'il leur présente pour les conforter; ce sont aussi quelquefois des arrhes des récompenses éternelles. » (*Vie dévote*, 4e partie, ch. XIII.)

§ 2. — *Nature de ces jouissances spirituelles*

153. Pour traiter cette question, il nous faut faire ici un peu de psychologie et rappeler brièvement les principes philosophiques sur lesquels est basée la distinction des facultés de l'âme.

Les êtres qui s'offrent à l'âme sont de deux sortes : les uns sensibles, les autres purement spirituels. Les premiers sont perçus où par les sens extérieurs, la vue, l'ouïe, le goûter, etc.,

ou par l'imagination qui est aussi un sens « un peu plus intérieur que les autres, mais dans le fond aussi grossier, puisque après tout, ce qui y entre n'est toujours que corps ». (Bossuet, *Instruction sur les états d'oraison*, Livre V.) Ce qui est spirituel est perçu par l'intelligence ou la raison. C'est par l'intelligence que nous atteignons le monde des esprits, Dieu, les anges, l'âme humaine; c'est par l'intelligence que nous découvrons les qualités morales de nos semblables; c'est par la raison que nous apercevons les avantages que nous procurera telle ou telle mesure.

154. Aux connaissances fournies par les sens et la raison correspondent des mouvements de l'âme qu'on appelle en langage philosophique passions, et sentiments dans la langue courante. Ainsi à la perception d'un objet bon, agréable, succède instinctivement un mouvement d'attraction vers cet objet; si l'objet est mauvais ou répugnant, c'est un mouvement de répulsion. Si l'objet aimé est possédé, c'est la joie; s'il est enlevé, c'est la tristesse.

La faculté qui produit ces divers sentiments est nommée appétit ou faculté appétitive. Ce mot indique proprement le mouvement d'amour ou d'inclination vers le bien perçu par les sens ou l'intellect, parce que ce mouvement est le premier de tous, et celui d'où procèdent tous les autres. « Les autres passions, dit Bossuet, se rapportent au seul amour qui les enferme et les excite toutes. La haine de quelque objet ne vient que de l'amour qu'on a pour un autre : je ne hais la maladie que parce que j'aime la santé; je n'ai d'aversion pour quelqu'un que parce qu'il met un obstacle à posséder ce que j'aime. Le désir n'est qu'un amour qui s'étend au bien qu'il n'a pas, comme la joie est un amour qui s'attache au bien qu'il a. La fuite et la tristesse sont un amour qui s'éloigne du mal par lequel il est privé de son bien, et qui s'en afflige. L'audace est un amour qui entreprend, pour posséder l'objet aimé, ce qu'il y a de plus difficile, et la crainte un amour qui, se voyant menacé de perdre ce qu'il recherche, est troublé de ce péril. L'espérance est un amour qui se flatte qu'il possédera l'objet aimé, et le désespoir est un amour désolé de ce qu'il s'en voit privé à jamais, ce qui cause un abattement dont on ne peut se relever. La colère est un amour irrité de ce qu'on lui veut ôter son bien, et s'efforçant

de le défendre. Enfin, ôtez l'amour, il n'y a plus de passion, et posez l'amour, vous les faites naître toutes. » (*Connaissance de Dieu et de soi-même*, I, 6.)

Ces passions seront sensibles si l'objet en est sensible : telles sont les émotions produites par la vue ou par la représentation imaginative de tout ce qui excite la sensualité. Les émotions sensibles supposent l'union de l'âme et du corps; c'est l'un et l'autre, ou mieux c'est le composé humain qui est alors remué; elles nous sont communes avec les animaux.

La faculté qui est le siège de ces émotions sensibles est appelée par les philosophes appétit sensitif.

155. Les objets spirituels perçus par l'intelligence, ou à l'aide du raisonnement, produisent dans l'âme des mouvements analogues, soit spontanés (*motus primo-primi*), soit délibérés; tels sont les mouvements d'amour, de désir, de crainte, de satisfaction, de regret.

Ainsi, que l'on propose à un mathématicien quelque problème ardu, il en désire la solution; ce désir spontané une fois accepté, consenti par lui, devient la détermination de trouver cette solution; la solution rencontrée, un sentiment de satisfaction naît dans l'âme. La faculté qui poursuit ou repousse ces biens ou ces maux intellectuellement connus, qui s'en réjouit ou s'en attriste, est appelée par les philosophes l'appétit intellectuel ou la volonté. Elle est dans l'âme à l'exclusion du corps, et se rencontre non seulement chez l'homme, mais chez les êtres purement spirituels comme chez les bons anges et les démons.

Les mouvements de cette faculté, amour, désirs, volitions, regrets, etc., étant tout spirituels, on ne les *sent* pas. Cependant, à leur occasion, le corps ressent souvent des émotions que l'on confond à tort avec les sentiments purement spirituels. Il ne sera pas hors de propos d'insister sur ce point.

156. Par eux-mêmes, les deux appétits sont absolument distincts : on ne trouve chez les animaux que l'appétit sensitif, chez les anges que l'appétit intellectuel; mais chez l'homme ils sont si étroitement liés que les actes de l'un et de l'autre sont parfois difficiles à discerner.

La principale cause de cette liaison intime, c'est que le plus souvent le même être agit à la fois sur les sens et sur l'intellect; l'époux peut aimer l'épouse et à cause des grâces extérieures qui

e charmant, et en raison des qualités morales qu'il remarque en elle : bonté, dévouement, finesse, prudence. L'affection de cet époux sera à la fois sensible et spirituelle; la présence de son épouse lui causera à la fois une joie sensible et une satisfaction raisonnée; si elle est absente, son imagination lui peignant, éloigné de lui, l'objet de sa tendresse, il éprouvera une émotion de tristesse sensible; et en même temps la pensée des services dont il sera privé lui causera du regret. Évidemment, dans ce cas les deux appétits sont émus simultanément. Il en est de même des émotions esthétiques où l'intelligence saisit l'idéal sous des formes sensibles : ainsi devant un beau spectacle, une douce mélodie, un tableau de grand maître, l'homme est fortement ému et dans son être intellectuel et dans son être sensible.

Il y a plus, même quand l'objet est purement spirituel, les émotions qu'il excite, et qui devraient être aussi purement spirituelles, gagnent souvent l'appétit sensitif; celui-ci éprouve alors des mouvements sensibles répondant à ceux de la volonté. Ainsi quand l'âme est contente à la nouvelle de quelque événement heureux, du succès de quelque entreprise, le cœur se dilate; quand l'âme s'afflige, subit quelque échec, ou encore conçoit du regret pour une faute passée, le cœur se resserre. Cependant, cette connexion n'est pas essentielle; l'appétit intellectuel peut être ému, sans qu'il y ait répercussion dans l'appétit sensitif; la contrition sera parfois très intense dans une âme livrée à l'aridité et qui gémira de se trouver insensible.

157. Ceci posé, nous disons : ce sont les douceurs sensibles que Dieu emploie pour toucher les âmes novices et assurer leur pas dans la voie de la piété. Ces suavités, que l'on appelle souvent consolations spirituelles [1], *Memor fui judiciorum vetorum, Domine, et consolatus sum* [2], et que les théologiens

[1] Sainte Thérèse les appelle « les contentements, *los contentos* ». (*Chat. int.* 4e *Dem.*, chap. I.)

[2] Ce mot consolation est, depuis longtemps, usité dans le langage ascétique. L'Écriture, les Pères, l'*Imitation* l'ont employé. Mais saint Ignace semble en avoir précisé le sens. « J'appelle consolation, dit-il, un mouvement intérieur qui est excité dans l'âme, par lequel elle commence à s'enflammer dans l'amour de son Créateur... La consolation fait encore répandre des larmes qui portent à l'amour de son Seigneur

appellent encore la dévotion accidentelle [1], supposent bien, i est vrai, comme les émotions esthétiques, dont nous parlion: tout à l'heure, l'action des facultés spirituelles; mais la part qu'y prennent les facultés sensibles est si grande, l'âme est si vivc ment impressionnée par les joies qui envahissent l'appéti sensitif, que dans le langage ordinaire l'on passe sous silence l rôle joué par l'intelligence et la volonté, et l'on appelle ces phé nomènes les opérations *sensibles* de la grâce. Telles sont lc émotions produites, soit par des représentations imaginatives d choses saintes, comme la naissance, la passion de Notre-Seigneu le ciel, le jugement; soit par des objets ou faits extérieurs comme cérémonies, manifestations éclatantes du culte, chants images, tableaux.

« Dieu dans sa miséricorde infinie, dit le V. Libermann prend cette âme selon la faiblesse de sa nature et par le côt où elle est attirée à Lui. Elle est toute répandue dans les sens e habituée à recevoir ses impressions par les sens, à juger, à aime et à agir par les sens, elle ne vit que par les sens. La voyant dan cet état et voulant l'attirer à une vie de sainteté, la grâce divin opère nécessairement sur ses sens intérieurs, lui fait percevo Dieu (et les choses divines), par le secours de l'imaginatio impressionne les sens (l'appétit sensitif) et donne à l'âme un impulsion sensible vers Dieu [2]. Autant la jouissance est grand autant le mouvement passionné qui tend vers cette jouissanc est violent (*Ecrits spirituels*, p. 408)... Dieu dispose les faculté sensibles à se prêter à ses vues de miséricorde par la douceu les jouissances et les contentements. Ces facultés affamées e pleines des ordures des créatures commencent à voir que c'es en Dieu que réside leur véritable bien. Elles commencent rompre avec les créatures et prennent l'habitude d'aller à Dieu

l'âme touchée du regret de ses péchés ou de la Passion de Jésus-Chris ou de toute autre considération qui se rapporte à son service ou à s louange. Enfin, j'appelle consolation toute augmentation d'espérance de foi et de charité, et toute joie intérieure qui appelle et attire l'âm aux choses célestes et au soin de son salut, la tranquillisant et l pacifiant dans son Créateur et Seigneur. » (*Exercices spirituels*. Discer nement des esprits, 3e règle.)

[1] Cf. Suarez *De devotione*, VI, 18, 19.

[2] Cf. Saint Jean de la Croix, *Montée du Carmel*, I, II, ch. XVII.

Cela les purifie des désirs grossiers de se satisfaire dans les créatures; elles sont contentes, elles jouissent de Dieu, elles aiment à ne jouir que de Lui. » (*Ibid.*, p. 226).

158. Ce sont donc les facultés sensibles de l'homme qui sont alors l'objet de ce travail de la grâce. Ce sont elles, du reste, qui dominent chez les imparfaits; c'est par la partie sensible, la moins noble de leur être, qu'ils se laissent habituellement conduire. Cela est si vrai que les défauts même spirituels, comme l'orgueil, revêtent d'ordinaire en eux des formes sensibles, l'imagination [1] et l'appétit sensitif ayant une aussi grande part en ces défauts que les facultés intellectuelles. Aussi serait-il comme impossible, ou du moins peu conforme à la marche ordinaire des choses, de captiver sous le joug de la grâce ces imparfaites natures par des considérations de pure raison et par des attraits communiqués à la volonté indépendamment de l'appétit sensitif; la réaction serait trop forte de la part des facultés sensibles, si elles n'étaient elles-mêmes subjuguées tout d'abord par les jouissances que Dieu leur accorde.

159. Ces consolations spirituelles ne sont pas inconnues même dans les degrés inférieurs de la vie purgative. Il est certaines circonstances dans lesquelles, les sens étant vivement frappés, peu d'âmes chrétiennes demeurent froides et impassibles, par exemple au jour d'une première communion et dans ces solennités touchantes du culte catholique, processions du Très Saint Sacrement, cérémonies extraordinaires de missions, de fêtes, dans ces grands pèlerinages où la foi se manifeste si admirablement; dans tous ces cas l'émotion peut être vive et les consolations abondantes. Les âmes en état de péché elles-mêmes sont parfois fortement remuées par ces spectacles et en reçoivent une impression fort salutaire. En dehors de ces occasions, les

[1] Par le mot *imagination* on désigne souvent cette activité de l'esprit qui tire des plans, fait des combinaisons, calcule ou rêve, en un mot escompte l'avenir ou le prépare. Il y a là, sans doute, le produit de plusieurs facultés, mais l'imagination — nous prenons ce mot dans le sens philosophique — y joue un grand rôle. Combien d'images, de tableaux fait-elle passer sous les yeux de l'âme ! Si on semble attribuer à elle seule tous ces projets ou ces rêveries, c'est qu'elle y a souvent la part prépondérante; elle séduit et entraîne la raison, dont elle cause presque tous les égarements.

débutants sont peu favorisés de ces douceurs intimes. Ils goûtent bien une certaine paix, ils éprouvent une certaine satisfaction du devoir accompli, qui soutient leur fidélité et contribue à les maintenir dans leur état; mais ce ne sont point là les joies suaves dont nous voulons parler, et que les âmes plus avancées éprouvent en s'acquittant des devoirs ordinaires de la piété chrétienne.

160. C'est un moment important de la vie spirituelle que celui où s'exerce cette action de la grâce; ce serait un réel malheur si le directeur ne s'en apercevait pas, car il ne ferait rien pour la favoriser, et l'effet en serait moins puissant. Il est rare pourtant que les dirigés fassent d'eux-mêmes connaître qu'ils éprouvent ces sentiments vifs et suaves. Mais à certains signes un directeur attentif et vigilant pourra les reconnaître ou du moins être amené à les soupçonner, et il lui sera facile alors, grâce à quelques interrogations, de changer ses soupçons en certitude. Il s'apercevra qu'une âme est devenue soudain plus fidèle à fréquenter les sacrements, plus avide de la sainte Eucharistie, capable de surmonter les obstacles qui la retenaient jusque-là éloignée de la communion. Il constatera plus d'assiduité à la prière et aux exercices de dévotion, moins de respect humain, une conscience plus clairvoyante et plus délicate, et en même temps des désirs de progrès se manifestant par des efforts appréciables et par des demandes de conseils, etc. Un autre signe des grâces sensibles, c'est le goût que trouve une âme à lire des ouvrages de piété et à entendre les sermons; tout ce qui lui parle de Dieu l'émeut et la charme. Enfin, si elle est tombée autrefois dans de grands écarts, le père spirituel verra naître en elle un vif regret de ses anciennes fautes et un désir sérieux de les réparer. Les âmes moins avancées et qui ne sont pas favorisées de ces grâces sensibles ont bien une disposition sincère de ne pas retomber dans leurs égarements, mais elles n'éprouvent pas ces vifs sentiments de pénitence; le souvenir de leurs péchés ne les poursuit guère et ne leur cause pas une douleur bien profonde. A ces diverses marques le directeur reconnaîtra le travail intérieur de l'Esprit de Dieu; souvent aussi à ces mêmes signes il pourra juger si l'action divine est plus ou moins intense.

En effet, ces douceurs, ces émotions suaves, qui saisissent le

cœur et le gagnant au service de Dieu varient, selon les sujets, le force et d'intensité. Maître de ses dons, Dieu peut les accorder plus ou moins abondamment suivant son bon plaisir. D'un autre côté, l'action de la grâce peut être favorisée par une idélité plus exacte, un recueillement plus profond, un plus grand esprit d'oraison et d'union à Dieu; l'impression en sera vive et durable et pourra se prolonger pendant toute une journée. Au contraire, par une demi-dissipation, par une légèreté insuffisamment réprimée ou une certaine inconstance dans le bien, l'âme peut empêcher en partie les opérations de la grâce; alors les effets seront moins sensibles et les progrès plus lents.

§ 3. — *Durée de cet état de jouissances*

161. Cet état si précieux, où les facultés sensibles sont purifiées et détournées de leurs tendances vicieuses par les jouissances spirituelles est loin d'être identique chez tous. Nous venons de voir que ce sera chez les uns comme un courant puissant; il sera faible chez les autres; ajoutons que, parfois, cet état si doux se prolonge beaucoup et que, parfois, au contraire, il est d'assez courte durée.

Les jeunes clercs et les novices vraiment bons et réguliers demeurent ordinairement sous cette influence pendant la première partie de leur séminaire ou de leur noviciat [1], quelquefois plus longtemps. Non pas, assurément, qu'ils soient pendant cette période exempts de tout combat; il y a toujours en cette vie une certaine alternative de joies et de peines, de luttes et de repos; mais, en général, les épreuves sont légères, la pratique des vertus est puissamment aidée en eux par les consolations

[1] « Les personnes *retirées du monde* sont soumises à l'épreuve dont nous parlons — les aridités de la nuit obscure — plus vite que les autres, dit saint Jean de la Croix, et habituellement dès leurs débuts dans la vie intérieure... Il ne se passe ordinairement guère de temps pour elles sans qu'on les voie entrer dans cette nuit et tomber dans la sécheresse. » (*Nuit obsc.*, L. I, ch. VIII). Mais il faut ajouter que la plupart de ces dernières, avant de quitter le monde, ont déjà éprouvé de grandes consolations spirituelles; presque toujours elles ont trouvé dans cette abondance de grâces sensibles la force de surmonter les obstacles que le monde et le démon opposaient à leur vocation.

qu'ils y trouvent ; et si la répression de leurs défauts leur coûte elle leur coûte peu, tant ils sont portés par la grâce.

Satis suaviter equitat, quem gratia Dei portat[1]

162. Pendant cette période de la jeunesse spirituelle, le consolations sont, assez habituellement, la récompense de la fidélité à la grâce ; au contraire, la diminution de ces jouissance sensibles est souvent le résultat de l'inconstance et une leçon que Dieu donne pour amener à veiller davantage sur soi-même et à se renoncer plus généreusement[2]. Cependant, cette épreuve, comme celles qui viendront plus tard, peut avoir déjà pour but de consolider les débutants dans la piété par les efforts plus grands qui sont alors nécessaires. Dans ce cas l'épreuve n'est pas continue, et des intervalles de repos et de douceurs surviennent bientôt fort à propos pour soutenir leur faiblesse et réchauffer leur ardeur.

Quand l'âme est vraiment fidèle, recueillie, quand elle s'applique courageusement à l'humilité et à la mortification, comme aussi quand elle accepte amoureusement les peines que la divine Providence lui ménage, alors elle obtient de Dieu des consolations abondantes et prolongées et entre bientôt dans la ferveur. Nous montrerons plus tard, en traitant du quatrième degré de la vie spirituelle, la voie qu'elle suit en pareil cas. Nous avons à parler, pour le moment, de celles qui ne s'élèvent pas aussi haut dans la vertu et qui demeurent dans ce que nous appellerions la simple piété.

Les chrétiens du troisième degré sont donc ou ceux qui sont encore dans l'effervescence d'une dévotion naissante, ou ceux qui même se trouvant depuis longtemps dans l'état de piété n'ont pas répondu assez généreusement aux appels de la grâce pour mériter de s'élever plus haut dans l'échelle de la sainteté

[1] Il avance aisément et avec joie celui que la grâce soulève (*Imit* II, 9).

[2] Cf. Saint Ignace. *Exercices*. — *Discernement des esprits*, 1re semaine 9e règle.

CHAPITRE II

La piété naissante

§ 1. — *Fruits produits dans l'âme par les consolations sensibles*

163. Avant de continuer à décrire le travail de la grâce et son mode d'opération, montrons ce que produit sur le cœur chrétien cet état de jouissances et de suavités sensibles, et citons tout d'abord à ce propos les paroles de sainte Thérèse. « Les âmes qui ont surmonté les premières difficultés et sont entrées dans la troisième demeure ont reçu de Dieu non une petite faveur, mais une grâce insigne. Par la bonté divine elles sont, je crois, nombreuses dans le monde. Elles ont un vif désir de ne pas offenser Dieu, elles se tiennent en garde contre les péchés véniels, elles aiment à faire pénitence, elles ont leurs heures de recueillement, elles emploient bien leur temps, elles s'exercent dans les œuvres de charité envers le prochain, elles sont réglées dans leur conversations et dans leur mise; si elles ont une maison à gouverner, elles s'acquittent bien de ce devoir. Leur état est assurément digne d'envie; il semble que rien ne peut les empêcher d'arriver à la dernière demeure et que, si elles le veulent, le Seigneur ne leur en refusera pas l'entrée, car les dispositions dont elles font preuve, l'inclinent à leur accorder toutes sortes de grâces. » (3e *Demeure*, ch. I.)

Telle est bien la peinture des âmes pieuses. Grâce à Dieu, elles sont de nos jours, comme du temps de sainte Thérèse, en grand nombre dans le monde. Sans doute, et nous le montrerons bientôt, elles sont loin d'être sans défaut, mais elles sont cependant la vie de l'Église, le soutien des bonnes œuvres, l'instrument dont Dieu se sert souvent pour ramener les pécheurs et affermir les faibles. Fort attachés à la cause de Dieu, ces chrétiens pieux ressentent un grand éloigement pour les ennemis de l'Église. Leur foi est bien plus ferme et bien plus éclairée que dans les degrés inférieurs. Si par malheur ils font des chutes, ils sentent vivement la gravité de leurs fautes et en éprouvent de cuisants remords. Ils comprennent l'amour de Dieu pour eux, et ce n'est pas seulement par une affection de raison, c'est avec des sentiments de tendresse filiale que leur cœur se porte vers Lui.

164. Quel est celui qui n'a pas rencontré nombre d'âmes chrétiennes dans ces excellentes dispositions ? Eh bien ! nous le répétons, des dispositions si peu naturelles supposent une action toute particulière de la grâce, non seulement sur l'esprit, mais sur le cœur.

Combien ils se trompent, ceux qui s'imaginent que, pour former des chrétiens solides, il suffit de leur donner une instruction religieuse bien complète. La science de la doctrine chrétienne ne suffit pas à gagner la volonté, elle ne peut lui assurer cette fermeté qui rend les chutes peu probables. L'instruction religieuse est requise, — c'est la base nécessaire de l'édifice chrétien, — mais, de plus, il faut qu'une pratique courageuse de la vertu ait affaibli les inclinations vicieuses, et que la grâce, trouvant moins d'obstacles, ait pu s'étendre davantage, qu'elle ait attendri le cœur, qu'elle l'ait pénétré profondément. *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.* Quand le cœur a ainsi « goûté et reconnu combien le Seigneur est doux », quand, ravi par ses douceurs, il s'est donné complètement à Lui, non par un don d'un jour, qui ne laisserait que peu de traces, mais par une pratique assez longue et fidèle, la foi devient plus profonde, et alors il est plus difficile aux ennemis de l'âme de la séduire et de la détourner de ses devoirs.

Pour être bien comprises, il faut que les vérités religieuses aient été pratiquées et aimées ; la foi, étant un effet de la grâce, vient autant du cœur que de l'esprit, la volonté y a autant de part que la raison. Ainsi les âmes foncièrement pieuses que nous rencontrons dans le monde ne doivent pas cette constance presque inébranlable, cet attachement à Dieu, que nous admirons en elles, à une connaissance plus approfondie, mais qui serait purement spéculative, de la religion ; il ne faut pas non plus chercher à l'expliquer par des habitudes de famille. Toutes elles ont subi un travail spécial de la grâce, une formation intime qui a été plus ou moins lente et aussi plus ou moins complète, mais toujours énergique et suave. Toutes elles ont su prier, s'adonner à de sérieuses réflexions, toutes elles ont eu plus ou moins à lutter et à pratiquer l'abnégation, ne serait-ce que dans le combat contre leurs défauts, et telle a été leur part dans ce travail de formation. Mais toutes aussi ont éprouvé la double action de Dieu sur les âmes fidèles, à savoir : les consolations spirituelles et des épreuves qui ont épuré leur amour.

165. Voilà pourquoi ce serait faire fausse route que de prétendre tout obtenir par l'instruction. L'éducation chrétienne, la formation à la vertu doit, même chez les enfants, être menée de pair avec les leçons du catéchisme; et, pour les jeunes gens et les jeunes personnes, il faut tendre à obtenir d'eux une vraie piété, si l'on veut assurer leur persévérance. S'il se rencontrait des prêtres qui méconnaîtraient, ou qui, du moins, ne comprendraient qu'imparfaitement ces grands principes, nous pourrions les convaincre par leur propre expérience. Où ont-ils puisé leur amour de l'Église, leur zèle pour la gloire de Dieu, leur esprit de fidélité au devoir? Ne doivent-ils pas, pour expliquer ces sentiments devenus en eux comme une seconde nature, se reporter au temps de leur séminaire ou de leur noviciat, à cette époque bénie où leur générosité naissante était si fortement encouragée par les charmes et les douceurs qu'ils trouvaient dans une vie toute de recueillement et de prière? La lumière ne se faisait-elle pas plus vive dans leur esprit, à mesure que leur cœur était plus ému : la vérité ne se révélait-elle pas à eux de plus en plus, parce qu'ils l'aimaient de jour en jour davantage, et n'est-ce pas parmi ces nobles ardeurs de dévotion et de générosité que leur foi a poussé des racines si vivaces?

§ 2. — *Défauts et imperfections des âmes pieuses*

166. A ce tableau que nous avons tracé des âmes pieuses n'y a-t-il pas quelque ombre? Hélas, il faut l'avouer, leurs sentiments de générosité ne sont pas assez profonds. Les opérations sensibles de la grâce, dont nous avons parlé, ont touché plus directement la superficie de l'âme; au fond il reste des défauts peut-être peu apparents, mais réels et parfois redoutables.

Signalons d'abord ceux des débutants.

Ceux qui ne font qu'entrer dans cette vie de piété ne peuvent avoir, dès les premiers pas, toutes les vertus dans un degré élevé. Les défauts naturels qu'ils portent en eux sont plus ou moins entravés par l'action sensible de la grâce, mais ils ne sont pas affaiblis et réduits, comme ils le seront plus tard, par une longue pratique de la vertu et par les épreuves bien supportées.

Saint Jean de la Croix, dans son premier livre de la *Nuit obscure*,

a fait de ces imperfections des débutants une peinture très forte mais justement admirée. Nous ne pouvons mieux faire que de résumer son enseignement. Peut-être trouvera-t-on le tableau un peu sombre, mais il ne faut pas oublier que le Saint parle de ceux qui sont au début de la vie de piété. Ceux qui ont fait un long séjour dans cette troisième demeure, sans s'être affranchis de ces imperfections, ont pu cependant les vaincre en partie et par là même les amoindrir.

De plus il ne faudrait pas conclure que chacun des débutants réunit à la fois toutes les imperfections dont il va être question, ni que celles dont il souffre ont nécessairement atteint chez lui le degré où le Saint nous les montre. Il en fait lui-même quelque part la remarque. « Parmi ceux qui sont livrés à ces imperfections, plusieurs se laissent entraîner à commettre des fautes graves et en éprouvent un tort immense. Pour d'autres, le dérèglement est petit et le mal est moindre. Quelques-uns n'en subissent que les premières atteintes ou guère plus; mais il est bien peu de ces commençants qui, au temps de leur première ferveur, en soient complètement exempts. » (Ch. II.)

Dans l'énumération qu'il fait de ces défauts, le saint auteur suit l'ordre des péchés capitaux.

167. *Orgueil.* — « Les commençants, dit saint Jean de la Croix, (chap. II), se sentent une si grande ferveur et un tel empressement aux exercices de dévotion, que cette heureuse disposition, par suite de leur imperfection, donne souvent naissance à de secrets mouvements d'orgueil et les amène à une certaine satisfaction d'eux-mêmes et de leurs œuvres... Plusieurs en arrivent à ce degré d'aveuglement de vouloir être considérés comme les seuls gens de bien; en toute occasion on les voit agir et parler de manière à condamner les autres. Toujours portés à la détraction, ils se récrient contre la paille qui est dans l'œil d'autrui et ne font pas attention à la poutre qui est dans le leur; ils enlèvent aux autres un moucheron et ils avalent un chameau..... »

Le désir d'avancer, quand il est inspiré par l'amour de Dieu, est certes fort louable, mais chez certaines âmes éprises d'elles-mêmes, ce désir vient d'un autre principe : elles souffrent de se voir dépassées, elles voudraient n'être inférieures à personne : si elles entendent parler de quelque acte sublime de vertu, elles

prétendent aussitôt l'accomplir, ne croyant rien au-dessus de leurs forces. Au lieu d'agir avec simplicité et sincérité, ne montant que par degrés, selon la mesure des grâces reçues, elles veulent s'élever d'elles-mêmes sans le secours de Dieu ni des hommes; aussi les voit-on repousser les encouragements, dédaigner les conseils et ne se fier qu'à leurs propres lumières.

D'autres s'arrêtent avec complaisance dans la considération de leurs œuvres, elles énumèrent leurs sacrifices, leurs victoires, les difficultés vaincues, et en même temps, comme le Pharisien de l'Évangile, elles jugent avec sévérité des personnes qui sont plus méritantes qu'elles aux yeux de Dieu.

« Il y en a, dit encore saint Jean de la Croix, qui font peu de cas de leurs fautes, tandis que, d'autres fois, ils s'en affligent outre mesure, parce qu'ils avaient une haute opinion de leur sainteté; alors ils s'irritent et s'impatientent contre eux-mêmes, ce qui dénote une nouvelle imperfection. Souvent ils demandent avec anxiété au Seigneur d'être délivrés de leurs défauts et de leurs mauvaises tendances, mais c'est bien plus pour n'avoir pas à en souffrir et pour vivre en paix que pour être agréables à Dieu. »

Saint François de Sales dit la même chose dans son charmant langage : « Encore que la raison veut que, quand nous faisons des fautes, nous en soyons déplaisants et marris, si faut-il néanmoins que nous nous empêchions d'en avoir une déplaisance aigre et chagrine, dépiteuse et colère. En quoi font une grande faute plusieurs qui, s'étant mis en colère, se courroucent de s'être courroucés, entrent en chagrin de s'être chagrinés, et ont dépit de s'être dépités... Ces colères, dépits et aigreurs, que l'on a contre soi-même, tendent à l'orgueil et n'ont origine que de l'amour-propre qui se trouble et s'inquiète de nous voir imparfaits. » Et le saint docteur fait remarquer très justement que ce qui montre bien qu'il y a là plus de dépit naturel que de vraie contrition, c'est que « ces repentances faites avec impétuosité ne se font pas selon la gravité de nos fautes, mais selon nos inclinations. Par exemple, celui qui affectionne la chasteté se dépitera avec une amertume non pareille de la moindre faute qu'il commettra contre icelle et ne fera que rire d'une grosse médisance qu'il aura commise. Au contraire, celui qui hait la médisance se tourmentera d'avoir fait une légère murmuration,

et ne tiendra nul compte d'une grosse faute commise contre la chasteté et ainsi des autres. » (*Vie dévote*, 3e partie, ch. IX.)

168. *Avarice.* — « Parmi les commençants, dit toujours saint Jean de la Croix (ch. III), un grand nombre se laissent aller à une véritable avarice spirituelle. Jamais ils ne sont satisfaits des dons que Dieu leur accorde, et s'ils se voient pour un instant privés de la consolation qu'ils cherchaient dans les pratiques pieuses, la tristesse et le chagrin les envahissent aussitôt. On en rencontre qui se ne lassent pas d'entendre des conférences spirituelles, de recevoir des conseils, de posséder et de lire de nombreux traités sur ces matières. Le temps se passe bien plus en ces occupations qu'à faire des actes méritoires; ils oublient de pratiquer, comme ils le devraient, la mortification et la perfection de la pauvreté intérieure. En outre, ils ont la passion d'amasser des images, de se surcharger de rosaires, de croix rares et précieuses... D'autres s'entourent d'*Agnus Dei*, de reliques et d'authentiques, comme les enfants le font de leurs jouets. Je ne condamne en cela que l'esprit de propriété et l'attachement que l'on a de ces choses. Leur genre, leur grand nombre, leur valeur comme curiosité sont tout à fait opposés à la pauvreté spirituelle, car l'on ne doit voir dans la dévotion que la chose essentielle et ne prendre de tous ces moyens que ce qui est nécessaire pour l'alimenter. »

169. *Colère.* — « La recherche des douceurs spirituelles est, pour ainsi dire, générale chez les commençants; ils ne savent pas en jouir ordinairement sans commettre beaucoup de fautes qui viennent de la colère. Lorsque ces douceurs et ces délices leur manquent, ils sont frappés d'une morne tiédeur, qui les rend désagréables dans leurs rapports avec le prochain, irascibles à la moindre occasion et vraiment insupportables. Et cet état succède très souvent au recueillement sensible et savoureux de l'oraison. Dès que cette jouissance leur est enlevée, la nature se laisse aller au dégoût et à l'ennui, absolument comme fait l'enfant à qui on enlève le sein où il prenait ses délices. Cet ennui est un effet naturel où il n'y a pas de faute, pourvu que la volonté n'y adhère pas, mais dont l'imperfection doit être purifiée par les aridités et les angoisses de la nuit obscure.

« Il y a encore des commençants que leur zèle inquiet fait tomber dans un autre genre de colère spirituelle. Ils s'emportent

contre les péchés d'autrui, ils observent le prochain, et sont parfois saisis d'un impétueux désir de le reprendre avec indignation. Ils le font même quelquefois comme s'ils étaient la règle souveraine de la vertu. Tout cela est bien opposé à la mansuétude spirituelle. »

Ce n'est pas seulement à propos des défauts qu'ils aperçoivent en autrui que ces chrétiens se montrent impatients et irrités; c'est aussi quand ils ont à subir quelque contrariété ou quelque contradiction. Il est « une imperfection grandement nuisible, au dire de saint François de Sales, de laquelle peu de gens s'abstiennent, qui est que, s'il nous arrive de censurer le prochain ou de nous plaindre de lui, ce qui nous devrait rarement arriver, nous ne finissons jamais, mais recommençons toujours et répétons nos plaintes et doléances sans fin, qui est signe d'un cœur piqué et qui n'a point encore de vraie charité ». (*Lettre à Mme de Brulard*, janvier 1606.)

Mais reprenons le texte de saint Jean de la Croix : « D'autres s'irritent durement contre eux-mêmes à cause de leurs imperfections. Ils sont si impatients qu'ils voudraient devenir des saints en un jour... Plus ils se donnent de mouvement et moins ils avancent, faute d'attendre avec patience que le Seigneur leur donne les grâces nécessaires pour arriver. »

170. *Gourmandise spirituelle.* — « Il y a beaucoup à dire sur ce sujet, car à peine rencontre-t-on un seul commençant, si fervents d'ailleurs que soient ses premiers pas dans la carrière spirituelle, qui ne tombe dans une des nombreuses imperfections auxquelles donne naissance la douceur des débuts dans la vie intérieure; c'est ce plaisir qu'ils recherchent plus que la pureté et la vraie dévotion... Le goût qu'ils y trouvent les porte, par exemple, à se tuer par les pénitences, ou à épuiser leurs forces dans des jeûnes prolongés, sans l'ordre ni le conseil de personne... Vous en verrez d'autres s'obstiner avec leurs maîtres spirituels pour les faire céder à leurs désirs et obtenir, à la fin, comme par force, leur assentiment. Ne parviennent-ils pas à leur fin, ils s'attristent aussitôt comme des enfants; ils sont de mauvaise humeur, et il leur semble qu'ils ne font rien pour le service de Dieu parce qu'ils ne suivent pas leurs inclinations...

« Les personnes dévorées de cette soif des satisfactions les recherchent beaucoup plus dans leurs communions qu'elles ne

s'appliquent à louer et à adorer en toute humilité le Seigneur venu en elles... De même à l'oraison; elles font consister toute son importance dans la dévotion sensible et savoureuse; elles cherchent à se la procurer, à tour de bras, comme on dit, se fatiguant la tête et s'épuisant; manquent-elles leur but, elles sont inconsolables, et la répugnance qu'elles éprouvent à se livrer de nouveau à l'oraison la leur fait abandonner tout à fait. »

171. *Envie et paresse spirituelle.* — « Le bien du prochain cause quelquefois du déplaisir aux commençants. Ils ressentent de la jalousie et des mouvements d'humeur contre ceux qui, plus avancés dans la vie intérieure, les surpassent en mérite. Ils s'attristent de leurs vertus et ne peuvent souffrir qu'on en fasse l'éloge sans aussitôt prendre la contre-partie et chercher à neutraliser autant que possible l'effet de la louange. Toujours avides de prééminence, ils sont très peinés de ne pas être l'objet de la même admiration que les autres...

« La paresse spirituelle porte d'ordinaire les commençants à se traîner avec lenteur dans les exercices où l'esprit a le plus de part. Comme ils sont accoutumés aux consolations sensibles, lorsqu'ils ne les rencontrent pas dans les choses spirituelles, celles-ci leur deviennent à charge... Beaucoup d'entre eux voudraient voir Dieu désirer ce qu'ils désirent; ils s'attristent d'être forcés de subir sa volonté, et ce n'est pas sans une extrême répugnance qu'ils se soumettent à ce divin vouloir... Ils deviennent aussitôt tièdes, si on leur commande quelque chose contre leur gré. Très empressés à la poursuite des jouissances et des délices de l'esprit, ils sont pleins de mollesse dans tout ce qui exige de l'énergie et dans le travail de la perfection. »

Beaucoup d'âmes pieuses, avons-nous dit plus haut, ne montrent pas de ces défauts choquants que le saint auteur vient de nous signaler; elles servent Dieu de bon cœur, marchent par une voie douce et tranquille, répandent autour d'elles l'édification et le bon exemple. On reconnaît pourtant qu'elles ne sont encore qu'au début de la dévotion en ce que les vertus fondamentales, l'humilité, la patience, la mortification, ne sont pas en elles profondément enracinées; une petite épreuve, une humiliation les trouve trop sensibles; aussi se laissent-elles aller à beaucoup de fautes de surprise et de fragilité.

CHAPITRE III

Piété aride

§ 1. — *Diminution des faveurs sensibles*

172. De cette doctrine de saint Jean de la Croix il ressort donc que les âmes chrétiennes, arrivées à ce point de la vie spirituelle, sont pleines de louables dispositions, mais encore bien éloignées de la perfection.

Il est des chrétiens qui en demeurent là toute leur vie; ils sont trop inconstants, trop faibles dans la lutte contre eux-mêmes pour mériter de s'élever plus haut. Mais, tout en se maintenant à ce point, ils éprouvent dant leur état intérieur un changement notable; *les consolations sensibles leur sont peu à peu retirées*, ils ne reçoivent plus en si grande abondance ces secours qui suppléaient si puissamment à leur faiblesse. Ils se soutiennent toutefois grâce à la solidité de leur foi, et aussi par suite des bonnes habitudes acquises, habitudes, il est vrai, insuffisantes à les pousser plus avant, mais qui suffisent à les empêcher de reculer.

A ce propos, faisons en passant cette remarque consolante que ces habitudes, tout en diminuant pour eux la difficulté, ne diminuent point leur mérite. En effet, elles sont acceptées, consenties, aimées; tous les actes qui en procèdent, on les a voulus, on les veut encore; ils sont donc libres et méritoires.

Puisque nous parlons de l'aridité, il importe de la définir. Certains auteurs semblent confondre l'aridité avec la tendance aux distractions ou avec l'impuissance; ces états d'âme *sont cependant différents, bien que souvent unis*. L'âme qui est poursuivie par les *distractions* ne pense pas autant qu'elle le voudrait aux vérités de la foi; mais par moments elle peut s'en pénétrer et en être émue. L'âme qui est dans l'*impuissance* gémit de ne pouvoir faire des considérations, s'arrêter à des pensées réconfortantes, sa raison semble paralysée, elle peut se rappeler en gros, certaines vérités, mais non les approfondir, incapable qu'elle est de réflexions suivies. Il peut arriver, au contraire, qu'une âme soit dans l'*aridité* et fasse de sérieuses considérations, qu'elle se représente sans difficulté les mystères de la

foi; mais tous ces raisonnements, souvenirs, représentations, qui la fortifient, ne la touchent pas. Ils peuvent déterminer la volonté à agir pour Dieu, mais sans causer d'émotion dans la partie sensible.

L'aridité n'est donc que la diminution ou la soustraction des douceurs sensibles.

173. D'où vient cette diminution des grâces sensibles?

Parlant plus haut (nº 162) de la soustraction momentanée des consolations spirituelles, nous avons dit qu'elle avait souvent pour cause l'infidélité des âmes chrétiennes. Leur lâcheté, leur négligence à répondre aux appels de la grâce fait que Dieu ne se montre plus aussi prodigue de ses faveurs; leurs péchés, leurs attaches coupables aux choses mondaines, qui leur causent mille tracas et préoccupations, qui donnent lieu à toutes sortes de désirs et absorbent toute l'activité de leur cœur, les empêchent de goûter les choses divines.

Nombre de personnes pieuses, quand elles tombent dans ces sécheresses, ne savent pas en reconnaître les causes véritables : elles ne s'avouent pas qu'elles répondent mal aux inspirations de la grâce, qui les pousse à une vie de recueillement et d'abnégation. Elles contristent l'Esprit-Saint par leurs infidélités et elles s'étonnent qu'Il devienne moins pressant et qu'Il leur accorde moins de consolations. Le défaut de charité envers le prochain est aussi pour elles une cause fréquente de sécheresses. Si elles s'appliquaient à voir dans leurs frères les qualités surnaturelles, leur foi, leur éloignement du mal, leur attachement au bien, tout ce qui en eux ravit le cœur de Dieu, tout ce qui, étant le principe de leur mérite, demeurera éternellement, et fera pendant les siècles des siècles leur sublime beauté, Dieu serait content; Il déverserait en elles quelques parcelles de sa joie divine. Elles s'arrêtent au contraire à considérer les défectuosités humaines, qui pourtant passeront un jour sans laisser de traces; elles regardent le prochain, non avec les yeux de la foi, mais d'un regard tout humain; alors les moindres travers les choquent, les aigrissent, les impatientent et étouffent ainsi les doux sentiments de la piété que la grâce tendait à faire naître en leurs cœurs.

Par ailleurs, *assueta vilescunt ;* les facultés sensibles, — et en cela elles sont bien inférieures aux facultés spirituelles — en arri-

vent assez promptement à n'être plus touchées par les objets qui autrefois les impressionnaient vivement. C'est un fait reconnu que la sensibilité s'émousse. Il est donc naturel que l'influence des grâces sensibles ne se maintienne pas toujours dans le même degré d'intensité.

Enfin et indépendamment de ces causes, la Providence peut agir directement dans le même sens. Il ne serait pas bon, en effet, pour l'âme chrétienne de demeurer indéfiniment dans cet état de sensibilité émue, car elle n'y pourrait atteindre la vraie perfection.

174. Dieu, pour la purifier, lui enlève donc, au moins par intervalles et pour un temps, les consolations sensibles. Les émotions suaves qu'elle éprouvait jadis au souvenir des vérités religieuses ou dans l'exercice des œuvres de piété cessent alors de se faire sentir; les considérations les plus frappantes laissent le cœur froid et comme impassible; du reste, l'esprit ne s'arrête que difficilement à ces considérations; l'imagination a peine à se représenter les mystères qui autrefois l'impressionnaient vivement, du moins elle ne peut s'y fixer; aux consolations ont succédé les aridités et un dégoût inexprimable et universel.

A cela peuvent s'ajouter des peines de cœur, des chagrins très sensibles, des tentations vives et prolongées.

Or, nous laissons de côté les âmes trop lâches chez lesquelles la sécheresse n'a été que la suite de l'infidélité, et qui doivent, pour reconquérir des grâces plus puissantes, corriger leurs manquements et se montrer généreuses. Nous passons également sous silence, pour le moment, les âmes fortes qui sortent de cette épreuve plus aimantes et plus saintes; et nous voulons parler de celles qui, sans être aussi coupables que les premières, ne sont pas aussi courageuses que les secondes; leur aridité semble voulue de Dieu pour leur avancement, mais leur peu de courage et de constance empêche l'action purificatrice de produire son effet.

§ 2. — *Défauts de ceux qui supportent mal l'épreuve des sécheresses*

175. C'est à ce moment, d'après le P. Libermann (*Ecrits*, p. 227) « que *le grand et très grand nombre d'âmes quittent la vraie voie de leur oraison par les inquiétudes, les découragements, les fausses persuasions, l'entêtement, la raideur et les autres défauts*

auxquels elles se laissent aller, par leurs impatiences, leur amour-propre et le désir de surmonter ces difficultés. Il faut absolument qu'elles renoncent à toutes leurs idées propres et qu'elles se soumettent à l'épreuve avec une grande humiliation intérieure devant Dieu. *Elles ont grand besoin d'un bon directeur en ce moment, et encore plus d'une obéissance parfaite...* »

« Les âmes » *qui n'ayant pas répondu assez généreusement aux grâces divines, n'ont été que peu de temps dans l'état de jouissances sensibles ou n'en ont pas été abondamment favorisées* « *ordinairement soutiennent mal cette purgation douloureuse des sens* [1] ; généralement parlant, elles tombent dans les défauts marqués plus haut et finissent par un de ces trois états : 1° Ou elles tombent dans un état de scrupules, d'incertitudes, d'embarras de conscience dont elles ont bien de la peine à se tirer, et dont elles ne se tirent quelquefois jamais, ou ne se tirent que pour tomber tout à fait dans le relâchement et la dissipation; 2° ou bien elles se détraquent, quittent ou négligent l'oraison, et se mettent à chercher leur plaisir et leur contentement dans les créatures ou dans les satisfactions de l'amour-propre; 3° ou elles sont dans un état de travail pour aller à Dieu, dans un état d'oraison petit et faible; elles restent partagées entre Dieu et les créatures, et ne parviennent jamais à une véritable sainteté.

« Un grand nombre d'entre elles servent cependant Dieu et travaillent véritablement à sa gloire. Elles se perfectionnent dans leur état et acquièrent beaucoup de mérites, mais il leur reste toujours beaucoup de défauts et d'attaches à elles-mêmes, à leurs propres sens et aux créatures. Ces âmes se font toutes sortes d'habitudes imparfaites et de besoins des choses créées.

[1] Est-ce là le phénomène que saint Jean de la Croix appelle la *nuit des sens*, et dont nous aurons à parler plus amplement? Il est vrai que l'on ne trouve pas dans les âmes dont il est ici question cette recherche de Dieu, cette soif de Dieu qui est l'élément caractéristique de la nuit des sens, et une marque que cette soustraction des grâces sensibles est une épreuve ménagée par la Providence, et non une suite du relâchement. Cependant, il se peut que, dans les deux cas, le principe soit le même; mais chez les imparfaits, ou bien le souvenir de Dieu a promptement disparu, dès qu'ils ont cédé au dépit et au découragement, ou bien leur défaut de soumission et de générosité a empêché le Seigneur d'achever son œuvre et de leur faire sentir cette attraction puissante qu'Il exerce sur les cœurs plus détachés et plus aimants.

Elles n'ont jamais une générosité complète, elles ne volent pas dans les voies de Dieu, mais elles y marchent; elles ne font pas leurs actions d'une manière parfaite et pure; elles en font cependant beaucoup pour l'amour de Dieu, mais par un amour souvent mélangé et qui, malgré cela, ne laisse pas d'être bon et vrai.

« Ces âmes font beaucoup d'actions et se livrent quelquefois, des temps considérables, à des occupations purement naturelles, qui n'ont d'autre utilité ni fin que celle de leur faire plaisir. Les actions qui sont nécessaires, comme le boire, le manger, la récréation, elles les font par motifs et principes humains, au moins très souvent. Ces personnes se délectent et prennent jouissance dans le plaisir qui se rencontre à faire ce genre d'actions, même lorsqu'elles dirigent leur intention d'une manière surnaturelle. Elles sont quelquefois très bonnes et agréables à Dieu, et très occupées à procurer sa gloire, malgré ces imperfections, dans les actions surnaturelles, par exemple (s'il s'agit d'âmes sacerdotales) dans la célébration de la sainte messe, la confession, la prédication, etc., où elles mêlent toujours une foule de défauts et d'imperfections.

« Il y en a cependant qui mettent un soin très grand à se préparer à ces saintes occupations et à tâcher de s'en acquitter le mieux possible; mais, malgré cela, elles y mêlent toutes ces imperfections et défauts. D'autres fois, après des préparations très considérables et très soigneuses, elles tombent dans de grandes fautes dans l'exercice de ces saintes fonctions, quelquefois avant, quelquefois après.

176. « Tous ces défauts viennent de ce que les puissances supérieures ne vont à Dieu que par les sens, qu'elles sont, pour ainsi dire, dépendantes des facultés sensibles, et que ces dernières ne peuvent jamais obtenir une grande perfection par elles-mêmes; leur unique perfection consiste à se tenir en repos, en docilité, soumission et dépendance des puissances supérieures et à n'agir que par leur impulsion. La perfection d'un inférieur est d'obéir et non de commander. Cette conduite de l'âme abandonnée aux puissances inférieures est une conduite aveugle : elle ne saurait acquérir la parfaite prudence. Elle rencontre quelquefois juste, quelquefois non.

« Il résulte de là que l'âme est dans l'ignorance de ce que Dieu

demande d'elle; elle ignore encore ses dispositions propres et se laisse entraîner dans une foule de pièges et d'illusions. Sa conduite est aussi une conduite passionnée : *elle juge et agit souvent par impulsion et prévention.* »

Le Vénérable auteur explique donc cet état imparfait par la prédominance des facultés sensibles, qui sont toujours avides de jouissances et empressées à se satisfaire; les facultés supérieures, intelligence et volonté, n'ayant pu se dégager suffisamment pour agir par elles-mêmes, comme chez les âmes contemplatives, demeurent faibles et impuissantes, et il est comme impossible à l'âme de pratiquer la véritable abnégation chrétienne.

177. « Les facultés supérieures, dit le P. Libermann, ne vont à Dieu que par les sens [1]. » Ainsi, pour qu'elles s'unissent à Dieu dans une prière fervente, ou encore pour que la volonté conçoive de fortes résolutions, il faut que les sens soient favorablement disposés, comme cela arrive, par exemple, devant certains spectacles, certaines pompes religieuses vraiment saisissantes; ou bien il faut que l'imagination soit vivement impressionnée et le cœur ému. Alors tout va bien; mais si l'âme est dans la sécheresse, sa générosité l'abandonne. Ainsi encore on sera capable de certains sacrifices, parfois même assez pénibles, s'ils sont agréables à l'imagination et s'ils apparaissent sous un jour favorable; mais si les facultés sensibles ne sont pas touchées, si la raison seule envisage froidement la bonté de l'acte à accomplir, alors plus de ressort, plus d'élan; on retombe inerte et impuissant.

Pour le même motif, ces âmes « ont la dévotion facile lorsque tout leur va à souhait, tandis qu'elle est nulle dans les contrariétés. C'est le contraire de ce qui arrive aux âmes fortes et solidement à Dieu : celles-ci n'éprouveront jamais plus de bonheur, de dévotion que lorsqu'elles sont accablées de peines, et elles semblent être vides lorsqu'elles réussissent. « (Vén. Libermann, *Ecrits*, p. 591.)

Enfin, il en est de même dans les tentations. On les surmonte facilement quand les grâces sensibles sont abondantes, mais si

[1] Il ne faudrait pas prendre ces paroles au pied de la lettre, la pensée de l'auteur n'est pas aussi absolue; elle est du reste facile à saisir.

elles font défaut, on est fort exposé à être vaincu. Ainsi, ces âmes sont réellement dans une disposition sincère de ne pas pécher, elles voudraient même éviter les fautes légères, mais, comme elles ont en tête une foule de préoccupations toutes naturelles, elles sont fort souvent surprises et cèdent avec une demi-advertance à des mouvements rapides d'amour-propre, d'impatience, de vanité, etc.; la plupart de leurs fautes sont des fautes de ce genre. Si elles ont le temps de la réflexion, elles succombent moins facilement; cependant, même dans ce cas, si leur intérêt est en jeu, ou si la passion est surexcitée, elles ne peuvent se résoudre à sacrifier leur intérêt, à surmonter cette passion. Prises alors entre cette double alternative ou de pécher ou de se faire violence, et voulant éviter l'un et l'autre, elles cherchent à se faire illusion et se payent de mauvaises excuses. Au fond, elles ne parviennent point à se tromper entièrement, et elles ont bien conscience de leur faute; mais ces fautes commises à contre-cœur et non de parti-pris, tiennent plus à la fragilité qu'à la malice. Il y entre toutefois de la lâcheté.

178. De même, et plus facilement encore, cèdent-elles à bien des désirs qu'elles savent n'être point inspirés par des motifs surnaturels; mais là aussi elles cherchent à se couvrir de prétextes spécieux. « Quand nous avons envie de quelque chose, dit le P. Lallemant, mille raisons se présentent pour colorer notre passion. L'on se trompe, lorsqu'ayant formé quelque dessein par l'instinct de la nature, on cherche encore quelque raison du côté de la grâce, pour appuyer ce dessein : je vais voir Monsieur un tel; aussi bien l'exhorterai-je à faire une retraite. Pour l'ordinaire cet *aussi bien* vient d'un mauvais principe; c'est une invention de l'amour-propre, ingénieux à trouver de semblables raisons. » (4e *Princ.*, ch. VI, art. 4.)

Si le P. Lallemant avait vécu de nos jours, il eût peut-être donné à cette remarque une autre forme; il nous eût montré ces gens circonspects qui, devant un devoir pénible, se dérobent et savent si bien trouver à leur inaction des excuses habiles : « Restons en paix, évitons ce tracas, ne nous embarrassons pas de cette affaire; *aussi bien* pourrait-il de notre intervention résulter de vrais inconvénients. » Hélas ! ce n'est point ces inconvénients que l'on redoute, car il y en a souvent de plus grands à se soustraire au devoir, mais le cher repos serait sacrifié.

Peut-être, cependant, à la réflexion, ces prudents se décideront-ils à agir, quoi qu'il leur coûte, car que penseraient les gens de bien? Le désir de leur estime et de leur approbation l'emporte alors sur l'amour du repos, la vanité est plus forte que la lâcheté. Voilà ce que l'on rencontre chez des chrétiens convaincus, qui croient avoir et qui ont en effet de la piété.

179. Nous disons qu'au fond ces chrétiens ne se font pas illusion; il en est cependant beaucoup qui, à la longue, finissent par s'abuser et qui se laissent aller à des défauts véritables sans en avoir pleinement conscience; ils sont alors, par rapport à certaines imperfections et à certaines fautes légères, comme les pécheurs endurcis à l'égard des fautes mortelles, ils n'en font presque plus de cas, et n'en ressentent plus de remords.

Les uns en viennent à prendre pour de la fermeté ce qui n'est qu'un désir très naturel de voir leurs volontés exécutées, et à regarder comme une qualité la raideur qu'ils apportent dans leurs caprices. D'autres appellent sentiment de dignité ce qui est un véritable amour-propre, ou encore grand esprit d'ordre ce qui n'est que l'amour du bien-être. Ceux-ci décorent du nom de zèle ce qui n'est qu'un besoin naturel d'agir ou de contenter leur vanité. Ceux-là nomment décision ce qui n'est que précipitation; prudence ce que saint Paul appellerait la sagesse de la chair, *sapientia carnis*. Ceux qui se plaisent dans les jugements sévères et injustes prennent pour l'amour de la vérité et le zèle du bien ce qui est l'effet de l'amour-propre et de l'estime de soi-même; l'aigreur qui remplit leurs discours devrait leur faire comprendre qu'ils ne sont point inspirés par l'Esprit de Dieu. On verra des gens d'une piété pourtant sincère s'acquitter négligemment de leurs devoirs d'état, parce que, toujours occupés d'eux-mêmes, ils passent une partie de leur vie dans le soin de leur personne; ils ont fini par se persuader que leur santé trop délicate exigeait les plus minutieuses précautions. On en verra encore qui, trop attachés aux biens de ce monde, poussent à l'excès les préoccupations d'intérêts et se donnent naïvement comme des modèles d'ordre et d'économie.

Parmi ces âmes abusées, quelques-unes, plus que d'autres se trompent, et, par l'ardeur qu'elles témoignent pour leur avancement peuvent tromper leurs directeurs, qui les entendent parler et ne les voient pas agir. Ces âmes avides de perfection parlent

volontiers du prix des croix, de la beauté du sacrifice, de la nécessité de l'union à Dieu; mais elles ne comprennent pas en quoi consiste la véritable abnégation, et, sans bien s'en rendre compte, elles ne désirent pas la pratiquer. Dieu ne leur donne pas les lumières qu'elles ne veulent pas avoir. L'imagination, qui domine chez ces personnes, leur peint sous de vives couleurs la vie parfaite, et parce qu'elles se sentent éprises de cet idéal, elles se croient animées des meilleures dispositions; mais elles ont peu d'énergie pour le bien, elles excusent leurs faiblesses et même elles les justifient; elles trouvent toujours des raisons de suivre leurs goûts, de faire leur propre volonté, et elles se mettent peu en peine de corriger leurs défauts. Les quelques sacrifices qu'elles font — souvent plus par nécessité que par amour — coûtant beaucoup à leur lâcheté, leur semblent très méritoires et leur donnent une estime exagérée d'elles-mêmes; et elles ne voient pas qu'en refusant de faire d'autres sacrifices plus importants, elles se ferment le chemin de la perfection.

Quelle stupéfaction éprouveront ces âmes abusées, au jour de leur comparution devant le Juge suprême, quand, tout voile étant enlevé, le tableau de leurs misères leur sera présenté à une lumière qui en éclairera les moindres détails.

Toutes les âmes pieuses ne sont pas aussi aveugles sur leurs défauts. Il en est beaucoup qui, plus sincères avec elles-mêmes, reconnaissent leurs faiblesses, les déplorent et voudraient s'en défaire, mais ne combattent que mollement et avec inconstance. « On passe ainsi des années entières et souvent toute la vie à marchander si on se donnera tout à Dieu. On ne peut se résoudre à faire le sacrifice entier, on se réserve beaucoup d'affections, de desseins, de désirs, d'espérances, de prétentions, dont on ne veut pas se dépouiller pour se mettre dans la parfaite nudité d'esprit, qui dispose à être pleinement possédé de Dieu. » (Lallemant, 2e *Principe*, Section I, ch. 1er, art. 2.)

180. Il y en aurait long à dire sur ce mélange de bien et de mal, de qualités et de défauts qui se trouvent chez les chrétiens dont nous parlons. Ils ont des vertus réelles, un désir sincère et habituel de servir Dieu, ils commettent peu, et même pour la plupart ils ne commettent pas de fautes graves; ils ne passent pas de jour sans penser souvent à Dieu; s'ils sont honorés du sacerdoce, ils auront du zèle, de la régularité, un louable attache-

ment à leurs fonctions saintes. Toutes ces bonnes qualités sont dues à leur foi ardente, foi qui s'est développée, avons-nous dit, sous l'influence des grâces sensibles que Dieu leur a accordées, et qui est entretenue par leur vie de piété, la pratique de certaines vertus et la fidélité à la prière.

Mais elle est longue aussi la liste de leurs défauts : inconstance, amour-propre, grand amour de leurs aises, attachement souvent opiniâtre à leurs idées ou à leurs caprices; le même homme qui se dépensera sans compter, parce que l'exercice du zèle lui est agréable, ne pourra souffrir la contradiction. Celui-ci cherchera à rabaisser les autres, surtout ceux qui, opérant sur le même terrain, lui portent ombrage; il contestera leurs connaissances, leur prudence, leur savoir-faire; il incriminera leurs intentions; tout cela sans doute d'une manière peu consciente, mais qui cependant n'est pas exempte de faute.

181. L'abnégation chez tous ces chrétiens du troisième degré n'est pas nulle, mais elle est incomplète; *ils ne semblent pas comprendre tout le prix du parfait renoncement, ils n'y aspirent pas.* De là il résulte que leurs vertus et leurs imperfections non seulement se succèdent, mais se mélangent souvent dans l'accomplissement d'une même œuvre. Ainsi, quand ils exercent le zèle, ils mêlent à des pensées de foi beaucoup d'agitation purement naturelle; ils s'appuient fort sur les moyens humains et n'ont pas en Dieu cette confiance absolue qui donne aux âmes parfaites une si tranquille énergie et une pleine possession d'elles-mêmes.

Dans l'édifice que chacun de nous bâtit pour l'éternité, il y a, dit l'Apôtre (I. Cor., III, 12), des matériaux de valeur bien diverse; tout passera par le feu : l'or, l'argent, les pierres précieuses s'y purifieront; le bois, le foin, le chaume y seront consumés. Ceux dont nous parlons mettent sans doute dans leur œuvre de chaque jour des matériaux de prix, mais ils y laissent entrer aussi beaucoup d'éléments vils, qui deviendront autant d'aliments pour le feu purificateur.

En attendant « le jour du Seigneur, où l'œuvre de chacun apparaîtra comme elle est..., *uniuscujusque opus manifestum erit, dies enim Domini declarabit*, il n'est pas facile à l'œil humain d'apprécier la valeur de l'édifice. Parfois sous une couche de riches métaux se cachent des matériaux moins précieux; parfois,

au contraire, l'or et l'argent sont dissimulés sous des dehors vulgaires : chez les uns ce sont les qualités, chez les autres ce sont les défauts qui se montrent à première vue. Tout jugement précipité risque fort d'être erroné.

182. On peut toutefois assurer, sans crainte d'erreur, que les défauts plus ou moins visibles que nous avons attribués aux chrétiens de cette catégorie, nuisent grandement à leurs mérites ; et s'ils sont obligés par état de travailler au salut et à la sanctification des autres, — beaucoup de prêtres et de religieuses doivent être classés dans cette troisième demeure — des imperfections aussi nombreuses font grand tort à leurs œuvres. Trop pleins d'eux-mêmes, ces ouvriers évangéliques « ne font rien purement pour Dieu ; ils se cherchent en tout et mêlent toujours secrètement leur propre intérêt avec la gloire de Dieu dans leurs meilleures entreprises ».

Voyez comme ils se dépitent et sont tentés de se décourager quand leurs œuvres n'ont pas tout le succès désirable ; s'ils tenaient tant à réussir, c'était bien pour la gloire de Dieu, mais c'était aussi — leur dépit en est la preuve — pour leur satisfaction personnelle.

Tant qu'ils ne seront pas plus avancés dans le renoncement, leurs travaux, leur activité paraîtront peut-être fort efficaces, eux-mêmes ne seront pas les derniers à les croire tels ; en réalité leur zèle, sans être stérile, ne produira pas de grands fruits.

183. Sainte Thérèse décrit, comme nous l'avons fait, l'état des âmes de la troisième demeure ; elle signale ce mélange de piété et d'imperfection que l'on rencontre chez elles :

« J'ai connu, dit-elle, des personnes, et je crois pouvoir dire en assez grand nombre, parvenues à cet état. Elles avaient mené pendant de nombreuses années une vie correcte ; l'âme, le corps, tout en elles était bien réglé, autant qu'on en pouvait juger, et voilà qu'après ces années de fidélité, lorsqu'on pouvait croire qu'elles foulaient le monde sous leurs pieds, du moins qu'elles en étaient complètement désabusées, Dieu venant à les éprouver dans des choses de peu d'importance, elles se laissaient aller à tant d'inquiétudes, à de telles angoisses de cœur que j'en étais tout interdite, et même je craignais pour elles...

« Quelque chose de semblable se passe pour peu qu'on méprise ces personnes ou qu'on touche à leur honneur. Souvent, il est

vrai, Dieu leur fait la grâce de bien le supporter, car Il aime à rendre la vertu recommandable, Il ne veut pas que l'estime qu'on a pour elle souffre d'atteinte; de plus Il veut récompenser ces âmes de leurs fidèles services, car Il est si bon, Lui, notre vrai Bien; mais, même dans ce cas, il leur reste une inquiétude qu'elles ne peuvent maîtriser, et qui ne cesse pas de sitôt. Et pourtant, ô grand Dieu, ces personnes-là n'ont-elles pas tant et tant de fois considéré les souffrances du Seigneur, et compris combien il est bon de souffrir, et même ne le désirent-elles pas? Que dis-je, elles voudraient que tout le monde imitât leur vie! Plaise au Ciel qu'elles ne rejettent pas sur les autres la cause des peines qu'elles subissent et ne s'en attribuent que le mérite. »

La Sainte donne d'autres exemples des défauts que l'on rencontre dans cette troisième demeure : une attache plus ou moins avouée aux biens de ce monde, l'empressement à les augmenter, et cette crainte excessive d'en trop faire, de dépasser les limites de la prudence, de compromettre son repos ou sa santé au service du bon Maître, etc. Telles sont les faiblesses que blâme avec raison sainte Thérèse; on les trouve en effet chez ces âmes sincèrement bonnes qui, du reste, ont bien conscience de leur mérite, mais qui sont encore loin de la perfection.

§ 3. — *Défauts provenant du tempérament*

184. Dans toutes les âmes dont nous avons parlé jusqu'ici les défauts de tempérament restent très apparents. On les remarque surtout dans les premiers degrés de la vertu; ils deviennent moins choquants, mais ne disparaissent pas, pendant la période des consolations sensibles; ensuite ils redeviennent plus visibles, si l'âme cesse de s'élever dans la vertu. Le tempérament est en effet une disposition naturelle provenant de l'organisme : tant que les puissances supérieures de l'âme ne sont pas assez fortes pour résister aux impulsions des facultés inférieures, le tempérament fait vivement sentir son action.

Avant la faute originelle tous les éléments du corps humain étaient dans un équilibre parfait, aucun n'avait sur les autres une prépondérance nuisible; depuis le péché, ce bel ordre a disparu. Sans doute chez certaines personnes les divers principes d'activité, de modération, d'impressionnabilité, de

fermeté, se contrebalancent très heureusement; mais chez beaucoup d'autres l'un des éléments a une grande puissance et les autres une action très faible; l'organisme alors est mal harmonisé et exerce sur l'âme une influence fâcheuse.

On distingue assez généralement les tempéraments sanguin, lymphatique, nerveux et bilieux. Qu'on ait raison ou non d'attribuer à la prédominance des éléments désignés par ces mots les caractères que nous allons décrire, nous ne l'examinerons pas : cette question n'est pas de notre compétence; mais on ne peut contester l'existence des caractères eux-mêmes; le lecteur nous permettra de les rattacher, ne serait-ce que parce que cette hypothèse est généralement admise, à l'influence de ces divers éléments.

185. Il se rencontre des personnes qui par disposition native sont ardentes mais peu réfléchies, actives mais inconstantes, aimables et prévenantes quand rien ne les choque, mais, quand elles se heurtent à quelque obstacle, vives et impatientes; leur mauvaise humeur est du reste passagère et ne dégénère point en rancune. Elles sont optimistes, mais parce qu'elles voient tout en rose et ne prennent guère le temps de réfléchir, elles sont imprudentes : quand on leur expose une affaire, en trois mots, elles veulent la régler. Elles ne sont ni molles ni paresseuses, ne manquent pas d'initiative, se mettent de bon cœur au travail, mais facilement elles deviennent ombrageuses, jalouses quand d'autres réussissent mieux qu'elles. Elles sont d'une humeur agréable, souvent d'une gaieté expansive, elles ont un esprit primesautier, prompt aux réparties, mais sont mobiles, brouillonnes et téméraires. Le sang, quand il est vif et bouillonnant, et quand les autres éléments ne viennent pas modérer son action, serait, croit-on, le principe de ces qualités et de ces défauts; aussi appelle-t-on ce tempérament le tempérament sanguin.

186. Tout autres sont les défauts que l'on attribue au tempérament lympathique, à savoir la lenteur, l'insouciance, la mollesse : « Je ne puis pas, c'est trop difficile, c'est impossible » telle est la plainte qui s'échappe fréquemment des lèvres du lymphatique; le sang paraît figé dans ses veines, et rien ne peut l'échauffer. Son indolence le préserve des grands crimes, mais tant qu'elle n'aura pas fait place à une énergie surnaturelle, elle le rendra incapable de vraie vertu. Quand l'élément qui

LIVRE III

TROISIÈME DEGRÉ

LES AMES PIEUSES

PREMIÈRE PARTIE

LES PHASES DE LA PIÉTÉ

CHAPITRE PREMIER

Comment l'âme parvient à la vie illuminative

§ 1. — *Les consolations sensibles*

151. Il faut à l'homme des années pour passer de la première enfance à la vigueur de la jeunesse; de même le chrétien n'arrive pas du premier coup à cette résolution sincère et durable de s'adonner sérieusement au service de Dieu, disposition qui marque la jeunesse de la vie spirituelle.

« Les anciens Pères, dit saint Dorothée, tenaient pour une maxime constante que ce que l'esprit n'embrasse point avec joie ne saurait être de longue durée. » Tant que la pratique de la piété est sans grand charme pour l'âme, celle-ci pourra bien, de temps en temps, en produire les actes; elle fera même de louables et pénibles efforts, mais, selon l'axiome « ce qui est violent ne dure pas », elle manquera de constance, et aux moments de dévotion succèderont des périodes peu ferventes. Comment sera-t-elle donc amenée à marcher d'un pas soutenu dans les voies de la piété? par les douceurs sensibles qu'il lui sera donné d'y goûter.

Nous avons dit, en effet, (nº 76) que certains chrétiens, après avoir paru longtemps stationnaires dans les degrés inférieurs, semblent soudain fortement touchés de la grâce; ils prennent

goût aux choses de la piété, ils éprouvent un attrait plus grand au service de Dieu : les exercices de la prière, la fréquentation des sacrements deviennent pour eux pleins de charme, leur esprit paraît avoir reçu de nouvelles lumières et une intelligence plus vive des vérités chrétiennes, mais surtout leur cœur attendri savoure bien mieux qu'auparavant les douceurs de la dévotion.

152. Chez les uns cette action miséricordieuse de Dieu s'exerce dès le début de la conversion, chez d'autres dès l'adolescence, quand la raison est suffisamment développée. Le plus souvent, cependant, c'est après avoir servi Dieu pendant un temps plus ou moins long, avec fidélité, mais sans grande ardeur, que l'âme éprouve cette poussée de grâce si salutaire et si utile à son avancement. Cette faveur de Dieu vient parfois sans que le fidèle ait rien fait de plus qu'à l'ordinaire; dans ce cas, c'est souvent à l'occasion de quelque événement extérieur que s'opère cet heureux changement : mission, carême, retraite, pèlerinage; d'autres fois, et plus souvent, croyons-nous, ce sera comme une récompense d'efforts un peu plus généreux que de coutume. C'est, d'après sainte Thérèse, la persévérance dans le bien et la victoire dans les combats qui ouvrent ces troisièmes demeures. L'âme a donc déjà fait preuve d'une certaine fidélité quand Dieu, pour aider sa faiblesse encore bien grande, lui communique ses grâces puissantes, pleines de suavités et de charmes.

« Lorsqu'on commence à se donner à Dieu, dit le P. Grou, Il nous traite d'abord avec beaucoup de douceur pour nous gagner; Il répand dans l'âme une paix, une joie ineffables; Il nous fait trouver du goût à la retraite, au recueillement, aux exercices de piété; Il nous facilite la pratique de la vertu; rien ne coûte, on se croit capable de tout. » (*Manuel des âmes intér.*, p. 22.)

« Notons-le bien, dit saint Jean de la Croix, dès que l'âme a pris la ferme résolution de servir Dieu, le Seigneur a coutume de la diriger dans les voies spirituelles, en la traitant comme une tendre mère qui nourrit son enfant. Elle le réchauffe sur son sein, lui donne un lait bien doux, une nourriture délicate; elle le porte dans ses bras, le comble de caresses et de gâteries. Mais, à mesure qu'il grandit, la mère le sèvre peu à peu de toutes ces jouissances; elle lui retire le sein dont elle le détourne en oignant ses mamelles d'une substance amère, elle cesse de le porter

dans ses bras et le force à marcher de lui-même; elle lui fait perdre les faiblesses de l'enfance et le prépare à des habitudes plus fortes et à des œuvres plus grandes. La grâce de Dieu, comme une mère aimante, tient la même conduite à l'égard de l'âme qu'elle vient d'engendrer de nouveau en lui communiquant une nouvelle ferveur. Tout est douceur pour cette âme, elle goûte avec suavité le lait des faveurs spirituelles; nul obstacle ne l'arrête, les exercices de piété n'ont que des attraits pour elle. Dieu la porte, en vérité, amoureusement sur son sein, comme un enfant à la mamelle. Aussi le bonheur de cette âme consiste-t-il à passer de longues heures en oraison; les pénitences font son bonheur; les jeûnes la réjouissent; sa consolation est de fréquenter les sacrements et de boire à longs traits à la coupe des communications divines. » (*Nuit obsc.*, I, 1.)

En même temps qu'elles développent dans l'âme un vif attrait pour les choses de la piété, ces jouissances spirituelles dégoûtent des vanités et des plaisirs mondains : « Je ne m'ébahis pas, ma chère cousine, écrivait saint François de Sales, si Dieu, vous donnant le goût de sa présence, vous a, petit à petit, dégoûtée du monde. Sans doute, ma fille, rien ne fait trouver le nicotin si amer que de se nourrir de miel. Quand nous savourerons les choses divines, il ne sera plus possible que les mondaines nous reviennent donner appétit. » (*Lettre* 885, édition Briday.) « Ce sont là, dit ailleurs ce saint Docteur, des grains sucrés que Dieu donne à ses petits enfants pour les amorcer; ce sont des eaux cordiales qu'il leur présente pour les conforter; ce sont aussi quelquefois des arrhes des récompenses éternelles. » (*Vie dévote*, 4e partie, ch. XIII.)

§ 2. — *Nature de ces jouissances spirituelles*

153. Pour traiter cette question, il nous faut faire ici un peu de psychologie et rappeler brièvement les principes philosophiques sur lesquels est basée la distinction des facultés de l'âme.

Les êtres qui s'offrent à l'âme sont de deux sortes : les uns sensibles, les autres purement spirituels. Les premiers sont perçus ou par les sens extérieurs, la vue, l'ouïe, le goûter, etc.,

ou par l'imagination qui est aussi un sens « un peu plus intérieur que les autres, mais dans le fond aussi grossier, puisque après tout, ce qui y entre n'est toujours que corps ». (Bossuet, *Instruction sur les états d'oraison*, Livre V.) Ce qui est spirituel est perçu par l'intelligence ou la raison. C'est par l'intelligence que nous atteignons le monde des esprits, Dieu, les anges, l'âme humaine; c'est par l'intelligence que nous découvrons les qualités morales de nos semblables; c'est par la raison que nous apercevons les avantages que nous procurera telle ou telle mesure.

154. Aux connaissances fournies par les sens et la raison correspondent des mouvements de l'âme qu'on appelle en langage philosophique passions, et sentiments dans la langue courante. Ainsi à la perception d'un objet bon, agréable, succède instinctivement un mouvement d'attraction vers cet objet; si l'objet est mauvais ou répugnant, c'est un mouvement de répulsion. Si l'objet aimé est possédé, c'est la joie; s'il est enlevé, c'est la tristesse.

La faculté qui produit ces divers sentiments est nommée appétit ou faculté appétitive. Ce mot indique proprement le mouvement d'amour ou d'inclination vers le bien perçu par les sens ou l'intellect, parce que ce mouvement est le premier de tous, et celui d'où procèdent tous les autres. « Les autres passions, dit Bossuet, se rapportent au seul amour qui les enferme et les excite toutes. La haine de quelque objet ne vient que de l'amour qu'on a pour un autre : je ne hais la maladie que parce que j'aime la santé; je n'ai d'aversion pour quelqu'un que parce qu'il met un obstacle à posséder ce que j'aime. Le désir n'est qu'un amour qui s'étend au bien qu'il n'a pas, comme la joie est un amour qui s'attache au bien qu'il a. La fuite et la tristesse sont un amour qui s'éloigne du mal par lequel il est privé de son bien, et qui s'en afflige. L'audace est un amour qui entreprend, pour posséder l'objet aimé, ce qu'il y a de plus difficile, et la crainte un amour qui, se voyant menacé de perdre ce qu'il recherche, est troublé de ce péril. L'espérance est un amour qui se flatte qu'il possédera l'objet aimé, et le désespoir est un amour désolé de ce qu'il s'en voit privé à jamais, ce qui cause un abattement dont on ne peut se relever. La colère est un amour irrité de ce qu'on lui veut ôter son bien, et s'efforçant

de le défendre. Enfin, ôtez l'amour, il n'y a plus de passion, et posez l'amour, vous les faites naître toutes. » (*Connaissance de Dieu et de soi-même*, I, 6.)

Ces passions seront sensibles si l'objet en est sensible : telles sont les émotions produites par la vue ou par la représentation imaginative de tout ce qui excite la sensualité. Les émotions sensibles supposent l'union de l'âme et du corps; c'est l'un et l'autre, ou mieux c'est le composé humain qui est alors remué; elles nous sont communes avec les animaux.

La faculté qui est le siège de ces émotions sensibles est appelée par les philosophes appétit sensitif.

155. Les objets spirituels perçus par l'intelligence, ou à l'aide du raisonnement, produisent dans l'âme des mouvements analogues, soit spontanés (*motus primo-primi*), soit délibérés; tels sont les mouvements d'amour, de désir, de crainte, de satisfaction, de regret.

Ainsi, que l'on propose à un mathématicien quelque problème ardu, il en désire la solution; ce désir spontané une fois accepté, consenti par lui, devient la détermination de trouver cette solution; la solution rencontrée, un sentiment de satisfaction naît dans l'âme. La faculté qui poursuit ou repousse ces biens ou ces maux intellectuellement connus, qui s'en réjouit ou s'en attriste, est appelée par les philosophes l'appétit intellectuel ou la volonté. Elle est dans l'âme à l'exclusion du corps, et se rencontre non seulement chez l'homme, mais chez les êtres purement spirituels comme chez les bons anges et les démons.

Les mouvements de cette faculté, amour, désirs, volitions, regrets, etc., étant tout spirituels, on ne les *sent* pas. Cependant, à leur occasion, le corps ressent souvent des émotions que l'on confond à tort avec les sentiments purement spirituels. Il ne sera pas hors de propos d'insister sur ce point.

156. Par eux-mêmes, les deux appétits sont absolument distincts : on ne trouve chez les animaux que l'appétit sensitif, chez les anges que l'appétit intellectuel; mais chez l'homme ils sont si étroitement liés que les actes de l'un et de l'autre sont parfois difficiles à discerner.

La principale cause de cette liaison intime, c'est que le plus souvent le même être agit à la fois sur les sens et sur l'intellect; l'époux peut aimer l'épouse et à cause des grâces extérieures qui

le charment, et en raison des qualités morales qu'il remarque en elle : bonté, dévouement, finesse, prudence. L'affection de cet époux sera à la fois sensible et spirituelle; la présence de son épouse lui causera à la fois une joie sensible et une satisfaction raisonnée; si elle est absente, son imagination lui peignant, éloigné de lui, l'objet de sa tendresse, il éprouvera une émotion de tristesse sensible; et en même temps la pensée des services dont il sera privé lui causera du regret. Évidemment, dans ce cas les deux appétits sont émus simultanément. Il en est de même des émotions esthétiques où l'intelligence saisit l'idéal sous des formes sensibles : ainsi devant un beau spectacle, une douce mélodie, un tableau de grand maître, l'homme est fortement remué et dans son être intellectuel et dans son être sensible.

Il y a plus, même quand l'objet est purement spirituel, les émotions qu'il excite, et qui devraient être aussi purement spirituelles, gagnent souvent l'appétit sensitif; celui-ci éprouve alors des mouvements sensibles répondant à ceux de la volonté. Ainsi quand l'âme est contente à la nouvelle de quelque événement heureux, du succès de quelque entreprise, le cœur se dilate; quand l'âme s'afflige, subit quelque échec, ou encore conçoit du regret pour une faute passée, le cœur se resserre. Cependant, cette connexion n'est pas essentielle; l'appétit intellectuel peut être ému, sans qu'il y ait répercussion dans l'appétit sensitif; la contrition sera parfois très intense dans une âme livrée à l'aridité et qui gémira de se trouver insensible.

157. Ceci posé, nous disons : ce sont les douceurs sensibles que Dieu emploie pour toucher les âmes novices et assurer leur pas dans la voie de la piété. Ces suavités, que l'on appelle souvent consolations spirituelles[1], *Memor fui judiciorum tuorum, Domine, et consolatus sum*[2], et que les théologiens

[1] Sainte Thérèse les appelle « les contentements, *los contentos* ». (*Chat. int.* 4e *Dem.*, chap. I.)

[2] Ce mot consolation est, depuis longtemps, usité dans le langage ascétique. L'Écriture, les Pères, l'*Imitation* l'ont employé. Mais saint Ignace semble en avoir précisé le sens. « J'appelle consolation, dit-il, un mouvement intérieur qui est excité dans l'âme, par lequel elle commence à s'enflammer dans l'amour de son Créateur... La consolation fait encore répandre des larmes qui portent à l'amour de son Seigneur

appellent encore la dévotion accidentelle [1], supposent bien, il est vrai, comme les émotions esthétiques, dont nous parlions tout à l'heure, l'action des facultés spirituelles ; mais la part qu'y prennent les facultés sensibles est si grande, l'âme est si vivement impressionnée par les joies qui envahissent l'appétit sensitif, que dans le langage ordinaire l'on passe sous silence le rôle joué par l'intelligence et la volonté, et l'on appelle ces phénomènes les opérations *sensibles* de la grâce. Telles sont les émotions produites, soit par des représentations imaginatives de choses saintes, comme la naissance, la passion de Notre-Seigneur, le ciel, le jugement ; soit par des objets ou faits extérieurs, comme cérémonies, manifestations éclatantes du culte, chants, images, tableaux.

« Dieu dans sa miséricorde infinie, dit le V. Libermann, prend cette âme selon la faiblesse de sa nature et par le côté où elle est attirée à Lui. Elle est toute réparée dans les sens et, habituée à recevoir ses impressions par les sens, à juger, à aimer et à agir par les sens, elle ne vit que par les sens. La voyant dans cet état et voulant l'attirer à une vie de sainteté, la grâce divine opère nécessairement sur ses sens intérieurs, lui fait percevoir Dieu (et les choses divines), par le secours de l'imagination, impressionne les sens (l'appétit sensitif) et donne à l'âme une impulsion sensible vers Dieu [2]. Autant la jouissance est grande, autant le mouvement passionné qui tend vers cette jouissance est violent (*Ecrits spirituels*, p. 408)... Dieu dispose les facultés sensibles à se prêter à ses vues de miséricorde par la douceur, les jouissances et les contentements. Ces facultés affamées et pleines des ordures des créatures commencent à voir que c'est en Dieu que réside leur véritable bien. Elles commencent à rompre avec les créatures et prennent l'habitude d'aller à Dieu.

l'âme touchée du regret de ses péchés ou de la Passion de Jésus-Christ ou de toute autre considération qui se rapporte à son service ou à sa louange. Enfin, j'appelle consolation toute augmentation d'espérance, de foi et de charité, et toute joie intérieure qui appelle et attire l'âme aux choses célestes et au soin de son salut, la tranquillisant et la pacifiant dans son Créateur et Seigneur. » (*Exercices spirituels*. Discernement des esprits, 3e règle.)

[1] Cf. Suarez *De devotione*, VI, 18, 19.

[2] Cf. Saint Jean de la Croix, *Montée du Carmel*, I, II, ch. XVII.

Cela les purifie des désirs grossiers de se satisfaire dans les créatures; elles sont contentes, elles jouissent de Dieu, elles aiment à ne jouir que de Lui. » (*Ibid.*, p. 226).

158. Ce sont donc les facultés sensibles de l'homme qui sont alors l'objet de ce travail de la grâce. Ce sont elles, du reste, qui dominent chez les imparfaits; c'est par la partie sensible, la moins noble de leur être, qu'ils se laissent habituellement conduire. Cela est si vrai que les défauts même spirituels, comme l'orgueil, revêtent d'ordinaire en eux des formes sensibles, l'imagination [1] et l'appétit sensitif ayant une aussi grande part en ces défauts que les facultés intellectuelles. Aussi serait-il comme impossible, ou du moins peu conforme à la marche ordinaire des choses, de captiver sous le joug de la grâce ces imparfaites natures par des considérations de pure raison et par des attraits communiqués a la volonté indépendamment de l'appétit sensitif; la réaction serait trop forte de la part des facultés sensibles, si elles n'étaient elles-mêmes subjuguées tout d'abord par les jouissances que Dieu leur accorde.

159. Ces consolations spirituelles ne sont pas inconnues même dans les degrés inférieurs de la vie purgative. Il est certaines circonstances dans lesquelles, les sens étant vivement frappés, peu d'âmes chrétiennes demeurent froides et impassibles, par exemple au jour d'une première communion et dans ces solennités touchantes du culte catholique, processions du Très Saint Sacrement, cérémonies extraordinaires de missions, de fêtes, dans ces grands pèlerinages où la foi se manifeste si admirablement; dans tous ces cas l'émotion peut être vive et les consolations abondantes. Les âmes en état de péché elles-mêmes sont parfois fortement remuées par ces spectacles et en reçoivent une impression fort salutaire. En dehors de ces occasions, les

[1] Par le mot *imagination* on désigne souvent cette activité de l'esprit qui tire des plans, fait des combinaisons, calcule ou rêve, en un mot escompte l'avenir ou le prépare. Il y a là, sans doute, le produit de plusieurs facultés, mais l'imagination — nous prenons ce mot dans le sens philosophique — y joue un grand rôle. Combien d'images, de tableaux fait-elle passer sous les yeux de l'âme ! Si on semble attribuer à elle seule tous ces projets ou ces rêveries, c'est qu'elle y a souvent la part prépondérante; elle séduit et entraîne la raison, dont elle cause presque tous les égarements.

débutants sont peu favorisés de ces douceurs intimes. Ils goûtent bien une certaine paix, ils éprouvent une certaine satisfaction du devoir accompli, qui soutient leur fidélité et contribue à les maintenir dans leur état ; mais ce ne sont point là les joies suaves dont nous voulons parler, et que les âmes plus avancées éprouvent en s'acquittant des devoirs ordinaires de la piété chrétienne.

160. C'est un moment important de la vie spirituelle que celui où s'exerce cette action de la grâce ; ce serait un réel malheur si le directeur ne s'en apercevait pas, car il ne ferait rien pour la favoriser, et l'effet en serait moins puissant. Il est rare pourtant que les dirigés fassent d'eux-mêmes connaître qu'ils éprouvent ces sentiments vifs et suaves. Mais à certains signes un directeur attentif et vigilant pourra les reconnaître ou du moins être amené à les soupçonner, et il lui sera facile alors, grâce à quelques interrogations, de changer ses soupçons en certitude. Il s'apercevra qu'une âme est devenue soudain plus fidèle à fréquenter les sacrements, plus avide de la sainte Eucharistie, capable de surmonter les obstacles qui la retenaient jusque-là éloignée de la communion. Il constatera plus d'assiduité à la prière et aux exercices de dévotion, moins de respect humain, une conscience plus clairvoyante et plus délicate, et en même temps des désirs de progrès se manifestant par des efforts appréciables et par des demandes de conseils, etc. Un autre signe des grâces sensibles, c'est le goût que trouve une âme à lire des ouvrages de piété et à entendre les sermons ; tout ce qui lui parle de Dieu l'émeut et la charme. Enfin, si elle est tombée autrefois dans de grands écarts, le père spirituel verra naître en elle un vif regret de ses anciennes fautes et un désir sérieux de les réparer. Les âmes moins avancées et qui ne sont pas favorisées de ces grâces sensibles ont bien une disposition sincère de ne pas retomber dans leurs égarements, mais elles n'éprouvent pas ces vifs sentiments de pénitence ; le souvenir de leurs péchés ne les poursuit guère et ne leur cause pas une douleur bien profonde. A ces diverses marques le directeur reconnaîtra le travail intérieur de l'Esprit de Dieu ; souvent aussi à ces mêmes signes il pourra juger si l'action divine est plus ou moins intense.

En effet, ces douceurs, ces émotions suaves, qui saisissent le

cœur et le gagnent au service de Dieu varient, selon les sujets, de force et d'intensité. Maître de ses dons, Dieu peut les accorder plus ou moins abondamment suivant son bon plaisir. D'un autre côté, l'action de la grâce peut être favorisée par une fidélité plus exacte, un recueillement plus profond, un plus grand esprit d'oraison et d'union à Dieu; l'impression en sera vive et durable et pourra se prolonger pendant toute une journée. Au contraire, par une demi-dissipation, par une légèreté insuffisamment réprimée ou une certaine inconstance dans le bien, l'âme peut empêcher en partie les opérations de la grâce; alors les effets seront moins sensibles et les progrès plus lents.

§ 3. — *Durée de cet état de jouissances*

161. Cet état si précieux, où les facultés sensibles sont purifiées et détournées de leurs tendances vicieuses par les jouissances spirituelles est loin d'être identique chez tous. Nous venons de voir que ce sera chez les uns comme un courant puissant; il sera faible chez les autres; ajoutons que, parfois, cet état si doux se prolonge beaucoup et que, parfois, au contraire, il est d'assez courte durée.

Les jeunes clercs et les novices vraiment bons et réguliers demeurent ordinairement sous cette influence pendant la première partie de leur séminaire ou de leur noviciat [1], quelques-uns plus longtemps. Non pas, assurément, qu'ils soient pendant cette période exempts de tout combat; il y a toujours en cette vie une certaine alternative de joies et de peines, de luttes et de repos; mais, en général, les épreuves sont légères, la pratique des vertus est puissamment aidée en eux par les consolations

[1] « Les personnes *retirées du monde* sont soumises à l'épreuve dont nous parlons — les aridités de la nuit obscure — plus vite que les autres, dit saint Jean de la Croix, et habituellement dès leurs débuts dans la vie intérieure... Il ne se passe ordinairement guère de temps pour elles sans qu'on les voie entrer dans cette nuit et tomber dans la sécheresse. » (*Nuit obsc.*, L. 1, ch. VIII). Mais il faut ajouter que la plupart de ces dernières, avant de quitter le monde, ont déjà éprouvé de grandes consolations spirituelles; presque toujours elles ont trouvé dans cette abondance de grâces sensibles la force de surmonter les obstacles que le monde et le démon opposaient à leur vocation.

qu'ils y trouvent ; et si la répression de leurs défauts leur coûte, elle leur coûte peu, tant ils sont portés par la grâce.

Sat's suaviter equitat, quem gratia Dei portat[1]

162. Pendant cette période de la jeunesse spirituelle, les consolations sont, assez habituellement, la récompense de la fidélité à la grâce ; au contraire, la diminution de ces jouissances sensibles est souvent le résultat de l'inconstance et une leçon que Dieu donne pour amener à veiller davantage sur soi-même et à se renoncer plus généreusement[2]. Cependant, cette épreuve, comme celles qui viendront plus tard, peut avoir déjà pour but de consolider les débutants dans la piété par les efforts plus grands qui sont alors nécessaires. Dans ce cas, l'épreuve n'est pas continue, et des intervalles de repos et de douceurs surviennent bientôt fort à propos pour soutenir leur faiblesse et réchauffer leur ardeur.

Quand l'âme est vraiment fidèle, recueillie, quand elle s'applique courageusement à l'humilité et à la mortification, comme aussi quand elle accepte amoureusement les peines que la divine Providence lui ménage, alors elle obtient de Dieu des consolations abondantes et prolongées et entre bientôt dans la ferveur. Nous montrerons plus tard, en traitant du quatrième degré de la vie spirituelle, la voie qu'elle suit en pareil cas. Nous avons à parler, pour le moment, de celles qui ne s'élèvent pas aussi haut dans la vertu et qui demeurent dans ce que nous appellerions la simple piété.

Les chrétiens du troisième degré sont donc ou ceux qui sont encore dans l'effervescence d'une dévotion naissante, ou ceux qui même se trouvant depuis longtemps dans l'état de piété n'ont pas répondu assez généreusement aux appels de la grâce pour mériter de s'élever plus haut dans l'échelle de la sainteté.

[1] Il avance aisément et avec joie celui que la grâce soulève (*Imit.*, II, 9).

[2] Cf. Saint Ignace. *Exercices. — Discernement des esprits*, 1re semaine, 9e règle.

CHAPITRE II

La piété naissante

§ 1. — *Fruits produits dans l'âme par les consolations sensibles*

163. Avant de continuer à décrire le travail de la grâce et son mode d'opération, montrons ce que produit sur le cœur chrétien cet état de jouissances et de suavités sensibles, et citons tout d'abord à ce propos les paroles de sainte Thérèse. « Les âmes qui ont surmonté les premières difficultés et sont entrées dans la troisième demeure ont reçu de Dieu non une petite faveur, mais une grâce insigne. Par la bonté divine elles sont, je crois, nombreuses dans le monde. Elles ont un vif désir de ne pas offenser Dieu, elles se tiennent en garde contre les péchés véniels, elles aiment à faire pénitence, elles ont leurs heures de recueillement, elles emploient bien leur temps, elles s'exercent dans les œuvres de charité envers le prochain, elles sont réglées dans leur conversations et dans leur mise; si elles ont une maison à gouverner, elles s'acquittent bien de ce devoir. Leur état est assurément digne d'envie; il semble que rien ne peut les empêcher d'arriver à la dernière demeure et que, si elles le veulent, le Seigneur ne leur en refusera pas l'entrée, car les dispositions dont elles font preuve, l'inclinent à leur accorder toutes sortes de grâces. » (3e *Demeure*, ch. I.)

Telle est bien la peinture des âmes pieuses. Grâce à Dieu, elles sont de nos jours, comme du temps de sainte Thérèse, en grand nombre dans le monde. Sans doute, et nous le montrerons bientôt, elles sont loin d'être sans défaut, mais elles sont cependant la vie de l'Église, le soutien des bonnes œuvres, l'instrument dont Dieu se sert souvent pour ramener les pécheurs et affermir les faibles. Fort attachés à la cause de Dieu, ces chrétiens pieux ressentent un grand éloigement pour les ennemis de l'Église. Leur foi est bien plus ferme et bien plus éclairée que dans les degrés inférieurs. Si par malheur ils font des chutes, ils sentent vivement la gravité de leurs fautes et en éprouvent de cuisants remords. Ils comprennent l'amour de Dieu pour eux, et ce n'est pas seulement par une affection de raison, c'est avec des sentiments de tendresse filiale que leur cœur se porte vers Lui.

164. Quel est celui qui n'a pas rencontré nombre d'âmes chrétiennes dans ces excellentes dispositions ? Eh bien ! nous le répétons, des dispositions si peu naturelles supposent une action toute particulière de la grâce, non seulement sur l'esprit, mais sur le cœur.

Combien ils se trompent, ceux qui s'imaginent que, pour former des chrétiens solides, il suffit de leur donner une instruction religieuse bien complète. La science de la doctrine chrétienne ne suffit pas à gagner la volonté, elle ne peut lui assurer cette fermeté qui rend les chutes peu probables. L'instruction religieuse est requise, — c'est la base nécessaire de l'édifice chrétien, — mais, de plus, il faut qu'une pratique courageuse de la vertu ait affaibli les inclinations vicieuses, et que la grâce, trouvant moins d'obstacles, ait pu s'étendre davantage, qu'elle ait attendri le cœur, qu'elle l'ait pénétré profondément. *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.* Quand le cœur a ainsi « goûté et reconnu combien le Seigneur est doux », quand, ravi par ses douceurs, il s'est donné complètement à Lui, non par un don d'un jour, qui ne laisserait que peu de traces, mais par une pratique assez longue et fidèle, la foi devient plus profonde, et alors il est plus difficile aux ennemis de l'âme de la séduire et de la détourner de ses devoirs.

Pour être bien comprises, il faut que les vérités religieuses aient été pratiquées et aimées ; la foi, étant un effet de la grâce, vient autant du cœur que de l'esprit, la volonté y a autant de part que la raison. Ainsi les âmes foncièrement pieuses que nous rencontrons dans le monde ne doivent pas cette constance presque inébranlable, cet attachement à Dieu, que nous admirons en elles, à une connaissance plus approfondie, mais qui serait purement spéculative, de la religion ; il ne faut pas non plus chercher à l'expliquer par des habitudes de famille. Toutes elles ont subi un travail spécial de la grâce, une formation intime qui a été plus ou moins lente et aussi plus ou moins complète, mais toujours énergique et suave. Toutes elles ont su prier, s'adonner à de sérieuses réflexions, toutes elles ont eu plus ou moins à lutter et à pratiquer l'abnégation, ne serait-ce que dans le combat contre leurs défauts, et telle a été leur part dans ce travail de formation. Mais toutes aussi ont éprouvé la double action de Dieu sur les âmes fidèles, à savoir : les consolations spirituelles et des épreuves qui ont épuré leur amour.

165. Voilà pourquoi ce serait faire fausse route que de prétendre tout obtenir par l'instruction. L'éducation chrétienne, la formation à la vertu doit, même chez les enfants, être menée de pair avec les leçons du catéchisme; et, pour les jeunes gens et les jeunes personnes, il faut tendre à obtenir d'eux une vraie piété, si l'on veut assurer leur persévérance. S'il se rencontrait des prêtres qui méconnaîtraient, ou qui, du moins, ne comprendraient qu'imparfaitement ces grands principes, nous pourrions les convaincre par leur propre expérience. Où ont-ils puisé leur amour de l'Église, leur zèle pour la gloire de Dieu, leur esprit de fidélité au devoir? Ne doivent-ils pas, pour expliquer ces sentiments devenus en eux comme une seconde nature, se reporter au temps de leur séminaire ou de leur noviciat, à cette époque bénie où leur générosité naissante était si fortement encouragée par les charmes et les douceurs qu'ils trouvaient dans une vie toute de recueillement et de prière? La lumière ne se faisait-elle pas plus vive dans leur esprit, à mesure que leur cœur était plus ému : la vérité ne se révélait-elle pas à eux de plus en plus, parce qu'ils l'aimaient de jour en jour davantage, et n'est-ce pas parmi ces nobles ardeurs de dévotion et de générosité que leur foi a poussé des racines si vivaces?

§ 2. — *Défauts et imperfections des âmes pieuses*

166. A ce tableau que nous avons tracé des âmes pieuses n'y a-t-il pas quelque ombre? Hélas, il faut l'avouer, leurs sentiments de générosité ne sont pas assez profonds. Les opérations sensibles de la grâce, dont nous avons parlé, ont touché plus directement la superficie de l'âme; au fond il reste des défauts peut-être peu apparents, mais réels et parfois redoutables.

Signalons d'abord ceux des débutants.

Ceux qui ne font qu'entrer dans cette vie de piété ne peuvent avoir, dès les premiers pas, toutes les vertus dans un degré élevé. Les défauts naturels qu'ils portent en eux sont plus ou moins entravés par l'action sensible de la grâce, mais ils ne sont pas affaiblis et réduits, comme ils le seront plus tard, par une longue pratique de la vertu et par les épreuves bien supportées.

Saint Jean de la Croix, dans son premier livre de la *Nuit obscure*,

a fait de ces imperfections des débutants une peinture très forte mais justement admirée. Nous ne pouvons mieux faire que de résumer son enseignement. Peut-être trouvera-t-on le tableau un peu sombre, mais il ne faut pas oublier que le Saint parle de ceux qui sont au début de la vie de piété. Ceux qui ont fait un long séjour dans cette troisième demeure, sans s'être affranchis de ces imperfections, ont pu cependant les vaincre en partie et par là même les amoindrir.

De plus il ne faudrait pas conclure que chacun des débutants réunit à la fois toutes les imperfections dont il va être question, ni que celles dont il souffre ont nécessairement atteint chez lui le degré où le Saint nous les montre. Il en fait lui-même quelque part la remarque. « Parmi ceux qui sont livrés à ces imperfections, plusieurs se laissent entraîner à commettre des fautes graves et en éprouvent un tort immense. Pour d'autres, le dérèglement est petit et le mal est moindre. Quelques-uns n'en subissent que les premières atteintes ou guère plus; mais il est bien peu de ces commençants qui, au temps de leur première ferveur, en soient complètement exempts. » (Ch. II.)

Dans l'énumération qu'il fait de ces défauts, le saint auteur suit l'ordre des péchés capitaux.

167. *Orgueil.* — « Les commençants, dit saint Jean de la Croix, (chap. II), se sentent une si grande ferveur et un tel empressement aux exercices de dévotion, que cette heureuse disposition, par suite de leur imperfection, donne souvent naissance à de secrets mouvements d'orgueil et les amène à une certaine satisfaction d'eux-mêmes et de leurs œuvres... Plusieurs en arrivent à ce degré d'aveuglement de vouloir être considérés comme les seuls gens de bien; en toute occasion on les voit agir et parler de manière à condamner les autres. Toujours portés à la détraction, ils se récrient contre la paille qui est dans l'œil d'autrui et ne font pas attention à la poutre qui est dans le leur; ils enlèvent aux autres un moucheron et ils avalent un chameau..... ».

Le désir d'avancer, quand il est inspiré par l'amour de Dieu, est certes fort louable, mais chez certaines âmes éprises d'elles-mêmes, ce désir vient d'un autre principe : elles souffrent de se voir dépassées, elles voudraient n'être inférieures à personne : si elles entendent parler de quelque acte sublime de vertu, elles

prétendent aussitôt l'accomplir, ne croyant rien au-dessus de leurs forces. Au lieu d'agir avec simplicité et sincérité, ne montant que par degrés, selon la mesure des grâces reçues, elles veulent s'élever d'elles-mêmes sans le secours de Dieu ni des hommes; aussi les voit-on repousser les encouragements, dédaigner les conseils et ne se fier qu'à leurs propres lumières.

D'autres s'arrêtent avec complaisance dans la considération de leurs œuvres, elles énumèrent leurs sacrifices, leurs victoires, les difficultés vaincues, et en même temps, comme le Pharisien de l'Évangile, elles jugent avec sévérité des personnes qui sont plus méritantes qu'elles aux yeux de Dieu.

« Il y en a, dit encore saint Jean de la Croix, qui font peu de cas de leurs fautes, tandis que, d'autres fois, ils s'en affligent outre mesure, parce qu'ils avaient une haute opinion de leur sainteté; alors ils s'irritent et s'impatientent contre eux-mêmes, ce qui dénote une nouvelle imperfection. Souvent ils demandent avec anxiété au Seigneur d'être délivrés de leurs défauts et de leurs mauvaises tendances, mais c'est bien plus pour n'avoir pas à en souffrir et pour vivre en paix que pour être agréables à Dieu. »

Saint François de Sales dit la même chose dans son charmant langage : « Encore que la raison veut que, quand nous faisons des fautes, nous en soyons déplaisants et marris, si faut-il néanmoins que nous nous empêchions d'en avoir une déplaisance aigre et chagrine, dépiteuse et colère. En quoi font une grande faute plusieurs qui, s'étant mis en colère, se courroucent de s'être courroucés, entrent en chagrin de s'être chagrinés, et ont dépit de s'être dépités... Ces colères, dépits et aigreurs, que l'on a contre soi-même, tendent à l'orgueil et n'ont origine que de l'amour-propre qui se trouble et s'inquiète de nous voir imparfaits. » Et le saint docteur fait remarquer très justement que ce qui montre bien qu'il y a là plus de dépit naturel que de vraie contrition, c'est que « ces repentances faites avec impétuosité ne se font pas selon la gravité de nos fautes, mais selon nos inclinations. Par exemple, celui qui affectionne la chasteté se dépitera avec une amertume non pareille de la moindre faute qu'il commettra contre icelle et ne fera que rire d'une grosse médisance qu'il aura commise. Au contraire, celui qui hait la médisance se tourmentera d'avoir fait une légère murmuration,

et ne tiendra nul compte d'une grosse faute commise contre la chasteté et ainsi des autres. » (*Vie dévote*, 3e partie, ch. IX.)

168. *Avarice.* — « Parmi les commençants, dit toujours saint Jean de la Croix (ch. III), un grand nombre se laissent aller à une véritable avarice spirituelle. Jamais ils ne sont satisfaits des dons que Dieu leur accorde, et s'ils se voient pour un instant privés de la consolation qu'ils cherchaient dans les pratiques pieuses, la tristesse et le chagrin les envahissent aussitôt. On en rencontre qui se ne lassent pas d'entendre des conférences spirituelles, de recevoir des conseils, de posséder et de lire de nombreux traités sur ces matières. Le temps se passe bien plus en ces occupations qu'à faire des actes méritoires; ils oublient de pratiquer, comme ils le devraient, la mortification et la perfection de la pauvreté intérieure. En outre, ils ont la passion d'amasser des images, de se surcharger de rosaires, de croix rares et précieuses... D'autres s'entourent d'*Agnus Dei*, de reliques et d'authentiques, comme les enfants le font de leurs jouets. Je ne condamne en cela que l'esprit de propriété et l'attachement que l'on a de ces choses. Leur genre, leur grand nombre, leur valeur comme curiosité sont tout à fait opposés à la pauvreté spirituelle, car l'on ne doit voir dans la dévotion que la chose essentielle et ne prendre de tous ces moyens que ce qui est nécessaire pour l'alimenter. »

169. *Colère.* — « La recherche des douceurs spirituelles est, pour ainsi dire, générale chez les commençants; ils ne savent pas en jouir ordinairement sans commettre beaucoup de fautes qui viennent de la colère. Lorsque ces douceurs et ces délices leur manquent, ils sont frappés d'une morne tiédeur, qui les rend désagréables dans leurs rapports avec le prochain, irascibles à la moindre occasion et vraiment insupportables. Et cet état succède très souvent au recueillement sensible et savoureux de l'oraison. Dès que cette jouissance leur est enlevée, la nature se laisse aller au dégoût et à l'ennui, absolument comme fait l'enfant à qui on enlève le sein où il prenait ses délices. Cet ennui est un effet naturel où il n'y a pas de faute, pourvu que la volonté n'y adhère pas, mais dont l'imperfection doit être purifiée par les aridités et les angoisses de la nuit obscure.

« Il y a encore des commençants que leur zèle inquiet fait tomber dans un autre genre de colère spirituelle. Ils s'emportent

contre les péchés d'autrui, ils observent le prochain, et sont parfois saisis d'un impétueux désir de le reprendre avec indignation. Ils le font même quelquefois comme s'ils étaient la règle souveraine de la vertu. Tout cela est bien opposé à la mansuétude spirituelle. »

Ce n'est pas seulement à propos des défauts qu'ils aperçoivent en autrui que ces chrétiens se montrent impatients et irrités; c'est aussi quand ils ont à subir quelque contrariété ou quelque contradiction. Il est « une imperfection grandement nuisible, au dire de saint François de Sales, de laquelle peu de gens s'abstiennent, qui est que, s'il nous arrive de censurer le prochain ou de nous plaindre de lui, ce qui nous devrait rarement arriver, nous ne finissons jamais, mais recommençons toujours et répétons nos plaintes et doléances sans fin, qui est signe d'un cœur piqué et qui n'a point encore de vraie charité ». (*Lettre à Mme de Brulard*, janvier 1606.)

Mais reprenons le texte de saint Jean de la Croix : « D'autres s'irritent durement contre eux-mêmes à cause de leurs imperfections. Ils sont si impatients qu'ils voudraient devenir des saints en un jour... Plus ils se donnent de mouvement et moins ils avancent, faute d'attendre avec patience que le Seigneur leur donne les grâces nécessaires pour arriver. »

170. *Gourmandise spirituelle.* — « Il y a beaucoup à dire sur ce sujet, car à peine rencontre-t-on un seul commençant, si fervents d'ailleurs que soient ses premiers pas dans la carrière spirituelle, qui ne tombe dans une des nombreuses imperfections auxquelles donne naissance la douceur des débuts dans la vie intérieure; c'est ce plaisir qu'ils recherchent plus que la pureté et la vraie dévotion... Le goût qu'ils y trouvent les porte, par exemple, à se tuer par les pénitences, ou à épuiser leurs forces dans des jeûnes prolongés, sans l'ordre ni le conseil de personne... Vous en verrez d'autres s'obstiner avec leurs maîtres spirituels pour les faire céder à leurs désirs et obtenir, à la fin, comme par force, leur assentiment. Ne parviennent-ils pas à leur fin, ils s'attristent aussitôt comme des enfants; ils sont de mauvaise humeur, et il leur semble qu'ils ne font rien pour le service de Dieu parce qu'ils ne suivent pas leurs inclinations...

« Les personnes dévorées de cette soif des satisfactions les recherchent beaucoup plus dans leurs communions qu'elles ne

s'appliquent à louer et à adorer en toute humilité le Seigneur venu en elles... De même à l'oraison; elles font consister toute son importance dans la dévotion sensible et savoureuse; elles cherchent à se la procurer, à tour de bras, comme on dit, se fatiguant la tête et s'épuisant; manquent-elles leur but, elles sont inconsolables, et la répugnance qu'elles éprouvent à se livrer de nouveau à l'oraison la leur fait abandonner tout à fait. »

171. *Envie et paresse spirituelle.* — « Le bien du prochain cause quelquefois du déplaisir aux commençants. Ils ressentent de la jalousie et des mouvements d'humeur contre ceux qui, plus avancés dans la vie intérieure, les surpassent en mérite. Ils s'attristent de leurs vertus et ne peuvent souffrir qu'on en fasse l'éloge sans aussitôt prendre la contre-partie et chercher à neutraliser autant que possible l'effet de la louange. Toujours avides de prééminence, ils sont très peinés de ne pas être l'objet de la même admiration que les autres...

« La paresse spirituelle porte d'ordinaire les commençants à se traîner avec lenteur dans les exercices où l'esprit a le plus de part. Comme ils sont accoutumés aux consolations sensibles, lorsqu'ils ne les rencontrent pas dans les choses spirituelles, celles-ci leur deviennent à charge... Beaucoup d'entre eux voudraient voir Dieu désirer ce qu'ils désirent; ils s'attristent d'être forcés de subir sa volonté, et ce n'est pas sans une extrême répugnance qu'ils se soumettent à ce divin vouloir... Ils deviennent aussitôt tièdes, si on leur commande quelque chose contre leur gré. Très empressés à la poursuite des jouissances et des délices de l'esprit, ils sont pleins de mollesse dans tout ce qui exige de l'énergie et dans le travail de la perfection. »

Beaucoup d'âmes pieuses, avons-nous dit plus haut, ne montrent pas de ces défauts choquants que le saint auteur vient de nous signaler; elles servent Dieu de bon cœur, marchent par une voie douce et tranquille, répandent autour d'elles l'édification et le bon exemple. On reconnaît pourtant qu'elles ne sont encore qu'au début de la dévotion en ce que les vertus fondamentales, l'humilité, la patience, la mortification, ne sont pas en elles profondément enracinées; une petite épreuve, une humiliation les trouve trop sensibles; aussi se laissent-elles aller à beaucoup de fautes de surprise et de fragilité.

CHAPITRE III

Piété aride

§ 1. — *Diminution des faveurs sensibles*

172. De cette doctrine de saint Jean de la Croix il ressort donc que les âmes chrétiennes, arrivées à ce point de la vie spirituelle, sont pleines de louables dispositions, mais encore bien éloignées de la perfection.

Il est des chrétiens qui en demeurent là toute leur vie; ils sont trop inconstants, trop faibles dans la lutte contre eux-mêmes pour mériter de s'élever plus haut. Mais, tout en se maintenant à ce point, ils éprouvent dant leur état intérieur un changement notable; *les consolations sensibles leur sont peu à peu retirées*, ils ne reçoivent plus en si grande abondance ces secours qui suppléaient si puissamment à leur faiblesse. Ils se soutiennent toutefois grâce à la solidité de leur foi, et aussi par suite des bonnes habitudes acquises, habitudes, il est vrai, insuffisantes à les pousser plus avant, mais qui suffisent à les empêcher de reculer.

A ce propos, faisons en passant cette remarque consolante que ces habitudes, tout en diminuant pour eux la difficulté, ne diminuent point leur mérite. En effet, elles sont acceptées, consenties, aimées; tous les actes qui en procèdent, on les a voulus, on les veut encore; ils sont donc libres et méritoires.

Puisque nous parlons de l'aridité, il importe de la définir. Certains auteurs semblent confondre l'aridité avec la tendance aux distractions ou avec l'impuissance; ces états d'âme *sont cependant différents, bien que souvent unis*. L'âme qui est poursuivie par les *distractions* ne pense pas autant qu'elle le voudrait aux vérités de la foi; mais par moments elle peut s'en pénétrer et en être émue. L'âme qui est dans l'*impuissance* gémit de ne pouvoir faire des considérations, s'arrêter à des pensées réconfortantes, sa raison semble paralysée, elle peut se rappeler en gros, certaines vérités, mais non les approfondir, incapable qu'elle est de réflexions suivies. Il peut arriver, au contraire, qu'une âme soit dans l'*aridité* et fasse de sérieuses considérations, qu'elle se représente sans difficulté les mystères de la

foi; mais tous ces raisonnements, souvenirs, représentations, qui la fortifient, ne la touchent pas. Ils peuvent déterminer la volonté à agir pour Dieu, mais sans causer d'émotion dans la partie sensible.

L'aridité n'est donc que la diminution ou la soustraction des douceurs sensibles.

173. D'où vient cette diminution des grâces sensibles?

Parlant plus haut (nº 162) de la soustraction momentanée des consolations spirituelles, nous avons dit qu'elle avait souvent pour cause l'infidélité des âmes chrétiennes. Leur lâcheté, leur négligence à répondre aux appels de la grâce fait que Dieu ne se montre plus aussi prodigue de ses faveurs; leurs péchés, leurs attaches coupables aux choses mondaines, qui leur causent mille tracas et préoccupations, qui donnent lieu à toutes sortes de désirs et absorbent toute l'activité de leur cœur, les empêchent de goûter les choses divines.

Nombre de personnes pieuses, quand elles tombent dans ces sécheresses, ne savent pas en reconnaître les causes véritables : elles ne s'avouent pas qu'elles répondent mal aux inspirations de la grâce, qui les pousse à une vie de recueillement et d'abnégation. Elles contristent l'Esprit-Saint par leurs infidélités et elles s'étonnent qu'Il devienne moins pressant et qu'Il leur accorde moins de consolations. Le défaut de charité envers le prochain est aussi pour elles une cause fréquente de sécheresses. Si elles s'appliquaient à voir dans leurs frères les qualités surnaturelles, leur foi, leur éloignement du mal, leur attachement au bien, tout ce qui en eux ravit le cœur de Dieu, tout ce qui, étant le principe de leur mérite, demeurera éternellement, et fera pendant les siècles des siècles leur sublime beauté, Dieu serait content; Il déverserait en elles quelques parcelles de sa joie divine. Elles s'arrêtent au contraire à considérer les défectuosités humaines, qui pourtant passeront un jour sans laisser de traces; elles regardent le prochain, non avec les yeux de la foi, mais d'un regard tout humain; alors les moindres travers les choquent, les aigrissent, les impatientent et étouffent ainsi les doux sentiments de la piété que la grâce tendait à faire naître en leurs cœurs.

Par ailleurs, *assueta vilescunt ;* les facultés sensibles, — et en cela elles sont bien inférieures aux facultés spirituelles — en arri-

vent assez promptement à n'être plus touchées par les objets qui autrefois les impressionnaient vivement. C'est un fait reconnu que la sensibilité s'émousse. Il est donc naturel que l'influence des grâces sensibles ne se maintienne pas toujours dans le même degré d'intensité.

Enfin et indépendamment de ces causes, la Providence peut agir directement dans le même sens. Il ne serait pas bon, en effet, pour l'âme chrétienne de demeurer indéfiniment dans cet état de sensibilité émue, car elle n'y pourrait atteindre la vraie perfection.

174. Dieu, pour la purifier, lui enlève donc, au moins par intervalles et pour un temps, les consolations sensibles. Les émotions suaves qu'elle éprouvait jadis au souvenir des vérités religieuses ou dans l'exercice des œuvres de piété cessent alors de se faire sentir; les considérations les plus frappantes laissent le cœur froid et comme impassible; du reste, l'esprit ne s'arrête que difficilement à ces considérations; l'imagination a peine à se représenter les mystères qui autrefois l'impressionnaient vivement, du moins elle ne peut s'y fixer; aux consolations ont succédé les aridités et un dégoût inexprimable et universel.

A cela peuvent s'ajouter des peines de cœur, des chagrins très sensibles, des tentations vives et prolongées.

Or, nous laissons de côté les âmes trop lâches chez lesquelles la sécheresse n'a été que la suite de l'infidélité, et qui doivent, pour reconquérir des grâces plus puissantes, corriger leurs manquements et se montrer généreuses. Nous passons également sous silence, pour le moment, les âmes fortes qui sortent de cette épreuve plus aimantes et plus saintes; et nous voulons parler de celles qui, sans être aussi coupables que les premières, ne sont pas aussi courageuses que les secondes; leur aridité semble voulue de Dieu pour leur avancement, mais leur peu de courage et de constance empêche l'action purificatrice de produire son effet.

§ 2. — *Défauts de ceux qui supportent mal l'épreuve des sécheresses*

175. C'est à ce moment, d'après le P. Libermann (*Ecrits*, p. 227) « que *le grand et très grand nombre d'âmes quittent la vraie voie de leur oraison par les inquiétudes, les découragements, les fausses persuasions, l'entêtement, la raideur et les autres défauts*

auxquels elles se laissent aller, par leurs impatiences, leur amour-propre et le désir de surmonter ces difficultés. Il faut absolument qu'elles renoncent à toutes leurs idées propres et qu'elles se soumettent à l'épreuve avec une grande humiliation intérieure devant Dieu. *Elles ont grand besoin d'un bon directeur en ce moment, et encore plus d'une obéissance parfaite...* »

« Les âmes » *qui n'ayant pas répondu assez généreusement aux grâces divines, n'ont été que peu de temps dans l'état de jouissances sensibles ou n'en ont pas été abondamment favorisées* « *ordinairement soutiennent mal cette purgation douloureuse des sens* [1] ; généralement parlant, elles tombent dans les défauts marqués plus haut et finissent par un de ces trois états : 1° Ou elles tombent dans un état de scrupules, d'incertitudes, d'embarras de conscience dont elles ont bien de la peine à se tirer, et dont elles ne se tirent quelquefois jamais, ou ne se tirent que pour tomber tout à fait dans le relâchement et la dissipation; 2° ou bien elles se détraquent, quittent ou négligent l'oraison, et se mettent à chercher leur plaisir et leur contentement dans les créatures ou dans les satisfactions de l'amour-propre; 3° ou elles sont dans un état de travail pour aller à Dieu, dans un état d'oraison petit et faible; elles restent partagées entre Dieu et les créatures, et ne parviennent jamais à une véritable sainteté.

« Un grand nombre d'entre elles servent cependant Dieu et travaillent véritablement à sa gloire. Elles se perfectionnent dans leur état et acquièrent beaucoup de mérites, mais il leur reste toujours beaucoup de défauts et d'attaches à elles-mêmes, à leurs propres sens et aux créatures. Ces âmes se font toutes sortes d'habitudes imparfaites et de besoins des choses créées.

[1] Est-ce là le phénomène que saint Jean de la Croix appelle la *nuit des sens*, et dont nous aurons à parler plus amplement? Il est vrai que l'on ne trouve pas dans les âmes dont il est ici question cette recherche de Dieu, cette soif de Dieu qui est l'élément caractéristique de la nuit des sens, et une marque que cette soustraction des grâces sensibles est une épreuve ménagée par la Providence, et non une suite du relâchement. Cependant, il se peut que, dans les deux cas, le principe soit le même; mais chez les imparfaits, ou bien le souvenir de Dieu a promptement disparu, dès qu'ils ont cédé au dépit et au découragement, ou bien leur défaut de soumission et de générosité a empêché le Seigneur d'achever son œuvre et de leur faire sentir cette attraction puissante qu'Il exerce sur les cœurs plus détachés et plus aimants.

Elles n'ont jamais une générosité complète, elles ne volent pas dans les voies de Dieu, mais elles y marchent; elles ne font pas leurs actions d'une manière parfaite et pure; elles en font cependant beaucoup pour l'amour de Dieu, mais par un amour souvent mélangé et qui, malgré cela, ne laisse pas d'être bon et vrai.

« Ces âmes font beaucoup d'actions et se livrent quelquefois, des temps considérables, à des occupations purement naturelles, qui n'ont d'autre utilité ni fin que celle de leur faire plaisir. Les actions qui sont nécessaires, comme le boire, le manger, la récréation, elles les font par motifs et principes humains, au moins très souvent. Ces personnes se délectent et prennent jouissance dans le plaisir qui se rencontre à faire ce genre d'actions, même lorsqu'elles dirigent leur intention d'une manière surnaturelle. Elles sont quelquefois très bonnes et agréables à Dieu, et très occupées à procurer sa gloire, malgré ces imperfections, dans les actions surnaturelles, par exemple (s'il s'agit d'âmes sacerdotales) dans la célébration de la sainte messe, la confession, la prédication, etc., où elles mêlent toujours une foule de défauts et d'imperfections.

« Il y en a cependant qui mettent un soin très grand à se préparer à ces saintes occupations et à tâcher de s'en acquitter le mieux possible; mais, malgré cela, elles y mêlent toutes ces imperfections et défauts. D'autres fois, après des préparations très considérables et très soigneuses, elles tombent dans de grandes fautes dans l'exercice de ces saintes fonctions, quelquefois avant, quelquefois après.

176. « Tous ces défauts viennent de ce que les puissances supérieures ne vont à Dieu que par les sens, qu'elles sont, pour ainsi dire, dépendantes des facultés sensibles, et que ces dernières ne peuvent jamais obtenir une grande perfection par elles-mêmes; leur unique perfection consiste à se tenir en repos, en docilité, soumission et dépendance des puissances supérieures et à n'agir que par leur impulsion. La perfection d'un inférieur est d'obéir et non de commander. Cette conduite de l'âme abandonnée aux puissances inférieures est une conduite aveugle : elle ne saurait acquérir la parfaite prudence. Elle rencontre quelquefois juste, quelquefois non.

« Il résulte de là que l'âme est dans l'ignorance de ce que Dieu

demande d'elle; elle ignore encore ses dispositions propres et se laisse entraîner dans une foule de pièges et d'illusions. Sa conduite est aussi une conduite passionnée : *elle juge et agit souvent par impulsion et prévention.* »

Le Vénérable auteur explique donc cet état imparfait par la prédominance des facultés sensibles, qui sont toujours avides de jouissances et empressées à se satisfaire; les facultés supérieures, intelligence et volonté, n'ayant pu se dégager suffisamment pour agir par elles-mêmes, comme chez les âmes contemplatives, demeurent faibles et impuissantes, et il est comme impossible à l'âme de pratiquer la véritable abnégation chrétienne.

177. « Les facultés supérieures, dit le P. Libermann, ne vont à Dieu que par les sens [1]. » Ainsi, pour qu'elles s'unissent à Dieu dans une prière fervente, ou encore pour que la volonté conçoive de fortes résolutions, il faut que les sens soient favorablement disposés, comme cela arrive, par exemple, devant certains spectacles, certaines pompes religieuses vraiment saisissantes; ou bien il faut que l'imagination soit vivement impressionnée et le cœur ému. Alors tout va bien; mais si l'âme est dans la sécheresse, sa générosité l'abandonne. Ainsi encore on sera capable de certains sacrifices, parfois même assez pénibles, s'ils sont agréables à l'imagination et s'ils apparaissent sous un jour favorable; mais si les facultés sensibles ne sont pas touchées, si la raison seule envisage froidement la bonté de l'acte à accomplir, alors plus de ressort, plus d'élan; on retombe inerte et impuissant.

Pour le même motif, ces âmes « ont la dévotion facile lorsque tout leur va à souhait, tandis qu'elle est nulle dans les contrariétés. C'est le contraire de ce qui arrive aux âmes fortes et solidement à Dieu : celles-ci n'éprouveront jamais plus de bonheur, de dévotion que lorsqu'elles sont accablées de peines, et elles semblent être vides lorsqu'elles réussissent. « (Vén. Libermann, *Ecrits*, p. 591.)

Enfin, il en est de même dans les tentations. On les surmonte facilement quand les grâces sensibles sont abondantes, mais si

[1] Il ne faudrait pas prendre ces paroles au pied de la lettre, la pensée de l'auteur n'est pas aussi absolue; elle est du reste facile à saisir.

elles font défaut, on est fort exposé à être vaincu. Ainsi, ces âmes sont réellement dans une disposition sincère de ne pas pécher, elles voudraient même éviter les fautes légères, mais, comme elles ont en tête une foule de préoccupations toutes naturelles, elles sont fort souvent surprises et cèdent avec une demi-advertance à des mouvements rapides d'amour-propre, d'impatience, de vanité, etc.; la plupart de leurs fautes sont des fautes de ce genre. Si elles ont le temps de la réflexion, elles succombent moins facilement; cependant, même dans ce cas, si leur intérêt est en jeu, ou si la passion est surexcitée, elles ne peuvent se résoudre à sacrifier leur intérêt, à surmonter cette passion. Prises alors entre cette double alternative ou de pécher ou de se faire violence, et voulant éviter l'un et l'autre, elles cherchent à se faire illusion et se payent de mauvaises excuses. Au fond, elles ne parviennent point à se tromper entièrement, et elles ont bien conscience de leur faute; mais ces fautes commises à contre-cœur et non de parti-pris, tiennent plus à la fragilité qu'à la malice. Il y entre toutefois de la lâcheté.

178. De même, et plus facilement encore, cèdent-elles à bien des désirs qu'elles savent n'être point inspirés par des motifs surnaturels; mais là aussi elles cherchent à se couvrir de prétextes spécieux. « Quand nous avons envie de quelque chose, dit le P. Lallemant, mille raisons se présentent pour colorer notre passion. L'on se trompe, lorsqu'ayant formé quelque dessein par l'instinct de la nature, on cherche encore quelque raison du côté de la grâce, pour appuyer ce dessein : je vais voir Monsieur un tel; aussi bien l'exhorterai-je à faire une retraite. Pour l'ordinaire cet *aussi bien* vient d'un mauvais principe; c'est une invention de l'amour-propre, ingénieux à trouver de semblables raisons. » (4e *Princ.*, ch. VI, art. 4.)

Si le P. Lallemant avait vécu de nos jours, il eût peut-être donné à cette remarque une autre forme; il nous eût montré ces gens circonspects qui, devant un devoir pénible, se dérobent et savent si bien trouver à leur inaction des excuses habiles : « Restons en paix, évitons ce tracas, ne nous embarrassons pas de cette affaire; *aussi bien* pourrait-il de notre intervention résulter de vrais inconvénients. » Hélas ! ce n'est point ces inconvénients que l'on redoute, car il y en a souvent de plus grands à se soustraire au devoir, mais le cher repos serait sacrifié.

Peut-être, cependant, à la réflexion, ces prudents se décideront-ils à agir, quoi qu'il leur coûte, car que penseraient les gens de bien? Le désir de leur estime et de leur approbation l'emporte alors sur l'amour du repos, la vanité est plus forte que la lâcheté. Voilà ce que l'on rencontre chez des chrétiens convaincus, qui croient avoir et qui ont en effet de la piété.

179. Nous disons qu'au fond ces chrétiens ne se font pas illusion; il en est cependant beaucoup qui, à la longue, finissent par s'abuser et qui se laissent aller à des défauts véritables sans en avoir pleinement conscience; ils sont alors, par rapport à certaines imperfections et à certaines fautes légères, comme les pécheurs endurcis à l'égard des fautes mortelles, ils n'en font presque plus de cas, et n'en ressentent plus de remords.

Les uns en viennent à prendre pour de la fermeté ce qui n'est qu'un désir très naturel de voir leurs volontés exécutées, et à regarder comme une qualité la raideur qu'ils apportent dans leurs caprices. D'autres appellent sentiment de dignité ce qui est un véritable amour-propre, ou encore grand esprit d'ordre ce qui n'est que l'amour du bien-être. Ceux-ci décorent du nom de zèle ce qui n'est qu'un besoin naturel d'agir ou de contenter leur vanité. Ceux-là nomment décision ce qui n'est que précipitation; prudence ce que saint Paul appellerait la sagesse de la chair, *sapientia carnis*. Ceux qui se plaisent dans les jugements sévères et injustes prennent pour l'amour de la vérité et le zèle du bien ce qui est l'effet de l'amour-propre et de l'estime de soi-même; l'aigreur qui remplit leurs discours devrait leur faire comprendre qu'ils ne sont point inspirés par l'Esprit de Dieu. On verra des gens d'une piété pourtant sincère s'acquitter négligemment de leurs devoirs d'état, parce que, toujours occupés d'eux-mêmes, ils passent une partie de leur vie dans le soin de leur personne; ils ont fini par se persuader que leur santé trop délicate exigeait les plus minutieuses précautions. On en verra encore qui, trop attachés aux biens de ce monde, poussent à l'excès les préoccupations d'intérêts et se donnent naïvement comme des modèles d'ordre et d'économie.

Parmi ces âmes abusées, quelques-unes, plus que d'autres se trompent, et, par l'ardeur qu'elles témoignent pour leur avancement peuvent tromper leurs directeurs, qui les entendent parler et ne les voient pas agir. Ces âmes avides de perfection parlent

volontiers du prix des croix, de la beauté du sacrifice, de la nécessité de l'union à Dieu; mais elles ne comprennent pas en quoi consiste la véritable abnégation, et, sans bien s'en rendre compte, elles ne désirent pas la pratiquer. Dieu ne leur donne pas les lumières qu'elles ne veulent pas avoir. L'imagination, qui domine chez ces personnes, leur peint sous de vives couleurs la vie parfaite, et parce qu'elles se sentent éprises de cet idéal, elles se croient animées des meilleures dispositions; mais elles ont peu d'énergie pour le bien, elles excusent leurs faiblesses et même elles les justifient; elles trouvent toujours des raisons de suivre leurs goûts, de faire leur propre volonté, et elles se mettent peu en peine de corriger leurs défauts. Les quelques sacrifices qu'elles font — souvent plus par nécessité que par amour — coûtant beaucoup à leur lâcheté, leur semblent très méritoires et leur donnent une estime exagérée d'elles-mêmes; et elles ne voient pas qu'en refusant de faire d'autres sacrifices plus importants, elles se ferment le chemin de la perfection.

Quelle stupéfaction éprouveront ces âmes abusées, au jour de leur comparution devant le Juge suprême, quand, tout voile étant enlevé, le tableau de leurs misères leur sera présenté à une lumière qui en éclairera les moindres détails.

Toutes les âmes pieuses ne sont pas aussi aveugles sur leurs défauts. Il en est beaucoup qui, plus sincères avec elles-mêmes, reconnaissent leurs faiblesses, les déplorent et voudraient s'en défaire, mais ne combattent que mollement et avec inconstance. « On passe ainsi des années entières et souvent toute la vie à marchander si on se donnera tout à Dieu. On ne peut se résoudre à faire le sacrifice entier, on se réserve beaucoup d'affections, de desseins, de désirs, d'espérances, de prétentions, dont on ne veut pas se dépouiller pour se mettre dans la parfaite nudité d'esprit, qui dispose à être pleinement possédé de Dieu. » (Lallemant, 2e *Principe*, Section I, ch. 1er, art. 2.)

180. Il y en aurait long à dire sur ce mélange de bien et de mal, de qualités et de défauts qui se trouvent chez les chrétiens dont nous parlons. Ils ont des vertus réelles, un désir sincère et habituel de servir Dieu, ils commettent peu, et même pour la plupart ils ne commettent pas de fautes graves; ils ne passent pas de jour sans penser souvent à Dieu; s'ils sont honorés du sacerdoce, ils auront du zèle, de la régularité, un louable attache-

ment à leurs fonctions saintes. Toutes ces bonnes qualités sont dues à leur foi ardente, foi qui s'est développée, avons-nous dit, sous l'influence des grâces sensibles que Dieu leur a accordées, et qui est entretenue par leur vie de piété, la pratique de certaines vertus et la fidélité à la prière.

Mais elle est longue aussi la liste de leurs défauts : inconstance, amour-propre, grand amour de leurs aises, attachement souvent opiniâtre à leurs idées ou à leurs caprices; le même homme qui se dépensera sans compter, parce que l'exercice du zèle lui est agréable, ne pourra souffrir la contradiction. Celui-ci cherchera à rabaisser les autres, surtout ceux qui, opérant sur le même terrain, lui portent ombrage; il contestera leurs connaissances, leur prudence, leur savoir-faire; il incriminera leurs intentions; tout cela sans doute d'une manière peu consciente, mais qui cependant n'est pas exempte de faute.

181. L'abnégation chez tous ces chrétiens du troisième degré n'est pas nulle, mais elle est incomplète; *ils ne semblent pas comprendre tout le prix du parfait renoncement, ils n'y aspirent pas.* De là il résulte que leurs vertus et leurs imperfections non seulement se succèdent, mais se mélangent souvent dans l'accomplissement d'une même œuvre. Ainsi, quand ils exercent le zèle, ils mêlent à des pensées de foi beaucoup d'agitation purement naturelle; ils s'appuient fort sur les moyens humains et n'ont pas en Dieu cette confiance absolue qui donne aux âmes parfaites une si tranquille énergie et une pleine possession d'elles-mêmes.

Dans l'édifice que chacun de nous bâtit pour l'éternité, il y a, dit l'Apôtre (I. Cor., III, 12), des matériaux de valeur bien diverse; tout passera par le feu : l'or, l'argent, les pierres précieuses s'y purifieront; le bois, le foin, le chaume y seront consumés. Ceux dont nous parlons mettent sans doute dans leur œuvre de chaque jour des matériaux de prix, mais ils y laissent entrer aussi beaucoup d'éléments vils, qui deviendront autant d'aliments pour le feu purificateur.

En attendant « le jour du Seigneur, où l'œuvre de chacun apparaîtra comme elle est..., *uniuscujusque opus manifestum erit, dies enim Domini declarabit*, il n'est pas facile à l'œil humain d'apprécier la valeur de l'édifice. Parfois sous une couche de riches métaux se cachent des matériaux moins précieux; parfois,

au contraire, l'or et l'argent sont dissimulés sous des dehors vulgaires : chez les uns ce sont les qualités, chez les autres ce sont les défauts qui se montrent à première vue. Tout jugement précipité risque fort d'être erroné.

182. On peut toutefois assurer, sans crainte d'erreur, que les défauts plus ou moins visibles que nous avons attribués aux chrétiens de cette catégorie, nuisent grandement à leurs mérites ; et s'ils sont obligés par état de travailler au salut et à la sanctification des autres, — beaucoup de prêtres et de religieuses doivent être classés dans cette troisième demeure — des imperfections aussi nombreuses font grand tort à leurs œuvres. Trop pleins d'eux-mêmes, ces ouvriers évangéliques « ne font rien purement pour Dieu : ils se cherchent en tout et mêlent toujours secrètement leur propre intérêt avec la gloire de Dieu dans leurs meilleures entreprises ».

Voyez comme ils se dépitent et sont tentés de se décourager quand leurs œuvres n'ont pas tout le succès désirable ; s'ils tenaient tant à réussir, c'était bien pour la gloire de Dieu, mais c'était aussi — leur dépit en est la preuve — pour leur satisfaction personnelle.

Tant qu'ils ne seront pas plus avancés dans le renoncement, leurs travaux, leur activité paraîtront peut-être fort efficaces, eux-mêmes ne seront pas les derniers à les croire tels ; en réalité leur zèle, sans être stérile, ne produira pas de grands fruits.

183. Sainte Thérèse décrit, comme nous l'avons fait, l'état des âmes de la troisième demeure ; elle signale ce mélange de piété et d'imperfection que l'on rencontre chez elles :

« J'ai connu, dit-elle, des personnes, et je crois pouvoir dire en assez grand nombre, parvenues à cet état. Elles avaient mené pendant de nombreuses années une vie correcte ; l'âme, le corps, tout en elles était bien réglé, autant qu'on en pouvait juger, et voilà qu'après ces années de fidélité, lorsqu'on pouvait croire qu'elles foulaient le monde sous leurs pieds, du moins qu'elles en étaient complètement désabusées, Dieu venant à les éprouver dans des choses de peu d'importance, elles se laissaient aller à tant d'inquiétudes, à de telles angoisses de cœur que j'en étais tout interdite, et même je craignais pour elles...

« Quelque chose de semblable se passe pour peu qu'on méprise ces personnes ou qu'on touche à leur honneur. Souvent, il est

vrai, Dieu leur fait la grâce de bien le supporter, car Il aime à rendre la vertu recommandable, Il ne veut pas que l'estime qu'on a pour elle souffre d'atteinte; de plus Il veut récompenser ces âmes de leurs fidèles services, car Il est si bon, Lui, notre vrai Bien; mais, même dans ce cas, il leur reste une inquiétude qu'elles ne peuvent maîtriser, et qui ne cesse pas de sitôt. Et pourtant, ô grand Dieu, ces personnes-là n'ont-elles pas tant et tant de fois considéré les souffrances du Seigneur, et compris combien il est bon de souffrir, et même ne le désirent-elles pas? Que dis-je, elles voudraient que tout le monde imitât leur vie! Plaise au Ciel qu'elles ne rejettent pas sur les autres la cause des peines qu'elles subissent et ne s'en attribuent que le mérite. »

La Sainte donne d'autres exemples des défauts que l'on rencontre dans cette troisième demeure : une attache plus ou moins avouée aux biens de ce monde, l'empressement à les augmenter, et cette crainte excessive d'en trop faire, de dépasser les limites de la prudence, de compromettre son repos ou sa santé au service du bon Maître, etc. Telles sont les faiblesses que blâme avec raison sainte Thérèse; on les trouve en effet chez ces âmes sincèrement bonnes qui, du reste, ont bien conscience de leur mérite, mais qui sont encore loin de la perfection.

§ 3. — *Défauts provenant du tempérament*

184. Dans toutes les âmes dont nous avons parlé jusqu'ici les défauts de tempérament restent très apparents. On les remarque surtout dans les premiers degrés de la vertu; ils deviennent moins choquants, mais ne disparaissent pas, pendant la période des consolations sensibles; ensuite ils redeviennent plus visibles, si l'âme cesse de s'élever dans la vertu. Le tempérament est en effet une disposition naturelle provenant de l'organisme : tant que les puissances supérieures de l'âme ne sont pas assez fortes pour résister aux impulsions des facultés inférieures, le tempérament fait vivement sentir son action.

Avant la faute originelle tous les éléments du corps humain étaient dans un équilibre parfait, aucun n'avait sur les autres une prépondérance nuisible; depuis le péché, ce bel ordre a disparu. Sans doute chez certaines personnes les divers principes d'activité, de modération, d'impressionnabilité, de

fermeté, se contrebalancent très heureusement; mais chez beaucoup d'autres l'un des éléments a une grande puissance et les autres une action très faible; l'organisme alors est mal harmonisé et exerce sur l'âme une influence fâcheuse.

On distingue assez généralement les tempéraments sanguin, lymphatique, nerveux et bilieux. Qu'on ait raison ou non d'attribuer à la prédominance des éléments désignés par ces mots les caractères que nous allons décrire, nous ne l'examinerons pas : cette question n'est pas de notre compétence; mais on ne peut contester l'existence des caractères eux-mêmes; le lecteur nous permettra de les rattacher, ne serait-ce que parce que cette hypothèse est généralement admise, à l'influence de ces divers éléments.

185. Il se rencontre des personnes qui par disposition native sont ardentes mais peu réfléchies, actives mais inconstantes, aimables et prévenantes quand rien ne les choque, mais, quand elles se heurtent à quelque obstacle, vives et impatientes; leur mauvaise humeur est du reste passagère et ne dégénère point en rancune. Elles sont optimistes, mais parce qu'elles voient tout en rose et ne prennent guère le temps de réfléchir, elles sont imprudentes : quand on leur expose une affaire, en trois mots, elles veulent la régler. Elles ne sont ni molles ni paresseuses, ne manquent pas d'initiative, se mettent de bon cœur au travail, mais facilement elles deviennent ombrageuses, jalouses quand d'autres réussissent mieux qu'elles. Elles sont d'une humeur agréable, souvent d'une gaieté expansive, elles ont un esprit primesautier, prompt aux réparties, mais sont mobiles, brouillonnes et téméraires. Le sang, quand il est vif et bouillonnant, et quand les autres éléments ne viennent pas modérer son action, serait, croit-on, le principe de ces qualités et de ces défauts; aussi appelle-t-on ce tempérament le tempérament sanguin.

186. Tout autres sont les défauts que l'on attribue au tempérament lympathique, à savoir la lenteur, l'insouciance, la mollesse : « Je ne puis pas, c'est trop difficile, c'est impossible » telle est la plainte qui s'échappe fréquemment des lèvres du lymphatique; le sang paraît figé dans ses veines, et rien ne peut l'échauffer. Son indolence le préserve des grands crimes, mais tant qu'elle n'aura pas fait place à une énergie surnaturelle, elle le rendra incapable de vraie vertu. Quand l'élément qui

3° Couper court à toute rêverie et réprimer tout ce travail d'imagination, ces inquiétudes, ces préoccupations, ces plans, ces projets, ces calculs, ces souvenirs, dans lesquels on se répète à soi-même toujours la même chose, perdant par là un temps précieux et favorisant, sans y prendre garde, beaucoup de défauts.

II

4° Commencer dès son réveil à considérer Dieu près de soi; dans la journée, chaque fois que l'on entend l'heure sonner, renouveler cet exercice, en ayant toujours soin de joindre au souvenir de la présence de Dieu un acte d'adoration et d'amour. On peut très utilement alors Lui demander la grâce de Le bien servir, de garder fidèlement les résolutions prises.

5° Remplacer par des pensées pieuses et des élans du cœur simples et affectueux les pensées inutiles qu'on s'est habitué à retrancher, et cela surtout dans les moments où l'esprit est libre et inoccupé, en allant et venant, en travaillant.

6° Agir en tout pour Dieu. Rappeler très souvent à sa pensée les motifs surnaturels qui doivent inspirer toute la conduite d'une âme chrétienne : Dieu veut cela de moi. Mon Dieu, je suis heureux, jusque dans les actions les plus communes, d'accomplir votre sainte volonté.

PRIÈRE. — RÉSOLUTIONS ET EXAMEN SUR LA MANIÈRE DE PRIER

221 La prière, pour être bonne doit être :

1° *Attentive.* — « Avant de prier, nous dit l'Esprit-Saint, prépare ton âme et ne tente pas le Seigneur. » C'est donc tenter Dieu que de vouloir prier sans s'y être préparé, c'est-à-dire sans s'être d'abord recueilli, sans avoir vidé son imagination de toutes les pensées inutiles, sans s'être pénétré de la grandeur de Dieu, de la sublime majesté de Celui à qui l'on s'adresse, et sans avoir au moins jeté un coup d'œil sur l'immensité de ses propres besoins.

2° *Humble.* — Convaincu de mon néant et de ma misère, pénétré de confusion à la vue de mes infidélités sans nombre, j'avouerai mon indignité et je m'abaisserai profondément

devant Dieu. « Dieu résiste aux orgueilleux, Il accorde sa grâce à celui qui est humble. »

3° *Confiante.* — Je me rappellerai la bonté de Dieu, plus désireux de mon bien que moi-même, les mérites de Jésus-Christ, sur lesquels je fonde tout mon espoir. Jamais je ne me découragerai sous prétexte que je n'obtiens pas assez vite ce que je désire. Le découragement est un piège du démon, la foi invincible est un moyen sûr d'être exaucé. « Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous le recevrez, et vous l'obtiendrez. » (*Marc*, XI, 24.)

4° *Fervente.* — Celui-là prie bien qui souhaite ardemment d'être exaucé; celui-là prie mal qui le fait sans cœur, qui ne témoigne à Notre-Seigneur aucun désir, qui ne prie, pour ainsi dire, qu'à regret et comme pour s'acquitter d'un devoir pesant. Pour soutenir ma ferveur et éviter la routine, je me proposerai toujours une intention bien précise et adaptée à mes besoins spirituels, et cela, soit dans mes prières privées, soit dans les autres exercices, comme l'assistance à la messe, etc.

5° *Persévérante.* — Je ne me lasserai pas de prier, revenant toujours à la charge sans me rebuter, quelque retard que le bon Dieu mette à m'exaucer. Jésus-Christ a dit qu'il fallait prier de façon à fatiguer, à importuner, s'il était possible, notre Père céleste.

Dans les circonstances où la prière me sera particulièrement difficile, mon esprit ne pouvant s'y arrêter, je persévérerai quand même dans mes efforts, me rappelant que Dieu demande la lutte et non le succès, et qu'une prière aride, sèche, faite de distractions continuelles qu'on cherche sans cesse à repousser sans pouvoir s'en débarrasser, est ordinairement plus agréable à Dieu et plus fructueuse à l'âme qu'une prière de douceurs et de consolations.

Pour apprendre à bien prier, je m'appliquerai donc successivement à donner à ma prière chacune des qualités ci-dessus énumérées. Ainsi, je m'étudierai le lundi à prier avec attention, le mardi avec humilité, le mercredi avec une grande confiance, etc.; ou, ce qui vaudrait mieux, ce qui m'aiderait à contracter de plus fortes habitudes, je porterai mes efforts sur chacun de ces points pendant une semaine entière. Je m'examinerai, à des moments déterminés, pour voir si je suis fidèle à la résolution du jour.

RÈGLEMENT PARTICULIER ET MATIÈRE D'EXAMEN SUR L'HUMILITÉ

Jésus doux et humble de cœur,
rendez mon cœur semblable au vôtre.

222. « C'est aux âmes humbles, dit l'Esprit-Saint, que Dieu accorde ses grâces. La prière des humbles, dit-il encore, est toute puissante sur le Cœur de Dieu. — Celui qui s'abaisse sera élevé, a dit Jésus-Christ. »

Pour acquérir cette grande vertu d'humilité, aussi importante qu'elle est difficile, je prendrai successivement comme sujet de résolution et matière d'examen les points suivants :

1° *Connaissance de moi-même.* — J'apprendrai à me connaître moi-même. Je penserai souvent à mon néant. Je considérerai mes fautes, mes faiblesses, langueurs, négligences sans nombre, mes infidélités continuelles à la grâce et je tâcherai d'obtenir ainsi une conviction intime, profonde et habituelle du triste état de mon âme.

Je me remplirai tout particulièrement de ces pensées : 1° Quand je serai tenté de me complaire en moi-même et de me croire meilleur que les autres ; 2° Quand je me préparerai à prier, m'abaissant ainsi humblement devant Dieu, par exemple au commencement de la sainte Messe, de ma méditation, de ma visite au Saint-Sacrement, de mon chapelet ; 3° Aussitôt après chaque faute.

2° *Par rapport au prochain.* — Me comparer à ceux qui valent évidemment mieux que moi ; pour ne pas m'élever sottement au-dessus des autres, considérer leurs qualités et excuser leurs défauts, ne jamais perdre de vue mes propres défauts visibles et secrets : peut-être aux yeux de Dieu suis-je plus ingrat et plus répréhensible que ceux que je dédaigne.

3° *Désirs.* — Je repousserai, dès que je m'en apercevrai, tout désir qui me viendra d'être admiré ou estimé. Je ne désirerai point de passer pour habile, aimable, intelligent, bon, pieux, etc. Si quelque semblable pensée de vanité se glisse dans mon esprit, j'y renoncerai aussitôt et demanderai au bon Dieu de m'en délivrer. Je ne m'arrêterai point à penser que ceci ou cela peut

m'attirer l'estime, et je ne forgerai point dans mon imagination des conversations et des drames où je me donnerais le beau rôle.

4° *Amour-propre.* — Je ne m'arrêterai point au désir : 1° d'être recherché; 2° d'être consulté; 3° ni même d'être approuvé.

5° *Jugement propre.* — Au lieu de me froisser, de proférer des plaintes ou des blâmes quand on juge autrement que moi, ou quand on prend une mesure que je désapprouve, je m'humilierai intérieurement, me disant à moi-même que je n'y entends rien, et que ce serait sot orgueil de ma part de préférer mon avis à celui des autres.

6° *Humilité en paroles.* — Je parlerai volontiers des qualités des autres et je m'attacherai à les faire valoir, surtout les personnes qui me plairaient moins, ou envers lesquelles j'éprouverais quelque sentiment de jalousie.

7° Je ne dirai rien pour me vanter, et même je ne prononcerai aucune parole qui tende à me rehausser ou qui soit en ma faveur.

8° Je ne m'excuserai point quand je serai repris ou blâmé; si je crois devoir le faire, je le ferai doucement et sans aigreur.

9° Je dirai volontiers ce qui pourra m'attirer quelque confusion, reconnaissant mes torts avec simplicité. Je découvrirai sincèrement à mon directeur les replis les plus cachés de mon âme, quelque confusion que j'y éprouve.

10° *Humilité en actions.* — Je ne ferai rien par considération humaine, pour attirer les yeux et avoir l'approbation d'autrui, et me disant comme saint Paul : « Peu m'importe le jugement des créatures », je ne m'inquiéterai que de plaire à Dieu.

11° *Actes d'humilité.* — Je me réjouirai et remercierai le bon Dieu chaque fois que j'aurai à remplir quelque fonction basse et pénible; je serai humble dans ma mise, heureux de porter quelquefois des habits usés et sans distinction; le soir je baiserai la terre en demandant humblement pardon à Dieu.

12° Je me comporterai avec ceux qui m'entourent avec la même délicatesse et la même humilité que s'ils étaient mes supérieurs et que je fusse leur domestique.

13° Je choisirai pour moi les dernières places, ce qu'il y a de moindre et ce dont les autres ne voudront pas.

14° *Humilité passive.* — J'accepterai non seulement avec patience, mais avec joie et en remerciant Dieu, toutes les occasions d'humiliation que je rencontrerai, comme échecs, confu-

sions, critiques, réprimandes, rebuts, moqueries, médisances, calomnies mêmes, persuadé que ces épreuves, outre que je les mérite bien à cause de mes infidélités, sont la plus grande grâce que le bon Dieu puisse me faire.

15° *Exemple de Notre-Seigneur.* — Je me proposerai souvent l'exemple de Jésus bafoué, moqué, couvert de crachats, insulté de toutes manières.

16° *Prière.* — Je demanderai sans cesse à Dieu la vertu d'humilité dans mes prières, chapelets, communions, invoquant à cette fin le Cœur de Jésus, la sainte Vierge, saint Joseph, mon bon ange, mes saints patrons. Pour être plus sûr d'obtenir cette grâce, je pratiquerai à cette intention de nombreux sacrifices.

17° *Sanctions.* — Je m'examinerai deux fois chaque jour sur l'humilité, et je me punirai par quelque pénitence chaque fois que je découvrirai dans la journée quelque faute contre cette vertu.

MÉTHODE POUR ARRIVER A LA PARFAITE OBÉISSANCE

223. 1° *Obéir pour Dieu.* — Me dire souvent : c'est Dieu même qui me commande. Me représenter le ciel ouvert et Dieu lui-même m'intimant tel ou tel ordre. Quand l'heure est arrivée de remplir telle obligation, tel devoir d'état, quand un supérieur parle, me dire : c'est la volonté de Dieu. *Fiat voluntas tua.*

2° *Obéir promptement.* — Ne pas tarder d'une minute; laisser un ouvrage à moitié fait, dès que la cloche sonne (si l'on est dans une maison soumise à un règlement), où dès le premier mot des supérieurs. Prévenir les commandements et accomplir les désirs des supérieurs dès qu'on les soupçonne.

3° *Obéir toujours.* — Me proposer ce motif de l'obéissance dans toutes mes actions. Me lever par obéissance; aller au travail, au repas, à la prière, par obéissance; à la récréation, à la promenade, à confesse, à la Sainte Table, etc., par obéissance.

4° *Obéir simplement, aveuglément.* — Ne jamais discuter une parole des supérieurs, ne jamais dire un mot contraire à l'autorité. Ne point raisonner un ordre, même intérieurement.

5° *Obéir joyeusement.* — Ne point manifester mes répugnances.

M'efforcer de paraître gai et joyeux, quelque pénible que soit l'ordre à accomplir.

6° *Obéir comme Jésus-Christ.* — Me rappeler souvent combien Jésus a voulu être obéissant à Joseph, à Marie, pendant trente ans; à son Père céleste : « C'est mon aliment, c'est ma vie, a-t-il dit, de faire la volonté de mon Père. » « Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. »

7° *Prier pour obtenir l'obéissance.* — Demander chaque jour cette vertu au Cœur de Jésus ,à Marie, à Joseph, à mes saints patrons et à mon bon ange, et offrir aussi chaque jour au bon Dieu quelque sacrifice dans le but d'obtenir une grâce si précieuse.

Prendre successivement chacune de ces résolutions, par exemple, la première le lundi, la deuxième le mardi, etc.; ou, ce qui vaudrait mieux, la première pendant une semaine, etc. M'examiner au moins une fois chaque jour sur la résolution prise le matin.

PRATIQUE DE LA CHARITÉ FRATERNELLE

224. Pour acquérir dans toute sa perfection cette belle vertu et me conduire toujours envers ceux de mon entourage comme un vrai chrétien doit le faire, je tiendrai aux résolutions suivantes :

1° Je les considérerai tous comme des frères, comme des âmes aimées de Dieu, rachetées par Jésus-Christ, appelées au ciel comme moi. Je me pénétrerai de ces pensées plus particulièrement quand je serai tenté de me laisser aller à des sentiments d'antipathie, de jalousie ou de vengeance.

2° Je supporterai les défauts des autres, ne les faisant point remarquer et m'abstenant avec soin de tout jugement défavorable, de toute critique et de toute médisance.

3° Je ne rapporterai jamais à quelqu'un ce qu'on aura dit de lui, si cela est de nature à lui faire de la peine; je travaillerai, au contraire, à faire régner entre tous la bonne harmonie, faisant remarquer les qualités des autres, cachant leurs torts, faisant tout pour les amener à s'aimer mutuellement.

4° Je traiterai chacun avec affection, évitant de contrister

qui que ce soit, et me réconciliant promptement si je viens à me fâcher.

5° J'accorderai tout ce que l'on me demandera, ne craignant pas de me gêner moi-même pour obliger les autres; et si je suis malgré moi contraint de refuser, je tâcherai de faire agréer mon refus par des paroles obligeantes.

6° Dans mon affection pour les personnes qui m'entourent, je rechercherai avant tout le bien de leurs âmes; j'adresserai d'abord à Dieu dans ce but d'ardentes supplications, soit pour toutes en général, soit plus particulièrement pour celles que je verrais en avoir plus grand besoin; et, dans ce dernier cas, j'offrirai même à Dieu quelques sacrifices, afin de faire plus sûrement descendre la grâce dans ces âmes, qui sont si chères à Notre-Seigneur.

7° Non content de prier, je chercherai à faire du bien par mes exemples et par mes paroles. Si je vois mes frères affligés, je prendrai part à leurs peines, je les consolerai et je soutiendrai leur courage. Surtout je leur donnerai à l'occasion de bons et salutaires conseils, les portant à ne pas offenser Dieu et à pratiquer la vertu.

DÉTACHEMENT ET PAUVRETÉ

> Heureux ceux qui ont l'esprit de pauvreté, car le royaume des cieux est à eux. (*Matth.*, v. 3.)

225. 1° Celui qui est vraiment détaché se regarde non comme un propriétaire qui peut user ou abuser de son bien, mais comme un pauvre serviteur, n'ayant que les objets que son Maître lui confie, n'en pouvant user que pour les intérêts de ce Maître, et devant à ce Maître, qui sera son Juge, un compte exact de l'emploi qu'il en aura fait.

2° Les biens dont on use ici-bas sont ou nécessaires, ou commodes, ou superflus. Le vrai pauvre se contente du nécessaire; ce qui est commode, il s'en passe volontiers, il ne se le procure que quand cela est utile pour l'accomplissement de ses devoirs d'état; enfin il renonce absolument au superflu. Appliquer ces principes à ses aliments, meubles, habits, voyages, etc.

3° Le vrai pauvre souffre de bonne grâce les privations, quand son divin Maître permet que le nécessaire lui fasse défaut; il endure de grand cœur, à l'exemple de Notre-Seigneur, la faim, la soif, le froid, le chaud, le travail, la fatigue, etc.

4° Il ne gaspille pas inconsidérément les biens que Dieu a mis à sa disposition; il ne les perd pas et ne les laisse pas se détériorer par négligence.

Pour les séculiers. — 5° Si le vrai pauvre est économe, ce n'est point pour se réserver ce qu'il épargne, mais pour donner plus abondamment. « L'argent ne lui tient point aux mains, et il est toujours prêt à s'en dessaisir, quand il juge prudemment que Dieu le demande. » (Tronson.)

6° L'obstacle à la pauvreté vient souvent de la crainte de manquer. Le vrai pauvre est plein de confiance en la Providence, il n'a point ces sollicitudes excessives du lendemain, que condamne Notre-Seigneur.

Pour les réguliers. — 7° Le pauvre parfait ne prend ni ne demande rien, ne donne ni ne prête rien sans permission.

DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE

226. On peut faire cette probation pendant le mois de mai. Nous divisons le sujet en quatre articles, un pour chaque semaine, et nous adopterons cette fois-ci la forme d'examen.

1° *Confiance.* — On est d'autant plus dévot à Marie qu'on a plus de confiance en Elle. Ai-je eu en cette bonne Mère une confiance vraiment sans bornes; ai-je compris que le véritable enfant de Marie est sûr de son salut, sûr même de sa sanctification? Ai-je regardé la dévotion envers Elle comme un des moyens les plus puissants pour avancer dans la piété ?

Qu'ai-je fait particulièrement aujourd'hui pour accroître ma confiance? J'aurais pu méditer ses grandeurs, me rappeler ses bienfaits, lire quelque ouvrage composé à sa louange, enfin prier Dieu d'augmenter ma piété et ma confiance envers ma Mère céleste; ai-je employé quelqu'un de ces moyens ?

2° *Affection filiale.* — Ai-je agi avec Elle comme un enfant avec sa mère, lui contant tout ce qui m'intéresse, lui confiant mes joies, mes peines, mes inquiétudes, mes désirs; lui parlant

de mes défauts pour qu'Elle m'aide à m'en corriger, des vertus qui me sont nécessaires pour qu'Elle me les fasse acquérir?

3° *Dévotion constante.* — Ai-je eu recours à Elle en toutes choses, n'entreprenant rien sans le lui recommander? Lui ai-je offert mon travail pour qu'Elle l'offre Elle-même à Jésus? Lui ai-je offert de même toutes mes œuvres? Le B. Montfort conseille vivement de tout offrir à Marie, et déclare que cette pratique est un secret infaillible d'arriver à une haute perfection. L'ai-je particulièrement invoquée avant de me confesser, de communier, la priant de me conduire comme par la main dans ces grandes et saintes actions?

Surtout ai-je eu recours à Elle dans mes tentations?

4° *Pratiques pieuses en son honneur.* — Comment ai-je payé chaque jour mon tribut d'hommages à cette bonne Mère, et comment ai-je récité les prières en son honneur, le chapelet, le Souvenez-vous, l'Angelus, etc.

Lui fais-je quelquefois des neuvaines pour obtenir les grâces qui me sont nécessaires, par exemple quelque vertu dont je sentirais plus vivement le besoin? Pour rendre ces neuvaines plus efficaces et pour mieux honorer Marie, ai-je joint à mes prières quelques pratiques de mortification ?

N'ai-je point été inconstant dans ma dévotion envers cette bonne Mère, recourant parfois à Elle avec ferveur, puis l'oubliant ensuite et négligeant entièrement de la prier?

227. Ces exemples suffiront à faire comprendre en quoi consiste ce système de direction par probations.

Il convient d'espacer ces différentes probations, les faisant par exemple durer un mois, puis laissant un intervalle d'un ou deux mois entre la probation finie et la suivante. Dans ces intervalles, on s'appliquera plus spécialement à une pratique exacte et parfaite du règlement, et on fera de cette régularité le sujet de ses examens particuliers.

On peut, à la fin, recommencer le cycle qui, grâce aux intervalles laissés entre les différentes probations, aura duré plusieurs années. Au bout de deux ou trois ans, il ne sera pas sans utilité de revenir à l'étude de chacune de ces vertus ,qui sont les fondements de la vie spirituelle.

On pourrait aussi, suivant le conseil de saint François de Sales

(*Vie dévote*, III, 1), choisir la vertu pour laquelle on éprouve plus d'aptitude ou plus d'attraits, ou dont on sent plus vivement le besoin, et s'y exercer plus longtemps.

228. Il y a donc là, on le voit, toute une méthode, qui a certainement ses avantages et qui a produit de grands fruits chez un bon nombre d'âmes. Il est bien vrai aussi que ce serait une erreur de vouloir plier indistinctement tout le monde à une formation aussi méthodique; bien des âmes seraient réfractaires[1].

En effet, un travail de sanctification aussi systématique suppose d'abord une véritable bonne volonté; les âmes qui en sont encore à la vie purgative, et même bien des chrétiens qui sont dans la vie illuminative, n'auraient pas la constance suffisante pour accepter ce genre de direction; et à vouloir le leur imposer, on s'exposerait plutôt à les rebuter qu'à les faire avancer.

Quant aux âmes ardentes et capables d'une plus longue persévérance, il se présente souvent pour elles un autre obstacle; elles sentent assez fréquemment l'action de l'Esprit-Saint, qui les éclaire sur leurs besoins et leur communique certains attraits dont il faut tenir grand compte pour ne pas substituer à cette direction divine une direction purement humaine. Qui ne souscrirait aux paroles si sages du Vén. Libermann écrivant à un jeune prêtre : « Reconnaissez comme un principe fondamental, en fait de direction, qu'il ne faut pas gêner ni resserrer trop le dirigé; il ne faut pas lui prescrire trop de règles; il ne faut pas suivre de système dans la vie spirituelle, sinon on s'expose à faire tort aux âmes... Je regarde comme un point capital en direction de laisser agir la grâce avec grande liberté, de distinguer les faux attraits des vrais et d'empêcher les âmes de s'écarter ou d'excéder dans ces attraits. » (*Lettre* du 10 janvier 1844.)

[1] « Il y a, dit le P. Surin, des directeurs qui se forment une idée et un dessein qu'ils estiment beaucoup, qu'ils appliquent par après à toutes les âmes qui se présentent, croyant que, s'ils les peuvent ajuster à cette idée, ils auront fait un grand coup. Ainsi, ils n'ont autre vue ni propos que d'exécuter ce qu'ils ont dans l'imagination, comme celui qui voudrait donner une même forme d'habit à tous ceux qui se présentent, grands ou petits; ou encore, dit ailleurs le même auteur, comme ceux qui n'ont qu'un même emplâtre à toutes blessures. » (*Catéch.*, *spir.* t. II, 3e partie, ch. II.)

229. Pour les commençants qui n'éprouvent guère de ces attraits particuliers, la part du directeur est nécessairement plus grande; au début de la piété, la direction demande à être plus détaillée, plus minutieuse, mais, à mesure que l'âme avance, l'action de l'Esprit-Saint s'exerce davantage, et il faut se garder de la contrarier.

Écoutons saint François de Sales écrivant à une Supérieure de la Visitation : « Le Directoire du noviciat propose quantité d'exercices, il est vrai, et il est encore bon et convenable, pour le commencement, de tenir les esprits rangés et occupés : mais quand, par le progrès du temps, les âmes se sont un peu exercées en cette multiplicité d'actes intérieurs et qu'elles sont façonnées, dérompues et désengourdies, alors les exercices s'unissent à un exercice de plus grande simplicité ou à l'amour de complaisance, ou à l'amour de bienveillance, ou à l'amour de confiance, ou de l'union et réunion du cœur à la volonté de Dieu, de sorte que cette multiplicité se convertit en unité.

« Et, de plus, s'il se trouve quelque âme, voire même au noviciat, qui craigne trop d'assujettir son esprit aux exercices marqués, pourvu que cette crainte ne procède pas du caprice, outrecuidance, dédain ou chagrin, c'est à la prudente maîtresse de la conduire par une autre voie, bien que, pour l'ordinaire, celle-ci soit utile, ainsi que l'expérience le fait voir. » (*Lettre* du 22 février 1820.)

230. C'est surtout quand elles sont parvenues à la vie unitive, comme l'indique saint François de Sales, que les âmes sentiraient vite du dégoût pour une direction trop minutieuse et trop systématique; l'âme contemplative est attirée, le plus souvent, à une simple présence de Dieu et à une union douce et affectueuse; une méditation sur une vertu déterminée lui serait fort à charge; elle se dépouille volontiers de cette multiplicité de pratiques extérieures qui l'aidaient et qu'elle affectionnait autrefois, comme on laisse l'échelle une fois monté [1]. Plus elle avance, plus elle se simplifie; ses tendances, ses pensées, ses affections et ses actes se concentrent, en effet, de plus en plus dans le désir, l'amour et l'accomplissement de la seule volonté divine [2].

[1] Cf. Libermann, *Lettre* du 19 août 1835.

[2] Cf. Grou, *Manuel des âmes intérieures : de la simplicité.*

Si donc, dans l'emploi de cette formation spirituelle par probations, il ne faut pas laisser les dirigés s'affranchir par caprice ou par paresse des pratiques qu'on leur suggère, il faut aussi avoir égard aux dispositions ordinaires des âmes avancées et laisser à celles-ci plus de latitude, pour ne pas les détourner de la voie où Dieu les conduit.

CHAPITRE V

Discernement des esprits

REMARQUES PRÉLIMINAIRES

231. Nous avons indiqué, dans le chapitre précédent, combien il importe à l'âme pieuse de suivre fidèlement la direction de l'Esprit-Saint. « Toute notre perfection dépend de cette fidélité et l'on peut dire que l'abrégé de notre vie spirituelle consiste à remarquer les voies et les mouvements de l'Esprit de Dieu en notre âme, et à fortifier notre volonté dans la résolution de les suivre, employant pour cet effet tous les exercices : l'oraison, la lecture, les sacrements, la pratique des vertus et des bonnes œuvres. » (P. Lallemant, *Doctrine spirituelle*, 4e principe, chap. II.)

Aussi tous les moyens de sanctification que nous avons signalés n'ont, au fond, pas d'autre fin que de dégager le cœur humain des mille entraves qui l'empêchent d'écouter et de suivre l'appel de Dieu. L'âme pieuse, grâce à de louables efforts, a surmonté les principaux obstacles qui, dans la vie purgative, s'opposaient à ses progrès; elle a commencé à ressentir les opérations suaves de la grâce, à éprouver les douceurs salutaires de la dévotion, qui sont comme les prémices d'une direction plus intime de l'Esprit-Saint; mais il reste encore des causes qui peuvent retarder son avancement; ce sont, le plus souvent, des tendances plus ou moins prononcées à la dissipation, à la recherche du bien-être et à l'amour-propre. Quand elle les aura combattues fidèlement par le recueillement, la mortification, la patience et l'humilité, alors l'action divine, trouvant moins de

barrières, s'exercera avec plus de liberté, et les inspirations deviendront, sauf les moments d'épreuve et de sécheresse, plus nombreuses et plus pressantes.

232. Il est évident que celui qui suivrait fidèlement ces inspirations, qui se laisserait guider en tout par l'Esprit de Dieu, n'aurait qu'à s'applaudir d'une aussi sage conduite [1]. « O Dieu, Théotime, si nous recevions les inspirations célestes selon toute l'étendue de leur vertu, qu'en peu de temps nous ferions de grands progrès en la sainteté. » (Saint François de Sales, *Amour de Dieu*, II, 11.)

« Notre plus grand mal est l'opposition que nous apportons aux desseins de Dieu et la résistance que nous faisons à ses inspirations; car, ou nous ne les voulons pas écouter, ou les ayant écoutées, nous les rejetons, ou les ayant reçues nous les affaiblissons et les souillons par mille imperfections d'attache, de complaisance en nous-mêmes et de propre satisfaction.

« Cependant, le principal point de la vie spirituelle consiste tellement à se disposer à la grâce par la pureté de cœur, que de deux personnes qui se consacrent en même temps au service de Dieu, si l'une se donne toute aux bonnes œuvres, et que l'autre s'applique entièrement à purifier son cœur et à *retrancher ce qui s'oppose en elle à la grâce, cette dernière arrivera deux fois plus tôt à la perfection que la première.* » (Lallemant. *Loco citato*, § 6.)

Anne de Jésus, nommée par sainte Thérèse maîtresse des novices à Salamanque, fit de toutes ses novices autant de saintes. Un célèbre professeur de Salamanque lui demanda un jour comment elle obtenait de si beaux résultats : « Je me borne, répondit-elle, à considérer et à suivre la conduite de Dieu dans la direction de chacune d'elles et je ne fais pas autre chose que

[1] Un ancien auteur disait que trois mois de fidélité parfaite à toutes les inspirations du Saint-Esprit établissent l'âme dans un état qui la conduirait sûrement à la perfection. Et le P. Pergmayr, S. J. (opuscule sur les *Dons du Saint-Esprit*, sur la pureté du cœur, p. 106), dit : « Qu'on fasse l'épreuve seulement pendant trois mois de ne jamais rien refuser à Dieu, et l'on verra quel changement il s'opèrera et comment tout l'intérieur sera changé. » Un moyen très efficace d'obtenir cette fidélité est de recommander — on pourrait même parfois imposer comme pénitence sacramentelle — la pratique de noter, chaque soir, les résistances à la grâce faites de plein gré et avec pleine lumière, même si ces résistances ne sont que des imperfections.

d'éviter tout ce qui pourrait ou obstruer ou embarrasser ou changer la voie particulière par laquelle Il les mène. »

233. Mais connaît-on toujours les inspirations divines, et n'est-on point exposé, parfois, à prendre le change? L'ange de ténèbres peut se transformer en ange de lumière, et les conceptions de notre imagination ne se distinguent pas toujours, de prime abord, des pensées saintes mises en nous par l'Esprit de Dieu.

Aussi les auteurs ont-ils regardé ce qu'ils nomment les règles du discernement des esprits, comme un point fort important de la spiritualité.

Les esprits qui agissent sur le cœur de l'homme sont l'Esprit divin, l'esprit humain et l'esprit diabolique.

Parlons d'abord de l'esprit diabolique.

ARTICLE PREMIER. — MARQUES DE L'ESPRIT DIABOLIQUE

234. Comment donc reconnaître les suggestions diaboliques? « Nous devons examiner avec grand soin, dit saint Ignace, la suite et la marche de nos pensées. Si le commencement, le milieu et la fin, tout en elles est bon et tendant purement au bien, c'est une preuve qu'elles viennent du bon ange; mais si, dans la suite des pensées qui nous sont suggérées, il finit pas s'y rencontrer quelque chose de mauvais ou de dissipant, ou de moins bon que ce que nous nous étions proposé de faire, ou si ces pensées affaiblissent notre âme, l'inquiètent, la troublent en lui ôtant la paix, la tranquillité et le repos dont elle jouissait d'abord, c'est une marque évidente qu'elles procèdent du mauvais esprit, ennemi de notre avancement et de notre salut éternel. » (*Discernement des esprits*, 2e sem., 5e règle.)

On reconnaîtra donc l'action du démon à l'une des marques suivantes :

1° Ou l'*objet* proposé est mauvais;

2° Ou le *mode* est défectueux, les actes auxquels on se sent incliné étant imprudents ou indiscrets;

3° Ou le *motif* présenté à l'esprit est vicieux : on sera porté à agir, par exemple, pour satisfaire l'orgueil ou la vanité, ou quelque autre défaut;

4° Ou le *principe* est mauvais, le sentiment d'où procède l'inclination est répréhensible : ce sera sous l'influence d'un sentiment d'amertume et d'impatience, ou encore de lâcheté, que l'on prendra telle détermination;

5° Ou bien, enfin, les *effets* seront pernicieux, les suggestions diaboliques produisant le trouble, l'inquiétude, et portant au découragement et au désespoir.

Pour cette dernière règle, notons que le trouble et l'inquiétude ne sont un signe de l'opération diabolique que chez les âmes en grâce avec Dieu, car, comme le remarque très justement saint Ignace : « A l'égard des personnes qui vont de péché mortel en péché mortel, la conduite ordinaire de l'ennemi est de leur proposer des plaisirs apparents, leur occupant l'imagination de jouissances et de voluptés sensuelles, afin de les retenir dans leurs péchés. Le bon esprit, au contraire, agit en elles d'une manière opposée; il excite dans leur conscience le trouble et le remords en leur faisant sentir les reproches de la raison. » (*Discernement des esprits*, 1re sem., 1re règle.)

235. Dès que l'on a reconnu la voix de l'ennemi, il faut lui répondre par le dédain et le mépris, repoussant ses propositions sans s'y arrêter un instant. C'est un des conseils qui reviennent le plus souvent sous la plume de saint François de Sales : « Ne disputez point avec votre ennemi et ne lui répondez jamais une seule parole, sinon celle que Notre-Seigneur lui répondit, avec laquelle il le confondit : Arrière, ô Satan, tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et à Lui seul serviras. » (*Vie dévote*, IV, 7.) — « Eve voulant disputer, se perdit. » (*Lettre à sainte Chantal*, 14 octobre 1604.) « Quant à ces menues tentations... qui, comme mouches et moucherons, viennent passer devant nos yeux, et tantôt nous piquer sur la joue, tantôt sur le nez, parce qu'il est impossible d'être tout à fait exempt de leur importunité, la meilleure résistance qu'on leur puisse faire, c'est de ne s'en point tourmenter : car tout cela ne peut nuire, quoiqu'il puisse faire de l'ennui, pourvu que l'on soit bien résolu de vouloir servir Dieu. » (*Vie dévote*, IV, 8.) — « Notre ennemi est un grand clabaudeur; ne vous en mettez nullement en peine, car il ne vous saurait nuire, je le sais bien. Moquez-vous de lui et le laissez faire. Ne contestez point, faites-lui la nique, car tout cela n'est rien. Il a bien crié autour des Saints et fait plusieurs tintamarres; mais

quoi, pour cela, les voilà logés à la place qu'il a perdue, le misérable. » (*Lettre à sainte Chantal*, probablement de 1605.)

Cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas, en cas de tentation, combattre, recourir à la prière et résister de son mieux, soit en distrayant son esprit, soit en protestant de sa fidélité à Dieu [1]. Mais on doit soutenir cette lutte sans perdre la confiance et le sang-froid; la victoire est à ce prix : « Si vous ne vous fussiez point inquiétée après le premier choppement, écrivait encore saint François de Sales à une dame, mais que tout bellement vous eussiez repris votre cœur en vos mains, vous ne fussiez pas tombée au second. » — Du reste, pourquoi s'attrister : « Notez ceci : pendant que la tentation vous déplaira, il n'y a rien à craindre; car pourquoi vous déplaît-elle, sinon parce que vous ne la voulez pas? » (*Lettre* du 18 février 1605.) — Et non seulement il ne faut pas se troubler des suggestions du mauvais ange, mais il est même bien plus parfait de ne pas trop désirer d'en être délivré. « Pour vos vieilles tentations, écrivait encore à sainte Chantal son saint directeur, n'en affectionnez pas tant la délivrance... je ne veux point que vous désiriez d'un désir volontaire cette paix inutile et peut-être nuisible. » (*Lettre* du 24 juillet 1607.)

Enfin il faut savoir tirer le bien du mal, et c'est ce qui portera au démon le coup le plus terrible. « *Humiliez-vous grandement*, et ne vous étonnez point. Les lis qui croissent entre les épines sont plus blancs, et les roses auprès des eaux sont plus odorantes et deviennent musquées. Celui qui n'est point tenté, que sait-il? » (*Lettre à la Mère Fabre* du 13 décembre 1615.)

Ainsi humilité, aveu de notre misère et protestation de confiance absolue en Dieu, d'immuable fidélité à son service, voilà ce que la tentation doit produire en nous. Si le démon, en remuant cette boue des passions qui est au fond de notre misérable nature, ne réussit qu'à nous rendre plus humbles, plus défiants envers nous-mêmes, plus portés à ne nous appuyer que sur Dieu, il sera pris à ses propres pièges, et nous fera avancer en voulant nous perdre.

236. Telle est la tactique à opposer au démon. Il est vrai que parfois sa présence n'est pas manifeste, mais il faut toujours la

[1] Cf. *Vie dévote*, IV, 7.

craindre lorsqu'on est dans le trouble. En cas de doute, c'est surtout au trouble que l'on reconnaît l'œuvre diabolique : « Dieu a joint ensemble la félicité et la sainteté, de sorte que ses grâces non seulement sanctifient l'âme, mais encore la consolent et la remplissent de paix et de douceur. Les suggestions du diable font tout le contraire, ou d'abord, ou du moins à la fin, et l'on reconnaît le serpent à sa queue, c'est-à-dire aux suites de son opération et au terme où il mène.

« Toutes les propositions hypothétiques ou conditionnelles, qui ne sont propres qu'à causer du trouble, viennent du démon : comme par exemple, si Dieu m'abandonnait dans une telle occasion, — ou encore, si les choses tournaient de telle ou telle façon — que ferais-je? Il ne faut point répondre à ces propositions, ni nous arrêter à ces sortes de pensées que l'ennemi nous suggère pour ôter la confiance en Dieu et pour nous jeter dans l'inquiétude et le découragement. » (Lallemant, *Doct. spir. ; 4e Principe*, ch. IV, art. 3.)

Le découragement, tel est, en effet, le procédé ordinaire qu'emploie le démon pour séduire les âmes. *La plupart des âmes se perdent par le découragement.* On ne saurait donc trop les prémunir contre ce danger, on ne saurait trop leur répéter : c'est là une ruse de Satan, jamais le bon Dieu n'a découragé personne; et non seulement le découragement ne vient pas de Dieu, mais il l'offense, puisque c'est un acte de défiance ou envers sa puissance, ou envers son infinie miséricorde.

237. Nous avons donné les signes distinctifs des suggestions diaboliques; mais la tentation peut venir de la nature et non du démon, comment le discerner? L'œuvre de la nature se reconnaît à ce que les tendances qu'elle produit ont une cause facile à découvrir : ainsi l'ivrogne sera tenté naturellement quand la soif lui desséchera le palais, ou quand le vin, objet de sa passion, lui sera présenté; ainsi dans les tentations impures, si les mouvements de concupiscence commencent dans la chair, la tentation paraît plutôt naturelle.

On doit présumer, au contraire, que le démon est le principal auteur de la tentation, quand celle-ci n'a pas de cause naturelle; quand elle commence par l'imagination, car c'est surtout en excitant l'imagination que le tentateur peut agir sur nos âmes; quand elle s'élève et cesse brusquement sans que rien dans les

circonstances extérieures explique ni cette violence subite, ni cet apaisement imprévu.

Il est vrai, même quand la tentation vient de la nature, le démon peut intervenir, mais alors on reconnaît son intervention à ce que l'effet produit dépasse de beaucoup la portée de la cause naturelle d'où il procède; par exemple la passion sera violemment émue, l'imagination fortement remuée à la suite d'un fait de minime importance.

Nous n'éprouvons guère, croyons-nous, de tentation vive que le démon ne l'ait attisée, puisque ce lion rugissant rôde autour de nous, épiant une occasion favorable pour nous dévorer. Du reste, et voilà pourquoi nous n'insistons pas, la tentation viendrait-elle de la seule nature, la conduite à y tenir serait celle que nous avons tracée : résistance énergique, mais calme et sans inquiétude [1].

238. Une sorte de tentation qui n'est pas des moins dangereuses, c'est celle qui se présente sous l'apparence d'un bien. On voit des âmes former de grands projets, vouloir faire des vœux ou accomplir des actes extraordinaires auxquels elles se disent portées par l'Esprit de Dieu, se livrer à des austérités effrayantes et n'être en tout cela que le jouet du démon ou tout au moins d'une imagination exaltée.

Les signes de l'illusion sont, dans les cas douteux, ceux que nous avons indiqués au commencement de ce chapitre : l'imprudence, l'indiscrétion ou le ridicule dans l'action, et dans le sujet l'obstination et l'orgueil. La pierre de touche qui permet de distinguer l'inspiration divine de ces fausses inspirations, c'est l'humilité et l'obéissance.

Nous ne reviendrons pas sur ce point dans la suite de cet ouvrage. Quand nous parlerons de la docilité à la voix de Dieu, de l'attrait pour la mortification, etc., nous supposerons toujours qu'il s'agit d'inspirations et d'attraits prudemment éprouvés.

[1] « Il importe peu, dit saint Bernard (in *Cantic*, serm. XXXII. 6) que nous sachions d'où nous vient le mal, pourvu que nous sachions qu'il est en nous; l'essentiel est de veiller et de prier, afin de n'y pas succomber, de quelque côté qu'il vienne. »

ARTICLE II. — MARQUES DE L'ESPRIT HUMAIN, INCLINATIONS ET CONCEPTIONS PUREMENT NATURELLES

239. Indépendamment des suggestions diaboliques et des penchants évidemment mauvais de la nature, l'activité humaine peut produire dans l'âme d'autres mouvements et tendances qu'il importe de discerner, pour ne pas les confondre avec les inspirations divines. Nous rangerons ici sous un même chef, comme procédant en tout ou en partie de la nature : 1° les inclinations purement raisonnables; 2° les mouvements bons mais empressés; 3° enfin, les sentiments de mélancolie et de tristesse, et les scrupules qui sont sans doute attisés par l'ennemi mais qui viennent, le plus souvent, d'une disposition naturelle, savoir : d'une tendance aux idées sombres, ou d'une faiblesse de jugement.

§ 1. — *Les mouvements bons mais purement raisonnables*

240. Lorsque l'âme se laisse aller à un bon mouvement par une considération simplement naturelle, l'acte est bon, mais il n'est pas méritoire de la vie éternelle; ou du moins, si l'on admet avec saint Thomas (V. *supra*, n° 43) qu'il y a toujours chez le juste une intention virtuelle de tout rapporter à Dieu, le mérite de cet acte est inférieur à ce qu'il pourrait être. C'est une perte fâcheuse pour l'âme chrétienne. Un directeur doit faire comprendre que les vertus simplement naturelles, ou dans lesquelles la foi a une si faible part, sont insuffisantes, presque nulles pour le ciel; il doit recommander à son pénitent d'agir avec des intentions plus élevées et dans des vues chrétiennes.

Il est si raisonnable, si juste et si beau d'agir en tout pour Dieu, de chercher toujours à faire sa volonté ! Aussi ne peut-on trop s'efforcer d'inculquer aux âmes la maxime de saint Paul : « Faites tout pour la gloire de Dieu, *Omnia in gloriam Dei facite.* »

§ 2. — *L'empressement*

241. Les actes où la nature agit seule indépendamment de la grâce, sont surtout fréquents chez les imparfaits [1]. Quant aux chrétiens fervents, ces actes purement naturels sont plus rares chez eux, mais il y a souvent dans leurs actions un mélange de nature et de grâce qui nuit à leurs mérites et peut même devenir un danger. Pour employer le langage de saint Paul, l'or s'unit, dans l'édifice de la vie chrétienne, à la paille et au foin, éléments vils qui devront être purifiés par le feu.

C'est dans la pratique du bien et la poursuite des vertus que l'on rencontre, avec les mouvements inspirés par la grâce, cette activité humaine que l'on appelle l'*empressement*. En même temps que la grâce éclaire l'âme sur les raisons pressantes qui recommandent la perfection, la nature y trouve aussi son compte, elle jouit d'avance et de l'estime qu'elle inspirera, et de la bonne opinion qu'elle aura d'elle-même. Elle s'agite et s'empresse et son action indiscrète veut aller plus vite et plus loin que l'action de la grâce.

Tandis que celle-ci inspire l'horreur du péché et une crainte salutaire d'offenser Dieu, la nature tombe dans des inquiétudes excessives et sans fondement. La grâce produit la vigilance, mais ne détruit point la sainte liberté des enfants de Dieu; la nature engendre la contrainte et la gêne intérieure. La grâce, après une faute commise, excite au repentir et fait naître dans le cœur un regret sincère, profond, mais confiant et paisible; la nature, au contraire, conçoit un chagrin impatient, plein d'amertume, qui trouble et abat.

Il ne faut donc pas s'y méprendre, ces anxiétés, cet empressement dans la recherche de la vertu ne viennent pas de Dieu, mais de nous et de notre amour-propre. Il en est de même, disons-nous, de ces inquiétudes, et de ce dépit que nous ressentons à la suite de nos fautes; c'est l'estime de nous-mêmes qui en est le principe : « Que veut dire que, s'il nous arrive quelque imperfection ou péché, nous sommes étonnés, troublés ou impatients? Sans doute, c'est que nous pensions être quelque chose

[1] Nous parlons ici des actes délibérés, car, pour les actes instinctifs et indélibérés, nous n'avons pas à nous en occuper.

de bon, résolu et solide; et partant, quand nous voyons par effet qu'il n'en est rien et que nous avons donné du nez en terre, nous sommes trompés et, par conséquent, troublés, offensés et inquiétés. Que si nous savions bien qui nous sommes, au lieu d'être ébahis de nous voir à terre, nous nous étonnerions comment nous pouvons demeurer debout [1]. » (Saint François de Sales, *Lettre à l'Abesse du Puits-d'Orbe*, avril 1604.)

242. Il est facile de le comprendre, toutes ces inquiétudes chagrines, tous ces empressements n'opèrent point l'œuvre qu'ils poursuivent, ils l'empêchent, au contraire. « L'inquiétude provient d'un désir déréglé d'être délivré du mal que l'on sent, ou d'acquérir le bien que l'on espère, et néanmoins il n'y a rien qui empire plus le mal et qui éloigne plus le bien que l'inquiétude et l'empressement. Les oiseaux demeurent pris dedans les filets et lacs, parce que, s'y trouvant engagés, ils se débattent et remuent déréglément pour en sortir, ce que faisant, ils s'enveloppent toujours tant et plus. Quand donc vous serez pressée du désir d'être délivrée de quelque mal, ou de parvenir à quelque bien, avant toutes choses mettez votre esprit en repos et tranquillité, faites rasseoir votre jugement et votre volonté, et puis tout bellement et doucement pourchassez l'issue de votre désir, prenant par ordre les moyens qui seront convenables. Et quand je dis tout bellement, je ne veux pas dire négligemment, mais sans empressement, trouble et inquiétude : autrement, en lieu d'avoir l'effet de votre désir, vous gâterez tout et vous vous embarrasserez plus fort. » (*Vie dévote*, IV, 2.)

243. Le moyen d'arriver à cette tranquillité, à cette possession de soi-même, paisible et douce, *c'est de s'oublier et de regar-*

[1] « Quand l'humilité est véritable, l'âme sans doute reconnaît son abjection; elle gémit de se voir si misérable, elle est très persuadée de sa propre malice, et comprend que ces sentiments qu'elle a d'elle-même ne sont que la pure vérité; mais cette vue ne lui cause ni trouble, ni inquiétude, ni ténèbres, ni sécheresses; bien au contraire, elle produit en elle paix, joie, suavité et lumière. La peine même qu'elle éprouve la console, parce qu'elle comprend que c'est un bien pour elle de ressentir cette peine; elle voit que cette peine est une grande grâce de Dieu. Si elle gémit d'avoir offensé Dieu, d'un autre côté, la pensée de la miséricorde divine dilate son cœur; la lumière qui l'éclaire la couvre, il est vrai, de confusion, mais elle lui fait aussi louer le Seigneur de l'avoir si longtemps soufferte. » (Sainte Thérèse, *Vie*, ch. XXX.)

der bien plus à Dieu qu'à soi; et quand le regard de l'âme se porte malgré elle sur elle-même, c'est d'accepter son abjection et de ne pas vouloir devancer l'action de la grâce. « D'examiner si votre cœur Lui plaît, il ne le faut pas faire, mais oui bien si son cœur vous plaît; et si vous regardez son cœur, il sera impossible qu'il ne vous plaise, car c'est un cœur si doux, si suave, si condescendant, si amoureux des chétives créatures, pourvu qu'elles reconnaissent leur misère; si gracieux envers les misérables, si bon envers les pénitents! Et qui n'aimerait ce cœur royal paternellement maternel envers nous? » (Saint François de Sales, *Lettre* du 18 février 1618.)

« *Vous vous occupez beaucoup trop de vous-même*, écrivait à un séminariste le Vénérable Libermann, *c'est une des choses qui vous sont un grand obstacle pour triompher de vos défauts...* Pourquoi vous mettre toujours en peine et vous troubler, parce que vous avez de la difficulté à vaincre vos défauts? C'est un pur orgueil. Dieu ne demande pas précisément que vous les vainquiez, mais il veut que vous ayez le désir de les vaincre, et que vous y travailliez pour vous rendre agréable devant Lui. Travaillez-y doucement et paisiblement dans cette vue, et tenez-vous tranquille; mettant ainsi toute votre confiance en Lui seul, vous souffrirez avec patience et tranquillité les défauts qu'il plaira à Dieu de vous laisser pour le moment. Si vous vous troublez et vous impatientez, cela vient de ce que vous voulez en être débarrassé pour d'autres raisons qui sont mauvaises : par exemple, pour être plus estimable et plus estimé, etc. Mais tant que vous vous impatienterez ainsi, vous ne les vaincrez pas. » (*Lettre* du 5 septembre 1837.)

244. Les maîtres de la vie spirituelle sont unanimes à conseiller le mépris de ces petites inquiétudes; tous assurent qu'il serait nuisible d'y prêter attention : « Tâchez, mes filles, disait sainte Thérèse, de bien comprendre que Dieu ne s'arrête pas, comme vous le croyez, à des minuties, et ne laissez pas votre âme et votre esprit se resserrer par des inquiétudes qui pourraient vous faire perdre de grands biens. Ayant une intention droite, une volonté bien déterminée à ne pas offenser Dieu, dilatez votre âme; autrement, au lieu d'acquérir la sainteté, vous tomberiez dans beaucoup d'imperfections auxquelles le démon saurait bien vous pousser, et vous ne feriez, ni pour vous, ni pour les autres,

autant de bien que vous pourriez en faire. » (*Chemin de la Perfection*, ch. XLI, édit. Bouix, XLII.)

Saint François de Sales conseillait à sainte Chantal de lire ce passage des œuvres de la « Bienheureuse Mère Thérèse : il vous aidera, lui disait-il, à bien entendre le mot que je vous ai dit souvent, qu'il ne faut point trop pointiller en l'exercice des vertus, qu'il faut y aller rondement, franchement, naïvement, à la vieille française, avec liberté, à la bonne foi, *grosso modo*, c'est que je crains l'esprit de contrainte et de mélancolie. » (*Lettre* écrite probablement en 1605.)

En effet, le bon Saint, dans ses lettres, revient souvent sur ce sujet, et son insistance montre l'importance qu'il y attachait : « Mon troisième commandement est que vous fassiez comme les petits enfants : pendant qu'ils sentent leurs mères qui les tiennent par les manchettes, ils vont hardiment et courent tout autour, et ne s'étonnent point des petites bricoles, que la faiblesse de leurs jambes leur fait faire : tandis ainsi que vous apercevrez que Dieu vous tient par la bonne volonté et résolution qu'il vous a donnée de Le servir, allez hardiment et ne vous étonnez point de ces petites secousses et choppements que vous ferez, et ne s'en faut fâcher, pourvu qu'à certains intervalles, vous vous jetiez entre ses bras et Le baisiez du baiser de la charité. Allez joyeusement et à cœur ouvert le plus tôt que vous pourrez; et, si vous n'allez pas toujours joyeusement, allez toujours courageusement et fidèlement. » (*Lettre à une novice* du 16 janvier 1613.)

Surtout il ne voulait pas qu'on se laissât aller, après les chutes, à ces accès de découragement qui portent à tout briser, à tout abandonner. « Il ne faut pas ni rompre les cordes, ni quitter le luth, quand on s'aperçoit du désaccord; il faut prêter l'oreille pour voir d'où vient le détraquement, et doucement tendre la corde ou la relâcher, selon que l'art le requiert... » (A une Supérieure de la Visitation, édition Briday, t. VI, p. 110.)

« Croyez-moi, Philotée, dit-il dans la *Vie dévote* (l. III, ch. IX), comme les remontrances d'un père, faites doucement et cordialement, ont bien plus de pouvoir sur un enfant pour le corriger que non pas les colères et courroux, ainsi quand notre cœur aura fait quelque faute, si nous le reprenons avec des remontrances douces et tranquilles, ayant plus de compassion de lui que de

passion contre lui, l'encourageant à l'amendement, la repentance qu'il en concevra entrera bien plus avant et le pénétrera mieux que ne ferait pas une repentance dépiteuse, ireuse et tempéteuse.

« Pour moi, si j'avais, par exemple, grande affection de ne point tomber au vice de la vanité, et que j'y fusse néanmoins tombé d'une grande chute, je ne voudrais pas reprendre mon cœur en cette sorte : N'es-tu pas misérable et abominable, qu'après tant de résolutions tu t'es laissé emporter à la vanité? Meurs de honte, ne lève plus les yeux au ciel, aveugle, impudent, traître et déloyal à ton Dieu, et semblables choses. Mais je voudrais le corriger raisonnablement et par voie de compassion : Or sus, mon pauvre cœur, vous voilà tombé dans la fosse, laquelle nous avions tant résolu d'échapper. Ah ! relevons-nous, et quittons-la pour jamais, réclamons la miséricorde de Dieu, et espérons en elle, qu'elle nous assistera pour désormais être plus ferme, et remettons-nous au chemin de l'humilité. Courage, soyons meshui sur nos gardes, Dieu nous aidera, nous ferons prou. Et voudrais sur cette représension bâtir une solide et ferme résolution de ne plus tomber en la faute, prenant les moyens convenables à cela, et mêmement l'avis de mon directeur. »

245. Tous ces conseils tendent au même but, ne jamais céder aux mouvements de la nature et ne suivre en toutes choses que l'impulsion de la grâce.

Ce sont les cœurs ardents, surtout, qui ont besoin sur ce point d'une direction ferme et constante : on retrouve l'empressement dans tout le détail de leur piété.

Ainsi, dans la pratique du recueillement, souvent ils se feront violence pour allier la présence *sensible* de Notre-Seigneur avec leurs occupations : ils se banderont la tête et se condamneront à un serrement de cœur et à une tension d'esprit excessive, au lieu de pratiquer un recueillement suave et paisible. De même s'ils éprouvent de l'aridité dans leur oraison, ils feront des efforts inouïs pour tirer de leur cœur des actes affectifs au lieu de se tenir simplement devant Dieu avec un amour tout intérieur et une disposition de profond anéantissement.

Il en est d'autres qui, dans leurs examens de conscience, épluchent leur conduite avec un soin exagéré, dans la crainte qu'il ne leur échappe quelque chose. « Pour vos examens,

écrivait à un séminariste le Vén. Libermann, le mieux, je crois, est de vous mettre tranquillement devant Dieu, attendant toute chose de Lui seul. Quand vous sentirez votre cœur bien paisible et bien uni à Dieu, commencez à ouvrir doucement les yeux intérieurs de votre âme sur vous-mêmes, pour examiner en quoi vous avez péché. Je vous dis de les ouvrir doucement, car il ne faut pas que vous mettiez trop de vivacité et trop d'avidité dans la recherche de vos fautes. » (*Lettre* du 19 août 1835.)

Mais ce qui est plus fréquent encore et peut devenir grandement nuisible aux progrès spirituels, c'est l'ardeur naturelle, l'activité empressée que l'on apporte dans l'accomplissement des devoirs d'état. Comme l'objet en est louable, on n'est pas en garde contre ce défaut, et on s'expose à rejeter la conduite de l'Esprit de Dieu et à ne plus agir qu'humainement. En s'abandonnant au goût que l'on éprouve pour des travaux auxquels on doit se livrer, on arrivera même à négliger d'autres devoirs tout aussi pressants, mais moins agréables.

246. Il est sur toute cette doctrine une remarque importante à faire : dans la première période d'une vie dévote, quand l'âme qui vient de s'engager résolument au service de Dieu ressent toutes les ardeurs d'une piété naissante, ces élans généreux et violents sont dans la marche ordinaire des choses; il faut les diriger plutôt que les réprimer, vanter à cette âme novice la beauté, la sublimité de la vertu à laquelle elle se sent si vivement attirée, et lui inspirer un désir puissant et profond de l'acquérir.

Mais ce qui est violent ne dure pas. Quand l'âme sera complètement gagnée et solidement résolue, il faudra écarter d'elle la précipitation, le trouble, l'activité inquiète et empressée. « Votre grande mortification, écrivait à un Directeur de séminaire le Vénérable Libermann (1839. *Lettre* 187), doit être d'amortir et de modérer la trop grande activité et vivacité de l'esprit et du cœur; de viser en toutes choses à Dieu, mais doucement, suavement et paisiblement; de ne jamais admettre de mouvement violent qui vous emporte, même les mouvements de piété, qui doivent être amortis, adoucis, modérés, lorsqu'ils ont un caractère de violence et d'impétuosité d'esprit. Il ne faut jamais suivre un mouvement intérieur qui ne laisse pas votre esprit en repos devant Dieu, qui ne vous attire et ne vous unit

pas uniquement et paisiblement à Dieu... Dieu attire vivement mais toujours en toute paix. »

Si le dirigé porte jusque dans ses prières et ses oraisons cette impétuosité excessive, il faut l'engager à s'y comporter avec plus de tranquillité et de paix. « Il faut tâcher avec douceur de réprimer la violence de ces élans, dit sainte Thérèse, et faire peu à peu rentrer l'âme dans le calme, de même qu'on apaise les pleurs des enfants en leur donnant à boire. La raison doit tenir la bride pour modérer ces mouvements impétueux, dans la crainte qu'il ne s'y mêle de l'imperfection et *qu'ils ne soient en grande partie l'ouvrage des sens et de la nature.* Ainsi, il faut calmer l'âme comme le petit enfant, par une caresse d'amour, et la porter à aimer Dieu d'une manière suave, non avec une impétueuse violence. Cette âme doit s'appliquer à recueillir son amour au dedans d'elle-même, sans le laisser se répandre au dehors comme un vase qui bout trop fort et déborde de tous côtés, parce qu'on a jeté au feu du bois sans discrétion. » (*Vie*, ch. XXIX).

247. De cette activité inquiète de la nature naît souvent encore un autre mal : c'est le désir d'être ailleurs que là où Dieu nous veut, de chercher la perfection, en dehors des voies où Dieu nous a placés. « C'est le mal des maux, disait saint François de Sales, entre ceux qui ont des bonnes volontés, qu'ils veulent toujours être ce qu'ils ne peuvent pas être, et ne veulent pas être ce qu'ils peuvent être. » (*Lettre à une religieuse*, 3 avril 1606)

248. Tel est donc l'empressement, défaut très commun chez les âmes ardentes. « J'ai été malade de cette maladie », écrivait saint François de Sales à sainte Chantal (*Lettre* du 21 novembre 1604), et on voit qu'au début de sa direction cet admirable Saint regardait comme l'un de ses principaux devoirs de prémunir l'âme généreuse de sa pénitente contre cette activité naturelle et imparfaite. En effet, moins on laissera la nature agir, plus seront puissantes les opérations de la grâce.

§ 3. — *Les scrupules*

249. Il y a une crainte d'offenser Dieu inspirée par la grâce; mais à côté se place souvent, chez les âmes pusillanimes ou d'un jugement défectueux, une peur excessive et déraisonnable,

qui voit le mal où il n'est pas et qui produit les angoisses les plus douloureuses. Cette tendance au scrupule est une disposition déplorable; elle peut être grandement funeste. Les scrupules détournent de la prière, dégoûtent de l'oraison, éloignent des sacrements, affaiblissent la confiance en Dieu, enlèvent toute force et toute énergie; enfin, par les ténèbres, les troubles qu'ils suscitent, et surtout par le découragement qu'ils produisent, ils font plus qu'empêcher tout progrès, ils engendrent bien des fautes et amènent insensiblement la ruine de la piété [1].

Les scrupuleux ne se rendent pas assez compte des dangers qui les menacent; il faut les éclairer, afin que, désireux d'obtenir une grande liberté de cœur, ils la demandent à Dieu par des prières ferventes, et qu'ils fassent des efforts sincères pour se corriger de leur malheureuse inclination.

250. Après la prière, le remède le meilleur, ou plutôt l'unique — nous traduisons saint Liguori — c'est l'obéissance. Avant tout, continue le saint Docteur (*Praxis confessarii*, nº 95), que le directeur persuade bien ses pénitents scrupuleux de ces deux vérités, qu'ils n'ont rien à craindre en obéissant, et qu'ils ont tout à craindre s'ils n'obéissent pas. Il leur rappellera souvent le mot de Jésus-Christ : *Qui vos audit, me audit.* « Qui vous écoute m'écoute. » Il leur remontrera l'insulte qu'ils font à Dieu, se défiant de sa parole, doutant de sa bonté et violant ses recommandations. Il leur allèguera l'autorité de tous les Docteurs et de tous les Saints. Saint Liguori cite à ce sujet saint Bernard, saint Antonin, saint François de Sales, saint Philippe Néri, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, saint Ignace, etc. Tous rappellent que jamais l'âme obéissante n'a péri et que la désobéissance en cette matière peut entraîner les plus grands maux, empêchant tout progrès, ruinant toute dévotion et conduisant au désespoir et même à la damnation. Il se montrera très doux quand ils auront été obéissants, très sévère en cas d'insoumission. (Id. *Theolog. mor.* L. I, nº 16). Et l'obéissance qu'il faut exiger est une obéissance aveugle : « Point de raisonnement, leur dira-t-il; votre imagination est une folle; on ne raisonne pas avec les fous. Par ailleurs, le démon met en œuvre

[1] C'est ce qui arriva notamment à Luther. Dans sa jeunesse religieuse il était en proie à de grands scrupules.

toutes ses ruses pour embarrasser votre pauvre esprit; il vous éblouit par toutes les raisons plus ou moins spécieuses qu'il vous présente; il vous embrouille à plaisir, puis il se rit de vous, quand il voit que vous l'avez écouté et que vous l'avez cru. »

Ainsi, le scrupuleux ne doit pas disputer avec son imagination ni chercher à résoudre les difficultés qui se présentent en foule à son esprit, à peser les objections aux décisions données; il doit se contenter de faire des actes de foi brefs, fermes, répétés, aux vérités qui lui ont été exposées par son confesseur : Dieu est un Père d'une bonté infinie; Il ne punit pas les pensées involontaires; Il récompense, au contraire, ceux à qui ces pensées déplaisent; Il a institué la confession pour le repos des âmes et non pour leur torture; son Église enseigne formellement qu'une simple confession faite de bonne foi suffit pour effacer les péchés les plus graves, même si le pénitent a oublié de les accuser.

S'appuyant sur ces principes, le confesseur défendra de revenir sur le passé sans permission formelle de sa part. Il vaut mieux, enseigne saint Liguori, manquer à l'intégrité de la confession que de s'enfoncer dans le scrupule. Il ordonnera de chasser impitoyablement, comme on chasse des pensées obscènes, tous les troubles, inquiétudes et découragements qui envahissent l'esprit, de n'en tenir nul compte dans la pratique, de ne jamais, par exemple, se priver de la communion, à moins que l'on puisse jurer devant Dieu que l'on est coupable de péché mortel.

Il interdira toute réflexion de nature à entretenir les angoisses de l'esprit, même ces pensées de l'enfer, du jugement de Dieu, qui sont excellentes en elles-mêmes, mais nuisibles aux scrupuleux. Ceux-ci ne devront méditer que la bonté de Dieu, sa miséricorde infinie, l'amour incompréhensible du Cœur de Jésus, le désir brûlant qu'Il a de sauver les âmes; la puissance de Marie, la tendresse de cette bonne Mère pour les pécheurs, etc.

Enfin, il recommandera d'être gai, affable, aimable avec chacun, de ne rien laisser paraître de sa mélancolie. « Gardez-vous des empressements, des mélancolies et des scrupules. *Vous ne voudriez, pour rien au monde, offenser Dieu; c'est bien assez pour vivre joyeuse.* » (*Lettre* de saint François de Sales à sainte Chantal, 24 juin 1604).

251. Le directeur rendra à ses pénitents scrupuleux le plus

grand service en les obligeant, malgré leurs sottes inquiétudes, à communier sans être absous. Ils obéissent, en effet, à un sentiment égoïste et nullement au désir de plaire à Dieu, quand ils réclament avec instance l'absolution; ils espèrent par là voir finir leurs troubles, et dans leur lâcheté ils aiment mieux obtenir ainsi la fin de leurs tourments que de faire, coûte que coûte, acte d'obéissance. Quand, au contraire, par soumission aux décisions de leur directeur, ils foulent aux pieds leurs angoisses, alors ils pratiquent excellemment, quoique sans goût et sans consolation, la foi, la confiance en Dieu, l'amour. La foi leur dit que Dieu leur parle par la bouche de leur directeur, ils font donc acte de foi en obéissant; ils font acte de confiance en s'appuyant sur la bonté et la miséricorde divine; enfin et surtout ils font acte d'amour : « j'obéirai, disent-ils, à quelque prix que ce soit, puisque mon obéissance ravit le cœur de mon Dieu. Je souffrirai sans doute, j'endurerai de vraies tortures, mais Dieu sera content, et cela me suffit. » Par ces victoires péniblement achetées, ils obtiennent des grâces fort précieuses; ils maîtrisent peu à peu leur imagination et ils acquièrent à la longue la paix de l'âme. Dieu, qui excelle à tirer le bien du mal, fera servir à leur plus grand bien cette dure épreuve; la paix qu'ils auront conquise sera profonde et durable, et ils serviront Dieu avec une humilité plus profonde et une confiance absolue.

Article III. — Marques de l'inspiration divine

§ 1. — *L'inspiration divine en général*

252. « C'est le propre de Dieu et de ses anges, lorsqu'ils agissent dans une âme, d'en bannir le trouble et la tristesse que l'ennemi s'efforce d'y introduire, et d'y répandre la véritable allégresse et la vraie joie spirituelle. Au contraire, c'est le propre de l'ennemi de combattre cette joie et cette consolation intérieure par des raisons apparentes, des subtilités et de continuelles illusions.

« Le bon ange a coutume de toucher doucement, légèrement et suavement l'âme de ceux qui font chaque jour des progrès

dans la vertu; c'est, pour ainsi dire, une goutte d'eau qui pénètre une éponge. Le mauvais ange, au contraire, la touche durement, avec bruit et agitation, comme l'eau qui tombe sur la pierre. » (Saint Ignace, *Exerc. spir.*, *Discernement des esprits*).

Si l'inspiration de faire ou d'omettre une chose n'a été précédée d'aucune considération ou réflexion, si elle s'est présentée à l'esprit tout à coup, au moment où l'on n'y pensait pas, et quand rien n'y faisait songer, on peut présumer qu'elle vient de Dieu [1]. La nature ne procède pas si brusquement. Dans ce phénomène habituel à l'esprit humain, que les psychologues modernes nomment l'association des idées, il y a toujours une liaison entre les deux idées qui se suivent; elles s'appellent par quelque rapport, et la rêverie en apparence la plus incohérente n'est point exempte de quelque enchaînement naturel. Quant au démon, il ne peut agir directement que sur les sens internes ou externes; pour atteindre la volonté, ou bien il proposera des objets à l'imagination, ou bien il remuera les passions [2]. Il peut, il est vrai, agir brusquement, mais, comme nous l'avons dit, on reconnaît facilement le tentateur au trouble et à l'inquiétude qu'il produit.

Ainsi l'opération divine, et elle seule, atteint directement la volonté. Quand Dieu agit de la sorte sur la volonté et que l'action humaine ne vient point troubler l'action divine, l'élan qu'on éprouve est un élan suave, qui tend plutôt à Dieu qu'à l'objet spécial dont il s'occupe, et l'esprit demeure en repos, ou du moins son action est calme et modérée. Quand, au contraire, le mouvement vient de la nature ou du démon, ce sont les autres facultés qui sont directement atteintes; l'imagination s'embrase, l'intelligence devient très active, les idées se

[1] Ce n'est qu'une présomption, ce n'est pas un indice suffisant pour qu'on en tire une règle de conduite absolue. Sainte Thérèse parlant des paroles intérieures (6e Dem., ch. III) dit qu'on reconnaît à divers signes qu'elles ne viennent pas de l'imagination, entre autres à celui-ci : « Souvent l'âme ne pensait pas à la chose qui lui est dite et l'inspiration lui vient comme hors de propos, parfois même pendant qu'elle est en conversation; ou bien cette parole intime répond à des pensées qui ne font que lui traverser l'esprit, ou qui sont même passées, souvent à des choses auxquelles elle n'a jamais songé; elles ne peuvent donc être l'œuvre de l'imagination. »

[2] Cf. *Exerc. spir.*, 2e et 8e règles, 2e semaine.

succèdent et se pressent, les raisonnements abondent et la volonté ainsi excitée poursuit l'objet de son désir avec raideur et souvent avec obstination [1].

253. Telles sont les règles principales données par les auteurs ascétiques pour le discernement des inspirations divines. Il arrive assez souvent aux âmes pieuses de poser cette question : « Il m'est venu à l'esprit telle pensée, dois-je la regarder comme une inspiration de la grâce et y conformer ma conduite? » Pour répondre sainement à cette demande, voici, en résumé, ce qu'il faut considérer.

1° L'œuvre à laquelle on se sent porté est-elle bonne en elle-même?

2° Est-elle prudente et sage, c'est-à-dire n'est-elle point un obstacle à un plus grand bien, ou n'entraînerait-elle point quelque conséquence fâcheuse?

3° L'intention, c'est-à-dire le but visé, est-il saint, les motifs qui pressent d'agir sont-ils surnaturels? C'est en effet le motif qui spécifie l'acte, c'est l'intention qui fait la valeur de nos œuvres.

4° Cette œuvre respire-t-elle l'abnégation, la charité? En effet, ce qui vient de la nature dénote toujours une certaine recherche de soi-même. La marque la plus sûre de l'abnégation est l'indifférence parfaite et la disposition où l'on est d'accomplir en tout et toujours la volonté divine, n'attendant qu'à la connaître pour prendre une décision.

5° Enfin, l'inspiration est-elle accompagnée de paix, de confiance en Dieu? « Une des meilleures marques de la bonté de toutes les inspirations, et particulièrement des extraordinaires, c'est la paix et la tranquillité du cœur qui les reçoit : car l'Esprit divin est vraiment violent, mais d'une violence douce, suave et paisible. » (*Amour de Dieu*, VIII, 12).

6° S'il s'agit de choses importantes, l'attrait est-il durable et constant? Les inclinations, désirs, projets, qui sont le fruit de l'imagination, participent au caractère de cette faculté essentiellement mobile et changeante, ils passent ou se modifient

[1] Voir Libermann. *Lettres*, 12 novembre 1841, 12 décembre 1842, 31 décembre 1841, 22 octobre 1846.

bien vite. Il en est de même des suggestions diaboliques, car elles se font, avons-nous dit, par l'intermédiaire de l'imagination.

254. Sainte Chantal s'était mise sous la direction de saint François de Sales; inquiète de savoir si dans cette affaire elle avait obéi à la voix de la grâce ou si elle s'était laissée conduire par un instinct purement humain, elle faisait part de ses doutes au saint évêque. Or voici la réponse pleine de sagesse qu'elle reçut.

« Le choix que vous avez fait a toutes les marques d'une bonne et légitime élection; de cela n'en doutez plus, je vous supplie. Le grand mouvement d'esprit qui vous y a portée presque par force et avec consolation, la considération que j'y ai apportée avant d'y consentir; ce que ni vous ni moi ne nous en sommes pas fiés à nous-mêmes, mais y avons appliqué le jugement de votre confesseur bon, docte et prudent; ce que nous avons donné de loisir aux premières agitations de votre conscience pour se refroidir, si elles eussent été mal fondées; ce que les prières non d'un jour ni de deux, mais de plusieurs mois ont précédé, sont indubitablement des marques infaillibles que c'était la volonté de Dieu.

« Les mouvements de l'esprit malin ou de l'esprit humain sont bien d'autre condition. Ils sont terribles et véhéments mais *sans constance*. La première parole qu'ils jettent à l'oreille de l'âme qui en est agitée, c'est de n'ouïr point de conseil, ou si elle en ouït, que ce soient des conseils de gens de peu et sans expérience. Ils pressent, ils veulent qu'on *trousse marché avant que de l'avoir traité*, et se contentent d'une courte prière, qui ne sert que de prétexte pour établir les choses les plus importantes. » (*Lettre* du 14 oct. 1604).

255. Telle est donc la marche à suivre dans les affaires importantes : il faut autant que possible ne pas prendre à la hâte une décision, se donner le temps de prier Dieu, de consulter des gens vertueux et prudents, et de laisser apaiser l'impression première qui, si elle est naturelle, tombera d'ordinaire assez vite.

Après cela, pour être plus sûr de suivre la volonté divine, on renoncera à toute considération naturelle, on se placera dans une indifférence complète, de façon à dire en toute sincérité, comme saint Paul : *Domine, quid me vis facere?* Seigneur, je n'ai qu'un désir, c'est de faire votre volonté.

De la sorte, on parviendra à agir purement pour Dieu, à obéir uniquement à l'impulsion de l'Esprit-Saint et à donner à ses œuvres un plein mérite, et cela même dans les cas où la nature et la grâce tendent au même but et inspirent les mêmes desseins.

256. Écoutons encore là-dessus saint François de Sales : « Quand la prudence humaine se mêle de nos desseins, il est malaisé de la faire taire, car elle est merveilleusement importune et se fourre ardemment et hardiment en nos affaires malgré nous. Que faut-il faire là-dessus, afin que l'intention soit purifiée ? Regardons si notre dessein peut être légitime, juste et pieux, et s'il le peut être, proposons et délibérons de le faire, non plus pour obéir à la prudence humaine, mais pour en icelui accomplir la volonté de Dieu.

« Si nous avons une fille, par exemple, que la prudence humaine dicte devoir être colloquée en religion, pour quelque raison de l'état de nos affaires, or sus nous dirons en nous-mêmes, je ne dis pas devant les hommes, mais devant Dieu : O Seigneur, je vous veux offrir cette fille, parce que telle qu'elle est, elle est la vôtre; bien que ma prudence humaine m'incite et incline à cela, si est-ce, Seigneur, que si je savais que ce ne fût pas aussi votre bon plaisir, malgré ma prudence inférieure, je ne le ferais nullement, rejetant en cette occasion ladite prudence, que mon cœur sent, mais à laquelle il ne désire point consentir, et, embrassant votre volonté, que mon cœur n'aperçoit pas selon son sentiment, mais à laquelle il consent selon sa résolution... Et cela fait, laisser clabauder la prudence humaine tant qu'elle voudra : car l'œuvre ne sera plus la sienne, et vous lui pourrez dire, comme les Samaritains dirent à la Samaritaine, après qu'ils eurent ouï Notre-Seigneur : « Ce n'est pas meshuy pour ta parole que nous croyons, mais parce que nous-mêmes l'avons vu et entendu. »

« Ce ne sera plus pour la prudence humaine, bien que ce soit elle qui ait excité la volonté, que vous ferez cette résolution, mais parce que vous avez connu que Dieu l'aurait agréable; ainsi par l'infusion de la volonté divine, vous corrigerez la volonté humaine. » (*Lettre* à une Dame. Édition Briday, t. VI, p. 389).

257. Dans les choses de moindre importance, ce serait une erreur de vouloir longuement délibérer.

« Es menues actions journalières, esquelles même la faute n'est ni de conséquence, ni irréparrable, qu'est-il besoin de faire l'embesogné, l'attentif et l'empêché à faire des importunes consultations? A quel propos me mettrai-je en dépense pour apprendre si Dieu aime mieux que je dise le Rosaire ou l'Office de Notre-Dame, puisqu'il ne saurait y avoir tant de différence entre l'un et l'autre qu'il faille pour cela faire une grande enquête? que j'aille plutôt à l'hôpital visiter les malades qu'à vêpres; que j'aille plutôt au sermon qu'en une église où il y a indulgence? Il n'y a rien pour l'ordinaire de si apparemment remarquable en l'un plus qu'en l'autre, qu'il faille pour cela entrer en grande délibération. Il faut aller tout à la bonne foi et sans subtilité en telles occurences et, comme dit saint Basile, faire librement ce que bon nous semblera pour ne point laisser notre esprit perdre le temps et nous mettre en danger d'inquiétude, scrupule et superstition. » (*Traité de l'Amour de Dieu*, VIII, 14).

258. Un des sujets les plus fréquents de préoccupations et d'inquiétudes pour les âmes pieuses ce sont les sacrifices qui se présentent à elles; souvent elles ne savent si elles doivent les accomplir. D'une part, en effet, elles sont portées à pratiquer le renoncement toutes les fois qu'il est possible; d'un autre côté, elles se demandent s'il est sage de prendre en toute occasion le contre-pied de leurs idées et de leurs volontés; est-ce bien toujours l'Esprit de Dieu qui les pousse dans cette voie? N'y a-t-il point crainte pour elles d'excéder et de commettre de réelles imprudences?

Pour résoudre ces doutes, il faut se reporter aux règles de saint Ignace, données plus haut, et, pour savoir si les remords que l'âme ressent après avoir suivi le parti de la nature viennent de Dieu ou de l'ennemi, on doit examiner avant tout quelle est la disposition habituelle de cette âme. Si elle est pleine de foi, mais encore trop sensuelle et immortifiée, l'Esprit de Dieu lui reproche certainement, par des inspirations intérieures, son amour d'elle-même et son attachement excessif à sa volonté propre; ce sera donc faire écho à l'Esprit-Saint que de l'encourager à la mortification et au sacrifice.

Mais s'il s'agit des âmes d'une entière bonne volonté, « de ces personnes qui travaillent courageusement à se purifier de leurs

péchés », les inspirations de la grâce sont bien plus douces et suaves : « C'est pour ainsi dire une goutte d'eau qui pénètre une éponge » (V. *Supra*, n° 252), y entrant sans secousse et comme insensiblement. Si donc ces personnes se sentent troublées, inquiètes, ces troubles, ces angoisses ne procèdent pas de Dieu ; ils viennent ou de la nature ou de Saṭan. Il faut donc s'en défier et ne pas se laisser entraîner dans la voie du sacrifice au delà des limites de la prudence chrétienne. Non pas qu'on doive cesser de regretter ses faiblesses et abandonner la sainte vertu de mortification ; mais on doit la pratiquer, selon le mot de saint François de Sales, « rondement, à la bonne franquette », tout en s'humiliant quand on y manque, et en se promettant toujours d'être plus fidèle à l'avenir.

259. Ce sont là les conseils que donnèrent à Mme de la Maisonfort ses deux illustres directeurs : « En me conseillant de me livrer à ces petits sacrifices, on — c'est de Fénelon qu'elle parle — on m'a prescrit les bornes qu'ils doivent avoir, comme de ne rien faire contre l'édification, à plus forte raison contre la charité, le secret ; de ne pas même suivre certains instincts qui pourraient aller à des choses trop fortes et qui iraient à me faire croire insensée, que Dieu ménage trop ma faiblesse pour rien exiger de semblable de moi, et qu'enfin l'obéissance me mettrait à couvert de tout ce qui irait au delà de certaines simplicités, qui ne peuvent jamais aller à l'éclat, ni me rendre inutile à l'œuvre de ma vocation. On m'a dit de plus, lorsque je ne discerne pas bien si c'est une simple pensée de l'esprit ou un mouvement de grâce qui me porte à ces petits sacrifices, de décider, dans le doute, en ma faveur, et de supposer que tout ce qui me vient avec inquiétude et par réflexion vient de mon scrupule et point de l'Esprit de Dieu. »

Bossuet, à qui ces lignes étaient adressées, approuva pleinement cette doctrine. Dans une autre lettre, Bossuet lui écrivait : « En général il est bon de faire ces petites choses, parce qu'on obtient par là la grâce d'en faire de plus grandes ; mais dès que cela vient avec trouble, il est mieux de le laisser ; la paix est préférable à ces petits sacrifices, qui se peuvent faire ou laisser. »

260. En résumé, si l'âme vraiment fervente, habituée à la mortification, demeure parfois en balance, se demandant si elle ferait sagement de s'imposer tel sacrifice dont l'occasion se

présente, qu'elle ne cherche pas à se raidir contre elle-même, ce qui serait agir par activité naturelle et non par le mouvement de la grâce. Elle devra plutôt se mettre dans l'indifférence, protester qu'elle ne veut rien de contraire à la volonté divine, demander amoureusement à Dieu de venir au secours de sa faiblesse et attendre en paix que les circonstances lui indiquent, le moment venu, la conduite à suivre; et tout cela sans trouble, sans empressement, rondement et aimablement. Cette manière de faire est plus humble et certainement plus conforme à ce que Dieu demande d'elle.

Il est, en effet, de saints désirs, ne tendant qu'à la gloire de Dieu, ayant toutes les marques de l'inspiration divine, et que Dieu, cependant, ne veut pas voir accomplir [1]. « Il veut alors que nous profitions, pour notre sanctification, du seul désir qu'Il nous a donné, et cela produit parfois plus de bien dans nos âmes que si, avec la grâce divine, nous avions réalisé ce désir. » (Vén. Libermann. *Lettre* du 24 janvier 1842). Ainsi en est-il de certains désirs de mortification, de zèle, de dévouement, désirs partant d'un cœur sincère et généreux, mais auxquels les circonstances s'opposent, ou que des événements ménagés par la Providence empêchent d'exécuter. « Ce qu'il y a à faire dans ce cas, c'est de se contenter de ses soupirs devant Dieu, sans vouloir absolument en venir à l'exécution, attendant que Notre-Seigneur nous fasse agir... Ces désirs (quand ils viennent vraiment de la grâce) produisent une grande humiliation, un grand anéantissement devant Dieu, une très grande ferveur d'esprit et de cœur, un parfait abandon à la volonté divine, et, dans ces âmes où Dieu agit par amour, ils opèrent cette langueur d'amour qui produit en nous une grande perfection. »

Si, au lieu de demeurer de la sorte entièrement soumis à l'action de la grâce, on y mêlait de l'empressement, si on cédait à l'impulsion inquiète de la nature, les effets seraient tout diffé-

[1] Sæpe Spiritus Sanctus præbet desiderium alicujus rei cujus executionem non vult, sicut præbuit Davidi voluntatem ædificandi templum et Abrahamo voluntatem sacrificandi filium, a quibus executionem non acceptavit; immittit enim interdum Spiritus Sanctus tale desiderium propter bonum et meritum ipsius, quamvis ad executionem perventurum non sit, aut pervenire non expediat. — Suarez. *De religione*, tract. VII, lib. V., CVIII, n° 3.

rents : « Un mal qui arrive souvent consiste en ce que les âmes sentant cette impression du désir que la grâce divine excite en elles, agissent ensuite par elles-mêmes, se poussent et s'animent avec violence pour en venir à l'exécution. Elles vont plus loin que Notre-Seigneur ne les pousse, et, ce qui est pire, même lorsque le Maître ne les pousse plus du tout, elles veulent toujours aller. Les résultats de cette conduite ne sont pas bons, au moins pour l'ordinaire. Tantôt elle excite l'amour-propre, l'ambition spirituelle, la présomption, etc., tantôt elle porte au découragement, tantôt elle produit la contention, le trouble, l'inquiétude, le scrupule même. Dans tous les cas, cette conduite fait entrer l'âme dans une fausse voie, l'expose à des illusions et la met sous l'empire de l'imagination et de sa propre action, inconvénients graves et qui éloignent de Dieu. » (Vén. Libermann. *Lettre* du 24 janvier 1842.)

§ 2. — *La Vocation*

261. Nous avons donné les marques des inspirations divines; les plus importantes de ces inspirations sont celles que Dieu nous envoie pour nous faire connaître quel genre de vie nous devons embrasser. L'ensemble de ces grâces et de ces lumières constitue la *vocation.*

Il nous semble superflu de nous attarder sur la vocation à l'état séculier; l'absence d'aspirations ou d'aptitudes à un état supérieur suffirait à l'indiquer comme un état voulu de Dieu, puisque c'est la voie commune, et que l'on doit y rester, si l'on ne se sent pas poussé par la grâce à un genre de vie plus parfait.

Que l'on soit appelé, en restant dans le monde, à tel état plutôt qu'à tel autre, c'est la Providence, par le cours régulier des événements ou par un goût naturel, qui le détermine.

Dieu incline en effet les âmes, par les attraits qu'il met en elles et par les aptitudes qu'Il leur donne, à l'accomplissement des desseins de sa Providence. Notons seulement que pour faire connaître les vues de Dieu, des attraits peu durables ou des répugnances faibles et momentanées ne prouveraient rien, tandis que des attraits ou des répugnances persistantes sont une marque de sa volonté.

262. Écoutons, pour ce qui regarde l'état du mariage, deux décisions de saint François de Sales.

« Puisque votre désir n'est nullement en l'indifférence, mais totalement penché au choix du mariage, et que, nonobstant que vous avez recours à Dieu, vous vous y sentez encore attachée, il n'est pas expédient que vous fassiez violence à une si forte impression par aucune sorte de considération; car toutes les autres circonstances n'ont point de poids au prix de cette forte inclination et propension que vous avez, laquelle, à la vérité, si elle était faible et débile, serait peu considérable, mais, étant puissante et ferme, elle doit servir de fondement à la résolution. »

Le bon Saint voulait donc que, sur ce point comme sur les autres, on commençât par implorer le secours de Dieu, puis qu'on s'en rapportât à l'attrait intérieur comme signe de la volonté divine; si l'attrait faisait défaut, il conseillait vivement de ne pas embrasser ce parti; il recommandait surtout de ne pas l'embrasser à contre-cœur. « Hélas! écrivait-il, ces âmes qui ont une inclination toute partiale pour le mariage, pour heureux qu'il soit, y trouvent tant d'occasions de patience et de mortification qu'à grand'peine en peuvent-elles porter le fardeau; et comment feriez-vous, y entrant tout à fait à contre-cœur? En d'autres conditions, j'ai vu cent fois de l'allègement, en celle-ci jamais. » (*Lettre* du 31 mars 1620). *Tribulationem carnis habebunt hujusmodi*, a dit saint Paul parlant des époux, ils auront en partage beaucoup de tribulations. Que dire après cela des chrétiens qui s'engagent dans le mariage sans réflexion, par boutade ou par entraînement, et non pour accomplir la volonté de Dieu?

263. La vocation à un état supérieur doit être surtout examinée avec soin [1]; donnons d'abord les marques de non-vocation, puis les signes positifs de l'appel divin.

Les marques de non-vocation sont l'existence de devoirs

[1] On ne doit point juger soi-même de sa vocation: en cette matière, plus qu'en aucune autre, l'obéissance est nécessaire. Si même il arrivait que les supérieurs ou le directeur se trompassent dans l'examen de la vocation, Dieu ne refuserait pas ses grâces à celui qui aurait humblement obéi, tandis que celui-là s'exposerait grandement qui ne prendrait conseil que de lui-même dans une chose aussi grave.

urgents et certains, incompatibles avec le genre de vie que l'on penserait à embrasser, et le défaut d'aptitude.

« Si ton père ou ta mère ont une vraie nécessité de ton assistance pour vivre, il n'est pas temps alors de pratiquer le conseil de la retraite en un monastère. » (Saint François de Sales, *Traité de l'Amour de Dieu*, VIII, 6.) C'est ainsi encore que le droit canon défend d'admettre à la profession religieuse ceux qui ont des dettes et que l'on placerait par là dans l'impossibilité de les acquitter.

Nous disons des devoirs pressants et certains : il ne faudrait pas s'arrêter, en effet, à des considérations purement humaines et refuser obstinément d'approuver une vocation, sous prétexte que l'âme, qui se dit appelée, ferait beaucoup plus de bien dans un autre état que dans celui auquel elle aspire, dans la vie active, par exemple, que dans l'état contemplatif. Dans ce cas, il est sage, sans doute, de rendre l'épreuve plus longue et plus rigoureuse; mais si l'attrait persiste avec toutes les marques d'un attrait divin, il faut se rappeler que la sagesse de l'homme est toujours courte, que les jugements de Dieu sont bien différents des nôtres — *non enim cogitationes meæ cogitationes vestræ, neque viæ vestræ viæ meæ* (Isaïe, LV, 7) — et ne pas résister à l'Esprit-Saint.

264. Le défaut d'aptitude est un signe de non-vocation, car quand Dieu destine une de ses créatures à un genre de vie ou à une situation quelconque, sa Providence lui donne les moyens indispensables pour cette fin. Et cela est si vrai que, quand bien même l'attrait aurait toutes les marques d'un attrait inspiré de Dieu, en cas d'inaptitude on devrait n'en pas tenir compte, comme nous le disions plus haut. Dieu peut, pour la sanctification des âmes, leur inspirer des désirs dont il ne veut pas l'exécution. Remarquons-le toutefois, quand l'attrait sérieusement éprouvé se montre revêtu de tous les caractères d'un attrait divin, il ne faut pas prononcer à la légère sur l'incapacité du sujet. Comme l'écrivait saint François de Sales à une Supérieure de la Visitation : « C'est pitié parfois comme on s'arrête en ces questions à des considérations purement humaines; on dirait que la vocation se fait par l'artifice de la sagesse naturelle, tant on y mêle de finesse mondaine. Toujours les pauvres délaissés ont eu la bénédiction et la multiplication, comme Lia,

Anne et les autres. » (*Lettre* du 24 juillet 1621)- Remarquons en passant que saint François de Sales dit la même chose de la fondation et de l'érection des monastères, et qu'on peut appliquer sa doctrine à toute sainte entreprise; combien de fois, quand il s'agit de ces œuvres qui ont pour but la gloire de Dieu, se laisse-t-on conduire par « la finesse mondaine »; combien de fois s'appuie-t-on uniquement sur « l'artifice de la sagesse naturelle » !

Le bon Saint exprimait la même pensée à sainte Chantal : « Ma très chère Mère, sur cet article que vous m'écrivez de la réception des filles, il y a un *extrême danger* qu'on se jette trop sur la prudence humaine, qu'on ne se fonde trop sur la nature et trop peu sur la grâce de Dieu. J'ai peine d'empêcher qu'on ne considère la faiblesse de la complexion et les infirmités corporelles. On voudrait qu'au festin il n'y entrât ni borgne, ni boîteux, ni malade. En somme, on a bien de la peine de combattre contre l'esprit humain pour l'abjection et pure charité. ».

265. *Marque positive de vocation.* — La vraie, la grande marque de l'appel divin, ou mieux l'appel divin lui-même, c'est donc l'attrait, c'est cette inclination mise par Dieu dans le cœur humain, cette grâce actuelle, prévenante et excitante, qui fait aspirer au genre de vie plus parfait auquel on est prédestiné de toute éternité.

Cet attrait ne se manifeste pas toujours de prime abord. La Providence divine, aussi variée que sage dans ses voies, peut ordonner les événements de façon à préparer l'accomplissement de ses desseins avant que l'attrait surnaturel soit bien manifeste; on la voit, par exemple, amener certains sujets au seuil du cloître ou à la porte du séminaire, avant qu'ils aient ressenti un goût bien vif pour la vie qui va devenir la leur. D'ordinaire, c'est que ces âmes sont encore trop faibles, trop peu aimantes ou trop dissipées pour avoir l'attrait du sacrifice que suppose leur vocation; elles ont bien quelque pensée, quelque velléité de se donner à Dieu, mais l'amour des plaisirs et des jouissances terrestres couvre et étouffe ces sentiments; il y a loin de ces vagues aspirations aux désirs ardents, à l'attraction douce et forte qu'éprouvent les cœurs généreux.

Mais s'il tarde à se manifester, l'attrait apparaîtra, cependant, quand le détachement aura grandi, et que l'âme, purifiée,

affranchie de ses tendances mauvaises, sera devenu plus apte à recevoir les inspirations de la grâce.

CARACTÈRES DE L'ATTRAIT DIVIN

266. L'attrait mis par Dieu dans le cœur de sa créature se distingue des faux attraits produits par la nature ou même par le démon, en ce qu'il est *durable*, *paisible*, *surnaturel dans ses motifs* et *salutaire dans ses effets*.

Durable. — Nous avons donné la persévérance comme une des marques les moins équivoques des inspirations divines, tandis que l'inconstance et la mobilité caractérisent les aspirations qui viennent de la nature ou des suggestions diaboliques.

Cette persistance de l'attrait n'exclut pas toutefois des tentations et des dégoûts momentanés, œuvre de la nature et du démon. Il n'est point étonnant que la nature éprouve des répugnances à accomplir les sacrifices que Dieu demande d'elle : *Non est subjecta, nec enim potest* [1]. Ce n'est point merveille non plus que le démon s'oppose à l'exécution d'un dessein qui tend directement à la gloire de Dieu et à la sanctification de l'âme. Il est, du reste, facile de distinguer si cet éloignement pour une vocation que l'on avait d'abord désirée, a une mauvaise origine : l'âme en effet, portée à la tiédeur, au relâchement, n'a plus alors la paix intime dont elle jouissait autrefois; elle se sent mécontente d'elle-même.

Si donc l'attrait persiste tant que l'âme reste fervente, si les oppositions ou difficultés que rencontre la vocation ne diminuent point cet attrait, c'est un signe de la volonté de Dieu, « puisqu'Il continue son inspiration parmi tant de contradictions ». (Saint François de Sales. *Lettre du* 6 *juillet* 1612.)

267. *Paisible.* — Les inspirations divines, avons-nous dit, apportent avec elles paix et suavité, bien différentes des incitations de la nature, où l'imagination a toujours la plus grande part, et où, par conséquent, se trouve toujours une agitation empressée et inquiète. L'attrait surnaturel laisse le cœur en paix, l'esprit en repos; il ne cause point cet enthousiasme exces-

[1] La sagesse de la chair n'est point soumise à la loi de Dieu, et elle ne le peut. Rom. VIII, 7.

sif et bruyant, qui dénote une imagination échauffée et qui ne veut pas voir les difficultés. Sous son influence, la volonté poursuit l'objet de ses désirs, non pas avec une raideur et une obstination pleine d'orgueil et d'illusion, mais avec une fermeté douce et calme; elle est prête à affronter les obstacles qu'elle ne méconnaît pas, à accomplir les sacrifices dont elle prévoit toute l'amertume.

Il est bien vrai que le travail de l'imagination peut se joindre à l'opération de la grâce et que des mouvements d'amour-propre ou des représentations fantastiques peuvent se mêler aux inspirations de l'Esprit de Dieu; il y a alors par moments certaines poussées d'enthousiasme, qui sont évidemment l'œuvre de la nature. On reconnaît que sous cette activité naturelle existe une impulsion réelle de la grâce, en ce que, dans les intervalles de repos, quand l'imagination est calme et le cœur tranquille, surtout dans les heures de recueillement et de prière, par exemple au moment de la communion, l'attrait continue avec les caractères que nous donnions plus haut. S'il était purement naturel et imaginaire, il tomberait brusquement pour reparaître ensuite, suivant ainsi le jeu de l'imagination, et, dans les moments de calme où la grâce agit seule, il n'y aurait plus goût de vocation; à peine même si l'on y penserait.

268. *Surnaturel dans ses motifs.* — L'attrait, avons-nous dit, n'est autre chose que cette aspiration que Dieu met en nous et qui nous fait tendre au genre de vie auquel Il nous destine. L'attrait est une grâce, il est donc tout surnaturel, et par conséquent tout pur dans ses motifs. « La vocation divine, dit saint Ignace (*Exercices*, 2e semaine : de l'élection) est toujours pure et sans souillure, sans mélange des inclinations de la chair et des sens ni d'aucune affection désordonnée. » Aussi le principal criterium de l'appel de Dieu est l'intention toute surnaturelle qui fait désirer un état plus parfait, l'état sacerdotal ou l'état religieux, par exemple l'intention d'assurer son salut, ou de mieux procurer la gloire de Dieu.

Ce désir, comme le remarque saint Ignace (*loco citato*), peut être l'effet d'une vive impulsion communiquée par Dieu à la volonté; l'âme ressent alors une grande inclination. D'autres fois Dieu agit plutôt sur l'intelligence donnant des lumières qui

montrent tous les avantages de l'état qu'il s'agit d'embrasser. Dans ces deux cas l'inclination est forte, l'attrait est ordinairement sensible; en appliquant les règles du discernement des esprits données plus haut (nº 252 et suiv.) on reconnaît facilement l'œuvre de Dieu.

Mais parfois Dieu ne fait pas sentir son action — nous donnons toujours la doctrine de saint Ignace — l'âme n'est pas agitée de divers esprits; ni les bons ni les mauvais ne se font sentir, l'âme fait usage de ses puissances naturelles librement et tranquillement. Alors pour faire une bonne élection, il faut en priant et en se mettant dans une sainte indifférence peser les raisons pour et contre et faire son choix. On agit alors avec une droite intention, et cette droite intention est encore l'effet d'une grâce actuelle et le signe de la volonté divine. S'il y a répugnance pour un état dont on comprend pourtant la beauté, si malgré tous les motifs qui pourraient la solliciter, la volonté sincèrement décidée à se conformer à la volonté de Dieu ne choisit pas cet état, il n'y a pas vocation.

L'attrait, nous l'avons déjà dit, ne se manifeste pas toujours de prime abord revêtu de tous les caractères d'un attrait divin; les motifs de vocation peuvent, au début, n'être pas très purs et très désintéressés. Écoutons sur ce point saint François de Sales : « Quant à la vocation de cette damoiselle, je la tiens pour bonne, bien qu'elle soit mêlée de plusieurs imperfections.. et qu'il serait désirable qu'elle fût venue à Dieu simplement et purement pour le bien d'être tout à fait à Lui. Mais Dieu ne tire pas avec égalité de motifs tous ceux qu'il appelle à soi; ainsi, il s'en trouve peu qui viennent tout à fait à son service seulement pour être siens et Le servir. Entre les filles dont la vocation est illustre dans l'*Evangile*, il n'y eut que la Madeleine qui vint par amour et avec amour; l'adultère y vint par confusion publique, comme la Samaritaine par confusion particulière; la Chananée vint pour être soulagée en son affliction temporelle; saint Paul, premier ermite, âgé de quinze ans, se retira dans sa spelonque pour éviter la persécution, saint Ignace de Loyola par la tribulation, et cent autres. Il ne faut pas vouloir que tous commencent par la perfection; il importe peu comme l'on commence, pourvu que l'on soit bien résolu de bien poursuivre et de bien finir... Il y a des âmes qui n'entreraient

point en la religion si le monde leur faisait bon visage, et que l'on voit néanmoins être bien disposées à mépriser la vanité du siècle. » (*Lettre à une Supérieure de la Visitation*, datée d'Annecy).

Mais, s'il n'est pas parfait du premier coup, l'attrait se purifie à mesure que l'âme se montre plus fervente; elle devient alors et moins sensible à ces raisons d'ordre inférieur et plus désireuse des biens spirituels.

Remarque étonnante et pourtant vraie, il faut exiger un attrait plus fort d'une personne très fervente que d'une imparfaite. Quand une âme fervente est prédestinée à une vie plus parfaite, les appels de la grâce, que chez elle rien ne contrarie, se font d'ordinaire vivement sentir; s'ils étaient faibles, ils seraient par là même suspects.

Par ailleurs, les âmes ardentes ont facilement la pensée d'embrasser la vie religieuse sans qu'il y ait attrait véritable. Très désireuses de se dévouer entièrement au service de Dieu, craignant, dans leur amour, de ne pas faire assez pour Lui, elles en viennent comme naturellement à se demander si elles ne devraient pas pousser l'immolation jusqu'au bout et sortir du monde. On voit bien, toutefois, qu'il n'y a pas là de vocation, car tout se passe dans l'esprit, et la volonté ne ressent pas cette action douce et forte qui marque l'opération divine; au milieu de leurs perplexités ces âmes demeurent indifférentes, et même elles gardent toujours cette persuasion intime qu'elles ne sont point faites pour la vie religieuse.

269. *Salutaire dans ses effets.* — *A fructibus eorum cognoscetis eos :* vous les distinguerez à leurs fruits. On reconnaît que l'attrait est l'œuvre de l'Esprit de Dieu aux effets excellents qu'il produit. Tandis que les vains projets, les velléités de vocation qui viennent de la nature ne produisent dans la conduite de la vie aucun résultat, tandis que les suggestions de l'ennemi ont toujours des conséquences fâcheuses, l'attrait divin, compris et accepté par une âme droite, porte à la ferveur, excite la piété, rend plus vigilant, plus humble, plus ardent au sacrifice. Si l'on voit une âme souhaitant vivement la vie religieuse ou le sacerdoce, prier assidûment pour y arriver, travailler généreusement à s'en rendre digne, c'est une marque excellente : un désir qui a pour effet de faire prier davantage et de rendre

meilleur, ne peut être suggéré par le démon, il ne peut venir que de Dieu.

En résumé, quand un directeur sera interrogé sur le sujet de la vocation, il devra tout d'abord faire attendre. Il répondra que celui qui sollicite une décision dans une question si délicate doit, avant tout, s'affermir dans la piété; il est en effet bien plus difficile chez une âme imparfaite de discerner les inspirations qui viennent vraiment de Dieu [1].

Non seulement il serait imprudent de donner de suite une décision, mais même il vaudrait mieux, croyons-nous, que le directeur ne parût pencher ni dans un sens ni dans un autre. Les idées de vocation peuvent n'être qu'un produit de l'imagination; dans ce cas, si le directeur s'y montrait trop favorable, il pousserait, dans une voie funeste. Il peut se faire, au contraire, qu'un attrait réel et vraiment surnaturel soit combattu par une âme trop peu généreuse; si, sous couleur de l'éprouver, le père spirituel commençait par la rebuter, il la confirmerait dans ses résistances à la grâce et s'exposerait à empêcher l'accomplissement des desseins de Dieu. « Qu'on conseille donc d'abord à ces âmes de ne pas se préoccuper trop de leurs pensées de vocation, de se préoccuper plutôt de leur sanctification, et de se tenir tranquilles là-dessus, abandonnant la chose entre les mains de Dieu, mais qu'on ne leur défende pas absolument d'en parler et qu'on ne les repousse pas par la raillerie ou par des paroles dures; on peut les prévenir de veiller sur leur imagination, mais qu'on ne leur dise pas que leurs idées sont purement imaginaires. En agissant ainsi on verra que ceux qui n'avaient pas une

[1] Il est superflu de dire qu'un prêtre ne fait que remplir un devoir quand il montre soit dans ses prédications, soit dans ses exhortations particulières les grands avantages de la vie religieuse ou de l'état sacerdotal. Dieu ne fait-il pas souvent dépendre ses grâces, aussi bien la grâce de la vocation que les autres, de la parole humaine? *Quomodo credent ei quem non audierunt, quomodo autem audient sine prædicante?* (Rom. x, 14). Un prêtre qui a le zèle de la gloire de Dieu et l'amour de l'Église est un éveilleur de vocations; de même aussi les simples fidèles : « Si les parents, dit saint Gaudence, ne peuvent pas user de contrainte pour engager leurs fils à la cléricature, ils doivent les y convier, les y exhorter, les former et les élever pour cela autant qu'il est en leur pouvoir. Si c'est un crime de les y forcer, c'est une action méritoire de les y porter. » (Cité par le P. Hurtaud : *La Vocation sacerdotale*, p. 126.)

vocation réelle oublieront peu à peu leur projet, parce qu'un mouvement imaginaire ou un attrait naturel, qui n'est pas nourri et entretenu sans cesse par quelque chose de nouveau, ne se soutient pas, tandis qu'une vocation vraie persévère. Je dis même que, lorsqu'un goût de vocation produit évidemment un bien spirituel dans une âme, si cela la porte à renoncer à elle-même, il faudrait lui donner quelque espérance dès le commencement et lui dire un mot de temps en temps, veillant cependant pour ne pas mettre en train l'imagination. » (Vén. Libermann. *Lettre* du 15 déc. 1835 à un directeur de séminaire.)

Quand même ceux qui manifestent ces goûts de vie parfaite auraient encore de grandes imperfections, il ne faudrait pas conclure à une non-vocation, s'ils sont décidés à combattre; « car, enfin, qui ne voudrait recevoir que les esprits avec lesquels il n'y eût point de peine, les religions (ordres religieux) ne serviraient guère au prochain, puisque ces esprits-là feraient presque bien partout. » (*Lettre* de saint François de Sales à sainte Chantal, du 13 mai 1615.)

Quand le pénitent aura donné des preuves de persévérance, que ses bonnes dispositions se seront consolidées, que, de concert avec son directeur, il aura sincèrement prié pour connaître sa vocation, alors il faudra l'engager à se mettre dans une sainte indifférence, prêt à faire ce que Dieu voudra : « Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute; il n'attend qu'un signe de votre main, qu'un mot de votre bouche. *Paratum cor meum, Deus*, mon cœur est prêt, ô mon Dieu, prêt à tous les sacrifices, car il compte sur la puissance de votre grâce. »

Quand le pénitent sera dans ces excellentes dispositions, il deviendra facile de reconnaître aux marques ci-dessus données si sa vocation est surnaturelle, et il ne restera plus au directeur que la douce tâche de l'encourager à suivre fidèlement l'appel de Dieu.

TROISIÈME PARTIE

ORAISON AFFECTIVE

CHAPITRE PREMIER

Description de cette oraison

§ 1. — *Enseignement des auteurs sur l'oraison affective*

270. A l'oraison de méditation succède d'ordinaire l'oraison affective. C'est, avons-nous dit, une oraison où le raisonnement a moins de part que dans l'oraison discursive, mais où le cœur joue un plus grand rôle; les considérations sont moins nombreuses et les sentiments plus ardents. « Dans la seconde sorte d'oraison, qu'on nomme l'oraison affective, dit le P. Lallemant, on donne plus aux affections de la volonté qu'aux considérations de l'entendement. » « L'oraison affective, dit le R. P. Meynard, est une élévation de l'âme à Dieu par différents actes de la volonté. Les considérations ne sont pas complètement exclues de cette oraison, principalement sous forme de préparation, mais on ne leur donne que fort peu de développement, c'est la volonté surtout qui agit. » (*Traité de la vie intérieure*, I, 168.)

Les différents actes que le cœur produit, dans cette oraison, sont principalement des sentiments d'adoration, de louange, de reconnaissance, de compassion envers les souffrances de Notre-Seigneur, de désir de la vertu, de contrition de ses fautes, d'humilité, etc.

Ces actes se rencontrent bien dans la méditation, mais ils naissent moins spontanément; l'âme méditative, encore peu aimante, a besoin de s'y exciter péniblement par de longs et multiples raisonnements, tandis que l'âme affective [1] les pro-

[1] Ce sens du mot « affectif » n'est pas, il est vrai, selon l'Académie; on nous pardonnera de l'employer, car il est facile à comprendre, et il dit brièvement ce qu'il faudrait exprimer en beaucoup de mots.

duit avec facilité, à l'aide de courtes méditations, et trouve, à les exprimer, une grande douceur et suavité.

271. Cette oraison est fort commune. « En général, dit le P. Balthasar Alvarez, le mode de prier par affections et en discourant peu est du grand nombre. » Et. le P. Surin, dans son catéchisme, posant cette question : « Quand est-ce que l'on doit entrer dans cette oraison affective? » répond : « Lorsqu'il y a disposition et facilité de s'entretenir avec Dieu, on ne doit retourner au discours (c'est-à-dire au raisonnement) que fort peu. »

Les grands mystiques n'emploient pas ce mot d'oraison affective. On ne le trouve ni dans sainte Thérèse, ni dans saint Jean de la Croix, ni dans saint François de Sales. Comme ce sont encore des considérations raisonnées qui, dans ce genre d'oraison, donnent naissance aux affections de la volonté, ils ne le distinguent pas de l'oraison discursive. Mais s'ils n'en font pas un degré spécial d'oraison, ils n'en peuvent rejeter la notion.

Le R. P. Meynard (*Traité de la vie intérieure*, I. 168) fait, au sujet de l'oraison affective, cette observation que, chez quelques anciens auteurs, l'oraison affective paraît se confondre avec la contemplation. En effet, très souvent il arrive que, dans les ardeurs de l'oraison affective, le raisonnement n'a qu'une bien petite part, l'âme ne s'arrêtant guère aux considérations. Fermement convaincue de la vérité qui l'émeut, il ne lui servirait de rien de l'approfondir davantage; elle s'applique alors uniquement à protester de ses sentiments ou à exprimer ses demandes. Aussi, certains auteurs qui ne distinguent comme modes d'oraison que la méditation et la contemplation sans s'arrêter à ce degré intermédiaire que nous nommons oraison d'affection, ont pu voir dans cette dernière une sorte de contemplation inférieure qu'ils ont appelée la contemplation acquise.

272. Nous disons que les grands mystiques ont décrit souvent l'oraison affective, bien qu'ils ne l'aient pas appelée de ce nom. Nous donnerons plus loin (n° 289) un passage de sainte Thérèse, où elle la dépeint avec autant de justesse que de charme. L'oraison de recueillement, dont la Sainte parle aux chapitres 28 et 29 du *Chemin de la Perfection*, est aussi une oraison affective.

« Saint Augustin, dit-elle, après avoir cherché Dieu partout, finit par Le trouver en lui-même. Pour s'entretenir avec son

divin Père, il n'est donc pas nécessaire de monter jusqu'au ciel ni, pour goûter le bonheur d'être avec Lui, de parler à haute voix... Il est si près de nous qu'Il nous entendra; il n'est pas besoin d'ailes pour aller à sa recherche. Mettons-nous dans la solitude et regardons en nous-mêmes; ne nous éloignons pas d'un hôte aussi aimable, mais avec des sentiments de profonde humilité, parlons-Lui comme des enfants, exposons-Lui nos demandes comme à notre Père, contons-Lui nos peines, demandons-Lui d'y apporter remède, reconnaissons que nous ne sommes pas dignes d'être ses enfants... Cette oraison s'appelle oraison de recueillement parce que l'âme y recueille toutes ses puissances; » c'est-à-dire qu'elle tient captifs et son entendement, à qui elle ne permet pas de faire de vains raisonnements, et son imagination, dont elle écarte les frivoles fantômes. « Elle rentre en elle-même avec son Dieu... Ainsi recueillie, elle peut penser à la Passion, se représenter le Fils de Dieu présent au-dedans d'elle-même, l'offrir à son Père. »

Ainsi, ce à quoi l'on vise dans cette oraison, c'est à émouvoir son cœur et à lui faire produire des actes affectifs. « Voyez dans Jésus-Christ, dit encore la Sainte (*Ibid.*), un père, un frère, un maître, un époux, et traitez avec Lui selon ces diverses qualités. » Mais pour exciter dans sa volonté ces pieux sentiments, on fait agir d'abord l'imagination et, de la sorte, par sa propre industrie, on obtient une oraison extrêmement fructueuse; c'est même là, d'après sainte Thérèse, un chemin très rapide pour arriver à la contemplation.

L'oraison dont traite saint Liguori (*Praxis conf.*, n° 127) et qu'il appelle du même nom que sainte Thérèse, *di racoglimento*, ne diffère point de celle dont nous venons de parler et est également une oraison affective : *quodnam tempus opportunius bonis faciendis actibus voluntatis :* Quel moment plus propice pour faire produire à la volonté des actes méritoires?

273. Aux élans affectifs obtenus par des considérations ne tardent pas à se mêler, si l'âme est généreuse, des grâces plus élevées et le Vén. P. Libermann reconnaît avec raison que l'oraison affective, quand elle arrive à son apogée, comporte « certains dons qu'on peut appeler en quelque sorte passifs ». (*Ecrits spirituels*, p. 168.)

Il n'est pas toujours facile, ni même toujours possible de

distinguer ces divers degrés d'oraison; l'oraison affective se confond parfois avec la méditation, parfois au contraire elle confine à la contemplation. En donner les marques distinctives n'est pas chose aisée; nous l'essayerons cependant.

§ 2. — *Caractères distinctifs de l'oraison affective*

274. Le R. P. Libermann signale, parmi les marques principales de l'oraison affective, les impressions *sensibles* de la grâce, qui affectent l'âme et lui procurent de douces et vives émotions. Ces impressions, quand elles deviennent fréquentes, sont, en effet, une preuve que l'âme, saisie et éclairée par la grâce, n'a plus autant besoin de longues réflexions pour se décider à servir Dieu, et que l'oraison discursive n'est plus celle qui lui convient. Mais comment distinguer ces consolations de l'âme affective des suavités que goûte l'âme contemplative? Le Vénérable auteur insiste sur ce point que, dans l'affection, la grâce agit surtout et plus directement sur les sens, tandis que dans la contemplation elle agit par des impressions intellectuelles, atteignant immédiatement le fond de l'âme et, comme par rejaillissement, les sens. Mais, comme dans les deux cas, les sens peuvent être touchés et l'appétit sensitif charmé et délecté, il n'y a pas là une marque distinctive bien facile à saisir.

Il insiste également beaucoup sur le caractère violent de l'oraison d'affection et sur le calme de la contemplation. Il est vrai que l'état *ordinaire* des âmes affectives est violent, et l'état ordinaire des âmes unies plus calme. Tous en conviennent. Toutefois, ce ne serait pas encore là une note infaillible. Il y a, en effet, un mode d'oraison affective fort paisible; et, au contraire, l'ivresse spirituelle, les transports décrits par sainte Thérèse, par saint Jean de la Croix, comme une forme de la contemplation, agissent sur l'âme avec violence.

275. Sainte Thérèse, traitant le même sujet et voulant distinguer ce qu'elle nomme les contentements de la méditation et les goûts de la contemplation, compare les premiers aux joies qu'on éprouve à l'annonce de quelque bonne nouvelle, ou à l'occasion de quelque heureuse fortune (*IVe Demeure*, ch. I.) Il faut donc une cause naturelle, une pensée quelconque, en un

mot, une raison pour les faire naître, et, en ce sens, ils sont naturels : « Ils commencent en nous, dit la Sainte, et se terminent en Dieu, tandis que les goûts tirent leur principe de Dieu [1] » et pénètrent l'âme bien plus profondément. « Pour les contentements, dit-elle ailleurs (ch. II), c'est par nos pensées, par la considération des œuvres de Dieu, par le travail de notre entendement que nous les obtenons. Ils sont l'ouvrage de notre industrie, de nos efforts. Les goûts ressemblent à cette eau qui, de la source même qui est Dieu, jaillit dans le bassin de l'âme », par conséquent, sans qu'il soit besoin de considérations préalables. Saint Jean de la Croix explique très bien la cause de ce phénomène : « Dans cet état (contemplatif) c'est Dieu qui agit et l'âme qui reçoit. Dieu instruisant l'âme et lui infusant dans la contemplation des biens très spirituels, qui sont la connaissance et l'amour divin joints ensemble ». (*Vive flamme*, strophe 3, vers 3, § 5).

Ainsi, dans l'état affectif, on sait l'origine, la cause des consolations qu'on éprouve; on peut expliquer ce qui émeut, ce qui charme; on verra que c'est, par exemple, la pensée de la Passion de Notre-Seigneur, le désir de la vertu, etc. Dans l'état contemplatif les goûts sont bien plus inexplicables. Souvent ils naissent sans cause bien déterminée, et même s'ils sont accompagnés de pieuses pensées, de saintes considérations, on sent fort bien qu'elles ne suffiraient pas à les produire. Ce que nous dirons de l'oraison contemplative fera mieux comprendre cette doctrine.

276. Il est un autre principe de distinction qui, il est vrai, ne tient pas à la nature même de ces deux genres d'oraisons, mais qui peut aider à les discerner : ce sont les tendances et les dispositions différentes qu'on y éprouve. L'oraison d'affection tend à la pratique de la vertu [2]. L'âme affective, peu avancée dans la pratique du détachement, est encore fortement préoccupée d'elle-même. Mais, vivement éclairée par la foi et ressentant les premières ardeurs de la charité, elle désire et recherche son bien spirituel, des vertus plus solides; elle est avide d'amas-

[1] *Los contentos comienzan de nuestro natural mismo, y acaban en Dios. Los gustos comienzan de Dios, y sientelos el natural, y goza tanto dellos, como gozan los que tengo dichos, y mucho mas.*

[2] Cf. Libermann. *Ecrits spirituels*, p. 523.

ser beaucoup de mérites; c'est dans cette vue surtout qu'elle demande à Dieu de la rendre meilleure. L'âme contemplative envisage Dieu plus qu'elle-même; elle se complaît dans la pensée de ses perfections, brûle du désir de Le voir glorifié, et surtout elle est remplie d'un amour profond et paisible de la volonté divine. Si elle souhaite ardemment, elle aussi, sa propre sanctification, c'est par amour pour son Dieu et afin de Le mieux servir, plutôt que pour la satisfaction de se voir plus parfaite; et ainsi, même dans ses demandes en apparence intéressées, c'est encore l'amour qui domine.

277. Nous avons dit (V. *Supra*, nº 198), à la suite du P. Lallemant et du P. Surin, que l'oraison affective convient à la vie illuminative. En effet, pour la pratiquer, il faut avoir déjà un certain amour de Dieu, un commencement de détachement, il faut que l'âme soit dégagée des obstacles de la voie purgative pour permettre à la grâce de produire ses suaves opérations. Si l'on en est encore aux premières luttes avec le péché, si l'esprit est encore tout absorbé par mille préoccupations temporelles, par mille soucis profanes, comment éprouverait-on ces sentiments de piété, ces saints désirs, cette familiarité avec Dieu pleine d'amour et de simplicité, qui caractérisent l'oraison affective?

§ 3. — *Les sentiments affectifs sont plus ou moins intenses*

278. Si l'oraison affective convient aux âmes qui sont dans la vie illuminative, elle n'atteint pas chez toutes le même degré de perfection. Nous l'avons dit déjà au début de ce troisième livre, les impressions sensibles de la grâce sont plus ou moins vives selon la puissance des secours ménagés par la Providence, l'abondance des lumières communiquées, et aussi selon les dispositions plus ou moins favorables de l'âme elle-même.

Nous croyons utile d'emprunter ici au Vén. Libermann la description des sentiments d'une âme affective, favorisée dans un degré intense de ces grâces sensibles.

« Dans cet état l'impression ou la touche de grâce reçue varie : tantôt c'est une impression de joie, tantôt de douleur, tantôt d'amour, tantôt de compassion, etc.; elle varie selon les mystères ou selon la variété de l'objet.

« Généralement, et presque universellement, ces âmes s'occupent des mystères de Notre-Seigneur et y trouvent tous leurs goûts et leurs délices. Ordinairement il se fait dans ces âmes une impression des mystères qu'on célèbre dans l'Église, et dans le temps où on les célèbre, ce qui fait que ces personnes célèbrent les fêtes avec une allégresse et une dévotion extraordinaires, et c'est une joie immense pour elles que l'approche d'une fête. Un salut, une grand'messe, une procession leur donnent des transports d'amour envers Notre-Seigneur dans le Très Saint Sacrement, et ainsi généralement cette impression varie selon l'objet et la circonstance qui se présentent. » (*Ecrits*, p. 157).

279. « Quoique l'âme en cet état, dit ailleurs le Vén. Père, ait de très grandes jouissances, cela n'empêche pas que très souvent elle n'éprouve des douleurs intérieures très fortes; mais ces douleurs sont si pleines de suavité et renferment une joie si grande et si violente, qu'on ne saurait s'en faire une idée si on ne les a éprouvées. Ces douleurs ont lieu par rapport à différents objets.

« Il y a en une qui provient des péchés passés. Elle est presque universelle, surtout dans les âmes que la bonté divine vient de retirer du péché. On est brisé de douleur d'avoir offensé son Dieu, qu'on aime avec tant de violence. La violence de la douleur est mesurée sur la violence de l'amour, car cette impression de douleur est une impression d'amour, et la violence de la joie est mesurée sur la douleur.

« Cette douleur suit les âmes jour et nuit, sans les quitter un instant, en se levant et en se couchant, en récréation comme dans les exercices de piété, dans l'étude comme dans la prière. Cet état dure plus ou moins, selon la volonté de Celui qui l'a donné. Il y a des âmes qui y restent d'un an à dix-huit mois, d'autres plus ou moins longtemps.

« Une autre douleur vient du désir d'obtenir une grâce, d'acquérir une vertu vers laquelle on soupire sans cesse. On ne se fait pas une idée des gémissements, des aspirations, des désirs violents qui crucifient une âme dans la vue d'une grâce ou d'une vertu qui lui manque. La joie que renferme cette douleur est exquise et différente de celle qui se trouve dans la douleur de la contrition. Elle est moins violente et se ressent davantage

de la langueur de cette âme, qui aspire vers cette vertu, mais elle est plus exquise et plus douce.

« Une troisième douleur provient de la vue de la croix et des souffrances de Notre-Seigneur; elle est d'un autre genre et a un tout autre goût que les deux précédentes; les joies qu'elle renferme sont inouïes, d'une violence extrême et incomparablement plus exquises que les deux premières.

« Les fruits de ces douleurs sont bien grands et bien désirables. La première produit une grande horreur du péché, une haine extrême du monde; elle purifie singulièrement l'âme et lui donne l'amour de Dieu; elle la dispose aussi à la méditation et à la participation de la croix de Notre-Seigneur.

« La seconde attache fortement à Dieu, opère l'humilité dans une âme et procure la vertu si désirée.

« La troisième, la plus excellente, produit un grand amour de la croix et des souffrances et un désir continuel d'en avoir. Elle fortifie l'âme dans l'amour de Notre-Seigneur, la détache de toute créature et d'elle-même et la mène directement à la contemplation. » (*Ecrits*, p. 163.)

280. « Je crois que généralement la grande dévotion de ces âmes, c'est celle du Très Saint Sacrement. Et c'est un très grand avantage : elles voudraient passer toute leur journée devant le divin Maître; leurs désirs sont violents là-dessus et les transportent continuellement d'amour envers ce Très Saint Sacrement; leurs visites sont brûlantes, mais leurs désirs de faire la sainte communion sont inexprimables. Ces désirs et cette dévotion augmentent à mesure qu'elles avancent dans cet état. Leur préparation est ardente, et elles soupirent après le jour où elles doivent en approcher, avec une véritable impatience, ne pouvant attendre le moment. Les effets de la sainte communion et ses fruits sont très considérables et remplissent ces âmes d'une nouvelle force et de nouveaux désirs. Elle produit en elles de puissantes impressions; la présence de Notre-Seigneur se fait sentir d'une manière extrêmement vive. » (*Ecrits*, p. 196).

281. On le voit, les âmes affectives peuvent être impressionnées bien diversement : les unes penseront davantage à Notre-Seigneur, Le suivant dans ses mystères, d'autres l'envisagent dans la Sainte Eucharistie, d'autres songent surtout à leurs

besoins spirituels, celles-ci à leur vie passée dont elles déploreront les égarements, celles-là au salut du prochain, etc. « Le grand soin d'un directeur, dit encore le Vén. Libermann, est de discerner ces différents attraits des âmes, de les favoriser en tout, de leur parler dans le sens de cet attrait et de bien se garder de les en détourner, ou de leur inspirer un autre objet. Si cet attrait est moins parfait que ce que conçoit le directeur, cela ne fait rien : l'âme y doit rester. » (*Écrits*, p. 165.)

282. Le lecteur se demandera peut-être si ces oraisons décrites par le Vénérable Libermann ne sont pas déjà les oraisons contemplatives, comportant les éléments mystiques. Le Vénérable semble ne pas le croire; il n'y aurait là, d'après lui, que des impressions sensibles; l'âme n'y recevrait donc pas les lumières supérieures de la foi, fruit du don d'intelligence; elle n'éprouverait pas non plus l'action directe du Saint-Esprit sur la volonté, qui caractérise l'oraison contemplative et mystique; elle n'aurait alors pas plus de lumières que celles qu'on peut acquérir par le raisonnement appliqué aux vérités de foi, et l'amour ne serait pas infus, mais obtenu par les réflexions, aidé seulement par les impressions sensibles qui l'accompagnent.

Il est certain que l'on rencontre parfois ces oraisons ardentes chez des personnes encore novices dans la ferveur et peu dégagées du sensible, n'ayant point passé par les aridités qui purifient l'âme et l'introduisent, si elle est fidèle, dans l'état mystique. Ces oraisons ressemblent beaucoup à celles des contemplatifs, car comme le montre le Vén. Libermann, ces âmes sont poussées par la grâce plutôt qu'elles ne s'excitent elles-mêmes; elles sont plus passives qu'actives. Il semblerait donc qu'il leur est donné au moins quelques grâces mystiques, et nous croyons qu'il serait difficile de prouver qu'elles n'en reçoivent aucune.

Cependant il est vrai de dire que, chez ces personnes, la grâce ne pénètre pas profondément; elle agit surtout sur la surface de l'âme et la partie sensible. On le voit aux sentiments qu'elle excite, plus véhéments, mais moins solides et durables que ceux des vrais contemplatifs, aux jouissances qu'elle produit, moins profondes que la satisfaction et la paix intime que procure la contemplation; on le voit surtout aux épreuves, que ces personnes ne supportent pas encore avec vaillance et fermeté; elles étaient généreuses, enthousiastes sous l'influence de ces grâces

pressantes, mais quand les impressions sensibles cessent, la nature reprend son empire et ces âmes se retrouvent avec leur faiblesse. Plus tard, quand elles auront été, pendant un temps assez long, sevrées des consolations, quand elles auront courageusement lutté et supporté avec foi, confiance et amour les épreuves de la voie contemplative, n'attendant plus pour prier et pratiquer la vertu le concours de l'appétit sensible, mais habituées à agir par la partie suprême de leurs facultés les plus nobles, elles seront plus fortes et plus constantes. Alors dans les moments consacrés à l'oraison, la grâce d'ordinaire moins violente, mais plus intense, les pénètrera davantage; elle versera jusque dans le fond de l'âme des lumières et des impulsions d'amour qui les uniront intimement à Dieu; alors leur oraison sera, à n'en pas douter, une oraison mystique et contemplative.

Ces notions données, les règles pratiques de l'oraison affectives seront faciles à déduire.

CHAPITRE II

Règles pratiques de l'oraison affective

§ 1. — *Préparation*

283. Comme les personnes dont nous parlons, les plus ferventes surtout, ont souvent l'esprit rempli de préoccupations toutes spirituelles, elles sont parfois tentées de prendre cette disposition de leur âme pour une préparation suffisante. Elles penseront, par exemple, aux moyens de progresser elles-mêmes, ou d'aider les autres à progresser dans le bien; ce sont là de bonnes pensées, mais qui ne suffisent pas à établir l'âme dans l'état d'oraison; elles mèneraient plus vite à des rêveries pieuses qu'à une vraie prière. Il faut donc toujours se mettre en esprit aux pieds de Dieu, dans une attitude de respect et de supplication.

Cette préparation sera plus ou moins longue, exigera plus ou moins d'efforts selon les circonstances. « Il vous arrivera quelquefois qu'incontinent après la préparation votre affec-

tion se trouvera tout émue en Dieu : alors, Philotée, il lui faut lâcher la bride, sans vouloir suivre la méthode que je vous ai donnée : car, bien que pour l'ordinaire la considération doit précéder les affections et résolutions, si est-ce que, le Saint-Esprit vous donnant les affections avant la considération, vous ne devez pas rechercher la considération puisqu'elle ne se fait que pour émouvoir l'affection. Bref, toujours quand les affections se présenteront à vous, il les faut recevoir et leur faire place, soit qu'elles arrivent avant ou après toutes les considérations... Ce que je dis non seulement pour les autres affections, mais aussi pour l'action de grâces, l'offrande et la prière qui se peuvent faire parmi les considérations, car il ne les faut non plus retenir que les autres affections, bien que, par après, pour la conclusion de la méditation, il faille les répéter et reprendre. » (*Vie dévote*, II, 8.)

« Quand on veut avoir du feu, disait saint Vincent de Paul à ses prêtres, l'on se sert d'un fusil, on le bat, et aussitôt que le feu s'est pris à la matière disposée, on allume de la chandelle ; et celui-là se rendrait ridicule qui, ayant allumé sa chandelle, continuerait de battre le fusil; de même, quand une âme est assez éclairée par les considérations, qu'est-il besoin d'en chercher d'autres et de battre et rebattre notre esprit pour multiplier les raisons et les pensées? Ne voyez-vous pas que c'est perdre le temps, et qu'alors il faut s'appliquer à enflammer la volonté? » (V. *Sa vie*, par Abelly.)

§ 2. — *Corps de l'oraison*

284. Les sujets qui conviennent aux âmes varient selon leur attrait particulier. *C'est une grande erreur de beaucoup d'âmes pieuses de vouloir, comme des débutants, suivre pas à pas leurs livres de méditation, et de s'en tenir strictement aux pensées et affections qui leur sont suggérées, et qui, parfois, ne répondent nullement ni à leurs dispositions ni à leurs besoins.* « Comme des animaux attachés à un pieu ne peuvent aller que jusqu'où leur corde se peut étendre, et ne font après que tournoyer avec ennui, ainsi ces personnes se lient à certain nombre de points avec telle attache que c'est pitié de les voir... Celui-là ne serait pas familier avec un homme, qui l'allant voir, préparerait trois

points à lui proposer, sans en oser sortir, et même ce lui serait une continuelle géhenne de se tenir renfermé dans ce discours prémédité. Mais la familiarité veut qu'après avoir représenté votre affaire, si vous en avez, vous traitiez en propos libres et affectueux, et suivant l'ouverture que vous en donne la bonté de celui avec qui vous traitez. » (Surin. *Catéch. spir.*, t. I, 2e partie, ch. II.)

Les personnes pieuses, déjà familières avec Notre-Seigneur, ne doivent pas se rendre à ce point esclaves de leurs livres de méditation et des sujets qui leur sont proposés. Qu'elles s'appliquent surtout aux points fondamentaux de la perfection chrétienne : l'amour de Notre-Seigneur, le recueillement, la patience, le détachement; qu'elles se servent, pour aviver leurs désirs et rendre plus ferventes leurs demandes, ou des exemples des Saints, ou des livres de piété qui les touchent davantage, ou, ce qui sera toujours le meilleur, des mystères de la Vie et surtout de la Passion de Jésus-Christ.

Ainsi elles choisiront les sujets les plus pratiques, s'attachant de préférence aux considérations qui les émeuvent le plus et les rapportant toujours à leurs besoins particuliers.

285. C'est ce qu'enseigne très justement le P. Surin : « L'âme touchée de Dieu voit et connaît que sa principale affaire est son amendement; pour l'obtenir elle juge que deux ou trois choses lui sont absolument nécessaires, savoir : la récollection, la mortification de ses passions et appétits, et le dégagement de cœur de toutes les créatures. D'abord qu'elle est à l'oraison, après s'être mise en la présence de Dieu et après avoir conçu le désir de Lui plaire, elle s'en va, ainsi que nous l'avons dit, de tout son poids, à voir et goûter combien lui est nécessaire le recueillement : elle creuse cela, pensant aux moyens, aux occasions, au empêchements d'un tel bien; elle le désire et le demande à Dieu très instamment : sur cela elle fait des propos très fervents et ne quitte point cette matière qu'elle n'en soit rassasiée pleinement. Après cela, elle peut prendre un autre sujet, qui est la mortification, voir et pénétrer le bien qui lui revient de mourir à ses passions, appétits, goûts et satisfactions, s'affectionner et enflammer à ce bien, considérer en quelles occasions cela se peut pratiquer, et, par ce moyen, croître en la vraie mort à soi-même.

« Outre cela, cette âme se doit appliquer au dégagement des créatures, se mettant devant Dieu avec un dessein de se dénuer absolument de tout; alors elle doit penser quelle chose il y a au monde qui peut engager son cœur et son affection : d'abord l'Esprit de Dieu, qui est bon et fidèle, lui montrera l'attache qu'elle a à son honneur, à ses commodités, à ses emplois, à telle ou telle personne qu'elle aime. Si cette âme, qui a telles vues en son oraison, est bonne, elle dira : Mon Seigneur, je vous donne tout cela; elle fera cent actes de renonciation, pensera aux moyens de s'en déprendre tout à fait et tant de fois dira qu'elle n'en veut plus, qu'enfin elle s'en trouvera quitte. Voilà la bonne méthode de faire oraison; ceux qui font autrement et prennent à chaque jour différents objets, s'affectionnant tantôt à une chose, tantôt à l'autre, et, sautelant ainsi de branche en branche, ne font pas un profit si important comme ceux qui s'attachent à ces fondements de la vie spirituelle, les pesant et goûtant plusieurs mois et années, et qui, par ce moyen, se trouvent enfin en possession des points principaux de la doctrine de Notre-Seigneur, et, un jour qu'ils n'y penseront pas, ils se trouveront tout à fait riches en esprit, et Dieu les élèvera à de plus grands biens et à une plus haute manière d'oraison. » (*Catéch. spir.*, t. II, 7e partie, ch. I.)

286. C'est là, dit le P. Surin, la meilleure méthode d'oraison pour les personnes « entièrement résolues à ne rien refuser à Dieu, mais qui ont néanmoins encore des imperfections à corriger et des vertus à acquérir »; ce sont celles que nous appelons, dans cet ouvrage, les âmes ferventes. Quant à celles « qui ne sont pas ainsi déterminées, mais sont véritablement lâches, ne voulant qu'à demi, et traînant dans des imperfections qu'elles ne combattent guère courageusement — c'est cet état que nous avons nommé l'état de simple piété — la meilleure méthode qu'on leur puisse donner, c'est de leur faire demander à Dieu, sans cesse, qu'il leur donne cette entière volonté, et s'évertuer par toutes sortes de considérations de la prendre. »

Que ces âmes ne craignent pas de demander beaucoup ! Une oraison qui se serait passée tout entière à demander serait excellente. Il faut rassurer ceux qui se tourmentent à ce sujet et croient tout perdu quand ils n'ont pas approfondi les points de méditation. « Vous ne faites rien, ce me dites-vous, en l'oraison,

écrivait saint François de Sales à une dame. Mais qu'est-ce que vous y voudriez faire, sinon ce que vous y faites, qui est de présenter et représenter à Dieu votre néant et misère? C'est la plus belle harangue que nous fassent les mendiants, que d'exposer à notre vue leurs ulcères et nécessités. » (*Lettres*, t. VI, p. 383. Édition Briday.)

287. *Résolutions.* — Quant aux résolutions, les âmes affectives ne doivent pas les négliger; elles doivent s'attacher à celles qui répondent à leur attrait et à leurs besoins, et les réitérer plutôt que les varier à chaque instant.

CHAPITRE III

A quelles âmes convient l'oraison affective

288. L'oraison affective convient surtout dans la vie illuminative. Néanmoins elle peut être conseillée utilement à certaines personnes non encore sorties de la voie purgative, plus disposées à converser avec Notre-Seigneur qu'à réfléchir sur des sujets abstraits. Saint Vincent de Paul voulait que les malades fissent l'oraison en se tenant doucement en la présence de Dieu, et en formant des actes réitérés de résignation, de conformité à la volonté divine, de contrition de leurs péchés, de patience, de confiance en la divine bonté, de remerciement de ses bienfaits, d'amour de Dieu et autres semblables; c'était à son avis le seul mode d'oraison qui convînt à leur état. Il y a beaucoup de chrétiens qui ne voudraient pas s'astreindre à la méditation proprement dite et qui accepteraient ce genre d'oraison.

289. Écoutons à ce sujet les conseils que sainte Thérèse donnait à ses filles : « Avant de commencer votre prière, vous devez d'abord examiner votre conscience, puis dire le *Confiteor.* Cela fait, tâchez incontinent, mes Filles, puisque vous êtes seules, de trouver une compagnie. Mais quelle compagnie préférable à celle du divin Maître, qui Lui-même vous a enseigné l'oraison que vous allez dire? Représentez-vous cet adorable Sauveur à côté de vous, et considérez avec quel amour, avec quelle humilité Il daigne nous instruire. Croyez-m'en, aussi longtemps que

vous le pourrez, demeurez dans la compagnie d'un si excellent ami. Si vous prenez l'habitude de vous tenir en sa présence, et s'Il voit que vous le faites par un désir continuel de Lui plaire, vous ne pourrez plus, comme on dit, l'éloigner de vous.

« O mes sœurs, vous qui ne pouvez discourir beaucoup avec l'entendement, ni vous occuper d'un sujet sans éprouver d'importunes distractions, prenez, prenez, je vous en conjure, la salutaire habitude que je vous propose. Je sais que vous le pouvez, je le sais par ma propre expérience, car pendant plusieurs années j'ai gémi de ne pouvoir fixer mon esprit sur une vérité durant le temps de l'oraison. Cette peine est très grande, je l'avoue, mais si nous supplions avec humilité Notre-Seigneur de la faire cesser, croyez qu'Il exaucera nos vœux; dans sa bonté infinie, Il ne pourra se résoudre à nous laisser ainsi seules, et Il voudra nous tenir compagnie. Si nous ne pouvons acquérir ce bonheur en un an, travaillons pendant plusieurs, et ne regrettons pas un temps si bien employé. Je le répète, il est en notre pouvoir de nous accoutumer à marcher en présence de Notre-Seigneur; faisons de généreux efforts et nous aurons enfin la consolation de jouir de la compagnie de ce véritable maître de nos âmes.

« Ne pensez pas néanmoins que je vous demande de longues méditations sur ce divin Sauveur, ni beaucoup de raisonnements, ni de grandes et subtiles considérations : portez seulement sur Lui vos regards. Si vous ne pouvez faire davantage, tenez du moins pendant quelques instants les yeux de votre âme fixés sur cet adorable Époux... Jamais Il ne détourne de vous ses regards. Malgré tant d'indignités dont vous vous êtes rendues coupables envers Lui, Il n'a pas cessé un seul instant de vous suivre de ses yeux; et vous croiriez faire un grand effort si, détournant les vôtres des choses extérieures, vous les fixiez quelques moments sur Celui qui vous a tant aimées !... Êtes-vous dans la joie, considérez-Le ressuscité, sa seule vue au sortir du sépulcre vous fera tressaillir d'allégresse. Quel éclat ! quelle beauté ! quelle majesté ! quel triomphe !... Etes-vous dans les tribulations ou dans les tristesses, suivez-Le au jardin de Gethsémani; considérez dans quel océan d'affliction son âme doit être plongée, puisque, étant non seulement patient, mais la patience même, Il ne laisse pas de faire connaître sa peine

et de s'en plaindre. Ou bien encore considérez-Le attaché à la colonne, devenu l'homme de douleurs, toutes ses chairs mises en lambeaux, endurant ce supplice par l'excès de l'amour qu'Il vous porte, persécuté des uns, couvert de crachats par les autres, renoncé et abandonné par ses amis, n'ayant personne qui prenne sa défense, transi de froid et réduit à une si grande solitude que vous pouvez, seule et sans témoins, venir confondre vos peines avec les siennes, et vous consoler l'un l'autre. Ou bien, enfin, représentez-vous cet adorable Sauveur chargé de sa croix et montant au Calvaire, sans que les bourreaux Lui donnent même le temps de respirer. Il tournera vers vous ses yeux remplis de larmes; mais dans ce regard quelle divine beauté et quelle tendre compassion !...

« Votre cœur s'attendrit-il en voyant dans cet état le divin Époux de vos âmes, et non contentes de Le regarder, vous sentez-vous intérieurement pressées de vous entretenir avec Lui, faites-le; mais alors loin de vous tout langage étudié, n'employez que des paroles simples et dictées par votre cœur; elles sont du plus grand prix à ses yeux...

« Un moyen qui vous aidera à vous tenir en la présence de Notre-Seigneur, c'est d'avoir une image de cet adorable Maître qui soit selon votre goût; ne vous contentez pas de la porter sur vous sans jamais la regarder; mais ayez-la habituellement sous les yeux, afin que sa vue vous excite à vous entretenir souvent avec votre Époux. Lui-même, n'en doutez pas, mettra dans vos cœurs ce que vous devrez Lui dire. Vous n'éprouvez pas d'embarras lorsque vous parlez à ses créatures; pourquoi les paroles devraient-elles vous manquer en vous entretenant avec votre Dieu? Ne craignez point que cela vous arrive; pour moi, du moins, je le regarde comme impossible, si vous avez l'habitude de ces colloques avec Notre-Seigneur. Sans cette habitude, rien d'étonnant à ce que les paroles vous manquent; car le défaut de rapports avec une personne fait qu'on éprouve je ne sais quel malaise avec elle, et qu'on ne sait comment lui parler. » (*Chemin de la perfection*, ch. XXVII, traduction Bouix.)

290. On peut donc atteindre l'oraison affective sans passer par l'oraison de discours. « Quoique l'oraison de méditation mène peu à peu à l'oraison d'affection, cela n'empêche pas que *beaucoup* d'âmes commencent par celle-ci et ne peuvent jamais

s'appliquer à la méditation. » (Libermann, *De l'Or. d'affection.* — *Ecrits*, p. 149.)

On a fait oraison pendant de longs siècles, avant de se livrer méthodiquement à la méditation comme on fait de nos jours. Bien plus, les règles des Ordres religieux les plus fervents ne paraissaient pas considérer l'oraison comme un exercice à part [1]. La vie des moines, partagée entre le chant des psaumes, le travail manuel ou l'étude n'en était pas moins une vie toute d'union à Dieu, toute d'oraison, mais d'oraison affective ou contemplative. Quant aux considérations et aux motifs de foi, qui poussent à la pratique de la vertu et soutiennent la bonne volonté, s'ils ne les approfondissaient pas dans la méditation discursive, ils les trouvaient cependant dans les lectures de piété, celles surtout de l'Écriture Sainte et des Pères, dans les conférences et dans les sermons. Ainsi l'histoire montre non moins que l'autorité des Maîtres que l'on peut, en certains cas, s'appliquer à l'oraison affective sans être passé par la méditation.

Habituellement toutefois, il vaut mieux suivre le chemin battu, et commencer par méditer et approfondir les vérités fondamentales; il sera donc sage, au début de la vie spirituelle, de s'en tenir à la méthode de méditation, et de n'entrer dans l'oraison affective que quand l'âme, profondément convaincue et gagnée à l'amour de Dieu, a plus de facilité à s'entretenir avec Lui et à Lui exprimer ses demandes.

291. Quand l'oraison peut se faire de la sorte affectueusement, elle est très douce, c'est le commencement des faveurs divines. Aussi l'âme y devient désormais bien plus fidèle, car elle s'y délecte et volontiers elle redirait le mot de sainte Chantal mou-

[1] « Saint Ignace lui-même ne songea pas à changer l'usage universel. Au moment où l'on entrait dans son Ordre il faisait suivre ses *Exercices* pendant un mois en silence. Ensuite, l'oraison obligatoire du matin consistait uniquement en une demi-heure de prières vocales, la récitation du petit office de la Sainte Vierge. Les profès n'étaient invités que l'une manière générale à consacrer à la prière le plus possible de leur temps libre. Ce régime dura une trentaine d'années; puis l'oraison mentale s'introduisit peu à peu. » R. P. Poulain, S. J. *Les grâces d'oraison* II, 68. La méthode d'oraison qui porte le nom de saint Ignace est celle qui est exposée dans les *Exercices*. Comme on le voit, le saint fondateur n'imposait cette méthode que pendant le premier mois qui suivait l'entrée en religion.

rante : « Le vrai bonheur de cette vie c'est de faire oraison. » Il est bon cependant de lui faire comprendre que son genre d'oraison n'est pas le plus élevé. Les âmes qui éprouvent les ardeurs de l'oraison affective, qui se livrent à de suaves et amoureux épanchements facilement s'imaginent qu'il n'est pas de plus parfaite manière de prier. Dans cette fausse persuasion, elles sont exposées à s'estimer plus avancées qu'elles ne le sont réellement, à mépriser celles qui se plaignent de leur impuissance. Plus tard, quand l'heure sera venue d'entrer dans une voie nouvelle où la nature est moins active et laisse le champ plus libre à l'opération divine, ces âmes croyant qu'elles sont moins méritantes, quand elles sont plus calmes, seraient tentées de s'agiter et de mettre obstacle aux grâces les plus précieuses.

CHAPITRE IV

Difficultés qui se rencontrent dans la pratique de l'oraison affective

§ 1. — *Causes des sécheresses*[1]. — *Conduite à tenir dans les sécheresses*

292. « Mais ce beau temps si agréable ne durera pas toujours; ains il adviendra que quelquefois vous serez tellement privée et destituée du sentiment de la dévotion qu'il vous sera avis que votre âme soit une terre déserte, infructueuse, stérile, en laquelle il n'y ait ni sentier, ni chemin pour trouver Dieu, ni aucune eau de grâce qui la puisse arroser, à cause des sécheresses, qui, ce semble, la réduiront totalement en friche. » (*Vie dévote*, IX, 14.)

Ces sécheresses viennent « quelquefois, d'une infidélité, d'une recherche ou jouissance d'une créature. Il faut alors traiter

[1] Les sécheresses se rencontrent aux différents degrés de la vie spirituelle; ici nous considérons celles de l'âme pieuse peu avancée dans le détachement et qui, pour cette raison, est encore loin de la contemplation.

doucement ces âmes, leur faire faire un examen et prendre des résolutions là-dessus, les établir dans des sentiments d'humiliation devant Dieu, les consoler et les tenir en paix, autant que possible, en les rendant soumises à la volonté de Dieu qui les prive, et dociles à ses bons plaisirs.

« Quelquefois cela ne vient d'aucune faute, mais Dieu veut éprouver leur soumission humble et douce à sa divine volonté et leur fidélité au milieu de ces sécheresses. Il faut profiter de ces moments pour les détacher et leur montrer que le tout ne consiste point dans ces sensibilités, qui ne sont rien du tout, et qui ne servent souvent qu'à nous y attacher; qu'il faut se donner tout à Dieu, parce que c'est là que réside la perfection; qu'elles doivent se servir de toutes les grâces pour être plus à Lui, et ne pas croire qu'on est plus saint parce qu'on a plus de sentiments. Elles seront plus capables alors de comprendre ces considérations que lorsqu'elles nagent dans les joies. » (Libermann, *Ecrits spirituels*, p. 166.)

293. On leur rappellera donc que la grâce ne se sent pas, qu'elle peut exister dans notre âme à notre insu; que, par conséquent, les impressions et émotions sensibles ne sont pas la grâce, mais nous sont données en raison de notre faiblesse, pour nous encourager à prier, comme on donne aux enfants des confitures, qui ne nourrissent guère, pour leur faire manger le pain, aliment plus substantiel; que la fidélité dans les sécheresses est beaucoup plus utile aux progrès de l'âme que les oraisons les plus consolantes, parce qu'elle est l'occasion d'actes d'amour plus fermes et plus ardents. Dans ces moments d'aridités, ajoutera-t-on, voici ce que vous direz au bon Dieu : « Mon Dieu, c'est pour vous et non pour moi, c'est pour vous être agréable et non pour ma satisfaction personnelle que je me livre à ce saint exercice de l'oraison : je continuerai de m'y adonner, maintenant qu'il m'est à charge, aussi bien que quand j'y trouvais toutes sortes de douceurs, et je vous donnerai par là une marque d'amour que vous apprécierez bien davantage. »

294. On doit, en pareil cas, continuer ses efforts. Il se rencontre, en effet, des personnes qui, sous prétexte que la dévotion sensible n'est pas nécessaire, ne se donnent aucune peine pour exciter en elles la ferveur. Elles prennent si facilement leur parti quand elles se trouvent dans la sécheresse, qu'elles ne réa-

gissent que très faiblement contre les distractions, et ainsi restent-elles sans scrupule, non pas seulement, comme elles se l'imaginent, dans l'aridité, mais dans une véritable dissipation intérieure.

Il faut, au contraire, lutter contre les vaines pensées, se plaindre amoureusement à Notre-Seigneur, faire des actes d'humilité en confessant sa misère, prendre un livre et le lire avec attention, jusqu'à ce que l'esprit soit remis de sa distraction ou encore baiser son crucifix en réitérant des actes d'amour. « Que si, après tout cela, vous n'êtes point consolées, pour grande que soit votre sécheresse, ne vous troublez point, mais continuez à vous tenir dans une contenance dévote devant votre Dieu. Combien de courtisans y a-t-il qui vont cent fois l'année en la chambre du prince sans espérance de lui parler, mais seulement pour être vus de lui et rendre leurs devoirs. Ainsi devons-nous venir, ma chère Philotée, à la sainte oraison, purement et simplement pour rendre notre devoir et témoigner notre fidélité. Que s'il plaît à la divine majesté de nous parler et s'entretenir avec nous par ses saintes inspirations et consolations intérieures, ce nous sera sans doute un grand honneur et un plaisir très délicieux; mais s'il ne Lui plaît pas de nous faire cette grâce, nous laissant là sans nous parler, non plus que s'Il ne nous voyait pas et que nous ne fussions pas en sa présence, nous ne devons pourtant pas sortir ainsi; au contraire nous devons demeurer là devant cette souveraine bonté, avec un maintien dévotieux et paisible, et lors, infailliblement, Il agréera notre patience, et remarquera notre assiduité et persévérance. » (*Vie dévote*, *ibid.*)

§ 2. — *Quelles sont les âmes plus exposées aux sécheresses*

295. En parlant des chrétiens du troisième degré, nous avons distingué parmi eux :

1° Les commençants qui n'ont pu faire de grands progrès, mais que Dieu traite comme de petits enfants, leur accordant, pour encourager leur bonne volonté, le lait des consolations sensibles. L'oraison affective, telle que nous l'avons décrite, est celle qui leur convient le mieux;

2º Les âmes attardées, qui devraient être plus avancées dans la perfection, mais qui, ne s'étant pas données de tout cœur à la pratique du renoncement, sont demeurées dans la vie illuminative et n'ont pas su aller jusqu'à la vie unitive.

Ces dernières, avons-nous dit, sont fort nombreuses. Nous avons montré que chez elles, au bout d'un certain temps, les impressions sensibles s'affaiblissent, les considérations pieuses ne produisent plus les mêmes émotions; comme par ailleurs elles n'ont pas été élevées à la contemplation, il en résulte qu'elles sont fort exposées aux sécheresses.

La plupart d'entre elles, comprenant cependant l'importance de l'oraison, y demeurent fidèles, et cette fidélité, qui est fort méritoire, les empêche de décroître. Ce n'est guère qu'à l'aide d'un livre qu'elles peuvent se maintenir en oraison, luttant et combattant l'aridité par les moyens que nous indiquions tout à l'heure d'après saint François de Sales.

Elles feront utilement de recommander à Dieu, dans leurs oraisons, les œuvres qui intéressent sa gloire et qu'elles ont à cœur, pourvu, toutefois, qu'elles ne prennent pas de là occasion de tomber dans des rêveries inutiles, qui ne seraient plus une prière, mais un pur jeu de l'imagination. Elles devront donc non pas considérer ces œuvres en elles-mêmes, mais penser à Dieu, qui en sera glorifié, qui seul peut les rendre fécondes et profitables aux âmes.

§ 3. — *La mortification, remède aux sécheresses; sa nécessité pour les âmes d'oraison*

296. Enfin et surtout, ces personnes doivent bien se persuader, et leur directeur ne saurait trop leur rappeler, qu'elles ne goûteront les joies de l'oraison, et qu'elles n'en retireront du fruit que si elles s'appliquent en même temps à la mortification. Saint Bernard (3e *Sermon pour l'Ascension*, nº 7) parlant des religieux imparfaits qui n'ont point part aux consolations de leurs frères plus fervents, en explique ainsi la cause : « Ils cherchent à procurer à leur nature grossière de misérables consolations par des paroles, par des actions ou par tout autre moyen. S'ils s'en privent pour quelque temps, ils n'y renoncent jamais tout à fait. Aussi... leur componction n'est pas continuelle; elle ne dure

que quelques heures, que dis-je, quelques instants. Une âme esclave de ces préoccupations ne peut être remplie des visites du Seigneur. *Impleri visitationibus Domini anima non potest quæ his distractionibus subjacet.* Plus elle saura se vider des premières, plus elle sera remplie des secondes; si elle se vide beaucoup, elle sera abondamment remplie; elle recevra peu, si elle se vide peu. »

« Pendant qu'on répétait l'oraison, disait aux prêtres de sa Compagnie saint Vincent de Paul, je pensais en moi-même d'où pourrait provenir que quelques-uns fissent si peu de progrès en ce saint exercice de la méditation; il y a sujet de craindre que la cause de ce mal ne soit qu'ils ne s'exercent pas assez en la mortification et qu'ils donnent trop de liberté à leurs sens. Qu'on lise ce que les plus habiles maîtres de la vie spirituelle ont laissé par écrit touchant l'oraison, et on verra que tous, unanimement, ont tenu que la pratique de la mortification était absolument nécessaire pour bien faire ses oraisons, et que, pour s'y bien disposer, il faut mortifier non seulement ses yeux, sa langue, ses oreilles et ses autres sens extérieurs, mais aussi les facultés de son âme, l'entendement, la mémoire et la volonté; par ce moyen, la mortification disposera à bien faire l'oraison, et réciproquement l'oraison aidera à bien pratiquer la mortification.

« La mortification et l'oraison, dit de son côté sainte Chantal, sont les deux ailes de la colombe pour s'envoler dans quelques saintes retraites, afin de trouver son repos en Dieu, loin du commerce des hommes. Les oiseaux ne sauraient se guinder en haut avec une aile seule, aussi ne doit-on pas se persuader qu'avec la seule mortification sans oraison une âme puisse prendre le vol pour s'élever à Dieu. La mortification sans oraison est une peine inutile, l'oraison sans mortification est une viande sans sel, qui se corrompt aisément. C'est donc une nécessité de donner à nos âmes ces deux ailes, pour prendre le vol jusqu'à la cour céleste, où l'on doit trouver le rassasiement du cœur dans la conversation avec Dieu. »

« Sans la mortification, disait la Vénérable Marie de l'Incarnation, il n'y a point de vraie oraison ni de véritable esprit intérieur. L'un et l'autre doivent aller de même pas, autrement toutes nos dévotions doivent être suspectes. La mortification et l'oraison sont deux sœurs jumelles, qui ne doivent point se

quitter : si l'une cesse, l'autre périt. » (*Hist. de la Vén. Marie de l'Incarnation*, par l'abbé Chapot, II, v.)

« Ce qu'une âme doit faire de son côté, disait la Bienheureuse Martinengo, pour acquérir le grand don de l'oraison est de veiller à une exacte mortification intérieure et extérieure, triomphant de toute passion, brisant en tout sa volonté, se soumettant à toute créature humaine par l'amour du Créateur. » (*Vie*, par le P. Ladislas, ch. x.)

LIVRE IV

QUATRIÈME DEGRÉ

LA FERVEUR

CHAPITRE PREMIER

Portrait des âmes ferventes

§ 1. — *Les âmes ferventes comprennent bien mieux que les âmes pieuses l'abnégation évangélique*

297. Nous avons expliqué plus haut (nº 150) ce qu'est la vie illuminative. Dans cette vie nous distinguons deux degrés, l'état de simple piété, que nous avons décrit, et l'état de ferveur, dont il nous reste à parler.

Les âmes pieuses, avons-nous dit, non contentes d'éviter le péché grave et de faire leur salut, ont une volonté sincère et constante de s'appliquer au service de Dieu et à la pratique des vertus. Mais, à côté de ces excellentes dispositions il y a chez elles une lacune regrettable : *elles ne comprennent pas suffisamment le renoncement évangélique et ne visent pas à l'acquérir;* de là, nous l'avons montré, naissent des défauts nombreux.

Les âmes ferventes entendent mieux l'abnégation chrétienne et s'efforcent sincèrement d'y parvenir. Fermement convaincues que Dieu ne les a pas mises sur la terre pour jouir et pour se contenter, mais pour gagner le ciel par l'épreuve et la lutte, elles cherchent à se renoncer partout et toujours. Aussi ne trouve-t-on plus en elles les défauts choquants dont nous avons parlé : cette vanité sotte toujours pleine d'elle-même ou esclave des jugements humains, cette susceptibilité mesquine, ces préoccupations personnelles, pour ne pas dire égoïstes, que beaucoup de gens de bien portent jusque dans leurs bonnes œuvres, cet amour excessif de soi-même, de ses aises, de son bien-être,

qui chez trop de chrétiens s'allie à une foi vive et profonde, et dépare les qualités réelles.

Les fervents ne sont point encore, il est vrai, parvenus à la perfection, mais leurs fautes ne sont que des fautes passagères échappées à leur fragilité et toujours sincèrement regrettées. Elles ne procèdent plus de ces dispositions habituelles et permanentes qu'on se déguise à soi-même, que l'on excuse ou que l'on ne combat que mollement, comme il arrive, avons-nous dit, dans la simple piété. L'âme fervente se connaît, elle ne cherche point à s'excuser à ses propres yeux, et ces imperfections qu'elle avoue et déplore, elle a le désir sincère de s'en corriger.

§ 2. — *Caractère et étendue de la charité des âmes ferventes*

298. Pour mieux tracer le portrait des âmes ferventes, nous allons montrer comment elles l'emportent sur les âmes simplement pieuses dans la pratique des vertus chrétiennes. Commençons par la première et la plus importante, la charité.

Il ne sera pas superflu de rappeler ici les notions théologiques sur la charité.

Chacun est tenu d'aimer Dieu plus que toute chose; c'est la condition pour demeurer en état de grâce. Mais qu'est-ce au juste qu'aimer Dieu plus que toute chose?

Aimer Dieu plus que toute chose, c'est d'abord Lui vouloir plus de bien qu'à tout être quel qu'il soit, *amor objective summus*; c'est en second lieu avoir pour Lui tant d'estime et tenir tant à son affection qu'on préfère perdre tout plutôt que de se séparer de Lui, *amor appretiative summus*.

On peut encore avoir pour Dieu un amour plus véhément et plus intense que pour toute autre chose, et certes Dieu le mérite : ainsi l'aiment tous les élus au ciel, mais non tous les justes sur la terre. Dieu ne prescrit point cet amour plus intense, et voici la raison qu'en donnent les théologiens [1] : la volonté se porte avec d'autant plus de force vers l'objet de son amour que celui-ci l'impressionne plus fortement; or les objets sen-

[1] Cf. Billuard, *De charitate*, diss. IV, art. I.

sibles touchent plus directement et émeuvent plus vivement que les êtres spirituels, sans être pour cela nécessairement préférés; on peut de même ressentir plus de passion pour un objet présent qui frappe les sens, par exemple un beau vêtement, un mets agréable, et cependant préférer à ces objets, que l'on estime de peu de valeur, un autre objet, pour lequel on ne ressent pas une aussi vive émotion, l'argent, par exemple, qu'il faudrait dépenser pour se les procurer.

L'amour que Dieu doit nécessairement exiger de ses créatures est donc un amour de préférence; et cette charité essentielle ne sera pas détruite par d'autres affections plus violentes, pourvu que celles-ci laissent à Dieu la première place, elle ne sera détruite que par le péché mortel.

299. On se demande quelquefois comment le péché véniel peut coexister avec cette vertu de charité qui doit, en tout, donner à Dieu la première place. Celui qui commet une faute vénielle aime-t-il réellement Dieu plus que toute chose? Quand un vaniteux, par exemple, cède volontairement et délibérément à son défaut, ne préfère-t-il pas à Dieu la satisfaction de sa vanité? Non; il refuse, il est vrai, à Dieu un acte de renoncement, mais il ne cède à sa passion que parce qu'il sait bien rester, quand même, l'ami de Dieu. Sa disposition à l'égard de Dieu demeure telle que s'il voyait dans cet acte coupable un cas de rupture avec Lui, il Lui sacrifierait aussitôt sa vanité, il préfère donc Dieu à sa vanité, et voilà pourquoi il ne fait qu'un péché véniel [1].

Il en est de même, à plus forte raison, s'il s'agit d'une imperfection. Tel acte de renoncement — par exemple, prendre un mets qui me plaît moins et laisser celui que je préfère — serait plus agréable à Dieu; mais Dieu ne me l'impose pas. Il me laisse libre et j'use de ma liberté. Si Dieu me commandait sous peine de péché véniel, j'obéirais aussitôt, mais Il ne le fait pas; par ailleurs, l'acte est légitime et bon, puisque la fin, qui est de me nourrir, est bonne; il y a, il est vrai, une imperfection à faire un acte moins bon, quand on voit clairement qu'on en pourrait faire un meilleur, mais ce n'est pas là, évidemment, préférer la créature à Dieu.

[1] Cf. S. Th., 1. 2. q. 88 a. 1 ad 2 et 3. Billuard, *de peccatis*, *Diss.*, 8 a. 4, § 2.

300. Maintenant, à quel motif obéira celui qui préfère Dieu à toute chose, qui ne veut pour rien au monde se séparer de Lui par une faute grave? Ce peut être un motif de crainte, pour ne pas aller en enfer; ce peut être un motif d'espérance, pour obtenir la béatitude céleste et jouir de la possession de Dieu pendant toute l'éternité (*amor concupiscentiæ*); ce peut être un motif de reconnaissance pour les bienfaits de Dieu; enfin un motif d'amour en raison de ses amabilités infinies et sans retour sur soi-même. C'est ce dernier motif qui constitue la charité parfaite (*formaliter perfecta*).

301. Ces notions données, il sera facile de montrer d'où dépend la valeur de l'acte de charité; cet acte est, en effet, plus ou moins méritoire et parfait, selon son étendue, son intensité et son motif.

D'abord, selon son étendue : l'acte de charité exclut essentiellement tout péché mortel; mais l'acte sera plus parfait s'il va jusqu'à rejeter tout péché véniel; il sera plus parfait encore (*actus charitatis extensive perfectæ*) si, repoussant toute imperfection, il implique la résolution de faire toujours et en toutes choses ce qui est le plus agréable à Dieu.

La valeur de la charité se mesure en second lieu à son intensité et solidité; nous joignons ensemble les deux choses, la deuxième qualité étant le signe de la première. Une personne peut vouloir renoncer à toute faute vénielle et même à toute imperfection, mais d'une volonté inconstante et faible quoique sincère; tandis que chez une autre la même résolution sera plus énergique et plus ferme. L'acte d'amour de cette dernière sera plus parfait. La charité, *intensive perfecta*, qui exclut toute défaillance, n'est possible qu'au ciel.

Enfin, la valeur de l'acte d'amour de Dieu varie selon la perfection du motif qui l'inspire. Il est clair que le motif de la crainte est inférieur à celui de l'espérance ou de la reconnaissance, et que le motif des perfections et amabilités divines est le plus élevé de tous.

302. Ces divers motifs peuvent coexister à la fois dans la même âme et dans le même acte. Ils n'en sont pas moins fort différents. Le motif tiré des perfections divines doit toujours être joint aux autres, car on doit toujours mettre Dieu au-dessus de tout, au moins d'une estime spéculative, et cette

estime souveraine de Dieu entraîne forcément un commencement d'amour de Dieu pour Lui-même. Nous disons un commencement, car, tout en aimant Dieu en vue de ses perfections, la volonté peut ne pas être entièrement déterminée à préférer Dieu à tout, elle peut avoir besoin, pour arriver là, de l'influence des motifs inférieurs, comme la crainte, la reconnaissance.

Mais si ces divers motifs produisent des actes complets *in genere suo*, c'est-à-dire non pas une velléité, un désir inefficace, mais une détermination réelle d'éviter les fautes graves, le mérite de l'un n'est pas altéré par la présence de l'autre. Si l'acte de charité parfaite existe, même dans son degré le plus infime, *in infimo gradu*, comme disent les théologiens, c'est-à-dire si le motif de l'amour de Dieu pris de ses perfections infinies, toute faible que soit son influence, agit cependant assez fortement sur la volonté pour la déterminer à éviter le péché mortel, l'âme est immédiatement justifiée. Bien plus, les autres considérations moins élevées, comme le désir de la béatitude éternelle, la crainte des jugements divins ou le sentiment de gratitude pour tous les bienfaits de Dieu, qui peuvent exister en même temps, et qui, de leur côté, poussent à la même détermination, ne nuisent point au mérite de la charité; ils n'empêchent point, par exemple, l'effet de la contrition parfaite, qui est la réconciliation du pécheur avec Dieu.

303. Ces principes posés, il est facile de les appliquer aux différentes classes de chrétiens que nous avons distinguées jusqu'ici. L'acte de charité ou de contrition parfaite, tiré de la bonté de Dieu en Lui-même, acte qui n'est pas aussi rare que quelques-uns semblent le croire, ne se rencontre guère cependant au début de la vie spirituelle : les commençants peu détachés d'eux-mêmes et peu touchés des perfections divines sont le plus souvent établis dans la résolution sincère d'éviter le péché grave par des motifs moins désintéressés; la crainte de Dieu, surtout, a une grande part dans cette détermination où ils sont de préférer son amitié à toute chose. Il est vrai que ces motifs surnaturels, mais moins nobles, de crainte, d'espérance, de reconnaissance, peuvent leur servir comme d'échelons pour s'élever à un amour plus parfait. Quand la volonté, en effet, s'est déjà fixée dans le bien, quand, par exemple, elle n'éprouve

pas de tentation ou qu'elle a renoncé sincèrement, pour des raisons d'un intérêt bien entendu, à tout acte gravement illicite, il lui devient facile de repousser avec une égale sincérité, comme déplaisant au Dieu souverainement bon, ces mêmes actes mauvais, et ainsi l'attrition peut amener à la contrition, l'amour de concupiscence ou la reconnaissance à la charité [1]. Mais ceci n'est pas très fréquent chez ceux qui en sont encore à la vie purgative parce qu'ils ne sont pas très portés à faire ces sortes de considérations; leurs pensées ne se tournent pas assez souvent du côté des choses surnaturelles pour que cet acte de vraie charité soit fréquemment renouvelé. En outre, il n'est guère intense, et bien souvent il ne s'étend pas à la détestation de toutes les fautes vénielles. Quant aux imperfections, en général ils n'en ont aucun souci.

304. Les chrétiens pieux produisent, au milieu d'autres actes d'amour moins parfaits, beaucoup d'actes de vraie charité. Le souvenir même des bienfaits de Dieu, bien qu'il engendre directement des actes de reconnaissance, peut les amener à l'exercice de la pure charité, puisque, en leur représentant sa bonté infinie, elle les rend de plus en plus attentifs à sa perfection. Comme par ailleurs ils ont une vive horreur du péché mortel, et que ceux mêmes qui y succombent quelquefois par entraînement et comme par surprise le regrettent aussitôt profondément, l'acte justifiant de charité ou de contrition parfaite sort assez spontanément de leur cœur, pourvu toutefois qu'ils se gardent du découragement où le démon cherche toujours à les jeter. Mais ces actes de charité ne sont pas très intenses; assez fermes, en effet, quant à l'exclusion du péché mortel, ils le sont beaucoup moins pour ce qui concerne le renoncement aux péchés véniels, et surtout aux imperfections; car des imperfections les chrétiens simplement pieux ne se préoccupent guère.

305. Chez les chrétiens fervents, les actes de pure charité sont devenus très fréquents, et ils sont bien plus parfaits sous tous les rapports. Leur foi étant plus vive, leur intelligence plus éclairée, ils saisissent mieux la beauté, la grandeur et la sainteté de Dieu et s'y complaisent davantage : *amor complacentiæ*.

[1] Cf. *Sum. Théol.*, 2. 2. q. 26 a. 3.

Par ailleurs, leur abnégation étant plus complète, il ne leur coûte point de renoncer au péché mortel, et même ils vont bien plus loin : quand ils protestent de leur amour envers Dieu, ce qu'ils font souvent d'une façon plus ou moins explicite, ce n'est pas seulement les fautes graves qu'ils repoussent, mais aussi les fautes vénielles et les imperfections. Enfin, ce qui accroît encore la valeur de leur charité, c'est que chez eux le désir de plaire à Dieu et de voir Dieu glorifié, *amor benevolentiæ*, est plus vif, la haine des fautes graves plus puissante et plus forte que chez les chrétiens moins parfaits, et de plus leur résolution d'éviter les fautes légères et les imperfections est, sinon très ferme, du moins sincère. Ainsi leur mérite est supérieur à celui des âmes pieuses au triple point de vue du motif, de l'étendue et de l'intensité de leurs actes d'amour.

Nous disons qu'il est aussi plus grand en raison de la fréquence de ces actes d'amour divin. En effet, les chrétiens dont nous parlons ont d'une manière habituelle le cœur élevé vers Dieu : ou ce sont des actes affectifs qu'ils lancent vers ce Dieu, objet de leur tendresse; ou bien encore les œuvres mêmes qu'ils accomplissent, les travaux dont ils s'acquittent, offerts à Dieu et faits par soumission affectueuse à sa volonté, les sentiments de patience avec lesquels ils endurent les épreuves d'ici-bas et les victoires qu'ils remportent en luttant contre les tentations sont de véritables actes de charité. L'amour de Dieu n'est pas un incident dans leur vie, il en fait le fond, car ils sont animés d'un désir continu de tout rapporter à Dieu. « Nuit et jour, dit Suzo des habitants du quatrième rocher, ils s'appliquent avec une grande sollicitude à dompter leur nature et à se vaincre eux-mêmes. »

Sans doute tout cela ne procède pas de la seule charité : les sentiments de reconnaissance envers Dieu, la préoccupation de ne pas négliger les intérêts de leur âme et d'accroître leurs mérites éternels ont une très grande part dans la direction sainte qu'ils impriment à toute leur vie; ce sont, du reste, des motifs très légitimes, inspirés par la foi et par conséquent surnaturels et méritoires. Il n'en est pas moins vrai que les actes de charité désintéressée, complaisance ou bienveillance, ne sont pas rares chez eux, et que leur amour est vraiment fervent.

§ 3. — *Autres vertus des âmes ferventes*

306. De cette ferveur d'amour découlent naturellement d'autres vertus, que les commençants et même les âmes pieuses ne possèdent pas au même degré. Et d'abord une grande confiance en Dieu. Sentant qu'elle aime Dieu et comprenant qu'elle en est aimée, comment l'âme fervente ne serait-elle pas pleine de confiance? Aussi, « moins liée qu'auparavant dans le service de Dieu, elle y agit avec beaucoup plus de liberté et d'étendue. Elle sent diminuer la crainte des peines de l'enfer, parce qu'elle perd la crainte servile, mais elle conserve une crainte plus vive d'offenser Dieu et sent en elle une grande confiance de Le posséder un jour. » (Sainte Thérèse, *Demeure*, IV, 3.)

Sa confiance va plus loin; comptant sur le secours de Dieu, elle se croit capable, avec l'aide de sa grâce, des œuvres les plus difficiles qu'Il demandera d'elle. Sainte Thérèse, qui écrivait surtout pour des Carmélites appelées par vocation à la pratique des austérités, signale ici l'ardeur de l'âme pour la pénitence. La Sainte avait montré, dans la demeure précédente, l'âme pusillanime n'osant se mortifier de crainte de nuire à sa santé; elle avait aimablement plaisanté cette discrétion extrême qu'apportent dans la pratique de la pénitence les personnes peu courageuses et peu aimantes. Désormais « libre de l'appréhension qu'elle avait de perdre la santé par les pénitences, l'âme croit qu'il n'y en a point qu'elle ne puisse pratiquer avec le secours de Dieu et désire ainsi d'en faire encore de plus grandes. »

307. Une des marques les plus manifestes pour distinguer l'âme fervente de l'âme simplement pieuse, c'est la patience, qui, chez la première, est beaucoup plus affermie. « Elle redoute beaucoup moins les croix et les peines, parce que sa foi est plus vive, et elle ne doute point que si elle les embrasse pour plaire à Dieu, Il ne lui fasse la grâce de les souffrir avec patience; quelquefois même elle les désire, parce que nul bonheur ne lui paraît si grand que de faire quelque chose pour l'amour de Lui. » (Sainte Thérèse, *loco citato.*) Les âmes pieuses comprennent pourtant la nécessité d'endurer avec résignation les contrariétés de la vie et s'efforcent de le faire, mais que de

défaillances ! Elles ne sont jamais contentes des croix que Dieu leur envoie; il leur semble et elles affirment qu'elles seraient disposées à souffrir toute autre chose, mais non ce qui leur arrive. Les âmes ferventes laissent Dieu choisir, dans sa sagesse, les épreuves qu'Il juge les plus utiles à leur avancement, elles ne s'ingèrent pas à faire des remontrances à ce Dieu si bon, et, semblables aux enfants sages qui acceptent aussi bien de leur mère les remèdes pleins d'amertume et les gâteaux succulents, elles sont soumises à la volonté divine, qu'elle leur apporte des consolations ou des épreuves.

« Ce qu'il y a de mieux en tout cela, c'est que les peines, les humiliations et tous les autres maux spirituels qui, autrefois, tendaient de tout leur poids à éloigner l'âme de Dieu, à la replier sur elle-même et à la tenir dans une espèce d'incapacité et d'inaptitude de s'appliquer à Dieu et aux choses de Dieu, font maintenant un effet contraire. Plus ces peines et tribulations sont violentes, plus l'âme est intimement unie à Dieu, et plus aussi elle s'applique vigoureusement aux œuvres divines qu'elle a entre les mains; en sorte que l'effet direct de ces peines est d'unir l'âme à Dieu. » (Libermann, *Lettre à un Directeur de Séminaire du* 28 *avril* 1839.)

308. Il va sans dire que les autres vertus ont suivi chez l'âme fervente la même progression : son humilité est plus profonde. « Comme elle connaît plus parfaitement la grandeur de son Dieu, elle s'anéantit davantage dans la vue de sa propre misère. » (Sainte Thérèse, *loco citato.*)

Son détachement du monde est plus complet. « Elle voit que tous ses plaisirs ne sont qu'un pur néant; ainsi, peu à peu, elle s'en détache sans peine parce qu'elle est plus maîtresse d'elle-même qu'elle n'était auparavant. » (*Ibid.*)

Si elle s'applique à procurer le bien du prochain, c'est plutôt par un sentiment de charité chrétienne que par un mouvement naturel de sympathie ou de compassion; aussi désire-t-elle beaucoup plus le bien spirituel de ceux qu'elle aime que leur satisfaction temporelle.

Si donc on la voit condescendante, affectueuse, maternelle, prodigue d'elle-même près de ceux qui souffrent, que l'on se garde bien d'attribuer ce dévouement à la sympathie naturelle, ou encore à la commisération que fait naître dans un cœur

bien né le spectacle des souffrances humaines. L'âme fervente a des vues plus élevées; elle sait pour quelle fin Dieu permet la douleur et elle veut, tout en la soulageant, aider son prochain à en tirer profit. Elle souffre, il est vrai, quand elle voit souffrir ceux qu'elle aime, mais cette compassion naturelle et fort légitime est dominée par les pensées de foi qui la dirigent dans toute sa conduite.

309. Tous ces actes de foi, de soumission à la volonté de Dieu, de détachement, de charité, etc., sont, en général, bien plus rapides que chez les âmes pieuses; ce n'est plus à force de raisonnements qu'on accepte les peines de la vie, ou qu'on en accomplit les devoirs; du premier coup d'œil l'âme pleine de foi voit la volonté divine et comprend l'obligation d'y adhérer. Par ailleurs, sa volonté est établie en Dieu. Débarrassée, en grande partie du moins, de cette multitude d'affections naturelles, de recherches de soi-même qui entravent la liberté de l'âme pieuse, elle va directement à Dieu et fait les choses sans hésitation, avec droiture et pureté [1].

310. Ainsi disposées, ces âmes font relativement peu de péchés. Il ne faut pas, sur ce point, s'en rapporter aveuglément à l'accusation des pénitents : les uns accusent tout ce qu'ils sentent mauvais en eux; d'autres, qui ne sont pourtant pas plus parfaits, mais qui sont intimement persuadés de ce principe qu'il n'y a de coupable que ce qui est volontaire, ne parlent point de ces nombreuses tendances mauvaises qu'ils constatent en eux, mais sans y céder; ou bien le consentement est si léger que leur propre culpabilité leur échappe. « Ne vous troublez point, écrivait saint François de Sales à Mme de la Valbonne, de quoi vous ne remarquez point toutes vos menues chutes pour vous en confesser; non, ma fille, car comme vous tombez souvent sans vous en apercevoir, aussi vous vous relevez sans vous en apercevoir. » (*Lettre* du 15 mai 1627.)

Quand une âme, par ailleurs peu avancée, ne trouve que peu ou point de péchés à confesser, il faut en conclure qu'elle n'est guère clairvoyante et qu'elle a d'elle-même une connaissance bien imparfaite; cette âme a-t-elle au contraire toutes les marques de la ferveur, il ne faut pas la troubler en lui repro-

[1] Cf. Libermann. *Lettre à un Directeur du Séminaire, du 28 avril 1830.*

chant son aveuglement, puisque, on le voit clairement, elle n'a pas pour cela une trop haute idée d'elle-même.

311. Notons encore à l'avantage des chrétiens fervents qu'étant plus détachés d'eux-mêmes, ils ont acquis, toutes choses égales d'ailleurs, un jugement bien plus droit et bien plus sûr. Ainsi, à égalité d'intelligence, un chrétien imparfait trop épris de ses idées, surtout trop attaché à ses volontés, ne souffrant pas d'être contredit ou contrarié, est souvent, sans s'en rendre compte, injuste envers ceux dont les actes contrecarrent ses projets; le chrétien fervent, plus renoncé, plus dégagé de ce qui lui est personnel, est, par là même, plus impartial dans ses jugements et moins sujet à l'erreur.

§ 4. — *Imperfections des âmes ferventes*

312. Après ce portrait, peut-être sera-t-on tenté de dire comme le Bienheureux Suzo, quand Dieu lui eut montré les habitants du quatrième rocher et lui eut décrit leurs dispositions intimes : « Seigneur, ils doivent vous être chers, car ils sont parfaits. » Et, en effet, les gens du monde, quand ils sont bien disposés à leur égard — car il faut toujours compter avec la malice humaine — admirent avec raison des sentiments et une conduite aussi exemplaires, dont eux-mêmes sont si éloignés; ils s'en étonnent et sont bien vite portés à canoniser ces âmes ferventes.

Telle n'est pas, pourtant, l'opinion des Saints. « Ils me sont chers, répond le Seigneur à Suzo, mais ils ne sont pas encore parfaits... le démon les trompe par ses ruses... Ils tombent dans ses pièges en faisant leurs actions avec complaisance et volonté propre... Quoiqu'ils soient bien avant dans ma grâce et mon amitié, le défaut de détachement de leur volonté les prive de ces faveurs particulières et secrètes que j'accorde à mes bien-aimés; et à cause de cette imperfection qui est en eux, il faudra qu'ils soient purifiés dans les flammes du purgatoire, et ils auront dans le ciel une place moins haute que mes amis intimes. »

Sainte Thérèse recommande aux personnes qui se trouveront dans cet état « d'éviter avec un soin extrême les occasions d'offenser Dieu, parce que l'âme, loin d'avoir toutes ses forces,

ressemble encore au petit enfant que sustente le lait de sa mère et qui ne peut s'éloigner de son sein sans s'exposer à périr. » (*IVe Demeure*, ch. III.)

313. Ainsi, quoique les excellentes dispositions que nous venons de décrire soient devenues les dispositions ordinaires de ces personnes, il se rencontre encore chez elles bien des défaillances : elles sont plus ardentes que fermes. Elles ont bien le désir sincère de se renoncer en tout et toujours, et elles accomplissent, en réalité, des actes d'abnégation fréquents et généreux; toutefois, elles sont encore loin du renoncement absolu; elles ont de grandes vues de perfection plutôt qu'une perfection réellement acquise.

Éprouvant en elles-mêmes des sentiments vifs d'amour de Dieu, des désirs ardents de Lui consacrer toute leur vie, elles sont portées à s'abuser et à croire qu'il n'y a plus de place en elles pour l'amour-propre. « Vous me dites, écrivait saint François de Sales à une dame, qu'en quelle sauce que Dieu vous mette, ce vous est tout un. Or, sus, vous savez bien en quelle sauce il vous a mise, en quel état et condition, et dites-moi, vous est-il tout un? Vous n'ignorez pas non plus qu'il veut que vous payiez cette dette journalière de laquelle vous m'écrivez, et néanmoins ce ne vous est pas tout un... La Mère Thérèse, que vous aimez tant, dont je me réjouis, dit en quelque endroit que, bien souvent, nous disons de telles paroles par habitude et certaine légère appréhension, et nous est avis que nous le disons du fond de l'âme, bien qu'il n'en soit rien, comme nous découvrons par après en la pratique. » (Édition Briday, t. VI, p. 382.)

La remarque faite ici par saint François de Sales, se vérifie souvent : les bons propos, les désirs de perfection de ces âmes ardentes ne partent pas toujours du fond de l'âme; ils sont sincères et la volonté y a bien sa part, mais l'imagination et la sensibilité y ont encore une part trop grande, parce que les facultés inférieures sont encore trop actives et imparfaitement soumises à la domination des facultés supérieures : il y a alors plus d'élan que de fermeté, plus d'enthousiasme que de force. De là peuvent venir de notables erreurs, non seulement chez les personnes elles-mêmes portées à se juger plus avancées qu'elles ne le sont, mais aussi chez ceux qui les approchent, qui les entendent parler et qui ne voient pas leurs faiblesses.

314. On voit encore que le renoncement de ces personnes est loin d'avoir atteint le degré auquel elles aspirent, à ce qu'il leur reste certaines préoccupations toutes naturelles, dont elles voudraient se défaire, et qui les poursuivent et les harcèlent; on le voit également à ce qu'elles prêtent encore trop d'attention aux vains bruits du siècle, aux nouvelles mondaines, politiques ou autres. Comme elles n'ont pas encore eu ces fortes épreuves qui tranchent toutes les attaches et communiquent à l'âme la véritable abnégation, il reste bien des choses qu'elles affectionnent trop vivement sur la terre; on les voit encore se complaire dans les satisfactions et jouissances d'ici-bas, mais d'une manière modérée et d'ordinaire sans offense de Dieu.

Elles voudraient bien, avons-nous dit, se mortifier en tout, mais souvent, quand la nature trouve, sans l'avoir cherchée, quelque satisfaction, on s'y repose, on accepte la jouissance, tout en se disant qu'il vaudrait mieux y renoncer; le courage n'est pas aussi ferme que la foi est éclairée. Si la satisfaction qu'elle goûtait vient à lui être enlevée, l'âme fervente se soumettra volontiers et rapidement, car elle connaît le prix des croix, et elle est heureuse d'avoir ce sacrifice à offrir à son Dieu; qu'elle ne se flatte pas pour cela d'avoir atteint la parfaite abnégation; bientôt, hélas! d'autres occasions se présenteront où elle aura de nouveau la preuve de sa faiblesse. Combien de fois pourra-t-elle dire encore : *Video meliora proboque, deteriora sequor :* Je vois le bien, je l'approuve, et c'est le mal que j'accomplis. Ainsi, pour donner des exemples assez fréquents, ces personnes auront formé le propos de commencer la journée par un petit sacrifice qui, tout léger qu'il paraisse, coûte à la nature, en sortant du lit, à leur réveil, sans retardement, puis le moment venu, elles resteront inertes; d'autres auront résolu de faire de leur repas une occasion de mortification, et elles cèderont à la sensualité, etc.; les résolutions sont sincères, mais il y a défaillance au moment de l'exécution.

Sans avoir la raideur et l'obstination de beaucoup d'âmes pieuses, il y a encore bien des circonstances dans lesquelles, plus ou moins consciemment, elles tiennent à leurs volontés; et quand les petits événements de la vie ne tournent pas à leur gré, elles ne se résignent qu'à demi et gardent au fond du cœur un secret mécontentement. Il y a plus qu'elles ne pensent.

d'ardeur naturelle même dans leurs bons désirs, et de sentiments humains dans leurs joies comme dans leurs ennuis, dans leurs espérances comme dans leurs anxiétés.

315. Dans les actes de renoncement qu'elles font souvent et avec sincérité il demeure en elles quelque désir de grandeur, quelque envie d'élévation, mais uniquement sur le terrain spirituel. Elles sont trop éclairées pour ne pas dédaigner les honneurs mondains, pour rechercher avec empressement ces petits succès humains où se complaît la vanité des imparfaits; mais elles n'ont pas un égal dépouillement des avantages spirituels. Ainsi, même des croix que la Providence leur envoie elles tirent occasion de s'estimer elles-mêmes [1]. Souvent, d'ailleurs, elles s'exagèrent leurs peines et volontiers se persuadent que bien peu d'âmes ont des épreuves égales aux leurs.

De là vient encore qu'on ne les voit pas toujours se réjouir du bien que font les autres, comme on aurait le droit de s'y attendre. « C'est pour cela (parce que l'amour-propre n'est pas mort) que nous n'avons pas la consolation que nous devrions avoir, quand nous voyons les autres bien faire; car, ce que nous ne voyons pas en nous ne nous est pas si agréable, et ce que nous voyons en nous est fort doux, parce que nous nous aimons tendrement et amoureusement. » (Saint François de Sales. *Lettre à une religieuse*, écrite en 1615.) Ne trouve-t-on pas des personnes très bonnes, jugeant favorablement leurs propres œuvres et sévèrement celles des autres?

316. Nous avons dit que les âmes ferventes ont, en général, une grande confiance en Dieu. Chez beaucoup, il se joint à ce sentiment une assurance d'elles-mêmes qui n'est pas exempte de témérité; chez d'autres, au contraire, la confiance laisse à désirer, soit qu'elles fassent trop fond sur les moyens humains, soit qu'elles ne comptent pas assez sur la bonté sans bornes, sur la providence toute paternelle de Dieu : c'est un reste d'esprit humain, de prudence mondaine, qu'on ne rencontre pas chez les vrais amis de Dieu.

317. Le lecteur se souvient de la description faite plus haut (n° 241) de l'empressement. Or, parmi les personnes dont nous parlons, lesquelles, avancées dans la piété, n'ont pas atteint

[1] Cf. Libermann. *Lettre* 113, du 8 juillet 1838, et *Lettre* 191.

la perfection, un grand nombre y sont fort sujettes [1]. D'autres, au contraire, ont encore, malgré leur désir sincère de perfection absolue, un grand fond de mollesse et de lâcheté. Chez les unes et les autres, on remarque des alternatives assez sensibles de hausse et de baisse, des temps de ferveur et de demi-relâchement. Quand une âme, sortie de la période des grâces sensibles, se maintient sans aucune fluctuation dans des dispositions ardentes et généreuses, c'est qu'elle a atteint l'état de perfection.

318. En résumé, les âmes ferventes sont supérieures aux âmes pieuses qui « bien résolues d'aimer Dieu, sont néanmoins encore novices, apprenties, tendres et faibles; si qu'elles aiment voirement la divine suavité, mais avec mélange de tant d'autres différentes affections, que, leur amour sacré étant encore comme en son enfance, elles aiment avec Notre-Seigneur quantité de choses superflues, vaines et dangereuses ». Les âmes ferventes « ont retranché tout l'amour qu'elles avaient aux choses dangereuses et, néanmoins, ne laissent pas d'avoir des amours dangereux et superflus, parce qu'elles affectionnent avec excès et par un amour trop tendre et passionné ce que Dieu veut qu'elles aiment... Ces âmes donc aiment voirement trop ardemment et avec superfluité, mais elles n'aiment point les superfluités, ains seulement ce qu'il faut aimer. » (*Amour de Dieu*, l. X, ch. IV.)

[1] « La troisième sorte de précipitation se rencontre en ceux qui sont entièrement bons, vraiment mortifiés en la malignité de leur nature, quoiqu'ils ne le soient pas du tout en leur activité; ils agissent par vertu et ne paraissent point défectueux; mais, à cause de cette activité, ils agissent souvent par nature en beaucoup de choses et préviennent le mouvement de la grâce, empêchant la perfection de la vie intérieure de Jésus-Christ en eux, et souvent même de la vie divine, laquelle trouve opposition en ce que, par cette même activité, quoique nullement maligne, ils agissent par eux-mêmes, lorsqu'ils devraient donner lieu au Saint-Esprit, qui ferait beaucoup plus et incomparablement mieux qu'ils ne sauraient faire. Mais parce que le Saint-Esprit ne s'introduit que dans une nature morte, pour y établir sa douce et sainte vie, et que, d'ailleurs, Il est grave et plein de douceur, Il se retire, voyant la nature qui s'introduit d'elle-même, et Il ne peut faire les grandes choses qu'Il fait en ceux qu'Il possède entièrement; et cela arrive quelquefois par le seul obstacle de cette activité, qui est toujours fondée en quelque amour-propre. » (Surin, *Catéch.*, t. II, 1re partie, ch. V.)

CHAPITRE II

Les Progrès de l'âme fervente

§ 1. — *Comment l'âme a pu s'élever jusqu'à la ferveur*

319. Les âmes ferventes sont donc *celles qui ont un désir sincère de se renoncer en toutes choses et qui travaillent sérieusement à s'élever jusqu'à cette parfaite abnégation, mais sans y avoir encore atteint.*

Les âmes qui ont conçu le plus vite ce désir si louable et si excellent sont celles qui ont été favorisées de grâces sensibles fort abondantes, qui dans des oraisons affectives très douces et très fortes auxquelles se mêlent ensuite les premières faveurs contemplatives, ont reçu beaucoup de lumières. Dieu, qui veut les amener à la perfection, leur en a fait comprendre et l'étendue et les avantages.

Les impressions de la grâce, nous l'avons déjà remarqué, sont plus fortes et plus abondantes chez les âmes qui mènent une vie recueillie et mortifiée. Cependant, même chez elles, ce ne sera pas du premier coup que les faveurs sensibles produiront leur effet; elles n'envisageront pas d'abord comme le but de leurs efforts ce renoncement de tous les instants. La lumière se fait en elles peu à peu. Ainsi telle personne commencera par concevoir un vif regret de ses péchés, elle se sentira brisée de douleur d'avoir offensé son Dieu; si, sous l'impression de ce sentiment, elle se montre de plus en plus fidèle au recueillement et à la mortification, l'impression ne fera que s'accroître, la poursuivant au milieu de ses travaux, lui inspirant un amour pour son Dieu de plus en plus ardent et, par la pénitence, la conduisant insensiblement au désir du total renoncement.

320. D'autres y arrivent par la considération de la croix et des souffrances de Notre-Seigneur. Si l'âme qui se sent touchée par la pensée de ce mystère en entretient en elle-même le souvenir, si elle sait éloigner les distractions et les préoccupations qui en affaibliraient l'impression, si elle s'applique à rendre à Jésus crucifié dévouement pour dévouement, sacrifice pour sacrifice, elle se sentira bientôt embrasée de l'amour de la

croix, du désir de souffrir pour Notre-Seigneur et de s'immoler entièrement pour Lui.

Cette dernière voie est la plus courte et la plus efficace, elle mène plus vite à la contemplation [1] et à la ferveur. Plusieurs arrivent au même but par d'autres considérations; pour le plus grand nombre ce ne sera pas une considération unique, mais l'ensemble des lumières reçues dans leurs oraisons et dans leurs moments de recueillement qui les éclairera peu à peu sur la nécessité de mourir à eux-mêmes et leur inspirera un désir sincère de ne vivre plus que pour Dieu.

321. Ceux qui donnent moins à l'oraison reçoivent évidemment moins de secours de ce saint exercice. Ils peuvent toutefois parvenir à des dispositions équivalentes à celles que nous venons de dire, par un chemin moins direct et moins facile, à savoir par une fidélité constante aux devoirs de leur état et par l'acceptation généreuse des sacrifices que ces devoirs leur imposent. Si de cette façon ils se forment à ne jamais agir par amour-propre, mais purement par obéissance à Dieu, même quand ils sont privés de ces suavités spirituelles qui soutiennent si puissamment les âmes pieuses, s'ils s'oublient constamment eux-mêmes pour mieux se dévouer au service de Dieu et du prochain, ils s'affermissent dans la pratique du renoncement et deviennent fort méritants.

Il en est d'autres, dans le monde surtout, qui s'adonnent encore moins à l'oraison proprement dite, mais que la Providence fait passer par de dures et continuelles épreuves; leur vie n'est qu'une suite d'amertumes, de déceptions, de contradictions et d'ennuis. Tout profite aux cœurs généreux; ceux-ci par leur soumission, leur confiance en Dieu, que ces coups n'ébranlent pas, par leurs prières qui deviennent plus fréquentes à mesure que les épreuves se multiplient — leur recours à Dieu étant alors pour ainsi dire continu — s'élèvent à un haut degré d'amour et sont véritablement fervents.

322. Enfin Dieu conduit encore à cette disposition de ferveur des âmes pieuses mais imparfaites, en les laissant assaillir par de rudes tentations, qu'elles combattent vaillamment, et qui les forcent à se dépouiller d'elles-mêmes.

[1] Cf. Vén. Libermann, *Ecrits*, p. 165.

« J'ai vu, dit le Vén. Libermann, beaucoup de jeunes gens dans ces crises plus ou moins fortes : c'est un état d'épreuve par lequel Dieu fait passer bien des âmes qu'Il veut employer à son service, pour les consolider et se les attacher invariablement. Eh bien ! pas un seul de ceux chez lesquels l'épreuve s'est portée sur plusieurs points, sans se concentrer sur une passion entre les plus dangereuses, pas un seul n'a abandonné le service de Dieu; tous ont tiré un profit considérable de la tentation. Parmi ceux que j'ai vus, en moindre nombre, chez lesquels l'épreuve a pris une tournure de concentration, et s'est portée comme centre et point de départ sur une passion importante, je ne vois en ce moment qu'un seul qui ait échappé à la grâce du bon Dieu et manqué sa vocation. Tant il est vrai que ces épreuves sont, généralement et presque universellement, faites pour la sanctification des âmes. » (Lettre du 16 juin 1850, citée par le card. Pitra. *Vie du V. Libermann.*) — Il est vrai que les conseils et les prières d'un tel directeur devaient fortement aider ces âmes à rester dans la bonne voie.

« Une fois, dit encore le Vénérable Père, j'ai vu un caractère d'orgueil dans cette épreuve. J'avoue que j'eus des inquiétudes extrêmes, parce que je n'avais pas alors assez d'expérience des choses de Dieu : il y a de cela quinze à dix-huit ans. Celui qui fut ainsi éprouvé est devenu un excellent prêtre, qui persévère dans la piété et la ferveur, parvenu même à une grande humilité, quoiqu'il se soit toujours trouvé dans des circonstances qui favorisaient l'orgueil ». (Lettre du 4 mai 1851, citée par le cardinal Pitra. *Vie du V. Libermann.*)

323. En résumé, telles sont les voies par lesquelles Dieu amène une âme au désir de se donner toute à Lui et, après l'avoir conduite jusque-là, l'affermit dans cette excellente disposition : oraisons affectives ardentes, pratique généreuse de devoirs pénibles, tribulations, tentations. Le plus souvent ces divers moyens se combinent et se prêtent un mutuel appui, ou encore ils alternent et, agissant successivement dans le même sens, ils procurent aux âmes fidèles un grand progrès, comme il nous reste à le montrer,

§ 2. — *Comment les âmes s'affermissent dans le renoncement. Les deux phases de la ferveur : ferveur sensible, ferveur acquise. La nuit des sens. La pure foi.*

324. Que le lecteur nous permette de revenir un instant sur nos pas et de rappeler quelques principes qui trouvent encore ici leur application. Quand l'âme, avons-nous dit, s'adonne sérieusement au service de Dieu, et qu'elle y apporte une réelle bonne volonté, elle est bientôt fortement encouragée à l'amour des vertus chrétiennes par les grâces qu'elle reçoit, grâces qui, agissant sur ses sens et son imagination, touchent puissamment et suavement son cœur, ou qui présentent à son esprit des motifs si clairs, des raisonnements si convaincants, qu'elle ne peut pas, pour ainsi dire, s'y montrer rebelle.

Après une période dont la longueur varie, il s'opère une transformation dans les opérations de la grâce : la sensibilité s'émousse, les émotions sont moins douces et moins fréquentes; les motifs de s'appliquer au service de Dieu, qui jadis saisissaient vivement, ne causent plus une aussi forte impression.

Si l'âme, en ce moment, n'est pas encore parvenue à la ferveur, si elle n'a pas conçu la résolution généreuse de se renoncer en tout, de mourir entièrement à elle-même, elle reste comme fixée dans l'état de simple piété, tel que nous l'avons dépeint; privée, en partie du moins, des grâces sensibles qui la soutenaient, ses progrès sont sinon complètement arrêtés, du moins ralentis [1].

325. Mais il arrive souvent que l'âme, au moment où se produit cette transformation, est déjà entrée dans la ferveur et le désir du parfait renoncement; cette crise alors sert à l'affermir. Aux sentiments affectifs violents succède une disposition plus calme, mais aussi plus solide et non moins énergique, la ferveur de volonté remplace la ferveur sensible, et la contem-

[1] Il lui reste un moyen de s'élever plus haut : qu'elle vive dans le recueillement et qu'elle s'applique de tout cœur à se mortifier (V. supra nos 196 et 204); la mortification, attirant sur elle de nouvelles grâces, lui fera enfin comprendre tout le prix de la parfaite abnégation; elle s'efforcera sérieusement d'y atteindre. Il peut se faire aussi que la Providence lui ménage de dures tribulations qui, courageusement supportées, lui donnent un nouvel élan vers la vie parfaite.

plation, qui avait pu, jusque-là, se montrer par intervalles, peut devenir plus fréquente.

Chez certaines personnes cette transformation salutaire se remarque à peine; elles acceptent avec tant de résignation la soustraction des douceurs sensibles, elles sont si soumises à la volonté divine qu'elles ne songent pas à s'en plaindre. Du reste, Dieu peut leur épargner ce qu'il y a de plus pénible dans cette épreuve. Mais le plus souvent la crise est douloureuse. « Quand le Seigneur, dit saint Jean de la Croix, sèvre ces âmes des tendresses sensibles, il les jette dans des aridités et des ténèbres intérieures afin de les délivrer de toutes leurs imperfections et de leurs goûts enfantins, et de leur faire acquérir les vertus par un moyen tout différent.

« Il les environne de ténèbres si épaisses qu'ils ne savent plus de quel côté s'orienter, malgré les efforts de leur imagination et de leurs raisonnements. Incapable de méditer comme autrefois, leur sens intérieur est abîmé dans cette nuit et abandonné à la sécheresse. Non seulement ils ne trouvent plus ni jouissance ni saveur dans les exercices et les œuvres de piété, où ils avaient coutume de tant se délecter, mais en outre ils sont plongés dans des torrents d'amertume. C'est que Dieu, les voyant un peu grandis, les sèvre du lait de ses douceurs, à dessein de les fortifier et de les faire sortir de leurs langes; Il les descend dans ses bras et les met sur leurs pieds pour leur apprendre à marcher, ce qui paraît bien étrange à ceux qui se complaisaient dans le système contraire. » (*Nuit obscure*, I, 8.)

326. Ce qui rend souvent cette crise, cette *nuit des sens* comme l'appelle saint Jean de la Croix, plus douloureuse encore, c'est non seulement que l'âme doit s'y détacher des douceurs sensibles qui lui tiennent tant à cœur, mais en outre acquérir une plus juste connaissance d'elle-même, et il faut pour cela qu'elle subisse des humiliations intérieures fort pénibles.

« Le grand secret de la conduite de Dieu sur une âme qu'Il veut sanctifier, dit le P. Grou, c'est de lui ôter toute espèce de confiance en elle-même et, pour cela, de la livrer à toute sa misère. Il n'a qu'à retirer sa grâce sensible, qu'à laisser l'âme à elle-même, qu'à l'exposer à la plus légère tentation. Bientôt elle sent du dégoût, de la répugnance; elle voit partout des obstacles et des difficultés, elle succombe dans les plus petites

occasions; un regard, un geste, une parole la déconcertent, elle qui se croyait supérieure aux plus grands dangers. Elle passe à l'extrémité opposée : elle craint tout, elle désespère de tout, elle pense qu'elle ne pourra jamais se vaincre en rien; elle est tentée de tout abandonner. Et, en effet, elle renoncerait à tout si Dieu ne venait bien vite à son secours.

« Dieu continue cette conduite à l'égard de l'âme jusqu'à ce que, par des expériences réitérées, il l'ait bien convaincue de son néant, de son incapacité à tout bien et de la nécessité où elle est de ne s'appuyer que sur Lui seul. A cela servent les tentations où elle se voit cent fois prête à succomber, et où Dieu la soutient lorsqu'elle ne voit plus de ressource; la révolte des passions qu'on croyait éteintes, et qui se soulèvent avec une violence extrême, jusqu'à obscurcir la raison et mettre l'âme à deux doigts de sa perte; des fautes de fragilité de toute espèce, dans lesquelles Dieu laisse exprès tomber l'âme pour l'humilier; des dégoûts, des difficultés étranges dans la pratique de la vertu, de fortes répugnances pour l'oraison et pour les autres exercices de piété, en un mot le sentiment vif et profond de la malignité de la nature et de son aversion pour le bien. Dieu emploie tous ces moyens pour anéantir l'âme à ses propres yeux, pour lui inspirer de la haine et de l'horreur pour elle-même, pour la convaincre qu'il n'est pas de crime si horrible dont elle ne soit capable, pas la moindre bonne action, pas le moindre effort, pas le moindre désir ni la moindre bonne pensée qu'elle puisse produire d'elle-même. » (*Manuel des âmes intérieures*, p. 39.)

Il arrive même quelquefois que l'âme « est assaillie par l'esprit blasphémateur; toutes ses pensées sont traversées par d'affreux blasphèmes suggérés à l'imagination avec tant de violence que parfois même sa bouche semble les proférer, ce qui est pour elle un indicible tourment ». (*Nuit obscure*, I, 14.)

327. Ceux qui subissent ces tentations si vives s'en étonnent et en sont parfois tout déconcertés; ils seraient moins surpris s'ils comprenaient que très souvent la tentation est un châtiment autant qu'une épreuve. *Per quæ quis peccat, per hæc et torquetur* (Sagesse, XI-17) : on est puni par où l'on a péché. Vous gémissez des assauts que vous livre le démon de la colère, de la jalousie, de la haine, mais ne vous êtes-vous point exposé à ses coups en négligeant la pratique de l'humilité, de la douceur, de la charité

fraternelle? N'avez-vous pas, plus d'une fois, en cédant aux suggestions du tentateur, augmenté son pouvoir? *Chaque victoire que vous remportez accroît vos forces*, car elle attire sur vous des grâces plus puissantes, elle affaiblit vos mauvaises tendances et affermit votre volonté; mais *chacune de vos défaites donne à votre ennemi un avantage contre vous.* L'armée qui assiège une place forte devient plus redoutable à chaque redoute qu'elle emporte, à chaque fort dont elle s'empare, et les assiégés ont plus de peine à repousser l'ennemi, tant qu'ils n'ont pas reconquis, au prix de durs sacrifices, tout le terrain perdu.

Les tentations doivent être pour les âmes fidèles une leçon qui leur rappelle avec quel soin elles doivent veiller sur elles-mêmes et éviter les occasions de péché. Elles sont aussi un moyen d'expiation, une facilité offerte aux âmes par la miséricorde de Dieu de payer leur dette à son infinie justice; c'est par là même un moyen très efficace de purification, Dieu punit en père et quiconque veut profiter du châtiment devient meilleur et plus saint.

Les tentations, les révoltes de la nature, les peines et tribulations ne constituent pas cependant la purification des sens; ce sont des circonstances accessoires qui l'accompagnent assez ordinairement et la rendent plus complète.

328. Considérée en elle-même, la purification, la *nuit des sens* consiste dans *une suite d'aridités qui prive l'âme, sans faute de sa part, des consolations qu'elle éprouvait auparavant, lui rend très difficile et comme impossible l'exercice de la méditation, et lui fait même ressentir un profond dégoût des choses de ce monde.* Nous disons : sans faute de sa part, parce que la sécheresse peut être causée par des actes coupables, par le relâchement dans le service de Dieu, par des attaches déréglées entretenues volontairement et qui arrêtent tout élan vers le bien. Si tel en était le principe, on ferait cesser l'aridité en revenant généreusement à la pratique des vertus chrétiennes, et spécialement au recueillement et à la mortification. Mais si la sécheresse *ne tient à aucune cause semblable, si elle n'enlève pas la pensée fréquente de Dieu et le désir sincère et constant de Lui demeurer fidèle en toutes choses, si elle est accompagnée d'une vive anxiété provenant de ce qu'on ne peut servir Dieu et l'aimer comme on voudrait*, il ne faut

voir en cette aridité et cette impuissance qu'une épreuve toute providentielle.

C'est en effet Dieu qui agit. Il veut affermir l'âme, la dégager des facultés sensibles et la forcer à entrer dans ce qu'on a appelé la vie *de pure foi* ou *de foi nue*. La grâce alors prend une nouvelle forme; elle affecte directement non plus la partie inférieure de l'âme où se trouvent les facultés sensibles, ni même la partie supérieure où s'exercent les raisonnements, mais la partie suprême où s'opèrent ces intuitions de l'intelligence, qui voit la vérité d'un simple coup d'œil sans raisonnements longuement déduits. Alors les *consolations sensibles faisant défaut*, les *longs raisonnements étant devenus pénibles*, *la foi seule opère ; seul le simple souvenir des vérités qu'elle enseigne soutient l'âme, l'éclaire et dirige sa conduite*. L'âme croit à la bonté, à l'amour de son Dieu, non plus parce qu'elle en touche du doigt les preuves, parce que les consolations intimes, les opérations douces et fortes de la grâce lui révèlent cette bonté et cet amour, mais uniquement parce que Dieu l'a dit. L'oraison lui devient pénible, mais elle y persévère pour rester fidèle à Dieu. Son état ne change pas en dehors de l'oraison : dans tout ce qu'elle fait, elle s'appuie sur la pure foi et agit par la seule volonté, *sans raisonnement* et *sans goût*, dès que le devoir se manifeste et cela même dans les actes imprévus qui ne sont pas facilités par des habitudes précédemment contractées [1].

Dès qu'une âme a commencé sérieusement à mener cette vie de pure foi, si elle n'a pas encore atteint les sommets de la vertu, elle est du moins entrée dans ce que nous avons nommé la ferveur de volonté, qui succède à la ferveur sensible.

329. De là il ne faudrait pas conclure que ces chrétiens, quand ils auront acquis cette ferveur spirituelle, seront complètement sortis de la voie sensible. Ils ne seront pas sans éprouver, de temps à autre, ces émotions suaves et fortes que nous avons décrites au début du troisième livre; ainsi il se présentera

[1] On rencontre bien, il est vrai, chez les chrétiens moins avancés (3e degré), de ces actes rapides de renoncement, victoires remportées sans combat sur la nature, même pour des œuvres auxquelles on pourrait manquer sans péché ; mais alors cette promptitude dans le renoncement s'explique, ou par le secours des grâces sensibles, ou par les *habitudes* prises.

à leur esprit des considérations qui les frapperont, certaines lectures les toucheront vivement, ou encore des cérémonies, dont ils seront témoins, leur causeront de salutaires impressions; leurs exercices de piété, l'oraison, la sainte communion, seront parfois pour eux la source de douces consolations; Dieu se servira par intervalles de ces grâces sensibles pour ranimer leurs bonnes dispositions. Mais ces consolations ne sont pas, à beaucoup près, aussi continues qu'au début, et c'est en partie ce qui explique les alternatives de hausse et de baisse qu'on remarque dans leur piété : ainsi une retraite de plusieurs jours réchauffera leur ardeur; au contraire, l'absence de secours spirituels leur sera fort nuisible.

Cependant, ce que nous avons dit reste vrai : ces âmes, en dehors de ces ferveurs sensibles, gardent en elles comme une ferveur acquise, qui est dans la volonté et qui leur permet de pratiquer bien des actes d'abnégation sans goût et sans attrait.

§ 3. — *Comment et pourquoi bien des âmes ne s'élèvent pas plus haut dans la vie spirituelle*

330. Cet état est-il donc la perfection? Non, car auprès de ces actes généreux d'abnégation qui, selon nous, dépassent le niveau de la simple piété, il reste encore de ces attaches imparfaites dont nous avons parlé plus haut. (Ch. I, § 4,)

La purification des sens bien supportée devrait, à la vérité, briser tous ces liens et conduire l'âme jusqu'à la vie unitive. Ceux que Dieu veut y amener et qui sont tout à fait fidèles à la grâce y parviennent en effet, mais beaucoup ne se dégagent qu'en partie de leurs attaches; ils restent au-dessus de la piété commune sans parvenir à l'état des parfaits.

Écoutons saint Jean de la Croix :

« Quant à la limite du temps fixé à cette pénitence et à ce jeûne spirituel (*la purification des sens*), elle est incertaine; tous ne sont pas soumis aux mêmes épreuves et ne subissent pas les mêmes tentations. Ceci dépend entièrement de la volonté du Tout-Puissant, du plus ou moins d'imperfections à déraciner, et aussi du degré d'amour auquel Dieu veut faire parvenir les

âmes. Donc, l'intensité des humiliations et leur durée seront proportionnées à ses adorables desseins.

« Les âmes fortes dans la souffrance sont purifiées d'une manière plus intense et plus rapide.

« *Les faibles sont retenues très longtemps dans cette nuit*, où elles sont soumises à de légères tentations, entremêlées de quelques douceurs sensibles, afin qu'elles ne perdent point courage et ne retournent point en arrière. *Aussi ne parviennent-elles que tardivement, en cette vie, à la pureté parfaite, et quelques-unes mêmes ne l'atteignent jamais. Elles ne sont ni tout à fait établies dans cette nuit, ni complètement hors d'elle. Bien qu'elles ne dépassent pas cet état intermédiaire*, Dieu, pour les maintenir dans l'humilité et dans la connaissance d'elles-mêmes, les exerce à certains jours par des sécheresses et des tentations, tout en les encourageant de temps à autre par des consolations, de peur de les voir recourir de nouveau aux joies du monde.

« Avec d'autres âmes plus languissantes encore, Dieu semble s'absenter, paraître et disparaître tour à tour, pour les exciter à son amour, parce que sans ces alternatives, elles n'apprendraient jamais à Le chercher. Quant aux âmes généreuses qui arriveront un jour à cet heureux et sublime état de l'union d'amour, si rapidement que Dieu les conduise, elles n'en demeurent pas moins un temps assez long au milieu des sécheresses, comme l'expérience peut nous en convaincre. » (*Nuit obscure*, l. I, ch. XIV.)

331. Les âmes peuvent donc être déjà en partie dégagées des ferveurs sensibles et goûter de temps en temps à la contemplation, sans avoir passé par des crises bien douloureuses; la purification des sens est alors commencée, mais il s'en faut qu'elle soit complète. Elles sont et elles peuvent demeurer des années entières, et même toute leur vie, dans un état mitoyen [1] où les deux voies se mélangent, où l'on commence à sortir de la vie illuminative, sans être tout à fait entré dans la vie unitive.

D'après le saint auteur, ce sont surtout les âmes faibles et languissantes qui demeurent dans cet etat intermédiaire; elles ne s'élèvent pas jusqu'à la vie d'union constante et intime avec

[1] Cf. *Montée du Carmel*, l. II, ch. XV; édition critique, ch. XIII.

Dieu, faute de pousser assez loin l'esprit d'abnégation et l'oubli d'elles-mêmes.

332. Il est de ces âmes trop peu généreuses qui prêtent volontiers l'oreille aux objections que la nature oppose aux inspirations de la grâce, aux conseils du directeur. Pour justifier leurs résistances elles allèguent le grand nombre de sacrifices qu'elles ont faits déjà, les victoires qu'elles ont remportées, les actes de vertu qu'elles ont accomplis; elles continuent de désirer la perfection et elles ne veulent pas comprendre jusqu'où, pour l'obtenir, elles doivent aller dans la voie de l'immolation. « Les autres, ajoutent-elles, n'en font point autant; on est pour eux moins exigeant, ou bien ils ont plus de facilité, plus de secours; devant moi au contraire se dressent des obstacles beaucoup plus difficiles, impossibles même à surmonter. » Ce travers de jugement qui fait exagérer ses propres difficultés et toujours diminuer le mérite des autres, indique une âme trop repliée sur elle-même et remplie d'un amour-propre d'autant plus funeste qu'elle ne s'en rend pas compte et néglige de le combattre. Avec cette disposition les âmes non seulement n'avancent plus, mais bientôt elles reculent et ne se maintiennent pas dans l'état de ferveur.

Une autre disposition d'esprit qui arrête parfois l'essor des âmes ferventes, c'est la tendance à juger défavorablement et à prendre en mauvaise part ce qui vient du prochain; la charité fraternelle en est blessée et les grâces diminuées. Ces personnes critiquent surtout ce qui les gêne; ceux qui leur demandent des services, elles les trouvent indélicats, immortifiés; ceux qui les contredisent manquent, à leurs yeux, de jugement, et ceux qui les contrarient, de vertu. Ces esprits chagrins peuvent avoir, malgré cela, de très grandes qualités, de très solides vertus, ils savent même faire preuve dans certaines circonstances d'un dévouement très sincère, mais ils font souffrir leurs frères et se mettent eux mêmes dans des dispositions d'amertume et d'impatience qui nuisent à leurs actes d'amour et arrêtent leurs progrès. Si, eux aussi, poussaient plus loin l'abnégation et l'oubli d'eux-mêmes, ils ne resteraient pas fixés dans ce degré et s'élèveraient plus haut dans l'échelle de la sainteté.

Très souvent encore, les âmes ferventes ne deviennent pas plus parfaites, parce qu'elles dépensent presque toute leur

activité dans les œuvres extérieures aux dépens de la vie intérieure; elles restreignent plus que de raison le temps donné aux exercices de piété et se laissent dominer par les soucis et les préoccupations matérielles, au lieu de s'appliquer à nourrir leur foi et leur amour; ou encore, elles s'attachent d'une façon trop naturelle à leurs travaux et occupations. Alors les saintes pensées et les désirs ardents se faisant plus rares, elles ne peuvent plus déployer assez de force et de constance dans la lutte contre elles-mêmes. Si les vertus, qui demeurent acquises et qu'elles continuent de pratiquer [1] les empêchent de décheoir, la nature insuffisamment refoulée conserve encore trop d'empire pour ne pas s'opposer à de nouveaux progrès.

Ainsi en est-il encore, et pour les mêmes raisons, toutes les fois qu'obéissant à de vains prétextes, on est trop peu généreux à pratiquer les vertus fondamentales, comme la mortification et l'humilité.

Pour faire avancer les âmes ferventes, la Providence leur ménage des épreuves : selon la manière dont elles les subissent elles avancent ou s'arrêtent ou reculent. Elles ont alors besoin pour se maintenir très généreuses d'une immense et invincible confiance. Si elles se replient trop sur elles-mêmes, si elles pensent plus à leurs misères qu'à la bonté de Dieu et aux grâces qu'Il leur donne, cédant ainsi à une tentation très perfide de l'ennemi et négligeant le devoir de la reconnaissance et celui de l'amour, leurs prières cessent d'être ferventes, leur courage baisse et elles ne laissent pas s'accomplir en elles les desseins pleins d'amour de leur Dieu.

En résumé, l'âme fervente cesse de progresser quand, se laissant aveugler par de mauvaises raisons, elle se relâche de ses efforts et manque de courage pour pousser assez loin ses sacrifices. Si elle va jusqu'à se relâcher notablement dans la pratique du renoncement, elle subit une triste déchéance et ne reste pas dans le degré de vertu qu'elle avait atteint. Si, au contraire, elle garde les bonnes habitudes qu'elle a contractées, elle conserve les lumières auxquelles elle est fidèle et elle se maintient dans cet état de ferveur acquise, qui ne laisse pas d'être fort

[1] Il est superflu de dire que si elles se relâchent dans la pratique de ces vertus, il n'y aura pas seulement arrêt, il y aura déchéance.

méritoire, mais elle ne voit pas aussi clairement que jadis toute la beauté et toute l'étendue du total renoncement, elle n'aspire plus avec la même ardeur à la perfection; les lumières dont elle ne veut pas profiter lui sont retirées et elle demeure dans cet état jusqu'à sa mort.

333. Sainte Thérèse constate, en gémissant, cet arrêt regrettable et trop fréquent : « Lorsque Dieu donne à une âme ces gages précieux de son amour (l'oraison de quiétude), c'est une marque qu'il la destine à de grandes choses, et, si elle est fidèle, elle fera d'admirables progrès dans la perfection. Mais s'Il voit qu'après l'avoir mise en possession de son royaume, elle tourne encore ses pensées et ses affections vers la terre, Dieu ne lui fera point connaître les secrets et les merveilles de ce royaume; Il ne lui accordera même que rarement une si précieuse faveur, et quand Il daignera l'en gratifier, ce ne sera que pour peu de temps... C'est à mon avis pour cette raison que, parmi les âmes arrivées à ce degré, il ne s'en trouve pas beaucoup qui aillent plus loin dans les voies spirituelles. Comme elles ne répondent pas par leur fidélité à une si grande grâce, et que, au lieu de se préparer à la recevoir de nouveau, elles retirent au contraire leur volonté d'entre les mains de Dieu, qui la regardait déjà comme sienne, pour l'attacher à des choses basses, Dieu, va chercher ailleurs d'autres âmes qui l'aiment véritablement, afin de les enrichir de plus grands trésors, *sans toutefois enlever entièrement aux premières ce qu'il leur avait donné*, pourvu qu'elles vivent avec pureté de conscience. » (*Chemin de la Perfection*, ch. XXXII. Traduction Bouix.)

Dans le chapitre XV de sa *Vie*, la Sainte dit encore : « Il y a un très grand nombre d'âmes qui parviennent à cet état, mais celles qui passent plus avant sont rares... très certainement la faute n'en est pas du côté de Dieu... Je le répète, grande est ma douleur, quand parmi tant d'âmes qui, à ma connaissance, arrivent jusque-là, et qui devraient passer outre, j'en vois un si petit nombre qui le fassent que j'ai honte de le dire. »

Il en était ainsi au temps de sainte Thérèse; les choses n'ont pas changé depuis.

CHAPITRE III

Oraison des âmes ferventes

334. De tout ce qui précède, il résulte que ce qui sied le mieux aux chrétiens fervents, c'est l'oraison affective[1]. Une âme chrétienne, nous l'avons dit, n'en arrive guère à cette disposition sincère de se donner entièrement à Dieu et de se renoncer en toutes choses par amour pour Lui, sans avoir reçu de grandes lumières; ce ne sera pas la simple méditation qui les lui aura fournies; les considérations les plus frappantes qu'elle aura faites ou qu'on lui aura suggérées n'agiront pas assez puissamment sur son esprit, si la grâce, touchant en même temps son cœur, ne la détache des créatures en lui faisant goûter les suavités divines. Ce sera donc l'oraison affective et l'oraison affective intense qui, régulièrement parlant, l'amènera à la ferveur.

Par ailleurs, une fois ce degré atteint et la foi ainsi éclairée, l'oraison de méditation ne lui apprendra pas grand'chose : à ses convictions déjà si profondes que pourraient ajouter tous les plus beaux raisonnements du monde?

Elle parlera donc à Notre Seigneur, elle Le considérera dans ses mystères, elle Lui témoignera une grande confiance et un grand amour, sollicitant ses grâces et Lui demandant, par dessus tout, de l'aimer davantage.

Si recevant ces fortes impulsions elle se maintient dans une grande pureté de vie, elle recevra de Dieu de nouvelles grâces et, de temps à autre, elle sera admise à la faveur de la contemplation.

335. Mais ces jours heureux ne seront pas sans interruption. On trouve, en effet, un bon nombre d'âmes vraiment ferventes dont les oraisons sont pénibles et laborieuses, qui ne goûtent plus ces douceurs d'un entretien affectueux avec Jésus

[1] L'âme pieuse peut connaître, elle aussi, l'oraison d'affection; mais quand cette oraison atteint les degrés d'intensité dont nous avons emprunté la description au P. Libermann, c'est un signe certain que l'âme est dans la ferveur.

et qui luttent souvent sans succès contre toutes sortes de distractions et d'aridités.

Ces sécheresses peuvent venir de différentes causes :

1° Ces âmes, tout en gardant au fond de leur cœur une grande estime de l'abnégation chrétienne et un certain désir de la pratiquer dans toute son étendue, *se sont en partie relâchées et n'ont plus leur ancienne ardeur pour la mortification.* Aussi certains soucis profanes, certaines préoccupations, qui dénotent un cœur *insuffisamment détaché* ou *incomplètement confiant*, absorbent leur attention, et les empêchent de prier comme elles l'ont fait autrefois et comme elles voudraient le faire encore [1].

2° Il en est d'autres qui ne donnent pas à l'oraison tout ce qu'elles devraient donner de temps et d'attention [2]. Celles-là aussi ne comptent pas assez sur Dieu, elles se reposent trop sur elles-mêmes et oublient que moins d'empressement humain et plus de prières avanceraient davantage leur œuvre et rendraient leur travail plus fécond. Ne pourraient-elles pas le plus souvent, sans négliger aucun de leurs devoirs essentiels, mais en évitant avec un soin scrupuleux toute perte de temps, toute occupation moins utile, consacrer de plus longs moments au saint exercice de l'oraison [3]?

3° Une troisième cause est que bien des âmes ne sont pas entrées, comme elles y étaient conviées, dans la voie contemplative et demandent en vain des moyens de ferveur à des méthodes qui ne sont plus faites pour elles.

[1] Dans ce cas, il faut leur appliquer ce que nous avons dit plus haut. (*De l'oraison affective*, ch. IV.)

[2] Il nous semble bien difficile que l'on arrive à la contemplation quand on se fait comme une loi de ne pas consacrer plus d'une demi-heure par jour au saint exercice de l'oraison. *Certum est*, dit saint Alphonse de Liguori, *quod ut ad gradum aliquem perfectionis sublimem perveniatur, non sufficit mediæ horæ spatium. — Homo apostolicus appendix* 4 § 3. (V. *supra*, n° 146.)

[3] « Que ceux qui, dévorés d'activité, se figurent, par leurs prédications et leurs autres œuvres extérieures, devoir remuer le monde, réfléchissent ici un instant, et ils comprendront sans peine qu'ils seraient beaucoup plus utiles à l'Église et qu'ils plairaient infiniment plus au Seigneur, sans parler du bon exemple qu'ils donneraient autour d'eux, s'ils passaient la moitié de leur temps à s'entretenir avec Dieu dans l'oraison, alors même qu'ils ne seraient pas aussi avancés que l'âme dont il s'agit ici, etc. » (S. Jean de la Croix, *Cant., spir.* str. 29.)

4° Enfin, s'il n'y a rien de tout cela, si ces âmes n'ont rien perdu de leur première ferveur, si elles donnent à l'oraison un temps suffisant et qu'elles y éprouvent cependant une grande difficulté, si par ailleurs cette difficulté n'est pas transitoire, mais se prolonge malgré leurs efforts persévérants, on doit présumer qu'elles sont dans la nuit des sens.

336. Voici, d'après saint Jean de la Croix, ce qui se passe alors en elles: Mûres pour une voie plus élevée, qui est celle de la contemplation, elles ne reçoivent cependant tout d'abord que de loin en loin les grâces contemplatives dans ce degré intense qui saisit l'âme puissamment, et qui constitue, comme nous le verrons plus tard, la quiétude sensible. Ceci leur arrive de temps à autre au milieu de leurs oraisons, mais ce ne peut être déjà leur état habituel [1]. Dans les intervalles, la grâce contemplative est beaucoup plus faible, si faible que l'âme, pour qui ce genre d'opération est nouveau, n'en a guère conscience et cherche à s'unir à Dieu par le moyen du raisonnement et des représentations imaginaires.

Cette contemplation obscure, comme l'appelle saint Jean de la Croix, a bien assez de puissance pour orienter l'âme vers Dieu, la faire par conséquent aspirer à une oraison fervente, à une union affective intense; mais elle n'est pas assez forte pour procurer les vives douceurs de la quiétude sensible; or, c'est justement parce qu'étant ainsi inclinée vers Dieu, elle ne parvient pas à Le goûter sensiblement que l'âme veut recourir à toutes sortes de considérations et de représentations. Si elle s'obstine indéfiniment dans cette voie, elle se dépensera en efforts inutiles et ne trouvera point les satisfactions et les douceurs spirituelles auxquelles elle prétend.

337. Qu'a-t-elle donc à faire en pareil cas? En même temps qu'elle se trouve impuissante à méditer, et incapable d'aller à Dieu par l'imagination, elle ressent, si elle veut bien y prendre garde, une joie douce et intime à demeurer dans le repos de

[1] « Dans les commencements, dit sainte Thérèse (6° dem., ch. VII), il pourra se faire qu'il s'écoule une année ou même plusieurs sans que le divin Maître accorde de nouveau cette faveur. » (Il s'agit de la quiétude sensible, où la volonté est embrasée d'amour, et où l'âme jouit de cet amour.) Voir encore le passage de saint François de Sales que nous citons plus loin (n° 347).

l'esprit, et à se tenir avec attention en la présence et dans la contemplation amoureuse de Dieu, sans demander à l'imagination le moindre aliment et sans avoir recours à son activité. Quand on peut constater cette disposition, il n'y a plus de doute, on a la marque la plus sûre de l'appel à la voie contemplative, et l'âme doit alors garder le calme, ne plus se préoccuper que d'une seule chose : se livrer au Seigneur, s'abandonner à sa conduite, l'écouter dans l'intime de son cœur avec une amoureuse attention et recevoir ses divines leçons [1].

Il est fort utile d'apprendre à l'âme à goûter le repos amoureux dès qu'il se manifeste [2]; il faut bien lui persuader que son oraison aura été excellente quand elle se sera maintenue en présence de Dieu, sans même avoir eu des pensées bien distinctes, ni d'affections bien ardentes.

Certains auteurs veulent même que, avant d'avoir constaté par ces marques l'appel à la contemplation, et pour préparer l'âme, on lui apprenne à faire au milieu de son oraison, des *pauses* silencieuses : « Il est important, dit le P. Rigoleuc, de se tenir en silence, par *intervalles*, durant l'oraison [3]. Bossuet, cité par le P. de Caussade, qui insiste longuement sur ce point, conseille « d'interrompre le discours, par *intervalles*, pour la présence de Dieu » et le P. Balthazar Alvarez, sans être aussi formel, semble également de cet avis.

Ce système paraît avoir contre lui l'autorité de sainte Thérèse (4e *Demeure*, ch. III, *et passim*); elle trouve mauvais que l'on s'engage dans la contemplation sans un appel formel de Dieu; elle craint, entre autres dangers, la présomption et une véritable perte de temps. Mais il faut dire que, dans son siècle et dans le milieu où elle vivait, il était autant question de contemplation et de quiétude qu'il en est peu question aujourd'hui, et

[1] *Nuit obscure*, I, 9. — *Montée du Carmel*, II, 12. — *Vive Flamme* strophe III, § 7 et 8, etc.

[2] *Utile erit assuefieri paulatim ad persistendum in hoc amore (contemplativo) cum aliqua quiete et tranquillitate animi, quantum unicuique donatum fuerit desuper.* Suarez. *De oratione mentali*, *XI*-10.

[3] *L'homme d'oraison*, chap. II : « Par ce moyen, dit ailleurs le même auteur, on s'établit dans le recueillement intérieur : on s'accoutume à fixer son esprit en Dieu et on se dispose peu à peu à la contemplation, qui n'est autre chose qu'une simple vue de Dieu avec respect et amour. » *Ibid.*, chap. Ier.

il n'était pas rare — cela ressort de plusieurs passages de ses livres — de trouver des âmes qui prétendaient se livrer à la contemplation avant d'y avoir été appelées de Dieu. C'est contre cet abus que la Sainte s'élève.

Mais ces inconvénients, signalés par sainte Thérèse, se peuvent éviter, nous semble-t-il, avec cette méthode des pauses. Par elle on éprouve l'âme; si on la trouve mûre pour la contemplation, on l'habituera peu à peu à ne pas faire trop fond sur son activité et à écouter Dieu en silence. Mais, que ces pauses soient courtes au début et qu'elles se fassent dans la paix, sans violence et sans effort !

338. Enfin, il importe que le directeur ne flatte pas l'amour-propre, qu'il introduise l'âme dans ces voies nouvelles sans lui laisser entendre qu'elle est mûre pour un degré plus élevé d'oraison. « Quel besoin, pourra-t-il dire, Dieu a-t-il de vos belles paroles et de vos belles pensées; tenez-vous donc parfois devant Lui, selon le mot original d'un saint personnage, comme un petit chien devant son maître, vous contentant de Le regarder et de vous savoir près de Lui, ou comme la bûche près du foyer, attendant que la flamme l'atteigne et la consume. Faites-vous devant Dieu tout petit enfant : *Nisi efficiamini sicut parvuli.* Le petit enfant ne cherche pas ce qu'il dira à sa mère ; il ne se préoccupe pas des mots qu'il emploiera, des pensées qu'il exprimera. Il la contemple, il lui sourit, il lui fait des caresses, ou simplement il repose sa tête sur le sein maternel et, dans cet abandon, il y a une confiance et un amour qui charment le cœur de la mère. De même, si vous aimez votre Dieu, vous sentirez parfois sa douce présence; alors abandonnez-vous, reposez vous entre ses bras sans autre désir que d'y demeurer, sans autre souci que de l'aimer. »

Le directeur pourrait encore citer l'exemple du publicain. Si celui-ci ne disait qu'un mot : *Deus propitius esto mihi peccatori*, c'est sans doute qu'il demeurait comme abîmé dans la vue de sa misère et de la sainteté du Dieu par lui offensé. Or, cette prière si simple mérita les éloges de Notre Seigneur. En agissant de la sorte, avec prudence et discrétion, le directeur n'exposera pas les âmes à tomber dans la présomption, et il saura bientôt si elles sont appelées à l'oraison de silence et de contemplation.

339. Quand on a découvert que l'âme goûte parfois à la quiétude, alors il n'y a plus de doute; il est bon de lui conseiller ces pauses, de lui montrer l'utilité qu'on trouve, suivant le mot de sainte Chantal, « à modérer l'activité trop grande de ses facultés » et à écouter Dieu. « Hé, qu'il est bon, dit la Sainte, d'écouter plus souvent Dieu en notre intérieur que de Lui parler... Une seule de ses paroles vaut mieux que dix mille que nous Lui saurions dire. »

Nous avons fortement besoin d'être encouragés à accepter ce repos silencieux, tant nous sommes portés, naturellement, à produire des actes. « A nous voir agir dans l'oraison, dit le P. de Caussade, il semblerait souvent que nous sommes persuadés que tout serait perdu, si nous laissions plus à faire à Dieu que nous ne faisons nous-mêmes. C'est ce que Notre Seigneur fit entendre à sainte Catherine de Sienne qui le rapporte ainsi : « Lui ayant dit un jour : Mais, Seigneur, d'où vient qu'au temps des prophètes et des apôtres vous faisiez tant de grandes choses, vous communiquant si abondamment aux hommes et qu'à présent on ne voit rien de pareil? — Ma Fille, répondit Jésus-Christ, c'est qu'autrefois les hommes étaient d'une grande simplicité, forts défiants d'eux-mêmes, attendant tout de moi; mais à présent ils sont remplis d'eux-mêmes, si occupés de ce qu'ils font, de *tout ce qu'ils me disent et répètent sans cesse, comme si je l'oubliais, qu'ils ne me laissent presque jamais le temps d'opérer ce que je veux*, parce qu'ils veulent tout dire, tout faire à leur manière. » (*Instructions spirituelles sur les divers états d'oraison.* 2e partie, 6e dialogue.)

340. Cependant, ce serait aller trop vite que de vouloir aussitôt tirer de l'oraison affective celui qui ne fait que débuter dans la contemplation [1]. Que, dans les moments où le repos

[1] Même des âmes qui ont eu d'abord des grâces mystiques fréquentes, mais encore peu profondes comme sont celles du début, peuvent plus tard, si elles manquent de générosité dans les épreuves, ne plus en recevoir; elles seraient dans l'illusion si elles voulaient se tenir immobiles et passives dans leur oraison, elles ne feraient que penser à elles-mêmes et non pas à Dieu. Qu'elles songent aux vertus qu'elles ne savent pas pratiquer : le recueillement, l'humilité, l'abnégation, la charité fraternelle; qu'elles méditent sur les exemples que Jésus leur en a donnés et qu'elles fassent de vives instances pour les obtenir.

amoureux se fait sentir, on se taise, rien de mieux; mais, en dehors de cela, on doit suivre les règles de l'oraison affective et en observer les divisions : préparation, présence de Dieu, considération de quelque mystère ou vérité religieuse, ardent colloque avec Jésus, résolution.

C'est ce qu'enseigne expressément saint Jean de la Croix (*Montée du Carmel*, II, 13). C'est ce qu'écrivait à un séminariste le Vénérable Libermann : Dans les moments de sécheresse « ne vous contentez pas du simple repos; voici ma raison : vous n'êtes pas encore parvenu à un assez grand degré de renoncement... Si le bon Dieu vous avait exercé depuis longtemps à cette oraison et que vous en eussiez contracté l'habitude, je vous dirais de continuer de la sorte par une simple vue de foi; mais pour vous il faut attendre. » (*Lettres*, t. III, p. 353.) Le mode d'oraison affective qui, dans ce cas, sera le plus salutaire, si quelque attrait contraire ne s'y oppose pas, c'est cette oraison de recueillement dont nous avons emprunté la description à sainte Thérèse (*Supra*, n. 272.) Mieux que toute autre, elle disposera l'âme à recevoir les opérations contemplatives et contribuera efficacement à ses progrès.

341. Terminons par les paroles suivantes de saint François de Sales, qui confirment et résument ce que nous avons dit : « Vous voudriez savoir si une âme, encore bien imparfaite, pourrait demeurer utilement devant Dieu, avec cette simple attention à sa sainte présence en l'oraison; et je vous dis que si Dieu vous y met, vous y pouvez bien demeurer, car il arrive assez souvent que Notre-Seigneur donne ces quiétudes et tranquillités à des âmes qui ne sont pas bien purgées. Mais, tandis qu'elles ont encore besoin de se purger, elles doivent, hors l'oraison, faire des remarques et des considérations nécessaires à leur amendement; car, quand bien même Dieu les tiendrait toujours fort recueillies, il leur reste encore assez de liberté pour discourir avec l'entendement sur plusieurs choses indifférentes : pourquoi donc ne pourront-elles pas considérer et faire des résolutions pour leur amendement et pour la pratique des vertus. » (2e *Entretien. De la confiance.*)

CHAPITRE IV

Direction des âmes ferventes

§ 1. — *Pratique du recueillement, de l'humilité et des autres vertus*

342. Il va sans dire que ces âmes doivent se maintenir dans le recueillement et l'esprit de prière. Puisqu' « elles ressemblent à l'enfant que sustente encore le lait de sa mère » (Sainte Thérèse. *IVe Demeure*, ch. III), elles ne doivent pas négliger les précautions qu'exige leur faiblesse; autrement la dissipation les entraînerait facilement dans l'immortification, le laisser-aller; elles perdraient leur ferveur loin d'avancer vers la perfection.

Nous pouvons en dire autant de l'humilité dont la pratique leur devient de plus en plus nécessaire, et aussi des autres vertus dont nous avons parlé au Livre précédent; ce que nous disions des âmes pieuses peut s'appliquer aux fervents, et la méthode que nous indiquions pour les former à l'exercice de ces vertus, assez généralement, encore, convient aux âmes dont nous parlons ici [1].

343. Certaines âmes, malgré leurs sincères désirs de progrès, manquent de courage ou de persévérance; elles doivent être stimulées et soutenues. D'autres ont plus d'ardeur dans l'imagination que de solidité dans la volonté; elles s'enthousiasment, elles s'exaltent, volontiers elles demanderont une vie de souffrances, elles rêveront des sacrifices héroïques, alors qu'elles ont encore de réels progrès à faire dans la pratique des vertus journalières. S'imaginant être acceptées par Dieu comme victimes pour le salut des âmes, elles ne savent plus que gémir, elles prennent pour de grands maux les moindres épreuves, souvent même des peines ou des persécutions qui n'existent que dans leur imagination, ou qu'elles se grossissent outre mesure; elles ne reconnaissent pas toute la peine qu'elles causent elles-

[1] On ne saurait trop recommander aux âmes ferventes le *Manuel des âmes intérieures*, du P. Grou. Mieux peut-être que tout autre, ce petit volume leur apprendra à répondre aux desseins de Dieu sur elles. (Paris, Gabalda.)

mêmes au prochain, par leurs plaintes, par leur air de tristesse, par leur humeur sombre et parfois maussade.

Ces personnes se sont crues fort avancées parce qu'elles goûtaient en théorie les doctrines les plus élevées, et qu'elles se sentaient pleines d'admiration et d'enthousiasme pour tout ce qui est sublime et héroïque. Mais comme elles se sont bornées à se remplir l'esprit de belles idées et le cœur de désirs stériles, sans s'attacher assez aux vertus solides, les lumières dont elles sont fières leur vaudront plus de châtiments que de récompenses.

Pour peu que l'âme fervente tombe dans ce travers, il faut lui montrer le danger, lui faire comprendre que le défaut d'humilité a déjà arrêté ses progrès et lui fera perdre bien vite, si elle ne réagit pas, ses dispositions de ferveur.

344. Le désir des souffrances est certes fort louable, *pourvu qu'il soit joint à une humilité sincère.* Les âmes vraiment vertueuses, comprenant le prix de la croix, désirent sincèrement n'être pas un jour sans souffrir quelque chose pour leur Dieu; elles Le remercient à chacune des épreuves qui leur arrive, elles s'imposent une vie de sacrifices, ajoutant toujours des immolations volontaires à celles que la Providence leur ménage; elles acceptent à l'avance et offrent pour le bien de l'Église et des âmes ce qu'il plaira à Dieu de leur envoyer. Mais elles ne perdent pas de vue leur misère; en se résignant aux épreuves à venir elles savent que Dieu mesure ses coups aux forces de ses enfants et ne désirent que des souffrances proportionnées à leur faiblesse, elles ne demandent pas à être traitées par Lui en âmes fortes et héroïques. Aussi elles ne se grossissent pas leurs peines, elles ne sont pas sans cesse à chercher près des créatures appui et consolation Elles s'appliquent à penser aux souffrances de Jésus plus qu'à leurs propres souffrances et elles se disent que tout ce qu'elles endurent pour Lui est fort peu de chose auprès de ce qu'Il a souffert pour elles.

§ 2. — *Nécessité du parfait renoncement*

345. *Pauci inveniuntur contemplativi*, dit l'auteur de l'*Imitation*, *quia pauci sciunt se a perituris creaturis ad plenum sequestrare.* — On trouve peu de contemplatifs parce que peu savent se séparer entièrement des créatures et des choses périssables.

(L. III, ch. XXXI.) — Le grand obstacle à la contemplation, est-il dit dans le même chapitre, c'est qu'on s'arrête à ce qu'il y a d'extérieur et de sensible et *que l'on s'occupe peu de se mortifier véritablement : magnum impedimentum quia.... parum de perfecta mortificatione habetur.*

Aussi ce détachement parfait est-il l'un des principes sur lesquels insiste le plus souvent l'auteur de cet admirable livre; et non seulement ce pieux auteur, mais tous les docteurs ascétiques déclarent qu'il n'y a qu'un moyen d'amener une âme à la contemplation, c'est de lui faire pratiquer le renoncement véritable.

346. Écoutons sur ce point saint Jean de la Croix, expliquant admirablement comment ce renoncement universel est nécessaire et en quoi il consiste :

« L'état d'union divine consiste dans la transformation tout entière de l'âme en la volonté de Dieu, de telle sorte qu'au lieu de deux volontés il n'y en a plus qu'une seule, qui est celle de Dieu en nous et de nous en Dieu. Or, s'il se glissait dans la volonté quelque désir *délibéré* auquel Dieu n'eût pas de part, l'union cesserait aussitôt. D'où il est clair qu'*un état aussi parfait exige de l'âme un entier renoncement à toute volonté propre et à tout désir particulier, pour si insignifiant qu'on le suppose.* Il faut qu'une imperfection, dès qu'elle est aperçue, soit aussitôt rejetée, et que l'âme en vienne à cet état de liberté et de possession d'elle-même, qui lui permette de réprimer les premiers mouvements dès qu'ils se présentent...

« Cependant il arrivera bien souvent à l'âme de tomber en des imperfections, en des fautes vénielles et dans des actes purement naturels, sans y faire attention, ou sans avoir assez de présence d'esprit pour les éviter. Ce sont de semblables fautes où la volonté a si peu de part qu'il est écrit que le juste tombe sept fois et se relève. Mais toute affection *délibérée*, tout désir pleinement reconnu et consenti, quelque minime qu'en soit l'objet, tant qu'il n'est pas réprimé, est un obstacle à l'union.

« J'entends parler ici de l'habitude et non des actes passagers d'un tel appétit qui n'offrent pas un si grand obstacle, bien qu'il faille s'appliquer à les prévenir. Mais certaines habitudes d'imperfections volontaires qu'on ne cherche pas à détruire,

empêchent non seulement l'union divine mais toute espèce de progrès, par exemple, la coutume de parler beaucoup, quelque petit attachement que l'on ne veut pas surmonter tout à fait pour un objet quelconque, une personne, un vêtement, un livre, tel genre de nourriture, le désir d'apprendre des nouvelles, de voir, de se distraire dans les conversations humaines [1]. Une seule de ces imperfections, si elle est habituelle, cause à l'âme un grand dommage, bien plus que certains désordres passagers, plus graves en apparence, mais moins volontaires. Qu'importe qu'un oiseau soit attaché par un simple fil ou par une corde; quelque faible que soit le lien, s'il n'est rompu, l'oiseau ne pourra prendre son vol. Ainsi l'âme, retenue par quelque attache, quelles que soient d'ailleurs les vertus qu'elle possède, ne peut arriver à la sainte liberté de l'état d'union. » (*Montée du Carmel*, l. I, ch. XI.)

347. Sans doute cette abnégation universelle n'est pas nécessaire pour que Dieu, de temps à autre, accorde la faveur de quelque oraison contemplative. Saint François de Sales, nous l'avons vu au chapitre précédent (nº 341) le déclare formellement. Dans un autre passage que nous avons également cité (*Amour de Dieu*, l. X, ch. IV.) parlant de ces âmes qui « aiment voirement trop ardemment et avec superfluité, mais qui n'aiment point les superfluités, ains seulement ce qu'il faut aimer », il ajoute : « Et pour cela *elles jouissent du lit nuptial du Salomon céleste, c'est-à-dire des unions, des recueillements et des repos amoureux* dont il a été parlé aux livres V et VI, mais elles n'en jouissent pas en qualité d'épouses, parce que la superfluité avec laquelle elles affectionnent les choses bonnes *fait qu'elles n'entrent pas fort souvent en ces divines unions* de l'Époux, étant occupées et diverties pour aimer hors de Lui et sans Lui ce qu'elles ne doivent aimer qu'en Lui et pour Lui. »

Quand l'âme sera parfaitement renoncée, elle sera dans la vraie vie unitive, et la contemplation lui deviendra bien plus habituelle; élevée au rang d'épouse du divin Maître, elle recevra bien plus fréquemment les marques de sa tendresse.

Le renoncement universel, tel est donc le but à atteindre; or,

[1] « La simple attache à une pensée inutile, a dit saint François de Sales, empêche l'âme d'arriver à la perfection. » (*Entretiens*, VIII).

deux choses y amènent : 1° le travail de l'âme ; 2° l'action divine purificatrice qui consiste dans les aridités et les épreuves ménagées par la Providence.

§ 3. — *Travail de l'âme pour acquérir le renoncement*

348. C'est ce que saint Jean de la Croix appelle *nuit active des puissances de l'âme.*

Ce travail consiste à « examiner sans cesse les quatre principales passions du cœur humain, voir où elles tendent et ce qu'elles recherchent, et faire une continuelle étude de les transférer en Dieu. » (Surin, *Amour de Dieu*, l. I, ch. VII.) Ces quatre passions principales que, d'après saint Jean de la Croix (*Montée du Carmel*, l. I, ch. XIII), on doit s'appliquer sans cesse à mortifier, sont « la joie, l'espérance, la crainte, la douleur ». Et, en effet, ces passions de l'âme, ces mouvements du cœur humain sont causés ou par des *biens présents* dont on jouit, c'est la *joie ;* ou par des *biens absents* auxquels on aspire, c'est le *désir ou l'espérance ;* ou par des *maux présents* qui engendrent *la douleur ;* ou par des *maux absents* que l'on redoute, c'est *la crainte.* Or il faut s'établir dans la disposition de renoncer à tous les biens qui ne sont pas surnaturels et d'accepter tous les maux qui ne nuisent pas à l'âme.

Il faut donc s'étudier : 1° à ne point chercher de joie, de satisfaction volontaire et délibérée en dehors de Dieu ; 2° à ne s'arrêter à aucune espérance, aucun désir d'un bien purement sensible et naturel. « Sitôt qu'une âme qui s'est délaissée au bon plaisir de Dieu aperçoit en soi quelque volonté, dit saint François de Sales, elle la fait incontinent mourir en la volonté de Dieu » (*Entretien de la confiance*) ; 3° à rejeter loin de soi toute crainte qui ne serait pas inspirée par une considération de foi ; 4° enfin à ne jamais se laisser aller à la peine et au chagrin, si ce n'est pour des motifs concernant la gloire de Dieu ou des intérêts surnaturels.

Ainsi donc, quand une âme paraît bien avancée dans la vie illuminative, remplie d'amour pour Jésus souffrant, ou de zèle pour la gloire de Dieu, adonnée déjà à la pratique de la mortifi-

cation, il faut lui proposer ce renoncement universel; ce sera le plus sûr moyen de lui faire faire de grands progrès [1].

§ 4. — *Renoncement passif. Action divine purificatrice*

349. Quel que soit le travail de l'âme pour arriver à cette abnégation parfaite, elle ne pourrait y parvenir par ses seuls efforts. « Pour tant que le commençant s'exerce, dit saint Jean de la Croix, à mortifier en lui ses attraits, il ne peut ni totalement ni même notablement y réussir, si Dieu n'y met Lui-même la main par la purification de la nuit obscure. » (*Nuit obscure*, I, 7.)

Pour amener l'âme à se purifier plus complètement, à se dépouiller d'elle-même et de toutes ses affections naturelles, Dieu permettra qu'elle passe par des peines, des tentations, des aridités, par des épreuves de tout genre.

La conduite à tenir alors se résume en ces deux mots : soumission amoureuse à la volonté de Dieu et fidélité absolue dans son service.

350. D'abord, *il est très important que les âmes ne regardent pas cet état purifiant comme mauvais.* Souvent elles se tourmentent et s'inquiètent, elles se figurent que c'est une punition de Dieu, surtout quand elles sont en proie aux tentations et aux sécheresses; dans ce cas elles se laissent aller à la tristesse, à la terreur, et de là au découragement il n'y a qu'un pas.

« Saint Pierre, dit l'Écriture, voyant l'orage qui était très impétueux, eut peur; et tout aussitôt qu'il eut peur, il commença à s'enfoncer et noyer, dont il cria : O Seigneur, sauvez-moi. Et Notre-Seigneur le prit à la main et lui dit : Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté? Voyez ce saint Apôtre, il marche pied sec sur les eaux; les vagues et les vents ne sauraient le faire enfoncer; mais la peur du vent et des vagues le fait perdre, si son Maître ne l'échappe. La peur est un plus grand mal que le

[1] Pour mettre cette doctrine à la portée des âmes ferventes, nous avons, dans une petite brochure, réuni des textes des saints auteurs qui démontrent cette nécessité du parfait renoncement, et expliqué, d'après saint Jean de la Croix, comment il doit être pratiqué.

Le secret de l'amour divin ou le parfait renoncement. — Angers, librairie Richou, frères; Paris, Amat.

mal », etc. (*Lettre* de saint François de Sales à sainte Chantal, du 6 août 1606.)

351. Il faut donc recommander à ces âmes de ne rien craindre et de s'abandonner entièrement entre les mains de Dieu sans se demander par quelle voie Il les mène et pourquoi Il les éprouve.

« Souvenez-vous de deux choses : l'une que les enfants d'Israël furent quarante ans parmi les déserts, avant que d'arriver dans la terre du séjour qui leur était promis; et néanmoins six semaines pouvaient suffire pour tout ce voyage, et à l'aise; et il ne fut pas loisible de s'enquérir pourquoi Dieu leur faisait prendre tant de détours et les conduisait par des chemins si âpres, et tous ceux qui en murmurèrent moururent avant l'arrivée; l'autre, que Moïse, le plus grand ami de Dieu de toute la troupe, mourut sur les frontières de la terre de repos, la voyant de ses yeux et ne pouvant en avoir la jouissance.

« Plût à Dieu que nous regardassions peu à la conduite du chemin que nous frayons et que nous eussions les yeux fixés sur Celui qui nous conduit et sur le bienheureux pays auquel Il nous mène ! Que nous doit-il chaloir si c'est par les déserts ou par les les champs que nous allons, pourvu que Dieu soit avec nous et que nous allions en Paradis. » (Saint François de Sales à sainte Chantal, 18 février 1605.)

« Que nous sommes injustes et dépourvus de bon sens, mon cher Monsieur, écrit de son côté le Vén. Libermann. Un aveugle se confie dans un petit chien qui le conduit partout où il veut, et l'homme suit sans savoir où il va; et nous, misérables que nous sommes, plus aveugles que les aveugles-nés, nous avons un conducteur si grand, si clairvoyant et si plein de tendresse pour nous, et nous ne voulons pas lui laisser la conduite de nos âmes. » (*Lettre* du 30 juin 1838.)

352. Comme l'amour-propre a d'ordinaire une grande part dans ces anxiétés (V. supra, nº 241), et comme, par ailleurs, c'est la destruction de ce défaut que Dieu veut obtenir, le directeur recommandera à l'âme éprouvée de *s'oublier elle-même et de penser davantage à Jésus.* « Mon Dieu, devra-t-elle dire souvent dans ses oraisons, trouvez des cœurs qui puissent vous aimer, ce sera pour moi une consolation dans mon impuissance, si d'autres vous rendent l'amour qui vous est dû. Oui, mon Dieu, ce que je vous demande par dessus tout, c'est que votre nom

soit glorifié, c'est que vous régniez sur tous les cœurs, c'est que votre volonté s'accomplisse en tout et toujours. »

353. Pour mieux encourager les âmes, il est bon de leur rappeler que les desseins de Dieu, dans ces épreuves, sont des desseins de bonté et de miséricorde, et leur faire envisager, non comme un châtiment, mais plutôt comme une faveur, sans laquelle on n'arriverait pas à la vraie sainteté, cet état de délaissement, de privations et de nudité.

Ainsi avait fait saint François de Sales annonçant à sainte Chantal, au début de sa direction (24 juin 1604), les épreuves qu'elle allait subir. « Vous aurez des contradictions et amertumes : les tranchées et convulsions de l'enfantement spirituel ne sont pas moindres que celles du corporel ; vous avez essuyé les unes et les autres. Je me suis souventes fois animé parmi mes petites difficultés, par les paroles de notre doux Sauveur qui dit : La femme, quand elle enfante, a une grande détresse ; mais après l'enfantement elle oublie le mal passé, parce qu'un enfant lui est né (*Joan.*, XVI, 21.) Je pense qu'elles vous consoleront aussi, si vous les considérez et répétez souvent. Nos âmes doivent enfanter, non pas hors d'elles-mêmes, mais en elles-mêmes, un enfant mâle, le plus doux, gracieux et beau qui se peut désirer ; c'est le bon Jésus qu'il nous faut enfanter et produire en nous-mêmes... Il faut bien souffrir, pour l'enfanter. L'enfant aussi mérite bien qu'on endure pour l'avoir et être sa mère. »

Les prévisions du saint évêque se réalisèrent ; après une première ferveur sensible, vinrent différentes peines d'esprit, embarras, tentations [1], qui affermirent sa pénitente et la firent passer dans un état plus solide, dans une ferveur toute spirituelle. Aussi le bon Saint se dit tout rassuré sur son compte : « Non, de par Dieu, ma très chère fille, non je ne serai point en peine, je ne craindrai point... pour vos impuissances, ni pour le mal qui est dans votre tête... les douleurs de l'enfantement sont passées ; qu'est-ce que je puis craindre de vous à cette heure ? » (*Lettre* du 29 juin 1606.)

Oh ! quel service on rendrait à ces personnes, si on leur inspirait une invincible confiance ; c'est là ce que Dieu attend d'elles : les grâces qu'Il leur a départies avec tant de libéralité

[1] Voir les lettres du 30 août 1605, 7 mars et 16 mars 1606, etc.

Lui donnent bien le droit d'exiger un entier abandon. Il se plaît à mettre leur confiance à l'épreuve, se réservant, si elles sont fidèles, de leur accorder, à l'avenir, des grâces beaucoup plus fortes et plus abondantes que toutes celles qu'elles ont déjà reçues. Qu'elles restent inébranlables dans les plus dures épreuves, qu'elles disent à Dieu comme le saint homme Job : « Même si vous me donnez la mort je continuerai d'espérer en vous. » *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo*, (Job VIII-15). Quand leur cœur sera dilaté par cette confiance sans bornes, elles ne marcheront pas, elles voleront dans la voie de la perfection. *Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum.* (Ps. 118.)

354. Pour les épreuves qui viennent du dehors il faut se comporter comme dans les épreuves intérieures, c'est-à-dire se résigner et s'abandonner à la volonté de Dieu. « Tenez-vous, mon très cher, devant le divin Maître comme une enclume se tient devant le forgeron, ou plutôt comme le fer rouge qu'il tient dans ses tenailles : il frappe dessus à coups redoublés, et le fer prend toutes les formes qu'il veut lui donner. Vous êtes encore comme un fer brut et grossier, âpre, dur et impliable; il faut que Notr-Seigneur vous brise et vous rende souple par les contradictions et les croix. » (Libermann. *Lettre* du 21 août 1842.)

Cette comparaison rappelle celle que rapporte le B. Suzo. « On lit dans la *Vie des Saints Pères* qu'un disciple demandant à son maître ce qu'il fallait faire pour devenir parfait, le maître répondit : Allez dans le cimetière et adressez des compliments et des louanges aux morts et à leurs cendres; vous les maudirez ensuite et vous les accablerez d'injures, et vous verrez si les morts vous répondent et si leurs cendres en sont troublées. Le disciple obéit et revint dire à son maître que les morts n'avaient rien répondu, et que leurs cendres n'avaient pas été plus émues des éloges que des injures. Le maître ajouta : « C'est là la perfection; allez et faites de même. » (*Discours spirituels*, p. 366. Traduction Cartier.)

Les âmes ferventes peuvent comprendre ce langage, la vivacité de leur amour leur rend plus facile cette complète abnégation. On doit même les mener plus loin, en leur insinuant de se réjouir et de bénir Dieu au milieu de leurs peines. Ne manquez

jamais, leur dira-t-on, quand vous recevez une humiliation, ou quand vous êtes frappé de quelque épreuve, de dire aussitôt du fond du cœur : merci, mon Dieu ! Si l'épreuve est plus pénible, récitez de toute votre âme un *Laudate* ou un *Magnificat*, ou même, dans les grandes circonstances, un *Te Deum :* puisque la croix est une grâce, ne convient-il pas de mesurer sa reconnaissance à l'importance du bienfait reçu? « Vous ne savez pas de quoi les anges nous portent envie ; certes de nulle autre chose que de ce que nous pouvons souffrir pour Notre-Seigneur et ils n'ont jamais rien souffert pour lui. » (Saint François de Sales à Mme l'Abbesse du Puits-d'Orbe, septembre 1604.) C'est là le langage de l'amour ; qui aime Dieu véritablement est heureux de souffrir pour Lui.

355. Les souffrances que Dieu envoie à ses enfants sont toujours mesurées à leurs forces ; malheureusement la plupart en aggravent le fardeau : ils y pensent constamment, ils se remettent sans cesse devant les yeux les peines qu'on leur a faites, les injustices dont ils sont victimes, les privations qu'ils doivent s'imposer, les échecs subis, les entraves apportées à leur activité, ainsi ils accroissent leurs peines et se rendent incapables de les supporter. Tout autre est la conduite des âmes prudentes et saintes : si elles se réjouissent de souffrir pour Dieu, elles ne s'arrêtent pas à considérer ce qui les afflige. « Il me semble, écrivait la Vén. Marie de l'Incarnation, que le retranchement des réflexions sur les choses qui sont capables de donner de la peine est absolument nécessaire, d'autant que l'imagination étant frappée, l'esprit, si l'on n'y prend garde, est aussitôt ému, après quoi il n'y a plus de paix ni de tranquillité. Pour vous dire vrai, *depuis trente ans que Dieu m'a fait la grâce de m'attirer à une vie plus intérieure, je n'ai point trouvé de moyen plus puissant pour y faire de grands progrès que ce retranchement universel de réflexions sur les difficultés qui se rencontrent, et sur tout ce qui ne tend point à Dieu ou à la pratique des vertus.* » (*Lettre* à son Fils du 22 octobre 1649.)

356. Mais, pour ces âmes aimantes, l'épreuve d'ordinaire la plus rude vient des tentations qu'elles subissent : la crainte de déplaire à leur Dieu leur cause des angoisses et des peines très profondes. Il faut alors les réconforter et, comme nous l'avons dit déjà, leur apprendre à mépriser ces attaques de l'ennemi.

« Saint François de Sales, écrivait à Bossuet Mme de la Maisonfort, dit que ce n'est point en disputant contre la tentation qu'on s'en délivre le mieux. » — Et Bossuet répondait : « Cette expression de ne point disputer avec la tentation est aussi précise que belle; il n'y a ordinairement qu'à la tenir pour vaincue, sans même la combattre directement, et se retourner tout court à Dieu comme dans une chose résolue, où il n'y a pas à hésiter. »

« Lors même qu'il s'agirait, dit le Bienheureux Albert le Grand, de tentations contre Dieu les plus impies, les plus dégoûtantes, les plus horribles, n'y faites pas seulement attention. Tenez cela pour rien et méprisez-le. Ne vous l'imputez point à vous-même et ne songez même pas à vous former la conscience à ce sujet. L'ennemi ne manquera pas de prendre la fuite, si vous le méprisez ainsi, lui et ses vains fantômes. Car il est orgueilleux au plus haut point, et ne supporte pas de se voir méprisé et dédaigné. Ainsi c'est une chose très certaine que le souverain remède contre ces sortes de tentations, c'est de ne pas le moins du monde s'en préoccuper, pas plus que des mouches qui viennent malgré nous voler devant nos yeux. » (*De l'intime union avec Dieu*, ch. XI. Traduction du P. Rousset.)

L'heure de l'oraison est souvent celle que choisit l'ennemi pour livrer ses assauts, mais à ce moment-là on doit ne le repousser que par le mépris.

C'est le conseil que donne saint Pierre d'Alcantara : « Quant aux pensées importunes qui poursuivent ordinairement celui qui fait oraison, il n'y a qu'à les combattre avec un grand courage et avec persévérance, pourvu qu'on le fasse sans une grande fatigue et sans contention d'esprit, car ce n'est pas *ici l'ouvrage de la force, mais de la grâce et de l'humilité.* C'est pourquoi, dès qu'on se trouvera dans cet état, il faudra se tourner vers Dieu sans scrupule et sans inquiétude, vu qu'*il n'y a pas de notre faute ou qu'il y en a peu*, et lui dire en toute dévotion et humilité, Seigneur, vous voyez ici ce que je suis; que pourrait-on trouver sur une terre que vous avez maudite, que des ronces et des épines? Tel est le fruit qu'elle peut produire, si vous ne la relevez de la malédiction. On reprend ensuite le fil de son sujet, on attend avec patience la visite du Seigneur, qui ne la refuse jamais aux humbles. Que si les pensées inquiétantes

vous reviennent, et que vous y résistiez avec persévérance en faisant tous vos efforts, vous devez vous tenir pour assurés que vous faites plus de progrès par cette résistance que vous n'en feriez par la jouissance de toutes les douceurs de Dieu. » (Saint Pierre d'Alcantara, *Traité de l'oraison*, 2e partie, ch. IV, 2e avis.)

---

357. Nous avons suivi les âmes chrétiennes pas à pas depuis leurs débuts dans la vie spirituelle jusqu'au seuil de la vie unitive. Les progrès ne sont pas uniformes chez toutes. Dieu, qui est libre de ses dons, les répartit dans des mesures différentes; des obstacles, qu'il ne juge pas à propos de lever, s'opposent parfois à ses desseins de miséricorde; du côté de l'âme elle-même ,la coopération peut être plus ou moins généreuse.

La fidélité à la grâce, c'est là surtout ce qui doit être l'objet de nos examens et de nos réflexions : la part laissée à la créature, dans l'affaire de sa sanctification, est assez grande pour qu'elle ne doive s'en prendre qu'à elle-même si elle demeure dans la médiocrité. Qui pourrait dire où s'arrêteraient les libéralités de Dieu, si l'on repondait toujours à ses avances? Aurais-je reçu moins de grâces que cette âme sainte dont la vertu m'étonne et me ravit, si je n'avais pas abusé des secours que Dieu m'avait offerts?

Tout profite, dit saint Paul, à ceux qui aiment Dieu : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum*, et saint Augustin n'a pas craint d'ajouter ; *etiam peccata*. Oui, les fautes mêmes qui leur échappent leur sont une occasion de multiplier les actes d'humilité, de contrition et d'amour; les assauts du démon rendent leurs prières plus ardentes, leur confiance plus méritoire, leurs efforts plus sanctifiants; les peines et les épreuves les détachent des créatures et les unissent plus intimement à leur Dieu; les lumières dont Il les gratifie accroissent leur charité.

Trop souvent l'âme manque à la grâce, mais la grâce ne fait jamais défaut à l'âme. Nous le verrons clairement au jour où nous sera révélée l'histoire des bontés de Dieu à notre égard, et celle de nos propres infidélités; nous constaterons comment, pour nous, se sera vérifiée à la lettre la parole du Saint-Esprit : *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra*, c'était la volonté de Dieu que vous fussiez saints.

APPENDICE

Excelsius !

358. Cher lecteur, qui jusqu'à ce moment nous avez fidèlement suivi, vous arrêterez-vous ici? Quelques-uns, nous dit-on, se contentent d'étudier les degrés inférieurs de la vie spirituelle, et tout en jetant un regard d'admiration sur les âmes qui gravissent les sommets de la vertu, ils renoncent à les suivre. La doctrine qu'il nous reste à exposer leur paraît trop élevée, les vertus que nous allons décrire, les conseils que nous donnerons leur semblent au-dessus de leur portée; ils ne se croient pas appelés à vivre sur les hauteurs, ils n'aspirent pas à la perfection.

Oh ! si vous compreniez combien Dieu la désire pour vous, cette perfection qui vous effraie, vous seriez moins pusillanime; votre courage s'enflammerait et vous vous appliqueriez avec une sainte ardeur à connaître les moyens de l'atteindre.

Dieu a faim de votre amour : l'amour est son aliment ,l'amour est sa vie; Il n'a créé des êtres intelligents que pour cueillir en eux une riche moisson d'amour. Ce Dieu infini, Il semble s'abaisser pour quêter notre amour : ton cœur, mon enfant, donne-le moi, nous dit-Il : *præbe, fili, cor tuum mihi.* (Prov. XXIII, 26.) Pour mieux nous attendrir, Il proteste Lui-même de son amour inlassable : « Une mère peut-elle oublier son enfant, et n'avoir pas pitié de celui qu'elle a engendré; quand même elle l'oublierait, moi je ne vous oublierai pas. » (Isaïe, XLIV, 15.) Il nous fait un commandement rigoureux de l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit, de toutes nos forces. Et que de preuves d'amour Il nous a données : « Il nous a tant aimés qu'Il nous a donné son Fils unique. » (Jean, III, 16.) Et Lui, ce divin Fils, n'a-t-Il pas porté l'amour jusqu'à la dernière extrémité? *In finem dilexit eos.*

Or, la perfection c'est l'amour dans son développement normal, c'est l'amour vraiment digne de ce nom. Elle vous semble trop haute. Jésus ne la trouve pas trop haute, Lui qui a

dit : *Perfecti estote :* Soyez parfaits. Il ne la trouve pas trop haute pour des âmes qu'Il nourrit de sa chair et de son sang. Que pense-t-Il quand Il vous voit approcher de la Table sainte, content de votre médiocrité, résigné à ne jamais l'aimer ici-bas d'un amour parfait? Et si le don de l'Eucharistie n'excite pas votre générosité, s'il ne suffit pas à vous faire aspirer aux degrés les plus élevés de la vertu, regardez le Calvaire et vous comprendrez que ce n'était pas pour que vous restiez une âme imparfaite que Jésus a tant souffert.

359. Lecteur pusillanime, laissez-nous vous parler des souffrances de Jésus, et vous nous direz si vous persistez à vouloir vous contenter d'une vertu commune, si vous ne rougissez pas de récompenser si mal de son amour le doux Sauveur.

Quand vous ne pouvez vous dérober à la souffrance vous cherchez du moins à la diminuer; Jésus qui aurait pu prier son Père céleste et obtenir de Lui des légions d'anges, Jésus, qui d'un mot renversait ses ennemis au jardin des Olives, non seulement n'a pas repoussé la douleur, mais Il s'est comme appliqué à en subir toutes les aggravations; Il lui a ouvert toutes grandes les portes de son cœur, afin qu'elle y pénétrât dans toute sa plénitude, et qu'elle y accomplît sans obstacle son œuvre d'expiation. Son âme humaine avait été faite plus intelligente que toutes les autres âmes et tous les esprits angéliques : Il mit toute la puissance de son regard intellectuel à considérer tous les péchés des hommes, présents, passés et à venir et à en sonder toute la malice. Chrétiens, qui repoussez trop souvent le souvenir humiliant de vos fautes, souvenez-vous que Jésus n'a pas voulu en détourner les yeux à Gethsémani.

Son cœur avait une puissance d'affection supérieure à celle de toutes les créatures; Jésus réveilla tout cet amour ou plutôt Il se livra à toutes les ardeurs de sa tendresse et pour son Père céleste et pour les hommes, ses frères; alors fixant son regard et sur les offenses faites à son Père et sur les maux causés aux âmes par le péché, Il excita dans son cœur une douleur sans borne. La peine qu'Il ressentit en considérant son Père méconnu, insolemment outragé par tant de créatures qui Lui doivent tout, ne sera jamais comprise par aucune âme humaine. Quant aux maux causés par le péché, peines temporelles, privations de

grâces, souffrances, hélas, éternelles pour un grand nombre, comme chacun des membres de la famille humaine Lui était immensément cher, le Cœur de Jésus éprouva autant de tortures différentes qu'il s'était rencontré déjà, et que dans toute la suite des âges, il devait se rencontrer de pécheurs sur la terre. Pour recourir à la comparaison que donna Jésus Lui-même à la Bienheureuse Varani, supposez, cher lecteur, que vous eussiez mille pieds, mille mains et ainsi de tous les organes de votre corps, et que tous fussent torturés à la fois par des tourments aussi atroces que variés, ce supplice ne vous paraîtrait-il pas intolérable? Eh bien, disait Jésus à la Bienheureuse : « Je suis le chef d'un corps dont tous les chrétiens sont les membres, et dont la plupart me furent, me sont et me seront arrachés par le péché mortel » et parmi eux combien arrachés pour toujours !

360. Et dans toutes ces douleurs le doux Jésus n'a pas de consolateur. Il est seul, abandonné de tous. Il n'a pas permis à sa sainte Mère de le suivre à Gethsémani; Il a fait appel à ses disciples préférés, mais ils dorment, ils ne peuvent veiller une heure avec Lui. Et son délaissement sera plus dur encore dans quelques heures, quand ses apôtres auront fui, quand Pierre l'aura renié, quand, vers la fin de cette horrible nuit, les valets fatigués de blasphémer, de l'insulter, de Le frapper, Le laisseront quelque temps à Lui-même, en attendant le retour de Caïphe et des Sanhédrites; Il sera seul, sans ami, sans soutien; ceux qui, quatre jours auparavant, lui chantaient l'*Hosanna* ne sont plus là pour Le consoler, et Il sait que bientôt ils viendront, mais pour crier le *crucifigatur.*

Etre abandonné des hommes ne serait rien, s'Il sentait Dieu avec Lui, mais ce suprême délaissement, le sentiment de l'abandon de Dieu, Il veut l'endurer aussi, et Il l'endurera jusqu'au dernier soupir, puisque c'est au moment d'expirer qu'Il pousse sa plainte déchirante : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?

Douleurs de l'âme, douleurs du corps, aucune ne Lui a manqué; son corps est en lambeaux. Ce que le prophète a dit de l'état moral du peuple de Dieu : *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas :* depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête il ne reste rien qui soit sans blessure, est vrai à la lettre de la victime qui a pris sur elle les péchés du peuple.

dit : *Perfecti estote :* Soyez parfaits. Il ne la trouve pas trop haute pour des âmes qu'Il nourrit de sa chair et de son sang. Que pense-t-Il quand Il vous voit approcher de la Table sainte, content de votre médiocrité, résigné à ne jamais l'aimer ici-bas d'un amour parfait? Et si le don de l'Eucharistie n'excite pas votre générosité, s'il ne suffit pas à vous faire aspirer aux degrés les plus élevés de la vertu, regardez le Calvaire et vous comprendrez que ce n'était pas pour que vous restiez une âme imparfaite que Jésus a tant souffert.

359. Lecteur pusillanime, laissez-nous vous parler des souffrances de Jésus, et vous nous direz si vous persistez à vouloir vous contenter d'une vertu commune, si vous ne rougissez pas de récompenser si mal de son amour le doux Sauveur.

Quand vous ne pouvez vous dérober à la souffrance vous cherchez du moins à la diminuer; Jésus qui aurait pu prier son Père céleste et obtenir de Lui des légions d'anges, Jésus, qui d'un mot renversait ses ennemis au jardin des Olives, non seulement n'a pas repoussé la douleur, mais Il s'est comme appliqué à en subir toutes les aggravations; Il lui a ouvert toutes grandes les portes de son cœur, afin qu'elle y pénétrât dans toute sa plénitude, et qu'elle y accomplît sans obstacle son œuvre d'expiation. Son âme humaine avait été faite plus intelligente que toutes les autres âmes et tous les esprits angéliques : Il mit toute la puissance de son regard intellectuel à considérer tous les péchés des hommes, présents, passés et à venir et à en sonder toute la malice. Chrétiens, qui repoussez trop souvent le souvenir humiliant de vos fautes, souvenez-vous que Jésus n'a pas voulu en détourner les yeux à Gethsémani.

Son cœur avait une puissance d'affection supérieure à celle de toutes les créatures; Jésus réveilla tout cet amour ou plutôt Il se livra à toutes les ardeurs de sa tendresse et pour son Père céleste et pour les hommes, ses frères; alors fixant son regard et sur les offenses faites à son Père et sur les maux causés aux âmes par le péché, Il excita dans son cœur une douleur sans borne. La peine qu'Il ressentit en considérant son Père méconnu, insolemment outragé par tant de créatures qui Lui doivent tout, ne sera jamais comprise par aucune âme humaine. Quant aux maux causés par le péché, peines temporelles, privations de

grâces, souffrances, hélas, éternelles pour un grand nombre, comme chacun des membres de la famille humaine Lui était immensément cher, le Cœur de Jésus éprouva autant de tortures différentes qu'il s'était rencontré déjà, et que dans toute la suite des âges, il devait se rencontrer de pécheurs sur la terre. Pour recourir à la comparaison que donna Jésus Lui-même à la Bienheureuse Varani, supposez, cher lecteur, que vous eussiez mille pieds, mille mains et ainsi de tous les organes de votre corps, et que tous fussent torturés à la fois par des tourments aussi atroces que variés, ce supplice ne vous paraîtrait-il pas intolérable? Eh bien, disait Jésus à la Bienheureuse : « Je suis le chef d'un corps dont tous les chrétiens sont les membres, et dont la plupart me furent, me sont et me seront arrachés par le péché mortel » et parmi eux combien arrachés pour toujours !

360. Et dans toutes ces douleurs le doux Jésus n'a pas de consolateur. Il est seul, abandonné de tous. Il n'a pas permis à sa sainte Mère de le suivre à Gethsémani; Il a fait appel à ses disciples préférés, mais ils dorment, ils ne peuvent veiller une heure avec Lui. Et son délaissement sera plus dur encore dans quelques heures, quand ses apôtres auront fui, quand Pierre l'aura renié, quand, vers la fin de cette horrible nuit, les valets fatigués de blasphémer, de l'insulter, de Le frapper, Le laisseront quelque temps à Lui-même, en attendant le retour de Caïphe et des Sanhédrites; Il sera seul, sans ami, sans soutien; ceux qui, quatre jours auparavant, lui chantaient l'*Hosanna* ne sont plus là pour Le consoler, et Il sait que bientôt ils viendront, mais pour crier le *crucifigatur*.

Etre abandonné des hommes ne serait rien, s'Il sentait Dieu avec Lui, mais ce suprême délaissement, le sentiment de l'abandon de Dieu, Il veut l'endurer aussi, et Il l'endurera jusqu'au dernier soupir, puisque c'est au moment d'expirer qu'Il pousse sa plainte déchirante : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?

Douleurs de l'âme, douleurs du corps, aucune ne Lui a manqué; son corps est en lambeaux. Ce que le prophète a dit de l'état moral du peuple de Dieu : *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas :* depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête il ne reste rien qui soit sans blessure, est vrai à la lettre de la victime qui a pris sur elle les péchés du peuple.

Des échappés de l'enfer assouvissent sur Lui leur fureur; à la flagellation, les coups succèdent aux coups, et les bourreaux se relèvent fatigués de frapper avant que Jésus soit fatigué de souffrir. Puis, ils enfoncent dans sa tête cette affreuse couronne d'épines à laquelle on ne peut songer sans frémir.

361. Voilà comment Il est traité le Fils de Dieu, Celui dont la majesté remplit le ciel d'admiration, Celui dont la puissance a d'un mot tiré l'univers du néant, l'éternel, la sagesse sans borne, l'amour infini !

Oh oui, l'amour ! Si les autres attributs sont voilés dans la passion, celui-là éclate à tous les yeux. Son amour, Jésus le prouve par sa patience, Il le prouve en laissant vivre ses bourreaux, en priant son Père de leur pardonner, en touchant le cœur du larron. Il enveloppe donc tous les hommes dans son amour : ne se laisse-t-Il pas baiser par Judas, ne l'appelle-t-il pas son ami? Il veut couvrir de sa bonté l'ingratitude du traître; Il veut submerger dans l'océan de son amour, de ses mérites, de ses expiations les péchés des plus grands criminels. Ceux qui ne Lui résisteront pas obstinément, Il les purifiera dans ses larmes et dans son sang, Il les transfigurera par sa grâce, et dans les siècles sans fin ils seront avec Lui inondés de gloire, de sainteté, de bonheur.

Voilà les pensées qui Le soutiennent, ce doux Sauveur. Et vous croyez, cher lecteur, qu'à ce moment, considérant votre âme, Il n'a pas ambitionné pour elle une grande perfection ici-bas, et là-haut, pour les siècles des siècles, une gloire éclatante, un bonheur immense !

Non, si vous n'atteignez pas un haut degré de vertu, vous qu'Il a déjà appelé à une vie de piété, vous qui connaissez si bien son amour, qui comprenez combien seront enivrantes les joies du ciel pour les cœurs vaillants, si vous restez dans le terre-à-terre, la faute n'en est qu'à vous. Nous ne supposons pas que vous soyez du nombre de ces âmes qu'Il a choisies pour ses épouses, moins encore du nombre de ceux qu'Il a faits ses continuateurs, ses ministres sur la terre, car si, honoré de telles dignités, vous n'aspiriez pas à la perfection, vous seriez inexcusable.

362. Pourquoi donc reculez-vous? Les sacrifices qu'exige la perfection vous semblent trop durs. Eh bien, VENEZ SOUVENT

PRÈS DE JÉSUS CRUCIFIÉ; vous puiserez là un courage indomptable. Quiconque fréquente assidûment le Calvaire voit grandir sa générosité; aucun obstacle ne peut l'arrêter.

Vous aimez trop vos aises peut-être; vous ne pouvez vous résoudre à traiter sans ménagements votre chair de péché : en voyant ce que Jésus a fait de son corps, vous triompherez de votre sensualité et vous ne redouterez plus la pénitence. Vous ne pouvez accepter les humiliations, les reproches, les mépris, l'oubli, les paroles dures, les railleries, les calomnies; vous désirez être estimé, aimé, loué, honoré, consulté, approuvé. Voyez Jésus souffrant : est-Il estimé, recherché, approuvé, honoré? Judas, les bourreaux, le peuple, les lettrés, les riches, les prêtres, Hérode, Le méprisent, Le raillent, L'outragent, Le blasphèment. Vous ne pouvez vaincre vos antipathies, pardonner à cette personne qui vous fait souffrir : suivez Jésus à Gethsémani, au prétoire, au Golgotha et rappelez-vous que le souvenir de cette personne, *dont les défauts pourtant Le blessent plus que vous*, ne l'a pas quitté, et qu'Il s'est réjoui de souffrir pour elle.

Devenez donc, cher lecteur, un habitué du Calvaire et bientôt vous brûlerez du désir de rendre au Cœur de Jésus amour pour amour; loin de redouter les hauteurs de la perfection, vous y aspirerez de toute l'ardeur de votre âme et Jésus bénira vos efforts. Une âme parfaite de plus, une âme embrasée de l'amour divin, ce sera pour Dieu une grande gloire, pour le Cœur de Jésus une vive joie, pour l'Église une force et un appui et pour vous-même le plus enviable de tous les biens !

TABLE DES MATIÈRES

Approbation de S. G. Mgr Mathieu, évêque d'Angers..... 5
Lettre de S. G. Mgr Gilbert, évêque du Mans, a l'Auteur... 6
Préface 7

PRÉLIMINAIRES

Chapitre premier. — Les pécheurs :

§ 1. L'endurcissement 11
§ 2. Causes de l'endurcissement 12
§ 3. Obstacles aux progrès du mal..... 14
§ 4. Les divers degrés de l'endurcissement..... 16
§ 5. Conduite à tenir envers les pécheurs 19

Chapitre II. — Les âmes dissipées et sensuelles, leur vie purement naturelle :

§ 1. Dispositions de ces âmes..... 24
§ 2. Comment on peut inspirer à ces âmes de meilleures dispositions 27

VIE PURGATIVE

Note préliminaire 31

LIVRE PREMIER

Premier degré. Les âmes croyantes

Chapitre premier. — Portrait des âmes croyantes :

§ 1. Doctrine de sainte Thérèse et du B. Suzo..... 33
§ 2. Pratiques religieuses, dispositions intimes, conduite extérieure des âmes du premier degré 35

Chapitre II. — Direction des âmes du premier degré :

Article premier. — Règles générales :

§ 1. Comment on doit éclairer ces âmes..... 39
§ 2. Il faut habituer ces âmes à vivre chrétiennement..... 41

Article II. — Règles particulières aux différentes classes de commençants :

§ 1. Les âmes attiédies..... 46
§ 2. Les âmes attardées..... 49
§ 3. Les débutants. Les enfants..... 49

LIVRE II

Deuxième degré. Les bonnes âmes

CHAPITRE PREMIER. — Portrait des âmes du deuxième degré :

§ 1. Doctrine de sainte Thérèse 57
§ 2. Caractères distinctifs de cette seconde demeure 58
§ 3. Comment les âmes de ce deuxième degré peuvent déchoir ou rester stationnaires 61

CHAPITRE II. — Direction des âmes du deuxième degré :

Article premier. — Quelques principes généraux sur la direction : 65
§ 1. La direction doit être paternelle 66
§ 2. La direction doit être ferme 73
§ 3. La direction doit être toute surnaturelle 74
§ 4. La direction doit être pratique 76
§ 5. Devoirs des dirigés envers leur père spirituel 78

Article II. — Règles particulières de direction pour les âmes du deuxième degré :

Il faut les éclairer davantage 79

Formation de ces âmes à une vie plus foncièrement chrétienne :

§ 1. Prière 80
§ 2. Sanctification des actions ordinaires 81
§ 3. Renoncement. Lutte contre le péché. Défaut dominant, etc. 83
§ 4. Fréquentation des sacrements 96

Article III. — Résumé des moyens de direction convenant aux âmes de ce deuxième degré 99

CHAPITRE III. — De l'Oraison :

Article premier. — De l'Oraison en général :

§ 1. Son importance 101
§ 2. Définition de l'oraison. Ses diverses espèces 106

Article II. — De l'Oraison discursive :

§ 1. Définition de l'Oraison discursive 108
§ 2. Méthode d'Oraison discursive 109
§ 3. Moyens pratiques pour amener les âmes à la méditation .. 119
§ 4. Sujets, lieu, posture, temps, durée de la méditation 122

VIE ILLUMINATIVE

NOTE PRÉLIMINAIRE 127

LIVRE III

Troisième degré. Les âmes pieuses

Première partie. — Les phases de la piété

Chapitre premier. — Comment l'âme parvient à la vie illuminative :

§ 1. Les consolations sensibles 129
§ 2. Nature de ces jouissances spirituelles 131
§ 3. Durée de cet état de jouissances 138

Chapitre II. — La piété naissante :

§ 1. Fruits produits dans l'âme par les consolations sensibles .. 140
§ 2. Défauts et imperfections des âmes pieuses 142

Chapitre III. — Piété aride :

§ 1. Diminution des faveurs sensibles 148
§ 2. Défauts de ceux qui supportent mal l'épreuve des sécheresses 152
§ 3. Défauts provenant du tempérament 159

Chapitre IV. — Comment on déchoit de cet état de piété 163

Deuxième partie. — Direction des ames pieuses

Chapitre premier. — Recueillement 165

Chapitre II. — Renoncement :

§ 1. Mortification 174
§ 2. Patience 180

Chapitre III. — Humilité :

I. Comment on doit recommander l'humilité 184
II. Pratique de l'humilité 188

Chapitre IV. — Probations sur diverses vertus 190

Chapitre V. — Discernement des esprits :

Remarques préliminaires 204

Article premier. — Marques de l'esprit diabolique 206

Article II. — Marques de l'esprit humain :

§ 1. Les mouvements bons mais purement raisonnables 211
§ 2. L'empressement 212
§ 3. Les scrupules 218

Article III. — Marques de l'inspiration divine :

§ 1. L'inspiration divine en général 221
§ 2. La vocation 229

Troisième partie. — Oraison affective

Chapitre premier. — Description de cette oraison :

§ 1. Enseignement des auteurs sur l'oraison affective..... 239
§ 2. Caractères distinctifs de l'oraison affective..... 242
§ 3. Les sentiments affectifs sont plus ou moins intenses..... 244

Chapitre II. — Règles pratiques de l'oraison affective :

§ 1. Préparation 248
§ 2. Corps de l'oraison..... 249

Chapitre III. — A quelles âmes convient l'oraison affective..... 252

Chapitre IV. — Difficultés qui se rencontrent dans la pratique de l'oraison affective :

§ 1. Causes des sécheresses. Conduite à tenir dans les sécheresses 256
§ 2. Quelles sont les âmes plus exposées aux sécheresses..... 258
§ 3. La mortification, remède aux sécheresses. Sa nécessité pour les âmes d'oraison..... 259

LIVRE IV

Quatrième degré. La ferveur

Chapitre premier. — Portrait des âmes ferventes :

§ 1. Les âmes ferventes comprennent bien mieux que les âmes pieuses l'abnégation évangélique..... 263
§ 2. Caractère et étendue de la charité des âmes ferventes.... 264
§ 3. Autres vertus des âmes ferventes..... 270
§ 4. Imperfections des âmes ferventes 273

Chapitre II. — Les progrès de l'âme fervente :

§ 1. Comment l'âme a pu s'élever jusqu'à la ferveur..... 278
§ 2. Comment les âmes s'affermissent dans le renoncement. Les deux phases de la ferveur : ferveur sensible, ferveur acquise. La nuit des sens. La pure foi..... 281
§ 3. Comment et pourquoi bien des âmes ne s'élèvent pas plus haut dans la vie spirituelle..... 286

Chapitre III. — Oraison des âmes ferventes..... 291

Chapitre IV. — Direction des âmes ferventes :

§ 1. Pratique du recueillement et des autres vertus..... 298
§ 2. Nécessité du parfait renoncement 299
§ 3. Travail de l'âme pour acquérir le renoncement..... 302
§ 4. Renoncement passif, action divine purificatrice..... 303

APPENDICE

Excelsius ! 311

Angers, imp. G, Grassin, Richou Frères, successeur. — 10-20.

LES DEGRÉS

DE LA

VIE SPIRITUELLE

—

TOME SECOND

Traductions en langues étrangères des ouvrages du même auteur

---

I gradi della vita spirituale. — Traduzione fatta dal Can° Prof. Lucio Daltri. — Libreria Desclée, Piazza Grazioli. Roma.

Los grados de la vida espiritual. — Version castellana del R. Dr D. Francisco de P. Ribas y Servet, Pbro. Imprenta Subirana, Puertaferrissa, 14, Barcelona.

The degrees of the spiritual life, translated by Dom Bede Camm. O. S. B. Washbourne L T D 1, 2. 4 Paternoster Row, London ; Benziger, New-York, Cincinnati and Chicago.

The Way that leads to God. The same booksellers.

Das Geistliche Leben in seinen Entwickelungsstufen ubersetzt von P. A. Schwabe, Priester der Gesellschaft Jesu. — Verlag von N. Disteldorf. Trier. (Trèves).

Der Weg zù Gott, Deutsche Bearbeitung von Prof. Dr Disteldof, Subregens des Priesterseminars zù Trier. Verlag von Disteldorf. Trier.

Das Gottgeeinte beschauliche Leben und die dazu führenden Mittel, ubersetzt von einem Benedictiner. Verlagsbuchandlung « Styria » Gratz und Wien.

AUGUSTE SAUDREAU
CHANOINE HONORAIRE D'ANGERS
PREMIER AUMONIER DE LA MAISON-MÈRE DU BON-PASTEUR

LES DEGRÉS
DE LA
VIE SPIRITUELLE

Méthode pour diriger les âmes suivant leurs progrès dans la vertu

Cinquième édition, revue et augmentée

TOME SECOND

PARIS
CHARLES AMAT
ÉDITEUR
11, rue Cassette (VIe)

ARRAS
BRUNET
ÉDITEUR
32, rue Gambetta

ANGERS
Imp. G. GRASSIN, RICHOU Frères, ÉDITEURS
40, rue du Cornet

1920

VIE UNITIVE

PROLOGUE

Rôle important de la contemplation dans la vie unitive

1. Sainte Thérèse, parvenue à la quatrième Demeure du *Château intérieur*, se met tout de suite à parler de la contemplation et tout ce qu'elle enseigne désormais se rapporte à cet objet. A partir de cet endroit jusqu'à la fin de son livre, la description des divers états d'oraison contemplative occupe une très grande place et forme même comme la trame de l'ouvrage. Nous croyons cette façon de procéder très fondée en raison. Et voici pourquoi :

Pour les débutants (premier et deuxième degré) l'oraison est un des exercices de la journée, d'une durée déterminée, un acte transitoire et accidentel : ils ont besoin de pénibles efforts pour se recueillir; il leur faut suivre une marche méthodique et s'attacher surtout à la méditation. Cet exercice terminé, ils reprennent leurs travaux et il ne leur reste guère de l'oraison que les résolutions qu'ils ont prises; encore ont-ils souvent besoin de certaines industries pour s'en rappeler le souvenir.

Plus tard (troisième et quatrième degré), la volonté étant définitivement gagnée à Dieu, le cœur se remplissant de bons sentiments, l'oraison devient plus affective, exige moins d'efforts et laisse dans l'âme des traces plus marquées. Les sentiments qu'elle a suscités se réveillent spontanément au milieu des occupations du jour; l'âme pousse des cris d'amour, offre à Dieu des désirs, des demandes; ce sont comme des parcelles, des fragments d'oraison. On peut alors dire avec Suarez : Il y a deux sortes d'oraison, l'oraison continue, à laquelle on s'adonne à l'exclusion de toute autre occupation, et l'oraison interrompue : c'est ce que l'on appelle la pratique des oraisons

jaculatoires. Pour les âmes qui en sont rendues là, l'oraison reste encore un exercice particulier; ce n'est pas encore une disposition habituelle.

Mais, pour les chrétiens dont nous allons parler, l'oraison est plus qu'un accident, même fréquent et habituel, dans leur vie; elle en forme comme le *fond*. Sans doute la pensée de Dieu n'occupe pas constamment leur esprit, mais elle se présente si souvent, elle domine si puissamment tous les mouvements de leur âme, ils sont si intimement unis à Dieu, qu'ils vivent vraiment en sa présence, dans une disposition constante de soumission et d'amour, et ils se maintiennent ainsi dans la vie parfaite : *Ambula coram me et esto perfectus.*

L'oraison est l'exercice des facultés intérieures de l'âme se tournant vers Dieu pour Lui rendre ses devoirs et en devenir meilleure. Or, ce n'est pas seulement dans les moments qu'elle donne à l'oraison proprement dite que l'âme parfaite dirige vers Dieu ses facultés intérieures. C'est à toute heure du jour, souvent même en se livrant à des occupations profanes, qu'elle Lui rend ses devoirs et qu'elle attire sur elle, par ses ardents désirs et ses actes d'amour, des grâces de sanctification. Ainsi accomplit-elle aussi parfaitement que possible la recommandation du divin Maître : *oportet semper orare.*

Il suit de là qu'il est impossible de faire comprendre les dispositions intimes des âmes parfaites, si l'on n'explique, avant tout, le genre de leur oraison, la nature de leurs rapports avec Dieu.

Voilà pourquoi, avec la grande Sainte qui nous sert de guide, nous allons commencer le traité de la vie unitive par la description de l'état d'oraison qui lui convient.

Nous aurions même pu, comme elle, traiter de la contemplation au quatrième degré de la vie spirituelle, où elle commence à apparaître. Si nous avons préféré l'ordre que nous suivons, c'est que l'oraison contemplative n'est pas l'état ordinaire des âmes ferventes; elle n'apparaît chez elles que par intervalles, tandis qu'au cinquième degré elle devient bien plus habituelle.

LIVRE V

CINQUIÈME DEGRÉ

LES AMES PARFAITES

PREMIÈRE PARTIE

ORAISON CONTEMPLATIVE

CHAPITRE PREMIER

Le passage de l'état affectif à l'état contemplatif se fait, pour l'ordinaire, par une transition douce et progressive.

2. On s'imagine assez communément — du moins nous avons été nous-même longtemps dans cette croyance — qu'entre l'oraison commune et la contemplation il y a une différence si considérable, un fossé tellement profond que, pour le franchir, pour passer de l'état méditatif à l'état contemplatif, il faut comme une envolée soudaine de l'âme, un souffle impétueux de la grâce, une opération quasi miraculeuse de l'Esprit de Dieu.

Ce que nous avons dit jusqu'ici montre déjà qu'il n'en va point de la sorte, que le sentier qui mène à la contemplation ne franchit pas de précipice, mais s'élève par une pente continue jusqu'à ce haut degré de la vie spirituelle. Mais il n'est pas inutile d'insister et de montrer quel est, sur ce point, l'enseignement des meilleurs auteurs spirituels.

« Dans le commencement, dit Fénelon, la méthode la plus naturelle pour méditer est de prendre un livre, etc... Dans la suite on diminue peu à peu en réflexions et en raisonnements; les sentiments affectueux, les vues touchantes, les désirs augmentent... Le cœur goûte, se nourrit, s'échauffe, s'enflamme, il ne faut qu'un mot pour occuper longtemps. Enfin, l'oraison va toujours croissant par des vues plus simples et plus fixes, en

sorte qu'on n'a plus besoin d'une si grande multitude d'objets et de considérations. On est avec Dieu comme avec un ami. D'abord on a mille choses à dire à son ami, et mille à lui demander; mais, dans la suite, ce détail de conversation s'épuise, sans que le plaisir du commerce puisse s'épuiser. On a tout dit, mais sans se parler; on a plaisir à être ensemble, à se voir, à sentir qu'on est l'un près de l'autre, à se reposer dans le goût d'une douce et pure amitié : on se tait, mais dans ce silence on s'entend. On sait qu'on est d'accord en tout et que les deux cœurs ne font qu'un; l'un se verse sans cesse dans l'autre.

« C'est ainsi que, dans l'oraison, le commerce avec Dieu parvient à une union simple et familière qui est au delà de tout discours. Mais il faut que Dieu fasse uniquement par lui-même cette sorte d'oraison en nous; et rien ne serait plus téméraire ni plus dangereux que de vouloir s'y introduire soi-même. » (*Avis sur la prière et les principaux exercices de piété.*)

Dans un autre de ses ouvrages, le même auteur remarque très justement que la méditation la plus discursive, et à plus forte raison l'oraison affective, renferment souvent certains actes directs, qui sont un mélange et un commencement de contemplation.

D'après ces passages, la contemplation ne serait que la suite et comme la conséquence naturelle des oraisons inférieures. Il faut, il est vrai, l'intervention divine pour faire passer l'âme d'un état à l'autre; mais ici encore le Souverain Maître suit la règle qu'il semble s'être tracée de ne point procéder par changement brusque et inattendu : *Natura non facit saltus.*

3. Fénelon, sur ce point, n'a fait que résumer la doctrine des mystiques, qui admettent comme le cas le plus ordinaire cette transition lente et progressive entre les états inférieurs d'oraison et la contemplation.

Écoutons d'abord Balthasar Alvarez : « C'est par cette méthode (la *méthode commune d'oraison en usage dans la Compagnie de Jésus*) que l'on doit commencer, à moins d'une inspiration spéciale de Notre-Seigneur, et c'est d'elle que naît cet autre mode d'oraison (la *quiétude*), puisque c'est par le moyen de la méditation que l'on acquiert le repos de la contemplation... *On peut initier à cette voie* (l'*oraison de quiétude*) ceux qui se sont exercés pendant plusieurs années dans l'oraison

commune par la méditation et par le raisonnement, *lorsqu'ils sont déjà avancés et disposés pour ce mode* de prier dans un repos intérieur, en présence de Dieu et par voie de contemplation [1]. Il faut leur conseiller, toutefois, de ne pas abandonner entièrement la méditation, mais de diminuer peu à peu le discours. »

4. Sainte Thérèse enseigne que les âmes qui sauront pratiquer l'oraison ordinaire de recueillement, « s'enfermer dans ce petit ciel de l'âme où habite Celui qui a créé le ciel et la terre, qui s'accoutumeront à ne rien regarder au dehors... ne tarderont pas à s'abreuver à la fontaine », c'est-à-dire, suivant le langage figuré de la Sainte, à goûter aux délices de la contemplation. « Elles marchent, ajoute-t-elle, rapidement vers ce terme. » Ainsi, d'après sainte Thérèse, la contemplation est préparée par l'oraison de recueillement et, tôt ou tard, si l'âme est fidèle elle passera de celle-ci à celle-là. « Habituée, dit-elle encore, à recueillir ses puissances, bientôt l'âme, Dieu le voulant ainsi, obtiendra qu'elles partagent le repos de la contemplation parfaite. » (*Chemin*, XXVIII. Édition Bouix, XXIX.)

5. Écoutons maintenant saint François de Sales. « Voyez la reine de Saba, Théotime, comme considérant par le menu la sagesse de Salomon en ses réponses, en la beauté de sa maison, en la magnificence de sa table, les logis de ses serviteurs... elle demeura tout éprise d'un ardent amour, qui convertit sa méditation en contemplation... La vue de tant de merveilles engendra dans son cœur un extrême amour, et cet amour produisit un nouveau désir de voir toujours plus et jouir de la présence de celui auquel elle les avait vues... Ainsi nous con-

[1] Le P. Balthasar Alvarez avait eu à subir à ce sujet, selon le mot du Vén. Louis Dupont, son historien, une tempête de contradictions. D'autres religieux de son ordre, recommandables du reste par leur zèle et animés de bonnes intentions, attaquèrent vivement sa spiritualité. Ils réprouvaient sa doctrine au sujet de l'oraison de quiétude et sa prétention d'enseigner ce genre d'oraison à ceux qu'il y pensait appelés de Dieu. On voyait là l'erreur des illuminés ou quiétistes et le mépris de la méthode d'oraison donnée par saint Ignace. Le Père n'eut pas de peine à se disculper et à prouver que son enseignement était orthodoxe et bien fondé. On sait que le P. Balthasar Alvarez, tenu en si haute estime par Bossuet, fut l'un des guides les plus éclairés de sainte Thérèse. Notre-Seigneur attesta à la Sainte l'éminente perfection de cet admirable religieux.

sidérons au commencement la bonté de Dieu pour exciter notre volonté à l'aimer; mais l'*amour étant formé dans nos cœurs*, nous considérons cette même bonté pour contenter notre amour, qui ne se peut assouvir de toujours voir ce qu'il aime et, en somme, la méditation est mère de l'amour, mais la contemplation est sa fille. » (*Amour de Dieu*, VI, 3.)

Ainsi, d'après le saint Docteur, à force de méditations, l'amour grandit dans nos cœurs et allant toujours croissant, il finit par donner naissance à la contemplation.

6. Saint Jean de la Croix n'est pas moins explicite : « Dans les commencements de cet état contemplatif, dit-il, cette connaissance amoureuse — c'est là, d'après lui, comme nous le dirons plus loin, ce qui forme le fond de la contemplation — se fait à peine remarquer, et cela pour deux raisons : l'une parce que dans les commencements cette connaissance est ordinairement si intime, si délicate, qu'il est difficile de s'en rendre compte; et l'autre parce que l'âme, étant habituée à faire la méditation d'une manière sensible, ne sait pas apprécier et perçoit à peine cette connaissance insensible et purement spirituelle, qui est pour elle une nouveauté. Cela arrive spécialement lorsque, faute de comprendre son état, l'âme s'agite et s'efforce de revenir à sa première méthode. Tout en jouissant d'une paix intérieure et savoureuse, plus abondante qu'autrefois, son trouble l'empêche de la sentir et de l'apprécier... *Mais plus elle se formera au calme, plus aussi en elle croîtra de jour en jour* et s'y fera sentir cette connaissance générale et amoureuse de Dieu, qui est pour elle une source de jouissance et de paix. » (*Montée*, II, 11.) Plus loin (ch. XIII), il enseigne encore que, dans les commencements, il sera souvent nécessaire d'employer la méditation, parce que, dit-il, pendant la période du progrès, il y a mélange de l'une et l'autre voies [1]; mais peu à peu l'habitude de la contemplation se perfectionne, et on arrive à la longue à ce point que, chaque fois qu'on se met à prier, on se sent favorisé de cette paisible et douce connaissance, sans avoir aucun besoin de méditer [2].

[1] *Voie méditative et voie contemplative.*

[2] Certains auteurs mystiques ont même voulu déterminer pendant combien de temps dure cet état intermédiaire que nous appelons

7. Le Père Libermann indique non moins clairement cette marche progressive et graduelle qui aboutit à l'oraison contemplative. D'après lui, l'âme généreuse, grâce aux douceurs sensibles que Dieu tout d'abord lui communique, « se trouve peu à peu dans un état habituel d'oraison... Si elle est fidèle, si elle se dégage de ses délices pour s'unir à son Dieu, alors les opérations divines deviennent plus intérieures... L'âme vers la fin de cet état, n'est plus dans une si grande violence, elle est moins vive et moins active; elle tend sans cesse à Dieu d'une manière sensible, mais avec moins de violence... Elle reste un certain temps dans cet état mitoyen, avançant toujours vers la contemplation; elle se purifie et se dégage de plus en plus de ses sensibilités, s'affermit dans le désir de s'unir à Dieu et de Lui plaire, et tend directement vers Lui. C'est ainsi qu'elle va par degrés jusqu'à ce qu'elle arrive à la divine contemplation. » (*Oraison d'affection*, ch. VI, p. 185,)

Il exprime la même doctrine dans une de ses lettres : « Les impressions que l'âme reçoit dans l'oraison affective se purifient de plus en plus, deviennent de plus en plus intellectuelles, finissent enfin par devenir purement intellectuelles, et alors l'oraison est purement contemplative; *cela se fait par degrés*, à mesure que l'âme se détache des choses terrestres et sensibles et d'elle-même. » (*Lettre* 258.)

8. Si on veut lire et peser attentivement chacun de ces textes,

l'oraison affective. Bona, s'appuyant sur Gélénius, croit qu'il ne se passe ordinairement pas plus d'une année avant que l'âme affective, si elle est fidèle, soit élevée à l'état contemplatif. « *In hoc statu aspirationis* (oraison affective), *vix ultra annum devotus exercitator detinebitur, ut Gelenius observat; solet enim eo spatio emenso ad firmum intuitum contemplationis transire...* » (Via comp. c. IX.) « Il n'est pas facile, dit Thomas de Jésus, de déterminer combien de temps il faut donner à la voie purgative et illuminative : cela dépend, d'un côté, du travail de chaque âme, et, d'un autre côté, de la grâce coopérante de Dieu. Toutefois, *en règle ordinaire*, on peut dire qu'un novice, par exemple, qui, durant toute l'année du noviciat, s'est exercé dans la voie purgative avec beaucoup d'humilité, de ferveur et de componction, et dans la voie illuminative par l'imitation des vertus de Jésus-Christ, doit être considéré comme étant, jusqu'à un certain point, disposé à la contemplation. Nous disons *en règle ordinaire*, parce que la chose peut arriver plus tôt pour certains sujets, et plus tard pour d'autres. » (*La meilleure part ou la vie contemplative*, l. I, § 5.)

on verra que tous les auteurs par nous cités sont d'accord sur ce point : à moins d'un privilège tout gratuit et fort rare, l'ascension de l'âme vers la contemplation suit une marche lente et régulière ; les phénomènes contemplatifs, à leur début, se distinguent à peine des actes des oraisons inférieures, qui les préparent et les amènent ; peu à peu ils s'accentuent, deviennent plus fréquents, et il arrive enfin un moment où la contemplation est formelle et indiscutable.

CHAPITRE II

Nouveau mode d'opération de la grâce dans les âmes parfaites

§ 1er. — *Le mode humain et le mode ultra humain*

9. De ce que nous venons de dire nous n'entendons nullement tirer cette conclusion que la méditation, à un moment donné, doit produire nécessairement la contemplation, celle-ci devenant de la sorte le fruit de nos efforts.

Que certaines âmes puissent s'élever ainsi par la seule force de leur intelligence à la contemplation de la vérité, qu'il y ait dans ce sens une contemplation purement active, nous ne le nions pas. Mais nous croyons ce genre de contemplation fort rare, et ces actes contemplatifs, quand ils existent, trop rapides et trop peu fréquents pour constituer une véritable oraison.

Quoi qu'il en soit, ce n'est point là l'oraison contemplative dont parlent les saints docteurs qui nous servent de guides. Pour acquérir cette oraison, l'industrie humaine, d'après eux, est impuissante ; il faut une action toute particulière de Dieu, action qui suppose, il est vrai, dans l'âme une certaine préparation, mais action surnaturelle, indépendante des désirs et supérieure aux efforts humains.

Cette action divine, nous venons de l'établir, ne se manifestera pas d'ordinaire brusquement et à l'improviste, mais elle

n'en est pas moins nécessaire, et, ce qu'il importe de remarquer, elle constitue un genre de grâces nouveau et plus parfait.

10. Elle n'avait pas toute sa liberté, la grâce divine, dans l'âme bonne mais imparfaite; trop d'obstacles s'opposaient à son action. Les chrétiens qui n'ont pas dépassé la simple piété ont encore, avons-nous dit, beaucoup d'amour d'eux-mêmes, ils dispersent les forces de leur âme sur mille objets profanes; ils sont distraits par des préoccupations de vanité, de recherches de leurs aises, d'attaches à leurs intérêts; aussi chez eux abondent les idées naturelles, les raisonnements humains. Par ailleurs, les facultés inférieures, la sensibilité, l'imagination, exercent sur leur vie une grande influence. Pour leur faciliter la prière la grâce doit donc aux vues humaines opposer des raisons appuyées sur la foi, aux jouissances naturelles qui flattent les sens, les consolations sensibles de la piété. Les avantages de la vertu, les douceurs du service divin, telles sont les vérités que Dieu présente à l'âme pieuse, vérités qui la soutiennent et la dirigent dans les luttes de la vie.

Plus tard, si elle a suivi fidèlement les lumières qui lui sont venues par cette voie des raisonnements déduits selon les enseignements de la foi; si elle s'est appliquée généreusement à la vertu, brisant ses attaches par une mortification courageuse et une humilité sincère, renonçant au milieu des sécheresses aux consolations sensibles, la grâce divine ne trouve plus à son action les mêmes obstacles, elle n'est plus réduite à ses opérations premières et imparfaites. Alors l'intelligence qui n'est plus obscurcie comme auparavant, la volonté qui n'est plus captive, sont devenues aptes à recevoir des faveurs plus élevées; rien n'empêche plus la grâce d'agir directement sur ces facultés maîtresses, de donner à l'intelligence des lumières supérieures et à la volonté des attraits d'amour non sensibles mais puissants.

11. Dans le premier état la grâce s'adaptait aux procédés ordinaires de la nature humaine, elle suivait dans ses opérations pour parler comme saint Thomas, le mode humain, recourant aux déductions de la raison et mettant lentement en mouvement la volonté. Dans le second état elle procède d'une façon ultra humaine, pour employer encore le mot de saint Thomas, en suivant l'impulsion directe de l'Esprit-Saint. « *Dona a virtutibus distinguuntur in hoc quod virtutes perficiunt ad actus* MODO

HUMANO, *sed dona* ULTRA HUMANUM MODUM. » (Sent. III, dist. XXXIV, q. I, a. I.)

Quand elle se contentait de guider la raison, en lui faisant suivre les principes que la foi enseigne, et d'exciter la volonté à des actes d'amour au moyen de raisonnements fondés sur la foi, la grâce produisait des actes méritoires, mais de valeur commune; les actes qu'elle produira par la voie ultra humaine des dons, c'est-à-dire par l'opération du Saint-Esprit, *éclairant l'âme directement* et *versant Lui-même en elle l'amour divin*, seront d'une plus haute perfection. « *Et hoc est quod quidam dicunt quod dona perficiunt hominem ad altiores actus quam sint actus virtutum* (S. Th. I. 2. q. 68, a. I.). *Et hæc opinio inter omnes vera videtur* (III Sent., dist. XXXIV, q. I, a. I.).

Dans l'un et l'autre cas, l'âme sous l'action de la grâce grandit en vertus et croît en mérite; cependant très différents sont les effets. Sous l'action de la sève qui circule des racines aux branches, le peuplier grandit, il s'élève droit vers les cieux, mais il n'étend point ses rameaux, il n'offre aux hommes ni l'agrément d'un frais ombrage, ni la douceur de fruits savoureux. Le chêne, au contraire, s'étend et offre un abri sous son large feuillage; le pommier, le poirier, le cerisier, l'oranger donnent des fruits agréables; la sève produit dans ces arbres des effets beaucoup plus précieux et dont les hommes peuvent profiter. Ainsi en est-il des âmes en qui la grâce opère avec une pleine aisance : elles sanctifient grandement, leur sainteté se communique et beaucoup de leurs frères en tirent profit [1].

§ 2. — *Des termes de contemplation, grâces mystiques, oraison passive, oraison surnaturelle*

12. Le mot contemplation effraie souvent les fidèles : ils se figurent que par lui on désigne un genre d'oraison extraordinaire,

[1] Nous ne voulons pas dire que les âmes imparfaites n'agissent jamais par l'opération des dons, ni que les âmes arrivées à la perfection ne se conduisent plus que par les motions du Saint-Esprit; dons et vertus se rencontrent chez les unes et les autres; mais comme nous l'expliquerons bientôt, l'exercice des dons est incomparablement plus fréquent chez les secondes que chez les premières, et d'autant plus fréquent qu'elles sont plus fidèles.

sans distractions possibles et tout voisin de l'extase. Ils oublient que la contemplation comporte de nombreux degrés. Quand on veut faire connaître une opération, ou un phénomène ou un être quelconque on prend cet être, cette opération, ce phénomène dans tout son développement et on le décrit tel qu'il apparaît alors, mais on n'entend pas exclure les cas où le phénomène est moins complet et moins parfait. Le mot contemplation pris dans son sens premier désigne un phénomène intime, une opération de l'esprit qui, éclairé de vives lumières sur une vérité sublime, l'admire, fixe sur elle son regard, et, oubliant tout le reste, jouit en paix de sa vision. Pour que l'âme reste ainsi suspendue dans l'admiration, il faut que des grâces plus puissantes que les grâces communes illuminent son intelligence. Mais ces grâces qui, nous venons de l'expliquer, sont le résultat de l'opération directe du Saint-Esprit, sont loin de produire toujours cette suspension admirative, qui est la contemplation proprement dite; souvent elles n'atteignent, nous le dirons bientôt, que l'intelligence et la volonté, laissant les autres puissances, la mémoire et l'imagination, causer de pénibles distractions. Et même les puissances atteintes ne le sont pas toujours tout entières : pendant que l'âme se voit unie à Dieu par l'amour qui réside dans la partie suprême de la volonté, elle peut avoir d'autres pensées et se livrer à d'autres occupations. De plus l'acte de la contemplation, s'étendît-il à l'âme tout entière, peut ne pas se prolonger longtemps dans toute sa plénitude. L'oraison contemplative n'exclut donc pas les distractions; elle n'est pas un état extraordinaire et presque miraculeux.

13. On appelle parfois la contemplation oraison passive. Compris dans ce sens que l'âme y serait inactive, se bornant à recevoir les faveurs divines sans faire acte quelconque, ce mot serait inexact. Si l'on veut dire que l'âme y est liée, ne pouvant avoir d'autre opération que celle qui lui est communiquée, il ne s'appliquerait qu'à des cas rares et non à la contemplation en général; mais il est juste dans ce sens que dans la contemplation l'âme reçoit plus qu'elle n'agit. « *In donis Spiritus Sancti mens humana non se habet ut movens, sed* MAGIS UT MOTA. » (S. Th. 2. 2. q. 52, a. 2, ad. 1.)

14. On appelle encore la contemplation *oraison mystique*, et

grâces mystiques ces dons de lumière et d'amour provenant de l'action immédiate de l'Esprit-Saint sur les puissances de l'âme. La raison de cette appellation vient du caractère mystérieux de ces grâces, qui souvent saisissent l'âme à l'improviste, qui l'éclairent par des voies inconnues, et la poussent vers Dieu plus fortement qu'elle ne pourrait par elle-même se porter vers Lui. Ce nom vient aussi, et peut-être plus encore, du caractère mystérieux des vérités que l'âme saisit dans ce nouvel état : elle sait que le Dieu qu'elle aime est un Être incompréhensible, elle se fait de ses charmes et de ses amabilités une idée très haute, mais confuse et mystérieuse.

15. Cette oraison est encore nommée, par certains auteurs, *oraison surnaturelle*. Sainte Thérèse, par exemple, abordant la description des phénomènes contemplatifs, dit : « Je vais désormais parler de choses surnaturelles. » (4e *Demeure*, ch. 1er.)

A ce propos, et pour qu'on ne se méprenne pas sur la valeur de ce mot, il est utile d'en bien préciser la portée. Ce mot, dans le langage des auteurs mystiques, comporte des sens différents.

Il y a en effet à distinguer trois degrés de surnaturel.

1° Le surnaturel ordinaire, qui consiste dans l'exercice des vertus chrétiennes : tout acte fait par un principe de foi, pour un but spirituel, est surnaturel; il suppose l'action prévenante et concomitante de la grâce actuelle. Dans ce sens la méditation commune, la prière vocale, sont des œuvres surnaturelles. *Nemo potest dicere « Dominus Jesus » nisi in Spiritu Sancto.* (I. Cor., XII, 3.)

2° Ce surnaturel se trouve toujours à notre portée, en ce sens que Dieu est toujours disposé à répondre à nos efforts et à nous aider à faire ces actes, dont Lui-même, du reste, nous inspire le désir. Mais, au-dessus de ce surnaturel ordinaire, il est d'autres opérations de la grâce plus relevées, qui ne suivent pas la voie la plus commune des actes de l'esprit humain, mais procèdent plutôt par des intuitions que par des raisonnements. Elles supposent une action toute particulière de Dieu et sont par conséquent indépendantes de nos efforts : nous aurons beau vouloir nous les procurer, nos tentatives resteront vaines; de même serons-nous impuissants à les garder en nous, s'il plaît à Dieu de les faire cesser.

« J'appelle surnaturel, disait sainte Thérèse, ce que nous ne

ouvons acquérir par nous-mêmes, quelque soin et quelque iligence que nous y apportions. Tout ce que nous pouvons faire, est de nous y disposer, et c'est un grand point que cette isposition [1]. » C'est dans ce second sens que les actes de contem- ation sont dits surnaturels, la nature aidée de la grâce com- une ne pouvant les produire.

3° Enfin, parfois on réserve le mot « surnaturel » aux opéra- ons extraordinaires de la grâce, les actes qu'elles produisent ant contraires aux lois ordinaires de la nature, et, par consé- uent, surnaturels non seulement dans leur essence, mais aussi ans leur mode; telles sont les révélations, visions, extases, en n mot tous les phénomènes d'ordre miraculeux.

16. Cela posé, on peut dire avec Schram (§ 219) que la contem- ation commune est à la fois acquise et infuse, active et passive, aturelle et surnaturelle [2]. D'une part, en effet, elle n'est onnée qu'aux âmes qui, par leurs efforts préalables, ont écarté s obstacles et s'y sont de la sorte disposées, et en cela elle araît être le fruit de nos labeurs [3]. D'un autre côté elle dépend u bon plaisir de Dieu : les goûts divins (nous employons le ot de sainte Thérèse) qu'on y éprouve souvent et même union intime avec Dieu, la connaissance générale et amoureuse e Dieu qui en fait le fond, sont indépendants des efforts de âme; il faut pour les ressentir l'action de Dieu [4], et cette action exerce plus tôt ou plus tard, selon les desseins de la Providence. n ne doit donc point s'ingérer de soi-même dans cette oraison,

[1] *La primera oracion, que senti, a mi parecer sobre-natural, que llamo o lo que con industria ni diligencia no se puede adquirir aunque mucho procure, aunque disponerse para ello si, y debe de hacer mucho el caso,* c. (Lettre au P. Rodrigue Alvarez, février 1576).

[2] C'est sans doute parce que Schram « admet le passage régulier et dinaire de la méditation à la contemplation » que Voos, le traducteur tin de Scamarelli, lui reproche de confondre l'ascétique avec la mys- que. Nous serions tenté de faire à Voos et à plusieurs autres le re- roche contraire, d'élargir beaucoup trop la ligne de démarcation tre ces deux voies, et de n'être pas en cela d'accord avec les grands ystiques.

[3] Cf. Saint Jean de la Croix, *Montée*, l. II, ch. XII.

[4] « Dieu est ici le principal agent; c'est Lui, en effet, qui répand alors crètement et tranquillement dans l'âme la sagesse et la lumière, sans 'il se fasse en elle beaucoup d'actes formulés ou réitérés. » (Saint ean de la Croix, *Vive Flamme*, strophe III, § 6.)

comme on fait pour l'oraison de discours et, jusqu'à un certain point, pour l'oraison d'affection.

Ce double caractère de la contemplation commune est reconnu par Bossuet : « La méditation est fort bonne en son temps et fort utile au commencement de la vie spirituelle ; mais il ne faut pas s'y arrêter, puisque l'*âme, par sa fidélité à se mortifier et à se recueillir, reçoit pour l'ordinaire une oraison plus pure et plus intime qui consiste dans une simple vue, regard ou attention amoureuse en soi vers quelque objet divin* », etc. Ainsi ce n'est pas l'âme qui se donne à elle-même cette oraison, elle la *reçoit ;* mais elle la reçoit *d'ordinaire*, grâce à sa fidélité à se mortifier et à se recueillir. (*Opuscule sur l'oraison de simple présence de Dieu*, ch. III.)

CHAPITRE III

L'union amoureuse, fondement de l'oraison contemplative

17. De la doctrine que nous venons d'exposer il ressort déjà que les éléments constitutifs de l'oraison contemplative sont des grâces actuelles et non des grâces *gratis datæ ;* ce sont des grâces éminentes de foi, qui éclairent l'âme sur la grandeur et la bonté incompréhensibles de Dieu, et un attrait d'amour, par lequel Dieu, attirant l'âme fidèle, l'unit à Lui par les liens d'une douce et sainte affection. L'union à Dieu, en effet, se fait par la connaissance et l'amour, tel est l'enseignement des théologiens comme celui des mystiques [1], et plus parfaits sont la connaissance et l'amour, plus est parfaite l'union avec Dieu.

Il ne sera pas superflu de montrer par des passages des saints auteurs que telle est bien l'idée qu'ils se font de l'oraison contemplative.

[1] Voir dans l'*État mystique* (ch. VIII, L'union mystique) la doctrine formelle de saint Thomas sur ce point. De même saint Jean de la Croix : « L'oraison contemplative unit à Dieu par une connaissance sublime. » (*Montée*, II, 12). Mais cette connaissance doit être jointe à l'amour, car « il n'appartient qu'à l'amour d'unir la créature au Créateur. » (*Nuit*, II, 18 et *passim.*)

« L'âme parvenue à l'état contemplatif trouve, dit saint Jean « de la Croix, un grand bien-être à demeurer seule avec Dieu, « à Lui donner son amoureuse attention, sans s'occuper d'au- « cune considération particulière, et à jouir d'une paix, d'un « calme, d'un repos intime. Dans cet état la mémoire, l'intelli- « gence, la volonté ne font aucun acte qui soit formel et rai- « sonné, car dès que l'âme se met en présence de Dieu, elle « entre en possession de cette connaissance confuse, amoureuse, « qui est pleine de paix et de calme. » (*Montée*, II, 11, 12.)

Saint Jean de la Croix revient sans cesse, dans tous ses écrits, sur « cette connaissance confuse, indistincte de Dieu, sur cette « attention amoureuse, simple et fixée uniquement sur son « objet, à peu près comme quelqu'un qui ouvre les yeux pour « regarder avec amour » (*Vive Flamme*, str. III, § 6); et partout il donne cette disposition comme le caractère essentiel de la contemplation [1].

18. Sainte Thérèse, tout en employant d'autres expressions, est au fond parfaitement d'accord avec le réformateur du Carmel. Dans cet état, d'après elle, la volonté [2] goûte de vraies délices, un calme profond; sans savoir comment elle se rend captive, elle donne simplement à Dieu son consentement, afin qu'Il l'emprisonne, et Dieu, en effet, la tient liée à Lui par l'amour. Parfois l'entendement et l'imagination partagent ce calme et ce doux repos de la volonté, parfois ils sont, au contraire, en proie à toutes sortes de distractions involontaires, sans toutefois distraire le cœur de son application à Dieu.

Il y a donc là une opération divine ordinairement douce et calme qui s'empare de la volonté, si bien que celle-ci n'a qu'à se laisser faire; elle reste, sans effort de sa part, liée à Dieu par l'amour. Souvent cette union subsiste au milieu des écarts de l'imagination et de l'entendement, parfois même en dehors de

[1] Quelques auteurs allèguent comme expliquant la nature des états mystiques certains textes de saint Jean de la Croix, qui, comme nous le verrons plus loin (n° 33), s'appliquent, non pas à l'état mystique proprement dit, mais à des faveurs particulières et exceptionnelles.

[2] Ceux à qui ces lignes de sainte Thérèse paraîtraient obscures, parce qu'ils ne sont pas habitués à prendre le mot « volonté » dans le sens scolastique, n'ont qu'à y substituer le mot « cœur », pour avoir une parfaite intelligence de tout ce passage.

l'oraison, au milieu des occupations et des travaux auxquels l'âme doit se livrer. Quand ce bien-être, ce bonheur intime communiqué à la volonté rejaillit sur les sens, envahit l'appétit sensitif, ce sont alors de vraies délices tout intimes et fort abondantes, que la Sainte appelle les goûts divins.

Ainsi il est facile de s'en rendre compte en lisant ses ouvrages : partout où sainte Thérèse parle de la contemplation ordinaire, elle insiste sur l'opération que subit la volonté, qui se trouve, déclare-t-elle, unie à Dieu par l'amour sans s'être mise d'elle-même dans cette union; tout au plus aura-t-il fallu se recueillir quelque peu, faire marcher la « noria »[1], et souvent cela même n'aura pas été nécessaire. Elle ne signale de la sorte que l'un des deux éléments reconnus par saint Jean de la Croix, le sentiment amoureux qui a son siège dans la volonté : elle ne parle pas de la connaissance générale de Dieu, sur laquelle insiste particulièrement son saint disciple. Mais ce qu'elle dit la suppose nécessairement. En effet, les affections de la volonté sont toujours produites par une connaissance intellectuelle, *nihil volitum nisi præcognitum*, et l'un suit si bien de l'autre que l'acte de volonté participe au mode de l'acte intellectuel dont il découle. C'est justement ce qui arrive pour la contemplation : il y a dans l'intelligence une connaissance générale, indistincte de Dieu, et de là naît dans la volonté une affection également confuse et indistincte. C'est même en raison de son caractère général et vague que le sentiment amoureux, comme le déclare souvent sainte Thérèse, persiste parfois au milieu de toutes sortes de pensées, au milieu même des diverses occupations de la vie.

19. Saint François de Sales, parlant de la contemplation, la représente comme une amoureuse, simple et permanente attention aux choses divines, celles-ci n'étant pas considérées par le menu comme dans la méditation, mais d'une vue simple et ramassée, vue par conséquent générale et indistincte, comme disait saint Jean de la Croix. « Tout est vu en général et rien en

[1] La noria est une machine hydraulique fort commune en Espagne, une sorte de pompe à godets, que l'on met en mouvement en faisant tourner un manège autour d'un poteau central; elle permet de puiser beaucoup d'eau sans grande fatigue.

particulier », dit saint François de Sales. (*Amour de Dieu*, VI, 3, 4, 5.) A cette perception de Dieu et des choses divines se joint un amour paisible et doux : « Les amants humains se contentent parfois d'être auprès ou à la vue de la personne qu'ils aiment sans parler à elle et sans discourir à part eux, ni d'elle, ni de ses perfections, rassasiés, ce semble, et satisfaits de savourer cette bien-aimée présence, non par aucune considération qu'ils fassent sur icelle, mais par un certain accoisement et repos que leur esprit prend en elle. »

Le saint Docteur compare encore cette âme, dont la volonté se repose ainsi en Dieu, à un petit enfant qui, reposant sur le sein de sa mère, à demi endormi, tire doucement et sans presque s'en apercevoir le lait qu'il savoure; ainsi, dit-il, « l'âme étant en repos devant Dieu, suce presque insensiblement la douceur de cette présence, sans discourir, sans opérer et sans faire chose quelconque par aucune de ses facultés, sinon par la seule pointe de la volonté ». C'est donc toujours un sentiment d'amour confus, indistinct, procurant à l'âme une satisfaction intime plus ou moins sensible.

Si l'on ne comprend pas comment l'âme peut éprouver des sentiments mal définis, confus, qu'on se rappelle ces sentiments vagues et indistincts de joie, de tristesse, d'ennui, etc., que chacun connaît pour les avoir ressentis. A la nouvelle d'un événement heureux notre cœur s'est dilaté; d'abord nous avons savouré notre bonheur, puis, d'autres préoccupations étant venues nous distraire, nous avons cessé de penser à ce qui causait notre joie; cependant une satisfaction intime est demeurée, qui a embaumé tout le reste du jour. Au contraire, nous avons subi quelque froissement, quelque peine; la cause de notre chagrin est passée, nous sommes maintenant tout entiers à d'autres affaires, et pourtant nous restons mornes, mélancoliques : il reste au fond de notre cœur une tristesse, un ennui vague, confus, mais profond et persistant.

20. Il ressort de tout cela que ce qui fait le fond, l'essentiel de la contemplation, c'est une union intime du cœur à Dieu, union amoureuse due non point à des considérations précises et raisonnées, mais à une connaissance de Dieu générale et indistincte, véritable don de la bonté divine. Cette union peut persister au milieu des divagations de l'imagination

et des écarts de l'entendement; elle procure à l'âme un bien-être véritable, bien-être qui va parfois jusqu'à d'abondantes délices, et qui, d'autres fois, n'est qu'une satisfaction moins sensible, presque imperceptible, quoique toujours réelle.

Nous dirons plus tard quelles sont les formes accidentelles qui, venant s'ajouter à ce fond commun, constituent certains modes particuliers de contemplation. Mais auparavant, nous chercherons à expliquer la nature de cette union contemplative.

CHAPITRE IV

Comment s'opère l'union contemplative

§ 1. — *Les opérations supérieures de l'âme, d'après saint François de Sales*

21. Il nous semble impossible d'expliquer la nature de l'union contemplative, sans exposer d'abord quelques points de doctrine dont la *connaissance*, dit saint François de Sales, *est grandement requise pour entendre tous les traités des choses spirituelles.* (*Amour de Dieu*, I, 12.)

Nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter cette doctrine au saint Évêque, dont les enseignements, à la fois précis et gracieux, pourront, nous semble-t-il, jeter quelque jour sur une matière par elle-même assez obscure.

Après avoir expliqué, comme nous l'avons fait (tome Ier, nos 154-156) la nature des deux appétits, l'appétit *sensuel ou concoitise*, pour employer son langage, et l'appétit raisonnable ou volonté, le saint Docteur établit une distinction de degré entre les divers mouvements ou affections du second, c'est-à-dire de la volonté.

« Ces affections, dit-il, que nous sentons en notre partie raisonnable, sont plus ou moins nobles et spirituelles, selon qu'elles ont leurs objets plus ou moins relevés, et qu'elles se trouvent en un degré plus éminent de l'esprit. Car il y a des

affections en nous qui procèdent du discours[1] que nous faisons selon l'expérience des sens; il y en a d'autres formées sur le discours tiré des sciences numaines; il y en a encore d'autres qui proviennent des discours faits selon la foi; et, enfin, *il y en a qui ont leur origine du simple sentiment et acquiescement que l'âme fait à la vérité et volonté de Dieu.* Les premières sont nommées *affections naturelles*, car qui est celui qui ne désire naturellement d'avoir la santé, les provisions requises au vêtir et à la nourriture, les douces et agréables conversations ? Les secondes affections sont nommées *raisonnables*, d'autant qu'elles sont toutes appuyées sur la connaissance spirituelle de la raison, par laquelle notre volonté est excitée à rechercher la tranquillité du cœur, les vertus morales, le vrai bonheur, la contemplation philosophique des choses éternelles. Les affections du troisième rang se nomment *chrétiennes*, parce qu'elles prennent leur naissance des discours tirés de la doctrine de Notre-Seigneur, qui nous fait chérir la pauvreté volontaire, la chasteté parfaite, la gloire du paradis. Mais les affections du suprême degré sont nommées *divines et surnaturelles*, parce que *Lui-même les répand en nos esprits*[2] et qu'elles regardent et tendent en Dieu *sans l'entremise d'aucun discours*, ni d'aucune lumière naturelle, selon qu'il est aisé de concevoir par ce que nous dirons ci-après des acquiescements et sentiments qui se pratiquent au sanctuaire de l'âme. Et ces affections surnaturelles sont principalement trois : l'amour de l'esprit envers les beautés des mystères de la foi; l'amour envers l'utilité des biens qui nous sont promis en l'autre vie (espérance), et l'amour envers la souveraine bonté de Dieu (charité). » (*Amour de Dieu*, I, 5.)

Si importante paraît à saint François de Sales cette doctrine, qu'il y revient encore un peu plus loin. « En ce temple mystique (notre âme) il y a trois parvis qui sont trois différents

[1] On sait que dans la langue du XVIIe siècle on appelait *discours* ce que nous nommons raisonnement, et on disait *discourir* là où nous disons raisonner.

[2] On voit ici un exemple du mot *surnaturel*, pris par saint François de Sales dans le sens expliqué plus haut (n° 15), et le saint Docteur donne de cette appellation une raison analogue à celle de sainte Thérèse. « Dieu lui-même les répand dans l'esprit »; ils ne sont donc pas en notre pouvoir.

degrés de raison; au premier nous discourons selon l'expérience des sens, au second selon les sciences humaines, au troisième selon la foi et, enfin, outre cela, il y a une certaine *éminence et suprême pointe* de la raison et faculté spirituelle, qui n'est *point conduite par la lumière du discours*, ni de la raison, ains par une simple vue de l'entendement, et un simple sentiment de la volonté, par lesquels l'esprit acquiesce et se soumet à la vérité et à la volonté de Dieu. » (*Ibid.*, ch. XII.) Or, ces derniers actes, qu'on appelle actes *directs*, sont précisément les actes contemplatifs. La contemplation, comme l'enseignent à bon droit Bossuet et Fénelon, n'est autre chose qu'une série d'actes de foi et d'amour si subtils, si déliés, qu'ils consistent dans une simple vue de l'intelligence, un simple consentement de la volonté, et qu'il n'est besoin pour les produire d'aucun raisonnement.

22. Le Vén. Libermann, partout où il traite de la différence entre les actes contemplatifs et les opérations inférieures de l'âme, emploie, il est vrai, un langage moins scolastique et, par là même moins précis que le saint Évêque de Genève, que nous citions tout à l'heure; mais c'est au fond la même doctrine (*Écrits*, p. 212) : « Notre âme, dit-il, — et les expressions que nous allons citer reviennent souvent sous sa plume — notre âme a deux manières d'opérer : une insensible, quand elle agit uniquement par ses puissances et indépendamment des facultés sensibles, et une autre sensible, quand elle agit par le moyen des sens [1]. De là il résulte que l'âme a deux manières de s'unir à Dieu et, par conséquent, de faire oraison, l'une insensible, l'autre sensible. De même Dieu opère de ces deux manières dans nos âmes » : d'une façon sensible par les impressions affectives, et d'une façon insensible par les opérations contemplatives.

[1] Pour parler avec toute la rigueur philosophique, il faudrait apporter à ce langage quelque restriction, car si les sens ont moins de part dans les opérations supérieures de l'âme (actes directs), celle-ci ne se passe pas entièrement de leur concours; point de pensée sans espèce sensible, point d'acte de volonté sans pensée ; seulement, la part des sens est aussi amoindrie que possible, si bien que leur action échappe pour ainsi dire et n'est pas aperçue : *In divina contemplatione*, dit le B. Albert le Grand, *non fit abstractio ab usu potentiarum inferiorum, quia remanent secundum aliquem usum, sed tantum ab actu secundum intensionem, quia anima non attendit operationem ipsarum, et actio debilitatur.* (*In libr. de myst. theol.*, *cap.* I, 6, *circa*, 2.)

Sous le nom d'opérations sensibles, le Vénérable auteur englobe, nous semble-t-il, toutes les opérations dont l'âme constate facilement, en elle-même, et l'existence et la nature; du moins, il réserve le nom d'opérations insensibles de la grâce à celles que saint François de Sales appelle surnaturelles. Ces dernières, en effet, se passant dans la cime de l'âme, consistant dans des vues rapides de l'esprit et dans de simples acquiescements de la volonté, on n'en a pas aussi sensiblement conscience.

§ 2. — *Les actes directs*

23. Nous venons de signaler les actes directs. On appelle ainsi [1] des actes qui ne sont pas discursifs, mais qui se font sans raisonnement et par un simple regard, qui sont parfois si déliés que l'âme ne les aperçoit pas. Ceci arrive surtout quand ces actes, selon le langage des théologiens, sont pratiqués dans le cœur et non *signifiés*. Il y a, en effet, de ces actes qui ne sont exprimés *par aucun signe ;* l'âme ne se les parle pas à elle-même, elle ne se sert, pour les rendre, d'aucun terme, d'aucune image, ce sont de simples tendances, des aspirations du cœur, des sentiments rapides, mais qui n'en sont pas moins très réels, et qui peuvent être très libres, très volontaires et, par conséquent, très méritoires aux yeux de Dieu.

Les actes directs se rencontrent dans un cœur rempli de préoccupations profanes, mais alors leur objet n'a rien de surnaturel. Voyons, par exemple, ce qui se passe « dans le cœur d'une mère qui pense à un enfant chéri. Durant tout le temps qu'elle s'entretient dans cette douce pensée, n'exerce-t-elle pas l'amour maternel? Et comment? 1° Par des actes directs qui ne sont que de simples mouvements intérieurs, qu'une simple tendance de cœur vers cet enfant chéri; 2° par des actes non réfléchis, puisqu'elle ne fait point de réflexion si elle aime; 3° par des actes peu ou confusément aperçus, puisqu'elle ne les connaît que par un sentiment confus qu'elle éprouve, sans nulle attention à démêler ce qui se passe alors dans elle-même; 4° par des actes nullement signifiés, puisqu'elle ne dit ni de bouche, ni même intérieurement et de cœur : j'aime bien cet enfant; elle l'aime

[1] Cf. Bossuet. *Instruction sur les états d'oraison*, l. V.

pourtant par des actes véritablement pratiqués dans son cœur; elle aime alors, sans le dire autrement qu'en aimant, et si cet enfant pénétrait comme Dieu dans le cœur de sa chère mère, n'y verrait-il pas toute son actuelle tendresse pour lui? Toutefois, ces actes, sans être réfléchis, sont tellement délibérés, consentis et voulus, que si l'objet en était criminel, cette mère pécherait, et ne manquerait pas ensuite de s'accuser en confession d'avoir passé un temps considérable dans une disposition d'esprit et de cœur volontaire et coupable. » (Caussade. *Instructions spirituelles*, 2e partie. *Dialogue préliminaire.*)

Cette comparaison du P. de Caussade indique bien le caractère rapide et comme instinctif des actes directs. Elle aide à comprendre comment, quand une âme est sous l'influence d'un sentiment profond et ardent, il se produit en elle une succession de mouvements vifs, instantanés et non raisonnés, de joie ou de douleur, de complaisance ou d'aversion, de désir ou de crainte. Ces mouvements sont libres si le sentiment lui-même, la disposition d'âme d'où ils naissent, est acceptée, consentie par la volonté; dans le cas contraire, si le sentiment qui les produit est renié par l'âme et persiste quand même, ce ne sont plus que des velléités, des désirs indélibérés, *motus primoprimi*, que l'âme rejette et qui ne lui sont plus imputables.

24. Mais, s'il y a une similitude entre les actes directs naturels et ceux de la contemplation, il y a entre eux une différence notable. Les actes directs, quand ils sont profanes, sont toujours sensibles, les sens et surtout l'imagination y jouent un grand rôle, l'appétit sensitif en est toujours fortement ému. Ainsi, dans l'exemple que nous venons de donner, c'est en contemplant de ses yeux son enfant ou en se le représentant imaginativement que le cœur de la mère ressent tous ces mouvements d'amour. Il n'en peut être autrement; ce qui est naturel ne peut que suivre les lois ordinaires de la nature; or, la nature du composé humain veut qu'il arrive à la connaissance et à l'amour par le sensible, et l'objet de cette affection naturelle ayant lui-même un être sensible, est facilement saisi et aimé sensiblement.

Au contraire, Dieu étant de sa nature spirituel est perçu et doit être aimé d'une façon plus spirituelle, d'une connaissance et d'un amour où les sens ont moins de part. Il est vrai qu'au début, comme nous l'avons montré, les facultés sensibles coo-

pèrent activement à l'amour de Dieu, pendant que la raison guidée par la foi présente à l'âme les motifs d'exercer cet amour. Mais tant que l'amour divin repose sur ces bases, il demeure imparfait, et par lui n'est réalisée qu'une union avec Dieu faible et incomplète. En effet, les représentations, les imaginations, et toutes les opérations sensibles de l'âme humaine, nous dit avec raison saint Jean de la Croix (*Montée*, II, 11), n'ont aucune proportion, aucun rapport immédiat avec Dieu, elles ne sont pas un moyen prochain de nous unir à Lui.

Bien plus, les conceptions intellectuelles distinctes sont insuffisantes à nous faire saisir la Divinité, à nous mettre en contact avec Dieu. Tout ce que nous concevons à l'aide du raisonnement ne peut nous donner de Dieu qu'une idée très imparfaite. *Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit.* L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur n'a point compris, etc. C'est là encore l'enseignement très juste de saint Jean de la Croix. D'après ce saint auteur (*Montée*, II, 7), de même que la mémoire ne pourra jamais former dans l'imagination des images qui représentent Dieu, de même aussi l'entendement, avec toute son activité, ne saura rien concevoir qui soit semblable à Dieu, et la volonté ne pourra savourer des délices et des voluptés qui approchent de ce Bien suprême. Ainsi donc, les considérations les plus sublimes sur l'être de Dieu, les pensées les plus justes qui nous seront présentées ou que nous nous formerons nous-mêmes sur ses perfections seront toujours très éloignées de Dieu, et ne peuvent que très imparfaitement nous unir à Lui.

Pour nous unir à Lui *aussi parfaitement qu'il est possible en cette vie « segun que en esta vida se puede »* il faudra une connaissance de Dieu, dégagée du sensible et supérieure à celle que donnent les plus beaux raisonnements, même éclairés par la foi[1].

[1] Longtemps avant saint Jean de la Croix, le B. Albert le Grand avait enseigné que, pour arriver à la véritable union avec Dieu, à laquelle toute âme fervente doit aspirer, il faut se dégager du sensible. Voici, entre bien d'autres, un passage significatif. « Rejetez de votre esprit tous les fantômes, espèces, images et formes créées quelconques, pour vous occuper de Dieu au dedans de vous-même avec une intelligence, un cœur et une volonté bien nus. C'est là la fin de tous les exercices, se porter vers Dieu et se reposer en Lui au dedans de soi-même,

25. Les actes directs naturels viennent donc ou d'une impression sensible ou d'une considération raisonnée qui, mettant dans l'âme certains sentiments vifs et puissants, la dispose à produire ces actes rapides. Au contraire, les actes directs surnaturels ne sont dus ni à des impressions sensibles, ni à des raisonnements quelque frappants qu'ils soient.

Quand une âme contemplative éprouve l'union amoureuse, quand elle se sent liée à Dieu par les sentiments à la fois ardents et paisibles, intenses et doux de la quiétude, elle voit clairement, si elle veut analyser son état, que ce n'est point ce qui frappe ses sens, comme les chants, la beauté du culte, ce ne sont point des représentations imaginatives des choses saintes, ni de belles et sublimes pensées qui causent en elle cet amour. Si les sens sont émus, ce qui arrive souvent, c'est secondairement ou concomitamment; mais ce qui est atteint directement, ce sont les facultés les plus spirituelles de son être; ce sont elles qui sont saisies par l'amour divin. Les auteurs mystiques, pour peindre cet état, disent que ces opérations contemplatives se passent dans la cîme de l'âme; c'est le terme le plus juste et le plus propre que l'on puisse trouver.

Il ne faudrait pas en conclure que les moyens sensibles, les considérations pieuses ou encore les représentations imaginatives, par exemple de la Très Sainte Vierge et de Notre-Seigneur, sont inutiles à l'âme parvenue à l'oraison de quiétude. Ces moyens peuvent favoriser les opérations contemplatives, mais ils ne les produisent pas (*dispositive agunt, non causaliter*); ils éloignent les obstacles, ils placent l'âme dans un état de recueillement où l'union amoureuse deviendra plus facile, mais ils ne contribuent qu'indirectement à cete union amoureuse.

par un acte très pur de l'intelligence et un mouvement très fervent de la volonté, sans embarras d'images sensibles. » *De adhærendo Deo*, cap. IV.

Nous avons montré dans un autre ouvrage : *La Vie d'union à Dieu* que *tel est l'enseignement des plus grands Maîtres de la Mystique*. Voir la table analytique. « On se dispose à la contemplation en quittant le sensible pour se jeter en Dieu. »

§ 3. — *Le rôle de l'intelligence dans la contemplation*

26. D'où viennent ces actes directs de la contemplation? Évidemment, c'est dans l'intelligence qu'il faut en chercher le principe, les actes intellectuels précédant toujours les actes affectifs : *nihil volitum nisi præcognitum.* Mais l'intelligence — nous venons de l'établir — n'est mise en acte dans le cas qui nous occupe ni par des images sensibles, ni par des considérations raisonnées; comment donc est-elle atteinte? Par une contemplation obscure, indistincte, par une vue générale et confuse des perfections divines.

Quand une âme contemplative se trouve devant le Très Saint Sacrement, elle éprouve assez souvent en elle-même comme une sensation d'attraction envers son Dieu. Dans cet état, elle ne pense plus à rien, elle ne fait rien, elle ne prie même pas, elle aime. Cette union avec son Dieu est parfois violente, plus fréquemment douce et paisible, et d'ordinaire pleine de délices. Eh bien, ce n'est pas par les facultés sensibles, par l'imagination qu'elle saisit la présence de son bien-aimé Jésus, c'est d'une façon plus intime et plus spirituelle, c'est vraiment par la cîme de l'âme, comme disent les mystiques. Si elle a pu utilement, au commencement de sa contemplation — encore n'est-ce pas toujours indispensable — se représenter imaginativement le doux Sauveur, maintenant cela ne lui est plus nécessaire, elle atteint plus directement l'objet de son amour; elle sent sa présence, elle sent sa bonté, elle sent son amabilité, plutôt qu'elle ne pense distinctement à ces perfections du Bien-aimé; elle saisit comme en bloc et confusément les charmes divins de Celui qu'elle aime, et cette appréhension, cette contemplation, où le cœur a plus de part que l'esprit, est bien plus parfaite que ne le serait une contemplation distincte.

27. Cette supériorité de la contemplation indistincte ou négative sur la contemplation distincte ou affirmative est enseignée par tous les Maîtres.

Saint Alphonse de Liguori, qui les résume tous, dit : « *Contemplatio negativa est longe superior quam affirmativa. Hæc contemplatio negativa dicitur.* CLARA CALIGO *quia ob nimiam lucis abundantiam intellectus obscuratur : quemadmodum qui intuetur*

solem, radiorum fulgore obcœcatus NIHIL CERNIT, SED TANTUM INTELLIGIT SOLEM ESSE MAGNUM QUODDAM LUMEN; *sic Deus in ista caligine infundit animæ lucem magnam, quæ facit ut illa intelligat non jam veritatem aliquam particularem, sed acquirat generalem quamdam et confusam notitiam ejus incomprehensibilis bonitatis, unde anima incipit efformare altissimam de Deo ideam, licet confusam.* »

« La contemplation négative est de beaucoup supérieure à la contemplation affirmative. On l'appelle *obscurité lumineuse*, parce que l'intelligence y est comme aveuglée par l'abondance des lumières. Celui qui regarde le soleil, ébloui par l'éclat de ses rayons, ne discerne rien; il voit seulement que l'astre est un luminaire puissant. De même Dieu dans cette obscurité donne à l'âme une grande lumière: par cette lumière l'âme ne découvre pas une vérité particulière, mais elle acquiert une notion générale et indistincte de l'incompréhensible bonté de Dieu, et elle se forme ainsi de Lui une idée très élevée quoique confuse. » (*Praxis*, n° 135.)

L'expérience confirme cette doctrine des Saints et montre que cette perception générale et confuse des amabilités de Dieu est plus parfaite que la connaissance distincte et raisonnée de ses perfections. On voit, en effet, tous les jours des gens simples et illettrés, mais fervents et favorisés de ce don, avoir des idées bien plus justes et une conviction bien plus profonde et bien plus forte des grandeurs de Dieu que des savants beaucoup plus instruits.

28. « Cette contemplation ténébreuse, dit saint Jean de la Croix, n'est autre que la théologie mystique, que les docteurs appellent sagesse secrète, et qui, selon la doctrine de saint Thomas, est communiquée et infuse dans l'âme plus particulièrement par la voie de l'amour divin, sans le secours des opérations naturelles de son entendement et de ses autres facultés... Non seulement elle est secrète quand elle purifie mystérieusement au milieu des ténèbres et des épreuves; elle l'est encore lorsque la lumière est venue et que la sagesse est accompagnée de clarté. Elle est alors si cachée que l'âme ne peut l'apercevoir et ne trouve aucun terme pour l'exprimer; aucun moyen, aucune comparaison ne peuvent rendre la sublimité de cette sagesse et la délicatesse du sentiment spirituel dont l'âme est pénétrée...

Cette sagesse intérieure est si simple et si spirituelle que, n'entrant point dans l'entendement revêtue d'images ou d'espèces sensibles, l'imagination et les sens ne peuvent la représenter lors même qu'elle s'entoure de plus de clartés et qu'elle est plus savoureuse... Tel est le langage divin : plus il est intérieur, spirituel et élevé au-dessus des sens, plus il fait cesser les opérations de l'imagination, de l'esprit et des autres puissances de l'homme.

« Nous pouvons conjecturer de là pourquoi certaines personnes, d'un naturel doux et craintif, ne peuvent, malgré leur bonne volonté, rendre compte à leur directeur de ce qui se passe dans leur intérieur. Elles éprouvent une grande répugnance à en parler et ne savent pas comment le faire, surtout lorsque la contemplation est plus simple et pour ainsi dire insaisissable à leur propre esprit. Dans cet état, on se borne à affirmer que le cœur est satisfait, tranquille et content; qu'il goûte Dieu et qu'il lui semble que tout va bien; mais quant à dévoiler ce qui se passe dans ce sanctuaire intime, il est impossible de l'exposer si ce n'est en termes vagues et généraux. S'agit-il de grâces particulères, comme des visions, certains goûts de Dieu, etc., c'est tout autre chose; car ces faveurs se manifestent d'ordinaire sous des formes sensibles, qui permettent de trouver des termes ou des comparaisons pour les exprimer. Mais l'état de pure contemplation, on ne sait pas le décrire, et c'est pour cela qu'on l'appelle secret. » (*Nuit obscure*, II, 17.)

29. Cette contemplation ténébreuse comporte des degrés bien différents. Pour revenir à la comparaison de saint Alphonse, sans rien voir de distinct dans le disque solaire, on peut trouver plus ou moins éblouissant l'éclat de ses rayons : le ciel peut être très pur et l'astre alors sera très lumineux; au contraire une légère brume peut s'interposer et diminuer sa splendeur. De même cette vue générale et indistincte, cette contemplation obscure des perfections divines peut être très forte et très éblouissante; ce sera par exemple la « clara caligo » de saint Louis de Gonzague, la « grande ténèbre » de sainte Angèle de Foligno; elle peut au contraire être presque insensible, et c'est ce qui arrive, nous enseigne saint Jean de la Croix, dans la nuit des sens, à l'entrée de la voie contemplative, où l'âme s'en aperçoit à peine et ne comprend rien à son état.

Des principes qui précèdent il ne faudrait pas conclure à une vision directe et intuitive de l'Être divin. Quoi qu'en aient dit les ontologistes, la vue immédiate de Dieu est réservée à la Patrie. Ici-bas Dieu est connu par ses attributs, dont l'âme se fait une idée, *species intelligibilis*, plus ou moins saisissante; Il n'est pas atteint directement et dans son essence.

§ 4. — *Les différentes manières de connaître Dieu*

30. On peut connaître Dieu surnaturellement de quatre manières : à l'aide du raisonnement éclairé par la foi, par les lumières mystiques de la contemplation, par les lumières purement spirituelles et miraculeuses de la vision intellectuelle et par la vision intuitive.

D'abord à l'aide du raisonnement éclairé par la foi. L'intelligence humaine peut arriver, par la seule force du raisonnement, à se convaincre des perfections divines et dire : Dieu est grand, tout-puissant, infiniment bon, Dieu nous a créés, Dieu nous aime, Dieu est l'Etre au-dessus de tous les êtres, sa nature est inexplicable. Il est des rationalistes, des hérétiques formels, privés de foi, qui acceptent ces vérités, mais chez eux la raison seule en perçoit la justesse.

31. Quand un chrétien fait sur ces mêmes vérités acte de foi, il s'appuie sur la Révélation; il part de ce principe : Dieu l'a dit et je veux le croire; sa croyance dès lors est surnaturelle et méritoire. Dans ce cas l'intelligence humaine obtient une puissance de perception supérieure à sa force native, elle aperçoit les vérités révélées sous un jour nouveau et surnaturel qu'on appelle le *lumen fidei*. Chez l'âme croyante, mais imparfaite, cette lueur céleste qui éclaire les vérités révélées est faible encore; aussi de même que pour arriver à ces vérités fondamentales elle a eu besoin de raisonnements, de même quand elle veut en tirer les conclusions : Dieu mérite que je lui sacrifie tout, que pour Lui je renonce entièrement à moi-même, elle aura de nouveau besoin de raisonnements plus ou moins laborieux.

32. L'âme contemplative perçoit les mêmes vérités et aussi les vérités qui en découlent, mais elles lui apparaissent revêtues d'une grande splendeur, confuse peut-être comme la lumière du

soleil, mais comme elle éblouissante et comme elle saisie du premier coup d'œil [1]. Elle voit surtout que Dieu est l'Être incompréhensible, qu'Il surpasse toutes les idées que nous pouvons nous faire de Lui. Ces notions que la foi lui a fournies en suivant les déductions de la raison, l'Esprit-Saint les lui confirme par une autre voie. Agissant directement sur la partie suprême de l'esprit, Il y imprime ces mêmes vérités, Il lui en donne une conviction nouvelle, une intelligence plus parfaite, que tous les raisonnements aidés de la foi n'auraient pu lui procurer. Elles font alors sur l'esprit du contemplatif une impression si vive qu'il se contente de les regarder, de les contempler, de s'en délecter.

L'action de l'Esprit-Saint se borne-t-elle alors à rendre les vérités de foi déjà acquises plus éclatantes, en rendant les idées que l'âme se faisait plus lumineuses, ou bien en combinant et rapprochant Lui-même, en même temps qu'Il les illumine, les diverses données que l'âme possède déjà, ou bien met-Il dans l'intelligence des idées qui font saisir beaucoup plus parfaitement les mêmes vérités; les trois modes sont possibles et peuvent se succéder chez la même personne. Souvent quand le contemplatif se met en présence de Dieu, il semble qu'aucune idée nouvelle ne se présente d'elle-même à son esprit, mais les pensées qu'il se rappelle et qui ont Dieu pour objet revêtent une lumière forte et douce, et font sur lui une impression que ne font pas les autres pensées, et qui suppose une intervention spéciale de l'Esprit-Saint. Parfois aussi une pensée de foi, comme celle de l'amour de Dieu pour lui, ou bien de la grandeur incompréhensible, des charmes et amabilités inexplicables de la Divinité, entre en lui si subitement, et le frappe si fortement qu'il voit que Dieu Lui-même a fait naître en lui cette pensée, et lui en a donné une idée saisissante.

[1] Nous avons dit que pour bien faire comprendre un phénomène, il faut le présenter dans tout son développement. Aussi décrivons-nous ici la contemplation ordinaire à son apogée, telle qu'elle se présente quand l'entendement est vivement illuminé en même temps que la volonté est embrasée d'amour. Nous devons dire que dans beaucoup de cas les lumières n'ont pas cet éclat, elles existent, mais à l'état rudimentaire; alors l'influence mystique s'exerce plutôt sur la volonté qui est suavement attirée, sans que l'esprit soit aussi frappé des grandeurs divines.

Mais ces vérités, qui lui apparaissent si lumineuses, ne sont pas pour lui des nouveautés; il sait que Dieu les a révélées, et c'est par docilité à l'enseignement divin qu'il les accepte avec amour. La faveur qu'il a reçue ne le fait donc pas sortir de l'ordre de la foi; elle ne se substitue pas à la foi, mais elle la fortifie, l'éclaire, la perfectionne.

33. Dieu favorise parfois ses amis de lumières plus merveilleuses encore. Dans le cas précédent les lumières éminentes, intuitives, de la contemplation ne sortent pas l'homme de son état normal; elles sont surnaturelles, mais en conformité avec la nature de notre intelligence, telle qu'elle exerce ici-bas ses actes; c'est une connaissance par espèces intelligibles, plus parfaites, mais de même ordre que nos espèces intelligibles humaines. Mais il est un mode de connaissance beaucoup plus élevé, qui ne convient pas à notre état présent, mais ne répugne pas à notre nature, car il deviendra le mode de connaissance dont nous jouirons aussitôt après notre mort : c'est la connaissance des purs esprits, des âmes du purgatoire et des damnés eux-mêmes; elle se fait par des espèces purement intellectuelles, sans aucun rapport avec les mots du langage humain, ni avec les phantasmes de l'imagination. On l'appelle souvent vision intellectuelle; elle ouvre à l'âme de très vastes horizons : un ange embrasse d'un seul regard des vérités, des objets, des faits que nous ne pouvons considérer que l'un après l'autre et dans un long espace de temps. Par elle on peut connaître les objets éloignés, « tous les objets visibles du ciel et de la terre », et aussi « les substances simples ou immatérielles comme les anges et les âmes ». (*Montée du Carmel*, II, 24.)

Grâce à ce mode de perception vraiment miraculeux [1], de saints personnages ont pu lire les secrets des cœurs, connaître et prédire les faits à venir.

Ces connaissances quand elles ont pour objet des créatures ou des faits contingents, n'unissent pas l'âme à Dieu, puisque l'âme s'unit à Dieu en Le connaissant Lui-même et en l'aimant. Elles sont préternaturelles et non surnaturelles; on doit les

[1] Nous prenons le mot miraculeux dans le sens de dérogation aux lois de la nature. Ce phénomène n'est pas un miracle proprement dit, parce qu'il n'est pas sensible.

ranger parmi les grâces *gratis datæ* et non parmi les grâces actuelles. Mais on peut aussi par ce mode de perception angélique obtenir « des notions sublimes sur les attributs divins comme la toute-puissance, la force, la bonté, la douceur de Dieu. Ces connaissances si élevées qui sont jointes à l'amour », et qui sont non pas distinctes et particulières, mais « générales, ne sont données qu'aux âmes parvenues à l'union divine ». Du reste « elles produisent elles-mêmes l'union divine ». L'âme en effet les obtient par une touche mystérieuse de la Divinité, « touche de connaissance et d'amour savoureux, *toque di noticia y sabor*, qui pénètre jusqu'au fond le plus intime de l'âme ». (*Montée*, II, 24.) Elles sont de l'ordre surnaturel; ce sont des grâces actuelles d'un nouveau genre et extrêmement élevées. Elles ne peuvent être communiquées par les anges eux-mêmes. Seul « le Seigneur, qui demeure substantiellement dans l'âme, les produit ». Le plus haut degré d'oraison auquel une âme puisse s'élever s'obtient par cette voie, mais l'âme ne reçoit ces communications de lumières et d'amour vraiment angéliques qu'après avoir passé par une purification complète, par la nudité de l'esprit et le dépouillement absolu de tout ce qui est créature. (*Nuit obscure*, II, 23.) Ainsi pouvaient faire oraison les anges pendant la durée de leur épreuve, ainsi la font, mais sans pouvoir augmenter leurs mérites, les âmes du purgatoire.

Il faut soigneusement distinguer de l'état mystique proprement dit ces phénomènes d'ordre angélique. Les âmes saintes qui reçoivent ces communications et qui jouissent aussi des lumières mystiques ne marquent pas toujours aussi nettement que saint Jean de la Croix la différence des unes et des autres. Qui voudrait voir dans tous les faits intimes qu'elles racontent de simples degrés du même état, ou qui chercherait à expliquer l'état mystique par la description qu'elles font de ces faveurs d'un autre ordre, commettrait une confusion tout à fait regrettable.

34. Les trois modes de la connaissance de Dieu que nous venons d'expliquer ne Le font pas voir face à face. *Deum nemo vidit unquam :* personne n'a jamais vu Dieu, dit et répète l'Apôtre bien-aimé (Jean, I, 18 et I Jean, IV-12). *Quem nullus hominum vidit, sed nec videre potest*, aucun homme ne l'a vu ni ne peut Le voir, dit saint Paul (I, Tim. VI, 16). Le simple

croyant, l'âme contemplative, l'âme séparée et l'ange lui-même avant d'entrer dans la gloire ne connaissent Dieu que par des espèces intellectuelles, d'ordre différent, mais qui toutes sont des intermédiaires entre Dieu et l'âme. Dans la vision intuitive, au contraire, il n'y a plus d'espèces intellectuelles, Dieu Lui-même s'unit à l'intellect et se révèle à Lui sans intermédiaire. Par tous les autres modes de connaissance, même par la connaissance purement spirituelle, l'âme voit Dieu dans un miroir informe [1] et en énigme, elle ne Le connaît qu'imparfaitement; par la vision de gloire elle Le voit face à face, elle Le connaît directement, comme elle est connue de Lui : *Videmus nunc per speculum in œnigmate ; tunc autem facie ad faciem. Nunc cognosco ex parte ; tunc autem cognoscam sicut et cognitus sum* (I Cor., XIII, 12).

34 *bis*. Nous avons réfuté longuement ailleurs (*Faits extraordinaires*), la théorie toute nouvelle d'un auteur contemporain qui, contrairement à ce que nous devons de dire, donne comme élément caractéristique et fondamental de tout état mystique une perception directe de Dieu à l'aide de sens spirituels. Comme les anges, les démons, les âmes du purgatoire se perçoivent entre eux, ainsi toute âme contemplative percevrait Dieu ! ! ! Ici nous nous bornerons à citer la déclaration formelle d'une sainte âme qui connaissait très bien par expérience ce qu'est l'état mystique. La mère Anne-Séraphine Boulier (1628-1683), cette supérieure de la Visitation de Dijon qui, favorisée des dons les plus élevés, fut en grande réputation de sainteté et que sainte Marguerite-Marie déclara avoir été placée au ciel parmi les Séraphins, a écrit les lignes suivantes : « Ce qui établit la vie déiforme en l'âme mystique est bien quelque chose de divin, mais non pas Dieu même et toutes les communications de lumière et d'amour qui élèvent l'esprit et le cœur ne sont pas quelque chose d'incréé et d'essence divine, puisque nous ne sommes faits enfants que par grâce. Ainsi l'âme expérimente bien que ce n'est pas l'essence divine qui est en elle pour devenir ce plus intime et ce plus qu'elle-même, mais une participation créée de l'incréé, qui fait devenir l'âme par grâce

[1] Les miroirs, du temps de saint Paul, étaient des miroirs métalliques ne donnant que des images vagues et obscures.

quelque chose de ce que Dieu est par nature. AINSI TOUT CE QUI SE VOIT, SE SENT ET S'ACQUIERT DANS LA VIE DÉIFORME N'EST PAS DIEU, MAIS UN PUR DON DE DIEU. *Ce serait tomber dans une grosse erreur de prendre l'Être divin participé pour la Divinité même.* » *Sa Vie.* Avis, III. Partie, XXII, XXIII.

§ 5. — *Enseignement de Bossuet sur ce sujet*

35. Nous croyons utile de mettre ici sous les yeux du lecteur une page où Bossuet explique la nature de la contemplation. On y verra exposée en beau langage une doctrine identique à la nôtre et qui, après les explications que nous venons de donner, sera, croyons-nous, plus facile à saisir.

« Souvenez-vous, dit-il, que l'âme, déchue de la justice originelle et entièrement livrée aux sens, ne se connaît plus elle-même qu'avec une peine extrême; et, comme dit saint Augustin, s'enveloppant avec les images sensibles, dont elle est tout offusquée, elle se fait, par ce moyen, toute corporelle, et ne se distingue point elle-même d'avec son corps... Par une suite de cet état, ce qu'elle ignore le plus, ce sont ses actes et ses mouvements intellectuels : les sens occupent tout, et on se remplit tellement des objets corporels qu'ils nous apportent que, ne voyant rien qu'à travers ce nuage épais, on croit en quelque façon que tout est corps et que ce qui n'est pas corps ou corporel n'est rien. D'où vient aussi que l'âme est si peu touchée des biens purement intellectuels et que toute sa pente est vers les sens et les objets sensibles?

« On ne sort de ce triste état que peu à peu et avec d'extrêmes efforts. J'avoue bien que l'âme peut se redresser par son raisonnement, comme ont fait quelques philosophes. La foi la redresse aussi d'une manière plus prompte et plus efficace, mais c'est proprement dans la contemplation que, recueillie en elle-même, elle commence à se démêler comme expérimentalement d'avec le corps dont elle se sent appesantie, et à séparer ses opérations intellectuelles, qui sont ses véritables actions, d'avec celles des sens et de la partie imaginative, qui n'est autre qu'un sens, un peu plus intérieur que les autres, mais, dans le fond, aussi grossier, puisqu'après tout ce qui y entre n'est toujours que corps.

« L'âme donc, dans cette ignorance, naturellement dominée par l'habitude de sentir et de croire en quelque façon que rien n'est réel que ce qui se sent, ce qui se touche, ce qui se manie, en se réduisant peu à peu à la pure intellection, s'échappe d'elle-même et ne croit plus opérer, pendant qu'elle commence à exercer ses plus véritables et plus naturelles opérations. Les actes de la volonté sont encore plus imperceptibles que ceux de l'intelligence, car, encore que toute pensée soit prompte et rapide de sa nature, ce qui fait dire à ce sublime poète, pour exprimer la célérité d'un mouvement : « Vite comme la pensée », néanmoins l'acte de la volonté, si on veut le ranger parmi les pensées, se trouvera le plus vite de tous les actes humains, puisqu'il l'est tellement qu'à peine a-t-on le loisir de le sentir. L'entendement se promène sur diverses propositions pour former un raisonnement et tirer une conséquence, mais le coup du consentement, pour ainsi parler, se donne en un instant et ne se connaît qu'à ses effets.

« L'âme donc, dans l'état de contemplation, se trouve si épurée, ou, comme parlent les spirituels après Cassien, « si mince et si déliée » *extenuata mens*, et ses pensées si subtiles et si délicates que les sens n'y ont point de prise... Dans cet état de pure contemplation « l'âme s'appauvrit, dit encore Cassien; elle perd les riches substances de toutes les belles conceptions, de toutes les belles images, de toutes les belles paroles » dont elle accompagnait ses actes intérieurs. On en vient donc jusqu'à parler le pur langage du cœur. Jusqu'à ce qu'on en soit venu à ce point, on parle toujours en soi-même un langage humain, et on revêt ses pensées des paroles dont on se servirait pour les exprimer à un autre. Mais dans la pure contemplation, on en vient tellement à parler à Dieu qu'on n'a plus un autre langage que celui que Lui seul entend, qui est celui que nous avons appelé le langage du cœur, surtout dans l'acte d'amour qui ne se peut et ne se veut expliquer à Dieu que par lui-même. On ne lui dit qu'on l'aime qu'en aimant, et le cœur alors parle à Dieu seul.

« Si l'on vient et jusqu'où l'on vient à la perfection d'un tel acte pendant cette vie, et si l'on en peut venir jusqu'au point de faire entièrement cesser au dedans de soi toute image et toute parole, je le laisse à décider aux parfaits spirituels; ici

où j'ai besoin d'éviter toute question, je me contente de dire que cet épurement s'avance si fort dans la sublime contemplation qu'on entrevoit du moins la parfaite pureté, et que, si l'on n'y parvient pas entièrement, on a quelque chose qui s'en ressent beaucoup. La pensée donc, ainsi épurée, autant qu'il se peut, de tout ce qui la grossit, des images, des expressions du langage humain, de tous les retours que l'amour-propre nous inspire sur nous-mêmes, sans raisonnement, sans discours, puisqu'il s'agit seulement de recueillir le fruit et la conséquence de tous les discours précédents, goûte le plus pur de tous les êtres, qui est Dieu, non seulement par la plus pure de toutes les facultés intérieures, mais encore par le plus pur de tous les actes et s'unit intimement à la vérité plus encore par la volonté que par l'intelligence.

« L'âme entre alors véritablement dans l'école du Saint-Esprit, dans cette école intérieure, où elle est excellemment enseignée de Dieu. « Qu'elle est éloignée, dit saint Augustin, des sens de la chair », cette école où règnent la paix et le silence; cette école « où Dieu se fait entendre », où se tient le conseil du cœur, où se prennent les résolutions, « encore un coup, dit le même Saint, qu'elle est éloignée des sens de la chair ! » Le sens étonné n'y voit rien, et l'âme qui lui échappe lui paraît comme réduite à rien : *Ad nihilum redactus sum et nescivi.* « J'en suis réduit au néant », disait David, et ce néant même que je trouve en moi dans un fond où Dieu me ramène, m'est impénétrable, *et nescivi ;* ce qui lui fait ajouter : « Je suis devenu devant vous comme une bête » : *ut jumentum,* sans raisonnement, sans discours, et tout ce que je puis dire en cet état, « c'est que je suis toujours avec vous », et que je ne trouve que vous dans l'obscurité de la foi où vous m'avez enfoncé : *et ego semper tecum.* Voilà ce que je puis dire, en bégayant, de l'exercice parfait et de l'imperceptible vérité des actes intellectuels dans la sublime contemplation. » (*Instruction sur les états d'oraison*, l. V.)

§ 6. — *La contemplation est l'effet des dons du Saint-Esprit*

36. La doctrine que nous avons exposée est en parfaite harmonie avec ce que les Maîtres nous enseignent des dons du

Saint-Esprit, qui conduisent l'âme, non pas comme les vertus infuses par des motifs raisonnés, par des conclusions légitimement déduites, mais bien par des illuminations et des inspirations de la grâce plus intuitives que déductives.

En effet, d'après saint Thomas (I, 2 q. 68, a. I), Suarez (*De gratia*, l. II, ch. XVII), les dons du Saint-Esprit sont des *habitus* distincts des vertus surnaturelles, et qui donnent à l'âme une disposition à recevoir les lumières et à obéir aux motions, non pas de la raison éclairée par la foi — ceci est le rôle des vertus infuses — mais de l'Esprit-Saint, lumières et impulsions qui se produisent dans l'âme directement sans le secours des raisonnements. « Grâce aux dons, dit saint François de Sales, l'âme devient souple, maniable et obéissante aux divins mouvements et célestes inspirations du Saint-Esprit. »

37. La plupart des chrétiens, par leurs infidélités sans nombre, mettent beaucoup d'entraves à l'exercice des dons du Saint-Esprit. « On s'étonne, dit le P. Lallemant, de voir tant de religieux qui, après avoir vécu en état de grâce des quarante et cinquante ans, disant la messe tous les jours, pratiquant tous les saints exercices de la vie religieuse et, par conséquent, ayant les dons du Saint-Esprit dans un degré physique fort élevé; on s'étonne, dis-je, de voir que ces religieux ne font rien paraître des dons du Saint-Esprit dans leurs actions et dans leur conduite, que leur vie est toute naturelle; que quand on les blâme, qu'on les désobligé, ils en marquent leur ressentiment; qu'ils témoignent tant d'empressement pour les louanges, pour l'estime et l'applaudissement du monde; qu'ils y prennent tant de plaisir, et qu'ils aiment et recherchent tant leurs aises et tout ce qui flatte l'amour-propre.

« Il n'y a pas de sujet de s'en étonner : c'est que les péchés véniels qu'ils commettent continuellement tiennent les dons du Saint-Esprit comme liés, de sorte que ce n'est pas merveille qu'on n'en voit point en eux les effets. » (*Doctrine spirituelle*, 4e principe, ch. III, art. 3.)

Il est bien clair que les chrétiens peu avancés dans la mortification et le renoncement sont inaptes à recevoir fréquemment l'impulsion de l'Esprit-Saint. Comment seraient-ils sous la direction habituelle du divin Esprit, eux dont la vie est pleine de résistances à la grâce et d'hésitations à en suivre les lumières?

Leur volonté, empêtrée par mille affections naturelles, liée par des habitudes sensuelles et égoïstes, qu'ils aiment et qu'ils entretiennent, ne saurait se plier promptement aux inspirations célestes. A mesure qu'ils se défont de ces attaches imparfaites, ils rompent les liens qui enchaînaient au milieu d'eux l'Esprit d'amour, et les dons entrent de plus en plus en exercice.

38. De l'aveu de tous les docteurs, les dons d'intelligence et de sagesse interviennent dans la contemplation.

Le don d'intelligence permet de pénétrer plus profondément, d'atteindre plus directement les vérités révélées; *quod spiritualia quasi nudâ veritate capiantur, supra humanum modum est, et hoc facit donum intellectus, qui de auditis per fidem mentem illustrat* (III Sent., dist. 34, q. 1, a. 2). C'est lui qui donne à l'entendement humain de s'élever au-dessus de ses opérations ordinaires, si faibles et si imparfaites, et lui communique la puissance de percevoir les perfections, les grandeurs divines en se passant, autant que faire se peut, du concours des facultés inférieures. Il arrive parfois qu'une inspiration, à laquelle rien ne faisait songer, vient soudain tracer une ligne de conduite à l'âme fidèle, et celle-ci, voyant que cette inspiration est en harmonie avec les enseignements de la foi, l'accepte librement et la suit de grand cœur. C'est un effet du don de conseil; l'Esprit-Saint Lui-même a mis dans l'âme cette subite inspiration. De même par le don d'intelligence des idées très élevées des grandeurs divines sont versées dans l'âme, et celle-ci, voyant que les notions qu'elle reçoit de la sorte sont conformes à la doctrine chrétienne, y adhère avec amour.

Donnons un exemple pour éclairer cette théorie.

Il arrive souvent aux âmes contemplatives d'être vivement frappées de la présence de Dieu au-dedans d'elles-mêmes. L'impression forte qu'elles éprouvent à la pensée de cette divine présence montre bien qu'elles en ont un sentiment si puissant, une perception si pénétrante, qu'elles ne sauraient en acquérir de semblables par le raisonnement ni par les considérations les mieux présentées. C'est là, à n'en pas douter, un effet du don d'intelligence.

39. A cette illumination de l'entendement correspond aussitôt un fort mouvement d'amour dans la volonté. Alors les contemplatifs s'unissent intimement à l'hôte divin de leur âme,

ils se réjouissent de Le posséder, tout cela par des actes de cœur souvent à peine exprimés, mais intenses et ardemment affectueux.

Ces émotions affectives, produites dans l'âme par la connaissance des amabilités divines, appartiennent, selon beaucoup d'auteurs, au don de sagesse, qui serait, d'après eux, un goût très suave de Dieu et des choses divines. « La sapience, dit saint François de Sales, n'est autre chose que l'amour qui savoure, goûte et expérimente combien Dieu est doux et suave. » (*Amour de Dieu*, l. XI, ch. xv.)

Saint Thomas, cependant (2. 2. q. 45), remarque que ce don de sagesse ne consiste pas précisément dans le goût des choses divines, car alors il serait dans la volonté, ce que le saint Docteur déclare inadmissible; il consiste plutôt dans le jugement qui s'ensuit [1]. D'après lui, cet attrait pour les choses surnaturelles, cette délectation que nous y prenons, cette sympathie que nous éprouvons pour elles, serait un effet de la charité [2]. Et ainsi le charme que nous trouvons dans les choses divines serait non pas l'effet, mais au contraire le principe de la sagesse : par ce goût intime qu'elles produisent en nous, nous jugeons de la vérité, de la bonté, de la convenance des choses divines; or, d'après saint Thomas, c'est cette rectitude de jugement qui constitue la sagesse [3]; l'âme éclairée par ce goût de Dieu comprend mieux combien Il est bon, alors elle s'attache à Lui davantage et l'aime d'un amour plus ardent.

Quoi qu'il en soit, il est certain que l'âme parfaitement unie à Dieu, entièrement soumise à l'action de l'Esprit-Saint, reçoit de Lui une intelligence plus vive des choses divines, un regard plus perçant par lequel elle saisit mieux les vérités surnaturelles. Il est également certain qu'à cette perception de l'in-

[1] Du reste saint François de Sales, lui aussi (2e sermon pour la Pentecôte) dit que « la sapience est une *science* qui savoure »... et (3e sermon pour la même fête), il parle du « don de la sapience, c'est-à-dire de la savoureuse *science*. »

[2] *Hæc compassio sive connaturalitas ad res divinas fit per charitatem, quæ quidem nos unit Deo secundum illud : « Qui adhæret Deo, unus spiritus est. »*

[3] *Sic sapientia causam habet in voluntate scilicet charitatem, sed essentiam habet in intellectu, cujus est recte judicare.* (2. 2. q. 45, art. 2.)

telligence répond dans la volonté une tendance affective très intense, un sentiment d'amour plein de suavité. Le cœur se complaît dans cet amour, il y trouve une grande douceur, soit qu'il savoure son union avec le Bien-Aimé, dont les perfections le charment, soit qu'il tende à une union plus intime encore. Il est clair aussi qu'il résulte de tout cela une connaissance expérimentale des choses divines qui rend éminemment sage : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus* [1]. L'âme qui a ainsi goûté Dieu sait l'apprécier davantage et par un admirable retour, à mesure qu'elle l'apprécie davantage, elle voit grandir son amour.

40. On voit donc là l'exercice des dons d'intelligence et de sagesse. Sous l'influence de ces dons se succèdent dans l'âme une multitude d'actes rapides, parfois très explicites, parfois, au contraire, fort peu distincts. Aussi, il est souvent difficile de les apercevoir bien nettement et d'en démêler le caractère. Ce sont des sentiments de complaisance dans les perfections de Dieu, de joie à la vue de sa grandeur : *Scitote quoniam Dominus ipse est Deus*, de louange, d'admiration, de respect, de confiance absolue, d'anéantissement de soi-même, d'offrande de tout son être. Ce sont encore des désirs de l'aimer davantage et de Le voir mieux connu et plus aimé, désirs souvent pleins d'anxiétés, et qui, n'étant pas satisfaits, causent à l'âme de vrais tourments. Ces sentiments, qu'ils soient distincts ou confus, varient selon que les lumières communiquées par l'Esprit-Saint portent sur telle ou telle vérité, font voir les choses divines sous tel ou tel aspect. Parfois une impression de la bonté et de la bienveillance de Dieu remplira l'âme de consolations, comme dans l'oraison des goûts divins de sainte Thérèse. D'autres fois, au contraire, un sentiment vague mais puissant de la sainteté et de la justice divine, éclairant l'âme sur son néant et ses misères, lui fera comprendre la disproportion qui existe entre elle et le Dieu de son amour, et la remplira d'effroi et de désolation, comme dans la nuit de l'esprit de saint Jean de la Croix.

Tel est, croyons-nous, le rôle des dons d'intelligence et de sagesse dans la contemplation. L'âme contemplative est en

[1] Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux.

même temps très disposée à subir l'influence des autres dons : de la piété, qui lui met au cœur des sentiments d'affection toute filiale envers Dieu : *In quo clamamus Abba Pater* ; de la science : quand son attention se dirige sur les créatures, elle en juge selon les lumières que ce don lui communique. Ces dons peuvent, par conséquent, avoir aussi leur part dans la contemplation. Quant aux autres dons de conseil, de force, de crainte de Dieu, ils lui servent dans la conduite ordinaire de la vie pour lui faire produire des actes pleins de prudence et de générosité, mais ils peuvent aussi intervenir dans son oraison pour lui faire prendre les résolutions les plus sages et parfois les plus héroïques.

41. Ces notions données, il est facile de comprendre pourquoi la contemplation, qui est l'effet des dons, est à bon droit nommée surnaturelle, par opposition à l'oraison discursive. Il est naturel à l'homme d'agir par raisonnement; et il peut porter son entendement aussi bien sur les choses de la foi que sur les questions profanes; la grâce nécessaire pour le faire chrétiennement ne lui manquera pas, de même que le concours divin ne lui fait pas défaut quand il veut traiter les questions temporelles. L'action de la grâce est donc, dans ce cas, plus à la portée de l'âme chrétienne. Mais il n'en est plus de même s'il s'agit des dons. En effet, il ne dépend pas de nous de subir les motions de l'Esprit-Saint, de recevoir ses lumières, de goûter la suavité de l'amour que ces lumières produisent dans la volonté, surtout d'en avoir le cœur sensiblement délecté; tout cela suppose une action particulière du Saint-Esprit.

Il est bien vrai que l'homme peut se disposer à ces opérations contemplatives, mais non se les procurer. Il s'y dispose d'une façon éloignée par le renoncement parfait, qui écarte les obstacles à l'action de l'Esprit-Saint; il s'y prépare d'une façon prochaine par l'acte de récollection qui favorise cette action divine, et comme Dieu est infiniment libéral, qu'Il ne demande qu'à répandre ses dons, il arrivera que l'âme, si elle est très fidèle, sera d'une façon habituelle sous l'influence des dons du Saint-Esprit. Telles sont ces âmes dont parle saint Jean de la Croix qui, « dès qu'elles se mettent en présence de Dieu, entrent en possession d'une connaissance confuse, amoureuse et pleine de paix et de calme, source délicieuse où elles boivent à longs

traits les eaux de la sagesse et de l'amour[1] ». Toutefois cette contemplation elle-même, bien que devenue si fréquente et comme habituelle, reste surnaturelle, car elle tient plus de Dieu que de l'homme; mais c'est un surnaturel non miraculeux : il n'y a pas là dérogation proprement dite aux lois de la nature.

42. Pour terminer ce chapitre, nous donnerons la proposition suivante comme résumé de la doctrine par nous exposée : les opérations contemplatives sont les opérations de l'âme qui, « devenue plus souple et maniable à l'Esprit-Saint », et agissant par le moyen des dons, n'est plus conduite par les émotions sensibles ni par les lentes considérations de la raison, mais produit sous l'influence de la grâce des actes directs où le raisonnement n'a point de part, actes de l'intelligence qui saisit rapidement et embrasse comme d'un coup d'œil les perfections divines, actes de la volonté qui s'enflamme d'amour pour son Dieu. Par là l'âme s'élève au-dessus des facultés inférieures autant qu'il lui est possible sans miracle dans cette vie.

43. Que le lecteur veuille bien nous pardonner de l'avoir retenu si longtemps sur ce chapitre et de n'avoir pas traité ce sujet avec plus de clarté et plus d'intérêt.

Dans le prologue qu'il a mis en tête de son livre de la *Montée du Carmel*, saint Jean de la Croix demande qu'on lise deux fois son ouvrage, une première lecture ne pouvant donner que des lueurs imparfaites dans une matière si difficile et si obscure. Ayant traité le même sujet, nous sommes tenté d'exprimer la même demande que ce bon Saint. Si l'on a le courage de nous relire, on trouvera cette doctrine plus facile à saisir et, ce point une fois bien éclairci, le reste ne sera qu'un jeu. Nous croyons pouvoir promettre qu'on ne regrettera pas sa peine. Pour aride que paraisse l'étude de ces phénomènes mystiques, elle n'en ouvre pas moins des aperçus nouveaux, intéressants et surtout édifiants. Sans la connaissance de ces opérations supérieures de la grâce, on ne pourra jamais se faire une idée juste de la vie intérieure des âmes parfaites; par elle, au contraire, on arrive

[1] *De manera que luego en poniendose delante de Dios se pone en acto de noticia confusa, amorosa, pacifica y sosegada, en que esta el alma bebiendo sabiduria, amor y sabor* (*Montée du Carmel*, II, 12, p. 154).

mieux à comprendre la pureté de leurs sentiments, la grandeur de leurs mérites, la vivacité de l'amour qu'elles ont pour Dieu et la tendresse de Dieu pour elles.

CHAPITRE V

Les divers modes de contemplation ordinaire

REMARQUE PRÉLIMINAIRE

44. Nous venons de dire ce qu'est l'union amoureuse produite par une connaissance confuse, générale de Dieu et des choses divines, et qui fait le fond commun de la contemplation ordinaire. Il nous reste à dire, comme nous l'annoncions plus haut, quelles sont les formes accidentelles qui, venant s'ajouter à ce fond commun, constituent les divers modes de contemplation ordinaire.

En effet, pour employer une comparaison qui est du P. Surin : « Ainsi qu'un joueur de luth tient son instrument en bon accord, quoiqu'il fredonne avec grande diversité, pourvu que la grosse corde qui fait le fond et la base de sa chanson demeure en même ton, de même pourvu que l'union du cœur demeure, on peut toucher toute sorte de corde dans l'oraison, si elle est accordante à ce ton principal et fondamental. » (*Catéchisme spirituel*, t. I, 2e partie, ch. II.) Or, comme l'enseigne ailleurs (*Ibid.*, t. II, 2e partie, ch. I) le même auteur revenant sur cette comparaison, c'est justement ce qui arrive aux âmes qui, au fond, ne cherchent que Dieu, et qui font leur unique intention de Lui plaire, c'est-à-dire aux âmes qui sont dans la vie unitive et contemplative. Dès qu'elles se mettent en oraison, elles sentent vibrer la grosse corde, c'est-à-dire qu'elles éprouvent cette union amoureuse dont nous avons parlé; mais si l'accompagnement reste le même, les modulations changent, les puissances de l'âme pouvant produire pendant ce temps une grande variété de pensées et d'affections.

Les auteurs divisent tout d'abord la contemplation en contem-

plation intellectuelle et en contemplation affective. La foi et la charité s'exercent il est vrai toutes les deux dans l'oraison contemplative, mais « chez les uns la foi domine, chez les autres la charité ». (Libermann.) « Tantôt c'est l'entendement, tantôt c'est la volonté qui agit le plus, selon que Dieu communique à l'âme ou plus de lumière ou plus d'affection. » (P. Lallemant.)

§ 1er. — *Contemplation intellectuelle*

45. Parlons d'abord de la contemplation intellectuelle.

L'âme qui est dans cette disposition d'union à Dieu peut, sous l'influence de la grâce — *Spiritus ubi vult spirat* — avoir son attention dirigée sur les mystères de la foi, les perfections divines; alors, au lieu de raisonner comme ferait l'âme méditative, au lieu de produire cette grande multiplicité d'actes que ne comporte plus son état, elle peut rester toute fixée et absorbée dans l'objet de sa contemplation. Comme elle est alors sous l'influence des dons du Saint-Esprit, et particulièrement du don d'intelligence, elle pénétrera, sans l'aide du raisonnement, bien plus profondément, tel mystère, telle vérité; elle recevra des lumières bien plus claires et bien plus vives : « Méditer sur l'enfer, dit le P. Lallemant, c'est voir un lion en peinture; contempler l'enfer, c'est voir un lion vivant. » (*Doctrine spirituelle*, 7e principe, ch. IV, art. 5.)

Telle est la contemplation intellectuelle; c'est d'elle, selon nous, que parle sainte Thérèse au chapitre XVII de sa *Vie*, quand elle explique ce genre d'oraison où « Dieu s'empare de la volonté et aussi de l'entendement, car celui-ci, cessant de discourir, reste absorbé dans une ravissante contemplation des divines grandeurs. Il découvre alors tant de merveilles, que l'une faisant perdre l'autre, il ne peut s'attacher à aucune en particulier ».

Dans ce genre de contemplation, l'action de la grâce s'exerce donc non seulement sur les parties supérieures de l'âme, pour y produire l'union amoureuse, mais sur tout l'entendement, pour lui communiquer de merveilleuses lumières.

On s'imagine trop généralement qu'il n'y a pas d'autre

contemplation que celle-là [1]. Or, ce n'est là qu'une des formes de l'oraison contemplative, et ce n'est pas une des plus communes; elle se rencontre bien plus rarement que les divers modes de contemplation affective.

§ 2. — *Contemplation affective ou quiétude*

46. La contemplation séraphique ou affective est celle où l'amour domine. C'est à elle plus particulièrement qu'on applique le nom de quiétude, en raison du repos que l'amour contemplatif apporte à l'âme.

« La sainte quiétude, dit saint François de Sales, comporte divers degrès »; ce sont ces divers modes de contemplation affective que nous allons chercher à expliquer.

In quiete, dit saint Liguori, *amor communicatur immediate spiritui in ipso animæ centro, deinde etiam ad sensus externos diffunditur, hoc autem non semper, unde multoties accidit quod anima habeat orationem quietis sed sine ulla dulcedine sensibili.* « Dans la quiétude l'amour est communiqué à l'esprit directement, et cette communication se fait au centre de l'âme pour se répandre de là dans les sens; mais ce rejaillissement sur les sens extérieurs n'a pas toujours lieu, ce qui fait que souvent l'âme possède l'oraison de quiétude sans aucune douceur sensible. » (*Praxis*, 134.)

Pour mieux faire comprendre cette doctrine, laissons la parole à saint François de Sales :

« Quelquefois la quiétude est en toutes les puissances de l'âme jointes et unies à la volonté; quelquefois elle est seulement en la volonté, en laquelle elle est aucunes fois sensiblement,

[1] C'est par suite de cette erreur qu'il y a tant d'idées fausses sur la contemplation, qu'on la juge si rare, et que l'on regarde comme inutile d'en étudier les règles.

Nous devons reconnaître cependant que la nature et la fréquence de la contemplation sont aujourd'hui beaucoup mieux comprises que lorsque ces lignes parurent pour la première fois en 1896 : les ouvrages parus ces dernières années et les articles publiés dans les revues françaises et étrangères ont fait revivre la doctrine traditionnelle et ont dissipé beaucoup de préjugés. Mais il en reste encore et nous souhaitons vivement que tous disparaissent. (*Note de la 4e édition.*)

l'âme tirant un contentement incomparable de sentir par certaines douceurs intérieures que Dieu lui est présent; et d'autres fois imperceptiblement, l'âme ayant alors une certaine ardente suavité d'être en la présence de Dieu, laquelle lui est pour lors imperceptible. » (*Amour de Dieu*, VI, II.)

§ 3. — *Quiétude parfaite*

47. La quiétude parfaite est celle où toutes les puissances sont atteintes :

Telle était celle de sainte Marguerite-Marie : « Mon Souverain Maître se présentait à moi dans le mystère où Il voulait que je Le considérasse, et Il appliquait si fort mon esprit en tenant mon âme et toutes mes puissances englouties dans Lui-même que je ne sentais point de distractions, mais mon cœur se sentait consumé du désir de l'aimer, et cela me donnait un désir insatiable de la sainte communion et de souffrir. Sa bonté me tenait si fort dans l'occupation que je viens de dire, qu'elle me dégoûtait des prières vocales, lesquelles je ne pouvais faire devant le Saint-Sacrement, où je me sentais tellement tout appliquée que jamais je ne m'y ennuyais... J'y aurais passé des jours et des nuits sans boire ni manger, et sans savoir ce que je faisais, sinon de me consumer en sa présence comme un cierge ardent pour Lui rendre amour pour amour. » *Autobiographie*, p. 37, 38.

48. Les impressions de grâce que l'âme reçoit en abondance dans cet état, et qui de son centre se répandent dans toutes les puissances, peuvent ou bien tenir l'âme dans le repos et la paix, ou au contraire exciter en elle de vifs transports.

Si l'âme, saisie par la pensée de Dieu, reste calme, goûtant doucement son amour, c'est la contemplation affective parfaite, mais paisible.

49. Lorsque l'action de la grâce produit dans l'âme de vifs élans, on a ce que les mystiques appellent l'ébriété mystique. « On s'épanche alors, dit sainte Thérèse, en louanges à Dieu, mais sans ordre; l'âme hors d'elle-même, agitée des plus doux transports, souhaiterait faire éclater sa voix en cantiques de bénédictions. Oh ciel ! que doit éprouver une âme dans cette

ravissante ivresse! Elle voudrait être toute convertie en langues pour louer le Seigneur. Elle dit mille saintes folies, mais qui vont droit au but et charment Celui qui la met dans cet état. » (*Vie*, ch. XVI, traduction Bouix.)

« Les aspirations causées par cette ivresse, dit saint Jean de la Croix, continuent parfois tout le temps de sa durée. D'autres fois l'ivresse peut exister dans l'âme sans produire ces brûlantes aspirations, qui ont plus ou moins d'intensité, selon que l'ivresse d'amour est plus ou moins prononcée. » (*Cant. spir.*, str. XXV.)

Ce qui produit assez souvent ces vives ardeurs, ce sont les impressions sur les sens, les commotions produites dans l'appétit sensitif. En effet dans ce genre d'oraison, la mémoire et l'entendement étant eux-mêmes tournés vers Dieu, non seulement rien n'empêche ces impressions sensibles, mais tout conspire à les augmenter.

L'amour naturel a de ces transports. Qui n'a vu une mère couvrir son enfant de caresses et de baisers, lui adresser les termes d'affection souvent les plus étranges et, pour employer le mot de sainte Thérèse, que nous venons de citer, lui dire mille folies. C'est qu'à certains moments toutes les facultés de la mère sont absorbées dans l'amour de son enfant, elle ne pense à rien en dehors de lui, et son cœur, que rien ne distrait, que tout au contraire échauffe et anime, ressent de vives émotions et prodigue à son enfant bien-aimé les marques de l'amour le plus ardent.

50. Les mystiques, à la suite de saint Jean de la Croix (*Cant. spir.*, str. XXV), distinguent deux espèces d'ivresse : l'ivresse imparfaite et l'ivresse parfaite.

D'après la description que fait le saint auteur de l'ivresse imparfaite des commençants, elle n'est autre chose que ces élans pleins d'ardeur des âmes affectives, ces sentiments brûlants où dominent les désirs, les demandes toujours plus ou moins intéressées et toujours précises, car on y sait toujours ce que l'on désire et ce que l'on demande (V. t. I, n. 276). Au contraire, dans les élans contemplatifs qui naissent de l'union amoureuse précédemment décrite et qui constituent l'ivresse parfaite, il peut bien y avoir aussi désir, demande; mais ce qui domine, c'est un vif sentiment d'amour, de jouissance, de

complaisance dans les perfections de Dieu, d'ardente conformité à sa volonté, de désir de sa gloire.

De plus, ces sentiments si ardents sont souvent confus, indistincts, sans objet bien déterminé; on voit seulement que c'est l'amour qui les fait naître. Par exemple, on proférera des mots comme ceux-ci : « Mon Dieu ! mon Dieu ! » sans trouver autre chose à dire et sans préciser davantage sa pensée, de quoi l'on serait du reste fort en peine. En effet, que font pendant cette sainte ivresse les puissances de l'âme, quel raisonnement poursuit l'entendement, à quelles idées s'applique-t-il, quels objets se représente l'imagination? Il semble que ces puissances n'agissent plus, car on ne voit pas qu'elles produisent des actes; cependant elles ne sont pas suspendues, ravies, comme elles le seraient dans une extase; c'est ce qui fait dire à sainte Thérèse : « Cet état est un sommeil des puissances où, sans être entièrement perdues en Dieu, elles n'entendent pourtant pas comment elles opèrent. »

Ainsi se comprend le langage, à première vue étrange et inexplicable, de la Sainte qui appelle *sommeil des puissances* un état où l'âme est si active.

Telle est la quiétude parfaite.

§ 4. — *Quiétude sensible*

51. Nous avons cité (n° 46) saint Liguori, disant que dans la quiétude, l'amour communiqué directement à l'âme dans son fond intime rejaillit de là sur les sens; saint François de Sales nous a parlé également de cette quiétude qui est *dans la seule volonté à l'exclusion de l'entendement et de l'imagination*, mais dans la volonté *sensiblement*, l'âme tirant un contentement incomparable de *sentir*, par certaines douceurs intérieures, que Dieu lui est présent.

C'est cette quiétude que nous appelons quiétude sensible, parce que, outre la volonté, les sens aussi, d'ordinaire, sont impressionnés.

Il y a une connexion intime entre l'appétit intellectuel ou la volonté et l'appétit sensitif; il n'est donc pas étonnant que, l'un

subissant les impressions de la grâce, l'autre en ressente plus ou moins vivement le contre-coup. Nous venons de dire que, quand les autres facultés, mémoire, entendement, sont sous la même influence, les impressions de l'appétit sensitif sont ordinairement très vives. Dans la quiétude dont nous parlons, l'entendement et l'imagination sont plutôt un obstacle, les sens sont par là même moins fortement émus, et la suavité qu'ils éprouvent est douce et paisible [1].

Ainsi en est-il dans l'amour humain. Quand il a pour principe ou des qualités morales ou des motifs de raison, comme les relations de paternité, de supériorité, etc.. ., il réside évidemment dans la volonté, et cependant presque toujours la partie sensible de notre être est alors plus ou moins impressionnée; le cœur, quand il est sous le coup de l'affection, est ordinairement ému, et bien rares sont les personnes qui restent entièrement froides en aimant beaucoup. Si un père revoit son enfant revenu près de lui après une longue absence, il jouit de sa présence et il ressent cette douce émotion de l'amour satisfait, même lorsqu'il porte son attention sur des objets différents, par exemple pendant qu'il vaque aux travaux de son métier. Ces distractions nécessaires, tout en prenant une partie de son attention et faisant que sa joie est moins vive, moins expansive, ne l'empêchent pas entièrement de savourer le bonheur qu'il éprouve d'être avec celui qu'il aime. Il en est de même dans des affections plus intellectuelles que l'amour paternel et où les sens ont une moindre part.

52. Mais si dans ce genre d'oraison la grâce communiquée à la volonté rejaillit sur l'appétit sensitif, elle n'agit pas de même, avons-nous dit, sur l'entendement : celui-ci semble étranger aux phénomènes contemplatifs; toutefois il ne faut pas perdre de vue que l'entendement a toujours quelque part dans la contemplation. La grâce, en effet, agit sur sa partie supérieure pour lui communiquer la connaissance vague et indistincte dont nous

[1] Assez souvent la douceur qui accompagne l'union à Dieu est uniquement dans la volonté sans que les sens y aient part. L'amour à lui seul, même s'il n'est que dans la partie suprême de l'âme, peut produire une joie profonde et douce. Cf. *L'Etat mystique*, 2e édition, ch. xv, § 4.

avons parlé, et qui produit l'union amoureuse. C'est donc la partie inférieure de l'entendement qui reste soustraite aux opérations contemplatives, et qui, entraînée par l'imagination, ou distraite par des occupations légitimes, produit toutes sortes de raisonnements.

53. Écoutons maintenant ce que nos saints auteurs disent de ce genre de quiétude : « La volonté, dit saint François de Sales, étant une fois bien amorcée à la présence divine, ne laisse pas d'en savourer les douceurs, quoique l'entendement ou la mémoire se soient échappés et débandés après des pensées étrangères et inutiles. Il est vrai qu'alors la quiétude de l'âme n'est pas si grande, comme si l'entendement et la mémoire conspiraient avec la volonté; mais toutefois elle ne laisse pas d'être une vraie tranquillité spirituelle, puisqu'elle règne en la volonté qui est la maîtresse de toutes les autres facultés. Certes, nous avons vu une âme extrêmement attachée et jointe à Dieu, laquelle néanmoins avait l'entendement et la mémoire tellement libres de toute occupation intérieure, qu'elle entendait fort distinctement ce qui se disait autour d'elle et s'en ressouvenait fort entièrement, encore qu'il lui fût impossible de répondre, ni de se déprendre de Dieu, auquel elle était attachée par l'application de sa volonté; mais je dis tellement attachée qu'elle ne pouvait être retirée de cette douce occupation sans en recevoir une grande douleur, qui la provoquait à des gémissements, lesquels même elle faisait au plus fort de sa consolation et quiétude; comme nous voyons les petits enfants grommeler et faire des petits plaints quand ils ont ardemment désiré le lait et qu'ils commencent à téter, ou comme fit Jacob en embrassant la belle et chaste Rachel, jetant un cri, pleurant de la véhémence de la consolation et tendreté qu'il ressentait. Si que cette âme de laquelle je parle, ayant la seule volonté engagée, et l'entendement, mémoire, ouïr et imagination libres, ressemblait, comme je pense, au petit enfant qui, allaitant, pourrait voir, ouïr et même remuer le bras sans pour cela quitter la mamelle. » (*Amour de Dieu*, VI, 10.)

« Mais pourtant, continue saint François de Sales, la paix de l'âme serait bien plus grande et plus douce, si on ne faisait point de bruit autour d'elle, et qu'elle n'eût aucun sujet de se mouvoir ni quant au cœur ni quant au corps; car elle voudrait

bien être occupée en la suavité de la jouissance du bien. Et notez qu'alors la volonté retenue en quiétude par le plaisir qu'elle prend en la présence divine, elle ne se remue point pour ramener les autres puissances qui s'égarent, d'autant que si elle voulait entreprendre cela, elle perdrait son repos, s'éloignant de son cher Bien-Aimé et perdrait sa peine de courir çà et là pour attraper ces puissances volages, lesquelles, aussi bien, ne peuvent jamais être si utilement appelées à leur devoir que par la persévérance de la volonté en la sainte quiétude; car petit à petit toutes les facultés sont attirées par le plaisir que la volonté reçoit, et duquel elle leur donne certains ressentiments, comme des parfums qui les excitent à venir auprès d'elle pour participer au bien dont elle jouit. »

54. « Il arrive quelquefois, et même souvent, dit de son côté sainte Thérèse, que la volonté seule est unie à son Dieu, et goûte dans une paix profonde les délices de cette union, tandis que l'entendement et la mémoire gardent assez de liberté pour s'occuper d'affaires et s'appliquer à des œuvres de charité [1]. »

La Sainte insiste souvent sur cette division des puissances de l'âme, et partout elle engage à ne pas se troubler des écarts de l'entendement et des divagations de l'imagination. Celle-ci, ajoute-t-elle, peut s'égarer jusque parmi les bêtes cruelles et venimeuses qui sont aux abords du château — la Sainte veut désigner par là les tentations les plus horribles — pendant que l'âme est tout unie à Dieu dans ces demeures supérieures, c'est-à-dire dans la contemplation la plus élevée. (*IVe Demeure*, ch. 1er.) « La volonté, dit-elle ailleurs, doit rester en repos, il ne faut point chercher avec l'entendement toutes sortes de paroles et de considérations. Que l'on prononce des paroles d'amour qui se présentent d'elles-mêmes, mais qu'on ne s'inquiète en aucune façon de l'entendement, qui n'est qu'un faiseur de bruit, (*moledor*, celui qui moud avec fracas). Si la volonté veut le faire participer à la joie qu'elle goûte, elle n'y réussira pas, car souvent, pendant qu'il s'égare, la volonté se verra unie avec Dieu et dans une paix profonde. Elle fera donc mieux d'abandonner l'entendement à ses écarts, continuant elle-même de jouir des délices qui lui sont accordées. » (*Vie*, ch. xv.)

[1] *Vie*, ch. xvii. Cf. *Chemin de la perfection*, ch. xxxii.

55. Cette quiétude sensible, qui affecte à la fois la volonté et les sens, renferme un grand nombre de variétés selon les diverses opérations de la grâce et les divers actes de l'âme. « Quelquefois, dit saint François de Sales, non seulement l'âme s'aperçoit de la présence de Dieu, mais elle l'écoute parler par certaines clartés et persuasions intérieures qui tiennent lieu de paroles; aucunes fois elle Le sent parler et Lui parle réciproquement, mais si secrètement, si doucement, que c'est sans pour cela perdre la sainte paix et quiétude... Et d'autres fois elle sent parler l'Époux, mais elle ne saurait Lui parler, parce que l'aise de l'ouïr ou la révérence qu'elle Lui porte la tient en silence; ou bien parce qu'elle est en sécheresse et tellement allangourie d'esprit qu'elle n'a de force que pour ouïr et non pas pour parler. » (*Amour de Dieu*, VI, 11.)

De même, l'union qu'y pratique la volonté s'exerce de bien des manières. Saint François de Sales (*Ibid.*, l. VII) indique ces diverses façons selon lesquelles se fait l'union de l'âme en l'oraison, soit par de petits mais fréquents élancements, soit par un continuel et sensible pressement et avancement du cœur en la divine bonté, soit par un simple consentement « nous laissant unir sans résistance à cette divine bonté. »

La doctrine qu'expose ici le saint évêque s'applique, il est vrai, aux diverses espèces d'oraison; mais plusieurs des modes d'unions qu'il indique conviennent surtout à la quiétude.

§ 5. — *Quiétude aride*

56. Nous appelons ainsi celle qui n'affecte que la volonté, où elle est, selon le mot de saint François de Sales, imperceptiblement et, par conséquent, ne produit même pas cette douce joie qui est pourtant le fruit ordinaire de l'amour. Dans la quiétude, comme le remarque saint Liguori, il arrive souvent que l'amour communiqué au centre de l'âme ne rejaillit pas sur les sens, et que l'âme possède l'oraison de quiétude sans aucune douceur sensible. Non seulement l'entendement et l'imagination ne sont plus sous l'influence de l'opération contemplative, mais l'appétit sensitif lui-même y est soustrait, l'union amoureuse subsiste seulement dans la volonté, et la volonté elle-même, dans le cas que nous supposons, ne goûte pas son amour.

Pour revenir à la comparaison du P. Surin (*supra*, n° 44), le joueur de luth a cessé toutes ses modulations, il n'y a plus que la grosse corde qui vibre.

Donnons sur cet état d'oraison la doctrine de saint François de Sales : « La volonté n'aperçoit point cet aise et contentement qu'elle reçoit, jouissant insensiblement d'icelui. Néanmoins l'âme, qui en ce doux repos jouit de ce délicat sentiment de la présence divine, quoiqu'elle ne s'aperçoive pas de cette jouissance, témoigne toutefois clairement combien ce bonheur lui est précieux et aimable, quand on la lui veut ôter ou que quelque chose l'en détourne; car alors la pauvre âme fait des plaintes, crie, voire quelquefois pleure, comme un petit enfant qu'on a éveillé avant qu'il eût assez dormi, lequel, par la douleur qu'il ressent de son réveil, montre bien la satisfaction qu'il avait en son sommeil. Quand vous serez en cette simple et pure confiance filiale auprès de Notre-Seigneur, demeurez-y, mon cher Théotime, sans vous remuer nullement, pour faire des actes sensibles, ni de l'entendement ni de la volonté; car cet amour simple de confiance et cet endormissement amoureux de votre esprit entre les bras du Sauveur comprend, par excellence, tout ce que vous allez chercher çà et là, pour votre goût. Il est mieux de dormir en cette sacrée poitrine que de veiller ailleurs où que ce soit. » (*Amour de Dieu*, VI, 8.)

Quelques pages plus loin (ch. XI), l'aimable Saint revient sur ce mode d'oraison et en vante de nouveau le prix.

« Quelquefois, ni l'âme n'ouït son Bien-Aimé, ni elle ne Lui parle, ni elle ne sent aucun signe de sa présence, ains simplement elle sait qu'elle est en la présence de Dieu, auquel il plaît qu'elle soit là... On se maintient en la présence de Dieu, non seulement L'écoutant, ou Le regardant, ou Lui parlant, mais aussi attendant s'il Lui plaira de nous regarder, de nous parler, ou de nous faire parler à Lui; ou bien encore ne faisant rien de tout cela, mais demeurant simplement où il Lui plaît que nous soyons. »

C'est ici que vient la fameuse comparaison de la statue.

« Mon cher Théotime, prenons encore la liberté de faire cette imagination. Si une statue que le sculpteur aurait nichée dans la galerie de quelque grand prince, était douée d'entendement, qu'elle pût discourir et parler, et qu'on lui demandât : O belle statue, dis-moi pourquoi es-tu là dans cette niche? Parce,

répondrait-elle, que mon maître m'y a colloquée. Et si l'on répliquait : Mais pourquoi y demeures-tu sans rien faire? Parce, dirait-elle, que mon maître ne m'y a pas placée afin que je fisse chose quelconque, ains seulement afin que je fusse immobile. Que si derechef on la pressait, en disant : Mais, pauvre statue, de quoi te sert-il d'être là de la sorte? Hé ! mon Dieu, répondrait-elle, je ne suis pas ici pour mon intérêt et service, mais pour obéir et servir à la volonté de mon seigneur et sculpteur; et cela me suffit. Et si on rechargeait en cette sorte : Or, dis-moi donc, statue, je te prie, tu ne vois point ton maître; et, comment prends-tu contentement à le contenter? Non, certes, confesserait-elle, je ne le vois pas, car j'ai des yeux non pas pour voir, comme j'ai des pieds non pas pour marcher; mais je suis trop contente de savoir que mon cher maître me voit ici et prend plaisir à m'y voir. Mais si l'on continuait la dispute avec la statue et qu'on lui dit : Mais ne voudrais-tu pas bien avoir du mouvement pour t'approcher de l'ouvrier qui t'a faite, afin de lui faire quelque autre meilleur service? Sans doute, elle le nierait et protesterait qu'elle ne voudrait pas faire autre chose, sinon que son maître le voulût. Et quoi donc, conclurait-on, tu ne désires rien, sinon d'être une immobile statue, là, dedans cette niche? Non, certes, dirait enfin cette sage statue, non je ne veux rien être, sinon une statue, et toujours dedans cette niche, tandis que mon sculpteur le voudra, me contentant d'être ici et ainsi, puisque c'est le contentement de celui à qui je suis, et par qui je suis ce que je suis. » Saint François de Sales termine par ces mots : « Or, cette quiétude en laquelle la volonté n'agit que par un très simple acquiescement au bon plaisir divin, voulant être en l'oraison sans autre prétention que d'être en la présence de Dieu, selon qu'il Lui plaira, c'est une quiétude souverainement excellente, d'autant qu'elle est pure de toute sorte d'intérêt, les facultés de l'âme n'y prenant aucun contentement, ni même la volonté, sinon en sa suprême pointe, en laquelle elle se contente de n'avoir aucun autre contentement, sinon celui d'être sans contentement pour l'amour du contentement et bon plaisir de son Dieu, dans lequel elle se repose. »

« Ce recueillement sec et aride, dit de son côté le P. de Caussade, à la douceur près, est semblable au précédent (celui de la quiétude sensible), car on y est occupé de Dieu, quoique sans

goût, le cœur y demeure tranquille devant Dieu, mais dans une paix sèche; on s'y trouve d'ordinaire sans ennui, mais aussi sans douceur. »

57. L'âme fera de grands progrès si, au lieu de rechercher les douceurs spirituelles dont elle est privée, elle accepte son nouvel état, et qu'elle consente à demeurer, selon le mot du Psalmiste, que les mystiques aiment à citer à cette occasion, comme une bête de somme devant Dieu : *Ut jumentum factus sum apud te, et ego semper tecum* (Ps. LXXII.) « Si l'on est à l'oraison, dit le P. Grou parlant des âmes parvenues à cet état, si l'on assiste à la messe, si l'on communie, il faut se tenir dans la disposition simple de recevoir ce qu'il plaira à Dieu de nous donner, sans se désoler, si l'on n'a rien, si l'on est sec, distrait, en proie même à des tentations. »

Ailleurs, le même auteur, parlant de Marie-Madeleine écoutant en silence le divin Maître, ajoute : « Il n'est pas dit qu'elle parlât à Jésus-Christ ni qu'elle l'interrompît; elle se tenait devant Lui comme un disciple devant son maître, elle recevait ses leçons et les laissait pénétrer doucement dans son âme. Voilà le modèle de la parfaite oraison, où l'âme ne cherche point à s'exhaler en réflexions et en sentiments, mais où elle écoute celui qui l'instruit sans aucun bruit de paroles. Quand Dieu nous a fait la grâce de nous appeler à ce genre d'oraison, il n'en faut jamais sortir [1], sous quelque prétexte que ce soit, de distraction, de sécheresse, de tentations, mais il y faut persévérer, il faut dévorer toutes les peines qui s'y rencontrent et être persuadé qu'on y fait beaucoup, qu'on fait tout ce que Dieu veut que nous fassions, lors même qu'on croit ne rien faire et perdre le temps. C'est cette oraison qui avance le plus notre mort à nous-mêmes, et notre vie en Dieu. » (*Manuel*, Marthe et Marie.)

« Bienheureuse l'âme, dit M. Olier, qui est obligée de garder le silence auprès de Dieu et qui n'a rien qu'à l'écouter, laissant

[1] Cela ne veut pas dire que les âmes, une fois qu'elles ont été élevées à la contemplation, doivent, sous prétexte d'écouter Dieu, bannir toute réflexion et négliger toute préparation à l'oraison. Du reste, les règles que nous donnerons plus loin rendront plus clairement notre pensée et corrigeront ce que les paroles du P. Grou, que nous citons ici, pourraient avoir de trop absolu.

au soin de l'Époux de l'animer par son esprit et de l'exciter à Lui parler et à l'aimer par les opérations de sa lumière et de son amour, et cela comme il Lui plaît, et quand il Lui plaît. » (*Lettre*, 97.)

§ 6. — *La quiétude aride n'est pas l'oisiveté*

58. Il arrive souvent que les âmes appelées à cette oraison et leurs directeurs eux-mêmes s'imaginent que c'est là, non pas « une quiétude souverainement excellente », comme disait saint François de Sales, mais pure oisiveté. Si encore, comme dans l'oraison précédente, l'âme savourait d'une manière sensible le bonheur d'être avec Dieu, elle conviendrait que c'est une façon de l'aimer. Mais il n'en est plus ainsi. Cependant, c'est encore l'amour, car celui-là fait acte de charité qui se tient ainsi devant Dieu, sans autre vue que de demeurer avec Lui et de faire sa volonté. Les actes de cet amour sont délicats, imperceptibles, la grâce contribuant bien plus que l'activité humaine à les produire : ils sont moins sensibles, mais aussi plus parfaits.

« Ce n'est point en s'agitant, en s'empressant, ni en agissant beaucoup, dit le P. Grou, qu'on parvient à se reposer en Dieu, c'est en faisant tomber toute agitation, tout empressement, toute activité pour donner lieu à l'action de Dieu. Dieu est toujours agissant et toujours tranquille. L'âme unie à Dieu participe également à son action et à son repos. Elle agit toujours, lors même qu'elle ne s'en aperçoit pas, mais elle agit avec une grande paix. Elle ne prévient point l'action de Dieu, mais elle attend que Dieu la prévienne; elle se meut sous l'impression divine, comme la main d'un enfant qui apprend à écrire se meut sous l'impression de la main de son maître. Si cet enfant n'a pas la main souple et docile, s'il veut former les traits de lui-même, il écrira mal. Cet enfant agit sans doute en écrivant, mais son action est dirigée par celle du maître. Le repos de cet enfant ne consiste pas à ne point mouvoir la main, mais à ne pas la mouvoir de lui-même et à suivre l'impulsion qui lui est donnée.

« Il en est ainsi de l'âme sous l'action de Dieu; elle n'est point oisive un seul instant, comme l'imaginent ceux qui n'ont pas une vraie idée du repos en Dieu, mais Dieu lui donne le branle et

gouverne son action. Il est vrai que l'action de Dieu, ainsi que celle de l'âme, est quelquefois imperceptible, mais elle est toujours réelle, seulement elle est alors plus directe, plus intime, plus spirituelle. Dans l'état même naturel, combien d'actes intérieurs que nous n'apercevons pas et qui sont pourtant le principe de nos actions extérieures. Je regarde, je parle, je marche, je détourne les yeux, je me tais, je m'arrête, parce que je le veux, et habituellement je ne fais pas attention à cet exercice continuel de ma volonté. A plus forte raison cela a-t-il lieu dans l'état surnaturel. On prie sans penser que l'on prie; le cœur est uni à Dieu et il ne s'aperçoit pas de cette union. »

En effet, combien d'actes imperceptibles on y produit : le cœur se tourne vers Dieu, se complaît en Lui, s'unit à Lui.

« Il ne faut pas dire qu'on ne fait rien et qu'on perd son temps dans l'oraison de repos, mais il faut dire qu'on y agit d'une manière très réelle, quoique très secrète, où l'amour-propre ne trouve rien qui le nourrisse, qui l'attache, qui le rassure, et c'est en cela même que consiste l'avantage de cette oraison. » (*Manuel*, p. 95.)

59. Du reste, si l'âme ne prie en aucune façon, elle rêve. Or, il est facile de distinguer une rêverie spirituelle de l'oraison de quiétude, même aride. Dans la rêverie, l'âme voit qu'elle n'est pas unie à Dieu, qu'elle ne demeure pas en sa présence, qu'elle ne tient à Lui en aucune façon. Son imagination seule travaille et en prend fort à son aise, faisant peut-être de beaux plans de perfection, de beaux projets d'apostolat, en un mot bâtissant des châteaux en Espagne, mais sans retour amoureux vers Dieu, sans effort, même paisible, pour s'unir à Lui. Et cela est si facile à reconnaître que quand l'âme, au milieu de son oraison, cesse son union amoureuse, même aride, pour s'adonner à la rêverie, elle s'en rend compte bien vite, se le reproche et cherche à se rapprocher de Dieu.

Dans la quiétude aride, au contraire, la volonté demeure unie à Dieu; on ne savoure pas cette union, on sait cependant qu'elle persiste; on le reconnaît à ce qu'il en coûte de terminer ou d'interrompre son oraison, quelque sèche et distraite qu'elle ait été; il est pénible de se séparer de Dieu, de quitter sa présence; on ne pouvait Lui parler, on ne trouvait rien à Lui dire, et cependant on était heureux d'être devant Lui. Donc, sans s'en apercevoir,

on pratiquait et on goûtait l'amour de Dieu; or, qui oserait soutenir que c'est perdre son temps que de l'employer à aimer son Dieu?

60. Du reste, l'autorité des Saints et des théologiens confirme notre doctrine. Bossuet décrit avec éloge l'oraison de sainte Chantal, que saint François de Sales approuva à maintes reprises, usant même du commandement pour empêcher la Sainte de s'en écarter tant soit peu.

Or, écoutons-la elle-même :

« Je ne sens plus, écrivait-elle à son saint directeur, cet abandonnement et cette douce confiance et je n'en saurais faire aucun acte : il me semble bien, toutefois, que ces vertus sont plus solides et plus fermes que jamais... Mon esprit, en sa fine pointe, est en une très simple unité (union); il ne s'unit pas, car quand il veut faire des actes d'union, ce qu'il ne veut que trop souvent essayer de faire, en certaines occasions il sent de l'effort et voit clairement qu'il ne peut pas s'unir, mais seulement demeurer uni. L'âme ne voudrait pas bouger de là; elle n'y pense pas, et elle ne fait autre chose que de former au fond d'elle-même un certain désir presque imperceptible que Dieu fasse d'elle et de toutes les créatures et en toutes choses tout ce qui Lui plaira... Souvent, selon les occasions et la nécessité ou l'affection, qui vient sans être cherchée, l'âme s'écoule en cette unité. » C'était alors la quiétude sensible, et alors, savourant son amour, la Sainte ne craignait plus de s'y livrer; elle ajoute, en effet, « Pour ce sujet, j'ai bien la vue que cela suffit pour tout... mais dites-moi... si cette simple unité... durant les sécheresses, suffira quand l'âme n'en a ni la vue, ni le sentiment, sinon presque en l'extrémité de sa fine pointe. »

Il fallut donc que saint François de Sales la rassurât sur ce point et lui rappelât de nouveau que cet abandonnement général entre les mains de Dieu était, au milieu même des sécheresses, excellent et éminemment salutaire.

§ 7. — *Contemplation affirmative et Contemplation négative*

61. Cette division de la contemplation, donnée par beaucoup d'auteurs, nous paraît s'accorder parfaitement avec ce que nous avons dit : *Contemplatio affirmativa est*, dit saint Liguori, *quando*

anima beneficio lucis divinæ, sine ulla sua opera cernit aliquam veritatem, aut creatam, ut esset infelicitas inferni, aut increatam, ut divinam misericordiam. « Si l'âme, sans effort de sa part, voit clairement, grâce aux lumières que Dieu lui communique, soit une vérité créée comme les peines de l'enfer, soit une vérité divine comme l'infinie miséricorde, c'est la contemplation affirmative. »

Negativa est quando dignoscit perfectiones divinas non in particulari, sed in genere cum confusa quadam notitia, sed quæ ingerit conceptum longe majorem magnitudinis divinæ. « On appelle contemplation négative celle par laquelle l'âme considère non pas quelque perfection divine en particulier, mais les perfections divines en général, n'en ayant qu'une connaissance confuse, mais qui lui donne de la grandeur de Dieu une idée de beaucoup plus élevée. » « Dans la contemplation négative, dit fort bien le R. P. Meynard, la volonté a plus d'action que l'entendement »; aussi croyons-nous qu'elle ne diffère point de la contemplation affective.

62. Nous avons déjà parlé plus haut (n° 27) de cette supériorité que saint Liguori vient de nous rappeler, de la contemplation négative sur la contemplation affirmative; il n'en faut point être étonné, puisque Dieu, selon la remarque des théologiens, se connaît et se définit moins par des affirmations que par des négations. « Affirmons de Dieu jusqu'à l'éminence tout ce qu'il y a d'être dans les créatures, nions de Dieu toute imperfection et toute limite de l'être. Affirmons, mais surtout nions : *la négation est plus sûre et plus digne de l'Être divin.* En affirmant, nous restons toujours en deçà de l'inaccessible majesté de Dieu; en niant, nous la dégageons de tout ce qui pourrait l'amoindrir et la couvrons d'un voile mystérieux, qui la relève dans notre estime. C'est pourquoi les chantres des perfections divines ont toujours voulu que l'esprit humain procédât, dans la définition de ses perfections, par des affirmations discrètes, précisées et corrigées par des négations respectueuses. » (P. Monsabré. *Conférences de Notre-Dame.* — 7e Conférence.)

A vrai dire la contemplation négative est la contemplation proprement dite, celle qui produit l'union amoureuse; et sur elle vient parfois se greffer la contemplation affirmative. C'est en effet pendant que l'âme contemplative est unie à Dieu, négati-

vement et confusément connu, qu'elle reçoit parfois des lumières distinctes, qui lui font saisir certaines vérités, certains mystères, ou le sens de quelque parole divine.

§ 8. — *Comment les divers genres de contemplation sont souvent mêlés*

63. Les diverses espèces de contemplation ne sont pas dans la pratique aussi nettement délimités qu'on pourrait le penser. Qu'est-ce qui empêche, par exemple, la contemplation intellectuelle et la contemplation affective de se succéder dans le cours de la même oraison? De même la quiétude parfaite ne peut-elle pas apparaître passagèrement? Souvent, en effet, au milieu d'une oraison douce et calme, parfois même au milieu de ses travaux, l'âme éprouve une forte et subite émotion. Le nom adorable de Dieu ou de Jésus, le nom mille fois béni de Marie, ou une pensée sainte parfois fort vague, aura suffi à embraser son cœur. C'est là ce que saint Jean de la Croix appelle l'attouchement de l'étincelle. « Cette touche divine, dit-il, enflamme le cœur d'un tel feu d'amour, qu'on dirait une étincelle qui, en tombant sur l'âme, l'a embrasée subitement et dans un instant, comme si elle se réveillait en sursaut. Alors la volonté s'enflamme et, avec une admirable ferveur d'amour, elle adresse à Dieu des désirs et des louanges, des remerciements et des respects, des prières et des paroles qui montrent qu'elle le met infiniment au-dessus de tout. Ce sont ces différents actes que l'âme nomme ici les aspirations divinement embaumées par lesquelles elle répond à l'attouchement du divin amour, et ce baume céleste, par son parfum et sa vertu, fortifie l'âme et la guérit de toutes ses misères. » (*Cantiq.*, str. XXV.)

En effet, si l'attouchement dont parle le Saint est passager, le baume « céleste » qui le suit demeure dans l'âme et y produit les effets les plus salutaires. C'est ce qu'enseigne aussi saint François de Sales. « Ce sentiment de la bonté céleste exprimée par cette parole de saint Bruno : O bonté ! ou par celle de saint Thomas : Mon Seigneur et mon Dieu ! ou par celle de saint François : Mon Dieu et mon tout ! ce sentiment, dis-je, demeurant un peu longuement dedans un cœur amoureux, il se dilate,

il s'étend et s'enfonce par une intime pénétration en l'esprit et, de plus, le détrempe tout de sa saveur, comme fait l'onguent précieux ou le baume qui, tombant sur le coton, se mêle et s'unit de plus en plus avec icelui. » (*Amour de Dieu*, VII, I.)

S'il n'est pas téméraire de chercher à expliquer la nature de cette touche divine, il nous semble qu'il se passe alors, mais d'une façon passagère, ce que nous avons dit à propos de l'ivresse contemplative (nº 49) : la grâce s'est emparée subitement de l'âme tout entière et a saisi toutes ses puissances; l'entendement a reçu dans sa cîme une soudaine lumière, comme une intuition des bontés de Dieu, vue rapide qui l'a vivement frappé, absorbant momentanément toute son attention et qui a embrasé la volonté; l'impression sensible qui en a résulté a été d'abord fort vive, puis s'est calmée, et à l'ébriété mystique d'un moment a succédé le calme de la quiétude.

64. De même dans la quiétude aride, il peut y avoir des moments où l'appétit soit saisi et doucement impressionné. « Que si, dit saint François de Sales, à cette simple façon de demeurer devant Dieu (sans l'ouïr ni Lui parler), il Lui plaît d'ajouter quelque petit sentiment que nous sommes tout siens et qu'Il est tout nôtre, ô Dieu, que ce nous est une grâce désirable et précieuse. » (L. VI, ch. XI.) C'est donc la quiétude sensible qui peut, pour un moment, succéder à la quiétude aride.

D'autres fois, il sera difficile de dire si la quiétude est aride ou sensible, ou bien si elle est sensible ou parfaite; dans ces choses morales les limites ne sont pas toujours bien nettes. L'impression faite sur les sens est-elle assez forte, est-elle, au contraire, trop faible pour caractériser tel ou tel mode d'oraison, il est quelquefois difficile de le dire, et, du reste, cela n'est pas, dans la pratique, d'une grande importance.

§ 9. — *La Contemplation et la Prière vocale*

65. Si la contemplation, au moins dans ce qu'elle a d'essentiel, connaissance générale et union amoureuse de Dieu, peut subsister dans des états d'âme aussi différents que ceux que nous venons de voir, et même au milieu des diverses occupations de la vie, il est clair qu'elle peut s'allier à la prière vocale.

« Je sais qu'il y a beaucoup de personnes, dit sainte Thérèse, que Dieu, pendant qu'elles prient vocalement, élève sans qu'elles sachent comment à une sublime contemplation...

« Je connais une personne qui, n'ayant jamais pu faire d'autre oraison que la vocale, possédait toutes les autres; et quand elle cessait de réciter, son esprit s'égarait de telle sorte qu'elle ne le pouvait souffrir... Elle récitait des *Pater* en pensant aux mystères où Notre-Seigneur a répandu son sang, elle restait plusieurs heures priant de la sorte. Elle vint me trouver un jour fort affligée de ce que, ne pouvant faire l'oraison mentale ni s'appliquer à la contemplation, elle se trouvait réduite à faire seulement quelques prières vocales; je lui demandai ce qu'elle récitait et je vis qu'en disant le *Pater* elle était élevée à une pure contemplation, que le Seigneur la tenait intimement unie à Lui. » (*Chemin de la perf.*, ch. xxx, Bouix, ch. xxxi.)

Ainsi, en récitant des prières vocales, cette pieuse âme était élevée à la contemplation : il est donc possible, en priant vocalement, de se maintenir dans l'union amoureuse, sensible ou non. Et même pour les âmes habituées à ce genre d'oraison, il n'y a pas de meilleure manière de réciter leurs prières, heures canoniales, chapelets, etc., et d'assister aux offices et cérémonies, que de rester tout le temps doucement unies à Dieu. C'est ce que recommande expressément Bossuet : « Le temps de l'oraison venu, il faut la commencer en grand respect par le simple souvenir de Dieu, invoquant son Esprit et s'unissant intimement à Jésus-Christ, puis la continuer en cette même façon comme aussi les *prières vocales*, le *chant du chœur* [1], la sainte messe dite ou entendue et même l'examen de conscience. » (Opuscule cité.)

66. Il est bien vrai que dans les moments assez fréquents où la grâce contemplative fait sentir puissamment son action, on préfère à la prière vocale le simple repos et le bonheur de demeurer silencieux devant Dieu. « La paix de l'âme, nous avons cité plus haut ces paroles de saint François de Sales, serait

[1] Dans les ordres de femmes où s'est conservé le chant ou la récitation de l'office en latin, il est bien désirable que les religieuses puissent pratiquer ce genre d'oraison, car, ne comprenant pas le sens des paroles qu'elles prononcent, elles n'en peuvent retirer aucun secours Si pendant qu'elles prient de bouche elles ne sont pas de la sorte intimement unies à Dieu, elles sont fort exposées à mal prier.

bien plus grande et plus douce, si on ne faisait point de bruit autour d'elle et qu'elle n'eût aucun sujet de se mouvoir ni quant au cœur, ni quant au corps. » Mais quand le devoir impose quelque prière vocale, il faut se faire violence; si l'âme goûte moins de douceurs, elle n'en perdra pas pour cela les lumières ni les affections contemplatives.

Dans certains cas, au contraire, où la grâce contemplative est plus faible, la récitation des prières vocales peut être un secours; alors, en effet, l'eau de la contemplation est, selon la remarque de sainte Thérèse, à fleur de terre, les pensées pieuses que suggèrent les paroles sacrées la font comme jaillir, et procurent ainsi à l'âme de vifs élans d'amour et de douces émotions.

§ 10. — *On peut être contemplatif à son insu*

67. Sainte Thérèse vient de nous citer un exemple frappant d'une âme qui était contemplative sans le savoir. Après ce que nous avons dit, la chose est facile à comprendre. Nous ne parlons pas de la contemplation intellectuelle : l'esprit vivement éclairé de lumières précises et distinctes sur l'un ou l'autre des mystères ne peut guère ne pas s'en apercevoir. Mais pour la contemplation affective, où la part du cœur est bien plus grande, combien en sont favorisés qui ignorent que c'est là la contemplation; combien qui ne reconnaîtraient jamais la contemplation dans cette oraison dont nous avons parlé, où le cœur seul reste uni à Dieu, pendant que l'imagination et l'entendement ne peuvent être fixés, et à plus forte raison encore dans cette autre espèce de quiétude où l'on s'aperçoit à peine de l'union amoureuse.

Du reste, comme nous l'avons dit, la contemplation n'est que l'exercice des dons du Saint-Esprit. Or, quand l'âme agit par le principe des vertus infuses, obéissant alors à des motifs raisonnés, par exemple tirant de son cœur, grâce à de saintes considérations, un acte de contrition, elle le constate facilement. Mais si elle opère par les dons, si, par exemple, elle regrette ses péchés par un acte du don d'intelligence et de piété, il n'y a pas de raisonnement explicite, et l'on peut ne pas s'en apercevoir. De là vient souvent que des âmes qui ont la contrition dans un degré éminent se plaignent de ne pas l'avoir parce qu'elle n'est ni raisonnée ni sensible.

CHAPITRE VI

La contemplation est bien moins rare qu'on ne le croit communément

§ 1er. — *Témoignages des auteurs mystiques*

68. N'avons-nous pas, dans les pages précédentes, déprécié aux yeux de beaucoup de lecteurs la grâce de la contemplation? Ce n'est point ainsi, en effet, qu'on se la représente communément et, comme le dit le P. de Caussade :

« N'y a-t-il pas des auteurs qui, en parlant de la contemplation ordinaire ou de l'oraison passive ordinaire, en donnent pourtant des idées si magnifiques et si hautes que les uns en sont éblouis et les autres rebutés d'y aspirer? » (*Instr. spir.*, dial. 4.) Mais ceux qui se font une idée aussi exagérée de la contemplation doivent être grandement surpris en lisant dans les auteurs mystiques certaines assertions absolument incompatibles avec leur manière de voir, assertions, qui selon nous, se comprennent fort bien.

« Il nous est permis, dit le P. Alvarez de Paz, de désirer le don de la contemplation; nous pouvons le demander humblement à Dieu; c'est même un devoir pour nous de nous y disposer par l'abnégation parfaite et par l'exercice assidu de toutes les vertus. Et certainement, ajoute-t-il, nous devons nous en prendre à nous-mêmes si nous n'éprouvons jamais les suavités ineffables de la contemplation [1]. »

[1] *Nos certe in causa sumus quod nunquam contemplationis ineffabilem suavitatem gustemus. De orat. ment.* L. I. Part. 3 *cap.* XXVII. Il est admis par tous les Maîtres que l'on ne doit pas désirer les grâces extraordinaires. Aussi, certains théologiens mystiques des deux derniers siècles, ayant enseigné que la contemplation est une faveur *extraordinaire*, sont ensuite fort embarrassés de concilier cette doctrine avec l'assertion des auteurs plus anciens, qui affirmaient sans hésiter qu'on peut aspirer aux grâces contemplatives. « Scaramelli, après avoir protesté qu'il ne veut pas contredire des hommes si savants, admet la thèse, puis la détruit par des correctifs rigoristes dans le goût du dix-huitième siècle. » P. Poulain, S. J. *La Mystique de saint Jean de la Croix.*

Le P. Lallemant, si justement renommé pour sa doctrine toujours exacte et mesurée, s'exprime ainsi : « Sans la contemplation, jamais on n'avancera beaucoup dans la vertu, et l'on ne sera jamais bien propre à y faire avancer les autres. On ne sortira jamais entièrement de ses faiblesses et de ses imperfections. On sera toujours attaché à la terre et l'on ne s'élèvera jamais beaucoup au-dessus des sentiments de la nature : jamais on ne pourra rendre à Dieu un service parfait. Si l'on n'a reçu cet excellent don, il est dangereux de s'épancher trop dans les fonctions qui regardent le service du prochain, etc.[1]. » Le vénérable auteur ne tiendrait certainement pas ce langage s'il regardait la contemplation comme un phénomène rare et exceptionnel.

69. Pendant des siècles tous les auteurs ont été d'accord pour diviser la vie spirituelle en trois degrés et pour mettre au troisième degré, terme et aboutissement des deux autres, la voie unitive, qui pour eux n'était autre chose que la voie contemplative ou mystique. Les grands mystiques du XVIe siècle n'ont fait que se conformer à la doctrine commune en présentant la contemplation comme le couronnement ordinaire de la vie spirituelle. Ainsi sainte Thérèse la promet à ses filles comme la récompense de leur fidélité [2]. Sans doute, elle commence par leur rappeler des principes qu'il ne faut pas méconnaître : à savoir que beaucoup d'âmes qui n'atteignent jamais la contemplation procurent quand même la gloire de Dieu et acquièrent de grands mérites; que non seulement l'on peut se sauver sans la contemplation, mais que sans elle, au moins sans la contemplation savoureuse dont parle ici sainte Thérèse, on peut aller loin dans la vertu, plus loin même que certains autres qui jouissent des douceurs de la contemplation [3].

[1] Ce langage du P. Lallemant rappelle les paroles de l'*Imitation*. Après avoir montré la nécessité du renoncement et rappelé que seul, il mène à la contemplation, l'auteur de cet admirable livre ajoute : « *Nisi homo sit in spiritu elevatus, et ab omnibus creaturis liberatus, ac* DEO TOTUS UNITUS, *quidquid scit, quidquid etiam habet, non est magni ponderis.* » (*Imitat.*, III, 31.)

[2] V. *Chemin de la perfection*, ch. XVII, XIX, XX, XXI (édit. des Carmélites.)

[3] Nous avons expliqué plus au long ce passage dans la *Vie d'union*, n° 314.

Et cependant, sans vouloir contredire ces vérités elle promet à ses filles que Dieu, si elles restent fidèles, leur accordera tôt ou tard la grâce de la contemplation : « Considérez que Notre-Seigneur nous convie tous; Il est la vérité même, nous ne saurions douter de la vérité de ses paroles. Si ce banquet n'était pas général, Il ne nous y appellerait pas tous; et quand même Il nous y appellerait, Il ne dirait pas : je vous donnerai à boire. Il aurait pu dire : venez tous, vous ne perdrez rien à me servir; quant à cette eau céleste (*la contemplation*), j'en donnerai à boire à ceux qu'il me plaira. Mais comme Il ne met de restriction ni dans son appel, ni dans sa promesse, je tiens pour certain que tous ceux qui ne s'arrêteront point en route boiront enfin de cette eau vive [1]. »

Ainsi, dans l'esprit de la Sainte, l'heure n'est pas uniforme de l'appel à la contemplation, Dieu y amenant plus tôt certaines âmes encore imparfaites, et plus tard d'autres plus avancées en sainteté; quelques-uns, malgré leur fidélité, pourront être retirés de ce monde avant d'y atteindre; mais, en règle générale, celui qui passerait de longues années dans une fidélité parfaite finirait par être introduit dans la voie unitive et contemplative.

69 *bis*. On a écrit que sainte Thérèse avait enseigné une doctrine tout opposée dans son dernier ouvrage, parce qu'elle y console les âmes à qui le Seigneur ne donne pas les *consolations* et les *délices* de la contemplation, *contento y deleites*. « Si vous en êtes privées, dit-elle, sans qu'il y ait de votre faute, Dieu qui est juste, vous donnera par d'autres voies ce qu'Il refuse par celle-ci. » (3e *Demeure*, ch. II.)

Il suffirait de répondre que Dieu peut sanctifier les âmes par des grâces mystiques arides. Ainsi sainte Jeanne de Chantal, ainsi la Vénérable Anne de Jésus, cette fille illustre de sainte Thérèse, après avoir eu d'abord des faveurs très douces et très élevées allant jusqu'à l'extase, pendant les dernières années de leur vie furent privées des douceurs de la contemplation, mais continuèrent de recevoir des grâces mystiques très fortes et très sanctifiantes.

[1] Ch. XIX (Édition des Carmélites). Ch. XX (Édition Bouix), *sub fine :* « *Tengo por cierto, que todos los que no se quedaren en el camino no les faltara esta agua viva.* »

Cependant ici encore, après avoir dit en parlant des joies de la contemplation que si nous les perdons c'est par notre faute : *el contento y deleites que perdemos por nuestra culpa*, la Sainte fait comprendre que si ce n'est pas par notre faute, il faut adorer en cela les jugements de Dieu, qui sont très secrets : *son muy ocultos sus secretos*. Ainsi l'avait-elle déclaré déjà dans le *Chemin de la perfection*. « Je crois que le Seigneur ne laissera pas de vous donner la contemplation si votre renoncement et votre humilité sont véritables; s'il vous garde cette joie, *este regalo*, pour la joindre à celles qui vous attendent dans le ciel... ce sont là des jugements qu'il se réserve; il ne nous appartient pas d'y pénétrer. » Sainte Thérèse semble donc bien croire que c'est un cas fort rare, qu'on ne peut expliquer que par des desseins impénétrables de Dieu, qu'une âme fidèle au détachement et à l'humilité reste toute sa vie privée des *douceurs* de l'état mystique.

En tout cas, nombreux sont les passages du *Château intérieur* où sainte Thérèse répète ce qu'elle a dit dans le *Chemin de la perfection*. Parlant des âmes de la *Troisième Demeure*, lesquelles ne sont pas entrées dans la voie contemplative, elle dit (chap. Ier) : « Rien, ce semble, ne peut empêcher ces âmes de pénétrer jusqu'à la dernière demeure (où les grâces mystiques atteignent leur apogée). De fait, si elles le veulent, le Seigneur ne leur en refusera pas l'entrée. » « Si on ne retourne pas au milieu des animaux malfaisants des premières salles, si l'on persévère dans le dépouillement et l'abandon de tout, il n'y a pas de doute, on obtiendra ce que l'on désire (*Ibid.*). « Si nous nous humilions, si nous nous détachons véritablement — et non point par l'imagination, qui si souvent nous trompe — car il faut que nous soyons détachées de tout — le Seigneur, j'en suis persuadé, ne nous refusera pas cette grâce (les goûts de la contemplation), et Il nous en accordera même beaucoup d'autres qui surpasseront nos désirs. » (*IVe Dem.*, ch. II). « Nous toutes qui portons ce saint habit du Carmel, nous sommes appelées à l'oraison et à la contemplation... Puisque nous pouvons d'une certaine manière jouir du ciel sur la terre, courage ! N'en doutez pas, ce trésor reposera en nous-mêmes... le Seigneur ne rend impossible à personne l'acquisition de ses richesses. » (*Ve Demeure*, ch. Ier). « Je ne puis m'empêcher de gémir en songeant à ce que nous perdons par notre faute. Ce

sont là, il est vrai, des dons que Dieu fait à qui Il veut (les ravissements); et pourtant, si nous aimions Notre-Seigneur comme Il nous aime, Il nous les accorderait à toutes » (*VIe Demeure*, ch. IV). « Sa Majesté a dit : je suis en eux. Oh ! que ces paroles sont vraies. Comme l'âme qui dans cet état (le mariage spirituel) les voit réalisées en elle, les comprend bien. Et toutes nous les comprendrions nous-mêmes, si nous ne nous en rendions pas indignes. Faute de nous disposer, faute d'écarter tout ce qui peut faire obstacle à cette divine lumière, nous ne nous voyons pas dans ce miroir.. où notre image est représentée. » (*VII Demeure*, ch. II.)

Non, sainte Thérèse n'a jamais varié, toujours elle a cru que les desseins de Dieu sont de donner aux âmes bien disposées les grâces mystiques, toujours — et *dans son dernier livre avec plus d'insistance encore*, — elle présente les grâces mystiques comme étant le moyen dont Dieu se sert pour élever les âmes à la perfection et à la sainteté.

Mais en fait sont-elles nombreuses celles qui apportent aux desseins de Dieu les dispositions voulues et à qui Dieu accorde des grâces?

Dans le livre du *Château intérieur*, après avoir décrit la quatrième demeure où apparaît l'oraison des *goûts divins* ou quiétude sensible, elle termine par ces paroles : « J'ai traité avec étendue de cette quatrième demeure parce que c'est celle où entrent, je crois, le plus grand nombre d'âmes [1]. » Dans le livre de *Sa Vie* (ch. XV), parlant de cette oraison que certains auteurs veulent présenter comme un phénomène si extraordinaire, elle avait déjà, et avec insistance, émis cette affirmation, qu'un très grand nombre d'âmes y arrivent [2]. Dans son livre des *Fondations* (ch. IV), elle affirme qu'à peine se trouve-t-il dans chacune de ses maisons une religieuse qui soit demeurée dans la méditation; toutes les autres sont élevées, dit-elle, à la contemplation parfaite [3].

[1] « *Me he alargado mucho en esta Morada, porque es en la que mas almas creo entran.* »

[2] « *Hay muchas almas que llegan a este estado.* »

[3] « *En estas casas, si hay una de las hermanas que la lleve el Senor por meditacion, todas las demas llegan a contemplacion perfecta.* »

Elle reconnaît par ailleurs que la quiétude, tout en communiquant à l'âme de saintes dispositions, lui laisse encore beaucoup d'imperfections et de faiblesses.

70. Nous trouvons la même doctrine dans saint Jean de la Croix. D'après lui, par les opérations discursives et imaginaires « les âmes ne peuvent faire qu'un très petit profit... Cette manière de faire oraison en méditant et en raisonnant appartient à l'état des commençants... par là s'acquiert une certaine ferveur sensible; des suavités sont alors communiquées qui donnent le goût du bien et détachent des choses du monde. Quand ce résultat a été obtenu dans une certaine mesure, Dieu commence à élever l'âme à l'état de contemplation, ce qui arrive ordinairement très vite, surtout lorsqu'il s'agit d'âmes engagées dans la vie religieuse[1]... il n'y a plus alors qu'à passer de l'état de méditation à la contemplation. » (*Vive flamme*, str. III, vers. 3, § 5. Cf. *Nuit obscure*, I, 8.)

« Les considérations et les représentations de la méditation sont nécessaires aux commençants pour produire l'amour et pour nourrir l'âme par le sensible, et elles servent de préparation éloignée à l'union avec Dieu; les âmes doivent ordinairement passer par là pour arriver au terme, c'est-à-dire au séjour du repos spirituel, mais il faut traverser cette voie sans s'y arrêter, car si l'on s'arrêtait à ces moyens, jamais on n'arriverait au terme qui n'a rien à voir avec ces moyens éloignés. » (*Montée*, II, 11.)

Le terme auquel l'âme doit tendre, c'est l'union mystique. « Il est vrai que Dieu seul peut la mettre dans cet état surnaturel, mais elle doit s'y disposer autant qu'il dépend d'elle... à mesure qu'elle entre dans l'abnégation et dans le dépouillement des formes sensibles, Dieu la met en possession de l'union... Quand Il le jugera bon, Il achèvera de lui donner, selon ses dispositions, l'habitude de l'union parfaite. » (*Montée*, III, 1.) « Que l'âme fasse de son côté ce qui dépend d'elle, que son directeur l'aide à se renoncer en tout et il est impossible que Dieu, selon la manière dont procèdent sa bonté et sa miséricorde, ne fasse pas ce qui dépend de Lui... or, ce qui dépend de

[1] *Los comienza Dios a poner en este estado de contemplacion, lo cual suele ser muy en breve, mayormente en gente Religiosa.*

Lui c'est de conduire l'âme à la possession des biens surnaturels (c'est-à-dire des biens mystiques.) » (*Vive flamme*, str. III, vers 3, § 9.)

71. Qu'on lise les ouvrages des Pères Surin, Grou, de Caussade, etc., et l'on arrivera à la même conclusion, que la voie contemplative est celle où sont le plus ordinairement appelées les âmes qui s'adonnent sans réserve au service de Dieu.

« *Je puis assurer*, dit le P. Surin, *qu'entre toutes les personnes que j'ai vu se donner pleinement à Dieu, je n'en ai remarqué aucune qui n'ait été favorisée de ce don* après s'être exercée quelque temps dans la méditation des mystères et des vérités de la foi. (*Dial. spir.*, t. I, l. IV, ch. II.)

72. « Il faut, dit sainte Chantal (Réponses sur le Coutumier de la Visitation), que je dise simplement ce que, pour de bonnes considérations, j'avais retenu, mais que la nécessité des âmes me contraint de dire maintenant avec franchise; c'est que plus je vais en avant et plus clairement je reconnais que Notre-Seigneur conduit quasi toutes les Filles de la Visitation à l'oraison d'une très simple unité (union) et unique simplicité de présence de Dieu par un entier abandon d'elles-mêmes à sa sainte volonté et au soin de la divine Providence [1]. »

Et dans une lettre à une supérieure de son Ordre elle écrit : « L'attrait *quasi universel* des Filles de la Visitation est d'une très simple présence de Dieu et d'un entier abandon... Et je pourrais bien dire *sans quasi*, car vraiment j'ai reconnu que *toutes* celles qui, dès le commencement, s'appliquent à l'oraison comme il faut, y sont d'abord attirées... »

73. Nous avons montré (nº 5) saint François de Sales enseignant (*Amour de Dieu*, IV, 3), qu'à force de méditer l'amour grandissait et produisait la contemplation. D'après le saint Docteur la contemplation est l'oraison des âmes vraiment dévotes, c'est-à-dire animées du parfait amour : « L'oraison

[1] Notons en passant les paroles suivantes de la Sainte, qui ne laissent pas d'être instructives : « Je sais que cette oraison est fort combattue par ceux que Dieu conduit par la voie du discours, et plusieurs de nos Sœurs ont été troublées, leur disant qu'elles sont oisives et perdent leur temps; mais, sans vouloir manquer au respect que je dois à ces personnes-là, je vous assure, mes très chères Sœurs, que vous ne devez point vous détourner de votre train par tels discours, etc. »

s'appelle méditation jusqu'à ce qu'elle ait produit le miel de la dévotion, après cela elle se convertit en contemplation. » (*Amour de Dieu*, l. VI, ch. III [1].)

Mais si la contemplation est à ses yeux comme la suite naturelle de la dévotion et de la ferveur, il n'en est pas nécessairement ainsi des phénomènes extatiques : « Plusieurs Saints, dit-il, sont au ciel, qui ne furent jamais en extase ou ravissement de contemplation. » (L. VII, ch. VII). Rappelons encore les paroles de Bossuet, déjà citées : « L'âme, par sa fidélité à se recueillir et à se mortifier, reçoit *pour l'ordinaire* cette oraison de simplicité et de repos en Dieu. » Scaramelli qui, pourtant, a le grand tort de placer la contemplation dans la voie extraordinaire [2], déclare avoir expérimenté, dans sa longue vie de missionnaire, qu'il n'y avait pour ainsi dire pas une bourgade, où ne se trouve au moins quelque âme menée par les voies contemplatives.

74. Le Vénérable Libermann n'est pas moins explicite : « L'oraison d'affection, dit-il, n'est pas un état permanent, ce n'est qu'un chemin pour arriver à la contemplation si l'âme est fidèle. » Et cette doctrine revient souvent sous sa plume. Ailleurs, après avoir montré comment, les âmes ayant besoin d'être purifiées, Dieu les fait passer, après une première période de consolations sensibles, par des épreuves de sécheresses et d'aridités : « Pendant tout le temps de ces peines des sens, ajoute-t-il, l'âme qui est fidèle entre peu à peu dans une voie contemplative qui la mène à grands pas à l'union parfaite. » Dans une lettre à un directeur de séminaire, il expose la marche qu'il suivait dans la direction des âmes (Lettre 196, écrite en 1839) : il s'efforçait, avant tout, d'amener les novices ou les séminaristes à travailler avec zèle à leur perfection et cherchait à leur faire surmonter l'obstacle principal qui empêchait leur sanctification; il s'appliquait alors à les établir dans le calme, la tranquillité, la paix du cœur : « Cette paix, ajoute-t-il, les

[1] Voir encore les chapitres IV et V du Livre X où le saint Docteur montre que les âmes ferventes reçoivent de temps à autre les faveurs mystiques, parce qu'elles ont retranché tout l'amour qu'elles avaient aux superfluités, mais parce que leur détachement n'est pas complet, elles n'en jouissent pas aussi souvent que les âmes pleinement détachées.

[2] Voir *Vie d'union*, n° 419.

disposait peu à peu à la vie intérieure *et les menait toujours à la contemplation* aussi bien qu'au renoncement. » Et un peu plus loin : « J'admirais comment, souvent, ils me disaient des choses qui se passaient en eux et qui étaient de pure contemplation, et cela sans que je leur eusse jamais dit un mot pour les mettre dans cet état... Plus tard... lorsqu'ils avaient du dégoût pour les considérations et que je n'y voyais plus de fruit, je les engageais à cette simple vue de Dieu, et je les portais à se tenir devant Lui par la foi. »

75. Mais si la contemplation ne sort pas de la voie commune, elle en marque le sommet, elle est la dernière étape pour ceux que Dieu ne veut point favoriser de dons miraculeux, en un mot, comme le disent les théologiens, elle est l'oraison qui convient à la vie unitive [1].

Cela est facile à comprendre. Les opérations contemplatives, avons-nous dit, s'exercent dans la partie supérieure de l'âme. Pour être capables de produire souvent de pareilles opérations, il a fallu que les facultés inférieures (imagination et appétit sensitif) si puissantes dans les âmes sensuelles et même encore dans les âmes pieuses, aient été affaiblies et pour ainsi dire amoindries par un combat vaillamment soutenu et par les épreuves bien supportées [2]; c'est ce qu'exprime saint Jean de la Croix en disant qu'il faut que l'âme ait eu sa nuit active et sa nuit passive.

D'un autre côté, cette oraison suppose une grande confiance, un entier abandon entre les mains de Dieu; autrement l'âme, restant trop accessible aux soucis et aux préoccupations de tout genre, trouverait à la contemplation un obstacle insurmontable. Elle suppose, pour le même motif, ce que le P. Lallemant appelle

[1] *Dicendum est contemplationem quæ spectat ad viam unitivam esse propriam perfectorum, quia talis contemplatio non quasi per occasionem et in transitu exercetur, sed per se et quasi ex habitu. Talis autem contemplatio requirit animum valde moderatum et compositum, diuque exercitatum et illuminatum; hæc autem omnia non inveniuntur nisi in his qui gradum perfectionis attigerunt.* Suarez, *De devotione*, cap. XI, n° 9.

[2] *Communiter et ut in plurimum donum contemplationis perfectorum est, qui vitiis extinctis et affectibus moderatis et virtutibus acquisitis et magno Dei amore decoratis, eam mentis tranquillitatem habent qua possint mentis obtutum in Deo figere et tanquam ligna arida suavissime igni divini amoris ardere.* Alvarez de Paz, l. V. *De nat cont.*, P. 2, cap. IV.

la pureté du cœur, c'est-à-dire le véritable esprit de détachement; le P. de Caussade déclare avec raison « qu'à un grand détachement de cœur répond une grande facilité pour entrer dans cette oraison et à un moindre détachement une moindre facilité. »

Avec ces dispositions, on sera peut-être encore loin de la sainteté, mais on sera établi dans la vie unitive. La pratique généreuse des vertus chrétiennes a détruit les habitudes contraires; les tentations, sans avoir peut-être perdu de leurs violences, ont bien moins de prise sur l'âme; un rapide désaveu, que l'on répétera souvent, si elles deviennent vives et tenaces, ordinairement [1] du moins, suffira pour les repousser. L'âme qui n'a plus besoin de raisonner pour se décider à prendre le bon parti ne s'attachera plus dans ses oraisons aux considérations : elle n'y trouverait que de la fatigue [2]. Aussi Dieu, dont la Providence paternelle ne fait jamais défaut à ceux qui Lui sont fidèles, l'introduit alors dans la contemplation, qui deviendra plus facile à mesure qu'elle avancera dans cette vie de renoncement au monde et d'union à Dieu.

[1] Nous disons « ordinairement », car il est des cas où, pour repousser la tentation, il est à propos de rappeler à sa mémoire quelque forte considération : la mort, l'enfer, l'avantage qu'on gagne à être fidèle, la gloire que l'on rend à Dieu, l'amour qu'on témoigne à Jésus, le surcroît de gloire qui sera au ciel la récompense de nos pénibles combats. « La considération de ces vérités — particulièrement du néant des choses de ce monde et de la grandeur des biens éternels — est, dit sainte Thérèse (*Vie*, ch. xv), pour ceux qui commencent, extrêmement importante... Ces vérités sont même nécessaires aux âmes les plus élevées dans l'oraison, en certains temps où Dieu veut les éprouver et semble les abandonner... Il se lève des jours où ceux mêmes qui ont fait au Seigneur un don absolu de leur volonté et qui, plutôt que de commettre une imperfection, se laisseraient torturer et subiraient mille morts, ont besoin de prendre en main les premières armes de l'oraison. Les tentations, les persécutions se déchaînent alors avec une effroyable violence; ils doivent, eux aussi, pour échapper au péril d'offenser Dieu, se faire un rempart des vérités de la foi en considérant, d'une vue attentive, que tout finit, qu'il y a un ciel et un enfer. » Cf. *Amour de Dieu*, l. XI, ch. xvii.

[1] Cf. *Montée du Carmel*, I, 14. Édicion critica, Tolède, 1912, I, 12.

§ 2. — *Y a-t-il beaucoup d'âmes parfaites qui ne soient pas contemplatives?*

76. Il serait puéril de demander si Dieu peut communiquer à une âme qui en est à la méditation les vertus parfaites ou même les vertus héroïques. Nombre de martyrs, sans avoir vécu dans la contemplation, ont reçu, à l'heure de l'épreuve, des grâces éminentes de lumière et de force, et soutenus par elles ils ont dans les tortures et devant la mort fait preuve d'un véritable héroïsme. Il est vrai que les dons du Saint-Esprit, qui établissent l'âme dans la contemplation, sont aussi le principe des œuvres parfaites et héroïques, et que, pour cette raison, la perfection et la contemplation sont étroitement liées; mais il n'est pas impossible que les dons du Saint-Esprit s'exercent dans la conduite de la vie et n'opèrent pas au moment de l'oraison, ou du moins qu'ils n'opèrent pas de façon à produire une oraison pleinement contemplative.

Si les auteurs sont d'accord sur ce point [1], ils ne le sont pas moins, d'après Suarez, pour distinguer l'oraison en trois genres, correspondant aux trois degrés de la charité [2], et pour attribuer aux âmes parfaites l'oraison contemplative. La voie que nous avons tracée d'après les Saints et les théologiens nous semble donc la voie la plus ordinaire.

Ceci paraîtra plus évident encore si, au lieu de restreindre, comme on le fait trop souvent, le sens du mot contemplation à la seule contemplation intellectuelle ou à la quiétude parfaite, on prend ce mot dans le sens plus général où nous l'avons pris. De la contemplation ainsi étendue nous pensons que peu de

[1] *Addendum vero est non esse contemplationem ita propriam perfectis, ut conveniat omnibus : non omnibus viris perfectis datur ut* GRADU ILLO *contemplationis fruantur, quod interdum contingit ex divina dispositione pertinente ad ejus occulta judicia.* Suarez, *De oratione mentali*, XI, n° 9. Notons-le cependant, la contemplation que Suarez ici déclare ne pas être accordée à tous les parfaits, est celle qui s'exerce sans effort et d'une façon habituelle. (Voir note du n° 75.) Il serait en effet difficile de prouver qu'il y a des âmes parfaites qui ne reçoivent jamais, pas même de temps à autre et d'une façon transitoire, des grâces contemplatives.

[2] V. t. I, n° 128. *Est hæc partitio vulgaris inter scriptores præsertim mysticos et est in ratione fundata. Ibidem*, XI, n° 5.

saintes âmes sont privées. Elles peuvent ne pas goûter les douceurs qui souvent s'y joignent, peut-être même n'auront-elles pas le sentiment de cette paix intime qui accompagne la contemplation la plus aride [1]; mais quand elles s'appliqueront à l'oraison, il sera rare que les éléments essentiels de la contemplation, les opérations secrètes de l'Esprit-Saint agissant par ses dons sur la cime de l'intelligence et produisant dans la volonté l'union amoureuse, leur soient refusées.

§ 3. — *Division des âmes en trois classes selon que prédominent la volonté, l'intelligence ou la mémoire*

77. On comprendra mieux encore que les phénomènes contemplatifs sont parfois faciles et parfois difficiles à discerner, si l'on observe les dissemblances qui existent entre les âmes [2] et qui font que la grâce de la contemplation s'adapte plus ou moins à leur nature. Il en est des âmes humaines comme des esprits célestes : les séraphins, les chérubins, les autres anges sont tous remplis d'admiration par la vue des perfections divines, et tous brûlent d'amour pour leur Dieu, mais chez les séraphins l'amour est le caractère dominant, le trait distinctif; chez les chérubins, c'est la lumière. Il semble que les séraphins,

[1] « L'âme a la paix, dit le P. Grou (*Manuel*, p. 19), mais elle ne s'en aperçoit pas, elle ne croit pas même l'avoir. » — « La volonté, dit saint François de Sales, n'aperçoit point cet aise et contentement qu'elle reçoit, jouissant insensiblement d'icelui. » *Amour de Dieu*, VI, 8. — Ce qui montre que les troubles et les angoisses de ces parfaits serviteurs de Dieu demeurent à la superficie de l'âme, c'est qu'ils restent constamment maîtres d'eux-mêmes, leur volonté n'est nullement ébranlée par les inquiétudes qu'ils éprouvent, leur fidélité à Dieu ne se dément pas; ils savent au besoin encourager les âmes troublées et leur inspirer cette confiance inébranlable qu'ils se plaignent de ne pas avoir eux-mêmes.

[2] Les divers caractères que nous allons établir n'ont pas leur cause, comme les tempéraments, dans les dissemblances de l'organisme; ils sont les traits distinctifs des âmes elles-mêmes. Dans la première période de la vie spirituelle, nous l'avons déjà remarqué, le fidèle étant encore dans un état où les sens prédominent, le tempérament s'accuse davantage; mais après la purification sensible bien supportée, le tempérament perd beaucoup de son influence, et les facultés supérieures étant devenues plus fortes, la physionomie spirituelle de chaque fidèle se manifeste plus clairement.

embrasés par l'amour que l'Esprit-Saint leur communique sont illuminés parce qu'ils aiment et parce que l'amour les porte à contempler les sublimes beautés de Dieu; les chérubins, au contraire, admirablement illuminés par la science que leur communique le Verbe éternel, sont ravis d'abord, et se portent ensuite de toute l'ardeur de leur amour vers Celui qu'ils voient si beau. La flamme éclaire et échauffe à la fois, mais il est des flammes plus lumineuses que chaudes, d'autres plus brûlantes que lumineuses.

78. Chez les âmes humaines se remarquent les mêmes différences [1]. Chez les unes que nous nommerons âmes séraphiques, la faculté qu'atteint plus directement la grâce, c'est la volonté : saisies par les grâces d'amour, elles se portent au bien avec ardeur et fermeté. Les âmes séraphiques se sentent surtout poussées à prouver à Dieu leur amour; elles cherchent les moyens de Lui plaire : que ferai-je pour Dieu, quelle œuvre entreprendrai-je pour sa gloire, telle est leur première préoccupation. Ce ne sera que secondairement et par suite de leur amour qu'elles s'appliqueront à Le mieux connaître. Elles recevront alors, si elles sont fidèles, de grandes lumières, surtout des lumières pratiques, mais ces lumières semblent être chez elles la conséquence plutôt que le principe de l'amour.

Saint Pierre, saint Grégoire VII, saint Ignace de Loyola, saint Charles Borromée, saint Vincent de Paul, sainte Jeanne de Chantal, la Vén. Mère Pelletier paraissent avoir été de ces

[1] Qu'on nous permette ici deux citations intéressantes, qui nous semblent confirmer la distinction que nous établissons ici. La bienheureuse Varani raconte qu'un jour un séraphin lui dit que les séraphins et les chérubins étaient tellement unis qu'ils ne pouvaient aller vers une âme les uns sans les autres; mais, ajouta-t-il, il est bien vrai que dans certaines âmes ce sont les chérubins qui sont les maîtres, et dans d'autres ce sont les séraphins. Dans ton âme, c'est nous, les séraphins, qui dominons, voilà pourquoi tu as plus de feu que de lumières. *Vita da essa scritta*, p. 50. Camerino, 1894.

Sainte Gertrude (IV, 2), vit un jour les anges qui offraient au Seigneur les cœurs des personnes qui leur étaient confiées. Les cœurs de ceux qui aimaient avec plus de ferveur étaient offerts par les séraphins. Les chérubins intervenaient quand il s'agissait des âmes les plus éclairées dans la connaissance de Dieu; et quand c'était le tour de celles qui s'exerçaient davantage dans la pratique des vertus, c'étaient les anges du chœur des Vertus qui s'approchaient du Seigneur.

âmes séraphiques, plus remarquables par la puissance de l'amour qui leur a fait faire de si grandes œuvres que par l'abondance des lumières. De même encore sainte Marguerite-Marie, plus portée à l'amour actif qu'à l'amour d'admiration, plus avide de souffrir et de travailler pour son Dieu que de Le contempler.

79. Saint Jean l'Évangéliste, saint Augustin, saint François de Sales, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, la Vén. Marie de l'Incarnation ressemblent davantage aux chérubins. Dans les âmes de cette seconde classe, en effet, les grâces dominantes sont des grâces d'illumination. Quand elle sont fidèles Dieu les éclaire d'une manière merveilleuse, leur donnant de Lui-même, de ses perfections, des divins mystères, des idées qui les plongent dans l'admiration et le ravissement. Elles se délectent dans la contemplation des spectacles divins, et ensuite, par voie de conséquence, l'amour en elles grandit; car comment ne pas aimer un Dieu qu'elles voient si beau, si grand, si aimant ! Quand elles sont tout à fait fidèles, leur amour répond à leurs lumières, et pour ce Dieu qui les ravit, elles feront des œuvres héroïques. Mais elles seront moins attentives que les premières à multiplier ces œuvres. Appelées à exercer surtout l'amour de complaisance, elles sentiront plus que leurs sœurs séraphiques le besoin de contempler et moins le besoin d'agir.

« Mon âme, dit la Vén. Marie de l'Incarnation, se voyant comme absorbée dans la grandeur immense et infinie de la Majesté de Dieu, s'écriait : O largeur, ô longueur, ô profondeur, ô hauteur infinie, immense, incompréhensible, ineffable, adorable ! Vous êtes, ô mon grand Dieu, et tout ce qui est n'est pas, qu'en tant qu'il subsiste en vous et par vous. O éternité, beauté, bonté, pureté, amour, mon centre, mon principe, ma fin, ma béatitude, mon tout ! »

« Dans cette vue admirable des grandeurs de Dieu elle était si humiliée qu'elle désirait souffrir la mort pour rendre hommage à son immortalité et à ses autres perfections, mais ne pouvant satisfaire ce désir, elle se martyrisait elle-même par les pénitences les plus rigoureuses qu'elle eût encore pratiquées. Ces rigueurs excessives ne servaient qu'à purifier encore davantage la vue de son esprit et à le rendre capable de plus grandes lumières. C'est pourquoi elle continue en cette sorte : « Après

ces sacrifices de la pénitence, mon esprit était rempli de tant de nouvelles lumières, qu'il était offusqué et ébloui, s'il faut ainsi parler, de la grandeur de la Majesté de Dieu. » (*Sa Vie*, par Cl. Martin, I, 22, p. 102.)

C'est donc l'abondance des lumières qui anime à la pénitence les âmes chérubiques. Les séraphiques sont portées d'une façon plus directe à la pratique des austérités; elles y voient une manière d'exercer l'amour et de s'unir au Bien-Aimé. En effet, qui se fait souffrir fait acte d'amour et s'unit à Dieu; et comme elles sont avides de pratiquer l'amour de toutes les manières possibles, elles ressentent comme une besoin pressant de se mortifier. Sainte Marguerite-Marie en est un exemple frappant :

« Après avoir vidé mon cœur, dit-elle, et mis mon âme toute nue, Notre-Seigneur y alluma un si ardent *désir de l'aimer et de souffrir* qu'Il ne me donnait point de repos, me poursuivant de si près que je n'avais de loisir que pour penser comment je Le pourrais aimer en me crucifiant... (C'était aux débuts de sa vie religieuse.)

« Il me fut montré, dit-elle ailleurs (peu après sa profession), une grande croix; je ne pouvais voir le bout, mais elle était toute couverte de fleurs : Voilà le lit de mes chastes épouses : peu à peu ces fleurs tomberont et il ne te restera que les épines qu'elles cachent à cause de ta faiblesse, mais elles te feront si vivement sentir leurs piqûres que tu auras besoin de toute la force de mon amour pour en supporter la douleur. Ces paroles me réjouirent beaucoup, pensant qu'il n'y aurait jamais assez de souffrances, d'humiliations ni de mépris pour désaltérer l'ardente soif que j'en avais, et que je ne pourrais jamais trouver de plus grande souffrance que de ne pas assez souffrir. Plus je souffrais et plus je contentais cette sainteté d'amour, *qui avait allumé trois désirs dans mon cœur*, qui me tourmentaient incessamment, l'un de souffrir, l'autre de l'aimer et de communier et le troisième de mourir pour m'unir à Lui. » *Autob.* p. 65.

Ce que raconte d'elle-même sainte Véronique Juliani n'est pas moins frappant, et montre non moins clairement comment chez certaines âmes la grâce agit sur la volonté plus que sur l'intelligence.

« Je sentais parfois un vif désir de me mortifier : tout ce qui pouvait flatter mes goûts, je m'en privais; tout ce que l'huma-

nité réclamait, je le lui refusais. Je faisais tout cela sans savoir comment, il ne me souvient pas de l'avoir fait avec intelligence.» (*Diario*, 1 vol., p. 44.)

« Après avoir fait mes petits calculs — quand elle était encore enfant — je me mettais à genoux, je demeurais longtemps dans cette posture, je ne sais ce que je faisais alors. J'étais comme hors de moi, tellement heureuse que je ne me serais inquiétée ni du manger, ni de quoi que ce soit; il me venait des désirs très ardents que Dieu fût loué et honoré par toutes les créatures. (P. 48.)

« Dès l'âge de quatorze ans je commençais à faire l'oraison mentale. J'y trouvais beaucoup de consolations; je ne dis pas que j'y recevais des lumières, car au commencement je n'avais d'autre consolation que de demeurer là pour faire plaisir au Seigneur, j'éprouvais des désirs de souffrir... quand je prolongeais mon oraison, ces désirs de souffrance devenaient des anxiétés. (*Ibid.*, p. 52.)

« Quand je retournais à la maison, je me retirais dans quelque endroit où je n'étais point vue, et je faisais quelque pénitence. Je ne comprenais nullement pourquoi je me mortifiais, mais je sentais en moi une vive inclination à souffrir. Tantôt je me traînais sur les genoux, je faisais des croix avec la langue, ou bien je tenais les bras étendus. Je faisais tout cela sans lumière de Dieu, ne comprenant pas bien ce que je faisais. » (P. 89.)

80. L'intelligence, qui chez les âmes chérubiques reçoit surtout les touches de la grâce, est une faculté qui perçoit les *idées générales*, qui s'élève à des *vues d'ensemble* et qui trouve dans la contemplation du beau de vraies délices. La mémoire qui, dans notre état présent, est liée intimement à l'imagination [1], et s'exerce surtout par des représentations sensibles, a pour objet *des êtres ou des faits particuliers*, qu'elle repasse l'un après l'autre. Les personnes chez qui dominent la mémoire et l'attention aux objets et aux faits remarquent mieux les circonstances les plus minutieuses, elles s'appliquent volontiers aux détails; elles sont

[1] Sans doute il n'en est plus de même après la mort, puisque l'imagination et les autres sens n'existent plus dans l'âme séparée du corps, mais si la mémoire peut alors embrasser à la fois de plus nombreux souvenirs, elle a toujours pour objet des faits particuliers et contingents.

frappées par une parole, un signe, un simple incident. La grâce s'adapte à leur nature, et à celles qui sont fidèles, elle montre clairement dans leurs occupations multiples, dans la fidélité à leurs règles, dans la pratique assidue de certaines vertus le devoir à remplir, Dieu à glorifier; elle leur fait trouver dans un mot, dans une maxime, un sens profond, une leçon salutaire, mais elle n'ouvre pas aussi souvent devant leurs yeux de vastes horizons. *Leur attrait principal les porte à s'appliquer avec attention aux moyens de perfection* qui leur sont offerts. Nous comparerions volontiers ces âmes aux anges qui, chargés par le Seigneur de veiller sur les créatures inférieures, s'occupent de chacune avec un soin admirable, et rendent à Dieu par ce ministère une grande gloire.

Les âmes angéliques forment la classe la plus nombreuse. En général elles ont plus de savoir-faire et peuvent rendre de grands services là où les autres ne seraient pas aussi habiles.

Ces âmes angéliques ne sont pas inférieures à leurs sœurs séraphiques ou chérubiques ; elles peuvent aussi bien que les autres s'élever aux plus hauts degrés de la sainteté [1]. LA VALEUR D'UNE AME SE MESURE A SA FIDÉLITÉ, ET NON A LA PRÉDOMINANCE DE TELLE OU TELLE DE SES FACULTÉS.

Le grand apôtre saint Paul, esprit éminemment pratique, à qui rien n'échappait, qui étendait sa sollicitude sur les moindres détails et se montrait si habile à tout ordonner, saint Paul qui, avant sa conversion, surpassait tous les autres par son zèle à observer les prescriptions si méticuleuses des traditions pharisaïques (Gal., I, 14), qui, dans ses Épîtres, montre qu'il a scruté tous les mots de l'Écriture Sainte, car souvent d'une seule parole il tire des conclusions très sages, mais inattendues, saint Paul dont le langage, selon le mot de saint Chrysostome, est si plein de variétés et de ressources : *in verbis varius et multiplex*, qui voit à la fois tant d'aspects de la vérité, tant de particularités diverses qu'il est souvent amené à des digressions déconcertantes, saint Paul qui excelle dans les énumérations pressées, ardentes, saisissantes, nous semble devoir être rangé dans cette catégorie.

[1] A la grande sainte pénitente, Marguerite de Cortone, qui doit être rangée dans cette classe des âmes angéliques, il fut révélé qu'elle serait placée dans l'ordre des séraphins. *Sa vie par son Confesseur*, XI, 13, 15, 16.

On doit y ranger aussi le grand saint Patrice, l'apôtre de l'Irlande et le Bienheureux Jean Eudes que M. Olier appelait « la merveille de son siècle ».

Saint Alphonse, qui semble avoir eu plutôt un esprit pratique que de grandes envolées ou de larges conceptions, fut un saint admirable qui reçut et remplit merveilleusement la mission de combattre le jansénisme et l'incrédulité. Celui qui fut au XVIIIe siècle le soutien et la gloire de l'Église ne manqua, certes, ni de lumières ni d'amour, mais lumières et amour semblent chez lui le résultat plus que le principe de ses grandes œuvres; c'est parce qu'il était admirablement fidèle que Dieu l'éclairait et l'embrasait. Chaque soir avant de s'endormir ce grand Saint s'astreignait à formuler : « dix actes d'amour, dix actes de confiance, dix actes de contrition, dix actes de conformité à la volonté de Dieu, dix actes d'amour envers Jésus-Christ, dix actes d'amour envers la Sainte Vierge, dix actes d'amour envers le Saint Sacrement, dix actes de confiance en Marie, dix actes de résignation, dix actes d'abandon à Dieu, dix actes d'abandon à Jésus-Christ, dix actes d'abandon à Marie, dix prières pour faire la volonté de Dieu », soit cent trente actes différents. (*Sa Vie*, par le P. Berthe, VI, 13.) Ce simple trait, choisi entre beaucoup d'autres, nous montre combien, sans leur être inférieur, il différait d'un saint François de Sales, d'un saint Jean de la Croix, d'une sainte Thérèse. Si saint Alphonse se montra si attentif à rechercher des *moyens* de plaire à Dieu, d'avancer en sainteté, les pratiques qu'il s'imposait, par exemple ses effrayantes pénitences, montrent bien l'héroïcité de sa foi et de son amour.

Il faut en dire autant de sainte Gertrude qui, par sa fidélité, devint si chère au cœur de Dieu et si éminente en sainteté. De même saint Jean Berchmans employa avec une grande générosité de multiples pratiques de dévotion; il obtint, par ce moyen, de très grandes lumières et un très ardent amour, et parvint rapidement à une haute sainteté.

81. Nous ne voulons pas dire que les âmes angéliques, en accomplissant avec tant de soin leurs diverses pratiques, et les séraphiques, en multipliant les preuves de leur amour, n'aient pas déjà des lumières précieuses. Chez toutes les âmes arrivées à la perfection se rencontrent ces grâces éminentes qui donnent

une haute idée de Dieu et un attrait infus d'amour pour Lui, mais nous avons voulu marquer quelles sont dans chacune les premières opérations de la grâce et les plus saillantes. Lumières, amour, fidélité à bien remplir ses devoirs vont en augmentant à proportion des mérites de chaque âme, mais chez les unes les lumières sont plus abondantes, chez les autres l'amour est plus actif, chez d'autres enfin la fidélité est plus remarquable. Les unes sont plus portées à l'admiration, les autres à l'action, les autres à l'attention ou à l'application au devoir.

Les *grâces mystiques sont très faciles à discerner chez les chérubiques ; elles le sont moins chez les séraphiques et chez les angéliques.*

Aussi le goût des livres de spiritualité, du moins des livres mystiques, se montre chez les âmes chérubiques plus tôt que chez les autres, presque aussitôt qu'elles commencent à sortir des voies sensibles; elles y reconnaissent vite leur état et leurs dispositions intimes, et se plaisent à en lire la description. Ce même attrait naît bien plus tardivement chez les autres âmes et suppose chez elles, quand il commence à apparaître, de plus grands progrès dans l'amour; elles sont en effet plus portées à l'action qu'à la spéculation, mais surtout elles ne reconnaissent en elles l'état mystique que lorsqu'elles y sont déjà assez avancées.

Les âmes chérubiques, en qui la grâce atteint plus directement l'intelligence, se délectent plus que les autres dans la contemplation des divines vérités; elles passent sans doute par des sécheresses, surtout quand elles ont besoin d'être purifiées, ou quand elles ne sont pas fidèles, mais elles y sont moins sujettes; elles sont aussi moins exposées aux distractions [1]. Une fois purifiées elles tendent de plus en plus vers l'abîme insondable de toute beauté et de toute bonté, qui se manifeste à elles; elles aspirent à s'y unir, à s'y plonger, à s'y perdre avec délices.

[1] « Grâce à la divine bonté, disait saint François de Sales, je suis exempt de distractions tout le temps que je m'occupe aux saintes méditations. Je ne sais ce que j'ai fait à Notre-Seigneur, sa miséricorde est incompréhensible à mon endroit, car je ne me suis pas plus tôt mis en oraison que j'oublie tout, excepté Lui. » (*Sa Vie*, par M. Hamon, l. VII, ch. II.)

Chez l'âme séraphique arrivée à l'état parfait, il y a bien cette connaissance confuse des grandeurs divines qui est un élément essentiel de l'état mystique, et qui se trouve chez tous ceux qui sont avancés dans la perfection : ces âmes savent qui elles aiment, elles comprennent que leur Bien-Aimé est digne de tout amour; mais le plus souvent il n'y a pas chez elles, comme chez les chérubiques, cette abondance de lumières qui réjouit l'âme. En revanche si l'attrait d'amour est moins doux, il est plus puissant. Ces âmes sont plus que les précédentes exposées aux sécheresses; elles le sont plus aussi que les âmes angéliques, qui trouvent dans les secours ordinaires de la piété de grandes douceurs, le témoignent volontiers et excitent l'envie de leurs sœurs séraphiques, qui gémissent d'être froides quand les autres sont enthousiastes. On rencontre de ces âmes séraphiques qui, même au début de leur vie de piété, goûtent fort peu de consolations. Plus tard, ayant reçu des grâces très élevées, elles veulent aimer ce Dieu, dont elles entrevoient les grandeurs, elles veulent le servir, elles le veulent d'une volonté ferme et énergique; or, souvent c'est cet acte persistant au milieu de leurs sécheresses qui constitue toute leur oraison. Mais, plus facilement que d'autres, elles persistent dans ces dispositions sans que de nouvelles lumières leur soient accordées, et même pendant que la mémoire et l'intelligence s'occupent à d'autres objets. Leur oraison a souvent moins de douceurs sans avoir moins de mérites [1].

Les âmes de la troisième classe, quand elles ont, par une fidélité éprouvée au service de Dieu et par un détachement généreux, fait de grands progrès dans la vertu, reçoivent, elles aussi, et ces lumières précieuses qui donnent une haute idée des grandeurs et bontés divines, et cette impulsion d'amour, qui sont le fondement de l'état mystique. Mais ces grâces mystiques qui résident dans l'intelligence et la volonté, chez elles sont souvent unies à des lumières distinctes sur une vérité particulière, ou sur une parole de la Sainte Écriture, ou sur la

[1] Sainte Jeanne de Chantal a donné à diverses reprises des descriptions de ses oraisons qui étaient bien ce que nous venons de dire. Sainte Marguerite-Marie y trouvait plus de jouissances, mais, elle aussi, ressentait plus l'amour qu'elle ne recevait de lumières.

grandeur et l'importance de leurs devoirs. Ces lumières les frappent davantage et elles-mêmes discernent moins facilement les autres grâces plus précieuses mais voilées, qui sont le véritable principe de leurs mérites. Elles arrivent plus rarement à l'oraison de silence et souvent elles trouvent l'union mystique dans la récitation de leurs prières vocales.

82. Nous ferons mieux comprendre la différence entre ces trois classes d'âmes et l'utilité de les bien discerner en montrant quels sont pour chacune les obstacles à surmonter et les dangers à éviter.

Les âmes de la troisième classe, chez qui domine la mémoire, en qui on remarque un esprit plus pratique, plus apte aux détails, et que nous avons appelées angéliques, étant plus attentives aux objets sensibles, aux vérités particulières, aux moyens dont elles se servent pour aller à Dieu, se décident plus difficilement à entrer dans la voie de la foi pure. Au lieu de porter directement leur attention sur Dieu, quand Lui-même les y convie en rendant stériles pour elles certains moyens dont elles s'étaient jusque-là servi, elles continuent de chercher lumières et douceurs dans ces moyens devenus inutiles et même nuisibles. Certaines méthodes, certains raisonnements les ont pendant longtemps soutenues et consolées, elles veulent y revenir toujours.

Elles s'attachent aussi avec excès aux pratiques bonnes en elles-mêmes, mais qui ne conduisent qu'indirectement à Dieu; les unes, par exemple, mettront toute leur perfection dans les austérités, les autres dans le dévouement; celles-ci ne penseront qu'à leurs occupations, à leurs travaux habituels, celles-là à la récitation d'interminables prières vocales. Tel est l'écueil le plus dangereux pour les âmes chez qui dominent la mémoire et l'aptitude aux choses de détail. Il peut les empêcher d'arriver au port de la contemplation, et même quand elles sont entrées dans la voie contemplative, il peut les retarder encore et rendre plus difficile pour elles l'union divine.

83. Les âmes séraphiques cherchent bien, il est vrai, de multiples moyens pour prouver à Dieu leur amour, mais ces moyens elles ne les aiment pas pour eux-mêmes, elles regardent beaucoup moins les moyens que la fin; ils ne sont à leurs yeux que des échelons qui leur permettent de monter jusqu'à Dieu. Dès

lors tous les moyens leur sont bons, elles ne s'attachent avec excès à aucun. Comme d'une part elles désirent ardemment agir pour Dieu, que par ailleurs elles n'ont pas d'attache à tel ou tel moyen de Lui plaire, elles sont très aptes aux grandes œuvres : tout ce qui leur paraît de nature à réjouir le cœur de Dieu excite aussitôt leur zèle.

Mais l'écueil pour elles est dans l'énergie de leur volonté qui peut dégénérer en raideur et en obstination. Si l'âme angélique est souvent sans fermeté dans ses bonnes résolutions, l'âme séraphique est souvent attachée à son propre jugement et tenace dans ses désirs; la conduite de Dieu sur cette âme tend surtout à l'assouplir et à briser sa volonté.

Un autre danger pour les âmes séraphiques, moins à redouter cependant que pour les angéliques, mais beaucoup plus que pour les chérubiques, est de ne pas quitter les voies inférieures de l'oraison quand le moment en est venu. L'épreuve de transition entre la voie méditative et la voie contemplative leur est dure, et souvent se prolonge beaucoup, parce que les lumières mystiques, moins abondantes, leur offrent moins de douceurs; elles comprennent plus difficilement qu'elles doivent se contenter d'une oraison aussi aride, et elles peuvent céder à la pensée de donner trop aux œuvres actives aux dépens de la prière.

84. L'âme chérubique se met moins promptement au travail, elle n'a pas l'ardente activité de sa sœur séraphique, ni comme l'âme angélique le goût des choses de détail, qu'elle est trop souvent portée à négliger. Elle réfléchit davantage, elle s'arrête avec bonheur à contempler le bien qui se présente, les titres que Dieu possède à son amour, les perfections divines, les joies célestes; elle s'arrête aussi plus volontiers à peser toutes les suites de ses actes, elle voit mieux tous les avantages qu'elle tirera de ses œuvres, mais aussi toutes les difficultés, toutes les peines qu'elle y rencontrera.

Le danger pour elle est de se contenter des lumières qui lui sont données et de ne pas conformer sa conduite à ces lumières; pendant que l'intelligence est fort éclairée la volonté souvent manque d'ardeur; l'âme chérubique, quand elle n'est pas encore arrivée à une sainteté héroïque, gémit de la lenteur et même des répugnances de sa volonté à suivre les lumières de l'intelligence,

elle demande à grands cris des grâces de force et d'énergie [1]; il lui faut un généreux effort pour passer aux actes, et cet effort, à égalité de vertu, lui coûte plus qu'à l'âme séraphique.

Nous disons : à égalité de vertus. Il est évident qu'une âme chérubique qui aura été très fidèle et très généreuse aura acquis une plus grande facilité dans le sacrifice qu'une âme séraphique qui aura mal correspondu à la grâce. De même une âme séraphique ou angélique fidèle et courageuse sera plus éclairée qu'une âme chérubique inconstante et lâche.

85. En résumé, pour qu'une âme arrive au degré d'amour où Dieu l'appelle, elle doit d'abord correspondre fidèlement aux grâces qui lui sont données selon sa propre nature, et qui affectent la faculté dominante, puis disposer ses autres puissances à recevoir, elles aussi, les saintes influences de la grâce. Cette grâce divine pénètre successivement dans la triple enceinte de l'âme, c'est-à-dire dans chacune de ses facultés, dès qu'on lui ouvre la porte. Elle reste dans la première enceinte, si on ne lui ouvre pas la seconde, et dans la seconde, si on garde fermée la troisième. Elle entre d'autant plus abondamment que la porte lui est plus largement ouverte. Si l'on n'est pas fidèle aux premières grâces, on se privera forcément des suivantes : si l'âme angélique, appelée à se sanctifier surtout par la pratique fidèle de ses devoirs d'état, les néglige, si elle ne laisse pas l'Esprit-Saint agir pleinement dans sa mémoire et ses facultés inférieures pour les appliquer aux œuvres diverses dont elle doit s'acquitter, elle ne recevra pas les grâces éminentes qui ensuite, si elle savait y correspondre, perfectionneraient son intelligence et sa volonté. Si l'âme séraphique n'obéit pas aux impulsions qui pressent sa volonté et la poussent au sacrifice, elle ne recevra pas les lumières qui, d'après le plan divin, devaient ensuite être versées dans son intelligence; mais quand elle aura correspondu à ces premières grâces, elle devra se dis-

[1] Les Saints eux-mêmes, quand ils sont chérubiques, constatent qu'ils reçoivent plus vite des lumières dans l'intelligence que de fortes impulsions dans la volonté. « Si vous saviez, disait saint François de Sales, comme Dieu traite mon cœur ! Vous en remercieriez sa bonté et Le prieriez de me donner l'esprit de conseil et de *force* pour exécuter les inspirations de *sagesse et d'intelligence* qu'Il me communique. » (*Esprit de S. Fr. de Sal.*, Xe partie, sect. XXXI.)

poser à recevoir les secondes. De même l'âme chérubique doit tout d'abord purifier son intelligence, en la vidant autant que possible des choses profanes pour l'appliquer à Dieu, sous peine de ne pas recevoir les grâces éminentes de lumières qui lui sont réservées, mais elle devra ensuite coopérer à l'action divine, qui fortifiera sa volonté, et enfin appliquer sa mémoire et ses facultés inférieures aux œuvres que le Seigneur lui impose. En se montrant ainsi fidèle jusqu'au bout, non seulement l'âme obtient les deuxièmes et les troisièmes grâces, mais les premières elles-mêmes lui sont de nouveau communiquées et avec plus d'abondance.

Dans les âmes constamment fidèles le trait dominant de la grâce ne disparaît jamais; on peut discerner quelle est la faculté qui reçoit la première l'opération divine, mais les autres puissances, bien que secondairement atteintes, sont si souples, elles aussi, sous la main de Dieu, qu'elles produisent leurs œuvres propres avec un merveilleux succès. On conçoit que sainte Thérèse eût pu être une aussi grande Sainte sans accomplir ses grandes œuvres; mais quand Dieu l'eut choisie pour réformer le Carmel et fonder tant de monastères, elle ne négligea aucune démarche, elle ne recula devant aucune difficulté, elle mena à bien toutes ses entreprises. Dans sainte Jeanne de Chantal, dans sainte Marguerite-Marie on admire surtout la force de la volonté et l'ardeur de l'amour, c'est là leur trait caractéristique; mais quelles vives lumières ne reçurent pas ces grandes âmes; comme elles comprenaient admirablement leurs devoirs et quels sages conseils elles savaient donner !

CHAPITRE VII

Les marques de la contemplation

86. Si l'on peut être dans la contemplation à son insu (*suprà* n° 67), il peut aussi se faire, et cela arrive souvent, qu'on s'y trouve à l'insu du directeur. A quelles marques celui-ci reconnaîtra-t-il, dans l'âme qu'il dirige, la présence des grâces contemplatives ?

Rappelons tout d'abord que ce n'est point aux débuts de la vie spirituelle que l'âme est introduite dans la contemplation. Même chez les âmes avancées, cette oraison n'apparaît pas à l'improviste. Averti par certains signes qui ne trompent guère, un directeur attentif peut le prévoir. Il voit l'âme se livrer à la pratique généreuse de la mortification et du renoncement, accepter amoureusement les épreuves que la Providence ne manque jamais de lui ménager, en un mot donner la preuve d'une ferveur sincère et persévérante. En retour elle est abondamment favorisée de grâces sensibles; les sentiments affectifs deviennent fréquents et intenses. Il vient un moment où, de en plus en plus embrasée d'amour et touchée des souffrances de Jésus, elle désire souffrir avec Lui et pour Lui. L'imagination a sans doute une grande part à ces élans de ferveur. Mais si l'âme est fidèle, peu à peu elle se dégage du sensible, « les opérations de la grâce deviennent plus intérieures et les communications divines se font plus directement aux facultés spirituelles ». (Libermann, *Ecrits*, p. 186.)

Parfois alors l'on éprouve ce que sainte Thérèse appelle le recueillement surnaturel : pendant des journées entières, sans aucun effort, on se trouvera recueilli et rempli de pieuses pensées; si à ce recueillement ne vient pas se joindre l'union amoureuse dans la volonté, ce n'est pas encore la contemplation, mais c'en est l'indice précurseur et prochain.

87. Enfin la contemplation apparaît. Le plus souvent, comme nous l'avons dit au livre précédent (*Oraison de l'âme fervente*), les débuts sont pénibles. L'âme est dans cette période d'épreuve qu'on appelle la nuit des sens. Les signes de cette épreuve, d'après saint Jean de la Croix, sont les suivants : l'âme ne peut plus comme auparavant se servir dans l'oraison de l'imagination et du raisonnement; elle n'éprouve plus de goût et de consolation ni dans les choses de Dieu ni dans les choses créées; elle est dans une vive anxiété, craignant d'être infidèle à Dieu et de ne plus l'aimer comme auparavant. (*Nuit*, I, 9.)

Mais si l'âme, dit saint Jean de la Croix, sait garder le calme, si elle entre dans la voie où la grâce l'appelle, se livrant au Seigneur et l'écoutant dans l'intime de son cœur avec une amoureuse attention, peu à peu elle devient capable de goûter

une satisfaction plus intime et plus profonde, non plus sensible, mais spirituelle, qui est pour elle un aliment d'une extrême délicatesse.

88. Elle est alors dans le véritable état contemplatif, dont le saint auteur donne les marques suivantes — on remarquera que seul le troisième signe est différent de ceux auxquels on reconnaît la nuit des sens : à l'anxiété douloureuse a succédé une paix intime :

1° Le dégoût des considérations qui n'apprennent plus rien à l'âme et une grande répugnance pour la méditation discursive. Ainsi les livres dont on aimait autrefois à se servir pour méditer ne plaisent plus, ne disent plus rien au cœur.

2° Une disposition habituelle de renoncement qui fait qu'on ne s'attache plus à rien en dehors de Dieu : beaucoup d'attaches à la créature ont disparu, qui autrefois troublaient le cœur et nuisaient gravement à l'oraison ; l'âme se sent comme dégoûtée de toutes choses, et bien qu'elle ait à souffrir des écarts de l'imagination, elle ne se complaît pas à la fixer volontairement sur des objets profanes [1].

3° « Le troisième signe, *qui est le plus certain*, dit saint Jean de la Croix, consiste dans le *bien-être que trouve l'âme à demeurer seule avec Dieu*, à Lui donner son amoureuse attention, sans s'occuper d'aucune considération particulière, et *à jouir d'une paix, d'une quiétude, d'un repos intime.* » (*Montée du Carmel*, II, 11.)

Cette paix spirituelle, *signe le plus sûr de l'oraison mystique*, a son siège dans la volonté. Elle naît comme naturellement de l'amour que l'Esprit-Saint Lui-même verse dans cette faculté. Devenue capable d'exercer cet amour sans raisonnement et sans émotion dans la partie sensible, la volonté goûte indépendamment des facultés inférieures la douceur de cet amour. Cette satisfaction profonde qu'elle éprouve, cette paix intime doit donc être distinguée avec soin des suavités sensibles. Celles-ci

[1] Cette disposition au renoncement, ce dégoût de toutes choses est surtout dans la partie supérieure de l'âme ; dans la partie inférieure peuvent subsister certains attraits violents qui, stimulés par le démon, produiront par intervalles de fortes tentations. Cependant, même dans cette partie inférieure, nombre d'attraits naturels, qu'il fallait jadis combattre, ont cessé de se faire sentir.

peuvent être unies à la paix que goûte la volonté, mais souvent la paix existe sans les douceurs sensibles. « Ne croyez pas, mon Père, écrivait la Mère Thérèse de Saint-Joseph, que je sois sous l'influence d'une ferveur sensible; non, je souffre beaucoup plus que je ne jouis, mais ma vie d'abandon me procure *une paix ineffable* qui me soutient dans mes peines et mes difficultés. » (*Sa Vie*, par le P. Mercier. *Lettre* du 8 novembre 1866.)

Cette paix, impossible à faire comprendre à qui ne l'a pas goûtée, est différente de celle que l'on se procure à soi-même en se raisonnant, en se disant que l'on n'a rien à craindre; elle est communiquée par Dieu Lui-même; parfois elle saisit l'âme comme à l'improviste et la tranquillise suavement et fortement. Cette action de Dieu versant le calme dans la partie supérieure de l'âme est surtout frappante dans les moments d'épreuve : alors que la douleur oppresse, ou même que l'angoisse — pourtant si opposée à la paix — étreint le cœur, Dieu donne aux âmes vraiment aimantes une paix profonde. Cette paix est faite des sentiments infus de confiance, d'abandon et même de joie; l'âme est heureuse de se savoir entre les mains de son Père céleste, heureuse de souffrir pour Lui, heureuse de l'aimer au milieu de ses peines.

Le bien-être qu'il goûte à donner à Dieu son amoureuse attention fait aimer au contemplatif la solitude et le silence; tout en s'acquittant très aimablement des devoirs de la vie sociale, il se sentira heureux quand il en sera affranchi et qu'il pourra se retrouver seul avec Dieu.

« Cette âme, dit sainte Thérèse, voit naître en elle un amour de Dieu très dégagé de tout intérêt propre et elle désire des moments de solitude pour mieux jouir de son amour. » (*Vie*, ch. XIII.)

Ce dernier signe persiste même dans la quiétude aride, où l'âme éprouve un désir constant de prier, recherche la solitude et le silence, sans pourtant parvenir à goûter Dieu, envahie qu'elle est par toutes sortes de préoccupations et de distractions. Ce désir constant qu'elle éprouve de s'adonner à l'oraison, cette recherche, cette soif de Dieu, indique que la volonté Lui demeure unie et que l'aridité chez elle n'est pas une suite de la tiédeur.

89. Telles sont les marques données par saint Jean de la

Croix et, après lui par tous les maîtres. Un auteur contemporain — M. Ribet — en propose une autre. « Il faut, dit-il, que l'âme qui éprouve la contemplation ait été purifiée par les épreuves passives dont nous parlons plus loin »; et, à la façon dont il explique plus loin ces épreuves passives, on serait tenté de croire que ces âmes-là seulement deviennent contemplatives qui ont subi préalablement les épreuves d'une rigueur effrayante et vraiment extraordinaire. Il ne faut cependant pas perdre de vue que les premières épreuves, qui ont pour but de détacher des jouissances sensibles et de préparer à la contemplation, sont bien moins rigoureuses que celles qui viendront plus tard. A la considérer dans sa partie essentielle, la purification, la nuit des sens, consiste précisément dans cette difficulté à méditer et ce dégoût universel dont nous avons parlé. Plus tard, sans doute, l'âme devra subir de nouvelles purifications destinées à la détacher plus complètement et à lui rendre plus facile la contemplation. Mais ces épreuves nouvelles ne sont pas le prélude nécessaire de toute oraison contemplative. (*Nuit obscure*, II, 1 et suiv.) D'un autre côté, toute cette purification est plus ou moins rigoureuse, selon le degré de perfection auquel Dieu se propose d'amener l'âme. (*Ibid.*, II, 7.) Ce serait par conséquent une grande erreur de prendre comme type de ce qui se passe d'ordinaire les épreuves auxquelles nous voyons que les Saints ont été soumis.

Les signes donnés par saint Jean de la Croix suffisent donc : pas n'est besoin de compléter sa doctrine.

Nous ne pouvons pas davantage nous ranger à l'avis de quelques auteurs contemporains qui ajoutent aux signes que nous venons de donner le sentiment de la présence de Dieu, qui le déclarent même le signe principal[1] et appellent oraison de

[1] L'Esprit-Saint par ses dons éclaire l'âme contemplative en lui faisant saisir avec plus de clarté et avec une conviction ardente tantôt une vérité et tantôt une autre. Parfois, par exemple, elle sera très frappée des bontés de Dieu et des ingratitudes humaines et son zèle sera par là fortement excité; d'autres fois elle sera vivement éclairée sur la sainteté divine et sur sa propre misère : d'autres fois Dieu versant en elle des suavités d'amour très consolantes, lui donnera en même temps la persuasion comme irrésistible de cette vérité, connue d'ailleurs par la foi : Dieu est en moi, c'est Lui qui produit ces douceurs.

Depuis une vingtaine d'années quelques auteurs ont restreint singu-

simplicité, en refusant de la reconnaître comme mystique, toute oraison de simple regard où ce sentiment de la présence de Dieu n'est pas signalé. Pour nous nous sommes persuadé, surtout si nous examinons les exemples donnés (sainte J. de Chantal, les premières Visitandines), que dans cette oraison de simplicité saint Jean de la Croix eût reconnu une oraison mystique, ayant les signes distinctifs que nous venons d'indiquer. En se bornant à ces trois marques, dont il expose longuement les motifs, le grand Maître de la mystique nous paraît présenter une doctrine à la fois très rationnelle et très conforme à l'expérience.

90. Les marques de la contemplation deviennent plus frappantes et plus faciles à reconnaître à mesure que le fidèle fait plus de progrès dans la voie mystique, et ses progrès dépendent de la générosité qu'il apporte à purifier son âme. En effet, plus il écartera les obstacles, plus deviendront puissantes et visibles les opérations de la grâce. Quand il réussit par sa fidélité à lutter contre les vaines rêveries et les pensées inutiles, à faire le vide dans son esprit et à l'appliquer uniquement à Dieu et à ses devoirs, son intelligence reçoit plus de lumières. Quand il se détache plus courageusement de tout ce qui n'est pas Dieu, il reçoit dans sa volonté de plus fortes impulsions d'amour. Les faveurs données à la volonté sont d'ordinaire celles qui se remarquent les premières.

« L'influence mystique, dit saint Jean de la Croix, s'exerce directement sur l'intelligence, et la volonté y participe avec une paix et une délicatesse pleine de délices. Parfois ces deux puissances s'unissent (pour recevoir la grâce mystique); *et l'opération divine en elles est d'autant plus parfaite et délicate que*

lièrement le concept de l'état mystique en ne l'appliquant qu'à ce dernier cas. Ils prétendent que le *fond essentiel*, la *caractéristique exclusive* de tout état mystique est le sentiment de la présence de Dieu. Pareille restriction est d'abord tout à fait arbitraire : on n'a pu citer un seul texte des Maîtres en faveur d'une thèse si étrange. Elle est de plus inacceptable, car elle amènerait logiquement à regarder comme ascétiques des états qui sont certainement mystiques, notamment les épreuves des contemplatifs, comme la nuit de l'esprit. Plus inacceptable encore est l'explication que quelques-uns ont donnée de ce sentiment de la présence de Dieu, comme nous l'avons dit plus haut, n° 34 *bis*.

la purification de l'intelligence est plus complète, Mais avant d'en arriver là, la *touche d'un amour brûlant dans la volonté précède le plus souvent la touche d'une parfaite connaissance dans l'intelligence.* » (*Nuit*, II, 13.)

« L'âme, dit-il ailleurs, est par rapport à Dieu comme le verre par rapport au rayon du soleil. En effet la divine lumière de l'Être de Dieu circonvient toujours l'âme, ou pour mieux dire, réside toujours en elle essentiellement. Aussi, que l'âme se mette dans les dispositions voulues, c'est-à-dire qu'elle se purifie de toute tache dont elle serait ternie par la créature; qu'elle ait donc sa volonté unie parfaitement à celle de Dieu, (car cette union de volonté, cet amour implique le dépouillement, le renoncement à tout ce qui n'est pas Dieu), alors cette âme se trouve éclairée de la divine lumière et transformée en Dieu. Comme il ne peut y avoir une transformation parfaite, s'il n'y a pas une parfaite pureté, l'*illumination et l'union de l'âme avec Dieu seront plus ou moins grandes et proportionnées à cette pureté de l'âme.* » (*Montée*, II, 4.)

91. En résumé, quand il y a lieu de douter de l'état d'une âme, on s'assure si elle est ou non dans la voie contemplative en examinant les points suivants :

Cette âme vit-elle habituellement, et sans qu'elle ait besoin de faire effort, en présence de Dieu? A-t-elle l'expérience de cet état où l'on se sent uni à Dieu, tout en vaquant aux devoirs de la vie extérieure? Est-elle vraiment avancée dans l'abnégation et bien affermie dans la pratique des vertus et la mort à elle-même ? Dans les épreuves, les humiliations, ressent-elle une paix infuse et la joie de souffrir pour Dieu? Éprouve-t-elle un dégoût vague et non raisonné, mais profond, de tout ce qui n'est pas Dieu, ou ne touche pas à ses intérêts, accomplissant par devoir plus que par goût les fonctions de la vie profane, et ne cherchant de consolation que dans la prière [1]? Ressent-elle de la répugnance pour les considérations et pour tout ce qui est méditation discursive? Éprouve-t-elle parfois un sentiment subit

[1] « Lorsqu'on a une fois goûté les joies de l'esprit, tout ce qui sent la nature et la chair devient fade et rebutant. » Saint Jean de la Croix, *Vive flamme*, strophe III, § 7. C'est le mot de saint Grégoire le Grand : *Gustato spiritu, desipit omnis caro.*

et imprévu d'amour de Dieu, qui la saisit sans qu'elle en sache la cause, sans qu'elle ait eu besoin de considérer ni d'approfondir aucune vérité religieuse, mais à la seule pensée de Dieu, de Notre-Seigneur [1]? Surtout trouve-t-elle une douce satisfaction à être isolée des créatures et seule avec Dieu sans même avoir rien de particulier à Lui exprimer, comme ce bon paysan qui passait de longues heures dans l'église d'Ars sans rien dire à Notre-Seigneur, et qui répondait au saint curé, lui demandant à quoi il s'occupait dans ces longues visites : « Je L'avise et Il m'avise. » Alors même qu'elle ne goûte pas de consolation sensible, n'éprouve-t-elle pas de la peine quand elle doit interrompre son oraison et s'éloigner de son Dieu? — En général, quand une âme passe volontiers des heures entières à prier, sans effort, sans ennui, sans recourir aux livres, ni aux prières vocales, souvent sans pouvoir dire ensuite sur quoi elle a médité, c'est qu'elle est dans la contemplation.

CHAPITRE VIII

Avantages de l'oraison contemplative

92. Celui qui lira ces lignes se demandera peut-être quelle est l'utilité pratique de cette partie de notre travail. A notre avis, elle est fort grande, parce que ce mode d'oraison, moins rare — nous l'avons démontré — qu'on ne le suppose trop souvent, est en même temps très fructueux; et, si l'âme qui doit le pratiquer est mal dirigée, elle n'entrera pas dans la voie à laquelle Dieu l'appelle, ou si elle y entre, elle pourra s'y égarer et, dans l'un et l'autre cas, elle perdra les grâces extrêmement précieuses que la Bonté divine lui réservait.

[1] Plus l'âme avance, plus les impressions de l'Esprit de Dieu deviennent fréquentes; elles se font sentir au milieu des travaux et des occupations de la journée. Souvent même il arrive à des âmes très fidèles d'éprouver les touches de la grâce au moment où elles les chercheront le moins. Dieu les laissera pendant leur oraison dans de grandes sécheresses et, en dehors de ce saint exercice, elles se sentiront unies à Lui d'une union forte et suave.

L'oraison contemplative produit des fruits beaucoup plus abondants que l'oraison de discours et que celle d'affection. « Avec la contemplation, dit le P. Lallemant, on fera plus pour soi et pour les autres, en un mois, qu'on ne ferait sans elle, en dix ans. » Et il donne ces raisons : « Elle produit des actes excellents et dégagés des impuretés de la nature, des actes d'amour de Dieu très sublimes, qu'on ne fait que très rarement sans ce don, et enfin elle perfectionne la foi et les vertus, les élevant au plus haut degré où elles peuvent monter. » (*Doctrine spirituelle*, 7e principe, ch. IV, art. 4.)

Dans l'oraison contemplative la part de l'homme est beaucoup moindre, celle de Dieu bien plus grande : Dieu donne, l'âme n'a qu'à recevoir. « Notre âme, dit le Vén. Libermann, n'est qu'une capacité, elle n'a rien par elle et en elle; c'est en Dieu qu'elle doit se remplir, et cela par l'union de l'oraison. Par conséquent, elle doit plutôt recevoir que prendre. De là, l'état d'oraison parfait consiste en ce que les puissances de notre âme s'unissent à Dieu par une contemplation de silence, de repos et d'attente. Si cela est vrai, sa coopération consiste à consentir aux dons de Dieu et à les recevoir. Elle consiste aussi à se disposer et à se mettre en état, par la grâce de Dieu, de s'unir de la sorte à Lui, afin de recevoir ses dons. » (*Écrits spir.*, p. 217.)

« Cette oraison, dit Bossuet, où l'on demeure simplement attentif à cette présence de Dieu, exposé à ses divins regards, sans s'empresser à faire autre chose que ce qui nous arrive, est une oraison avec Dieu seul, et une union qui contient en éminence toutes les autres dispositions particulières, et qui dispose l'âme à la passivité, c'est-à-dire que Dieu devient le seul maître de son intérieur, et qu'il opère plus particulièrement qu'à l'ordinaire; *tant moins la créature travaille, tant plus Dieu opère puissamment ;* et puisque l'opération de Dieu est un repos, l'âme Lui devient donc en quelque manière semblable en cette oraison et y reçoit aussi des effets merveilleux, et, comme les rayons du soleil font croître, fleurir et fructifier les plantes, ainsi l'âme qui est attentive et exposée en tranquillité aux rayons du divin Soleil de justice, en reçoit mieux les divines influences, qui l'enrichissent de toutes sortes de vertus. »

93. Il n'y a qu'une voix parmi les auteurs spirituels pour affirmer cette supériorité de la contemplation sur les autres oraisons,

et il n'en est pas un qui ne souscrirait volontiers à ce que dit le P. Surin. Cet auteur compare ceux qui s'adonnent à l'oraison à trois sortes de personnes qui vont les unes à pied, les autres à cheval, les autres en carrosse ou en bateau; — il aurait dit, s'il avait vécu de nos jours, en chemin de fer, et ce serait encore plus exact. — « Les premiers sont ceux qui font oraison de discours, qui vont à pied et avancent par le travail. Les deuxièmes sont ceux de l'oraison affective, qui vont à cheval, ayant un peu de travail. Les troisièmes sont ceux qui sont dans la contemplation, qui avancent plus que les autres sans aucun travail. » (*Catéch. spir.*, t. I, 1re partie, ch. III.)

Aussi c'est à l'âme contemplative surtout qu'on peut appliquer le mot de saint François de Sales : « Une seule âme fervente rend plus de gloire à Dieu que mille chrétiens négligents et tièdes. »

Louis de Blois avait dit avant lui : « Ceux qui sont unis à Dieu « et Lui laissent toute liberté d'opérer en eux à chaque instant « ce qui Lui plaît *sont plus utiles à l'Église en une heure* que les « autres, quoi qu'ils soient, en plusieurs années. » (*Instit. spir.*, ch. 1er.)

Les avantages de ce mode d'oraison ressortiront mieux du tableau qui nous reste à tracer du cinquième degré de la vie spirituelle. On y verra ce que produit la contemplation quand elle est entrée tout de bon dans une âme, quand, au lieu d'apparaître seulement de temps à autre, elle est devenue le mode habituel de prier.

DEUXIÈME PARTIE

DISPOSITION DES AMES DU CINQUIÈME DEGRÉ OU DES AMES PARFAITES

CHAPITRE PREMIER

Comment les âmes parviennent à la vie unitive

§ 1er. — *Remarque préliminaire*

94. Nous avons indiqué la marche que suit l'âme fidèle dans la quatrième demeure. Elle s'y achemine de la ferveur sensible à une ferveur plus spirituelle. Très désireuse d'aimer son Dieu et de se détacher d'elle-même elle saisit rapidement, sans avoir besoin de longs raisonnements, beaucoup d'occasions de sacrifice, de renoncement et de soumission à la volonté divine. D'abord elle ne le fait guère que sous l'influence des grâces sensibles, puis, sa générosité s'affermissant dans les sécheresses et les épreuves, elle finit par accomplir les actes les plus difficiles, même sans goût, dans le vide et l'aridité.

Il lui reste encore, avons-nous dit, bien des défaillances : pendant des années peut-être, sa vie sera un mélange de sentiments vraiment fervents, de sacrifices rapides et généreux et de petites attaches, d'immortifications, qu'elle regrettera et dont elle ne parviendra pas à se défaire. Elle a de grandes vues de perfection, elle vise à l'abnégation complète, mais elle est encore faible et insuffisamment détachée d'elle-même. Comment parviendra-t-elle au parfait dépouillement? Il nous reste à le dire, car ce véritable renoncement, cette conformité habituelle de la volonté humaine à la volonté divine constitue l'état de perfection, qui est le premier degré de la vie unitive.

§ 2. — *Voie abrégée et voie commune*

95. Sainte Thérèse nous enseigne qu'il y a certaines personnes particulièrement favorisées qui, à ce point de la vie spirituelle où nous sommes rendus [1], reçoivent de Dieu une oraison beaucoup plus élevée que toutes celles qui leur ont été communiquées jusque-là. Elle la nomme oraison d'union, et la décrit comme un commencement d'extase.

La plupart des âmes arrivent plutôt à la vie unitive par une seconde voie qu'indique également sainte Thérèse [2], et qui consiste dans la pratique exacte du renoncement et de toutes les vertus chrétiennes. « Je reconnais, dit la Sainte, que cette autre voie exige beaucoup plus de peines, mais la récompense en sera beaucoup plus grande si nous remportons la victoire... Dans le premier cas (dans l'union semi-extatique), le bonheur que l'âme éprouve en se voyant vivre d'une vie si nouvelle lui est d'un grand secours; tandis que, dans l'autre cas (dans l'union de conformité), il faut que l'âme, sans sortir de la vie ordinaire, se donne elle-même la mort [3]. »

[1] Saint Liguori place l'oraison d'union plus tard, après la purification de l'esprit : en fait, il n'y a pas de règle absolue. Dieu la donne quand Il veut.

[2] 5e *Demeure*, ch. III. A l'occasion de ce passage les nouvelles traductrices de sainte Thérèse disent que, d'après elle, il y a deux voies pour conduire à l'état d'union, la voie mystique et la voie non mystique. *Sainte Thérèse ne dit rien de semblable;* si elle le disait elle contredirait sa doctrine constante (v. *suprà*, n° 69). Elle dit seulement, et la nouvelle traduction en témoigne comme le texte original, que l'on entre dans cette cinquième Demeure ou par l'union, *qui est un commencement d'extase*, ou sans elle; or on peut ne pas avoir éprouvé cette union extatique et avoir reçu des grâces mystiques fort précieuses.

[3] On a vu de nos jours un exemple frappant d'une âme atteignant une sainteté éminente sans avoir reçu les faveurs extraordinaires de l'union extatique et des ravissements. La si douce et si admirable carmélite de Lisieux, sœur Thérèse de l'Enfant Jésus qui, comme elle le déclare, fut formée à l'école de saint Jean de la Croix, semble bien avoir passé la plus grande partie de sa vie dans la contemplation aride. Entre autres passages de ses écrits, la lettre qu'elle écrivit à sa Prieure pendant sa retraite de profession le témoigne : elle y décrit gracieusement son état, qui était celui d'une paix profonde dans d'épaisses ténèbres — les ténèbres d'un noir souterrain. — Cette âme par sa merveilleuse fidélité et son abnégation constante sut bien « sans sortir de la voie ordinaire se donner elle-même la mort ».

Nous avons vu (t. I, n° 175), l'épreuve de la soustraction des grâces sensibles, chez les chrétiens trop mous et trop amis d'eux-mêmes, manquer son but providentiel et les laisser comme fixés dans une regrettable médiocrité. D'autres plus fervents ont subi cette crise avec plus de succès; cependant, soit que leur détachement n'ait pas été suffisant, soit que leur confiance n'ait pas été entière, ils ne sont pas entrés pleinement dans la voie que Dieu ouvrait devant eux et ils sont demeurés dans un état mitoyen entre la vie illuminative et vie unitive (t. I, n° 330 et suiv.). Ceux qui parviennent à la vie unitive sont donc les cœurs généreux et confiants qui s'abandonnent à la conduite de Dieu et répondent à ses avances. Ils y arrivent d'autant plus rapidement qu'ils agissent avec moins de recherche d'eux-mêmes et avec un désir plus désintéressé de glorifier Dieu. Ceux qui, bien que solidement vertueux, se replient trop sur eux-mêmes, scrutent *avec inquiétude* leurs moindres actes, ou bien sont avides de consolations, heureux de se faire porter, attendant trop pour pratiquer le sacrifice, pour faire acte de confiance et d'abandon, qu'on les excite et qu'on les encourage, mettent beaucoup plus de temps à atteindre la perfection. Au contraire, ceux qui vont de l'avant avec simplicité, droiture et oubli d'eux-mêmes, qui ont constamment en vue les grandeurs, la bonté de Dieu et l'amour qu'Il leur porte, qui ne visent qu'à plaire à leur divin Maître, ceux-là marchent à pas de géant vers l'amour parfait.

96. Mais, pour ceux-là mêmes, l'épreuve souvent se prolonge. Pendant de longues années peut-être, il faudra que l'on travaille à se détacher de soi-même, que l'on se résigne à des luttes et à des sacrifices sans nombre [1]. Durant ce temps pénible, c'est

[1] Ces combats et ces épreuves appartiennent-ils uniquement à la purification des sens? Nous croyons que pour que les âmes puissent atteindre la perfection, les facultés spirituelles doivent, elles aussi, subir une certaine purification; du reste, les deux parties du composé humain sont si intimement liées, qu'il serait difficile de marquer la limite où s'arrête la purification sensitive et où commence la purification de l'esprit. Saint Jean de la Croix, après avoir décrit les pénibles tribulations de la *nuit de l'esprit*, et après avoir déclaré qu'il faut les avoir subies pour obtenir les touches sublimes de connaissance et d'amour qui produisent dans l'âme un véritable incendie, ajoute : « Pour atteindre les degrés moins élevés *qui se rencontrent d'ordinaire*, une puri-

dans l'oraison que l'âme devra chercher la force qui lui sera nécessaire. De plus en plus éclairée par les dons contemplatifs qui lui seront accordés, elle acquerra une idée bien plus haute et bien plus juste des grandeurs de Dieu, des mystères de notre sainte religion, en un mot de toutes les vérités de la foi, et son cœur s'embrasera du feu de la pure charité. A d'autres moments, au contraire, les consolations de l'oraison lui seront refusées, mais ses désirs pleins de ferveur, sa confiance inébranlable toucheront le cœur de Dieu, et elle obtiendra des grâces puissantes qui la délivreront de ses misères. Elle sortira de ces épreuves affranchie de la domination des facultés sensibles : son imagination n'exercera plus sur elle un tyrannique empire, ses désirs humains seront calmés, ses inclinations naturelles atténuées. Elle passera donc au rang de ces âmes qui « n'aiment ni les superfluités, ni avec superfluité, ains aiment seulement ce que Dieu veut, et comme Dieu veut [1] ». Alors « tout ce qui faisait opposition à la volonté divine ayant été expulsé de l'âme, elle demeure transformée en Dieu par l'amour ; les deux volontés, celle de l'âme et celle de Dieu, deviennent uniformes, il n'y a rien dans l'une qui déplaise à l'autre [2] ».

97. Elle aura donc atteint la perfection car les dispositions que nous venons de marquer sont précisément celles que saint Thomas attribue aux parfaits [3], à l'exclusion des *débutants* et des *profitants*.

fication aussi rigoureuse n'est pas nécessaire. » (*Nuit obsc.*, l. II, ch. XII.) Il y a donc, d'après le saint auteur, pour beaucoup d'âmes, une purification spirituelle atténuée, bien moins effrayante que celle que nous décrirons plus loin. (L. VI. ch. II, § 4.)

[1] *Amour de Dieu*, l. X, ch. v.

[2] *Montée du Carmel*, l. II, ch. v. — Que le lecteur veuille bien rapprocher de ces lignes un autre passage déjà cité, où le même saint auteur expose très bien ce qu'est l'état d'union. *Direction des âmes ferventes*, t. I, nº 346.

[3] Le lecteur voit ici en quel sens nous prenons ce mot dans notre ouvrage. Quand ils appellent de ce nom les âmes chrétiennes, les théologiens ne prétendent nullement qu'elles soient de tout point parfaites ; de tout cœur ils souscrivent à cette parole de saint Bernard : « Il n'est point de parfait qui ne désire se perfectionner davantage, c'est même le signe de la perfection d'aspirer à une perfection plus haute. » *Nemo perfectus est, qui perfectior esse non appetit, et in eo quisque perfectiorem se probat, quod ad majorem tendit perfectionem. Epist. ad Drogonem.* Cf. *Bona. Via compendii ad Deum*, cap. XIII.

Perfectio potest in hac vita haberi dupliciter : uno modo in quantum ab affectu hominis excluditur omne illud quod contrariatur charitati, sicut est peccatum mortale, et sine tali perfectione charitas esse non potest..., alio modo IN QUANTUM AB AFFECTU HOMINIS EXCLUDITUR, *non solum illud quod est charitati contrarium, sed etiam* OMNE ILLUD QUOD IMPEDIT NE AFFECTUS MENTIS TOTALITER DIRIGATUR AD DEUM; *sine qua perfectione charitas esse potest, puta in incipientibus et proficientibus.* « La perfection à laquelle on peut atteindre en cette vie est de deux sortes : par l'une on renonce à tout ce qui détruit la charité, c'est-à-dire à tout péché mortel, et sans cette disposition la charité n'existe pas; par l'autre, on renonce non seulement à ce qui détruit la charité, *mais à tout ce qui empêche le cœur de se donner entièrement à Dieu.* Ce deuxième mode de perfection n'est pas essentiel à la charité, car on ne le trouve ni chez les commençants, ni chez les profitants. » (2. 2. q. 184, a. 2.)

§ 3. — *Les marques de la vie unitive*

98. Il n'est pas toujours facile de distinguer si l'âme a vraiment brisé toutes ses attaches et si elle est parvenue à l'état de perfection, ou bien si elle est encore dans cet état que nous avons appelé la ferveur, où les attaches, considérablement affaiblies, sont souvent cachées à l'âme elle-même.

On peut surtout s'y méprendre quand les grâces sensibles, étant fort abondantes, empêchent les révoltes des passions et font oublier à l'âme ses tendances mauvaises, ou encore quand une personne se trouve éloignée des dangers et préservée pour un temps des occasions qui lui seraient fatales.

99. Une première marque de la vie parfaite, c'est la contemplation devenue habituelle.

Tant que l'âme « aimait encore avec superfluité », c'est-à-dire d'un amour trop naturel, elle jouissait bien parfois « des unions, des recueillements et repos amoureux..., mais elle n'entrait pas fort souvent en ces divines unions de l'Époux, étant occupée et divertie pour aimer hors de Lui et sans Lui ce qu'elle ne doit aimer qu'en Lui et pour Lui. » (*Amour de Dieu*, x, 4.)

Quand donc ce genre d'oraison lui devient ordinaire, c'est

une marque que son détachement est complet et son union à Dieu habituelle.

Elle cheminait jusqu'ici dans une voie intermédiaire, parfois favorisée du don de la contemplation, plus souvent obligée de recourir aux méthodes des oraisons inférieures; désormais « chaque fois qu'elle se met en oraison elle est comme celui qui ayant l'eau à sa portée boit sans effort et avec plaisir sans qu'il soit nécessaire d'amener cette eau par les aqueducs des considérations et des représentations de l'imagination. Ainsi dès qu'elle se met en présence de Dieu, elle se met dans l'exercice d'une connaissance indistincte, amoureuse, pleine de paix, et elle boit la sagesse, l'amour et la saveur »[1]. Elle a donc acquis l'habitude en quelque sorte parfaite de la contemplation. Bien plus, il arrive assez souvent que cette union contemplative, sensible ou non, persévère au milieu de ses diverses occupations, sans qu'elle ait grand effort à faire pour s'y maintenir, parfois même sans aucun travail de sa part.

100. Mais l'union mystique est loin d'être toujours facile à constater. Nous avons dit que si on la découvrait sans peine chez les personnes en qui la grâce atteint plus directement l'intelligence, elle est beaucoup moins visible chez celles où la grâce touche surtout la volonté, chez celles où dominent la mémoire et l'attention aux choses de détail.

Par ailleurs, certaines âmes ont les apparences de la contemplation sans en avoir la réalité, soit que le démon qui les sait

[1] *Montée du Carmel*, l. II, ch. XII. Nous avons déjà cité les paroles de Suarez : *Contemplatio perfectorum non quasi per occasionem et in transitu exercetur, sed per se et* QUASI EX HABITU (*supra*, ch. VI). Notons-le, toutefois, habituel ne veut pas dire constant. L'âme parfaite ne jouit pas toujours de la contemplation et surtout elle n'éprouve pas, toutes les fois qu'elle le voudrait, les suavités de la *quiétude sensible*. « Semblable à un homme échappé d'une étroite prison, l'âme sortie des épreuves de la nuit des sens s'avance dans le sentier de la perfection avec un cœur plus dilaté et plus joyeux... L'imagination et les puissances ne sont plus préoccupées de former des raisonnements, et l'esprit se repose aussitôt avec une grande facilité dans une douce et amoureuse contemplation... Cet état n'exclut point les ténèbres, les sécheresses et les angoisses, parfois même elles y sont beaucoup plus intenses qu'au milieu des épreuves antérieures. Toutefois, leur durée n'est pas aussi longue; après quelques jours d'orage et de tempête, le ciel de l'âme recouvre sa sérénité habituelle. » *Nuit obscure*, II, 1.

dans un état peu satisfaisant, les laisse en repos pendant l'oraison pour les entretenir dans une illusion dangereuse, soit que leur nature tranquille et leur esprit doucement rêveur leur donnent une grande facilité à se maintenir dans une paix qui n'a rien de mystique.

Aussi reconnaît-on d'une manière plus sûre qu'une âme est parvenue à la vie unitive à ce qu'elle possède les dispositions ordinaires des âmes parfaites, dispositions que nous décrirons tout à l'heure.

§ 4. — *Degrés divers d'union à Dieu*

101. Mais auparavant, il nous reste à faire une remarque importante.

Dès lors qu'il y a pureté parfaite, c'est-à-dire entière soumission de la volonté et dépouillement total en vue de Dieu seul, l'âme n'aimant d'une façon consentie et *habituelle* rien que ce que Dieu veut et comme Il le veut, on a l'état d'union ou la vie unitive. Mais « cette union d'amour renferme bien des degrés, qui varient selon la capacité plus ou moins grande de l'âme et la mesure des grâces accordées par le Seigneur à chacune. La même différence existe parmi les bienheureux dans le ciel : les uns voient Dieu plus parfaitement que les autres; cependant tous Le voient, tous sont heureux et satisfaits, parce que leur capacité, qui se mesure à la somme plus ou moins grande de leurs mérites, est comblée de satisfaction. De même, nous rencontrons parfois, durant le pèlerinage de cette vie, des âmes jouissant d'une égale paix et d'une égale tranquillité dans leur état de perfection; toutefois, l'une pourra avoir atteint un degré d'union plus élevé que l'autre, et chacune pourtant sera également satisfaite selon ses dispositions, et la connaissance qu'elle a de Dieu. » Ainsi parle saint Jean de la Croix (*Montée*, II, 4.) et, en plusieurs endroits de ses ouvrages, il déclare que plus une âme a été exercée par les épreuves et les tentations, plus l'union à laquelle elle est appelée sera parfaite.

CHAPITRE II

Intensité de la charité chez les âmes parfaites

102. Même dans son degré infime, l'état d'union est déjà un état bien élevé. Ceux qui en sont là n'ont plus qu'un désir : s'unir à Dieu, posséder Dieu, jouir de Dieu. *Tertium studium est ut homo ad hoc principaliter intendat ut Deo inhæreat et eo fruatur, et hoc pertinet ad perfectos, qui « cupiunt dissolvi et esse cum Christo »*. (S. Th. 2. 2. q. 24. a. 9, c.)

C'est là un acte d'amour de Dieu intense et très pur. Fénelon semble ne pas reconnaître dans cette parole de l'Apôtre le cri du pur amour. Il semble y voir un mélange d'amour naturel de soi-même qui exclurait le vrai désintéressement. A ses yeux, en effet, le désir de posséder Dieu, de jouir de Lui, doit pour être parfait, ne reposer que sur le motif de la gloire de Dieu, en sorte que ceux-là seuls seraient désintéressés qui voudraient jouir de Dieu afin de Le glorifier davantage.

Mais la tendance à l'union divine, le désir de posséder Dieu, ne l'oublions pas, naît souvent dans l'âme spontanément, dès que se présente à elle la pensée de ce Dieu si aimable et si aimé. On ne se demande pas pourquoi on veut s'unir à Lui ; on s'élance vers Lui très librement et d'une façon très méritoire, mais sans raisonnement explicite, uniquement parce qu'on L'aime et qu'on tend instinctivement, en vertu même de cet amour, à s'unir à Lui. *Amor est virtus unitiva*, dit saint Denys, cité par saint Thomas. (1, 2. q. 28, a. 1. Cf. 2. 2. q. 28, a. 9 et 2.) Il y a sans doute, au fond de cet acte, une recherche indélibérée, instinctive et fatale de l'intérêt propre, mais qui n'enlève rien à sa perfection ni à son mérite. L'âme, en réalité, *ne voit que Dieu, elle s'oublie elle-même*, c'est Dieu bon en soi qui est perçu par l'intelligence et recherché par la volonté ; ce sont ses infinies perfections qui ravissent le cœur et produisent cette vive attraction qui est l'acte d'amour sans retour sur soi-même : *Cum homo Deum possidet, sui obliviscitur et eum totis viribus diligit* [1]. — *Si in mea beatitudine*, dit Lehmkhul, *non tam consi-*

[1] Saint Bernard cité par saint Alphonse. Théol. moral., *De præcepto charitatis*.

dero quod mihi bene sit, sed potius eam concipio quatenus præsens intueri possim Deum omnibus bonis summe affluentem, atque ita in hac ipsa cognitione perfecta seu visione meum gaudium colloco, in se et per se actum perfectissimæ caritatis exerceo [1].

103. Si, au contraire, l'âme s'envisage elle-même, si elle pense d'une façon réfléchie que Dieu non seulement est le Bien suprême, mais aussi qu'Il est son bien à elle, alors elle tendra à Le posséder comme tel; elle veut alors Dieu, elle Le désire, comme l'auteur de sa félicité, *quatenus beatificantem.* « Cet amour donc, que nous appelons espérance, est un amour de convoitise, mais d'une sainte et bien ordonnée convoitise, par laquelle nous ne tirons Dieu à nous ni à notre utilité, mais nous nous joignons à Lui, comme à notre finale félicité. Nous nous aimons ensemblement avec Dieu par cet amour, mais non pas nous préférant ou égalant à Lui en cet amour : l'amour de nous-même est mêlé avec celui de Dieu, mais celui de Dieu surnage; notre amour-propre y entre voirement, mais comme simple motif et non comme fin principale; notre intérêt y tient quelque lieu, mais Dieu tient le rang principal. » (*Amour de Dieu*, XI, 17.)

Ce second amour est surnaturel : c'est la grâce qui a éclairé l'âme, qui lui a montré Dieu comme son bien et l'a déterminée à se porter vers Lui, à désirer de Le posséder. C'est une manière très licite et très bonne d'envisager Dieu que de Le considérer comme notre bien, puisqu'Il est tel, et il est très louable de Le rechercher comme tel.

[1] Dieu a mis dans tous les êtres intelligents un besoin impérieux de bonheur, une aspiration à leur fin qu'ils ne peuvent pas ne pas avoir. Nous ne nous aimons pas comme nous aimons les autres : quand nous aimons quelqu'un, c'est que nous trouvons en lui des qualités qui nous charment; et si nous lui désirons quelque bien, c'est, sans doute, parce que cet objet que nous lui souhaitons nous semble revêtu de qualités précieuses, mais c'est aussi parce que nous apprécions les qualités de l'être aimé. Au contraire, quand nous nous désirons à nous-même quelque bien, ce ne sont pas nos qualités qui nous le font désirer, mais uniquement celles que possède l'objet convoité. Si donc nous désirons Dieu, notre fin dernière, ce n'est pas parce que nous nous estimons, parce que nous nous complaisons en nous-même, mais poussés par l'instinct nécessaire qui nous fait rechercher notre bien, nous allons à celui qui nous charme, et qui est le bien véritable, le bien suprême; nous ne nous complaisons pas en nous, nous ne nous complaisons qu'en Dieu. C'est un amour de nous-mêmes très bien ordonné.

Par ailleurs, il y a là non seulement, comme dans le cas précédent, tendance instinctive et spontanée vers ce qui nous convient : *Fecisti nos ad te, Deus, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te*[1], mais il y a aussi considération réfléchie de notre propre intérêt : l'esprit, voyant que notre intérêt, notre bien, c'est Dieu même, et qu'Il s'offre à nous pour faire notre bonheur, Le propose comme tel à la volonté. C'est ce retour délibéré sur soi-même qui fait que l'amour d'espérance ou de convoitise n'a pas la perfection de la vraie charité.

104. A côté de cet acte surnaturel d'espérance peut exister et existe souvent un acte naturel d'amour de soi, ou, ce qui revient au même, d'amour de son bonheur[2]. L'âme, après avoir considéré Dieu comme son bien souverain et l'avoir désiré surnaturellement, peut considérer la béatitude qui lui reviendra de la possession de Dieu et convoiter délibérément cette satisfaction de la nature. En effet, le cœur distingue tout ce que l'esprit distingue, à chaque perfection différente de l'intelligence peut correspondre et même correspond instinctivement une appétence différente de la volonté. Or, il est certain que l'intelligence distingue Dieu nous béatifiant du bonheur même que la nature doit éprouver : la volonté peut donc se porter sur l'un plus que sur l'autre, ou sur l'un et non sur l'autre; comme elle peut se porter encore simultanément sur les deux et, dans ce cas, il y aurait deux actes, l'un surnaturel et l'autre naturel. C'est ainsi que l'on peut vouloir faire l'aumône et parce qu'il est louable de la faire et pour être vu du public : il y a alors acte double, l'un bon et l'autre mauvais[3]. De même la béatitude éternelle peut être désirée, et parce que nous y posséderons Dieu, notre bien suprême, ce qui est un acte d'espérance surnaturelle, et parce que

[1] « Vous nous avez fait pour vous, Seigneur, et notre cœur ne peut trouver son repos qu'en vous. » Saint Augustin.

[2] *Sic*, dit Billuart, *peccator impœnitens qui per lumen fidei cognoscit paradisum, illum amat amore naturali.* (*De charitate*, Diss. I, art. 3, § 2).

[3] Dans ce cas, l'acte qui parait simple est vraiment double, si chacun des motifs a agi assez puissamment sur la volonté pour produire la détermination; si au contraire dans cette détermination on a obéi simultanément aux deux motifs, aucun n'étant motif complet, mais tous les deux motifs partiels, l'acte est simple, et dans le cas présent il serait en partie bon et en partie mauvais.

notre nature y trouvera avantage et satisfaction, ce qui est un acte bon mais purement naturel.

C'est cet amour naturel de nous-même qui nous fait dire, par exemple : « Ah ! quand donc serai-je au ciel, jouissant d'un repos inaltérable et délivré de tous les ennuis de cette vie ! »

105. Ces principes posés, appliquons-les aux âmes parfaites. Elles sont animées des trois amours dont nous venons de parler : pur amour, amour surnaturel d'espérance, amour naturel de leur bonheur; les actes du premier sont même devenus très fréquents. En réalité, les grandeurs, les amabilités divines sont l'objet des actes directs de perception et d'amour qui forment le fond de la contemplation. Le plus souvent, dans ses élans d'amour, l'âme contemplative s'oublie elle-même et ne voit que son Dieu. En disant ces simples mots « mon Dieu ! » et souvent même sans proférer aucune parole, elle formule un acte de complaisance dans les perfections de Dieu, et elle éprouve un vif désir de s'unir à Lui. Ce sont, disons-nous, des actes directs, mais qui, comme nous l'avons expliqué déjà (nº 23), n'en sont pas moins très libres et fort méritoires, et ils sont bien plus multipliés que les actes raisonnés.

Aussi une âme contemplative, en embrassant son crucifix, fera peut-être en quelques instants des actes de charité plus nombreux, plus intenses et au point de vue du motif, plus parfaits, qu'une âme pieuse pendant une longue oraison. De plus la contemplation, chez les âmes dont nous parlons, est devenue si fréquente que, même dans le commerce de la vie, elles seront parfois de longues heures sans perdre le sentiment de la présence de Dieu, sentiment qui comporte une multitude de mouvements affectueux.

Même quand l'âme parfaite n'est pas sous cette impression, et même dans les jours d'aridité, il subsiste en elle une tendance latente vers son Dieu. La plus légère occasion, par exemple, un regard jeté sur une image de Jésus, une simple pensée suffira souvent à faire naître en elle des sentiments d'amour.

Et ce sont là les actes d'un amour profond et sincère, puisqu'il va jusqu'au parfait détachement. Chez les imparfaits, les élans affectifs sont parfois des velléités plutôt que des actes de volonté; ils marquent des tendances d'un cœur qui voudrait aimer Dieu, plutôt qu'un amour bien formé, puisque l'on n'est

pas pleinement déterminé à tout Lui sacrifier. Les sentiments amoureux des âmes parfaites, par là même qu'ils supposent une abnégation totale, sont bien plus vrais et ont beaucoup plus de valeur.

Il suit de là qu'une seule journée de ces âmes parfaites est toute pleine d'actes très méritoires, et l'on comprend saint François de Sales et Louis de Blois (*Suprà*, nº 93), lorsqu'ils affirment qu'elles s'élèvent de beaucoup au-dessus des chrétiens bons mais imparfaits.

CHAPITRE III

Les fruits de cette ardente charité

§ 1er. — *Amour de la solitude*

106. Les dispositions que nous avons signalées comme étant les signes de l'opération contemplative se rencontrent à l'état habituel dans les âmes du cinquième degré. Rien à cela d'étonnant : la contemplation est devenue fréquente, ses fruits le deviennent aussi. Or, nous indiquions, avec saint Jean de la Croix, comme effet de la contemplation, un vif dégoût du monde et des choses de la terre, un grand bien-être à se trouver avec Dieu, à Le goûter dans un doux repos, et, comme conséquence, « un désir très vif de la solitude ». (Sainte Thérèse, 5e *Demeure*, ch. II.)

« Le cachet distinctif de l'amour est que les amants aiment infiniment mieux rester seuls pour jouir l'un de l'autre, en tête à tête, que de se mêler à une société si choisie qu'elle puisse être. Dès là que leur entrevue se passe devant des témoins, lors même que ceux-ci ne les troubleraient ni par leurs conversations, ni par leurs faits et gestes, leur présence suffirait à elle seule pour les empêcher de jouir en toute liberté l'un de l'autre. » (Saint Jean de la Croix, *Cantique*, strophe XXXVI.)

C'est là ce qu'éprouve le contemplatif : il voudrait toujours être avec Dieu et goûter les douceurs de son commerce. Alors même qu'il est dans l'aridité, que les facultés sensibles sont

dans le vide et la sécheresse, il subit encore l'attraction divine. Il est heureux quand il est délivré de la société des hommes et qu'il peut demeurer seul à seul avec Dieu. Il est heureux encore quand il assiste à quelque cérémonie : il n'a pas alors, en général, de grands efforts à faire pour se recueillir, son cœur s'envole promptement vers Dieu. Aussi les méthodes qu'il prenait jadis pour se guider dans la méditation, dans ses actions de grâces, etc., lui paraissent désormais superflues et fatigantes. « Ce papillon mystique regarde maintenant comme rien ce qu'il faisait autrefois, alors qu'il formait peu à peu le tissu de sa coque. Des ailes lui sont venues; comment, pouvant voler se contenterait-il d'aller pas à pas ! » (5e *Demeure*, ch. II.)

§ 2. — *Esprit de détachement*

107. Le détachement du contemplatif est devenu plus complet; des objets qui, quelques années auparavant, alors qu'il était déjà fervent et sincèrement à Dieu, lui tenaient fort à cœur, le laissent presque indifférent : son trésor est ailleurs, son trésor c'est Dieu seul, et là où est son trésor, là est aussi son cœur. « Ainsi, il se voit libre de l'attachement excessif aux parents, aux amis, aux biens de la terre. Auparavant ni ses efforts, ni ses résolutions, ni ses désirs n'avaient pu l'en détacher; et même en voulant se déprendre il se sentait parfois plus fortement enchaîné; or, maintenant il se voit dans une telle disposition qu'il lui en coûte de s'acquitter des devoirs dont il ne pourrait s'affranchir sans aller contre la volonté divine. Tout le fatigue, parce qu'il a reconnu que les créatures ne sauraient lui donner le véritable repos. » (5e *Demeure*, ch. II.)

Il n'est donc plus violemment travaillé par ces désirs naturels, ces inquiétudes, ces préoccupations humaines dont les âmes ferventes elles-mêmes ont beaucoup à souffrir; les quelques soucis qu'il peut et qu'il doit nécessairement avoir — personne, ici-bas, n'en est exempt — ne font d'ordinaire qu'effleurer son cœur sans le pénétrer bien profondément; il n'est vraiment sensible qu'aux intérêts de Dieu.

108. De ce que les désirs naturels et les préoccupations humaines sont moindres chez les parfaits, on ne doit pas conclure

qu'ils ne sont plus tentés. Saint Paul était plus élevé en vertu que les âmes dont nous parlons, quand il se plaignait si vivement des soufflets de Satan. Si beaucoup de tentations ont cessé pour les parfaits, d'autres subsistent; des démons plus acharnés contre eux et plus puissants que ceux qui s'attaquent au commun des chrétiens réveillent parfois leurs passions endormies; le Seigneur qui veut par la lutte glorifier ses fidèles serviteurs, et qui les sait plus capables de résister et de vaincre, laisse aux anges maudits plus de liberté. Chez les pécheurs certains vices ne peuvent se développer, parce que d'autres leur sont contraires; les imparfaits gardent beaucoup d'attaches naturelles, qui occupent leur esprit, captivent leur cœur, et font diversion à leurs tentations. Les parfaits, plus indifférents aux choses de ce monde, ne peuvent lutter qu'en opposant les actes d'amour aux c nvoitises coupables, mais leurs combats, s'ils sont plus pénibles, sont aussi beaucoup plus méritoires.

109. Cependant, hâtons-nous de le dire, ce grand détachement, cette sainte indifférence de l'âme parfaite sont aussi éloignés de l'apathie froide et dédaigneuse des stoïciens que de l'indolence des gens sans cœur.

L'âme parfaite ne méconnaît pas la distinction des biens et des maux, du plaisir et de la douleur. Si Dieu lui envoie les biens temporels, santé, talents, richesses, elle Lui témoigne sa reconnaissance, et ces bienfaits de Dieu sont pour elle des moyens de Le mieux servir. Si parfois elle les désire, c'est pour les employer à la gloire de son Maître [1], mais sa confiance extrême en la Providence rend ce désir, quand elle l'éprouve, toujours fort modéré et tranquille.

Les ardeurs d'amour qu'elle ressent pour son Dieu doivent sans doute considérablement atténuer, mais ils ne vont pas jusqu'à étouffer en elle tout attrait inférieur. Elle sentira de l'inclination pour certaines fonctions qui conviennent à sa nature, études, travaux, occupations de son état, mais ces attraits naturels, dont elle se sert quand son devoir l'y engage,

[1] *Temporalia*, dit saint Thomas, *licet desiderare non quidem principaliter ut in eis finem constituamus, sed sicut quædam adminicula quibus adjuvamur ad tendendum in beatitudinem, in quantum scilicet per ea vita corporalis sustentatur, et in quantum nobis organice deserviunt ad actus virtutum*, 2. 2. q. 83 a. 6, c.

elle les modère, elle les dirige, surtout elle sait y renoncer quand des devoirs urgents le lui imposent.

Pour ce qui est des parents et des amis, sainte Thérèse, nous venons de l'entendre, dit que le contemplatif est délivré d'un attachement excessif. N'éprouvera-t-il donc à leur endroit que froideur et insouciance? Bien au contraire, son affection, devenue plus surnaturelle, n'en sera que plus profonde et plus vraie. Nous avons entendu les accents de tendresse sortis de la bouche de saint Paul (t. I, n° 78). Les Saints qui ont le mieux prêché le détachement et la parfaite indifférence, sainte Thérèse, saint François de Sales, ont connu toutes les délicatesses des saintes affections [1]. L'Esprit de Dieu, qui inspire à l'âme fidèle l'abnégation complète d'elle-même, l'incline en même temps vers le prochain. Dès lors qu'elle ne se compte pour rien, elle n'en prodigue qu'avec plus d'aisance son dévouement; plus elle est dure à elle-même, plus elle est sensible aux joies comme aux douleurs de ses frères. Non, ce n'est pas l'union de la volonté à celle de Dieu, mais bien au contraire l'égoïsme et le vice qui étouffent toute tendresse dans le cœur de l'homme et empêchent tout dévouement.

§ 3. — *Désir du ciel. Les anxiétés d'amour*

110. « Dégoûtée du monde, l'âme souhaite ardemment d'en sortir. » (5e *Demeure*, ch. II.) D'une part elle ne trouve point sur cette terre de grandes satisfactions : les divertissements, les joies qu'on y rencontre n'ayant plus guère d'attrait pour elle, elle s'y trouve comme dépaysée. Par ailleurs, elle y est en butte à de grandes peines; attirée vivement à l'amour de Dieu, il lui est fort pénible de constater sa faiblesse, de ressentir en elle des tentations qui l'éloignent de Lui et la rendent odieuse à ses propres yeux. « *Infelix ego homo, quis me liberabit a corpore mortis hujus ?* »

Comment dépeindre les angoisses d'un cœur qui se sent

[1] La Vénérable Mère Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier, fondatrice du généralat du Bon-Pasteur, si entièrement détachée d'elle-même et si intimement unie à Dieu, avait pour les âmes confiées à ses soins, et pour ses religieuses en particulier, les sentiments de la plus tendre et de la plus maternelle affection.

incapable d'aimer son Dieu : « L'âme, dit saint Jean de la Croix, est parfois brûlée d'un désir véhément de Dieu, et plus ce désir croît, plus la passion d'amour augmente dans son cœur, sans qu'elle puisse savoir ni comprendre d'où et comment lui viennent ces ardeurs. Ces flammes l'embrasent souvent à un tel point qu'elle désire Dieu avec un amour plein d'anxiété... C'est de cette soif d'amour que David était altéré quand il disait : *Sitivit anima mea ad Deum fortem vivum* (Mon âme a eu soif du Dieu fort, du Dieu vivant). A la vérité, ces sentiments intenses ne sont pas continuels, ils ne se produisent que par intervalles; néanmoins, l'âme est toujours pressée de quelques-unes de ces ardeurs, et ce n'est pas un sacrifice peu agréable à Dieu que celui d'un cœur anxieux à la recherche de son amour. » (*Nuit obscure*, l. I, ch. XI.)

« O Dieu ! mon Théotime, dit de son côté saint François de Sales, que le cœur pressé de l'affection de louer son Dieu reçoit une douleur grandement délicieuse et une douceur grandement douloureuse quand, après mille efforts de louanges, il se trouve si court. Hélas! il voudrait, ce pauvre rossignol, toujours plus hautement lancer ses accents et perfectionner sa mélodie pour mieux chanter les bénédictions de son cher Bien-Aimé. A mesure qu'il loue il se plaît à louer, et à mesure qu'il se plaît à louer il se déplaît de ne pouvoir encore mieux louer. » (*Amour de Dieu*, V. 8.)

111. Dieu se complaît à voir ces désirs de l'âme fidèle. Il les excite par les grâces qu'Il accorde et les lumières secrètes qu'Il communique : « Tirant donc continuellement, s'il faut ainsi dire, des sagettes du carquois de son infinie beauté, Il blesse l'âme de ces amants, leur faisant voir clairement qu'ils ne l'aiment pas à beaucoup près de ce qu'Il est aimable.

Quoique déjà Il voit cette âme toute sienne, Il presse et décoche de temps en temps mille et mille traits de son amour, lui montrant par de nouveaux moyens combien Il est plus aimable qu'Il n'est aimé, et elle qui n'a pas tant de force pour l'aimer que d'amour pour s'efforcer, voyant ses efforts si imbéciles, en comparaison du désir qu'elle a, pour aimer dignement celui que nulle force ne peut assez aimer, hélas, elle se sent outrée d'un tourment incomparable : car autant d'élans qu'elle fait pour voler plus haut en son désirable amour, autant reçoit-elle de secousses de douleur.

« Ce cœur amoureux de son Dieu désirant infiniment d'aimer, voit bien que, néanmoins, il ne peut ni assez aimer, ni assez désirer. Or, ce désir qui ne peut réussir est comme un dard dans le flanc d'un esprit généreux, mais la douleur qu'on en reçoit ne laisse pas d'être aimable, d'autant que quiconque désire bien aimer aime aussi à bien désirer, et s'estimerait le plus misérable de l'univers, s'il ne désirait continuellement d'aimer ce qui est si souverainement aimable. Désirant d'aimer, il reçoit de la douleur, mais aimant à désirer, il reçoit de la douceur. » (*Amour de Dieu*, VI, 13.)

112. Nous avons quelque peu insisté sur cet état d'âme que nous nommons l'anxiété d'amour, parce que, s'il revient souvent, c'est une très bonne marque, et il produira de très grands fruits. « C'est Dieu lui-même, nous dit saint François de Sales, qui fait cette blessure dans les âmes qu'Il veut grandement perfectionner. » (*Ibid.*)

Saint Jean de la Croix nous signale l'anxiété d'amour à la fin de la nuit des sens. Saint François de Sales nous la montre dans des âmes plus avancées, et saint Jean de la Croix la dépeint de nouveau chez les âmes héroïques. En effet, ces désirs véhéments, ces angoisses si méritoires et si purifiantes se font sentir aux diverses périodes de la vie spirituelle. L'âme chrétienne en a même souvent l'annonce et comme le prélude dès la vie affective, quand, sous l'influence des grâces sensibles, elle éprouve des désirs ardents de sanctification, désirs où l'imagination, sans doute, joue un grand rôle et où l'amour de sa propre excellence tient peut-être autant de place que l'amour de Dieu, mais qui n'en servent pas moins à lui imprimer un vigoureux élan. Au point où nous en sommes, ces désirs sont plus désintéressés et méritent bien le nom d'anxiétés d'amour. Indépendants de l'imagination, ils n'en sont que plus ardents et plus parfaits. Ils augmenteront encore de vivacité et de perfection à mesure que l'âme fera de nouveaux progrès : étant plus détachée, elle sera plus puissamment attirée vers Dieu.

« Tant que les puissances de l'âme ne sont pas parfaitement délivrées et purifiées de toute affection pour la créature, elles ne sentent pas le vide immense qu'elles portent dans leur profonde capacité, parce qu'il suffit en cette vie de la chose la plus petite à laquelle elles s'attachent, pour les captiver et les charmer au

point de ne plus sentir ni la perte incalculable qu'elles font, ni les biens immenses qui leur manquent, ni les insondables abîmes de leur capacité intérieure... Mais lorsqu'elles sont vides du créé et parfaitement purifiées, la soif, la faim, et les désirs véhéments qui les tourmentent spirituellement sont intolérables. » (*Vive flamme*, strophe III, vers 3.)

Le désir que ces âmes ont du ciel est par là fortement avivé. Au ciel seulement elles pourront aimer Dieu tout à leur aise, là rien n'arrêtera l'essor de leur amour, là leur soif sera étanchée, toutes leurs aspirations seront satisfaites, elles pourront Le louer, L'exalter, s'unir à Lui, jouir de Lui autant qu'elles le désirent. *Ad hoc intendunt*, dit saint Thomas des âmes parfaites, *ut Deo inhæreant et eo fruantur, et ideo cupiunt dissolvi et esse cum Christo* [1].

§ 4. — *Zèle désintéressé. Amour de la croix*

113. De cet amour si pur et si vif, naît tout naturellement un zèle brûlant. « L'âme a de grands désirs que Dieu soit connu de tous, et de là vient qu'elle ressent une peine extrême en voyant qu'on l'offense... Que ne souffre-t-elle pas à la pensée qu'un grand nombre d'âmes se perdent, tant parmi les hérétiques que parmi les infidèles; ce qui l'afflige par-dessus tout, c'est la perte des chrétiens. Elle sait sans doute que très grande est la miséricorde de Dieu, et que, quels que soient les désordres de leur vie, ces chrétiens peuvent se convertir et se sauver, et néanmoins elle craint que beaucoup ne se damnent. » (5e *Demeure*, ch. II.)

Nous avons dit comment les imparfaits mêlent le plus souvent à leurs désirs de glorifier Dieu et de procurer le bien des âmes beaucoup de préoccupations personnelles; les fervents en ont déjà beaucoup moins, mais les parfaits font bon marché de leurs propres intérêts, ils sont tout joyeux de les sacrifier pour Dieu. Que ce soit par d'autres ou par eux-mêmes, que ce soit à leur avantage ou à leurs dépens, pourvu que le Christ soit prêché, ils sont heureux, et heureux d'un vif bonheur. *Dum omni modo... Christus annuntietur, et in hoc gaudeo, sed et gaudebo.* (Philipp., I, 18.)

[1] Cf. *Amour de Dieu*, l. V, ch. X.

114. Comprenant fort bien qu'à l'exemple de Jésus-Christ elle ne peut glorifier Dieu sans souffrir, l'âme parfaite sent en elle un désir sincère « d'endurer pour lui de grandes croix. » (Sainte Thérèse, 5e *Demeure*, ch. II.) Ce désir n'a pas peut-être la même véhémence que dans les premiers temps de la ferveur, où elle désirait ce qu'elle ne connaissait guère; c'est d'un esprit plus reposé, plus calme qu'elle envisage la souffrance, mais avec une force d'amour plus grande et plus intense.

Du reste « tout ce qu'elle fait pour son Dieu ne lui semble rien en comparaison de ce qu'elle voudrait faire ». (*Ibid.*) C'est ce qui la maintient dans l'humilité; c'est aussi ce qui lui fait envisager sans peine les épreuves qui lui permettront de prouver à Dieu son amour.

§ 5. — *Soif de la communion*

115. Altérées de Dieu, soupirant après Lui plus vivement que le cerf après les fontaines d'eau vive, les âmes parfaites sentent un désir ardent de la sainte communion. Viennent-elles à en être privées, même d'une façon passagère, elles souffrent, bien que, parfaitement soumises au bon plaisir de Dieu, elles trouvent dans la conformité à sa volonté sainte un adoucissement à leur peine. Mais si la privation se répète souvent, si elle se prolonge, quel tourment pour ces cœurs aimants?

Chez ces chrétiens qui ont passé le temps des ferveurs sensibles, qui, sorties de la jeunesse spirituelle, ont atteint la maturité calme des parfaits, cet attrait pour la communion n'est certes point le produit d'une imagination échauffée, ni d'un esprit abusé, c'est le fruit de la grâce et l'œuvre de l'Esprit-Saint.

CHAPITRE IV

Caractères de la charité des âmes parfaites

§ 1er. — *Leur énergie calme et tranquille*

116. On confond trop souvent l'intensité de la volonté avec la violence. Ce sont deux choses bien différentes. Écoutons là-dessus le Vén. Libermann. « Dans l'ordre naturel, un jeune homme voulant une chose la veut avec passion, un homme mûr

la veut au moins aussi fortement, mais avec calme. La volonté de l'homme mûr est généralement plus forte que celle du jeune homme; la différence qui se manifeste en faveur de la force de la volonté du jeune homme n'est que dans l'expression, qui étant passionnée en lui, fait paraître sa volonté plus énergique, tandis qu'elle n'est que plus active. La grâce, agissant sur les sens, est à son état de jeunesse (c'est l'*état affectif*); plus tard vient l'âge mûr où l'expression est moins passionnée, mais où l'action intime de l'âme peut être et est ordinairement, c'est-à-dire quand nous sommes fidèles, plus énergique et, par conséquent, plus intense (*état contemplatif*).

« La vie des Saints nous en fournit une foule d'exemples. Ainsi, quand Notre-Seigneur Jésus-Christ dit à ses apôtres que tous se disperseraient pendant cette nuit de douleur, saint Pierre tendrement et vivement affecté par la présence du divin Maître, dont la vue corporelle pénétrait les apôtres et les disciples d'un sentiment d'amour incompréhensible à celui qui ne l'a pas vu dans sa chair, saint Pierre, pénétré de cet amour sensible, lui répond : *Et si omnes scandalizati fuerint in te, ego nunquam scandalizabor :* quand même tous se scandaliseraient à votre sujet, moi je ne me scandaliserai pas; et un instant après : *Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo :* quand je devrais mourir avec vous, je ne vous renierai pas. On voit bien dans ces paroles hardies l'ardeur sensible de l'amour provenant d'une impression intense. Cet amour avait ses défauts assez nettement exprimés dans la hardiesse de ces paroles, défauts qui se trouvent généralement dans cet amour sensible, quand il est violent; mais dans le fond, c'était un amour véritable, et les paroles sincères de Pierre en font voir la violence. Quand, plus tard, saint Pierre entra dans sa prison pour se faire crucifier, il le fit avec beaucoup plus de calme, et cependant l'intensité de son amour dans l'accomplissement de cet acte était bien plus grand que pendant la nuit de la Passion. » (*Écrits*, p. 402.)

117. Ce qui contribue encore, pour une grande part, à donner aux parfaits ce calme et cette force tranquille, c'est qu'ils ne ressentent plus aussi vivement ni les assauts des passions, ni l'opposition du monde.

« L'amour, de sa nature, est doux, gracieux, paisible et tranquille. Que s'il fait quelquefois des assauts, s'il donne des

secousses à l'esprit, c'est parce qu'il y trouve de la résistance; mais quand les passages de l'âme lui sont ouverts sans opposition ni contrariété, il fait ses progrès paisiblement, avec une suavité non pareille.

« Comme l'on voit les grands fleuves faire des bouillons et rejaillissements avec grand bruit ès endroits raboteux, esquels les rochers font des bancs et écueils, qui s'opposent et empêchent l'écoulement des eaux, ou au contraire se trouvant en la plaine ils coulent et flottent doucement sans effort; de même le divin amour trouvant ès âmes humaines plusieurs empêchements et resistances, comme à la vérité toutes en ont, quoique différemment, il y fait des violences, combattant les mauvaises inclinations, frappant le cœur, poussant la volonté par diverses agitations et différents efforts afin de se faire faire place, ou du moins outrepasser ces obstacles[1]. » (*Amour de Dieu*, VII, 14.)

« Quand il plaît à Notre-Seigneur de nous faire parvenir à la perfection du véritable amour, à l'indifférence et au souverain mépris de la terre et de tout ce qui la touche, de nous-mêmes et de tout ce qui est de notre amour-propre et de notre intérêt, alors notre âme ne sent plus tant cette extrême répugnance et cette violente opposition à tout ce qui est du monde; elle ne pense plus à cela, elle l'a tellement méprisé, oublié, mis de côté, que tous les attraits de ses vanités et affections terrestres ne la touchent plus, elle ne les voit plus, parce que en toutes choses elle voit Dieu, elle agit pour Dieu et en Dieu, l'esprit ne voit plus que Dieu, et le cœur n'aime que Dieu. » (Vén. Libermann. Lettre du 6 mai 1839.)

118. De tout cela il suit que les âmes contemplatives n'agissent plus guère par ardeur naturelle; elles sont en grande partie affranchies de cette influence de l'imagination, qui produit chez la plupart des hommes tant de desseins empressés, tant de projets plus ou moins sages, et qui occasionne tant d'illusions. Elles agissent moins par elles-mêmes que par l'impulsion du Saint-Esprit.

[1] Le bon Saint disait un jour de lui-même : « Quoique le tracas ait un peu allangouri tous ces bouillonnements de cœur, les résolutions par la grâce divine me sont demeurées. » Lettre à une dame.

Aussi l'amour-propre, qui gâte si souvent et si facilement nos faibles vertus, a bien moins de prise sur l'âme unitive : il n'a plus autant où s'appuyer; l'âme, étant plus passive et plus calme, n'est pas aussi tentée de vaine complaisance. Au début, pour s'exciter au bien, elle cherchait et trouvait des considérations, elle prenait des résolutions; dans la vie affective, elle se livrait à de nombreuses et véhémentes protestations; maintenant il n'en est plus de même, au moins d'ordinaire, et sa manière d'agir est bien plus secrète. C'est là une des raisons pour lesquelles l'âme contemplative, quoique plus parfaite, a une plus petite opinion d'elle-même que l'âme affective. Dans ses entreprises, dans les œuvres que le zèle lui inspire, on ne remarquera donc pas cette activité inquiète, ni cet enthousiasme juvénile que font paraître les débutants, ce qui ne l'empêche pas d'agir avec autant de générosité et surtout avec bien plus de constance et de fermeté. Ni les échecs ne l'abattent, ni les humiliations ne la rebutent. Elle fait de son mieux et laisse le succès à la volonté de Dieu, comptant beaucoup — et cela la distingue profondément des imparfaits — sur la grâce divine, et bien peu sur les moyens humains.

119. La volonté de Dieu, c'est là, en effet, l'unique souci de l'âme parfaite : que la volonté de Dieu s'accomplisse sur la terre comme au ciel, qu'elle s'accomplisse dans le prochain, qu'elle s'accomplisse en elle-même par l'exécution des desseins de la Providence, c'est là son souhait le plus ardent : peu lui importe ce que Dieu aura décidé à son sujet. « S'étant entièrement abandonnée entre les mains de Dieu, le grand amour qu'elle a pour Lui la rend si soumise à sa volonté qu'elle ne désire ni ne veut autre chose, sinon qu'Il dispose d'elle comme Il Lui plaira. » (5e *Demeure*, ch. II.)

Le Vén. Libermann cite un mot charmant du Bienheureux P. Eudes, qui indique bien cette soumission ou, pour mieux parler, cette union complète à la volonté de Dieu : « Je croyais, quand je vous écrivais ma dernière lettre, que je voulais venir vous voir bientôt, mais je vois que je me trompais, et que je voulais ne venir que dans deux mois, parce que la divine volonté m'arrête encore deux mois ici. » (Vén. Libermann. Lettre du 14 décembre 1834.)

§ 2. — *Humilité des âmes parfaites*

120. Nous venons d'indiquer l'une des raisons qui préservent de l'orgueil l'âme arrivée au cinquième degré. Il nous reste à donner la principale. Son humilité vient surtout des lumières que l'Esprit-Saint verse en elle, et qui l'éclairent non seulement sur les grandeurs divines, mais aussi sur son néant et ses faiblesses. Pourquoi l'humilité est-elle, de l'aveu de tous, la pierre de touche de la vraie vertu? Parce que l'Esprit-Saint, qui accorde aux âmes généreuses le don de force et les rend ainsi capables d'accomplir des œuvres difficiles, leur accorde toujours simultanément les dons d'intelligence et de science, qui leur révèlent et la sainteté de Dieu et la misère humaine.

Certains directeurs ne redoutent rien tant pour les âmes avancées dont ils ont la charge que la tentation de vaine complaisance en elles-mêmes. Admirant leur grande vertu et leur généreuse fidélité à la grâce, ils s'imaginent qu'elles-mêmes doivent être portées à s'admirer et à mépriser les âmes moins fidèles. Sans doute ce danger est toujours possible, puisque Lucifer et ses anges, si merveilleusement éclairés, ne l'ont pas évité. Cependant l'expérience prouve que de toutes les tentations celle qui a peut-être le moins de prise sur les âmes parfaites est celle d'orgueil. Ceux qui la redoutent tant pour elles oublient ou ne savent pas que ces âmes touchent, pour ainsi dire, du doigt le néant de la créature, qu'elles comprennent bien mieux qu'eux-mêmes la grande part que le Seigneur a dans leurs vertus, qu'elles éprouvent une très vive horreur des imperfections qu'elles commettent. Elles se voient plus petites à mesure qu'elles voient Dieu plus grand, et plus elles sont fidèles, plus Dieu les éclaire; aussi sont-elles beaucoup moins que les âmes imparfaites portées à se complaire en elles-mêmes.

§ 3. — *Unité de vue et simplicité d'intention des âmes parfaites*

121. Douée d'une force tranquille et calme, délivrée des agitations fiévreuses de l'imagination et des facultés sensibles, s'attachant toujours, en toute circonstance, à l'unique volonté de Dieu, l'âme parfaite mène une vie d'une grande droiture et d'une grande simplicité. Dieu, l'Être infiniment simple, a com-

muniqué à cette âme fidèle quelque chose de sa sublime simplicité. Aussi le P. Grou le déclare avec raison : « Tout ce que Dieu opère dans une âme pour la rendre sainte se réduit à la simplifier. » Laissons ce pieux auteur exposer lui-même la transformation ou mieux la simplification qui s'opère dans l'âme à mesure qu'elle avance.

« Lorsque l'âme s'est donnée parfaitement à Dieu, afin qu'Il fasse d'elle tout ce qui Lui plaira dans le temps et dans l'éternité, Il la simplifie d'abord dans son fond, en y mettant un principe d'amour infus et surnaturel, qui devient le mobile simple et unique de sa conduite. Elle commence à aimer Dieu sans autre motif que d'aimer, elle l'aime pour Lui-même et non pour elle; elle rapporte tout à cet autre amour, même sans y penser expressément et sans y faire attention. L'amour est le simple et unique regard de cette âme, elle est toujours hors d'elle-même, ou du moins elle tend toujours à s'en dépouiller et à se transformer dans l'objet aimé.

« Dieu la simplifie dans son intelligence. La multitude des pensées qui l'obsédaient auparavant tombe; elle ne peut plus réfléchir ni faire de raisonnements et de discours. Une lumière simple mais indistincte l'éclaire, elle marche à la faveur de cette lumière, sans apercevoir d'objet particulier. Son oraison, chargée auparavant de considérations, d'affections, de résolutions, devient simple; l'âme est occupée et cependant elle ne s'occupe à rien, elle sent et elle goûte sans pouvoir dire ce qu'elle goûte. Ce n'est point un sentiment particulier, c'est un sentiment confus et général qu'elle ne peut expliquer. Ne lui demandez pas sur quoi elle a fait oraison, elle ne le sait pas; aucune idée ne s'est présentée à son esprit, ou elle ne s'est arrêtée à aucune de celles qui se sont offertes. Ce qu'elle sait, c'est qu'elle s'est mise en oraison et qu'elle y a été comme il a plu à Dieu, tantôt sèche, tantôt consolée, tantôt recueillie sensiblement, tantôt distraite involontairement, mais toujours paisible et unie à Dieu dans son fond. Elle passe ainsi les heures entières sans ennui, sans dégoût, vide en apparence de toute pensée et de toute affection : c'est que sa pensée et son affection sont simples, et se terminent immédiatement à Dieu, l'Être infiniment simple. L'âme est à peu près de même hors de l'oraison, soit qu'elle lise, soit qu'elle parle, soit qu'elle s'occupe du travail et de soins

domestiques, elle sent qu'elle est moins à ce qu'elle fait qu'à Dieu, pour qui elle le fait, et que Dieu est l'intime occupation de son esprit, en sorte qu'à cet égard son oraison et son attention à Dieu sont continuelles et ne sont distraites par aucun objet extérieur. Cette simplicité de la vue de l'esprit se perfectionne de jour en jour, et le grand soin de l'âme est d'écarter tout ce qui la ramène à la multiplicité.

« Dieu simplifie la volonté en la réduisant à un seul but, à un seul objet, à un seul désir, qui est l'accomplissement de la volonté divine. L'âme n'est plus fatiguée comme autrefois par mille désirs, mille soucis, mille inquiétudes. Les affections se trouvent toutes concentrées en une seule, elle aime tout ce qu'elle doit aimer : parents, mari, enfants, amis, mais elle ne les aime qu'en Dieu. Elle ne sait plus si elle veut quelque chose, parce que son vouloir est confondu avec celui de Dieu, et que Dieu veut pour elle à chaque moment ce qui lui est le plus convenable. C'est ainsi que sa volonté simplifiée trouve son repos et son centre dans celle de Dieu.

« Dieu la simplifie en la détachant peu à peu d'elle-même et de tout regard sur son propre intérêt, de toute attention même sur sa situation actuelle. Tout ce qu'elle aimait auparavant : jeu, conversations, lectures, curiosités, tout cela lui devient insipide; le commerce des créatures ne lui cause que du dégoût, elle ne s'y prête que par devoir et par bienséance. Dieu la tire sans cesse au dedans et la sépare de tous les objets extérieurs. Il lui ôte par degrés tout regard sur elle-même, et sur ce qui se passe en elle, parce que ce regard, ainsi partagé et fixé tantôt sur Dieu et tantôt sur elle, ne serait pas simple; en sorte qu'elle en vient à ne plus savoir comment elle est, à n'y plus penser, à ne point s'en embarrasser, et à rejeter soigneusement toute pensée dont elle serait l'objet, afin que Dieu l'occupe tout entière. Il lui ôte par la même raison toute vue de son propre intérêt, parce que sa vue et son intention ne seraient pas simples, si à l'intérêt de Dieu elle joignait la recherche du sien comme distingué de celui de Dieu. Elle n'envisage donc plus ses vertus, ses bonnes œuvres, sa perfection par rapport à elle, ni comme quelque chose qui l'intéresse personnellement; mais elle voit tout cela par rapport à Dieu, comme des choses qui viennent de Lui, qui lui appartiennent et dont Il peut disposer à son gré.

« Dieu la simplifie dans toute sa conduite extérieure. Nul détour, nulle feinte, nulle dissimulation, nulle intrigue, nulle prévention, nulle affection, nul respect humain. Elle va simplement comme Dieu la pousse; elle dit, elle fait ce qu'elle croit être son devoir, sans se mettre en peine de ce qu'on dira, de ce qu'on pensera. Ses discours sont simples, vrais, naturels; elle ne prépare rien; elle dit ce que l'Esprit de Dieu lui suggère sans s'embarrasser des suites. Quand il s'agirait de son honneur, de son bien, de sa vie, elle ne voudrait pas dire un mot, ni faire une démarche d'elle-même, mais elle laisse Dieu arranger toutes choses, et elle ne voit que Lui en tout ce qui lui arrive de la part des créatures. » (*Manuel des âmes intérieures. De la simplicité.*)

122. Le P. Grou n'est pas le seul auteur à remarquer cette transformation que l'on subit à mesure que l'on avance dans la perfection, et qui aboutit à cette admirable simplicité; nous avons cité un mot très net de saint François de Sales à ce sujet [1]. Le Père Surin constate le même phénomène : « Quand l'homme s'est appliqué longtemps à la pratique exacte des vertus et à l'amendement de ses vices, après y avoir pris beaucoup de peines, Dieu a coutume ensuite d'élever l'esprit au goût des choses divines. Et parce que l'homme a déjà l'habitude des vertus, Dieu l'attire à la seule pensée de s'unir à Lui en amour et à suivre les attraits de sa grâce, sans se détourner de là pour vaquer par le menu aux actes distincts. Alors l'âme cesse de prendre garde exactement en détail à ses actions, comme par exemple celui qui apprend la musique s'applique à la gamme pour savoir entonner les notes l'une après l'autre, et celui qui apprend à jouer du luth considère où il met les doigts et quelle corde il touche, que l'une répond à un tel ton et l'autre à l'autre, mais quand il a acquis l'habitude de jouer, sans considérer où il met ses doigts et ne prenant plus garde, quand il chante, quelle note il dit, il joue et chante, pensant à toute autre chose, sans s'appliquer à toutes les méthodes ». (*Amour de Dieu*, I, 9.)

[1] V. plus haut, t. I, n° 229.

§ 4. — *Sérénité des âmes parfaites*

123. Ces âmes jouissent d'une grande paix. Ce n'est pas encore il est vrai, une paix aussi profonde que celle dont jouit l'âme sainte qui a passé par les rudes épreuves de la nuit de l'esprit et à laquelle on applique justement le mot d'Isaïe : *Declinabo super eam quasi fluvium pacis*, je répandrai sur elle des torrents de paix, qui l'inonderont et la pénètreront de toutes parts.

Mais, sans être aussi merveilleuse, la paix de l'âme parfaite est grande et déjà bien désirable : *Pax multa diligentibus legem tuam.* (Ps. CXVIII.) « Elle ne perd guère sa joie, parce que nulle privation ne rend triste celui qui n'a son cœur attaché nulle part. » (Lettre de saint François de Sales à sainte Chantal, 14 octobre 1604.) « A part le danger de perdre son Dieu ou la peine de Le voir offensé, rien sur terre ne peut l'affliger, ni aucun événement, ni la maladie, ni la pauvreté, ni la mort, si ce n'est celle des personnes utiles à l'Église; car elle comprend que Dieu sait beaucoup mieux ce qu'Il fait qu'elle ne sait ce qu'elle désire. » (5e *Demeure*, ch. III.)

Les peines que l'âme éprouve, car il s'en faut qu'elle en soit exempte, ne lui font pas perdre sa paix, et sainte Thérèse en donne la raison : c'est qu'elles n'atteignent que la superficie de l'âme, « elles ne pénètrent pas jusqu'à son fond, elles font seulement impression sur ses sens et ses puissances ». (5e *Demeure*, ch. III.)

Les grandes maximes évangéliques sont toujours incomplètement comprises des chrétiens imparfaits, même s'ils sont pieux: *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus... Vestri capilli capitis omnes numerati sunt... Beati qui lugent... Beati qui persecutionem patiuntur, etc...* : Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice... Tous les cheveux de votre tête sont comptés... Bienheureux ceux qui pleurent. Bienheureux ceux qui souffrent persécution... Ces âmes fidèles, au contraire, éclairées par l'Esprit-Saint, en saisissent toute la justesse et toute la portée, et elles sont par là délivrées de bien des anxiétés.

CHAPITRE V

Conduite extérieure des parfaits

§ 1er. — *Influence de la charité sur toutes leurs œuvres*

124. Les œuvres des âmes parfaites sont précieuses devant Dieu; ce qui en fait la grande valeur, c'est le motif de charité qui les inspire. Possédées du désir constant d'aimer et de glorifier leur Dieu, elles se proposent en toutes choses cette sainte intention; point ne leur est nécessaire de grands efforts pour la renouveler, tant le penchant de leur cœur les porte de ce côté; leurs œuvres, même les plus insignifiantes, tendent à ce but, et elles réalisent le conseil de l'Apôtre : *Sive manducatis sive bibitis, omnia in gloriam Dei facite.*

Il y a donc là une source de mérites qui ne paraît pas aux yeux des hommes, mais qui n'en est pas moins féconde, les actes de vertu que pratiquent les parfaits ont plus de valeur que ceux des autres chrétiens, parce que l'amour de Dieu y a une bien plus grande part. Ce qui, par exemple, les portera à se mortifier, c'est la crainte de ne pas aimer Dieu assez purement et le désir d'avoir pour Lui toute l'affection qu'il mérite. Ainsi leurs sacrifices seront des actes de charité très pure et vraiment désintéressée. Il en est de même de leur patience, de leur charité envers le prochain, de la fidélité à leurs exercices, etc.

125. Mais prenons un exemple qui rendra plus claire cette doctrine.

On connaît l'acte d'abnégation qui consiste à abandonner aux âmes du purgatoire toute la valeur satisfactoire de ses propres œuvres, sans se rien réserver pour expier ses fautes personnelles. Cet acte, encouragé par l'Église et assurément digne d'éloges, est appelé acte héroïque de charité envers les âmes du purgatoire [1]. Bien des personnes pieuses le font sans

[1] Disons en passant qu'un pareil acte ne doit pas être recommandé indistinctement à tous. Bien compris, il est manifestement en dehors des voies communes et, pour le permettre, il faut y reconnaître

montrer pour cela un grand héroïsme. Les unes, touchées de compassion pour les âmes souffrantes, ne calculent guère qu'en passant à celles-ci le bénéfice de leurs propres expiations, elles s'en dépouillent elles-mêmes, et s'exposent à de rudes tourments quand viendra pour elles l'heure de la justice; ou bien elles comptent sur la miséricorde de Dieu et espèrent être exemptées, même sans l'avoir mérité, des dettes par elles contractées. Il y a bien là acte de charité, mais sans le désintéressement qui lui donnerait tant de valeur.

D'autres, et avec plus d'apparence de raison, s'attendent bien à ce que Dieu accepte leur contrat; elles pensent donc qu'elles auront à souffrir longuement dans le purgatoire pour les fautes de leur vie. Cette perspective n'est pas sans les effrayer, mais elles savent que cette substitution qu'elles font d'elles-mêmes aux âmes de leurs frères dans l'œuvre si dure de l'expiation est fort méritoire, qu'il en résultera pour elles un surcroît de bonheur dans le ciel, et elles font ce très juste calcul : mieux vaut endurer de grandes souffrances qui ne seront que temporaires et accroître une félicité qui doit être éternelle. Cette disposition est déjà plus méritoire que la précédente : on la trouve souvent chez les âmes ferventes.

Il est des personnes qui font cet acte de charité avec des dispositions plus parfaites encore. « Après tout, se disent-elles, je l'aurai bien mérité et, puisque par ma lâcheté en ce monde je me dispense trop souvent de subir le châtiment que méritent mes fautes, alors je ne pourrai me dérober, et force me sera de payer intégralement ma dette à la justice divine. » L'Esprit-Saint qui, par ses dons, dirige habituellement ces âmes, leur inspire les sentiments qui sont les siens, et particulièrement une grande haine du péché et un vif désir de réparer leurs torts et de satisfaire à la divine justice, comme aussi un grand amour de tout ce que Dieu dispose et ordonne. C'est là, nous apprennent les Saints, les sentiments qu'éprouvent les âmes du purgatoire, et qui leur font accepter avec amour et joie leur rude expiation [1].

l'inspiration de la grâce serait-il sage de conseiller un acte aussi grave à des âmes qui le feraient par pure sentimentalité et sans en comprendre toute la portée?

[1] V. Sainte Catherine de Gênes. *Traité du Purgatoire.*

Or, cette excellente disposition se retrouve, dans un degré moindre, il est vrai, chez plus d'une âme fervente; elle est bien plus habituelle chez les parfaits.

126. Les parfaits, épris pour Dieu d'un amour insatiable, ont encore une autre façon d'envisager l'acte dont nous parlons. Ils voient dans les souffrances qu'ils se résignent à subir un moyen d'augmenter pendant l'éternité leur amour envers Dieu. C'était le seul regret de saint Jean de la Croix quand il mourut, âgé seulement de quarante-neuf ans, de ne pouvoir plus, en prolongeant ses souffrances, accroître la charité dont il devait brûler pour son Dieu pendant toute la durée des siècles. En se dépouillant du bénéfice de leurs satisfactions, les âmes parfaites, savent qu'elles seront dédommagées des souffrances qui s'ensuivront pour elles, par un redoublement de charité, et cette espérance d'aimer Dieu davantage, de s'unir à Lui plus parfaitement dans le ciel, leur fait accomplir avec joie l'acte d'abnégation dont nous parlons.

On le voit par cet exemple, le même acte peut être le fruit de dispositions bien diverses, et voilà comment les œuvres des âmes plus avancées, sans différer extérieurement de celles des autres chrétiens, sont d'un bien plus grand poids dans la balance de l'infaillible Juge.

127. Nous avons montré comment la grâce agit avec beaucoup plus d'aisance dans les âmes parfaites; si elle emploie encore les procédés humains qui consistent à suivre les déductions de la raison, souvent aussi, et d'autant plus fréquemment que l'âme est plus détachée et plus docile, elle agit directement sur l'intelligence et la volonté mettant dans l'esprit de précieuses lumières et dans la volonté de fortes impulsions vers le Bien suprême. Ainsi éclairée et attirée vers Dieu, l'âme parfaite, disions-nous, ne suit plus dans l'oraison les procédés de la méditation et devient contemplative. En même temps, admirablement aidée par les grâces éminentes qu'elle reçoit, elle pratique les vertus avec une perfection inconnue auparavant. Sainte Thérèse, qui appelle surnaturelle l'oraison obtenue par le mode ultra humain des dons, appelle aussi surnaturelles les vertus accomplies avec le secours de ces dons divins.

Quicumque Spiritu Dei aguntur ii sunt filii Dei (*Rom.*, VIII, 14). Ceux qui sont ainsi mus par l'Esprit, ceux-là sont les fils de

Dieu; ils ne sont pas seulement des serviteurs qui travaillent pour gagner leur salaire; ils sont des enfants animés pour leur Père céleste d'un amour tout filial (*Ibid.*, 8 et 15.), et en retour ils ont part à ses plus précieux trésors.

Les serviteurs aidés de la grâce commune s'appliquent à accomplir leurs devoirs, ils s'étudient à conformer leurs actes aux enseignements de la foi et se conduisent en chrétiens sages et raisonnables. Les enfants sont sous l'influence directe de l'Esprit divin, qui les éclaire Lui-même et les pousse fortement à la pratique des vertus; Il leur communique une force merveilleuse et leur fait accomplir des œuvres parfaites.

§ 2. — *Les qualités naturelles. Sont-elles développées par la pratique de la vertu, ou contribuent-elles à rendre la vertu plus élevée et plus méritoire ?*

128. Ce que nous avons dit des âmes ferventes est plus vrai encore des âmes parfaites : exemptes des passions qui abusent, moins sensibles aux illusions de l'imagination, qui chez elles a perdu beaucoup de son influence, si on les compare aux imparfaits, elles ont, à égalité d'intelligence, une grande supériorité de jugement. On rencontre même de ces personnes simples, peu cultivées, d'une intelligence commune, qui savent apprécier les hommes, juger des choses de la vie, des événements de ce monde avec un rare bon sens. Mais c'est surtout dans les choses de la piété, dans la conduite de leur âme que paraît la supériorité de leur jugement; on voit là clairement l'influence des dons du Saint-Esprit communiquant à l'âme ses précieuses lumières.

Mais, dira-t-on peut-être, cette rectitude de jugement que vous prenez pour l'effet de la perfection, n'en est-elle point plutôt la cause au moins partielle; n'est-ce point parce que ces personnes sont bien douées du côté de l'intelligence, qu'elles sont allées plus avant dans les sentiers de la vertu?

129. Ceci nous amène à examiner la délicate question de l'influence des dons de nature dans les progrès spirituels.

Il n'est pas rare d'entendre attribuer au caractère plus ou moins énergique, au tempérament plus ou moins heureux, au degré plus ou moins grand d'intelligence, les progrès ou les

défaillances des âmes. Et pourtant saint François de Sales, dans son traité de l'*Amour de Dieu*, a tout un chapitre (livre VII, ch. I) où il déclare que « le progrès au saint amour ne dépend pas de la complexion naturelle [1] ».

Il est absolument certain que les dons naturels les plus heureux, l'intelligence la plus ouverte, le caractère le plus énergique ne peuvent mener à la sainteté, qui est une œuvre toute surnaturelle. On se trompe donc souvent en attribuant à ces qualités purement humaines des mérites qui viennent d'ailleurs. Le jugement si droit des Saints, leur fermeté si admirable, sont bien plus un effet de la grâce que de la nature : c'est la force infuse de l'Esprit-Saint qui fait leur héroïsme, ce sont ses lumières qui font leur sagesse. Et il en est de même pour les âmes moins avancées. Chez ces dernières, à la vérité, l'influence des dons divins est à première vue moins évidente; les vertus naturelles n'étant pas éclipsées et comme absorbées par les qualités surnaturelles, on les remarque davantage; mais les progrès que ces âmes font dans la perfection doivent être attribués aux dons de la grâce et non pas au tempérament.

130. Toutefois, si nous ne voulons reconnaître aucune influence positive aux *qualités naturelles* dans l'œuvre de la sanctification, nous ne méconnaissons pas que les *défauts naturels* peuvent avoir une influence négative et nuire au progrès dans le bien. Dieu n'appelle pas habituellement à la même perfection que les prêtres ou les religieux les personnes qui vivent dans un milieu indifférent, entourées de gens sans religion; il n'appelle pas à une haute perfection des personnes chez qui l'intelligence reste obtuse et qui ne peuvent saisir que le gros de la doctrine catholique [2]. Il y a des obstacles naturels qui s'opposent à ce

[1] Saint Thomas l'avait dit avant lui : *Quantitas charitatis non dependet ex conditione naturæ vel ex capacitate naturalis virtutis, sed solum ex voluntate Spiritus Sancti distribuentis sua dona prout vult.* 2. 2. q. 24, a. 3.

[2] Nous entendons désigner ici ces gens hébétés et demi-idiots qui semblent condamnés à une enfance perpétuelle. Quant aux gens simples et ignorants, mais jouissant de toutes leur facultés, ils peuvent s'élever à une très haute perfection : Le B. Frère Gilles, des premiers compagnons de saint François, dit un jour à saint Bonaventure : « Oh ! que vous êtes heureux, vous autres doctes ! car vous savez maintes

que ces chrétiens s'élèvent bien haut dans la sainteté. De même, nous semble-t-il, la sottise, le défaut de rectitude dans le jugement, une mollesse excessive ou une mobilité extrême de caractère, une nervosité mal réprimée peuvent être des obstacles à la sanctification et empêcher l'âme chrétienne de prendre un grand essor vers la perfection.

Chez les âmes parfaites, cette influence nuisible du tempérament est fortement amoindrie; elles agissent habituellement par la pointe de l'esprit, « pointe qui est au-dessus de tout le reste de notre âme, et qui est indépendante de toute complexion naturelle ». (*Amour de Dieu*, II, I.) « Le caractère, dit le Vén. Libermann, a sa grande influence dans les commencements, lorsque nous sommes dans un état sensible; mais plus tard quand nous avons acquis la domination sur nos sens, quand nous ne leur sommes plus assujettis, quand l'âme est dans un état où ses opérations sont plus intellectuelles, vous ne verrez plus tant cette teinte du caractère; il n'aura plus qu'une petite influence, il sera sous la domination de la grâce, il paraîtra alors ce qu'il est, une simple forme. » (*Lettre* du 9 août 1842.)

En effet, le tempérament peut diversifier la sainteté, lui donner telle ou telle forme, mais non l'augmenter ni la diminuer. Ainsi la différence de sexe, de position, etc., donne une physionomie différente aux divers serviteurs de Dieu; les Saintes ne ressemblent pas aux Saints, les solitaires, comme saint Paul ermite, aux soldats, comme saint Georges, les missionnaires, comme saint François Xavier, aux docteurs, comme saint Thomas, les rois, comme saint Louis, aux mendiants, comme saint Labre; mais ces différences, qui viennent de la nature, n'influent pas sur le fond même de la sainteté et ne rendent pas les uns plus parfaits que les autres.

choses par lesquelles vous louez Dieu, mais nous autres idiots, que ferons-nous? » Et saint Bonaventure répondit : « La grâce de pouvoir aimer Dieu suffit. » « Mais, mon Père, répliqua Frère Gilles, un ignorant peut-il autant aimer Dieu qu'un lettré? » « Il le peut, dit saint Bonaventure, ainsi je vous dis qu'une pauvre simple femme peut autant aimer Dieu qu'un docteur en théologie. » Lors Frères Gilles entrant en ferveur s'écria : « O pauvre et simple femme, aime ton Sauveur, et tu pourras être autant que frère Bonaventure »; et là-dessus il demeura trois heures en ravissement. (Saint François de Sales, *Amour de Dieu*, l. VI. ch. IV.)

§ 3. — *L'union mystique et les œuvres extérieures*

131. Outre ces dissemblances qui viennent de la nature, il y a aussi chez les Saints différence dans les dons qu'ils reçoivent de Dieu : « *Divisiones ministrationum sunt, idem autem Dominus, et divisiones operationum sunt, idem vero Dominus, qui operatur omnia in omnibus.* » (I Cor., XII, 4.) A voir certains héros chrétiens dévorés d'activité, d'une initiative ardente, on s'imagine parfois que cet esprit d'entreprise vient tout entier chez eux du caractère; volontiers on leur attribuerait un genre de piété substantiellement différente de celle des Saints qui ont vécu dans le cloître; aux yeux de beaucoup de personnes, les dons contemplatifs supposent une âme toute passive et ne s'accordent pas avec la vie d'un guerrier comme saint Louis, d'un lutteur comme saint Grégoire VII ou saint Jean de Capistran.

La vérité est que chez ces grands serviteurs de Dieu la part de la grâce est bien plus grande que celle de la nature. *Hæc omnia operatur unus atque idem Spiritus, dividens singulis prout vult*, et que les grâces qu'elles reçoivent sont du genre de celles que Dieu accorde aux parfaits et non aux débutants. Ce sont les dons du Saint-Esprit qui les éclairent et les dirigent, qui les soutiennent dans les œuvres les plus ardues.

132. Au milieu du tracas de leurs multiples entreprises, ils demeurent fort unis à Dieu, et cette union intime s'établit non par de longs raisonnements ou des représentations imaginaires comme chez les imparfaits, mais plutôt par des vues simples et rapides, par des actes directs d'intelligence et d'amour, qui en font une véritable union contemplative. Que l'on se rappelle le passage par nous cité (supra, nº 54) où sainte Thérèse montre comment la quiétude persiste souvent au milieu des occupations profanes; nous donnions pour raison de cette persistance que, la contemplation se produisant dans la cime de l'esprit, les opérations inférieures peuvent très bien ne pas l'atteindre et ne pas la troubler [1]. C'est justement ce qui arrive aux parfaits.

[1] Aussi n'est-il *pas essentiel* à la contemplation, comme quelques-uns semblent le croire, de produire un effet sensible sur le corps, de gêner ses opérations et de lier plus ou moins les facultés de l'âme. Il est vrai, dans la contemplation parfaite, où l'âme est tout absorbée en

Leur vie extérieure pourra donc être fort active, fort agitée, mais leur vie intérieure sera une vie d'union étroite à Dieu et de docilité constante à l'Esprit-Saint.

Plus ils feront de progrès, plus cette sorte de dualité s'accentuera. Les chrétiens imparfaits sont comme forcément absorbés par leurs occupations et par les soucis d'ordre inférieur. Ne recevant pas ces grâces de choix qui opèrent dans la partie suprême de l'esprit et de la volonté, ils emploient toutes leurs puissances aux affaires qu'ils traitent, et quand ils veulent s'unir à Dieu, ils doivent, pour un moment, détourner leur attention des objets qui la captivent et la porter vers Dieu. Les parfaits, au contraire, continuent de demeurer unis à Dieu en vaquant à leurs travaux, et à mesure qu'ils mettent moins d'obstacles aux opérations mystiques et que celles-ci deviennent chez eux plus puissantes et plus fréquentes, cette coexistence de la vie mystique et de la vie active devient aussi plus habituelle et plus manifeste.

133. La Vénérable Marie de l'Incarnation écrivait à son fils : « Quand Dieu voudra que, nonobstant vos occupations extérieures, vous ne Le perdiez pas de vue, Il fera cela Lui-même. Et de plus quand son Esprit se sera rendu maître du vôtre, et qu'il se sera emparé de votre fond pour vous tenir dans l'union intime et actuelle avec sa divine Majesté par une vue d'amour, toutes vos occupations ne vous pourront distraire de ce divin commerce. Je dis : dans ce fond, parce qu'il n'est pas possible de traiter en ce monde les affaires temporelles sans s'y appliquer avec l'attention convenable du jugement et de la raison. En cet état d'union et de commerce avec Dieu dans la suprême partie de l'âme, on ne perd point sa sainte présence... Quand on est actuellement occupé au dehors, l'union est d'un simple regard vers ce divin Objet, et on ne Lui parle que par de petits moments quand Il le permet et qu'Il y donne de l'attrait. (*Lettre* 99, du 18 octobre 1663.)

Dieu, elle éprouve une peine extrême à prononcer des paroles, à réciter les prières. Vivement attirée vers Dieu, elle n'aspire qu'à l'aimer, toute autre occupation la fatigue et lui répugne. Il en est souvent ainsi dans la quiétude sensible. Mais dans la contemplation aride, et dans celle dont parlent ici sainte Thérèse et Marie de l'Incarnation, qui s'allie avec la vie active, cette gêne des puissances, cette ligature n'existe pas.

CHAPITRE VI

Mérite de cet état de perfection
Différence entre l'état de perfection et la sainteté

§ 1er. — *Valeur des âmes parfaites*

134. Nous avons de notre mieux tracé le portrait des âmes parfaites.

Grand est leur mérite; cette familiarité avec Dieu, cette paix du cœur, cette tranquillité profonde, cette liberté d'esprit, cette force dans l'action, cette sagesse dans les entreprises, sont des biens éminemment désirables. Au fond, ces dispositions sont celles des âmes saintes; il n'y a de différence que dans le degré de perfection : « La sixième demeure, dit sainte Thérèse, ne diffère de la cinquième que par la force des effets, mais *cette différence est très grande.* » (5e Demeure, ch. II.) Les étangs de nos vallons sont des amas d'eau comme l'Océan, les collines de notre Anjou sont des éminences comme les montagnes des Alpes et de l'Hi malaya, mais entre les uns et les autres, quelle différence !

Mais pour être immensément au-dessous de la vie des Saints, elle n'en est pas moins fort belle, la vie des âmes parfaites. C'est Dieu qui les conduit, c'est Dieu qui opère en elles, qui vit en elles, et c'est ce qui fait le mérite de leur action : s'il y a moins d'humain, il n'y a plus de divin. Sous cette influence salutaire, la volonté humaine se porte au bien avec un amour tranquille et calme, mais cependant fort et puissant; cet acte simple et paisible, mais intense, est déjà fort méritoire. Et combien d'actes directs, et par conséquent inaperçus, produisent ces âmes « devenues souples et maniables à l'Esprit-Saint ». (Saint François de Sales.) Combien ,dans leurs oraisons et dans le cours de leurs travaux, elles exercent, le plus souvent à leur insu, d'actes d'amour, de confiance, de contrition, de soumission à la volonté divine, etc., quel trésor de mérites elles accumulent ainsi continuellement. C'est vraiment le triomphe de la grâce.

Par ailleurs, comme elles n'ont qu'un désir, faire la volonté de

Dieu, Dieu, en retour, fera leur volonté, et c'est ce qui rend les parfaits si puissants quand ils se dévouent au salut ou à l'avancement spirituel des autres âmes.

« Une âme juste, a dit Notre-Seigneur Lui-même à sainte Marguerite-Marie, peut obtenir le pardon pour mille criminels [1]. »

135. « C'est à cet heureux sort de la vie unitive que sont appelés, affirme le P. Surin, tous les religieux et les âmes qui ont une vocation particulière pour la vie dévote, et, s'ils n'arrivent pas à la jouissance de ce bonheur, s'ils n'ont quelque part à ces biens célestes, c'est par leur pure faute qu'ils en sont privés, puisque l'Esprit de Dieu les y dispose et les y excite quasi continuellement. » (*Lettre* au P. Tillac du 25 août 1661.)

Demandons au Seigneur qu'il daigne multiplier dans son Église le nombre des parfaits, qu'Il nous donne à nous-mêmes et à ceux qui nous sont chers de nous élever à cet heureux état et de nous y maintenir.

§ 2. — *Imperfections qui se rencontrent dans le cinquième degré*

136. « Ames chrétiennes, que le Seigneur a conduites jusqu'à ces termes, dit sainte Thérèse aux habitants de la cinquième demeure (ch. IV), je vous le demande, par amour pour Lui, ne cessez pas de vous tenir sur vos gardes, évitez les occasions; car même en cet état l'âme n'est pas si forte qu'elle puisse s'y exposer sans péril. » « Elle est encore très loin, dit Suzo (5e *rocher*), de l'union parfaite avec Dieu. »

D'après saint Jean de la Croix, tant que les épreuves plus rigoureuses qu'il appelle la nuit de l'esprit, n'ont pas achevé la purification de cette âme, il lui restera beaucoup d'imperfections « Elle a encore un reste de cette pesanteur d'esprit qui est la suite naturelle du péché, d'où une certaine langueur dans l'action [2] », une certaine mollesse qu'on remarquera, par exemple,

[1] Révélation faite lors du jubilé de 1682.

[2] M. Boudon raconte dans la vie du P. Surin comment ce saint homme parvint à rendre la Mère Jeanne des Anges victorieuse des démons qui la tourmentaient en la délivrant de tous ses défauts et imperfections. Or, le dernier défaut dont l'extirpation entraîna la vic-

dans le combat contre les tentations ou dans l'accomplissement des sacrifices. « Elle est encore sujette aux divagations de l'esprit, aux épanchements extérieurs, qui sont un obstacle à l'union divine. » (*Nuit obsc.*, II, 2.)

Le désir ardent qu'elle a du ciel est fait en partie de charité brûlante et pure, en partie de l'amour du repos et d'un désir peu surnaturel d'être délivrée des luttes pénibles de cette vie. Elle se soumet, il est vrai, et « trouve une consolation dans la pensée qu'elle est retenue ici-bas par la volonté de Dieu, mais cela ne suffit pas » et ne fait pas disparaître les peines très vives que lui causent les amertumes de l'exil. En effet, « malgré toutes les qualités que nous lui avons attribuées, l'âme n'a pas encore cette union parfaite à la volonté divine que nous verrons dans les degrés supérieurs..., elle ne peut davantage parce qu'elle n'a pas reçu plus de forces ». (5e *Demeure*, ch. II.)

137. Ajoutons que beaucoup d'âmes qui montent jusqu'à ce degré manquent de constance pour s'y maintenir. « Ces habitants du cinquième rocher, demande Suzo, ne s'abandonnent-ils pas entièrement en Dieu? » « Oui, répond Jésus-Christ, mais avec inconstance, ce qui fait que beaucoup ne persévèrent pas et retournent au quatrième rocher, en reprenant leur volonté propre et en vivant sans renoncer complètement à eux-mêmes; puis ils se repentent, se donnent de nouveau à Dieu et retournent ainsi au cinquième rocher. » Suzo : « Mais d'où vient cette inconstance? » Jésus-Christ : « Leur volonté particulière n'est pas entièrement morte. Ils sont cependant bien aimés de Dieu et plus parfaits que tous ceux que tu as vus jusqu'à présent; ils se dépouillent, dès le commencement, de leur volonté, pour se donner à Dieu, et quoiqu'ils ne persévèrent pas toujours dans leur renoncement, ils habitent pendant presque toute leur vie

toire est précisément celui que signale ici saint Jean de la Croix « un engourdissement par lequel l'âme souhaite le repos et demeure dans un état oisif, dans un vague entretien de ses pensées, dans un morne chagrin, quand les choses ne lui réussissent pas: Ce défaut fut reconnu assez tard dans la Mère, et quand il le fut, tous les démons se mirent à le défendre comme leur dernier retranchement dans la partie sensible. La Mère ne s'en était pas aperçue elle-même; car, ordinairement presque personne ne le connaît, parce qu'il ne porte pas directement au mal, mais à une certaine tiédeur qui empêche le bien. »(3e partie, ch. VII. Édition abrégée du P. Bouix, ch. XXXVIII.)

le cinquième rocher; et après leur mort le purgatoire doit effacer la tache de leur inconstance, mais ils jouissent ensuite d'une grande gloire dans le paradis. »

§ 3. — *Deux subdivisions du cinquième degré*

138. C'est pour cette raison que l'auteur du *Dialogue des neuf rochers*, qui se donne comme l'interprète du B. Suzo, compte selon nous, deux degrés, les cinquième et sixième rochers, là où sainte Thérèse n'en marque qu'un seul, la cinquième demeure. Dans l'un et l'autre il y a véritable renoncement, union sincère et complète de la volonté humaine à la volonté divine; mais ce renoncement, déjà fréquent et même habituel dans le cinquième rocher, n'empêche pas qu'on y éprouve plus d'une défaillance.

On remarque, en effet, au début de la vie unitive, que c'est surtout dans les jours d'ennui et de peine que l'âme plus détachée se serre plus étroitement contre son Dieu; en dehors de cela elle est exposée à quelques relâchements : que par exemple, dans les moments où elle n'est pas sous le coup de l'épreuve, elle rencontre des objets qui lui plaisent, des créatures qu'elle peut et doit aimer, dont les qualités la charment, quelque travail, quelque occupation nécessaire, mais qui flatte ses inclinations, si elle n'y prend garde, elle aimera ces choses, selon le mot de saint François de Sales, avec quelque superfluité. Sans doute, au point de perfection où elle est parvenue, elle n'éprouvera que des attaches légères, elle n'aura à se reprocher que des faiblesses passagères, souvent rétractées par des actes de renoncement sincères et absolus, par les protestations qu'elle fera de n'aimer que Dieu seul. Du reste, ses oraisons toutes d'amour et d'abandon à Dieu suffiraient déjà à effacer ces quelques taches et à la maintenir dans des dispositions habituelles de vraie abnégation. Cependant, elle s'oubliera encore, il lui arrivera, dans la recherche de ces êtres dont elle subit l'attrait, d'obéir aux instincts de la nature plus qu'à l'inspiration de la grâce, plus qu'à l'amour du devoir.

Plus tard, si elle a continué de progresser, le renoncement sera devenu plus constant, il s'exercera dans la prospérité comme dans la tribulation. Ce serait là le sixième rocher. Là « sont les

amis de Dieu qui brûlent de sa sainte grâce et qui, pour plaire à Lui seul, se sont détachés d'eux-mêmes sincèrement et jusqu'à la mort. » (*Dial. des neuf rochers*, 6e rocher.)

Et pourtant à ceux-là même il manque encore quelque chose. Les fautes de fragilité sont chez eux plus rares, leur vertu est plus affermie, leur abnégation plus constante, mais leur humilité n'est pas encore parfaite; « ils se comparent avec les autres et voudraient recevoir les mêmes faveurs et les mêmes consolations que les autres amis de Dieu. » (*Ibid.*) A quelque haut degré qu'ils se soient élevés dans la perfection, ils n'ont donc pas encore l'humilité profonde des Saints, ni leur détachement héroïque.

TROISIÈME PARTIE

DIRECTION DES AMES PARFAITES
RÈGLES
DE LA VIE CONTEMPLATIVE

CHAPITRE PREMIER

Combien il est important pour un directeur de connaître les règles de la vie contemplative

139. Nous avons jusqu'ici — le lecteur l'a sans doute remarqué — employé indistinctement les termes de vie contemplative, vie unitive, état de perfection [1]; la contemplation, en effet, est si merveilleusement propre à établir et à maintenir l'âme dans cette constante union à Dieu qui constitue l'état de perfection, qu'une âme ordinairement contemplative est par là même une âme parfaite.

Mais, si tels sont les avantages de la contemplation, il est de la plus grande importance pour un directeur d'en connaître les règles, sans quoi il ne pourra guider sagement les âmes parfaites dans la voie qui leur convient. Si elles avaient autrefois besoin d'être encouragées et soutenues dans la pratique de la méditation, quand elles n'étaient qu'au début de la vie spirituelle, elles n'ont pas moins besoin d'être menées et dirigées dans cette voie nouvelle et inconnue où Dieu les invite et où elles craignent de s'engager.

140. Sainte Thérèse blâme vivement, et à maintes reprises, les directeurs qui n'accommodent pas leur direction à l'état des âmes contemplatives.

[1] Ainsi font les théologiens. Nous avons montré dans la *Vie d'union* et dans *L'Etat mystique* (2e édition, ch. XII), que telle est bien la doctrine traditionnelle.

« J'ai rencontré, dit-elle, de pauvres âmes jetées dans l'angoisse et dans une affliction profonde par l'inexpérience de leurs guides. Elles me faisaient compassion... Étrangers à la science spirituelle, de tels directeurs fatiguent l'âme et le corps et empêchent les progrès. » (*Vie*, ch. XIII.)

« Il y a des religieux, dit le P. Balthazar Alvarez, que N.-S. élève à ce mode d'oraison; or que des hommes sans expérience tentent de les en retirer, au détriment de leur âme et de leur corps; c'est, selon moi, *ce qu'ils ne peuvent faire en sûreté de conscience.* » (*Vie* du P. Balt. Alv., ch. XIII.)

On cherchera parfois à se rassurer en disant que Dieu n'a besoin de personne pour élever une âme à la perfection. Si Dieu n'a besoin de personne, il n'en est pas moins vrai qu'Il fait souvent dépendre ses grâces de la coopération de ceux qu'Il a choisis pour être ses auxiliaires : *Adjutores Dei sumus.* Combien de païens, qui pourraient pourtant se sauver, ne feront pas leur salut s'ils ne rencontrent quelque zélé missionnaire; de même combien de fidèles appelés à la perfection ne l'atteindront pas, faute d'un guide spirituel éclairé.

On rassure souvent les âmes en leur disant que, lorsqu'elles obéissent, elles n'ont rien à redouter du jugement de Dieu; il est vrai que le souverain Juge ne leur reprochera pas de s'être écartées de la voie qui eût été pour elles la plus avantageuse, puisqu'elles ont obéi à son représentant, mais de ce qu'elles ne sont pas responsables de leur erreur il suit seulement qu'elles n'en seront pas punies; il ne s'ensuit nullement qu'elles atteindront le degré de gloire qu'elles auraient pu obtenir.

Écoutons maintenant sainte Chantal : Cet attrait « pour l'oraison de simple présence de Dieu) nous est tellement propre que les âmes qu'on en tire semblent sortir de leur centre, perdent la liberté d'esprit et entrent dans une certaine contrainte et entortillement, qui les retarde grandement dans leur chemin. *Je ne sais que trop d'expériences de cette vérité.* » (Lettre déjà citée, à une Supérieure de son Ordre).

141. Saint Jean de la Croix est peut être plus catégorique encore, il déplore plus amèrement l'abus regrettable signalé par sainte Thérèse et sainte Jeanne de Chantal. Citons entre bien d'autres le passage suivant, tiré de la *Vive flamme d'amour.* (Strophe III, vers 3, § 7 et 8.)

« Les biens intérieurs que cette contemplation silencieuse imprime dans l'âme sans qu'elle le sente sont inappréciables; ce sont des onctions très mystérieuses et très délicates de l'Esprit-Saint, qui secrètement remplit l'âme de richesses, de dons et de grâces; car étant Dieu, Il agit et opère en Dieu. Mais qui pourrait dire avec quelle déplorable facilité ce monde de merveilles peut être ou étrangement bouleversé ou même complètement paralysé? Il suffit pour cela de la moindre opération de l'âme qui s'avisera d'appliquer ses sens ou ses appétits à la poursuite de quelque connaissance distincte ou de quelque consolation sensible. Cette imprudence est la cause d'un préjudice incalculable et bien fait pour causer la douleur la plus vive et la plus profonde compassion. Oh ! quel désastre, qui devrait nous plonger dans une véritable stupeur. De prime abord, il est vrai, la perte paraît peu de chose, et l'on dirait l'obstacle interposé entre Dieu et l'âme presque imperceptible. Mais que l'on se figure ce qui arriverait si une main complètement étrangère aux lois de la peinture s'avisait de retoucher un portrait de grand maître, chef-d'œuvre de l'art, avec les plus grossières couleurs, à tort et à travers, sans goût et sans harmonie. Mieux vaudrait assurément détruire plusieurs toiles de mince valeur; le mal ne serait ni si grand, ni si regrettable, ni si irréparable. Ainsi en est-il des âmes. Bien que ce préjudice soit pour elle si grand qu'il est impossible, en le signalant, de dépasser les limites du vrai, il est cependant si commun que c'est à peine si l'on trouve un directeur qui n'y jette pas les âmes appelées à la contemplation. »

Et ici le Saint s'élève vigoureusement contre ces directeurs qui, ne voyant dans cette contemplation silencieuse que pure oisiveté, obligent les pauvres âmes à méditer et à produire des actes.

« Comme ils ne connaissent ni les degrés d'oraison, ni les voies de l'esprit, ils ne s'aperçoivent pas que ces actes qu'ils prétendent imposer à l'âme, il y a longtemps déjà qu'elle les a faits... Ils ne songent pas que, lorsqu'un voyageur, après avoir franchi la route est parvenu au terme, il ne lui est plus nécessaire de continuer à marcher, puisque en marchant toujours il ne ferait que s'éloigner du but. Et comme ils ne comprennent pas que cette âme est entrée dans la vie de l'esprit, où il n'y a plus ni raisonnement ni sentiment, où Dieu agit sur elle d'une manière très

intime en lui parlant au cœur dans la solitude, ils superposent à l'onction divine d'autres onctions, qui proviennent de connaissances communes et de consolations vulgaires, dont ils la forcent à se nourrir. C'est ainsi qu'ils lui font perdre avec la solitude et le recueillement, l'admirable et divine peinture que Dieu travaillait à perfectionner en elle. »

Et plus loin (§ 11), le bon Saint fait entendre des plaintes encore plus amères et ne craint pas d'appliquer à ces directeurs ignorants un texte fameux de saint Paul : « Les directeurs, dit-il, qui se figurent que les âmes parvenues à cette contemplation solitaire et paisible perdent leur temps, n'ont donc pas la moindre intelligence de la voie qu'elles sont appelées à suivre. C'est qu'ils n'ont pas eux-mêmes l'expérience de cette voie d'oraison, à laquelle ils ne sont peut-être pas même arrivés encore... L'homme animal, a dit saint Paul, c'est-à-dire celui qui n'est pas encore sorti des opérations de la partie sensitive, ne peut percevoir les choses qui sont de l'Esprit de Dieu.

« Ces directeurs se trompent, me direz-vous, mais leur zèle bon et louable, leur bonne intention les excuse. Mais comment leur zèle pourrait-il justifier les conseils téméraires qu'ils osent bien donner, alors qu'ils n'ont compris ni la voie par laquelle l'âme est appelée à marcher, ni l'esprit qui la conduit. Et s'ils ignorent ces choses, pourquoi sont-ils assez insensés pour porter une main aveugle à une œuvre qu'ils ne connaissent pas, au lieu de la laisser à de plus habiles qu'eux? Est-ce donc une simple imprudence et une faute légère de faire perdre à une âme des biens inestimables en lui imprimant une direction maladroite et fausse, et en la laissant ramper misérablement? Celui qui, par son ignorance et sa témérité, se trompe, alors qu'*en vertu de son ministère il a le devoir d'y voir clair et de marcher à coup sûr*, en sera certainement puni, et puni selon toute l'étendue du mal qu'il aura causé. S'il est des affaires au monde que l'on doive suivre avec la plus grande circonspection, ce sont assurément celles de Dieu, etc. »

Tel est, sur ce point, le langage de saint Jean de la Croix; il serait superflu d'y rien ajouter.

CHAPITRE II

Règles à suivre dans la direction des âmes contemplatives

§ 1. — *Nécessité du complet renoncement*

142. Toutes les règles à donner sur la direction des âmes contemplatives peuvent se résumer en deux mots : comme il n'y a qu'un moyen d'amener l'âme à la contemplation, le renoncement, il n'y a qu'un moyen aussi de l'y maintenir et de l'y faire progresser, c'est encore le renoncement.

Cette vertu du renoncement, l'âme parfaite la pratique déjà, mais, dirons-nous avec le B. Suzo : « Il ne suffit pas de mourir à soi-même, il faut sans cesse renouveler cette mort jusqu'à la fin de sa vie. » Et, du reste, « on ne meurt jamais si parfaitement à soi-même et au monde qu'il ne reste quelque chose où l'on ne puisse se renoncer et se mortifier encore. [1] »

Plus on avance, en effet, *dans la voie de l'amour*, plus *on comprend toute la portée de cette grande parole : Abneget semetipsum.* L'Esprit-Saint éclairant l'âme de lumières plus vives à mesure qu'elle est plus fidèle [2], et qu'Il veut la conduire plus avant, lui découvre de secrètes attaches, des recherches d'elle-même, de ses aises, de ses volontés. Ce sont, il est vrai, des imperfections passagères, des actes rapides qui n'empêchent pas l'âme fidèle de demeurer habituellement unie à la volonté divine, et de recevoir les grâces précieuses de la contemplation, mais qui peuvent être, cependant, un obstacle à une union plus intime et à des grâces plus éminentes.

Que l'âme parfaite écoute docilement les paroles secrètes

[1] *Discours, III, De la mort spirituelle.* Édition Cartier. Voir dans les œuvres de Tauler, traduction Noël, le sermon du bienheureux Suzo pour le 5e dimanche après Pâques. t. IV, p. 475 et suiv.

[2] « On n'arrive point, dit Suzo, à ces vérités cachées en étudiant et en interrogeant, on y parvient en se renonçant soi-même humblement en Dieu. » *Livre de la Sagesse éternelle*, sub fine. Traduction Cartier.

du divin Esprit, qu'elle les sollicite, qu'elle demande à Dieu les lumières qui lui découvriront ses imperfections et la force qui lui permettra de les combattre. Elle parviendra alors à rejeter plus loin d'elle tout ce qui est humain, tout ce qui n'est pas Dieu, elle réalisera plus complètement cette grande devise des Saints : « Dieu seul ! »

143. La disposition à laquelle elle doit aspirer c'est — nous citons encore le B. Suzo — « un anéantissement moral de pensée et d'affection, une sorte de renoncement infini en Dieu, par lequel l'âme se remet et s'abandonne tellement en Lui, qu'elle n'a plus de connaissance ni de volonté, mais que partout et toujours elle obéit à la puissance de Dieu, qui la guide selon son bon plaisir, sans qu'elle s'en aperçoive.

« Ce renoncement ne peut être continuel dans cette vie, ni tellement complet et parfait que l'homme ne se reprenne quelquefois et ne faiblisse en revenant à lui-même. Il a beau se donner à Dieu sincèrement, avec la ferme résolution de ne jamais reprendre ce qui n'est plus à lui, puisqu'il l'a abandonné, livré, anéanti en Dieu et en son bon plaisir, la fragilité de la nature humaine fait que l'âme revient de temps en temps à ses désirs, à la possession de sa volonté, et qu'elle commet des fautes par ce retour à elle-même. » (*Traité de l'union de l'âme avec Dieu*, § 1. Traduction Cartier.)

Dès que l'âme s'en aperçoit, elle doit reconnaître sa misère, s'humilier profondément devant Dieu et se détacher de nouveau en prenant des résolutions plus fortes. Ainsi elle mourra à elle-même pour ne plus vivre que de la vie de son Dieu : *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus.*

144. Ce renoncement doit être universel, il doit donc porter sur tout ce qui tient naturellement au cœur de l'homme : les biens temporels, l'estime d'autrui et aussi de soi-même, les joies des affections humaines, le bien-être, l'usage indépendant des facultés spirituelles. Les progrès déjà obtenus dans la pratique de la pauvreté, de l'humilité, de la mortification, ne doivent pas faire oublier au contemplatif sa faiblesse; les tendances naturelles, même quand elles semblent réprimées et détruites, sont parfois si promptes à renaître.

145. Le détachement des biens de ce monde, indispensable à qui veut devenir parfait, doit devenir plus complet encore si

l'on veut grandir en perfection. Celui-là même qui n'est pas appelé à se lier par vœu à la pratique de la pauvreté doit en avoir l'esprit, n'usant de ses biens que conformément à la volonté divine, ne les employant jamais à se procurer des satisfactions superflues, demeurant toujours prêt à donner ses richesses pour la gloire de Dieu et le bien de ses frères. Il aimera la simplicité dans son mobilier, dans son vêtement, dans sa nourriture; tout ce dont il pourra se passer sans que ses devoirs en souffrent, il sera toujours prêt à s'en défaire; loin de redouter les privations, il dira comme saint François de Sales : « Je ne suis jamais mieux que quand je ne suis pas bien. »

146. L'âme parfaite doit se détacher des appuis humains et être toujours prête à sacrifier au Seigneur ses affections les plus légitimes. Dieu se sert des hommes pour faire du bien aux hommes : nous sommes les auxiliaires de Dieu, dit l'Apôtre; tous ceux qui participent à l'autorité divine : parents, supérieurs directeurs, participent à son action bienfaisante; ils ont droit à la reconnaissance et à l'affection non moins qu'à l'obéissance de ceux qui leur sont soumis. Il n'est pas moins légitime le sentiment d'amour surnaturel qui pousse les hommes à se dévouer au service de leurs frères, les supérieurs à s'incliner vers leurs inférieurs, à leur prodiguer leurs sollicitudes et leurs conseils; plus ils se donnent, plus leur cœur s'attendrit et plus grandit leur amour. Enfin elle est toute légitime aussi et bénie de Dieu l'affection de deux âmes, qui ne sont unies que pour s'entr'aider à mieux aimer le Seigneur.

Mais ces affections, toutes pures et utiles qu'elles soient, peuvent devenir un obstacle à une plus haute perfection; la nature en effet y recherche inconsciemment des satisfactions trop humaines : il est doux de se sentir soutenu, réconforté, encouragé, il est doux de voir les âmes répondre au dévouement qu'on leur prodigue, il est doux de trouver des cœurs amis comprenant et partageant ses goûts, ses désirs, ses espérances, ses joies, ses peines. Quiconque se complaît dans ces joies naturelles, s'écarte du parfait renoncement. Pour le pratiquer à l'exemple de Jésus il faut imposer à son cœur de nombreux sacrifices, renoncer maintes fois à des entretiens agréables, et quand les circonstances l'exigent, accepter de bon cœur les séparations.

147. Il n'est guère d'heure dans la vie où l'âme fidèle ne puisse faire acte d'abnégation. N'a-t-elle pas ses préférences naturelles qui, si elle n'y prend garde, détermineront souvent l'emploi de son temps, le choix de ses occupations? Elle devra renoncer à ses goûts, vaincre ses répugnances et dans toutes ses actions ne chercher jamais que la plus grande gloire de Dieu. Elle doit encore combattre, quelque léger qu'en soit l'objet, tout amour de ses aises, toute recherche des satisfactions corporelles : Qui veut appartenir à Jésus-Christ doit crucifier sa chair : *Qui Christi sunt, carnem suam crucifixerunt* [1].

Mais c'est surtout à la mortification des facultés spirituelles qu'il doit s'étudier avec un plus grand soin. Suivons saint Jean de la Croix appliquant la doctrine du parfait renoncement aux diverses puissances de l'âme.

§ 2. — *Renoncement de l'entendement, de la mémoire et de l'imagination*

148. Pour l'entendement, nous avons reproduit son enseignement en disant que, quand l'âme sent l'appel de Dieu par les sentiments d'union amoureuse qu'elle reçoit, ou bien quand elle est dans l'impuissance de méditer, elle doit rejeter tous les raisonnements, représentations imaginaires et conceptions de tout genre pour se tenir dans le silence de la contemplation. Bien plus, et ce point très important de la doctrine de saint Jean de la Croix étonnera peut-être le lecteur, ce ne sont pas seulement les considérations que l'âme doit rejeter quand elle se voit conviée à l'union contemplative, elle ne doit pas davantage s'appuyer sur les grâces miraculeuses, visions, révélations, paroles intérieures, etc.. si elle en a été favorisée. Sans doute, au moment où ces faveurs lui ont été accordées, l'âme a ressenti les effets salutaires que les dons de Dieu ne manquent jamais de produire; mais la faveur passée, loin de s'en rappeler le souvenir, on doit en faire abstraction et se livrer dans l'oraison à l'union obscure de la contemplation.

[1] Ces principes sont exposée et développés dans une petite brochure que nous avons composée à l'intention des âmes vraiment ferventes et généreuses : *L'abnégation parfaite et le parfait amour.* Angers, Richou Frères, éditeurs.

Mais, ajouterons-nous, ce n'est pas seulement au moment de l'oraison que l'âme fidèle doit mortifier son intelligence; en dehors du saint exercice de la prière, cette puissance trop active a besoin d'être réfrénée. Nombre d'imperfections, chez les âmes contemplatives, ont pour cause ou leur désir trop empressé d'apprendre, ou une attache trop tenace à leurs propres idées. La sainte indifférence pour les nouvelles ou pour les connaissances superflues, l'abnégation complète du propre jugement, voilà le but à atteindre : qu'elles soient toujours prêtes à reconnaître leurs erreurs avec simplicité, et quand elles pensent être dans le vrai, qu'elles sachent du moins allier toujours à l'amour de la vérité, une charité bienveillante pour ceux qui pensent autrement.

149. Le dépouillement, *la nuit active* de la mémoire et de l'imagination consiste en ce que l'âme doit se dégager « de toutes les connaissances et représentations acquises, faire en sorte d'en perdre le souvenir, de n'en garder aucune impression, et demeurer le plus possible dans l'oubli, le dénuement et dans une abstraction totale. » (*Montée du Carmel*, III, 1.)

Saint Jean de la Croix signale les grands dommages que causent à l'âme ces puissances — mémoire et imagination — si elles ne sont pas mortifiées. Combien de dangers nous viennent d'elles; d'abord ce sont les souvenirs ou les représentations des objets sensibles qui produisent en nous mille sentiments « de douleur, de crainte, d'aversion, de vaine espérance, de joie fausse, de gloire mondaine, de désir frivole, d'où naissent pour le moins des imperfections et trop souvent aussi des péchés véritables ».

Ensuite, c'est par ces puissances que le démon peut nous séduire et nous perdre; tandis que sans elles, il n'a aucune prise sur nous, ne pouvant atteindre directement ni notre intelligence ni notre volonté. Enfin n'est-ce pas par ces souvenirs et ces fantômes de l'imagination que l'on perd toujours cette paix du cœur, cette tranquillité sereine, indispensable pour goûter l'union divine?

150. Puisqu'il est si important à l'âme contemplative de mortifier ces deux puissances, il ne sera pas inutile d'expliquer comment, à notre avis, doit s'opérer cette mortification.

Parlons surtout de l'imagination, car l'esprit de l'homme

exerce son activité moins en s'arrêtant au souvenir du passé qu'en envisageant l'avenir, et ceci se fait principalement de deux manières. Tantôt l'avenir paraît sombre, soit qu'on ait de réels sujets d'inquiétude, soit que le tempérament porte à la mélancolie : alors on voit les choses en noir, on se trouble, on se préoccupe. Tantôt, au contraire, tout semble brillant et beau : on fait alors mille plans, mille projets heureux, mille châteaux en Espagne. Préoccupations excessives ou projets magnifiques, tout cela entretenu dans l'âme est également nuisible. Dans le premier cas, il faut pratiquer à la lettre le conseil de Notre-Seigneur : *Nolite solliciti esse in crastinum*, NE POINT S'INQUIÉTER DU LENDEMAIN; faire son devoir sans doute, mais le devoir accompli, s'abandonner avec une confiance pleine et entière à la toute bienveillante et toute paternelle Providence de Dieu. « Pense à moi, disait un jour Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne, et je penserai à toi. » Quant aux inutiles projets d'avenir, quelque saint qu'en paraisse l'objet, il faut à tout prix ne pas s'y arrêter.

Sans doute, « l'homme peut sans inconvénient réfléchir à ce qu'il doit faire et savoir, et il ne lui sera point nuisible d'en rappeler le souvenir, pourvu qu'il ne s'y attache point avec une affection égoïste ou un esprit de propriété ». (*Montée*, III, 14.) Mais, pour les autres connaissances et pour les représentations inutiles, qu'il en fasse une complète abnégation.

Il est bien vrai que l'on a parfois de bien légitimes préoccupations : ce sont des affaires à la fois très importantes et très difficiles; on ne voit pas du tout comment les résoudre; de là des soucis bien tenaces, dont il paraît impossible de se défaire. Cependant, même alors, il est bien à désirer qu'on ne s'embarrasse pas dans mille inquiétudes et perplexités. Que l'on réfléchisse, que l'on pèse le pour et le contre, mais sans trouble, sans perdre la paix du cœur, surtout que l'on prie beaucoup, et si l'affaire n'est pas urgente, que l'on diffère la décision : souvent les événements lèvent les doutes et apportent la lumière. Puis, une fois la décision prise, qu'on abandonne le succès à Dieu avec une confiance absolue, sans plus se tourmenter pour savoir qu'elle sera l'issue. « Es choses même de conséquence, dit saint François de Sales, il faut être bien humble et ne point penser trouver la volonté de Dieu à force d'examen et de subtilité de

discours (de raisonnement). Mais, après avoir demandé la lumière du Saint-Esprit, appliqué notre considération à la recherche de son bon plaisir, pris le conseil de notre directeur et, s'il y échoit, de deux ou trois autres personnes spirituelles, il faut se résoudre et déterminer au nom de Dieu, et ne faut plus, par après, révoquer en doute notre choix, mais le cultiver et soutenir dévotement, paisiblement et constamment. Et, bien que les difficultés, tentations et diversités d'événements qui se rencontrent au progrès de l'exécution de notre dessein nous pourraient donner quelque défiance d'avoir bien choisi, il faut néanmoins demeurer fermes et ne point regarder tout cela, ains considérer que si nous eussions fait un autre choix, nous eussions peut-être trouvé cent fois pis, outre que nous ne savons pas si Dieu veut que nous soyons exercés en la consolation ou en la tribulation, en la paix ou en la guerre. » (*Amour de Dieu*, VIII, 14.)

151. Cette mortification de l'imagination est de la plus haute importance pour le contemplatif. Grâce à cette vigilance continuelle il ne perd point l'union à Dieu, et cette union, qu'elle soit sensible et douce ou au contraire aride, persiste alors au milieu des plus diverses occupations et des affaires les plus absorbantes. C'est là, nous l'avons montré, une source inépuisable de mérite et le secret de la perfection.

Aussi « le démon, dit le B. Albert le Grand [1], met tous ses soins et fait les plus grands efforts afin d'empêcher, tant qu'il peut, cet exercice. Il le voit comme un préambule et un commencement de la vie du ciel; et il est jaloux de ce bonheur de l'homme. C'est pourquoi il s'efforce toujours d'éloigner de Dieu notre esprit, tantôt par une tentation ou passion, tantôt par une autre. Une fois ce sera par des préoccupations inutiles et des soucis exagérés, une autre fois par des troubles, par la dissipation et une vaine curiosité ou bien par la lecture de livres oiseux, par des entretiens inutiles, les rumeurs publiques et les nouvelles curieuses; ou encore par les difficultés, les contradictions, etc., etc., toutes choses qui souvent paraîtront ne pas être des fautes, ou n'être que des fautes bien légères, mais qui

[1] *Traité de l'union intime avec Dieu*, ch. IV. Traduction du P. Mathieu Rousset, O. P.

n'en sont pas moins un grand obstacle à ce saint exercice dont nous parlons. »

§ 3. — *Renoncement de la volonté*

152. Quant au dépouillement de la volonté, saint Jean de la Croix, veut qu'on emploie pour l'acquérir la méthode déjà indiquée par lui comme aidant à surmonter les tendances mauvaises de l'appétit sensitif. Elle consiste à mortifier les quatre passions de l'âme : joie, espérance, douleur et crainte, de telle sorte que l'âme ne se réjouisse que de ce qui intéresse l'honneur et la gloire de Dieu, qu'elle ne donne cours à l'espérance et à la douleur que dans le même sens, et qu'enfin elle ne craigne que Dieu. (*Montée*, III, 15.) Et ce dépouillement de la volonté, le Saint veut qu'on le porte jusqu'à l'abnégation des biens spirituels qui ne doivent pas être recherchés et aimés pour eux-mêmes (*Ibid.*, 32), mais uniquement en vue de Dieu.

153. Saint François de Sales présente d'une autre façon la même doctrine du renoncement absolu de la volonté (*Amour de Dieu*, IX, 4, 5, 6, 7.) « L'union de notre volonté au bon plaisir de Dieu, dit-il, doit se faire par la sainte indifférence. » — C'est cette indifférence dont il exprimait la formule en ces quelques mots : « *Ne rien demander, ne rien refuser.* — Il en démontre bien toute l'excellence.

« L'indifférence, dit-il, est au-dessus de la résignation : la résignation préfère la volonté de Dieu à toutes choses, mais elle ne laisse pas d'aimer beaucoup d'autres choses, outre la volonté de Dieu; l'indifférence... n'aime rien, sinon pour l'amour de la volonté de Dieu...

« Le cœur indifférent est comme une boule de cire entre les mains de son Dieu, pour recevoir semblablement toutes les impressions du bon plaisir éternel; un cœur sans choix, également disposé à tout, sans aucun autre objet de sa volonté que la volonté de son Dieu, qui ne met point son amour es choses que Dieu veut, ains en la volonté de Dieu qui les veut. »

Puis le saint Évêque explique comment « la sainte indifférence s'étend à toutes choses. Elle doit se pratiquer es choses qui regardent *la vie naturelle*, comme la santé, la maladie, la beauté,

la laideur, la faiblesse, la force; es choses de *la vie civile* pour les honneurs, rangs, richesses; es variétés de la *vie spirituelle*, comme sécheresses, consolations, goûts, aridités; es actions, es souffrances et, en somme, toutes sortes d'événements... »

Bien plus, « le cœur indifférent, sachant que la tribulation, quoiqu'elle soit laide comme une autre Lia, ne laisse pas d'être fille et fille bien-aimée du bon plaisir divin, il l'aime autant que la consolation, laquelle néanmoins, en elle-même, est plus agréable; ains il aime encore plus la tribulation, parce qu'il ne voit rien d'aimable en elle que la marque de la volonté de Dieu. »

L'indifférence doit disposer l'âme à entreprendre pour la gloire de Dieu tout ce qui lui sera inspiré, et si ses travaux ne sont pas couronnés de succès, à accepter l'échec avec une paisible et amoureuse soumission. « Saint Louis, par inspiration, passe la mer pour conquérir la Terre Sainte; le succès fut contraire, et il acquiesce doucement. J'estime plus la tranquillité de cet acquiescement que la magnanimité du dessein, etc. »

Enfin, « nous devons pratiquer l'indifférence en ce qui regarde notre avancement es vertus. Dieu nous a ordonné de faire tout ce que nous pourrons pour acquérir les saintes vertus : n'oublions donc rien pour bien réussir dans cette entreprise. Mais, après que nous aurons *planté* et *arrosé*, sachez que c'est à Dieu de *donner l'accroissement* (Ier Cor., III, 6) aux arbres de nos bonnes inclinations et habitudes. C'est pourquoi il faut attendre le fruit de nos désirs et travaux de sa divine Providence. Que si nous ne sentons pas le progrès et avancement de notre esprit en la vie dévote, tel que nous voudrions, ne nous troublons point; demeurons en paix; que toujours la tranquillité règne dans nos cœurs. C'est à nous de bien cultiver nos âmes et, partant, il y faut fidèlement vaquer. Mais, quant à l'abondance de la prise et de la moisson, laissons-en le soin à Notre-Seigneur. Le laboureur ne sera jamais tancé s'il n'a pas belle cueillette, mais oui bien s'il n'a pas bien labouré et ensemencé ses terres... »

§ 4. — *Le vœu du plus parfait*

154. Les âmes généreuses, avides de plaire à Dieu, désirent parfois s'obliger au renoncement absolu par le vœu du plus parfait. Convient-il de le permettre et même de le conseiller?

Il importe tout d'abord de bien le préciser. Un vœu qui porterait sur une matière vague et obscure, engendrerait fatalement des troubles, des scrupules et serait nuisible à l'âme. Tout vœu porte sur des actes délibérés : faire vœu d'éviter les fautes de fragilité est un vœu nul, disent les théologiens, parce qu'il est impossible à pratiquer. Au contraire on peut faire vœu de ne pas commettre de faute vénielle de propos délibéré; ce vœu est valide et oblige en conscience, parce qu'il est possible. Les actes semi-délibérés seront donc exclus du vœu du plus parfait. En seront exclus aussi les actes dont la perfection reste douteuse; noue l'avons montré au chapitre du Discernement des esprits, il serait contraire à la perfection de peser longuement les choses de petite importance et de perdre la paix de l'âme pour des bagatelles. Disons enfin que ce vœu n'a pas pour objet le plus parfait absolu ou l'acte considéré en lui-même sans égard aux circonstances, mais le plus parfait relatif : en soi il est plus parfait de jeûner que de ne pas jeûner, mais pour la plupart des âmes chrétiennes des jeûnes fréquents seraient une imperfection, parce qu'ils les rendraient moins capables de s'acquitter de leurs devoirs d'état, et souvent aussi parce qu'ils constitueraient des singularités blâmables.

Faire le vœu du plus parfait c'est donc faire vœu de choisir, toutes les fois qu'on aura le temps de la réflexion, entre deux actes possibles, celui qu'on verra avec évidence, toutes circonstances pesées, plus sage et plus agréable à Dieu.

155. Pour le permettre, le conseiller ou le défendre le directeur doit peser les inconvénients ou les avantages de ce vœu.

Les inconvénients que l'on peut craindre sont de troubler les âmes, de les replier trop sur elles-mêmes, de les rendre méticuleuses, de les absorber dans un examen minutieux; ou, au contraire, de les faire viser à des actes héroïques aux dépens de leurs devoirs ordinaires, de leur faire croire qu'elles sont élevées à un haut degré de vertu, enfin de multiplier pour elles les occasions de péché.

Mais en retour le vœu du plus parfait offre de grands avantages : il donne aux bonnes actions un mérite nouveau, le mérite du vœu, chacune devient un acte de la vertu de religion. Surtout il affermit dans la pratique de l'abnégation : l'âme désormais est liée au renoncement universel; elle ne peut plus

consentir à une recherche délibérée d'elle-même; elle ne peut plus agir, en connaissance de cause, pour sa propre satisfaction : rien pour la nature, tout pour Dieu, voilà désormais sa devise. Et l'expérience prouve que le vœu est un secours beaucoup plus efficace que la simple résolution. Elle prouve aussi que le Seigneur, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, accorde des grâces plus précieuses de lumière et de force; Il rend plus saintement prudents, plus clairvoyants et plus résolus ceux qui s'engagent par vœu à cette pratique du parfait amour.

156. Les inconvénients que nous avons signalés doivent empêcher de permettre ce vœu aux esprits étroits, perplexes, sujets aux craintes déraisonnables et aux scrupules; à ceux dont le jugement n'est pas droit et qui ne comprennent pas en quoi consiste la perfection de leurs œuvres, à ceux qui se complaisent en eux-mêmes, à ceux qui pratiquent mal le renoncement, soit parce qu'ils manquent de courage, soit parce qu'ils trouvent toujours des prétextes pour légitimer leurs caprices, enfin aux âmes les meilleures elles-mêmes, quand Dieu ne leur en donne aucun attrait.

Aux âmes droites, judicieuses, qui agissent rondement et ne se noient pas dans les détails, qui ont le désir sincère d'avancer, la connaissance de leurs misères et la confiance en Dieu, il peut être permis et, même quand elles n'y répugnent pas, utilement conseillé. Si ce vœu, comme tous les autres, comme les vœux de religion par exemple, occasionne quelques fautes légères, les avantages qu'il donne, la gloire qu'il procure à Dieu, les progrès qu'il favorise, permettent de s'exposer à ce danger : il est toujours licite de chercher un grand bien, lors même que l'on s'expose, dans la poursuite de ce bien, à quelques maux légers et inévitables.

Cependant un directeur prudent ne permettra pas tout d'abord de s'engager au plus parfait pour un long espace de temps : renouvelé chaque jour ou chaque semaine, ce vœu produira d'aussi bons fruits. Dans les cas douteux le directeur fera sagement de ne permettre ce vœu ou de ne le conseiller que quelques jours par semaine; il verra si les âmes, dans les jours où elles sont ainsi stimulées, se montrent plus fidèles, ou si au contraire elles s'embarrassent, s'inquiètent ou violent trop facilement leur promesse.

157. On le voit, pour conduire ces âmes contemplatives, il n'y a guère autre chose à faire que de les amener à pratiquer dans toute sa perfection l'abnégation chrétienne.

Dieu fera le reste, son action purificatrice continuera de s'exercer par les épreuves, que l'âme devra accepter en toute soumission et confiance. En même temps l'opération divine, qui s'exercera et dans l'oraison et hors de l'oraison, ne cessera de la purifier et de la sanctifier toujours davantage, pourvu toutefois qu'elle prenne soin de ne pas entraver cette action de la grâce. Il nous reste donc à dire comment elle devra désormais se conduire dans cette contemplation devenue habituelle.

CHAPITRE III

Comment une âme habituellement contemplative doit faire son oraison

§ 1er. — *Préparation*

158. D'abord l'âme dans cet état a-t-elle besoin de préparation?

Il arrive souvent aux âmes contemplatives de n'avoir besoin d'aucune préparation pour se mettre en oraison. Elles se trouvent par moments tellement remplies de sentiments d'amour, d'union à Dieu, qu'elles entrent en oraison sans aucun effort; elles sont recueillies sans l'avoir cherché.

Toutefois, ce recueillement, qui est une faveur de Dieu, peut devenir un écueil. Ces âmes, en effet, sont tentées de se fier à cette facilité qu'elles ont maintes fois éprouvée et portées à se passer toujours de préparation. « Elles voudraient, dit sainte Thérèse, ne s'occuper toujours qu'à aimer sans penser à autre chose, et cela vient, déclare la Sainte, de ce que, ayant éprouvé dans la contemplation des joies très douces, elles voudraient toujours les ressentir, sans faire agir en quoi que ce soit l'entendement; mais quelque désir qu'elles en aient, cela n'est point en leur puissance. En voici la raison : bien que la volonté ne soit pas

morte, le feu dont elle a coutume de brûler est amorti; ainsi il est nécessaire que quelqu'un le souffle, pour qu'il jette de nouveau des flammes. » (6e *Demeure*, ch. VII.)

Dans ce cas, comme le dit sainte Chantal (*Entretien* 34), « il ne faut pas attendre que Notre-Seigneur nous mette le lait ou le miel à la bouche pour parler à sa Bonté, car Il veut que nous nous aidions nous-mêmes. » Une certaine préparation est donc nécessaire; d'après sainte Thérèse, il n'y a guère que ceux qui sont parvenus à la septième demeure qui n'en aient que très rarement besoin. « Prendre pour méthode de ne point se préparer, écrivait saint François de Sales à Mme de Chantal, cela m'est un peu dur; cela peut être utilement fait, mais que cela soit une règle, je confesse que j'y ai un peu de répugnance. » (*Lettre* du 11 mars 1610.)

159. Quelle doit être cette préparation? Ce ne sera pas une préparation méthodique comme dans l'oraison discursive : en effet, comme le remarque au même endroit sainte Thérèse, pour l'âme arrivée à ce point tout raisonnement serait inutile et fatigant. Quelques simples pensées, quelques souvenirs pieux suffiront. « *Car autre chose*, dit-elle, *est discourir avec l'entendement, et autre chose présenter simplement à l'entendement des vérités.* » On ne méditera donc pas, mais on se rappellera, on se représentera simplement un des mystères de la vie ou de la passion de Notre-Seigneur. « La plus sublime oraison n'empêchera pas de le faire, dit encore sainte Thérèse, et on ferait une grande faute de ne pas s'occuper souvent à ce saint exercice. » (*Ibid.*)

Dans *Sa Vie*, ch. XXIV, la Sainte raconte que ce fut là le conseil que lui donna saint François de Borgia appelé à juger de son genre d'oraison : « Il me conseilla de toujours commencer l'oraison par un mystère de la passion, et si ensuite le Seigneur élevait mon esprit (à la contemplation) sans que j'aie cherché à m'y élever moi-même, je ne devais pas résister, mais m'abandonner à sa conduite. Il montra par là, ajoute la Sainte, combien il était avancé lui-même en me donnant ainsi le remède et le conseil, car en ceci l'expérience fait beaucoup. »

Saint Paul de la Croix donnait le même conseil : « Je me réjouis, écrivait-il à un maître des novices, d'apprendre les grâces que Dieu fait à ses serviteurs, et spécialement au Père N... Il

commence à avoir le don d'oraison; veillez cependant à ce qu'Il ne néglige pas la pratique des vertus et l'imitation de Jésus-Christ. Qu'il commence toujours son oraison par un des mystères de la passion, et qu'il s'entretienne en de pieux soliloques sans faire d'efforts pour méditer. Si Dieu vient ensuite à l'attirer au silence d'amour et de foi dans son sein divin, comme votre Révérence me le dit, qu'il ne trouble pas la paix et le repos de son âme par des réflexions explicites. »

160. Certaines âmes n'ont qu'à songer à la communion, ou bien qu'à se représenter la sainte hostie pour se sentir aussitôt touchées; d'autres se rappellent que Jésus habite en elles; celles-ci songent au salut des âmes, aux offenses dont Dieu est l'objet; celles-là se servent d'un texte de la Sainte-Écriture [1]: Le souvenir du ciel, la gloire et le bonheur des Personnes divines sont pour d'autres le moyen de réveiller leur amour endormi. Il est des personnes qui recourent tout d'abord à leurs protecteurs célestes, à leur ange gardien, aux Saints qu'ils vénèrent davantage, à la Très Sainte Vierge; ils se font comme introduire par eux près de Dieu; ils se trouvent alors plus confiants et mieux acceptés du Seigneur. On peut prendre l'une ou l'autre de ces méthodes, ou les varier selon l'attrait du moment. « Mon Seigneur, disait sainte Marguerite-Marie, apprenez-moi ce que vous voulez que je vous dise. — Rien, répondit Jésus, sinon ces paroles : Mon Dieu, mon Unique et mon Tout, vous êtes tout pour moi et je suis toute pour vous. » C'est le *Dilectus meus mihi et ego illi* du Cantique. — « Si nous pouvions, dit sainte Chantal, dire en vérité ces deux mots : Mon Dieu et mon Tout,

[1] Les textes qui nous rappellent l'amour de Dieu sont particulièrement efficaces: « Dieu le Père nous a tant aimés qu'Il nous a donné son Fils unique. — Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré à la mort pour nous tous, comment ne nous donnera-t-Il pas aussi toutes choses avec Lui ? — Le Verbe s'est fait chair et Il a habité parmi nous. — Il m'a aimé et Il s'est livré pour moi. — Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit-Saint lui-même intercède pour nous et en nous par des gémissements ineffables ? » De même encore ceux qui nous rappellent notre union étroite avec Jésus et qui nous incitent à nous unir à son adoration silencieuse, à ses actions de grâces, à ses demandes : « Il est toujours vivant, (particulièrement dans l'Eucharistie) toujours intercédant pour nous. — Je suis la vigne et et vous êtes les branches. — Je suis en mon Père, et vous en moi et moi en vous. — Ayez en vous les sentiments qui sont dans le Christ Jésus. »

nous ne nous ennuierions jamais à l'oraison, car, quand on y serait ennuyé, ces deux mots bien dits charmeraient l'ennui. » Ainsi, l'âme contemplative, quand elle ne se sentira pas favorisée de l'union amoureuse, devra, pour y entrer, faire usage de l'entendement ou de l'imagination, mais on voit avec quelle sobriété.

161. Pour mieux faire comprendre cette doctrine donnons encore un exemple qui précisera notre pensée. S'il s'agit de réciter le Rosaire où la méditation des mystères est requise pour gagner les indulgences, l'âme parvenue à la contemplation habituelle se rappellera simplement le mystère. Si c'est l'Incarnation, « mon Dieu, dira-t-elle, vous vous êtes donc incarné pour nous, vous vous êtes fait si petit pour nous, que vous êtes bon ! » et cette seule pensée lui suffira, elle n'aura besoin d'aucune autre considération pour émouvoir son cœur; et ainsi pour les autres mystères. Pour la Visitation, la seule pensée de la charité de Marie ou de sa modestie la remplira d'admiration, ou plutôt excitera en elle ce sentiment vague mais ardent d'amour, que nous avons donné comme le fond de la contemplation [1].

162. C'est ce que sainte Thérèse appelle faire marcher la « *noria* », c'est-à-dire puiser sans grand travail, presque sans aucune peine, à la source de la contemplation. Les lignes suivantes du saïnt Évêque de Genève montreront que cette doctrine est aussi la sienne.

« Il n'est pas possible, écrivait-il à sainte Chantal (avril 1660), de ne se servir en l'oraison ni de l'imagination, ni de l'entendement, mais de ne s'en servir point que pour émouvoir la volonté et, la volonté étant émue, l'employer plus que l'imagination et l'entendement, cela doit se faire indubitablement... Cette imagination doit être fort simple et comme servant d'aiguille pour enfiler dans votre esprit les affections. »

[1] Sans doute, il est souvent nécessaire de faire des sérieux efforts pour cette préparation, mais ces efforts consisteront dans des actes fermes de renoncement aux vaines imaginations, dans le souvenir attentif des grandeurs et surtout de l'amour de Dieu présent à l'âme plutôt que dans l'application méthodique à un sujet déterminé. Si la sécheresse persiste encore, bien souvent il suffira, pour ranimer la ferveur d'une pieuse lecture, surtout celle du saint Évangile ou de quelque vie de Saint.

§ 2. — *Comment doit se conduire, dans le cours de son oraison, celui qui éprouve la quiétude sensible*

163. Une fois que l'âme, grâce à cette douce et simple préparation, est entrée en oraison, elle doit, autant que possible, demeurer dans l'union amoureuse, sans chercher à faire des actes distincts, amour, contrition, demande, etc.; non pas certes, que l'âme ne produise jamais de ces actes, mais elle les reçoit plutôt qu'elle ne les opère; ils lui sont donnés, ils lui viennent d'eux-mêmes, sans qu'elle se mette en peine de les chercher. *Eos actus tantummodo faciat*, dit saint Liguori, *ad quos se sentit a Deo suaviter impelli.* « L'âme ne doit pas faire d'autres actes que ceux auxquels elle se sent doucement portée par la grâce. » (*Praxis*, 184.)

Sainte Thérèse ne l'entendait pas autrement : « L'âme, quand elle est dans cette quiétude, doit se conduire avec douceur et sans bruit. J'appelle bruit, chercher avec l'entendement beaucoup de paroles et de considérations pour rendre grâces de ce bienfait, et entasser les uns sur les autres ses péchés et ses fautes afin de montrer qu'elle en était indigne... La volonté doit demeurer sage et en repos et comprendre qu'on ne négocie pas avec Dieu à force de bras : ce serait jeter imprudemment sur cette étincelle de gros morceaux de bois propres à l'éteindre. Qu'elle reconnaisse cette vérité et qu'elle dise humblement : Seigneur, que puis-je faire ici? Quel rapport entre une esclave et son Maître, entre la terre et le ciel, ou d'autres paroles d'amour qui se présentent d'elles-mêmes. Qu'elle s'applique, surtout, à bien se pénétrer de ce qu'elle dit et ne s'inquiète en aucune façon de l'entendement, qui n'est qu'un faiseur de bruit. Souvent, tandis qu'il s'égare, la volonté se verra unie avec Dieu et dans une paix profonde.

« L'âme perdrait beaucoup en négligeant cet avis, surtout si l'entendement est subtil... De plus, nous voyant si près de Dieu nous devons Lui demander des grâces, Le prier pour l'Église, pour ceux qui se sont recommandés à nous, pour les âmes du purgatoire, et cela sans bruit de paroles, mais avec un vif désir d'être exaucés. Cette manière de prier comprend beaucoup; on y obtient plus qu'en faisant de belles considérations. Que la volonté, pour aviver son amour, éveille seulement quelques

pensées qui naissent comme d'elles-mêmes, comme celle des progrès que le Seigneur lui a donné de faire; qu'elle produise quelques actes d'amour, se confondant du peu qu'elle fait pour Celui à qui elle doit tant, et tout cela sans laisser l'entendement faire son tapage en recourant à de grands raisonnements. Quelques petits brins de paille jetés avec humilité dans ce feu d'amour, — et s'ils viennent de nous, ils sont moins que des brins de paille, — serviront plus à l'enflammer qu'une grande quantité de bois, c'est-à-dire que des raisonnements savants, qui, dans l'espace d'un *Credo*, étoufferaient la flamme naissante...

« Ainsi dans ces moments de quiétude, on doit laisser l'âme se reposer doucement en Dieu, et mettre la science de côté... L'entendement se met en peine de trouver des remerciements bien tournés, mais la volonté demeurant en repos et n'osant, comme le publicain, lever seulement les yeux, rend au Seigneur de plus dignes actions de grâces que l'entendement avec tout l'artifice de la rhétorique. » (*Vie*, ch. xv.)

Sainte Thérèse revient encore sur ce conseil dans le *Chemin de la Perfection* (ch. xxxi, 7) et elle en donne la raison : « il faut se tenir dans une plus grande solitude, *laisser au Seigneur sa liberté d'action et permettre à Sa Majesté d'opérer en nous comme en chose qui Lui appartient.* Tout au plus, donc, faudra-t-il prononcer de temps en temps quelque parole bien douce. »

Saint Jean de la Croix donne la même raison : « Dans cet état on ne doit plus en aucune manière imposer à l'âme l'obligation de méditer, de s'exercer à produire des actes à force de raisonnements, de se procurer avec empressement des sentiments fervents et savoureux : *ce serait faire obstacle au principal agent, qui est Dieu.* »

Nous avons vu plus haut (nº 56), saint François de Sales donner le même conseil et alléguer une raison analogue : « Cet amour simple de confiance et cet endormissement amoureux de votre esprit entre les bras du Sauveur comprend par excellence tout ce que vous allez chercher ça et là pour votre goût. » (*Amour de Dieu*, vi, 8.)

Ainsi ne point chercher de grandes considérations, accepter de pieuses pensées si elles se présentent; mais surtout demeurer uni à Dieu dans un doux repos et une paix silencieuse, lui exprimant seulement les sentiments d'amour qui s'offrent

d'eux-mêmes, ou les demandes que l'on se sent porté à Lui faire, tel est, d'après les saints docteurs, le rôle de l'âme dans cette oraison.

164. Ces recommandations instantes des Saints sont loin d'être superflues, car l'empressement naturel à produire des actes est l'un des écueils contre lesquels les contemplatifs ont le plus besoin d'être prémunis. Il est difficile de leur persuader, surtout au début, que cette simple attention à Dieu présent est suffisante, que ce regard de foi, cet amour silencieux valent mieux que les élans du cœur. Beaucoup d'âmes fidèles, celles-là surtout qui n'y ont pas été encouragées, n'arrivent jamais à le croire; toujours elles s'agitent, elles s'inquiètent et par là perdent les trésors de grâce que l'Esprit-Saint voulait verser en elles.

« Le moindre des fruits que Dieu opère dans l'âme en cette sainte oisiveté et cette solitude est un bien inestimable, plus précieux que l'âme et son directeur ne peuvent le comprendre. » (*Vive flamme*, st. III, v. 3, § 7. Cf. *suprà*, nº 141.)

« Qu'il est beau, mon très cher, écrivait le Vén. Libermann, de voir une âme bien soumise à Dieu, se tenant parfaitement calme devant Lui, afin qu'Il puisse agir en elle selon toute la plénitude de sa très sainte volonté... Il est bien certain que les plus grands Saints l'ont servi de cette manière, et je crois qu'ils ont appelé cette voie la voie passive; ce qui ne dit rien autre chose, à ce qu'il me semble, sinon que nous tâchons, dans cet état, de ne rien faire et de calmer tous les mouvements de notre âme, nous unissant tout doucement à la grâce qui est en nous et qui nous meut en toutes nos actions extérieures et intérieures. » (*Lettre* du 22 janvier 1835.)

165. Écoutons sainte Chantal exposant cette tendance qu'elle éprouvait à produire d'elle-même des actes, et les réponses de son saint directeur.

Demande de sainte Chantal : « Si l'âme ne doit pas spécialement en l'oraison s'essayer d'arrêter toutes sortes de discours et, au lieu de regarder ce qu'elle a fait, ce qu'elle fera, ce qu'elle fait, regarder Dieu, et ainsi simplifier son esprit et le vider de tout et de tous soins de soi-même, demeurant en cette simple vue de Dieu et de son néant, tout abandonnée à la sainte volonté de Notre-Seigneur, dans les effets de laquelle il faut demeurer

contente et tranquille, sans se remuer nullement pour faire des actes de l'entendement ni de la volonté; je dis même qu'en la pratique des vertus et aux fautes et chutes, il ne faut bouger de là, ce me semble, car Notre-Seigneur met en l'âme les sentiments qu'il faut, et l'éclaire là parfaitement; je dis pour tout, et mieux mille fois qu'elle ne pourrait être par tous ses discours et imaginations. Vous me direz : Pourquoi sortez-vous donc de là? O Dieu, c'est mon malheur, et malgré moi, car l'expérience m'a appris que cela est fort nuisible : mais je ne suis pas maîtresse de mon esprit, lequel ,sans mon congé, veut tout voir et ménager. C'est pourquoi je demande à mon très cher seigneur l'aide de la sainte obéissance, pour arrêter ce misérable coureur, car il m'est avis qu'il craindra le commandement absolu. »

Réponse de saint François de Sales : « Puisque Notre-Seigneur, dès il y a si longtemps, vous a attirée en cette sorte d'oraison, vous ayant fait goûter les fruits tant désirables qui en proviennent, et connaître la nuisance de la méthode contraire, demeurez ferme et, avec la plus grande douceur que vous pourrez, ramenez votre esprit à cette unité et à cette simplicité de présence et d'abandonnement en Dieu. Et d'autant que votre esprit désire que j'emploie l'obéissance, je lui dis ainsi : Mon cher esprit, pourquoi voulez-vous pratiquer la partie de Marthe en l'oraison, puisque Dieu vous fait entendre qu'il veut que vous exerciez celle de Marie? Je vous commande donc que simplement vous demeuriez ou en Dieu ou auprès de Dieu, sans vous essayer d'y rien faire et sans vous enquérir de Lui de chose quelconque, sinon à mesure qu'Il vous excitera. Ne retournez nullement sur vous-même, ains soyez là près de Lui. »

C'est ainsi que l'âme contemplative doit être passive sous la main de Dieu.

§ 3. — *Distractions*

166. Cependant, les distractions peuvent survenir. Pendant que le cœur goûte l'union amoureuse, l'esprit se prend à raisonner, l'imagination surtout travaille. Que faire? Nous avons dit plus haut (n° 54) comment sainte Thérèse recommande de ne pas se mettre en peine en pareil cas et de ne pas faire violence à l'imagination pour la captiver. « L'unique remède,

dit-elle, c'est de ne pas faire plus de cas de l'imagination que d'une folle et de l'abandonner à son thème, Dieu seul pouvant y mettre un terme et la fixer. » (*Vie*, ch. XVII.) La Sainte revient à maintes reprises sur ce conseil, et elle explique elle-même la raison de cette insistance. « Il faut bien se garder de se laisser troubler par les pensées importunes dans l'oraison, ni de s'en mettre en peine... J'ai de cela beaucoup souffert. Dans la pensée que peut-être vous en souffrirez vous-mêmes, je saisis toutes les occasions de vous en parler, désirant, mes Filles, vous bien faire comprendre que, cela étant inévitable, il ne faut ni vous en inquiéter, ni vous en affliger. Laissez marcher cette imagination, vrai traquet de moulin, et occupez-vous de faire votre farine, c'est-à-dire de poursuivre votre oraison à l'aide de la volonté et de l'entendement [1]. » (4e *Demeure*, ch. I.) L'entendement fera simplement acte de foi sur la présence du Bien-Aimé, et la volonté savourera l'union amoureuse, si elle continue de se faire sentir, ou bien elle adhèrera simplement à la volonté divine [1].

Ainsi l'enseignait Bossuet. Mme de la Maisonfort lui avait par écrit posé cette demande :

« Il paraît, par divers endroits des écrits de saint François de Sales, qu'il voulait que certaines âmes se contentassent, lorsqu'elles apercevaient de la distraction dans leur oraison, de revenir à Dieu par un simple retour, et que de ramener ainsi leur esprit à Dieu était le seul effort qu'il voulait qu'elles fissent alors [2]. » Et le savant Directeur répondait : « Ce simple retour

[1] L'auteur contemporain qui a le mieux traité cette question, dit très bien : « Il peut se faire que l'oraison soit excessivement distraite et très unie; la volonté est amorcée, dit saint François de Sales, elle ne se relâche pas. Les âmes voient d'ordinaire très bien ces deux choses : les incohérences de leur pensée d'une part, et de l'autre une sorte de *captivation* de la volonté. Que faire alors? Remettre doucement son attention sur Dieu et souvent les puissances se fixeront; mais surtout enfoncer de plus en plus la volonté dans son amour, c'est par là qu'elles reviennent le mieux. » *La Contemplation*, par le R. P. Lamballe, p. 163, Paris, Téqui.

[2] « Ainsi faut-il, dit en effet saint François de Sales, que si nous apercevons d'être distraits par la curiosité de savoir ce que nous faisons en l'oraison, soudain nous remettions notre cœur en la douce et paisible attention de la présence de Dieu, de laquelle nous étions divertis. » *Amour de Dieu*, VI, 10.

est très suffisant : c'est l'acte le plus effectif : souvent les autres ne sont que dans l'imagination. »

167. On pourrait de même recourir, mais sans effort violent, à quelque pieuse considération.

« Vous pourriez quelquefois, mon bien cher, écrivait à un séminariste le Vén. Libermann, lorsque vous vous apercevez des divagations et légèretés de votre esprit, lui donner quelques bonnes pensées, dont il pourrait s'occuper et s'amuser, tandis qu'au fond de votre intérieur votre âme s'occuperait à vous unir intérieurement à Dieu; seulement comme votre esprit divague facilement, vous lui présenterez de temps à autre quelque bonne pensée, quelque passage de l'Écriture Sainte, et vous lui livrerez, dis-je, cette bonne pensée pour qu'il s'y amuse, mais ce ne sera pas là votre oraison; pendant que l'homme sensible s'amuse avec cette pensée, vous vous tiendrez toujours dans votre intérieur, uni à Dieu à votre façon ordinaire. Il en est de cela comme de quelqu'un qui serait à table, son petit chien aboie contre lui, parce qu'il veut aussi avoir quelque chose, il le tourmente sans relâche et le tire par ses habits. Que fait alors le maître? Il lui jette un morceau, et puis mange quelque temps en repos. Faites-en de même avec votre esprit : jetez-lui de temps en temps un morceau pour le contenter, et demeurez toujours renfermé en toute paix et tranquillité dans votre intérieur. Votre oraison ne consistera pas dans cette bonne pensée que vous abandonnez à votre esprit, mais dans le repos intérieur de votre âme devant Dieu. Je sais bien que ce moyen ne vous servira pas toujours, mais, du reste, ne vous inquiétez jamais, allez toujours votre petit train, et ne cherchez que Dieu seul en toutes choses. » (*Lettre* 76e, 1837.)

168. Parmi les distractions, il en est une assez ordinaire et dont il est utile de dire un mot. Souvent, au milieu de l'oraison, survient quelque préoccupation : il s'agit de quelque affaire à traiter, à conduire à bonne fin, de quelque inconvénient que l'on prévoit et que l'on voudrait éviter; alors on tire ses plans, on prend ses mesures et on ne songe plus au bon Dieu [1].

[1] Il se rencontre des prêtres qui prétendent préparer leurs sermons en faisant oraison. A moins d'être un grand Saint — saint Vincent Ferrier en agissait ainsi — et de pouvoir compter sur l'inspiration de

Le remède, c'est de se souvenir aussitôt qu'on est à l'oraison et que, par conséquent, la volonté de Dieu est qu'on laisse tous ces calculs pour s'en remettre entièrement et avec une confiance aveugle à sa bonté. On gagne bien plus en s'abandonnant à Dieu qu'en cherchant toutes les combinaisons possibles et qu'en faisant appel à toutes les ressources de la prudence humaine. Écoutons encore sur ce point sainte Chantal et saint François de Sales.

Demande. — « Je retourne donc à mon très cher Père, si l'âme, étant ainsi remise, ne doit pas demeurer toute reposée en son Dieu, Lui laissant le soin de ce qui la regarde, tant intérieurement qu'extérieurement, et demeurant, comme vous dites, dans sa Providence et sa volonté, sans soin, sans attention, sans élection, sans désir quelconque, sinon que Notre-Seigneur fasse en elle, d'elle et par elle sa très sainte volonté, sans aucun empêchement ni résistance de sa part.

Réponse. — « Dieu vous soit propice, ma très chère Fille. L'enfant qui est entre les bras de sa mère n'a besoin que de se laisser faire et de s'attacher à son cou.

Demande. — « Si Notre-Seigneur n'a pas un soin tout particulier d'ordonner tout ce qui est requis et nécessaire à cette âme ainsi remise?

Réponse. — « Les personnes de cette condition lui sont chères, comme la prunelle de son œil. »

§ 4. — *Règles pour la quiétude aride*

169. Nous avons supposé jusqu'ici que l'âme, dans son oraison, parvient à goûter l'union amoureuse, éprouve par conséquent ce que nous avons appelé la quiétude sensible; mais il n'en va pas toujours ainsi.

La préparation dont nous avons parlé ne suffit pas toujours à

l'Esprit de Dieu, c'est là faire fausse route, c'est chercher une distraction et non pas faire oraison. L'oraison est une prière, la préparation à la prédication est un travail. Même dans les cas où, pour adresser à un groupe de fidèles une courte exhortation, il suffit de quelques réflexions, ces réflexions ne sont pas l'oraison. Il faut d'abord tracer son plan, trouver les idées, et alors seulement on se livrera à la prière pour attirer les bénédictions divines sur son ministère.

émouvoir le cœur et à produire sensiblement l'union contemplative.

Faut-il alors revenir à la méditation méthodique? Non, car, comme nous l'avons dit après sainte Thérèse et saint Jean de la Croix, l'âme qui a été habituée à la contemplation y éprouverait trop de répugnance.

Écoutons là-dessus Bossuet [1] : « Quand Dieu retire son opération, je crois que c'est le cas de se recueillir comme les autres fidèles (*non contemplatifs*), mais avec douceur et surtout sans anxiété ni inquiétude, car c'est la ruine de l'oraison. » « Il est bien certain, dit à cette occasion Mme de la Maisonfort, que M. de Meaux ne demandait à ces âmes que des excitations fort simples, et il convenait, après saint François de Sales, et il me l'a dit, qu'une heure d'oraison serait bien employée, quand on la passerait à ne faire autre chose, pendant tout ce temps, que ramener son esprit à Dieu chaque fois qu'on s'aperçoit de son égarement. En me parlant sur les sécheresses et les distractions, il me disait que c'était alors qu'il fallait faire l'oraison de patience. »

Sainte Chantal donnait à ses filles des conseils absolument semblables : « Vous êtes à l'oraison, Dieu ne vous donne rien : ne sauriez-vous faire autre chose, adorez-Le, adorez sa présence, ses voies, ses opérations; il n'est pas besoin pour cela de grandes pensées, vous l'adorez mieux par le silence que par le discours. *Ne pouvez-vous rien faire du tout, souffrez ; si vous ne faites l'oraison en agissant, vous la ferez en pâtissant.* »

Sainte Thérèse (*Vie*, ch. XII) reconnaît qu'il y a des moments où, par suite des affaires, des peines ou des sécheresses, on ne peut ni méditer, ni même s'entretenir en aucune façon avec notre divin Sauveur. Alors, dit-elle, il n'y a plus qu'à « *tenir la croix embrassée* », c'est-à-dire accepter avec une entière résignation cet état de sécheresse.

§ 5. — *Résolutions*

170. Comment terminer ces oraisons, qu'elles aient été pleines de douceur ou d'aridité? Faut-il prendre des résolutions?

[1] Lettre à Mme de la Maisonfort, du 5 avril 1696.

Écoutons encore la doctrine de Bossuet : « Je lui dis un jour, c'est encore Mme de la Maisonfort qui parle, que mon confesseur m'avait demandé si je faisais des résolutions en finissant mon oraison. Le prélat me dit : vous les avez en simplicité, vous en avez le fond; il y a des gens à qui elles ne sont pas nécessaires; pour vous je ne crois pas qu'elles vous le soient; vous les avez en substance. »

Nous n'oserions pas faire de ceci une règle absolue; même aux âmes contemplatives, l'Esprit de Dieu peut inspirer des résolutions et celles qui ne sentiraient pas son inspiration ne feraient pas mal d'en prendre d'elles-mêmes. Elles peuvent d'ailleurs se contenter d'une résolution générale, toujours la même et répondant à leurs besoins, par exemple de ne rechercher que Dieu seul, ou de Le servir en toute humilité, — ainsi faisait saint Vincent de Paul, qui s'appliqua toute sa vie à cette vertu, — en toute douceur —, ainsi saint François de Sales. Dans certains cas particuliers, elles prendront des résolutions spéciales en rapport avec les circonstances.

Si cette conduite nous paraît sage, nous ne voudrions pas, cependant, condamner l'opinion de Bossuet : il peut se faire que certains contemplatifs, sans tomber pour cela dans le quiétisme, ne prennent pas soin de formuler explicitement leurs résolutions; mais, comme le dit l'illustre Évêque, ils en ont le fond, ils les possèdent en substance.

§ 6. — *Persistance de la quiétude dans les divers exercices*

171. L'état d'union amoureuse étant si précieux, l'on devra s'efforcer d'y demeurer dans tous ses exercices, par exemple, comme le dit Bossuet, dont nous avons déjà cité les paroles, dans « les prières vocales [1], le chant du chœur, la sainte messe dite ou entendue [2] et même l'examen de concience, puisque cette même lumière de foi, qui nous tient attentifs à Dieu, nous

[1] Pour les prières vocales, l'âme habituellement contemplative ne doit pas s'en surcharger; il sera bon que le directeur en diminue le nombre, la simple contemplation étant beaucoup plus salutaire.

[2] Aux exercices indiqués par Bossuet il faut encore ajouter l'action de grâces et la visite au Saint Sacrement.

fera découvrir nos moindres imperfections et en concevoir un grand déplaisir et regret. Il faut aussi aller aux repas avec le même esprit de simplicité qui rendra plus attentif à Dieu qu'au manger.

« Il faut se récréer dans la même disposition, pour donner au cœur et à l'esprit quelque soulagement, sans se dissiper par des nouvelles curieuses, des ris immodérés, ni aucune parole indiscrète, etc.; mais se conserver pur et libre dans l'intérieur sans gêner les autres, s'unissant à Dieu fréquemment par des retours simples et amoureux, se souvenant qu'on est en sa présence et qu'Il ne veut pas qu'on se sépare en aucun temps de Lui et de sa sainte volonté... On doit se comporter de la même façon et avec le même esprit, et se conserver dans cette simple et intime union avec Dieu dans toutes ses actions et sa conduite, au parloir, à la cellule, au souper, à la récréation... Enfin, on finira la journée avec cette sainte présence, l'examen, la prière du soir, le coucher, et on s'endormira avec cette attention amoureuse, entrecoupant son repos de quelques paroles ferventes et pleines d'onction, quand on se réveille pendant la nuit, comme autant de traits et de cris du cœur vers Dieu. »

« Oraison, vingt-quatre heures par jour, écrivait dans un règlement de vie pour une religieuse saint Paul de la Croix c'est-à-dire faire toutes les actions le cœur et l'esprit élevés en Dieu, en se tenant dans la solitude intérieure et se reposant saintement en Dieu dans la foi pure. »

Le Vén. Libermann donnait à un séminariste des conseils semblables. (4 janvier 1838.)

« Pour le chapelet, ne cherchez pas absolument à entrer dans tous les sentiments et toutes les pensées de la prière que vous récitez; tenez-vous paisiblement uni à Dieu ou à la Très Sainte Vierge par le fond de votre intérieur; vous pouvez aussi vous unir de cette manière aux intentions et aux désirs de la Sainte Vierge. Pourvu que vous soyez bien uni à Dieu, c'est tout ce qu'il faut. Si vous avez des distractions et des misères, cela ne fait rien. Il en est de cela comme de l'oraison, conduisez-vous absolument de la même manière. Il faut généralement, dans toutes vos actions intérieures et extérieures de toute la journée, vous tenir de la même façon que dans l'oraison; cela est très important. »

CONCLUSION

172. On entend parfois des prêtres zélés et instruits se plaindre de la difficulté que présente la direction des âmes avancées dans la perfection. A mesure que les âmes progressent dans l'amour divin, l'action de l'Esprit-Saint devenant plus puissante et la part de l'activité humaine diminuant, il n'est plus guère utile de leur suggérer des pratiques, qui seraient pour elles plutôt une gêne qu'un secours. D'un autre côté, on sent que des exhortations semblables à celles que l'on adresse aux autres personnes ne leur apprennent plus rien; de là résulte souvent pour les directeurs un réel embarras.

Il faut pourtant tracer une route à ces âmes, si on veut les voir atteindre le degré de perfection auquel elles sont appelées. S'il y a peut-être quelque exagération, il y a du vrai dans ces paroles de Godinez [1] : « Sur un millier d'âmes que Dieu appelle à la perfection, *dix à peine répondent à sa voix*, et sur cent qu'il appelle à la contemplation quatre-vingt-dix-neuf ne comprennent pas leur vocation. C'est pourquoi je dis : il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. En effet, sans parler des autres difficultés, on peut *attribuer le mauvais succès d'une multitude de personnes à la rareté d'un bon directeur*, qui guide nos âmes avec la boussole de la grâce divine sur cette mer inconnue qu'on appelle la vie spirituelle. »

Nous avons demandé aux Saints, meilleurs juges que personne en cette matière, des règles pour la direction des âmes parfaites. Maintes fois nous avons eu le bonheur de vérifier nous-mêmes l'efficacité de leur méthode; nous voudrions la voir connue et acceptée de tous; aussi comprenons-nous les paroles touchantes par lesquelles le grand évêque de Meaux termine son opuscule sur l'oraison de présence de Dieu, si souvent cité par nous. On nous permettra, puisque nous n'avons fait que développer sa doctrine, de les répéter après lui :

« Grand Dieu qui, par un assemblage merveilleux de circonstances très particulières, avez ménagé de toute éternité la composition de cet ouvrage, ne permettez pas que certains esprits,

[1] Cité par le P. Faber, *Progrès de l'âme*, ch. XVIII.

dont les uns se rangent parmi les savants, les autres parmi les spirituels, puissent jamais être accusés à votre redoutable tribunal d'avoir contribué en aucune sorte à vous fermer l'entrée de je ne sais combien de cœurs, parce que vous vouliez y entrer d'une façon dont la seule simplicité les choquait, et par une porte qui, tout ouverte qu'elle est par les Saints depuis les premiers siècles de l'Église, ne leur était pas encore assez connue. Faites plutôt que, devenant tous aussi petits que des enfants, comme Jésus-Christ l'ordonne, nous puissions entrer une fois par cette petite porte, afin de pouvoir ensuite la montrer aux autres plus sûrement et plus efficacement. »

LIVRE VI

SIXIÈME DEGRÉ

LES AMES HÉROIQUES

CHAPITRE PREMIER

L'héroïsme Définition et exemples

173. Nous rangeons dans le sixième degré les âmes qui pratiquent les vertus d'une manière héroïque.

Pour qu'une vertu atteigne l'héroïsme, il faut, dit Benoît XIV (*De canonizatione Sanctorum*) : 1° Que la matière en soit ardue, que la pratique de cette vertu suppose, vu les circonstances, une énergie bien au-dessus des forces communes de l'humanité; 2° que ces actes de vertu soient accomplis promptement, sans hésitation; 3° avec joie et entrain; 4° et cela non en passant, mais à l'ordinaire, chaque fois que l'occasion s'en présente.

Cette facilité, cet entrain dans la pratique des œuvres arduës, le savant pontife l'attribue avec raison à l'influence des dons du Saint-Esprit. Ainsi il attribue la foi héroïque au don d'intelligence, l'espérance héroïque au don de crainte de Dieu, la charité héroïque au don de sagesse, la prudence héroïque au don de conseil, etc... « Avec le secours des dons du Saint-Esprit, dit le P. Lallemant, les Saints en viennent à ce point de perfection de faire sans peine des choses auxquelles nous n'oserions seulement penser, le Saint-Esprit leur aplanissant toutes les difficultés et leur faisant vaincre tous les obstacles. » (*Doctr. spir.*, 4e princ., ch. III, art. 2, § 5.)

Il ne sera pas inutile de donner ici des exemples de ces vertus héroïques, que nous empruntons pour la plupart à Benoît XIV.

VERTUS THÉOLOGALES

174. *Foi.* — C'était une foi héroïque que celle qui donnait à saint Pie V, encore dans les ordres mineurs, le courage de remplir les fonctions d'inquisiteur — à Côme contre un héré-

tique de marque du nom de Planta, lequel, appuyé par des partisans nombreux et puissants, allait être nommé évêque —, à Bergame contre l'évêque lui-même infesté du venin de l'hérésie, et contre un certain Georges Medolaco, dont la popularité et le crédit avaient effrayé les précédents inquisiteurs et les avaient empêchés de procéder contre lui. Les périls qu'il courait, car il pouvait perdre la liberté et la vie, n'arrêtèrent pas le jeune religieux dominicain et ne l'empêchèrent pas de s'acquitter de ses fonctions avec succès, tant était grand son zèle pour la pureté de la foi.

Quand saint Gaëtan apprit que la ville de Naples avait rejeté le tribunal de la sainte Inquisition et que le Concile de Trente s'était vu forcé de suspendre ses séances, il ressentit une peine si profonde qu'il en pensa mourir de douleur. Les juges, dans le procès de sa canonisation, virent avec raison dans ce fait une preuve de sa foi héroïque.

175. *Espérance.* — Héroïque était la vertu d'espérance dans saint Louis Bertrand, qui restait intrépide dans les plus graves dangers et qui, ayant même un jour avalé du poison, demeura sans inquiétude, se remettant entièrement entre les mains de Dieu. C'était aussi une espérance héroïque qui lui faisait supporter avec tant de patience et les mauvais traitements que lui infligeaient les ennemis de l'Église et les plus cruelles maladies, pendant lesquelles il se plaisait à répéter : *Domine, hic ure, hic seca, ut in æternum parcas.* « Seigneur, brûlez-moi, déchirez-moi, torturez-moi en ce monde et que je sois épargné en l'autre ! »

C'est encore la vertu d'espérance portée jusqu'à l'héroïsme qui fit éprouver à tant de Saints de vrais transports d'allégresse à l'approche de la mort et répéter d'un si grand cœur les paroles de David : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus.*

Héroïque est aussi l'espérance des Saints quand, en proie aux angoisses de la conscience, poursuivis même parfois par la pensée de la réprobation éternelle, ils ne perdent point l'espoir de la vie bienheureuse, ou encore quand, dénués de tout, accablés d'épreuves, en butte à mille oppositions, ils s'appuient sur Dieu avec une constance inébranlable.

Héroïque était la confiance en Dieu de saint François d'Assise, de saint Gaëtan, voulant que les maisons de leur ordre ne pos-

sédassent rien en propre et attendissent tout de la Providence.

176. *Charité.* — Dans la cause de sainte Thérèse, on prouva l'héroïsme de sa charité par la continuité de ses élans d'amour — la pensée de son Bien-Aimé ne la quittait pas — par les travaux les plus rudes entrepris pour Lui gagner les cœurs et faire partager son amour, par son zèle pour la conversion des âmes, par le vœu qu'elle fit de choisir toujours en toutes choses ce qui serait le plus agréable à Dieu, par la douleur si vive qu'elle éprouvait de demeurer loin de Lui, douleur qui finit par lui arracher la vie.

Sainte Madeleine de Pazzi était saisie parfois de si vifs transports d'amour qu'on la voyait parcourir les jardins et les cloîtres, déchirer ses habits, arrêter les Sœurs qu'elle rencontrait et leur demander avec anxiété si elles-mêmes ressentaient le feu de l'amour divin, les embrassant si la réponse était affirmative, leur adressant de brûlantes exhortations quand elle les trouvait trop froides. Elle était réduite à se baigner les membres et la poitrine pour tempérer les ardeurs qui la consumaient.

Les exemples de l'amour héroïque du prochain abondent dans la vie des Saints : c'est saint Étienne priant pour ses bourreaux, saint Paulin de Nole se faisant esclave pour racheter le fils d'une pauvre veuve, saint Jean Gualbert pardonnant au meurtrier de son frère, saint Vincent de Paul nourrissant des provinces entières et venant au secours de toutes les infortunes, saint Jean de Dieu se jetant au milieu des flammes pour arracher les malades à la mort.

VERTUS CARDINALES

177. *Prudence.* — Les vertus cardinales, comme les vertus théologales, peuvent être portées jusqu'à l'héroïsme. Sainte Thérèse au jugement des postulateurs de sa cause, fit preuve d'une prudence fort au-dessus de la sagesse commune et vraiment héroïque dans les œuvres difficiles qu'elle entreprit. Elle sut, en effet, les mener à bonne fin au milieu des obstacles les plus déconcertants, prévoyant les oppositions, déjouant les ruses du démon, surmontant toutes les difficultés, donnant à ses filles et à ses fils spirituels des règles où l'austérité et la suavité

s'unissent admirablement, et enfin gouvernant tous ses monastères avec la sagesse la plus consommée.

Telle apparut la prudence de saint Charles Borromée dans le gouvernement de son diocèse, celle de saint François de Sales, etc.

178. *Justice.* — L'obéissance est l'une des vertus qui se rapportent à la justice. Benoît XIV signale comme héroïque l'obéissance d'Isaac. Elle fut héroïque aussi l'obéissance de tant de Saints qui eurent pour leurs règles une fidélité qui ne se démentit jamais, pour leurs Supérieurs une déférence admirable, prévenant leurs moindres désirs, ne discutant jamais leurs ordres, accomplissant toujours sans répliquer les commandements les plus difficiles et, parfois, en apparence du moins, les plus déraisonnables.

179. *Force.* — La force héroïque se montre dans le mépris de la mort que l'on brave, non pas avec l'ardeur fougueuse et irréfléchie d'un étourdi ou d'un exalté, mais avec un esprit calme et tranquille et pour l'accomplissement du devoir. Saint Charles Borromée, lâchement attaqué par un assassin au moment où il faisait la prière du soir avec ses domestiques, reçut à bout portant un coup d'arquebuse. Deux balles le frappèrent rudement, mais, par une protection miraculeuse de Dieu, il n'en fut point blessé. Le Saint ne remua pas, fit continuer tranquillement la prière et ne manifesta pas la moindre émotion.

La force héroïque se montre aussi dans les rudes travaux entrepris pour la gloire de Dieu, ou encore dans les austérités surhumaines. La Vénérable Jeanne Delanoue, cette humble marchande d'un faubourg de Saumur, qui devint la fondatrice de la Congrégation de Sainte-Anne, porta bien jusqu'à l'héroïsme la vertu de mortification. Elle prit, jeune encore, la résolution de ne plus dormir dans un lit et adopta pour sa couche un coffre, dans lequel sa foi lui montrait la crèche du Sauveur, si court et si étroit qu'à peine aurait-on pu y loger un enfant de cinq ans. Sa tête n'y pouvant entrer, elle se servait d'une grosse pierre pour oreiller. Son confesseur ne lui ayant pas permis de prolonger ce martyre, alors, bien à regret, elle consentit à prendre un repos de quelques heures, assise dans une chaise, la tête appuyée contre un mur ou contre un meuble, et cela, qu'elle fût malade ou bien portante, jusqu'à son dernier soupir, c'est-à-dire pendant quarante-deux ans.

180. *Tempérance.* — On range dans les vertus qui se rattachent à la tempérance la sobriété, la pureté et l'humilité.

Héroïque était la sobriété de Jean-Baptiste se nourrissant au désert de sauterelles et de miel sauvage, de saint Basile vivant de pain et d'eau, de saint Benoît, à Subiaco, n'ayant pour aliment que le pain que lui apportait le moine Romanus.

Quant à la chasteté, il n'est pas nécessaire pour qu'elle soit héroïque, dit Benoît XIV, qu'on la conserve au péril de sa vie, ou aux dépens de tous les avantages de ce monde. Ceux qui, en butte à des attaques vives et fréquentes, les repoussent toujours sans retardement et sans aucune faiblesse, qui, pour assurer la victoire, ne reculent pas devant les moyens les plus pénibles à la nature, ceux-là ont bien atteint l'héroïsme de la chasteté. Héroïque fut la chasteté de saint Benoît, de saint François d'Assise se roulant dans les épines pour vaincre les tentations impures.

Héroïque fut aussi la chasteté de saint Henri, empereur d'Allemagne, et de sainte Cunégonde son épouse, de saint Julien et de sainte Basilisse, de saint Boleslas V, roi de Pologne, et de Cunégonde Bela sa femme, qui gardèrent la virginité dans le mariage.

181. Pour ce qui concerne l'humilité, nous ne finirions jamais, dit Benoît XIV, si nous voulions énumérer les actes héroïques de cette vertu que nous offre la vie des Saints. Saint Jérôme, parlant de saint Hilarion, s'exprime de la sorte : « Que d'autres admirent les miracles qu'il opéra, son abstinence incroyable, sa science, etc. Pour moi, rien ne m'étonne comme de le voir fouler aux pieds la gloire dont il était environné. Tous accouraient à lui : les évêques, les prêtres, les clercs et les moines y allaient par bandes, ainsi que les matrones chrétiennes; les citadins comme les campagnards, le vulgaire et l'élite de la société, les magistrats et les juges, tous se montraient avides d'emporter un peu de pain ou d'huile bénits par ce saint moine. Et lui, cependant, n'aspirait qu'à une chose, vivre seul et ignoré ».

Ne fut-il pas humble jusqu'à l'héroïsme, ce pieux archidiacre d'Évreux, M. Boudon, qui, accusé d'un crime horrible et déposé par son évêque, se mit à genoux devant son crucifix, remerciant Dieu et se trouvant indigne d'une telle grâce? Que penser de ce grand saint Augustin qui, pour écarter de lui l'estime dont

on l'entourait, traça dans ses *Confessions* le tableau de ses fautes et de ses misères; de ce saint Dominique qui aimait les mépris comme la chose du monde la plus délicieuse, qui, aux portes des villes où il allait entrer, tombait à genoux, les larmes aux yeux, conjurant le Ciel de ne pas lancer la foudre sur les murs qui allaient recevoir un si grand pécheur !

182. Ces exemples font assez voir quelle distance sépare les âmes héroïques de toutes celles dont nous avons parlé jusqu'ici, même de celles que nous avons appelées les âmes parfaites. L'héroïsme ne consiste pas, nous le répétons, en un seul acte de vertu suréminente, mais dans une disposition habituelle de pratiquer les actes difficiles avec entrain et de bonne grâce, toutes les fois qu'il y a lieu, ce qui suppose un degré de perfection bien plus élevé que tout ce que nous avons vu. Les âmes parfaites elles-mêmes ont encore, au moins dans bien des cas, une certaine langueur dans l'action; elles sont parfois lentes à accomplir les sacrifices qui se présentent : il n'en est pas de même des âmes héroïques, elles ne marchent pas, elles volent dans la voie du renoncement et de la perfection.

CHAPITRE II

Comment les âmes parviennent à l'héroïsme

§ 1er. — *Aperçu général*

183. Dans toute la vie spirituelle, les progrès sont dus de la part de l'âme à ses prières, à ses aspirations affectives, à ses efforts et sacrifices, et, d'autre part, aux illuminations de l'Esprit-Saint et aux épreuves que la Providence ménage. Ces moyens de progrès que nous avons déjà vus en œuvre dans les degrés inférieurs, nous les reverrons donc encore; mais s'ils ne sont pas nouveaux, ils sont maintenant de plus en plus parfaits, de plus en plus efficaces. L'oraison devenue contemplative éclaire l'âme de lumières plus vives et lui fait produire des actes d'amour beaucoup plus intenses et aussi beaucoup plus fréquents. Quant aux épreuves et aux actes de renoncement, ils ont pour objet les facultés les plus nobles de l'âme, ils l'at-

teignent dans ce qu'elle a de plus intime, et voilà pourquoi la purification qu'ils opèrent, et que saint Jean de la Croix appelle pour cette raison nuit de l'esprit, est plus profonde et plus complète.

Rappelons brièvement ce que nous avons dit des dispositions de l'âme parfaite. Détachée de toutes les futilités mondaines, exempte des vaines préoccupations, des désirs purement humains, affranchie de ce qu'il y a d'excessif et de désordonné dans les affections naturelles, ne voulant que ce que Dieu veut, ne désirant qu'une chose, que Dieu dispose d'elle comme il Lui plaira, l'âme parfaite jouit en paix du bonheur d'aimer uniquement son Dieu et de se savoir aimée de Lui.

184. Beaucoup d'âmes passent ainsi le reste de leur vie avec quelques variétés peu notables [1], sans de grandes luttes, sans de bien dures épreuves.

Mais il en est d'autres qui subissent de plus rigoureuses purifications et vont plus loin dans l'amour, soit que Dieu ait des desseins plus élevés sur elles, soit qu'elles-mêmes le demandent avec plus d'instance, ou bien qu'elles se montrent plus exactes à mourir en tout à elles-mêmes par un recueillement plus continuel et une abnégation plus généreuse [2]. « Quant Dieu, dit saint Jean de la Croix, ne trouve pas dans les âmes une force suffisante, Il ne poursuit pas l'œuvre de purification. » (*Vive flamme*, str. II, vers 5.)

Ces âmes généreuses, dont le martyre intime est si pénible, le plus souvent avaient été déjà plus éprouvées que les autres avant d'arriver à l'état de perfection. Elles avaient eu plus de

[1] P. Surin, *Cat. spir.*, t. I, 6e partie, ch. VIII.

[2] « Mes chères filles, disait un jour sainte Jeanne de Chantal aux religieuses de la Visitation, la plupart de nos saints Pères et piliers de l'Église n'ont pas été martyrisés, pourquoi vous semble-t-il que cela soit arrivé? » Après que chacune eut répondu : « Et moi, dit-elle, je pense que c'est qu'il y a un martyre qui s'appelle le martyre d'amour, dans lequel Dieu, soutenant la vie de ses serviteurs, les rend à la fois martyrs et confesseurs... *Mais cela s'entend des cœurs généreux* et qui, sans se reprendre, sont fidèles à l'amour; car *les cœurs faibles, Notre-Seigneur ne s'applique pas à les martyriser;* Il se contente de les laisser aller leur petit train, de crainte qu'ils ne Lui échappent s'Il les pressait. » Une sœur demandant en quoi consistait ce martyre d'amour : « Donnez votre volonté à Dieu, répondit la Sainte, et vous le sentirez. » (*Histoire de sainte Chantal*, par Mgr Bougaud, ch. XXXII.)

combats à soutenir, l'œuvre de leur dépouillement avait été plus laborieuse, mais aussi plus complète. « A mon avis, dit sainte Thérèse, il vaut beaucoup mieux que les bêtes venimeuses — les tentations de toute sorte — entrent dans cette quatrième demeure et fassent la guerre à l'âme en cet état d'oraison (la quiétude), car si elle n'était point tentée, le démon pourrait mêler de fausses douceurs aux goûts qu'elle reçoit de Dieu ou au moins diminuer sa récompense en éloignant d'elle ce qui peut la faire mériter. » (4e *Demeure*, ch. I.)

Saint Jean de la Croix nous dépeint les mêmes combats : « Dieu permet souvent, dit-il, à l'ange de Satan, à l'esprit de fornication, de troubler leurs sens par de violentes et abominables révoltes, leur esprit par d'horribles pensées et leur imagination par de très vives représentations, plus pénibles mille fois que la mort. » Et le Saint ajoute : « Dieu n'envoie ordinairement ces tempêtes et ces troubles de la purification sensitive qu'aux âmes qu'il a dessein de faire pénétrer dans la seconde nuit. » (*Nuit*, I, 14.)

Ces combats, déjà si violents quand ces âmes étaient encore dans la quatrième demeure, se sont prolongés dans la cinquième et les ont établies dans une perfection plus solide et plus profonde. Leur amour est devenu plus ardent. Par ailleurs, persuadées de leur faiblesse, elles ont été plus amoureuses de la solitude et de la prière, plus fidèles aussi au dépouillement tel que nous l'avons dépeint et à la mortification active. Aussi ce sont surtout ces âmes qui ont ressenti plus vivement ce que nous avons appelé avec saint Jean de la Croix l'anxiété d'amour, sentiment à la fois pénible et doux, causé et par le désir brûlant qu'elles éprouvent d'aimer Dieu davantage et par la vue de leur impuissance.

§ 2. — *Quelques remarques preliminaires*

I. Sentiments opposés et simultanés

185. Nous venons de rappeler cette simultanéité de deux sentiments contraires que l'on retrouve dans l'anxiété d'amour. Disons à ce propos que ce phénomène est fréquent chez les

âmes dont nous allons parler. C'est une chose étrange que le cœur des Saints [1] : ils souffrent et sont heureux, leur vie est un mélange incompréhensible de douleurs et de joies, qui se mêlent, qui subsistent en même temps sans se détruire. Souvent même il serait difficile de dire si la douleur l'emporte sur la joie, ou si plutôt la joie ne surpasse pas la douleur : *Superabundo gaudio in omni tribulatione*, disait saint Paul. Ils ressentent douloureusement leurs épreuves, et ils en éprouvent un bonheur très vif; ils sont en proie à des angoisses qui les tourmentent cruellement, et ils se rendent compte que leur âme continue de jouir dans son fond d'une paix véritable.

186. L'âme humaine, toute simple soit-elle, est cependant complexe.

Les théologiens et les auteurs mystiques distinguent en elle deux parties, qu'ils ont appelées la partie supérieure et la partie inférieure, et ils reconnaissent que cette dernière peut être le siège de peines et d'anxiétés cuisantes, pendant que la partie supérieure demeure dans le calme et la joie.

Quelles sont ces deux parties de l'âme? Disons d'abord, avec saint François de Sales (*Amour de Dieu*, I, 11), pour prévenir une erreur dans laquelle le lecteur pourrait facilement tomber : « La portion inférieure de l'âme n'est pas la même chose que le degré sensitif d'icelle, ni la volonté inférieure la même chose avec l'appétit sensuel. » Et, en effet, ce sont les facultés spirituelles, intelligence et volonté, qui sont ainsi divisées : il y a une intelligence supérieure, qui juge et raisonne d'après les notions plus élevées qu'elle atteint par elle-même, et une intelligence inférieure, qui opère sur les connaissances à elle fournies directement par les sens. Et à ce double mode d'opérations intellectuelles correspond une double tendance dans la volonté. « En notre âme, dit encore saint François de Sales, en *tant qu'elle est raisonnable*, nous remarquons manifestement deux degrés de perfection, que le grand saint Augustin, et après lui tous les docteurs, ont appelés deux portions de l'âme, l'inférieure

[1] Il se passe bien quelque chose d'analogue chez les fervents, et plus encore chez les parfaits; mais plus l'âme progresse, plus ce contraste de sentiments opposés existant en même temps s'accentue, et chez les Saints, il est très frappant.

et la supérieure, desquelles celle-là est dite inférieure qui discourt et fait ses conséquences selon ce qu'elle apprend et expérimente par les sens; et celle-là est dite supérieure qui discourt et fait ses conséquences selon la connaissance intellectuelle, qui n'est pas fondée sur l'expérience des sens, ains sur le discernement et jugement de l'esprit. » Le saint Docteur démontre ce qu'il avance par l'exemple de Notre-Seigneur parfaitement glorieux dès le sein de sa Mère, « et néanmoins en même temps sujet aux tristesses, regrets et afflictions de cœur, et ne faut pas dire qu'il souffrit seulement selon le corps, ni même selon l'âme en tant qu'elle était sensible, ou, ce qui est la même chose, selon le sens, car Lui-même atteste qu'avant qu'Il souffrît aucun tourment extérieur, ni même qu'Il vît les bourreaux après de soi, son âme était triste jusqu'à la mort. »

187. N'y avait-il là vraiment que deux parties, et ne serait-il pas plus exact de subdiviser davantage? Sans doute le divin Sauveur souffrit dans la partie inférieure de son âme. Au jardin de l'agonie, non seulement la représentation des tourments qu'Il allait endurer, et pendant les scènes de la passion la présence de ces tourments faisaient éprouver aux sens des souffrances aiguës, mais aussi la partie raisonnable de son humanité, qui voyait tous ces maux, ne pouvait manquer de ressentir de vives douleurs. Mais il y avait pour Notre-Seigneur d'autres peines plus acerbes encore. Elles étaient causées par la connaissance des offenses faites à son Père, par la vue de l'ingratitude des hommes, par la prévision de la damnation d'un grand nombre. Or, peut-on dire de ces peines qu'elles affectaient la partie inférieure des facultés spirituelles?

Sans prétendre corriger saint François de Sales il ne semble pas téméraire de le compléter sur ce point. Voici du moins ce que nous croyons : Notre-Seigneur, dans sa passion, souffrait dans les sens, dans la partie inférieure de ses facultés spirituelles, et aussi dans la partie supérieure de ces mêmes facultés. En même temps, Il était heureux, heureux d'accomplir la volonté de son Père et de réparer les outrages faits à la Majesté divine, heureux de procurer notre salut; enfin, au-dessus de tous ces sentiments, Il ressentait, dans la suprême partie de son être, les joies ineffables de la vision intuitive.

Les parfaits serviteurs de Jésus-Christ, en cela comme en

tout le reste, ont quelque ressemblance avec leur divin modèle. Nous ne prétendons pas déterminer avec précision le nombre des étages, s'il est permis de parler de la sorte, qui peuvent se superposer dans l'âme humaine, mais il faut en admettre plusieurs. Dans la partie supérieure de leur être, là où se passent les opérations contemplatives, les Saints éprouvent la paix, le contentement, les sentiments de joie qui naissent de l'amour satisfait, de la vue des grandeurs ineffables de leur Dieu. Par ailleurs, et comme dans une autre partie de leur âme, le sentiment de leur impuissance à servir ce grand Dieu, la pensée de leurs péchés et de ceux de leurs frères, et d'autres motifs de même genre leur causent des peines cruelles.

II. Dons surnaturels miraculeux et dons surnaturels non miraculeux

188. Un autre point à noter fort important c'est le double caractère des grâces éminentes faites par Dieu à ces âmes d'élite, d'où suit, entre ces grâces, une distinction notable. « Il y a, dit le P. Surin, deux sortes de biens surnaturels, les uns sont entièrement extraordinaires, comme visions, paroles intérieures, extases, ravissements et choses tout à fait hors de l'ordre de la foi; les autres, qui sont dans l'ordre de la foi, consistent en lumières et en sentiments... » (*Traité de l'amour de Dieu*, III, 1.)

Nous avons eu déjà l'occasion de le remarquer (n. 31 et 32), dans la contemplation les vérités que l'âme saisit et pénètre d'une façon merveilleuse à l'aide du don d'intelligence sont des vérités de foi, crues sur le témoignage de l'Église. Il est évident qu'il n'en est plus de même dans les visions et paroles intérieures; elles sont « en dehors de l'ordre de la foi. » Nous croyons que le P. Surin a raison de dire la même chose des extases et ravissements. Dans le ravissement, en effet, des vérités nouvelles sont révélées à l'âme, que l'enseignement de la foi ne lui ferait pas connaître; Dieu lui communique de merveilleux secrets.

Cette dernière condition paraît essentielle à sainte Thérèse. « Je suis persuadée, dit-elle (6e *Demeure*, ch. IV), que si l'âme dans ses ravissements n'entend point de ces secrets divins, ce

ne sont point des ravissements véritables, mais des effets naturels, causés par faiblesse de complexion, comme il peut arriver aux femmes. »

189. Mais pour être d'un ordre différent, les dons surnaturels non miraculeux n'en sont pas moins très précieux.

« Il y a cette différence, dit encore le P. Surin, que les choses extraordinaires comme les visions, extases, miracles, sont des choses surprenantes et contre le cours ordinaire de la grâce mêlée avec la liberté, et que les autres sont en suite des causes ordinaires que Dieu met dans l'économie de la foi et de la grâce qu'Il donne à ses enfants. Et, quoique ces choses et ces effets soient reçus en suite des coopérations ordinaires à la grâce, qu'elles soient promises par les Prophètes et décrites par les Apôtres, elles sont d'une telle nature, c'est-à-dire fondées dans une foi si haute, dans une espérance si forte, dans une charité si vive que l'homme qui les a n'est pas moins assuré de l'être surnaturel, et élevé en l'étage qui passe la raison et le sens humain, et n'entre pas moins dans l'expérience du siècle futur, que par les dons extraordinaires que Dieu fait à ceux à qui Il a réservé ces privilèges. »

Non, Dieu ne donne pas à tous ses amis, même aux plus intimes, les dons miraculeux qui sont en dehors de la foi : apparitions, visions imaginaires ou intellectuelles, ravissements. Saint Vincent de Paul était déjà arrivé à une très haute sainteté qu'il n'avait encore été favorisé d'aucune vision, au moins d'aucune vision imaginaire, puisqu'il assura qu'avant celle où lui fut révélée la mort de sainte Chantal et sa réunion au ciel avec l'âme de saint François de Sales, il n'avait jamais eu de faveur de même genre [1]. Jamais, non plus, on ne le vit en extase.

Sainte Thérèse nous enseigne qu'on ne doit pas juger de la valeur d'une âme par ces sortes de grâces, comme les apparitions de Notre-Seigneur, « puisqu'il y a, dit-elle, plusieurs personnes

[1] Remarquons cependant qu'il n'est pas prouvé par là que ce grand Serviteur de Dieu n'ait pas reçu d'autres faveurs extraordinaires, comme paroles intérieures, visions intellectuelles, connaissances miraculeuses, etc. ; jamais Saint ne cacha avec un soin aussi jaloux les grâces qu'il reçut du Ciel.

saintes qui n'en ont jamais reçu et d'autres qui ne sont pas saintes et qui en ont reçu » (6e *Dem.*, ch. IX.)

190. Bien plus, pour ce qui regarde les extases et ravissements ils peuvent être parfois « des marques d'imperfection ou de quelques restes d'impureté, quand ils arrivent à une âme, précisément parce qu'elle n'est pas accoutumée aux objets qui la ravissent ». (Lallemant, *Doct. spir.*, 7e princ., ch. IV, art. 6.) A mesure qu'une âme se purifie, l'esprit devient plus fort et plus capable de porter les opérations divines sans émotion ni suspension des sens : « Notre-Seigneur, la Sainte Vierge, les Apôtres et quelques autres Saints avaient l'esprit toujours occupé des connaissances les plus sublimes avec des transports intérieurs merveilleux, mais sans qu'il en parût rien au dehors par des ravissements et des extases. » (Lallemant, *Ibid.*, art. 1.)

« Les ravissements et les extases, dit encore le même judicieux auteur (*Ibid.*), arrivent d'ordinaire plutôt aux femmes et aux personnes qui sont le moins dans l'action qu'aux autres, parce que leur vie a plus de disposition pour cela, et que leur santé, qui s'affaiblit extrêmement par ces sortes de grâces, n'est pas si nécessaire pour procurer la gloire de Dieu. Au contraire, les hommes apostoliques, qui doivent travailler au salut des âmes, ont une dévotion moins sensible, plus spirituelle et plus solide. Dieu ne leur donne pas ordinairement la grâce des extases, si ce n'est qu'il prétende autoriser par là leur ministère, comme Il fait quelquefois, témoin saint Vincent Ferrier, saint François Xavier, et Il se communique plutôt à eux par la voie de l'entendement, qui peut recevoir les plus excellentes lumières, que par celles de l'imagination, où les lumières divines sont plus sensibles et dont les effets éclatent plus au dehors [1] »

191. Quant aux grâces éminentes, mais qui sont, selon le mot du P. Surin, dans l'ordre de la foi, grâces si sublimes qu'elles mettent l'homme, dit le même auteur, « au faubourg de l'éter-

[1] C'est par la même raison que, dans l'état d'union transformante, qui est le suprême degré de la perfection, les ravissements et extases deviennent plus rares. (Sainte Thérèse, *Château*, 7e *Demeure*, ch. III.) Toutefois ils ne disparaissent pas tout à fait. Sainte Thérèse elle-même, écrivant à son frère Laurent le 17 janvier 1577, se plaint des ravissements répétés, irrésistibles, qui de nouveau sont venus la surprendre.

nité et dans les avant-goûts de la gloire », Dieu ne les refuse à aucune de ces âmes saintes. « Ce sont les choses que ceux qui coopèrent à la grâce ordinaire peuvent espérer, et qui sont les fruits et les récompenses des travaux des chrétiens, desquels, en quelque sens, on peut dire à chacun qu'il y peut atteindre, et que c'est par sa faute s'il n'y parvient pas, ayant les aides que Dieu donne en l'Église et l'efficacité du sang de Jésus-Christ, qu'Il a répandu pour acquérir ces trésors aux hommes. » (Surin, *Amour de Dieu*, III, 1.)

§ 3. — *Lumières plus grandes communiquées aux âmes d'élite, et actes d'amour très parfaits qui s'ensuivent*

192. L'âme entièrement et constamment fidèle reçoit donc des grâces de plus en plus précieuses qui la font avancer à grands pas dans le chemin de la perfection.

Les lumières que l'Esprit-Saint lui communique portent, avant tout, sur les grandeurs divines, la majesté de Dieu, sa miséricorde, ses amabilités infinies; sur les perfections ou l'amour de Jésus, le Verbe incarné; sur les souffrances qu'Il endura pour nous dans sa passion; sur sa douceur et sa bonté dans l'Eucharistie, etc. Sur toutes ces choses, l'âme fidèle dont nous parlons possède, sinon des notions bien distinctes et faciles à formuler en termes nets et précis, du moins des idées très hautes et qui produisent en elles des impressions profondes. De même elle comprend bien mieux que les imparfaits ce qu'est la Très Sainte Vierge; elle ressent par là même une dévotion bien plus tendre et bien plus ardente pour cette bonne Mère. Enfin, comme nous le dirons tout à l'heure, elle a d'elle-même et de ses misères une connaissance bien plus exacte.

193. Nombreux et variés sont les moyens dont Dieu se sert pour éclairer l'âme. Saint Jean de la Croix nous signale d'abord[1] les créatures elles-mêmes, dans lesquelles, selon l'expression des théologiens (S. Th., I, q. 45 a. 7. o.), Dieu a laissé des vestiges

[1] *Cantique spirituel*, strophes 4, 5 et 6. L'ordre suivi par le saint auteur est basé, évidemment, sur le degré de perfection de ces divers moyens de connaissance. Quant à l'ordre dans lequel ils se succèdent, il n'y en a point de régulier, et cela peut varier avec chaque sujet.

de ses perfections. « L'âme, dit-il, dans la lumière de la contemplation et dans la vive connaissance des créatures qui en résulte, voit clairement qu'il y a en elles une si grande abondance de grâces et de perfections, que Dieu leur a données, qu'elles lui semblent toutes revêtues d'une admirable beauté et d'une vertu surnaturelle... et ainsi les créatures font connaître à l'âme quelque chose de la beauté et de l'excellence de son Bien-Aimé, par les traces que son passage a laissées en elles. »

A cette conception de Dieu la moins parfaite, et qui cependant accroît l'amour divin et rend plus vive la douleur qui résulte de son absence (*l'anxiété d'amour*), s'ajoutent des connaissances plus élevées et plus efficaces encore : c'est la connaissance de l'Incarnation du Verbe et des mystères de la foi (*Ibid.*, str. VII). Les anges, par leurs inspirations [1] et les hommes par leurs enseignements attirent l'attention de l'âme sur ces merveilles de la grâce et de la miséricorde divines, lui en découvrant des aperçus nouveaux, et ces nouvelles lumières accrues dans la contemplation « ne font, en augmentant son amour, qu'ajouter aux douleurs de sa blessure. »

[1] Les inspirations angéliques sont, comme les suggestions humaines, distinctes et précises, et semblent n'atteindre l'intelligence de l'homme que par les idées sensibles et avec le concours de l'imagination, tandis que l'Esprit-Saint peut agir directement sur la volonté sans aucun intermédiaire. « Il appartient à Dieu seul, dit saint Ignace, de donner de la consolation à l'âme sans cause précédente, parce qu'il n'appartient qu'au Créateur d'entrer dans l'âme, d'en sortir et d'y exciter les mouvements intérieurs qui l'attirent tout entière à l'amour de sa divine majesté. Je dis sans cause, c'est-à-dire sans aucun sentiment précédent, ou connaissance préalable d'aucun objet qui ait pu faire naître cette consolation aux moyens des actes de l'entendement et de la volonté. » (*Exercices spirit.* Discernement des esprits, 2e semaine, 2e règle.) Aussi, saint Jean de la Croix nous paraît-il d'accord avec saint Ignace, en attribuant aux anges certaines notions précises, certaines idées ou manières nouvelles d'envisager les mystères de la foi, et en attribuant à l'action de Dieu lui-même la troisième sorte de grâces dont nous parlerons tout à l'heure. Par ailleurs les lumières données directement par Dieu sont plus générales et plus brillantes. Une étoile n'éclaire qu'un point du ciel : ainsi l'ange ne fait briller qu'une vérité, ou tout au plus quelques-unes. Au contraire le soleil rend visibles tous les objets sur lesquels tombent ses rayons; si nous ne les voyons pas tous, l'impuissance de nos yeux en est la seule cause : ainsi le Seigneur ouvre devant l'âme de vastes horizons, et seule la faiblesse du regard humain l'empêche de voir tout ce qu'Il éclaire.

Enfin et surtout, il est une troisième grâce indéfinissable qui produit et sur l'intelligence et sur le cœur des effets plus merveilleux encore. « C'est un je ne sais quoi, une chose qu'on ne connaît pas et qui reste tout entière à dire, c'est une connaissance de Dieu si élevée qu'elle est absolument inexprimable... Les âmes avancées en perfection ressentent parfois cette impression de grâce. C'est qu'en effet, et dans ce qu'elles peuvent entendre, voir ou connaître, et quelquefois indépendamment de tout cela, Dieu leur accorde la faveur d'un sentiment extrêmement élevé de son excellence et de sa grandeur. Ce sentiment, quand une âme l'éprouve, lui donne de Dieu des idées si grandes, qu'elle voit avec la clarté de l'évidence que tout lui reste à connaître en Lui... Il lui fait tellement apprécier l'immensité divine qu'à travers cette sublime connaissance de Lui-même, que Dieu donne à l'âme, elle voit avec la même clarté l'impuissance où elle est de jamais Le comprendre parfaitement. »

194. Sainte Catherine de Gênes, dans ses *Dialogues*, nous signale, elle aussi, les grâces d'illumination qui, à ce moment de la vie spirituelle[1], deviennent plus abondantes et plus vives. « Dieu envoie à l'âme, dit-elle [2], sa divine lumière, et lui fait voir une étincelle du pur amour qu'Il nous porte et les grandes choses qu'Il a opérées et opère par cet amour. » Il éclaire encore cette âme, d'après la même Sainte, sur le prix et l'abondance des grâces qui lui ont été faites, mettant en regard la grandeur de la miséricorde divine et l'aveuglement, la malice du pécheur. Il l'éclaire encore sur les mystères de la vie et de la mort de Notre-Seigneur, où éclate d'une manière si frappante l'amour de Dieu pour nous.

195. Tant de lumières ne peuvent manquer de produire de

[1] Nous disons à ce moment de la vie spirituelle, car cette grande Sainte, dans ce livre des *Dialogues* où elle dépeint l'itinéraire de l'âme vers la sainteté, nous montre, après une période de luttes et d'efforts généreux, l'âme enfin arrivée au parfait dépouillement (ch. VII), mettant toute sa confiance en Dieu et s'abandonnant sans restriction à la volonté divine. Or, cet état de parfait renoncement constitue, avons-nous dit, le cinquième degré; et c'est alors, d'après elle, quand Dieu veut pousser plus loin dans l'abnégation l'âme fidèle, qu'Il lui envoie les lumières dont nous parlons (ch. VIII).

[2] Première partie, ch. VIII.

grands effets. Par elle se trouve allumé dans le cœur du contemplatif un véritable incendie de charité. Il aime Dieu, il pense à Lui sans cesse, l'amour lie ses pensées, les ramenant toujours à Dieu, dont il ne peut se divertir qu'avec violence; c'est là ce que Richard de Saint-Victor nomme *caritas ligans*, la captivité d'amour. Plus il aime, plus il aspire à aimer; de là, dans toute la conduite de sa vie, une vigilance plus attentive, des efforts plus généreux, et surtout une ardeur pour le sacrifice qui va grandissant et qui lui fait accepter avec joie les épreuves les plus dures et produire les œuvres le plus pénibles et les plus méritoires [1].

§ 4. — *Les épreuves purificatrices*

196. Toutes les preuves de dévouement qu'elle donne à son Bien-Aimé ne suffisent pas à contenter l'âme blessée de l'amour divin. Ce qui lui cause alors une peine amère et qui ne sert cependant qu'à aviver sa tendresse, ce sont les obstacles qu'elle rencontre, soit en elle-même, soit en dehors d'elle, et qui s'opposent à son union avec Dieu. Ainsi les besoins de la vie, auxquels elle se voit obligée de subvenir (S. Jean de la Croix, *Cant. spir.*, str. VIII), les relations nécessaires avec le monde (*Ibid.*, str. X), en un mot tout ce qui la distrait et l'empêche de vaquer à son amour, lui cause de vrais tourments. Elle se résigne cependant, parce que la volonté de Dieu lui est plus chère que tout le reste, mais elle n'en ressent pas moins un ennui pesant. Les tentations, qui souvent alors redoublent de violence, sont pour elle une source plus féconde de peines et d'anxiétés. Quand il arrive à cette âme de commettre quelques infidélités, avec quelle amertume ne se les reproche-t-elle pas?

197. Écoutons le récit que nous fait de ses propres combats sainte Marguerite-Marie. Vers l'âge de dix-huit ans, après avoir été pendant longtemps favorisée du don de la contemplation parfaite et élevée à une haute perfection, elle eut à lutter contre la tentation de plaire au monde et de trop donner à ses divertissements. Ce qu'elle va nous dire donnera quelque idée des dou-

[1] Cf. Sainte Catherine de Gênes, *Dialog.*, 1re partie, ch. IX et X.

leurs et des angoisses que causent à l'âme aimante ces rudes combats.

« Au milieu des divertissements, mon Dieu me lançait des flèches si ardentes qu'elles perçaient et consommaient mon cœur de toutes parts et la douleur que je sentais me rendait tout interdite. Et cela n'étant pas encore assez pour un cœur aussi ingrat que le mien pour lui faire quitter prise, je me sentais comme liée et tirée à force de corde si fortement, qu'enfin j'étais contrainte de suivre Celui qui m'appelait en quelque lieu secret, et Il me faisait de sévères réprimandes : car Il était jaloux de mon misérable cœur, qui souffrait des persécutions épouvantables. Et après Lui avoir demandé pardon, la face prosternée contre terre, Il me faisait prendre une rude et longue discipline; et puis je retournais tout comme devant dans mes résistances et vanités.

« Et puis le soir, quand je quittais ces livrées de Satan, je veux dire ces vains ajustements, instruments de sa malice, mon Souverain Maître se présentait à moi, comme Il était en sa flagellation, tout défiguré, me faisant des reproches étranges [1] : que c'était ma vanité qui l'avait réduit en cet état et que je perdais un temps si précieux et dont Il me demanderait un compte rigoureux à l'heure de la mort; que je Le trahissais et persécutais, après qu'Il m'avait donné tant de preuves de son amour et du désir qu'Il avait que je me rendisse conforme à Lui. Tout cela s'imprimait si fortement en moi et faisait de si douloureuses plaies dans mon cœur que je pleurais amèrement, et il me serait bien difficile d'exprimer tout ce que je souffrais et ce qui se passait en moi.

« Pour me venger sur moi des injures que je faisais à mon Maître et reprendre cette ressemblance et conformité avec Lui, en soulageant la douleur qui me pressait, je liais ce misérable corps criminel de cordes avec des nœuds et le serrais si fort qu'à peine pouvait-il respirer et manger. Je laissais si longtemps ces cordes qu'elles étaient comme tout enfoncées dans la chair, laquelle venant à croître dessus, je ne pouvais les arracher

[1] Notre-Seigneur se servit donc, en cette occasion, de grâces d'ordre miraculeux; d'autres fois, Il produit le même effet par des dons non miraculeux.

qu'avec de grandes violences et cruelles douleurs : et de même quant aux petites chaînettes dont je serrais mes bras, lesquelles emportaient la pièce en sortant.

« Les craintes où j'étais d'offenser mon Dieu me tourmentaient plus encore que tout le reste, car il me semblait mes péchés être continuels... Ayant passé *plusieurs années* parmi toutes ces peines et combats, et beaucoup d'autres souffrances, sans autre consolation que mon Seigneur Jésus-Christ, *qui s'était rendu mon maître et mon gouverneur*, le désir de la vie religieuse se ranima si ardemment dans mon cœur, que je me résolus de l'être à quelque prix que ce fût. Mais, hélas ! cela ne se put encore accomplir *de plus de quatre ou cinq ans après, pendant lequel temps mes peines et combats redoublèrent de toutes parts*, et je tâchais aussi de redoubler mes pénitences, selon que mon divin Maître me le permettait. »

198. Quelques lecteurs s'étonnent de voir ces faiblesses dans de si grandes âmes [1]; ils se demanderaient volontiers si, lorsqu'elles soutenaient, avec des succès divers, de telles luttes, elles étaient déjà parvenues à une haute vertu. Peut-on dire qu'elles avaient fait à Dieu le don sincère d'elles-mêmes? Ne semblent-elles pas au-dessous des dispositions que nous avons attribuées à la simple ferveur?

Remarquons bien d'abord que ces grandes âmes alors même qu'elles ont encore des faiblesses qu'elles se reprochent amèrement, continuent d'accomplir des actes de vertu beaucoup plus nombreux et plus généreux que ceux qui sont pratiqués par les âmes moins avancées. Ces actes de vertu leur semblent tout naturels; une âme moins parfaite en ferait grand état, ces fidèles serviteurs de Dieu, au contraire, sont beaucoup plus frappés de leurs légères défaillances que de leurs victoires.

Nous avons dépeint l'âme fervente comme un âme disposée à ne rien refuser à la grâce; avec une pleine sincérité elle proteste souvent qu'elle veut être à Dieu sans réserve;cependant elle est loin d'être aussi vertueuse que l'était sainte Marguerite-

[1] Sainte Thérèse s'est reprochée amèrement le trop de condescendance qui, à une époque de sa vie, la faisait aller au parloir plus que sa conscience n'aurait voulu, regardant ces faiblesses comme de grandes infidélités; cependant ces entretiens étaient en eux-mêmes fort innocents.

Marie à l'époque des luttes qu'elle vient de nous décrire. Dieu proportionne ses inspirations aux forces de ses enfants. Aux âmes ferventes Il demande moins; connaissant leur faiblesse, Il éloigne d'elles beaucoup de sacrifices, Il ne leur découvre pas tous ceux qu'elles pourraient accomplir : ceux qu'Il leur laisse à faire leur semblent si durs déjà; et pourtant souvent Il les rend plus aisés par des grâces sensibles.

Malgré ses désirs de perfection l'âme fervente commet beaucoup de fautes de fragilité qu'elle se reproche; elle en commet aussi à son insu, et elle tombe dans beaucoup d'imperfections, sur lesquelles elle se fait illusion, parce qu'elle ne comprend pas toute l'étendue du renoncement auquel elle aspire. Une âme simplement fervente ne se serait reproché ni ces entretiens et ces amitiés qui faisaient gémir sainte Thérèse, ni ces sorties dans le monde, ni ces ajustements, sans doute fort simples et sans prétention, dont sainte Marguerite-Marie se punissait si héroïquement.

199. L'âme parfaite elle-même, quand elle dit à son Dieu : « Je suis toute à vous », ne voit pas de réserve dans cette donation d'elle-même. Dieu, qui lui demande plus qu'à l'âme fervente, ne la presse pas autant que l'âme héroïque [1]. Elle ne doit rien refuser à la grâce, mais elle ne doit pas non plus la devancer et agir par empressement humain. Si elle est constamment fidèle, les inspirations deviendront de plus en plus fréquentes et exigeantes. Si les désirs de progrès se ralentissent, si l'âme ne se montre pas avide de faire toujours plus pour son Dieu, alors la grâce cesse de se faire plus lumineuse et plus pressante. Mais celle qui veut, à quelque prix que ce soit, parvenir au sommet de l'amour, reçoit de plus vives lumières et de plus fortes impul-

[1] Dans un chapitre de son *Traité de l'amour de Dieu* (x-13), intitulé : « Comme Dieu est jaloux de nous » saint François de Sales cite le trait suivant : « Un jour sainte Catherine de Sienne était en un ravissement qui ne lui ôtait pas l'usage de ses sens; et, tandis que Dieu lui faisait voir des merveilles, un sien frère passa près d'elle, qui, faisant du bruit, la divertit, en sorte qu'elle se retourna pour le regarder un seul petit moment. Cette petite distraction survenue à l'imprévu ne fut pas un péché ni une infidélité, ains une seule ombre de péché et une seule image d'infidélité. Et néanmoins la très sainte Mère de l'Époux céleste l'en tança si fort, et le glorieux saint Paul lui en fit une si grande confusion, qu'elle pensa fondre en larmes. »

sions : plus elle donne à Dieu, plus Il demande, et en même temps Il permet que redoublent les tentations et les épreuves afin que plus nombreuses soient les victoires. Il ménage des circonstances nouvelles qui imposent des sacrifices inattendus, et souvent révèlent à l'âme des attaches secrètes, des restes d'amour d'elle-même, ou bien un défaut de courage et de générosité qu'elle ne remarquait pas.

200. Un riche seigneur donne à ses vassaux une terre à cultiver, terre ingrate qui exige de rudes labeurs. Les uns trop paresseux n'en labourent avec soin qu'une partie; le reste demeure en friche et ils y laissent pousser les ronces, les broussailles, les mauvaises herbes : ils représentent les chrétiens fidèles mais imparfaits, qui ne visent pas à l'abnégation complète et gardent à côté de vertus réelles beaucoup de défauts. D'autres plus laborieux ne veulent pas qu'un seul pouce de terrain reste infécond; mais parmi ces derniers la plupart n'usent pour déchirer le sol que de bêches ou de charrues, et comme sous une légère couche de terre végétale sont cachés beaucoup de rochers, ils ne peuvent y faire pousser que des plantes à courtes racines; les arbres à large feuillage et les arbres fruitiers n'y peuvent croître. Tels sont les fervents, qui bannissent de leur cœur le péché, travaillent à atteindre le vrai renoncement, ne laissent par conséquent aucun défaut sans le combattre, mais dont les vertus n'atteignent pas une grande élévation. D'autres serviteurs, mais en petit nombre, ne craignent pas d'ouvrir les entrailles de cette terre peu fertile; ils la creusent à une grande profondeur, et extirpent les blocs de pierre qui nuisent à la fécondité du sol. Leur maître, voyant leur bonne volonté, vient à leur secours, employant la mine et faisant sauter les rocs les plus lourds et les plus durs que les serviteurs, malgré leur travail acharné, ne pourraient arracher. Ceux-ci remplacent alors ces roches par une terre végétale d'une grande richesse, et sur ce sol renouvelé, ils réussissent à faire pousser et les plantes les plus utiles et les arbres les plus magnifiques. Aussi voit-on sur le terrain qui leur a été confié de riches moissons, des jardins remplis de plantes utiles, des vergers et des vignes, des parcs aux allées ombreuses. Ces serviteurs si laborieux sont l'image des chrétiens fidèles, au courage indomptable, qui ont fait à la nature une guerre sans merci, dont le Seigneur a achevé

l'œuvre en leur envoyant des épreuves rigoureuses, et dans l'âme desquels germent alors et grandissent toutes sortes d'héroïques vertus.

201. L'âme gagne donc beaucoup à passer par ces épreuves purificatrices. Plus elle se sent éloignée de Dieu, plus elle aspire vers Lui; harcelée par la tentation, elle redouble d'efforts pour se dégager des étreintes de Satan et s'unir à son Dieu. De là ses luttes contre elle-même; de là une guerre sans trêve ni merci contre ses tendances à l'amour-propre, à la sensualité, etc.; de là des victoires admirables, des mortifications prodigieuses.

202. L'histoire de tous les Saints — de tous ceux du moins dont nous connaissons la vie intime — nous présente des épreuves semblables à celle de sainte Marguerite-Marie et se prolongeant, comme les siennes, pendant des années, durant lesquelles ils font sans cesse de nouveaux progrès. Quand, par une longue et constante fidélité à la grâce, ils ont dompté les résistances de la nature et sont devenus entièrement soumis à Notre-Seigneur, qui « s'est rendu leur maître et gouverneur », on pourrait croire que l'heure de la paix a sonné; tout au contraire, « ces peines et combats redoublent de toutes parts ». L'âme, en effet, étant devenue capable d'une plus complète purification, les phénomènes que nous venons de signaler s'accentuent chaque jour davantage et finissent par atteindre un degré d'intensité effrayant. « L'âme en cet état se sent emportée vers Dieu avec une rapidité comparable à la vitesse d'une pierre qui, dans son mouvement précipité, s'approche de son centre. » (*Cantique spir.*, str. XII.) L'attraction divine devient de plus en plus puissante; mais par là même deviennent de plus en plus vives les douleurs de l'âme incapable de s'unir à Dieu comme elle le voudrait, et mesurant de mieux en mieux la puissance des obstacles qui la séparent de Lui.

Dieu lui donne en effet un sentiment très énergique du néant de la créature, de la laideur et de l'ingratitude du péché. En même temps, Il imprime en elle un sentiment non moins fort de sa sainteté et de sa redoutable justice. On ne peut se faire une idée de l'état où l'âme est alors réduite, « il lui semble que cela durera toujours ». (*Nuit obsc.*, II, 6.) et les angoisses qui la torturent sont inexprimables.

203. C'est cette crise que saint Jean de la Croix appelle *la*

nuit de l'esprit et qui s'opère, nous dit-il, par une contemplation très haute et très secrète. Il est bien clair, en effet, que ni les raisonnements de l'oraison méditative, ni les sentiments ordinaires de la vie affective, ne pourraient donner aux Saints cette humilité, cet amour du sacrifice, cet oubli, cette haine d'eux-mêmes, qui nous stupéfient. Il faut à cela une action de la grâce bien autrement puissante et qui ne peut s'exercer que par les dons du Saint-Esprit.

C'est donc une lumière secrète que Dieu répand dans ces âmes pour les éclairer et les purifier. « A la lueur de cette lumière si pure qui l'envahit pour chasser d'elle les impuretés, l'âme se voit toute misérable et toute souillée; il lui semble que Dieu s'élève contre elle et qu'elle s'élève contre Lui. C'est là un sentiment on ne peut plus pénible...; elle comprend alors, grâce aux rayons lumineux qui l'éclairent, qu'elle est indigne du regard de Dieu et des créatures. » (*Nuit obsc.*, II, 5.)

§ 5. — *But principal de la purification spirituelle*

204. Le Seigneur ne se contente pas de découvrir à l'âme fidèle son indignité, Il la réduit à une impuissance désolante. Son but est de lui faire toucher du doigt que, par elle-même, elle ne peut rien, *et de la rendre de plus en plus passive sous l'action de la grâce.*

Les épreuves subies dans les degrés inférieurs et particulièrement dans la quatrième et la cinquième demeures n'avaient pas le même caractère. Destinées à détacher l'âme des biens trompeurs et à l'attacher aux biens spirituels, elles la rendaient, quand elles étaient bien supportées, de plus en plus ardente à recourir aux moyens et aux pratiques qui rapprochent de Dieu : fréquentation des sacrements, usage de la direction, des bonnes lectures, surtout pratique exacte des vertus, charité, apostolat, obéissance, pénitence. L'âme fidèle, grâce à tous ces moyens de perfection, avait donc fait jusque-là de très consolants progrès, mais un reste d'activité humaine se mêlait trop souvent à l'opération de la grâce.

Nous avons dit que l'empressement était fort commun et d'ordinaire très visible chez les âmes ferventes; moins sensible chez les parfaits, qui pratiquent les vertus avec plus de force et

de courage, mais avec plus de calme, il n'a cependant pas disparu. Ils agissent pour Dieu, mais la nature trouve encore quelque satisfaction dans les vertus qu'ils exercent, dans les pratiques qu'ils emploient; ils aiment à s'humilier auprès d'un supérieur, d'un directeur, parce qu'ils peuvent ensuite se reposer dans les assurances, dans les encouragements qu'ils en reçoivent; les vertus les plus difficiles sont aussi les plus belles : cette beauté les ravit, elle fait naître en eux des désirs ardents et justement enthousiastes, et leur communique un puissant élan vers le bien; il leur est doux de se dépenser dans les labeurs de l'apostolat, l'espoir d'y réussir excite leur courage : s'ils ne reculent pas devant des travaux fort pénibles, si la perspective d'une vie de luttes continuelles, d'abnégation incessante ne les effraie pas, c'est que la pensée des fruits qu'ils recueilleront accroît leur force; ils trouvent même une consolation dans leurs pénitences et dans leurs épreuves à la pensée que ces souffrances et ces sacrifices sont offerts pour des âmes qu'ils aiment; cette affection, du reste fort légitime, les soutient et les anime. Si la nature en beaucoup de choses s'oppose à la grâce et cause des tiraillements pénibles, sur d'autres points elle agit de concert avec la grâce et pousse aux mêmes actes; les vertus alors sont pratiquées avec une grande ardeur, et l'âme, si elle est fidèle, gagne de grands mérites et s'élève très haut dans la perfection.

205. Un jour vient où Dieu, voyant cette âme assez affermie pour subir avec succès une purification plus rigoureuse et parvenir à un amour plus élevé, fait mourir en elle tout ce qui est humain. « Pour arriver à être tout, dit saint Jean de la Croix, vous devez vouloir n'être rien. » (*Montée*, I, 13.) Mais cet *anéantissement* nécessaire, l'âme ne le réaliserait jamais si Dieu Lui-même ne l'opérait en elle. Il la prive donc pour un temps de tous ses appuis, Il met toutes les facultés dans un état de vide, de dénuement, d'abandon général (*Nuit obsc.*, II, 6). L'imagination est comme liée, l'esprit est dans les ténèbres, la volonté dans la sécheresse et l'étreinte, le cœur réduit à l'inaction (*Ibid.*, 3 et 16). L'âme se sent délaissée, ne pouvant trouver de réconfort, ni dans les livres, ni dans les conseils qui lui sont donnés (*Ibid.*, 7). Elle se voit même parfois impuissante à faire des actes distincts de foi, d'espérance et d'amour; cependant elle possède véritablement ces vertus et continue de mériter,

parce qu'elle demeure très librement dans des dispositions de soumission entière à la volonté divine, qui renferment ces trois vertus. Elle s'abandonne, en effet, entre les mains de Dieu, et attend pour produire des actes distincts qu'Il lui en donne le pouvoir.

206. Quand cette rigoureuse purification est généreusement subie, elle établit l'âme dans une disposition excellente. Alors, en effet, elle ne veut que ce que Dieu veut; elle souffre pour qui Dieu veut qu'elle souffre, aussi volontiers pour ceux qui la persécutent que pour ceux qui l'aiment. Ses attraits naturels ont perdu presque toute leur force; ses répugnances ont presque disparu; elle n'est plus, à beaucoup près, aussi sensible qu'autrefois. Le désir de faire quelque chose pour son Dieu la possède si pleinement qu'elle a comme perdu l'habitude de formuler d'autres désirs. Si, jadis, avant d'agir, elle consultait le bon plaisir divin, elle regardait aussi du côté de la terre, examinant les actes qu'elle allait accomplir, en pesant les avantages et les difficultés; maintenant elle regarde constamment du côté du ciel, elle ne veut pas s'arrêter à considérer autre chose que la volonté de son Dieu. Cette volonté divine va-t-elle lui demander de nouveaux sacrifices, la placer sur la croix ou l'élever sur le Thabor, elle ne s'en préoccupe pas, disposée qu'elle est à accepter tous les événements que la Providence ménagera, à exécuter tous les ordres qui lui seront donnés, à suivre tous les mouvements de la grâce. Du reste la partie suprême de ses puissances, ce que les Maîtres appellent la pointe de l'âme, est si bien tournée vers Dieu, si fortement liée à l'Objet de son amour, qu'elle se sent comme incapable de se détourner de Lui. Sans doute elle n'est pas à l'abri de toute faute, mais les fautes ne peuvent être que rares et légères chez une âme dont les dispositions ordinaires sont celles que nous venons de décrire.

207. La Vénérable Marie de l'Incarnation explique très bien comment et pourquoi Dieu chez les âmes généreuses purifie successivement toutes les puissances.

Après avoir parlé du retranchement des douceurs sensibles, elle dit : « La nature étant anéantie premièrement par la pénitence, et en second lieu par la privation des délices spirituelles (sensibles)... est humiliée à un point qui ne peut se dire, pendant que la partie supérieure est dans un contentement

très véritable de se voir délivrée de ce qui empêchait la vraie et parfaite pureté dans la jouissance de son souverain Bien. » L'âme dégagée du sensible entre donc dans un état supérieur, qui est l'état contemplatif.

« Mais l'Esprit de Dieu, qui veut tout pour Lui, voyant que l'entendement, pour épuré qu'il soit, mêle encore quelque chose du sien et de son propre agir dans les opérations divines, ce qui est une impureté et un défaut notable... l'arrête, en sorte qu'il est comme suspendu et rendu entièrement incapable de ses opérations propres et ordinaires »; celles-ci cependant, dégagées des influences sensibles, étaient fort élevées et ne nourrissaient pas l'amour-propre, car l'entendement « ne les estimait pas être siennes, vu que leur simplicité les rendait comme imperceptibles.

« Alors la volonté, ayant été ravie en Dieu, jouit de ses embrassements, n'ayant plus besoin de l'entendement pour lui fournir de quoi fomenter son feu, mais plutôt cet entendement lui étant nuisible à cause de sa grande abondance et fécondité, elle demeure comme une reine qui jouit de son divin Époux dans des privautés, dont les séraphins pourraient mieux parler par leurs langues de feu que la créature par une langue de chair. Des années se passent de la sorte; mais ce divin Esprit, qui est la source inépuisable de toute pureté, veut encore triompher de la volonté, et bien que ce fût Lui qui opérait ces divines motions, cette volonté néanmoins y mêlant encore de son propre agir, Il ne le peut souffrir; Il veut, comme jaloux de sa beauté, en être le maître absolu. Il la purifie donc de ce reste... [1] Cette amoureuse activité, quoique très délicate, qui dans les embrassements de l'Époux surpassait toute douceur..., est donc arrêtée comme l'avait été l'entendement et la mémoire... Tel est l'état de victime, où le Saint-Esprit infiniment zélé pour la pureté des âmes, épouses du Fils de Dieu, les réduit, afin de les mettre dans l'état où Il les veut pour prendre en elles ses délices. » (*Vie*, par Dom Cl. Martin, IV, II, p. 647 et 648.)

[1] Nous citons jusqu'au bout ce passage parce qu'il montre très bien jusqu'où Dieu se propose d'amener l'âme constamment fidèle; mais nous devons remarquer que lorsqu'une âme est purifiée aussi complètement que le montre ici la Vénérable, elle est, nous semble-t-il, arrivée au septième degré, à l'union transformante.

§ 6. — *Exemples d'épreuves purificatrices*

208. Des exemples tirés des vies des Saints montreront, mieux que toutes les explications théoriques, quelles sont les voies pleines de rigueur, mais aussi pleines d'amour, par lesquelles Dieu conduit ses serviteurs les plus fidèles.

Citons d'abord sainte Véronique Juliani, à qui le Seigneur, dans une vision, fit comprendre le prix de cette douloureuse purification, mais qui apprit surtout à la connaître par sa propre expérience [1].

« Étant ce matin en oraison, j'ai été élevée en extase. Alors le Seigneur m'a montré un lieu magnifique en forme de château.. Le Seigneur m'apparut et me conduisit tout auprès : Ce château, me dit-il, figure le château intérieur... Je veux que tu en prennes possession, c'est la pure souffrance. Au dehors il est formé de pierres toutes ornées de croix; au dedans il n'y a qu'une seule croix, mais celle-ci vaut plus que la multitude des autres. Cette croix, qui est à l'intérieur, s'appelle la croix nue; elle est la plus lourde qu'une âme puisse porter. Tu dois donc donner ton consentement à accepter, à posséder pleinement tout ce que je t'ai montré et expliqué... A ce moment je sentis en moi une générosité si grande que j'aurais accepté non seulement tout ce qui était présent à mes yeux, mais plus encore.

« Dieu me fit voir que cette croix nue est chose si précieuse, qu'il n'est point de diamant qui en égale la valeur. Il me la montra si belle que je ne saurais la décrire; rien de plus admirable, de plus beau, de plus appréciable, de plus agréable, de plus cher, de plus désirable. C'est le trésor de tous les trésors, le plus grand de tous les contentements qu'une âme puisse désirer. Qu'il suffise de dire que c'est la porte par où nous devons passer pour aller à Dieu.

« Quand j'eus donné mon consentement, le Seigneur me fit entrer dans ce beau château, où il n'y avait qu'une seule croix... La seule vue de cette croix me terrifia, car dans mon fond je

[1] Nous traduisons ce qui va suivre du journal de cette admirable Sainte, que publie le P. Pizzicaria, S. J. Huit forts volumes in-12 ont déjà paru. Chez la Mère Prieure des Sœurs capucines. Rev. Madre Priora delle Suore cappucine. Città di Castello. Prov. di Perugia. Italie.

voyais et comprenais parfaitement ce que c'était que la pure souffrance. Quand on la subit, on n'en connaît pas la valeur; il semble qu'elle n'est qu'un tyran qui veut donner la mort à l'âme; celle-ci se trouve comme sous le pressoir de peines atroces, qu'on ne peut décrire; on se contente de dire : *Manus Domini tetigit me :* La main du Seigneur m'a frappé. (Job, XIX, 21.)

« Dans ces moments où le Seigneur fait éprouver à l'âme la pure souffrance, je crois que, si elle ne recevait une force surhumaine, elle en mourrait. Cette pure souffrance réside dans l'intime de l'intime; elle se répand dans les puissances les plus nobles, dans l'intelligence qu'elle obscurcit, dans la mémoire, qu'elle rend comme insensée pour tout ce qui concerne ces peines, mais non pour le reste, dans la volonté, qui devient tout à fait incapable d'agir. S'il s'y produit quelque opération, c'est le contraire de ce qu'elle voudrait, elle souffre violence, il lui semble que ce qui se passe en elle est tout contraire à Dieu. Oh ! quelle peine ! quel tourment !

« En un clin d'œil tous les sens et tous les appétits inférieurs se révoltent; ils sont comme des chiens et comme des lions qui cherchent à dévorer la pauvre âme. Avec eux se liguent le monde, le démon et la chair. Tous prennent les armes pour combattre contre l'esprit, et celui-ci se trouve abandonné sans secours d'aucune sorte. O Dieu, s'écrie-t-il, à qui dois-je recourir? Si je veux vous appeler à mon secours, je ne le puis, je suis comme muet, incapable de proférer une parole. Si l'âme veut voler vers vous, elle se voit enchaînée et ne peut prendre son essor. Si elle vous appelle, vous vous cachez, vous vous éloignez davantage. Tout cela achève et complète la pure souffrance. A qui veut comprendre ce tourment, il suffit de dire que l'âme se sent comme privée entièrement de son unique et souverain Bien, ce qui vaut tous les tourments du purgatoire, de l'enfer et de tout ce qui peut s'imaginer. Il est vrai qu'il vaut mieux taire que dire toutes ces choses, car on souffre même à les décrire; qu'est-ce donc que de les subir? » (3 avril 1694.)

209. Un peu plus loin (p. 260), parlant des invitations à souffrir que Dieu fait à l'âme, la Sainte s'exprime ainsi :

« Si ces invitations amoureuses à la souffrance communiquent de la force et enflamment l'esprit, les désolations, les aridités qui viennent ensuite sont des peines si grandes que je ne puis

les expliquer... L'âme se trouve tout à coup en présence, en vue de son Dieu, recevant des leçons du paradis; et en un clin d'œil, elle se voit privée de cette présence, placée dans les ténèbres les plus obscures, entourée de potences, combattue de toutes parts.

« Partout où elle porte ses regards, elle ne voit que ministres d'enfer. Ils l'entourent pour l'accabler d'outrages, qui, en forme de géants, qui, de bêtes, qui, d'animaux immondes, qui, de serpents, qui, de jeunes hommes. Ils prennent toutes sortes de figures. Dans ces combats l'âme passe par des états très divers. Parfois elle sent dans son fond je ne sais quel reste de la présence de son Dieu, dont elle jouissait auparavant, et ce sentiment la rend généreuse et forte. Parfois, au contraire, ce souvenir redouble ses peines, car elle s'afflige de voir qu'elle est privée de Lui et que mille enfers ont remplacé pour elle le paradis, car tous ces démons lui paraissent autant d'enfers. Elle ne peut rien faire, elle invite seulement ces esprits méchants à faire tout ce qui leur est permis par Dieu, car elle ne veut que l'accomplissement de la volonté divine.

« Elle n'attend plus alors que la sentence finale de réprobation; c'est là une peine qui surpasse toutes les autres. Elle sent alors une lumière que je ne sais comment donner à entendre. Il semble à l'âme qu'elle voit et comprend le grand Bien qui lui est ravi. La seule pensée de cette séparation d'avec Dieu est une peine si grande que je ne puis l'expliquer; personne ne la peut comprendre, si ce n'est celui qui l'éprouve. Je l'ai éprouvée dans le passé et je l'éprouve encore.

« Dans le passé, il y avait dans cette épreuve un peu de réconfort et de consolation; maintenant c'est tout le contraire. Une peine semble l'annonce d'une autre; je n'ai pas le temps de respirer; tout est amertume. Que Dieu soit loué ! Pour son amour tout est peu de chose. Vive la souffrance ! Vive la croix ! »

210. « L'âme, dit sainte Catherine de Gênes, — c'est sa propre histoire qu'elle raconte — resta quelque temps absorbée dans cette vision — (la vision de ses défauts et de ses désordres), et cette vue lui causait une peine si intime qu'elle ne pouvait penser à autre chose, ni faire aucun acte d'allégresse. Plongée dans la plus profonde mélancolie, elle ne savait que faire d'elle-même, car elle ne découvrait aucun lieu de repos. Elle ne le trouvait ni au ciel, parce qu'elle sentait qu'elle n'y serait

pas à sa place, ni en terre, parce qu'elle eût mérité d'y être engloutie. De même, il lui semblait qu'il ne lui était permis ni de paraître devant les hommes, ni d'avoir mémoire de rien qui eût rapport à sa commodité ou à son incommodité. Elle reconnaissait que seule elle avait fait tout le mal... Elle était ainsi dans une profonde désolation; il lui semblait que jamais elle ne pourrait satisfaire, ni recourir à la miséricorde de Dieu; elle ne découvrait en elle-même rien qui lui donnât confiance. Elle se tourmentait, elle ne voulait pas désespérer entièrement et, en même temps, elle se voyait plier sous le poids du désespoir et reconnaissait la gravité du mal qu'elle avait fait. Son cœur était travaillé d'une douleur immense accompagnée de larmes intérieures, sans que néanmoins elle pût pleurer; elle soupirait en secret et consumait sa vie. Elle était incapable de parler, de manger, de dormir, de rire, de regarder le ciel; elle n'avait plus aucun goût, ni spirituel, ni corporel; elle ignorait où elle se trouvait, elle était comme une créature insensée, étonnée; volontiers elle se fût cachée, afin qu'on ne la trouvât point et qu'elle n'eût aucune occasion d'être en compagnie avec autrui. » (*Dialogue*, 1re partie, ch. XI.)

211. La peinture que sainte Angèle de Foligno a faite de ses épreuves n'est pas moins effrayante (ch. XIX). Avant de retracer ce tableau, remarquons que sainte Angèle était déjà parvenue à une assez haute perfection. Elle avait vendu son château et ses biens pour en distribuer le prix aux pauvres; elle avait éprouvé de si grandes délices spirituelles et avait acquis un sentiment si sublime de la Divinité, qu'à entendre seulement prononcer le nom de Dieu elle était comme hors d'elle-même; elle avait été favorisée de plusieurs illuminations, visions, etc.; cependant elle n'était qu'au début de sa vie héroïque quand Dieu, pour la purifier plus complètement et la rendre capable de plus hautes faveurs et d'une plus sublime sainteté, la plongea dans le creuset de la tribulation.

« D'innombrables tourments déchirent mon corps, ils viennent des démons qui les excitent de mille manières; je ne crois pas qu'on puisse exprimer les douleurs de mon corps. Il ne me reste pas un membre qui ne souffre horriblement.

« Quant aux tourments de l'âme, sans comparaison plus nombreux et plus terribles, les démons me les infligent à peu

près sans relâche. Je ne peux mieux me comparer qu'à un homme suspendu par le cou qui, les mains liées derrière le dos et les yeux couverts d'un voile, resterait attaché à la potence et vivrait là sans secours, sans remède et sans appui. Je crois même que ce que je subis de la part des démons est plus cruel et plus désespéré. Les démons ont pendu mon âme et, de même que le pendu n'a pas de soutien, mon âme pend sans appui et mes puissances sont renversées, au vu et au su de mon esprit. Quand mon âme voit ce renversement et cet abandon de mes puissances sans pouvoir s'y opposer, il se fait une telle souffrance que je peux à peine pleurer, par l'excès de la douleur, de la rage et du désespoir; quelquefois aussi je pleure sans remède. Quelquefois ma fureur est telle, que c'est beaucoup pour moi de ne pas me mettre en pièces. Quelquefois je ne peux m'empêcher de me frapper horriblement au point de me gonfler la tête et les membres.

« Je souffre un autre tourment : c'est le retour, au moins apparent, des anciens vices. Ce n'est pas qu'ils soumettent réellement mon âme à leur empire, mais ils me torturent cruellement...

« Quand je me souviens que Dieu fut affligé, méprisé et pauvre, je voudrais voir tous mes maux redoubler.

« Quelquefois il se produit une affreuse et infernale obscurité où disparaît toute espérance [1], et cette nuit est horrible. Et les vices que je sens morts dans mon âme ressuscitent dans mon corps; mais les démons les réveillent en dehors de l'âme et en excitent d'autres qui n'y furent jamais. Je souffre alors particulièrement dans trois endroits du corps; le feu de la concupiscence est tel dans ces moments-là, qu'avant d'en avoir reçu la la défense, je me brûlais avec le feu matériel, dans l'espoir d'éteindre l'autre. Ah ! j'aimerais mieux être brûlée vive ! Je

[1] Dans cet état, où les âmes se trouvent quelquefois plongées, il n'y a rien du désespoir des pécheurs : l'espérance n'est plus sensible, il est vrai; il semble qu'elle a disparu; au fond elle demeure plus ferme que jamais. Ce qui le prouve, c'est toute la conduite des âmes ainsi éprouvées : elles redoutent le péché, elles font appel à la clémence divine, elles se serrent contre leur Dieu à mesure qu'Il semble s'éloigner davantage; une âme désespérée, au contraire, cesse de lutter, elle s'abandonne et se livre au mal sans résistance.

crie, j'appelle la mort, la mort quelle qu'elle soit, et je dis à Dieu : « Si je suis damnée, eh bien! tout de suite; pas de retard, puisque vous m'avez abandonnée, achevez, achevez; et que l'abîme m'engloutisse. »

« Et je comprends alors que ces vices ne sont pas dans l'âme, puisqu'elle n'y consent jamais et que c'est le corps qui souffre violence. L'ennui se joint à la douleur et, si cela durait, le corps n'y tiendrait pas. L'âme se voit dépourvue de ses puissances et, quoiqu'elle ne consente pas aux vices, elle se voit sans force contre eux; *elle voit entre Dieu et elle une effroyable contradiction ;* elle voit sa chute et sent son martyre. Un vice que je n'eus jamais vient en moi par une permission spéciale : je sens clairement, et je connais qu'il y vient par permission. Il surpasse, je crois, tous les autres; la vertu par laquelle je le combats est un don manifeste du Dieu libérateur et, si je doutais de Dieu dans la ruine de toutes mes croyances, ce don senti me rendrait la foi. Il y a là une espérance assurée, tranquille, et le doute est impossible; la force l'emporte; le vice a le dessous; la force me tient suspendue au-dessus de l'abîme. Telle est cette force et telle est la puissance communiquée par elle que tous les hommes, tous les démons, toutes les ruses de la terre et de l'enfer ne peuvent obtenir de moi-même le plus léger mouvement...

« Dans mon âme, une certaine humilité et un certain orgueil se combattent douloureusement et j'ai dégoût de toutes ces choses. Ce genre d'humilité qui me montre destituée de tout bien, de toute vertu et de toute grâce, qui me montre en moi la multitude des vices et des vides, m'enlève toute espérance et me cache toute miséricorde. Je me vois alors comme la maison du diable, sa dupe, sa fille et son agent, chassée de toute rectitude, de toute véracité, digne du dernier fond de l'enfer intérieur. Cette misérable humilité n'est pas l'autre, la vraie, celle qui écrase l'âme sous la bonté divine sentie. La fausse humilité entraîne tous les maux. Engloutie en elle, je me vois entourée de démons : dans mon âme et dans mon corps, je ne vois que des défauts. Dieu m'est fermé; puissance et grâce, tout est caché, le souvenir même du Seigneur m'est interdit; me voyant damnée, je ne m'inquiète pas de ma damnation, je ne m'inquiète pas de mes crimes, que je voudrais n'avoir pas commis au prix de tous les biens et de tous les maux qui peuvent être nommés... Je

contemple, dans l'abîme où je me vois tombée, la surabondance de mes iniquités, je cherche inutilement par où les découvrir et les manifester au monde, je voudrais aller nue par les cités et par les places, des viandes et des poissons pendus à mon cou, et crier : Voilà la vile créature, pleine de malice et de mensonge. Voilà la graine du vice, voilà la graine du mal. Je faisais le bien aux yeux des hommes, je faisais dire : elle ne mange ni poisson ni viande. Écoutez-moi : j'étais gourmande et ivrogne; je faisais semblant de ne vouloir que le nécessaire; je jouais à la pauvreté extérieure... Ah ! que je voudrais avoir au cou un collier ou un lacet et me faire traîner par les places et par les villes; et les enfants me traîneraient et diraient : « Voilà la misérable qui a menti toute sa vie »; et les hommes crieraient ainsi que les femmes : « Oh ! voilà le prodige, le prodige qu'a fait Dieu ! La malice cachée de toute sa vie vient d'être manifestée par elle-même !

212. « Mais tout cela est peu de chose, et rien ne suffit ; voici un désespoir nouveau, un désespoir inconnu. J'ai absolument désespéré de Dieu et de tous ses biens. C'est fini, c'est réglé, réglé entre Lui et moi. J'ai la certitude que dans le monde entier l'enfer n'a pas une autre proie aussi parfaite que moi-même; toutes les grâces de Dieu, toutes ses faveurs, tout cela est pour exaspérer mon désespoir et mon enfer. Oh ! je vous en supplie, mettez-vous en prière... que la justice de Dieu manifeste mon cœur; ma tête se fend, mon corps plie, mes yeux sont aveuglés de larmes, mes membres se disjoignent, parce que je ne peux pas manifester mes mensonges. Sache, toi qui écris, que toutes mes paroles ne sont rien auprès de mes maux, de mes iniquités et de mes mensonges; j'étais toute petite quand j'ai commencé.

« Voilà ce que je suis obligée de dire dans le gouffre de l'abaissement. Et puis l'orgueil arrive !

« Et je suis faite toute colère, toute superbe, toute tristesse, toute amertume et toute enflure. Les biens que m'a faits Dieu se changent dans mon âme en amertume infinie. Ils ne servent à rien ! Ils ne remédient à rien ! Ils excitent seulement une douloureuse admiration qui ressemble à une insulte faite à mon désespoir. Pourquoi toujours en moi ce vide de vertu? Pourquoi Dieu a-t-Il permis tout cela? Et puis je doute et je me dis :

Est-ce qu'Il m'aurait trompée? Cette tentation ferme et cache tout bien. Colère, orgueil, tristesse, amertume, enflure et peine, la parole ne peut rien exprimer de tout cela. Quand tous les sages du monde et tous les Saints du paradis m'accableraient de leurs consolations et de leurs promesses, et Dieu Lui-même de ses dons, s'Il ne me changeait pas moi-même, s'Il ne commençait au fond de moi une nouvelle opération, au lieu de me faire du bien, les sages, les Saints et Dieu exaspéreraient au delà de toute expression mon désespoir, ma fureur, ma tristesse, ma douleur et mon aveuglement.

« Ah ! si je pouvais changer ces tortures contre tous les maux du monde et prendre toutes les infirmités et toutes les douleurs qui sont dans tous les corps des hommes, je croirais ceux-ci plus légers et moindres. Je l'ai dit souvent que mes tourments soient changés contre le martyre, n'importe de quelle espèce !

« Mes tourments ont commencé quelque temps avant le pontificat du Pape Célestin (1294) : ils ont duré plus de deux ans et leurs accès étaient fréquents. Je ne suis pas encore parfaitement guérie, quoique leur atteinte soit maintenant légère et seulement extérieure. La situation étant changée, je comprends que l'âme, broyée entre l'humilité mauvaise et l'orgueil, subit une immense purgation, par laquelle j'ai acquis l'humilité vraie, sans laquelle le salut n'est pas. Et plus grande est la purgation de l'âme, plus grande est l'humilité. Plus l'âme est affligée, dépouillée et humiliée profondément, plus elle conquiert, avec la pureté, l'aptitude des hauteurs. L'élévation dont elle devient capable se mesure à la profondeur de l'abîme où elle a ses racines et sa fondation. »

213. O mon Dieu, dit de son côté sainte Thérèse, que de peines intérieures et extérieures n'endure-t-on pas avant d'entrer dans la septième demeure. Il me semble quelquefois que, si l'âme les envisageait avant de s'y engager, il y aurait sujet de craindre, vu sa faiblesse naturelle, qu'elle ne pût se résoudre à les souffrir, quelque grand que soit l'avantage qu'elle en dût retirer. » Et, après avoir énuméré ces diverses épreuves, la Sainte ajoute : « Tant de peines réunies causent un tourment intérieur si sensible et si insupportable que je ne saurais le comparer qu'à celui qu'éprouvent les démons. (6e *Demeure*, ch. I.)

214. « Je vous écris et je ne puis m'en empêcher, écrivait sainte Chantal à saint François de Sales, car je me trouve au

matin plus ennuyée de moi qu'à l'ordinaire. Je vois que je chancelle à tout propos dans l'angoisse de mon esprit, qui m'est causée par ma difformité intérieure, laquelle est bien si grande que je vous assure, mon bon seigneur et très unique père, que je me perds quasi en cet abîme de misère.

« *La présence de mon Dieu qui, autrefois, me donnait des contentements indicibles, me fait maintenant trembler de tout mon corps et frissonner de crainte.* Il me semble que cet œil divin, que j'adore de toute la soumission de mon cœur, perce mon âme d'outre en outre et regarde avec indignation toutes mes œuvres, mes pensées et mes paroles, ce qui me tient dans une telle détresse de cœur que la mort même ne me semble point si pénible à supporter, et je m'imagine que toutes choses ont pouvoir de me nuire; je crains tout, j'appréhende tout, non que je craigne que l'on nuise à moi, comme à moi, mais je crains de déplaire à mon Dieu.

« Oh ! qu'il me semble que son assistance s'est éloignée de moi ! Cela m'a fait passer cette nuit dans de grandes amertumes, et je n'ai fait autre chose que dire : Mon Dieu, mon Dieu, hélas ! pourquoi me délaissez-vous? Je vous appartiens, faites de moi comme d'une chose qui est à vous.

« Au point du jour, Dieu m'a fait goûter, mais presque imperceptiblement, une petite lumière, en la très haute et suprême pointe de mon esprit; tout le reste de mon âme et ses facultés n'en ont point joui; mais elle n'a duré environ qu'un demi *Ave Maria*, et mon trouble s'est rejeté tout à corps perdu sur moi et m'a tout offusquée et obscurcie.

« Nonobstant la longueur de cette déréliction, mon très cher seigneur, j'ai dit, mais sans sentiment : Oui, mon Dieu, ce qui vous agréera, faites-le, je le veux; anéantissez-moi, j'en suis contente; accablez-moi, je le veux bien; arrachez, coupez, brûlez tout ce qu'il vous plaira, oui, je suis à vous.

« Dieu m'a appris qu'il ne fait pas grand état de la foi, quand on en a l'expérience par les sens et les sentiments; c'est pourquoi contre mes contrariétés, je ne veux point de sentiment. Non, je n'en veux point, puisque mon Dieu me suffit. J'espère en Lui, nonobstant mon infinie misère, j'espère qu'Il me supportera encore; enfin, que sa volonté soit faite. »

215. On lit dans la *Vie de saint Paul de la Croix* (l. II, ch. XXIV) :

« Ces leçons (d'humilité, de résignation et de confiance) le Père Paul les suivait fidèlement tout le premier, au milieu des vexations de l'enfer, auxquelles se joignaient les contradictions des hommes et l'épreuve douloureuse des maladies.

« Tout cela n'était pourtant, à vrai dire, que la moindre partie de ses souffrances. Ce qui l'affligeait le plus, ce qui lui causait un tourment mortel, c'était la crainte d'avoir perdu Dieu et de ne Le voir jamais. Le Seigneur lui avait retiré cette abondance de lumières dont Il l'éclairait auparavant. Le pauvre Paul qui, par amour pour son Dieu..., avait tout abandonné, et qui aurait donné mille vies pour Lui plaire, voyant maintenant, à ce qu'il lui semblait, que Dieu était irrité contre lui, éloigné de lui, perdu pour lui, ne pouvait trouver ni consolation, ni repos dans son malheur. Son cœur s'élançait vers lui de toutes ses forces, et cependant une main de fer paraissait le repousser... Voilà comment il expliquait son état à son directeur. « Figurez-vous voir un pauvre naufragé accroché à une planche de vaisseau : chaque flot, chaque coup de vent lui fait craindre de se noyer. Figurez-vous encore un malheureux condamné à la potence; son cœur bat continuellement en attendant de moment en moment qu'on le conduise au supplice : telle est ma situation. »

C'est ce qui lui faisait dire en écrivant à un de ses religieux : « Je suis environné de combats, mais Dieu n'en laisse rien paraître au dehors. Souvent jusque dans le sommeil, je vous le confie, mais n'en parlez pas, j'ai à souffrir et je suis tout tremblant au réveil, et voilà des années que je me trouve dans ce triste état. Ce n'est rien pourtant en comparaison d'une autre grande croix qui pèse depuis longtemps sur moi sans aucune consolation. Je la compare à une grêle qui ravage tout. Je suis comme un homme jeté en pleine mer, pendant la tempête, et à qui personne n'offre une planche de salut, ni du ciel ni de la terre; il me reste pourtant un rayon de foi et d'espérance, mais si faible que je le vois à peine. »

On pourrait multiplier les citations, et il suffit d'être tant soit peu familiarisé avec la vie des saints personnages pour savoir que ces âmes, dont l'héroïsme nous étonne, ne sont point arrivées là sans un travail très profond de la grâce et des opérations de l'Esprit-Saint très salutaires, mais très rigoureuses.

§ 7. — *La partie essentielle et les circonstances accessoires et variables de la purification spirituelle*

216. « Il y a des Saints dont on ne raconte pas de telles choses, observe le P. Surin, mais, ajoute-t-il, souvent cela est suppléé par de grands travaux soufferts au service des âmes, ou bien par autre chose ; de plus, les écrivains en ont peu de connaissance, étant choses très secrètes. » (*Cat.*, *spir.*, t. I, 3e partie, ch. III.) Cette seconde raison nous paraît la plus fondée. Le plus souvent, en effet, ces épreuves sont tenues secrètes par ceux qui les subissent ; on s'imagine autour d'eux qu'ils sont dans une sérénité parfaite, pendant qu'ils passent par des crises effroyables.

Donnons-en un exemple emprunté à la vie du Vén. Libermann : « Un jour qu'il traversait l'un des ponts de Paris en compagnie d'un séminariste en proie à des peines violentes, il essayait de le consoler avec toute la suavité de ses paroles et de son angélique sourire. Son compagnon, de plus en plus agité, lui dit brusquement : Ces conseils sont bons à donner, quand on est soi-même heureux et calme. On voit bien, à votre ton et à votre figure, que vous n'avez jamais passé par ces épreuves, vous ne souririez pas ainsi. — Ah ! mon très cher, lui répondit nettement le consolateur, je ne vous souhaite pas de traverser le crible par où j'ai passé. Dieu veuille que jamais la vie ne vous soit à charge autant qu'elle l'est à moi-même. Je puis à peine passer sur un pont sans que la pensée de me jeter à l'eau ne me vienne pour en finir avec mes souffrances. Mais la vue de mon Jésus me soutient et me rend patient. » (*Vie*, par le card. Pitra, ch. IV.)

Le silence des historiens ne prouve donc pas qu'il n'y ait pas eu, dans la vie de tel ou tel Saint, cette crise purifiante, puisqu'elle a pu être cachée à ceux mêmes qui l'approchaient de plus près.

217. Du reste, il faut bien distinguer, dans ces phénomènes décrits par les auteurs mystiques, ce qu'il y a d'essentiel, ce qu'éprouvent toutes les âmes d'élite, et les circonstances qui varient extrêmement d'un sujet à l'autre.

Le fond commun qui se retrouve toujours, ce sont les lumières excellentes que Dieu communique sur ses grandeurs infinies,

sur le néant de la créature et la laideur du péché [1]; c'est le sentiment d'impuissance que l'âme éprouve, perdant tous ses soutiens et ne pouvant s'appuyer que sur la puissance et la miséricorde divines; c'est le dépouillement absolu, produit ou par des peines très vives, ou par la soustraction de tout ce qui charmait et réconfortait.

218. I. Parmi les circonstances qui varient de sujet à sujet, signalons d'abord l'époque où s'accomplit ce second travail de purification : de bonne heure chez les uns, plus tardivement chez les autres, mais toujours — les exemples que nous avons donnés, et bien d'autres que nous pourrions apporter, le prouvent — toujours quand l'âme est déjà fortement établie dans la perfection. Pourrait-il se faire que la purification de l'esprit fût intimement liée à celle des sens, de façon à ce qu'il n'y eût pas d'intervalle entre les deux? Peut-être, mais la règle générale à laquelle nous ne voyons pas d'exception dans la vie des Saints, c'est qu'entre les deux purifications il y a un état intermédiaire pouvant se prolonger pendant des années [2].

II. La durée de la nuit de l'esprit varie également beaucoup, suivant les personnes. Le cardinal Bona [3] cite un grand nombre de Saints qui, avant d'atteindre les degrés les plus élevés de la contemplation, restèrent de longues années dans les épreuves les plus effrayantes. Que ces épreuves appartiennent toutes à la nuit de l'esprit, nous ne le croyons pas; quelques-uns des exemples choisis par ce savant auteur semblent bien comprendre tout l'ensemble des purifications sensibles et spirituelles qui amènent l'âme à la sainteté. L'énumération qu'il fait n'en est pas moins instructive; elle montre comment les épreuves préparatoires aux faveurs les plus hautes peuvent avoir, selon les sujets, une durée bien différente. Il cite donc sainte Thérèse qui demeura dix-huit ans dans ces rudes labeurs, saint François d'Assise deux ans — le P. Surin dit trois ans, — la B. Claire de Montefalco quinze ans, sainte Catherine de Bologne cinq,

[1] « Connaissance de Dieu, connaissance de soi-même, voilà la perfection de l'homme. Cette double vue produit grâce sur grâce, lumière sur lumière, vision sur vision. » (S. Angèle de Foligno, ch. LXV.) *Noverim te, noverim me,* demandait saint Augustin.

[2] Cf. *Nuit obscure*, I, II, ch. 1er.

[3] *Via comp., ad Deum, cap.* X. nº 6.

sainte Marie l'Égyptienne dix-sept, sainte Madeleine de Pazzi cinq ans d'abord puis seize autres, le B. Suzo dix ans, le P. Balthazar Alvarez seize ans, Thomas de Jésus plus de vingt ans. Le P. Surin cite saint Éloi qui resta deux ans dans cet état; on peut encore ajouter sainte Angèle de Foligno qui, comme nous l'avons vu, y a passé deux ans; sainte Catherine de Gênes fut pendant quatorze mois dans l'état dont nous lui avons emprunté la description et, après ces quatorze mois, le souvenir poignant de ses fautes, qui jusqu'alors l'avait poursuivie jour et nuit, lui fut enlevé complètement, de telle sorte qu'elle ne le gardait pas plus que si tous ses péchés eussent été jetés au fond de la mer [1].

III. Tantôt ces épreuves purificatrices des facultés spirituelles sont continues, tantôt au contraire les mêmes phénomènes ne s'accomplissent que par intervalles, des périodes de consolations et de douceurs succédant aux périodes d'angoisses et de purification.

IV. Les moyens dont Dieu se sert pour faire sentir à l'âme ses misères et son impuissance, et pour la détacher d'elle-même, sont aussi fort variés. Pour les uns Dieu emploiera les visions, révélations, paroles intérieures, etc.; pour d'autres des grâces moins éclatantes, et qui ne sont pas d'ordre miraculeux.

Sainte Thérèse nous signale les peines que cause à l'âme l'incertitude des voies par où Dieu la mène, les craintes qu'elle éprouve d'être trompée, les doutes du directeur, qui redoublent les angoisses de cette pauvre âme, les murmures, les critiques du prochain, les maladies parfois terribles qui fondent sur elle.

Saint Jean de la Croix indique également les délaissements, les mépris de tous, même des plus intimes amis, comme une épreuve assez ordinaire de la nuit de l'esprit.

De toutes ces contradictions, les plus pénibles — saint Pierre d'Alcantara, pourtant si passionné pour la pénitence, l'avouait à sainte Thérèse — sont celles qui viennent des gens de bien. C'est là encore une épreuve très fréquente chez les Saints. Sainte Thérèse en connut l'amertume, saint Jean de la Croix plus encore peut-être. Saint J.-B. de la Salle, le B. de Montfort

[1] La Sainte, comme nous le dirons, eut à subir plus tard un autre genre d'épreuves et de purification, dont la durée fut de dix ans.

furent condamnés, interdits par ceux qui auraient dû les encourager et les soutenir. Plus près de nous, dans notre XIXe siècle, ces femmes admirables dont Dieu s'est servi pour faire de si grandes œuvres, la Vénérable Mère Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier, fondatrice du Généralat du Bon-Pasteur, la Vénérable Mère Javouhey, fondatrice de la Congrégation de Saint-Joseph de Cluny, auraient-elles, comme elles l'ont fait, atteint les degrés héroïques de la vertu, si elles n'avaient eu à subir, elles aussi, de semblables épreuves?

D'autres n'auront pas ce genre de peines, mais ils ressentiront vivement les difficultés des œuvres de zèle, les amertumes de la vie apostolique et surtout la douleur extrême que leur causent les iniquités de tant d'âmes qu'ils voudraient à tout prix gagner à Dieu. Cette pensée tirait des larmes au curé d'Ars : c'était pour lui une désolation amère de voir son Dieu si peu aimé, si indignement et si universellement offensé.

C'est encore une épreuve d'un genre différent que celle qui fut envoyée à saint Vincent de Paul : pris par les Turcs, il demeura de longs mois esclave à Tunis au milieu des populations infidèles et barbares, où tout secours religieux lui faisait défaut et où son zèle ardent se trouvait réduit à l'impuissance. Tout cela acheva en lui l'œuvre de dépouillement et de soumission héroïque à la volonté divine, si bien commencée déjà.

De même l'état extraordinaire d'impuissance où M. Olier fut réduit quelque temps après sa conversion avait évidemment pour but de le détacher complètement de lui-même et de mener jusqu'à l'héroïsme son esprit d'abnégation.

V. De tout ce que nous avons dit suit cette autre différence que certaines âmes concentrent en elles-mêmes toutes ces épreuves, sans que rien trahisse à l'extérieur le travail de purification qui s'accomplit dans le secret de leur cœur; d'autres, au contraire, surtout parmi les femmes, ne peuvent pas ne pas laisser percer au dehors l'abattement extrême où elles sont réduites. Sainte Catherine de Gênes, dit en parlant d'elle-même « qu'elle était tellement accablée et abîmée dans la vue des péchés qu'elle avait commis contre Dieu, qu'elle avait plutôt l'air d'une bête sauvage épouvantée que d'un être raisonnable ». (*Dialogue*, 1re partie, ch. XI.)

219. *Remarque.* — Il ne faudrait pas, cependant, rapporter

toutes les peines que les Saints ont à endurer à cette crise salutaire que saint Jean de la Croix appelle la nuit de l'esprit. Nous pensons qu'il faut ranger parmi les purifications de cette nuit seulement les épreuves qui ont pour but d'affermir l'âme pour l'amener à l'héroïsme. Plus tard, quand cette âme sera bien fondée en humilité et embrasée de charité, les épreuves ne disparaîtront pas de sa vie, mais elles n'auront plus ce caractère d'anxiété, de trouble, ce sentiment de délaissement, d'abandon de Dieu, qu'elles ont le plus souvent à l'entrée de la vie héroïque.

CHAPITRE III

Dispositions intimes des âmes héroïques

§ 1er. — *Effets de la purification spirituelle*

Nous avons indiqué quel était le but de cette crise douloureuse, que saint Jean de la Croix nomme la nuit de l'esprit; il nous reste à montrer par des exemples les effets merveilleux qu'elle produit.

220. *Dépouillement.* — D'abord leur *dépouillement* est bien près d'être absolu.

Sainte Chantal dépeint avec une touchante simplicité l'état de dépouillement où elle était parvenue : « Je suis bien aise, écrivait-elle, le 9 août 1916, à saint François de Sales, qui était alors souffrant, de ce que vous garderez votre solitude, puisqu'elle sera encore employée à l'utilité de votre chère âme; je n'ai pu dire notre, car il me semble n'y avoir plus de part, tant je me vois dénuée et dépouillée de tout ce qui m'était le plus précieux.

« Mon Dieu ! mon vrai père, *que le rasoir a pénétré avant*... Il m'est venu aujourd'hui dans la mémoire qu'un jour vous me commandiez de me dépouiller. Je vous répondis : je ne sais plus de quoi; et vous me répartîtes : Ne vous l'avais-je pas bien dit, ma fille, que je vous dépouillerais de tout ! O Dieu ! qu'il nous est aisé de quitter ce qui est autour de nous ! Mais quitter notre

peau, notre chair, nos os, et pénétrer dans l'intérieur et jusqu'à la moëlle, qui est ce que nous avons fait, ce me semble, c'est une chose grande, difficile et impossible à autre qu'à la grâce de Dieu. A Lui seul donc est due la gloire, et qu'elle Lui soit rendue à jamais ! »

Et le saint évêque l'encourageait à cette abnégation totale : « Ne pensez plus ni à l'amitié, ni à l'unité que Dieu a fait entre nous, ni à vos enfants, ni à votre cœur, ni à votre âme, enfin, à chose quelconque, car vous avez tout remis en Dieu. Revêtez-vous de Notre-Seigneur crucifié, aimez-Le en ses souffrances, faites des oraisons jaculatoires là-dessus. Ce qu'il faut que vous fassiez, ne le faites plus parce que c'est votre inclination, mais purement parce que c'est la volonté de Dieu. » (*Lettre* du 10 août 1619.)

Sainte Catherine de Gênes raconte qu'après avoir passé par les rudes épreuves dont nous avons parlé, « un rayon d'amour fut répandu dans son cœur, et ce rayon était tellement ardent et pénétrant, et transperça si complètement son âme et son intérieur, qu'il lui enleva tous les amours, appétits, délectations et propriétés que jamais elle avait eus ou pu avoir en ce monde. (Ch. XII.)

221. *Passivité.* — La Vén. Marie de l'Incarnation affirme à diverses reprises qu'elle avait fait au Seigneur un si complet abandon de sa volonté, qu'Il s'en était emparé et l'avait comme enchaînée à la sienne : « Je ne puis dire si l'âme étant ainsi possédée, il lui serait possible de se délivrer de ce qu'elle souffre, car alors il semble qu'elle n'ait aucun pouvoir d'agir, ni même de vouloir, non plus que si elle n'avait point de libre arbitre. Il semble que l'amour se soit emparé de tout, lorsqu'elle lui en a fait la donation par acquiescement dans la partie supérieure de l'esprit. » (*Vie*, par Cl. Martin, ch. XXVIII, p. 154.) « L'âme expérimente ce que c'est que la véritable pauvreté d'esprit, ne pouvant vouloir que ce que la divine volonté veut en elle. » (*Lettres*, CII, p. 237.)

Cette prise de possession de la volonté humaine par Dieu, qui du reste n'est pas continue, ne détruit nullement la liberté et ne nuit en rien au mérite, parce qu'elle a été vivement désirée et qu'elle demeure joyeusement acceptée. Elle se manifeste surtout au moment de l'oraison. « Dans mon oraison, écrivait

encore la Vénérable à son Fils, je parle à Dieu selon le mouvement qu'Il me donne. Si l'attrait est de sa grandeur et ensemble que je voie mon néant, mon âme Lui parle conformément à cela. S'il est de ses amabilités et de ce qu'en soi Il n'est qu'amour, mes paroles sont comme à mon Époux, et il n'est pas en mon pouvoir d'en dire d'autres... En d'autres rencontres je porte un état crucifiant; mon âme contemple Dieu, qui cependant semble se plaire à me rendre captive : je voudrais l'embrasser et traiter avec lui comme à mon ordinaire, mais Il me tient comme une personne liée; dans mes liens je vois qu'Il m'aime, mais pourtant je ne Le puis embrasser. Ah ! que c'est un grand tourment ! Mon âme cependant y acquiesce, parce qu'il ne m'est pas possible de vouloir un autre état que celui où sa divine Majesté me veut [1]. »

222. *Paix.* — Ce grand dépouillement et cet anéantissement de la volonté sont accompagnés d'une paix profonde. Entendons encore le témoignage de sainte Chantal : « Je sens mon esprit tout libre et *dans je ne sais quelle consolation profonde et infinie* de se voir ainsi entre les mains de Dieu. Il est vrai que le reste demeure toujours fort étonné, mais en faisant bien ce que vous me dictez, mon unique père, comme je ferai sans doute avec le secours de Dieu, tout ira toujours mieux. »

Et, dans un autre billet du même jour, elle dit encore : « Je ne vous ai pas dit que je suis avec peu de lumière et de consolation intérieure : je suis seulement paisible partout. » (9 août 1619.)

« Quand Dieu, dit le P. Surin, a conduit l'âme par les travaux ou par les passages ténébreux de la montagne, et qu'Il commence à lui faire voir la lumière de la région sublime de son amour, Il fait écouler sur elle une paix abondante comme un grand fleuve : *Declinabo super eam quasi fluvium pacis* (Isaïe, LXVI, 12.) Ce sont des torrents de paix : non seulement c'est un calme qui ressemble à la bonasse de la mer, ou au cours tranquille des grands fleuves, mais cette paix et ce repos divin

[1] Même dans cet état sublime d'oraison les distractions sont possibles, mais elles sont légères. La Vénérable dit en effet : « Comme rien de matériel ne se trouve en cette occupation intérieure, parfois mon imagination me travaille par des bagatelles qui, n'ayant point de fondement, s'en vont comme elles viennent. » (*Lettre* 132, p. 301 et 302.)

viennent dedans comme des torrents qui l'inondent, et l'âme sent vraiment, après les tempêtes passées, comme des inondations de paix. » (*Amour de Dieu*, III, 2.)

223. *Humilité.* — Un autre fruit de cette profonde purification, c'est une humilité vraiment héroïque.

« L'amour excessif auquel l'âme est en proie lui fait sentir, avec d'amers regrets, combien ses œuvres sont peu en rapport avec ses désirs, car elle souhaiterait et trouverait doux de se donner mille fois la mort pour Dieu. Elle se croit un être fort inutile et dont la vie est stérile. Il en résulte un autre admirable effet d'humilité : l'amour lui montrant d'abord tout ce que l'on doit à Dieu, puis lui faisant estimer défectueuses et imparfaites les actions qu'elle fait pour Lui, elle se croit la plus mauvaise des créatures. » (*Nuit obscure*, II, 19.)

« Si dans cet état on lui adresse une louange, la chose lui fait l'effet d'une mauvaise plaisanterie. » (Sainte Angèle de Foligno, ch. LIV.)

« En effet, voyant clairement que, si elle a quelque bien, elle l'a reçu de Dieu et qu'il ne vient en aucune manière d'elle-même, elle souffre, dans les commencements surtout, un intolérable tourment, quand elle s'entend louer. » (Sainte Thérèse, 6e *Demeure*, ch. Ier.)

C'est, en effet, l'un des principaux fruits des épreuves purifiantes, de faire connaître à l'âme sa misère ou, pour mieux dire, ce sont ces lumières que Dieu lui communique sur elle-même qui produisent en elle ces douleurs purificatrices.

« Une fois, dit sainte Marguerite-Marie, m'étant laissée aller à quelque mouvement de vanité en parlant de moi-même, ô mon Dieu ! combien de larmes et de gémissements me causa cette faute ! Car lorsque nous fûmes seul à seule, Il me reprit en cette manière et d'un visage sévère : « Qu'as-tu, ô poudre et cendre, de quoi te pouvoir glorifier, puisque tu n'as rien de toi que le néant et la misère, que tu ne dois jamais perdre de vue, non plus que sortir de l'abîme de ton néant? Et, afin que la grandeur de mes dons ne te fasse méconnaître et oublier ce que tu es, je t'en veux mettre le tableau devant les yeux.

« Et aussitôt, me découvrant cet horrible tableau, il me fit voir un raccourci de tout ce que je suis; ce qui me surprit si fort, avec tant d'horreur de moi-même, que s'Il ne m'avait

soutenue, j'en serais pâmée de douleur, ne pouvant comprendre l'excès d'une si grande bonté et miséricorde de ne m'avoir pas encore abîmée dans l'enfer et de me supporter, vu que je ne pouvais me supporter moi-même. C'était là le supplice dont Il punissait en moi les moindres mouvements de vaine complaisance; ce qui m'obligeait quelquefois de Lui dire : « O mon Dieu, hélas ! ou faites-moi mourir, ou cachez-moi ce tableau, je ne peux vivre en le voyant. » Car il imprimait en moi des peines insupportables de haine et de vengeance contre moi-même; et, l'obéissance ne me permettant pas d'exécuter sur moi les rigueurs que cela me suggérait, je ne peux exprimer ce que je souffrais. »

Aussi, ces grands serviteurs de Dieu sont si profondément convaincus de leur abjection, que les dons de Dieu les plus extraordinaires ne leur inspirent aucune pensée de vaine complaisance; on les voit accomplir les œuvres les plus merveilleuses, opérer des miracles et garder d'eux-mêmes les sentiments les plus humbles.

Sainte Angèle de Foligno nous montre bien cette profondeur de l'humilité des Saints. « Le Seigneur me disait : ô ma bien-aimée, ô mon épouse..., je ferai en toi de grandes choses en présence des nations; je serai connu en toi, glorifié, clarifié en toi, le nom que je porte en toi sera adoré à la face des nations. » Il ajouta mille autres choses.

« Mais moi, pendant que je l'écoutais, considérant mes péchés et mes défauts, je me disais : Tu n'es pas digne de tous ces grands amours. Le doute me prit, et mon âme dit à celui qui parlait : « Si tu étais le Saint-Esprit, tu ne me dirais pas ces choses inconvenantes, car je suis fragile et capable d'orgueil. » Il répondit : « Eh bien ! essaie, essaie de tirer vanité de mes paroles; essaie donc, tâche un peu, essaie de penser à autre chose. » Je fis tous mes efforts pour concevoir un sentiment d'orgueil; mais, tous mes péchés me revenant à la mémoire, je sentis une humilité telle que jamais dans toute ma vie [1]. » (Ch. xx.)

[1] L'humilité c'est la vérité. On voit par tout ce que nous avons dit combien se tromperaient ceux qui prendraient pour de la folie l'humilité des Saints. La folie, elle est dans l'orgueil; l'humilité est la vraie sagesse, c'est la connaissance parfaite de Dieu et de soi-même.

224. *Puissance de la charité.* — Dans ces âmes humbles et dépouillées, l'amour divin n'a pu manquer de prendre des proportions inouïes. Les actes de charité qu'elles produisent sont de beaucoup plus intenses et plus méritoires que ceux des âmes parfaites elles-mêmes. « Quand Dieu met une âme dans cet état de ténèbres mystiques, dit le P. Lallemant, Il lui dilate l'entendement et la volonté, la rendant capable de produire des actes d'une éminente perfection. »

D'après l'enseignement de saint Thomas et de nombreux théologiens, les bons anges ont mérité la béatitude éternelle par un seul acte de charité et de soumission à Dieu, comme les mauvais ont mérité l'enfer par un seul acte coupable; cependant leur mérite est extrêmement divers, les anges du premier chœur, les Séraphins, étant immensément supérieurs en mérite et en gloire à ceux des derniers chœurs. On croit, en outre, et c'est l'opinion commune, que les élus, à leur entrée dans la Patrie, prennent place dans la hiérarchie bienheureuse parmi les anges dont ils ont égalé les mérites, les plus saints atteignant seuls les chœurs les plus élevés.

Il suivrait donc de là que les anges des degrés supérieurs, les Chérubins, les Séraphins, auraient pu, dans un seul acte, produire autant d'amour que les hommes les plus parfaits dans toute une vie d'héroïsme et de sainteté.

Qui pourrait contester à Dieu le pouvoir de créer des êtres qui, en un acte, méritent autant que d'autres en un million?

Sans doute, parmi les hommes, la différence ne pourra jamais être aussi grande que dans le monde angélique : les hommes ont tous la même nature, tandis que les anges des divers chœurs sont spécifiquement différents. Cependant, même parmi les hommes, il peut y avoir des différences très grandes, les uns pénétrant bien plus profondément que les autres dans l'intelligence des choses divines et se portant avec une énergie de volonté bien plus intense à l'amour des biens surnaturels, et spécialement à l'amour de Dieu lui-même.

225. C'est cette sorte d'agrandissement des facultés spirituelles que veut exprimer le P. Lallemant dans les paroles que nous avons citées. C'est ce qu'avait dit avant lui sainte Angèle de Foligno : « Quand le Seigneur découvre sa face, *il dilate l'âme*, et verse dans cette *capacité subitement agrandie* des joies

et des richesses inconnues... Je vois, dit-elle plus loin, comment le Seigneur, depuis les jours d'autrefois, a *agrandi ma capacité de Le connaître.* » (Ch. XXVII.)

« Au milieu de leurs grandes ténèbres, dit de son côté le P. Surin, où cet état d'affliction les engage, il se fait un grand jour dans leur âme et, en vertu de cette lumière et par la force de la grâce qui la suit, ces personnes *voient plus clairement les vérités de la foi* et les choses spirituelles, connaissant l'intérieur de leur âme et tous leurs défauts, tout étant débrouillé en elles; ainsi, quand le jour se fait au milieu de la nuit, on voit distinctement les objets qui ne se voyaient auparavant qu'avec peine. » Puis, un peu plus loin, il dit encore : « Dieu verse en ces âmes des trésors de sagesse et de science, des connaissances très hautes des choses divines, abondance de conseils et de lumières tant pour eux que pour autrui. Premièrement, ils connaissent les mystères de la foi d'une façon si relevée et si particulière qu'ils semblent les pénétrer profondément, quoique néanmoins au-dessous de leurs grandeurs; et cela par une lumière si sublime, qu'on peut dire sans exagérer que les sentiments qu'ils ont en suite de ces lumières touchant les mystères de l'Incarnation, de l'Eucharistie et de la Passion, de la communication des grâces et généralement de toute l'économie du christianisme, sont si hauts qu'il n'y a pas plus de proportion entre ce qu'ils en connaissent et ce qu'on en sait d'ordinaire par la théologie et science commune aux hommes, qu'il y a entre les connaissances des enfants et celles des philosophes sur des choses naturelles...

« Quant aux biens de la volonté accordés à ces âmes, ce sont des communications amoureuses avec l'Époux céleste qui ne se peuvent bonnement décrire. Elles ont des *ardeurs incroyables*, des délices et des caresses de ce même Époux, *qui surpassent de beaucoup la portée* de nos imaginations et *la force même de la nature ; celle-ci ne les pourrait soutenir*, si Dieu ne la soutenait elle-même; c'est pourquoi il est dit : *Quæ est ista quæ procedit deliciis affluens, innixa super Dilectum ?* Ces grâces, en un mot, sont de telle sorte qu'il vaut mieux se taire que d'en parler; cependant, nous pouvons dire, en général, que c'est une perpétuelle application de l'âme à Dieu et un commerce réciproque de biens donnés et de louanges rendues; en façon que l'âme

porte une si grande expérience des goûts surnaturels qu'elle préfère un moment de son entretien avec Dieu à toutes les délices de la terre, et à tout ce que Dieu peut créer et donner hors de cette communication. » (*Catéch. spir.*, t. I, 4e partie, ch. VII.)

§ 2. — *Faveurs accordées aux âmes qui ont subi la rigoureuse purification de l'esprit*

226. Il est donc impossible d'expliquer à quel degré de foi et d'amour s'élèvent les âmes qui ont passé par cette rude purgation; impossible même de comprendre comment un seul acte de charité de leur part surpasse en valeur et en mérite beaucoup de nos actes de charité, quelque désintéressement et quelque perfection que nous nous appliquions à y mettre.

227. Les goûts spirituels et les sentiments de délices que Dieu leur fait éprouver ne les élèvent pas moins au-dessus du niveau ordinaire des chrétiens. Elles-mêmes ne savent qu'en dire. « Ces sentiments, qui donnent à leur entendement tant de connaissances, n'ont point de paroles qui leur soient proportionnées; tout de même qu'une personne qui viendrait des Indes, ayant goûté les fruits de ces pays-là, ne pourrait aucunement expliquer la différence de tels fruits, bien qu'elle en eût une notion très parfaite, parce qu'il n'y a point de paroles propres à telles choses. Même ici, celui qui voudrait expliquer à un autre la différence d'entre le muscat, l'abricot et le melon, serait bien en peine et ne pourrait que par un geste, ou par quelque son d'admiration, expliquer sa pensée, quoique au-dedans la connaissance qu'il a d'un de ces fruits, pour le distinguer de l'autre, ait en soi-même une grande étendue. Aussi, dans les choses surnaturelles, les sentiments et les connaissances qu'on en a sont de telles diversités d'objets que, pour les expliquer, il ne se trouve point de paroles : *Non licet homini loqui.* » (Surin, *loco citato.*)

Ceci est particulièrement frappant dans le livre des *Visions et Instructions de la B. Angèle de Foligno.* Cherchant à rendre compte des joies et suavités que Dieu lui faisait goûter, elle ne trouve à dire que des paroles de ce genre, qui reviennent souvent : « Et cette joie est inénarrable et bien différente de toutes

les joies dont j'ai précédemment parlé »; puis, elle s'indigne de la faiblesse des termes qui demeurent si éloignés de la réalité. Citons d'elle quelques passages :

« Quand l'âme est élevée au-dessus d'elle-même, illustrée par la présence de Dieu, quand Dieu et elle se sont rencontrés dans le sein l'un de l'autre, elle conçoit, elle jouit, elle se repose dans les divins bonheurs qu'elle ne peut raconter. Ils écrasent toute parole et toute conception. » Et, plus loin, elle dit encore : « Souvent mon âme est élevée en Dieu à de si foudroyantes joies que leur durée serait intolérable au corps qui laisserait là sur place ses sens et ses membres... Délectation, plaisir, joie, tout se succède sans se ressembler. Oh ! ne me faites plus parler, je ne parle pas, je blasphème, et si j'ouvre la bouche au lieu de manifester Dieu, je vais Le trahir. »

L'embarras qu'éprouvent à les décrire ceux qui ont ressenti ces émotions pleines de délices montre combien elles surpassent toute imagination. Ainsi s'explique le mot de saint Ignace, « que les vies des Saints qui sont écrites ne disent point les choses les plus excellentes des Saints, et que ce qu'il avait reçu de Dieu était plus que tout ce qu'il voyait écrit de leur vie. » (Surin, *loco citato*.)

228. Les faveurs accordées par Dieu à ces âmes, nous l'avons déjà remarqué, peuvent rester dans l'ordre de la foi; elles sont alors admirables et sublimes sans être miraculeuses. Elles peuvent, au contraire, revêtir un tel caractère d'étrangeté et de merveilleux, qu'il y ait vraiment miracle. Tels sont les ravissements, vols d'esprit, révélations, visions, etc. On peut en voir la description dans sainte Thérèse (6e *Demeure*, ch. III et suiv.), dans saint Jean de la Croix (*Cant. spir.*, str. XIII), etc.

De ces derniers dons nous dirons seulement qu'à notre avis un grand nombre d'âmes héroïques en sont favorisées. Elles sont devenues si chères à Dieu qu'Il use avec elles de la familiarité la plus tendre; Il les admet comme naturellement à la connaissance de ses secrets et leur octroie des communications toutes divines. Encore n'en connaît-on que la plus petite partie, l'humilité de ces amis de Dieu leur faisant tenir caché le secret du Roi des rois. Si le saint Curé d'Ars n'avait été obligé, pour le bien des âmes, de manifester les lumières vraiment miraculeuses qui lui faisaient pénétrer les secrets des cœurs, et qui lui per-

mettaient souvent de connaître mieux qu'eux-mêmes les fautes de ses pénitents, qui donc aurait su que Dieu lui accordait de si hautes faveurs?

229. Néanmoins, selon la remarque que fait saint Jean de la Croix, avant d'énumérer les diverses faveurs accordées aux âmes fiancées — car le Saint appelle l'état que nous venons de décrire l'état des fiançailles — « il ne faut pas croire que tous ceux à qui il est donné de parvenir à cet état sublime participent à toutes ces grâces, ni que chacun d'eux possède, ou de la même sorte, ou au même degré, les connaissances et les impressions qui s'y rattachent. Aux uns Dieu donne davantage, aux autres Il accorde moins; les uns reçoivent d'une certaine manière et les autres sous une forme différente; et cependant ils sont tous élevés à l'état de fiançailles spirituelles. » (*Cant. spir.*, str. XIV).

Quoi qu'il en soit, voici, pour terminer cette question, l'énumération, d'après saint Jean de la Croix, des bienfaits admirables accordés par Dieu, dans une mesure plus ou moins grande, aux âmes purifiées : « L'âme voit et possède, dans l'union qu'elle a acquise avec Dieu, une abondance de richesses inestimables; elle y trouve le repos et le plaisir qu'elle désirait, elle y reçoit sur la Divinité des lumières merveilleuses, qui lui révèlent d'admirables secrets, et c'est là un des mets qu'elle savoure le plus délicieusement. Elle sent en Dieu une puissance et une force terribles, en présence desquelles disparaissent toute autre force et toute autre puissance — c'est là le secret de cet héroïsme dont elle fait preuve dans la pratique de toutes les vertus, héroïsme dont nous avons fait plus haut la description — elle goûte en Lui une ineffable douceur et des délices spirituelles incomparables, elle y trouve la lumière divine et une parfaite quiétude; elle jouit d'une manière très relevée de la sagesse de Dieu, qui resplendit dans l'harmonie des créatures et dans les œuvres divines [1], elle se sent remplie de biens, délivrée et à

[1] Ces lumières, qui lui donnent une joie très douce en lui montrant la sagesse de Dieu dans ses œuvres, lui causent aussi des peines extrêmement vives quand elle voit les créatures se dérober au plan divin et ne pas donner à un Dieu si grand et si bon la gloire qu'elles Lui doivent. De là son affliction à la vue des fautes des pécheurs et aussi à la vue de sa propre misère et de son impuissance à glorifier le Seigneur autant qu'Il le mérite.

l'abri de tout mal. Mais, par-dessus tout, elle comprend qu'elle jouit d'un amour inappréciable, qui fait toute sa nourriture et dans lequel elle est confirmée. » (*Ibid.*)

230. Certains auteurs ont essayé de classer méthodiquement les faveurs diverses accordées par Dieu à ces âmes d'élite et d'en indiquer l'ordre de succession. C'est là, à notre avis, une tâche impossible; bien plus, ce serait une erreur manifeste de prétendre établir un ordre régulier et systématique dans les phénomènes, miraculeux ou non, qui se succèdent dans cet état. Transports, touches divines, liquéfaction ou écoulement de l'âme en Dieu, angoisses d'amour, langueurs d'amour, blessures d'amour, extases, ravissements, vols d'esprit, visions imaginaires, visions intellectuelles, apparitions de Notre-Seigneur, révélations, etc., toutes ces grâces sont susceptibles de mille combinaisons diverses : elles peuvent se rencontrer toutes dans un même sujet, tandis qu'un autre n'en éprouvera que quelques-unes; elles peuvent aussi s'entremêler de bien des manières différentes.

« Dans l'ordre de la grâce, écrivait le P. Libermann, il y a plusieurs choses qui se combinent et qui, par conséquent, nous empêchent d'y suivre l'ordre et l'enchaînement que Dieu met dans ses œuvres, parce que nous ne connaissons pas toujours toutes ces choses, qui se combinent ensemble, ni le degré de chacune d'elles. Ces choses sont : 1° la prédestination éternelle de Dieu sur chaque âme, sur son degré de gloire et son degré de grâce; 2° la malice de l'homme qui s'oppose à cette grâce, je veux dire le degré de cette malice; 3° la volonté humaine avec ses différents penchants et affections, qui répond plus ou moins à cette grâce divine; 4° le caractère, le tempérament et les dispositions intérieures de chacun, ce qui apporte de si grandes modifications à l'action de la grâce; 5° les circonstances extérieures dont le sujet est environné. Tout cela influe considérablement sur les âmes et produit des variations sans nombre dans leur état intérieur... Arrivée à la contemplation, l'âme passe par différents états, car l'oraison se perfectionne à mesure que l'âme avance; mais qu'il y ait un ordre et un enchaînement suivi, je ne le crois pas, Cela dépend uniquement de la perfection avec laquelle on avance et des desseins de Dieu sur chacun. Défiez-vous des auteurs qui veulent

tout savoir et tout régler. » (Libermann. *Lettre* du 9 août 1842.)

Le P. Lallemant est du même avis. « Dans les diverses communications que Dieu fait aux âmes de ses dons et de ses visites il n'y a point d'ordre certain et limité, de manière qu'on puisse dire : après cette opération, par exemple, suivra cette autre. Sainte Thérèse donne cet avis et dit que l'ordre qu'elle met entre les faveurs qu'elle reçut de Dieu, n'est que pour elle et marque seulement ce qu'elle avait expérimenté. » (*Doctr. spir.*, dernier paragraphe.)

§ 3. — *Légères imperfections des âmes héroïques*

231. Ne semble-t-il pas qu'il ne manque rien aux âmes héroïques et qu'elles sont parvenues au plus haut degré de perfection que l'on puisse atteindre ici-bas?

Nous verrons, en traitant du septième degré, qu'il est une sainteté plus élevée encore. Les imperfections de ces âmes sont bien petites et difficiles à apercevoir; cependant, aux yeux du Dieu de toute sainteté, il manque quelque chose à leur perfection.

Ainsi elles consentiront peut-être à contenter certaines inclinations naturelles presque imperceptibles, aimant mieux une chose qu'une autre; elles s'attacheront quelque peu aux consolations spirituelles [1]; dans leurs rapports avec le prochain, elles agiront quelquefois par une condescendance trop humaine.

« Je suis bien heureux, Seigneur, dit Suzo dans son colloque des neufs rochers, de contempler la perfection des habitants de ce rocher (le huitième), ceux-là du moins doivent être unis à leur principe.

« *Jésus-Christ.* — Tu te trompes, Henri; Dieu, il est vrai, les comble de grâces extraordinaires; les anges leur font voir des choses divines sous des formes et des images sensibles; leur âme est ornée d'admirables vertus, et ils approchent plus que tous les autres de l'union parfaite, mais ils ne sont pas encore arrivés au sommet de la montagne et au dernier degré de la perfection.

« *Henri.* — D'où vient qu'ils ne sont pas encore en possession

[1] Cf. *Cantique spirituel*, strophes XXVI et XXVIII.

de l'union parfaite et qu'ils ont tant de difficultés pour arriver à leur principe et pour parvenir au sommet de la montagne?

« *Jesus-Christ.* — Il y a deux obstacles, qui sont les ruses les plus parfaites de l'ennemi. Le premier est que, quand ils reçoivent le rayon divin, ils s'y attachent avec ardeur et veulent quitter le rocher pour voler plus haut. C'est une imperfection qui les éloigne, à un certain degré, de l'union parfaite; ils ne s'aperçoivent pas du défaut caché de la volonté et, parce qu'ils n'ont pas entièrement déraciné de leur cœur jusqu'aux désirs des consolations divines, ils ne peuvent avancer davantage. Le second obstacle est qu'ils se complaisent, sans le savoir, dans les voies extraordinaires par lesquelles Dieu les conduit, et dans les secrets célestes qu'Il leur révèle par des visions et des extases. Dieu voit ce défaut; mais, comme Il sait combien la nature est difficile à détruire, Il leur pardonne et les conserve dans ce même degré de sainteté et de grâce. »

« Il me parut, dit sainte Véronique Juliani, que le Seigneur me donna une certaine lumière sur les défauts que je commets à jour é.s : Il me reprocha certaines paroles oiseuses et beaucoup de pensées inutiles, et encore de n'avoir pas tout fait par pur amour, mais d'avoir mêlé à mes œuvres un peu d'amour-propre. » (Diario, 1 Maggio, 1694.)

232. Ce sont là, sans doute, des taches fort légères, puisque ces âmes, dont l'amour est pourtant si délicat et si perspicace, les aperçoivent à peine. Et cependant il est vrai de dire qu'en elles la partie sensible n'est pas encore complètement dompté, ni la nature parfaitement assujettie [1]. Le démon parvient donc à leur nuire quelque peu; il y met du reste un très grand acharnement. « Il emploie, nous dit saint Jean de la Croix, toute sa perfidie, il met en œuvre tous ses artifices pour réussir à troubler l'âme et à lui ravir quelque chose, si peu que ce soit, du bien dont elle jouit. Il semble, en effet, bien préférable à cet esprit maudit de priver une âme parvenue à l'état que nous décrivons, de quelque degré de gloire, de bonheur et de richesse spirituelle, plutôt que d'en précipiter une foule d'autres dans un abîme de crimes énormes, parce que celles-ci n'ont rien ou presque rien à perdre, tandis que la bien-aimée de l'Époux

[1] Cf. *Cantique spirit.*, strophe XV *sub fine*.

possède d'inappréciables richesses. Perdre une petite quantité d'or très pur est un bien plus grand malheur que de perdre une quantité considérable de métal commun et vulgaire. » (*Cant. spir.*, str. XVI.)

§ 4. — *Mérite et sainteté de ces âmes d'élite*

233. Malgré ces taches légères imperceptibles à des yeux mortels, l'âme purifiée mène une vie admirable. Elle entreprend avec courage les travaux les plus pénibles, les œuvres les plus ardues, elle supporte avec paix les épreuves les plus dures. Grâce, en effet, à la force sublime que l'Esprit-Saint lui a communiquée, à sa confiance en Dieu, que la purification bien supportée a rendue plus ferme encore, ces épreuves ne lui causent plus les mêmes angoisses, les mêmes doutes cruels; « elles ne méritent plus le nom de peines, nous dit sainte Thérèse, puisque l'âme, en les souffrant, connaît que ce sont de grandes faveurs de Dieu, et qu'elle en est très indigne ». (6e *Demeure*, ch. 1er.)

Quelle somme de mérites n'amassent pas des cœurs si bien disposés, combien ne sont-ils pas chers à Dieu ! Plus on considère la puissance de leur intercession, qui se mesure à la grandeur de leur sainteté, plus on comprend ces paroles de Notre-Seigneur à Suzo : « Si l'Église possédait beaucoup de ces grands serviteurs de Dieu, les affaires de la chrétienté iraient bien mieux qu'elles ne vont. »

§ 5. — *Direction de ces âmes*

234. Arrivée à ce point de la vie spirituelle, l'âme est évidemment sous l'influence constante de la grâce et sous la direction pour ainsi dire continue de l'Esprit-Saint. Le rôle du père spirituel doit donc se borner à faire suivre à l'âme cette direction divine et à l'empêcher de s'en écarter jamais. Il n'a plus guère besoin d'exhorter, de suggérer, d'imposer des pratiques, mais plutôt de surveiller, de donner aux inspirations de la grâce le contrôle extérieur, aux œuvres le mérite de l'obéissance, et de préserver l'âme d'entraînements imprudents.

Combien ce rôle est délicat ! Chez certaines âmes qui pra-

tiquent d'héroïques vertus, l'activité naturelle mêle encore son impulsion aux motions de la grâce et peut conduire à des sacrifices inconsidérés, à des privations, à des austérités nuisibles [1]. Mais aussi, et plus souvent, le Seigneur qui dirige ces âmes a des vues toutes différentes des vues humaines; et l'on se tromperait grossièrement en voulant soumettre tous leurs actes au contrôle insuffisant de la sagesse humaine. Un directeur qui condamnerait une entreprise, même en apparence déraisonnable, d'une âme sainte, pourrait entraver l'œuvre de Dieu. Ainsi aurait fait celui qui aurait voulu empêcher sainte Thérèse d'entreprendre sa réforme, sainte Marguerite-Marie de propager le culte du Sacré-Cœur. De même Dieu demande parfois à des âmes généreuses des mortifications extraordinaires et qui semblent imprudentes : les jeûnes du B. J.-B. Vianney étaient certes, absolument contraires à toutes les règles de la sagesse humaine; si un directeur avait voulu l'arrêter dans cette voie, il se serait opposé aux desseins de Dieu, et il aurait nui à la sainteté du bon Curé.

235. L'art de la direction est le plus noble, mais aussi le plus délicat de tous les arts, *ars artium regimen animarum*, et celui qui est appelé à l'exercer doit demander instamment au Seigneur les lumières nécessaires. Mais si ce devoir de la prière s'impose à tout directeur, n'eût-il à conduire que des âmes d'une vertu commune, il devient d'autant plus impérieux que les âmes confiées à ses soins sont plus élevées en perfection.

Diriger une âme d'élite appelée par Dieu à la pratique d'héroïques vertus est une charge redoutable; celui qui l'a reçue doit redoubler de soins dans le travail de sa propre sanctification, s'appliquer lui-même à pratiquer le renoncement absolu et l'amour divin dans toute sa perfection. En effet, plus ses propres dispositions seront parfaites, mieux il comprendra les dispositions intimes des âmes saintes et aussi la conduite de Dieu sur elles : ceux qui ne sont pas fervents, fussent-ils très doctes, ne peuvent comprendre ce qui se passe dans le cœur des Saints, et leur complète inexpérience des opérations mystiques

[1] Voir les conseils que donne sainte Thérèse sur la nécessité de régler les pénitences, de modérer le désir de mourir, qui, parfois, saisit ces âmes aimantes au point de les consumer. *Chemin de la perfection*, ch. XIX.

de la grâce rend leur tâche de directeur beaucoup plus difficile.

Du reste Dieu prend plus volontiers comme interprètes de ses volontés ceux qui sont plus aimants et plus saints : Il les éclaire, Il les inspire, Il trouve en eux des instruments dociles; au contraire, les cœurs négligents ou imparfaits présentent beaucoup d'obstacles aux lumières qu'Il veut communiquer.

236. Quand un directeur a sous sa conduite une âme qui lui paraît héroïque, il doit avant tout s'assurer qu'elle est vraiment parvenue à ce degré, car Dieu a de grands desseins sur ces âmes saintes et le directeur doit les favoriser.

La vraie marque sera la pratique surhumaine des vertus. D'abord de l'humilité. Le père spirituel a le droit d'éprouver son pénitent. Quand il en aura l'occasion il pourra le reprendre avec sévérité, parfois avec rudesse, quelquefois même le rebuter et ne pas faire attention à ses paroles, à ses actes, à sa personne. Mais il n'agira de la sorte que rarement et ne fera pas de cette manière d'agir sa règle habituelle : ne doit-il pas se souvenir qu'il représente Notre-Seigneur? or, si le divin Maître mit à l'épreuve la foi de la Chananéenne, si un jour Il appela saint Pierre Satan, Il n'en fut pas moins, dans sa conduite habituelle, plein de bonté et d'aménité pour tous. A plus forte raison, le directeur ne doit-il pas, sous prétexte de l'éprouver, faire sortir cette âme généreuse de la voie où Dieu l'appelle.

Deux autres vertus doivent servir de criterium : la fidélité au devoir d'état et la charité envers le prochain. Quand même chez une personne certaines vertus paraîtraient au-dessus des forces communes de l'humanité, si les autres vertus et particulièrement la charité et la fidélité aux devoirs d'état n'étaient pas, elles aussi, aimées et pratiquées d'une façon parfaite, il ne faudrait pas conclure à l'héroïsme.

237. Les âmes héroïques ont encore à veiller sur leur tempérament qui n'a pas perdu toute son influence. Si elles sont d'un naturel bouillant, elles sont exposées à mêler à leurs entreprises, à leur soit de sacrifices une certaine ardeur trop humaine, et elles doivent être modérées. Si elles sont portées naturellement à la mélancolie, il ne faudrait pas attribuer uniquement à l'humilité leurs inquiétudes, leur besoin de s'examiner sans cesse, les craintes qu'elles éprouvent de ne pas agir purement

pour Dieu ou de gâter l'œuvre divine en y prêtant leur concours, et il ne faut pas craindre de leur reprocher leurs angoisses et de les engager à un abandon absolu et à une sainte audace.

Du reste, le directeur n'aura guère qu'à favoriser le travail de la grâce, qui dans ces âmes d'élite tend sans cesse à détruire les restes des défauts naturels. L'Esprit de Dieu leur fait connaître par ses reproches intimes ce qui est encore défectueux dans leur conduite, et les aveux qu'elles en font volontiers éclairent leurs directeurs.

Elles doivent donc être très dociles à la conduite du Saint-Esprit. Leur vigilance — et il est à propos de le leur rappeler souvent — doit s'exercer sur cette parfaite fidélité; elles doivent avoir soin de se tenir toujours sous l'esclavage de la grâce, ne point agir par les mouvements de la nature, et dans les œuvres qu'elles font ne pas dépasser l'impulsion donnée par le Saint-Esprit.

LIVRE VII

SEPTIÈME DEGRÉ

LES GRANDS SAINTS

PROLOGUE

238. « Élève maintenant les yeux de ton âme, dit Jésus-Christ à Suzo, et contemple le haut de la montagne. »

« Et le Bienheureux vit le dernier rocher, qui était si élevé que l'œil pouvait à peine y atteindre; et tout à coup, il se sentit ravi et placé parmi les divins habitants de ce séjour enchanteur : il en aperçut plusieurs qui faisaient leurs efforts pour y monter du huitième rocher, mais presque tous y renonçaient; deux ou trois seulement parvenaient à s'y fixer. »

Ce neuvième rocher qui fut ainsi montré au B. Suzo, nous voudrions le faire connaître à nos lecteurs. Du point où notre misère spirituelle nous retient, comment osons-nous porter nos regards si haut et tenter de révéler les merveilles de ce suprême séjour de la sainteté ! Si nous étions réduit à nos seules lumières, l'entreprise serait plus que téméraire, elle serait vraiment insensée; mais ici, encore, nous nous bornerons à reproduire les enseignements des Saints qui ont eu l'expérience de ces sublimes faveurs; heureux si nous les avons bien compris et si nous transmettons leur doctrine avec fidélité.

Que le lecteur ne s'étonne pas de rencontrer certaines paroles des Saints, certains termes qui pourront lui paraître forcés, ou certaines comparaisons, qui peuvent, à première vue, sembler étranges, comme celle du mariage pour dépeindre l'union intime entre Dieu et l'âme. Pour décrire les merveilles de l'amour de Dieu pour sa créature fidèle et celle de cette créature pour son Dieu le langage humain est impuissant; les mots dont il use, les analogies auxquelles il recourt ne peuvent rendre que très imparfaitement les sublimes vérités qu'il veut exprimer; mais ces termes et ces symboles, l'exemple de la Sainte-Écriture, notamment dans le Cantique des Cantiques, les autorise, et on ne peut blâmer les saints Docteurs de les avoir employés.

CHAPITRE PREMIER

Itinéraire de l'héroïsme à la sainteté parfaite

§ 1er. — *Le but à atteindre : l'union transformante*

239. Nous avons décrit précédemment l'état d'union et nous avons montré que ce qui le constitue, c'est l'identité habituelle de volonté entre l'âme et Dieu. Mais les saints auteurs décrivent une autre espèce d'union beaucoup plus parfaite, c'est l'union transformante ou la transformation d'amour. « L'amour, dit saint Jean de la Croix, n'arrive jamais à sa perfection que quand les amants sont assez étroitement unis pour que chacun d'eux se transforme en l'autre. » (*Cant. spir.*, str. II.)

L'union inférieure se fait par la volonté qui s'établit dans la disposition habituelle de ne vouloir que ce que Dieu veut. Il y aura plus dans l'union transformante : il y aura action divine atteignant l'âme dans son fond, dans son centre le plus intime, cohabitation plus spéciale de Dieu en elle, ce grand Dieu la rendant plus semblable à Lui-même, lui accordant une communication beaucoup plus parfaite de ses divines perfections, en un mot la déifiant d'une façon plus complète et plus merveilleuse que dans les états précédents.

L'union transformante, qui n'est, du reste, que la grâce sanctifiante dans son degré le plus élevé, semble absorber, ou plutôt pénétrer sans les détruire, toutes les énergies de l'âme ; alors toutes, ou du moins presque toutes les œuvres de cette âme deviennent admirablement surnaturelles, sa vie entière est comme divinisée.

« La nature des deux Époux (Dieu et l'âme) est différente, il est vrai, mais la beauté surnaturelle de leur physionomie et la gloire dont ils rayonnent semblent les identifier si complètement l'un avec l'autre, que l'on dirait une transfiguration de l'âme en Dieu et de Dieu en l'âme. » (*Cant. spir.*, str. XXXI).

Sainte Angèle de Foligno parle de même : « Le troisième degré est la plénitude de la perfection et la transformation de l'âme en Dieu... Les élus de ce troisième degré m'appa-

raissent transformés en Dieu, de sorte qu'en eux je ne vois plus que Jésus, tantôt souffrant, tantôt glorifié; il me semble qu'Il les a transsubstantiés et engloutis dans son abîme. » (Ch. XLVII.)

§ 2. — *Longueur du chemin à parcourir pour atteindre ce suprême degré de la perfection*

240. Nous avons eu souvent occasion de le montrer dans le cours de ce travail, les diverses étapes de la vie spirituelle sont ordinairement séparées les unes des autres par de longs intervalles d'efforts généreux et constants. Plus on monte dans l'échelle mystique, plus les degrés s'écartent et deviennent pénibles à franchir. Que d'œuvres de piété ne faut-il pas accomplir avant de devenir pieux; puis, que d'efforts et que de temps pour passer de la piété commune à la ferveur et de la ferveur à l'état de perfection ! Par quels rudes labeurs, par quelle suite de sacrifices très généreux et d'épreuves vraiment extraordinaires, l'âme parfaite doit-elle parvenir à l'héroïsme! Enfin, que d'actes héroïques avant que l'héroïsme soit devenu un état habituel et une disposition ordinaire !

Une fois ce degré atteint, l'âme marche à pas de géant dans la voie de la sainteté. Dieu lui communique les grâces les plus précieuses et les plus sanctifiantes, sa vie abonde en œuvres admirables, elle fait tous les jours les plus merveilleux progrès et nous ne pouvons acquérir qu'une idée très imparfaite de la somme de grâces et de mérites qu'elle accroît sans cesse.

Et pourtant nous voyons par les vies des Saints que souvent de longues années se passent de la sorte avant qu'ils soient élevés à ce point culminant de la perfection qui s'appelle l'union transformante.

241. Sainte Thérèse avait environ quarante ans quand finirent pour elle les rudes angoisses de la purification de l'esprit, pendant lesquelles par sa fidélité et sa constance inébranlable elle s'était formée à l'héroïsme. Les années qui suivirent ne furent qu'une série ininterrompue d'œuvres saintes, de faveurs sublimes, de travaux et d'épreuves qui augmentaient immensément ses mérites. A quarante-quatre ans, un Séraphin venait lui transpercer le cœur d'un dard enflammé pour lui marquer

l'ardeur embrasée de sa charité. A quarante-cinq ans, elle faisait le vœu du plus parfait ; puis elle entreprenait la réforme de son Ordre et celle de l'Ordre des Carmes; elle faisait de nombreuses fondations. C'était déjà une Sainte d'une sainteté bien rare; et cependant ce fut seulement à cinquante-sept ans et demi qu'elle fut élevée à la dignité d'épouse de Jésus-Christ et placée à ce degré de la vie mystique qu'elle nous décrit dans la septième demeure.

242. Sainte Catherine de Gênes, après avoir passé par les épreuves que nous avons dites, qui lui avaient communiqué une humilité si profonde et une haine d'elle-même si vigoureuse, s'adonna à la pratique des vertus et spécialement de la charité envers les malades et se mortifia de la façon la plus héroïque. L'épreuve première n'avait duré que quatorze mois, mais ses pénibles travaux et ses pénitences extrêmes lui tinrent lieu des épreuves intérieures, qui, chez d'autres Saints, continuent et complètent l'œuvre de la purification spirituelle : « J'ai vu et expérimenté les deux voies, s'était-elle dit à elle-même (*Dial.*, 1re partie, ch. xx), et quelque grandes et horribles que soient les misères que j'ai rencontrées (dans le soin des malades pleins d'immondices et couverts de vermine, qu'elle avait soignés avec un dévouement surhumain, ch. xix), il me semble que je vivrai plutôt avec elles qu'avec l'assaut du rayon divin » (qui lui découvrait ses défauts). Elle persévéra donc trois années dans ces exercices héroïques [1] sans consolation intérieure. « Au bout de ce temps, dit son biographe, il ne restait plus en elle de vestige d'aucun de ses appétits naturels; elle avait acquis une telle force dans les habitudes vertueuses que la pratique de la perfection ne lui semblait accompagnée d'aucune difficulté et qu'il ne lui arriva plus d'avoir de tentations. » (*Vie*, ch. vi.) Elle avait environ trente-et-un ans.

Et, cependant, elle n'avait pas atteint l'état de sainteté auquel Dieu la destinait. Aussi lui fit-Il subir une nouvelle et encore plus douloureuse purification. (*Dial.*, 2e partie, ch. x.)

[1] Ce fut alors qu'elle accomplit, et à maintes reprises, cet acte de mortification qu'on trouve dans la vie de plusieurs Saintes, sainte Élisabeth, la B. Angèle de Foligno et sainte Marguerite-Marie, etc., avalant les immondices et la vermine pour mieux dompter les répugnances de la nature.

De terribles souffrances physiques consumèrent son corps; sans un secours particulier de Dieu « l'humanité n'aurait pu vivre au milieu des martyres si multipliés et si acerbes qu'ils ne se peuvent raconter en langage ordinaire et qui, s'ils étaient racontés, ne seraient pas compris, quand bien même on les verrait avec les yeux; le martyre intérieur était infiniment plus grand encore que l'extérieur et on ne savait par quel moyen ou par quelle voie y porter remède. Quelquefois Dieu soulageait l'humanité durant quelques jours, pendant lesquels elle restait sans souffrance et paraissait saine, bien que l'oppression intérieure allât toujours croissant. Elle se promenait alors par la maison et se consumait toute, sans que personne comprît ce qu'elle avait, tant cette opération divine était subtile, cachée et pénétrante... Elle persévéra *dix ans* dans cet état, ayant chaque jour moins conscience et connaissance de ces opérations occultes, par lesquelles Dieu la tenait liée avec soi. »

La Sainte avait donc, quand prit fin cette nouvelle purification, environ quarante-et-un ou quarante-deux ans. Quelle fut la sublimité de sa sainteté pendant les dix-huit ou vingt ans qu'elle vécut encore, il est impossible de le comprendre; mais il ne nous semble pas douteux qu'elle fut, dès lors, établie dans ce dernier degré de l'échelle mystique que les auteurs appellent l'union transformante. Elle dit, en effet, « que, vers la fin de cette opération (purifiante), Dieu lui montrait parfois un rayon de cette gloire dont elle était proche, parce que les affections de l'âme et les sentiments du corps étaient consumés... Elle vit alors que Dieu tenait l'esprit tellement fixé en Lui qu'Il ne le laissait point se détourner un seul petit moment. » (Chap. XI). C'était donc le commencement de l'union parfaite, qui devint l'état de la Sainte jusqu'à la fin de sa vie.

243. La période des labeurs héroïques, qui précède l'union parfaite, n'est pas toujours aussi longue qu'elle le fut pour ces deux grandes âmes, puisque d'autres Saints ravis de bonne heure à la terre, comme sainte Catherine de Sienne, comme saint Louis de Gonzague, qui mourut plus jeune encore, furent élevés à ces hauteurs suprêmes de la perfection. Dieu peut suppléer à ces longs travaux par d'autres grâces; il peut encore augmenter la capacité d'amour de ceux qu'Il veut laisser moins longtemps dans le monde et corriger la brièveté par l'intensité.

Le chemin peut aussi être abrégé pour une autre raison; c'est que, comme nous le dirons, l'*union transformante elle-même est susceptible de degrés bien divers* et qu'une préparation plus courte et moins rigoureuse peut suffire à une union transformante moins élevée.

Mais, qu'elle soit de brève ou de longue durée, une préparation est nécessaire : il y a bien des pas à faire pour monter jusqu'à ces hauteurs ! Sainte Thérèse et sainte Catherine de Gênes nous ont raconté elles-mêmes comment elles y parvinrent; encore n'ont-elles pu nous faire connaître la millième partie de leur vie intime. Mais combien d'opérations divines, non moins merveilleuses, se sont accomplies dans le cœur des autres Saints, dont la vie extérieure nous est seule connue ? Que se passa-t-il dans le cœur d'un saint Martin, d'un saint Benoît, d'un saint Bernard, d'un saint Dominique, d'un saint François d'Assise, d'un saint Antoine de Padoue, d'un saint Ignace, d'un saint François de Sales, etc.? Comment atteignirent-ils ce haut degré de sainteté qui étonna le monde? Il y a là des secrets impénétrables, dont la révélation ne sera pas l'une de nos moindres joies dans le paradis. Quoique bien impuissant à décrire les phénomènes par lesquels s'opère l'ascension suprême de l'âme fidèle au faîte de la perfection, nous essaierons d'en dire quelque chose : ce sont des opérations de Dieu si suaves, si célestes, que le peu que nous en pourrons balbutier, si incomplet soit-il, offrira, croyons-nous, intérêt et édification.

§ 3. — *La purification d'amour*

244. « Avant d'aller plus loin, dirons-nous avec saint Jean de la Croix, rappelons ici un point d'une grande importance.

« Dans l'état des fiançailles spirituelles — sixième degré — l'âme ne ressent pas *tout entière* les douceurs du repos, que comporte cet état, dans lequel cependant le Bien-Aimé communique à son épouse tout ce qu'Il peut lui donner en cette vie; elle les éprouve seulement dans sa partie supérieure. Tant qu'elle n'est pas parvenue au mariage spirituel, la partie sensi-

tive de l'âme ressent encore des peines et ne peut assujettir parfaitement la nature[1] ».

Ainsi, dans le sixième degré, malgré l'éminente perfection de l'âme, la partie sensitive ne participe pas encore à l'union divine et, pendant que la partie supérieure reçoit les faveurs de l'Époux, elle, au contraire, souffre de n'être pas dégagée de ses tendances naturelles, de ses angoisses et de ses douleurs.

245. Pour faire disparaître, autant qu'il se peut ici-bas, ce dernier reste de la misère humaine, Dieu se servira des anxiétés d'amour qui, dans cet état, sont souvent d'une intensité effroyable. En effet, le sentiment de la présence divine est loin d'être constant, l'âme ne l'éprouve que par intervalles. Dieu se rapproche, puis s'éloigne, pour revenir encore et s'éloigner de nouveau. « Cette alternative de visites et d'absences est sans doute un jeu de l'amour et n'a pas d'autre but que d'amener ces âmes à la plus haute perfection » (Sainte Cath. de Sien., *Dial.*, ch. LXXIII) ; mais ce n'en est pas moins un jeu cruel pour ce cœur si avide de l'union divine.

« L'absence du Bien-Aimé est pour l'âme un sujet d'affliction profonde et quelquefois elle se fait sentir si vivement qu'il n'est aucune douleur en ce monde qui puisse lui être comparée. Dans cet état, l'amour de l'âme pour son Dieu a puissamment grandi, et c'est pour cela que, dans l'absence du Bien-Aimé, cet amour la tourmente d'une manière si sensible et si violente. A ce tourment vient encore s'ajouter la peine très amère que lui cause toute espèce de commerce ou de communication avec les créatures. Comme l'âme se trouve dans le feu de ces ardents désirs, que l'union avec son Dieu a encore ravivés, tout ce qui peut l'en distraire lui est singulièrement à charge et souverainement douloureux. » (*Cant. spir.*, str. XVII.)

246. Sainte Thérèse explique plus à fond cette angoisse de l'âme fiancée et la peinture qu'elle en donne est effrayante. (6e *Demeure*, ch. XI.)

« Comme de jour en jour cette âme a une connaissance plus claire des grandeurs de son Dieu et qu'elle se voit séparée de Lui et loin encore de Le posséder, elle brûle d'un désir beaucoup

[1] *Cantique*, strophe XV, Cf. strophe XVIII. — Sainte Thérèse fait la même remarque, 7e *Demeure*, ch. 1er.

plus ardent de Lui être unie. Découvrant à une lumière de plus en plus vive combien ce grand Dieu, cet admirable Maître, mérite d'être aimé, elle s'enflamme de plus en plus d'amour pour Lui, et quand ce désir d'être unie à Dieu dure depuis quelques années, il s'accroît à un degré tel qu'il cause à l'âme cette grande peine dont je vais parler...

... Sans doute ces grands désirs de voir Dieu, ces larmes, ces impétueux transports, dont nous avons parlé précédemment, causaient déjà à l'âme une vive souffrance; mais tout cela n'est que comme un feu mêlé de fumée qui, n'étant pas encore bien allumé, peut se souffrir en quelque sorte et ainsi n'est presque rien en comparaison de cet autre feu dont j'ai à parler. Ici l'âme se trouve embrasée d'un tel amour que, très souvent, à la moindre pensée, à la moindre parole qui lui rappelle que la mort peut tarder encore à l'unir à son divin Époux, soudain, sans qu'elle sache ni d'où ni comment, elle se sent frappée comme d'un coup de foudre, ou comme transpercée par une flèche de feu... Et cette blessure n'est point faite à l'endroit où nous ressentons les douleurs ordinaires, mais au plus profond, au plus intime de l'âme, dans cet endroit où ce rayon de feu en un instant réduit en poudre tout ce qu'il rencontre de notre terrestre nature...

« Gardez-vous de croire, mes Sœurs, que j'exagère en parlant de la sorte. Je suis très assurée, au contraire, que les termes manquent pour peindre un tel martyre. Les sens et les puissances sont suspendus à l'égard de toutes les choses de ce monde, ils ne conservent d'activité que par rapport à Dieu... Car l'entendement voit à une très vive lumière avec quelle raison l'âme s'afflige d'être séparée de son Dieu, et Notre-Seigneur augmente encore sa peine par une claire et vive connaissance qu'Il lui donne de ses amabilités souveraines et de ses perfections infinies... Tant que dure ce martyre, l'âme ne sent aucune douleur dans le corps... Les souffrances intérieures de l'âme sont si vives et surpassent tellement les souffrances du corps que, quand on le mettrait en pièces, elle ne le sentirait pas. » (Traduction Bouix.).

Sainte Thérèse ne nous apprend pas pendant combien de temps se prolongea pour elle ce martyre intime; elle nous dit seulement que chacun de ces assauts de l'amour divin durait

peu, trois à quatre heures au plus. « Si cette peine durait plus longtemps, ajoute-t-elle, je ne pense pas que notre pauvre nature pût la supporter sans un miracle. »

Nous avons à dessein supprimé du tableau que nous trace sainte Thérèse certains détails, comme le déboîtement des os, le cri qui échappe involontairement. Ce sont là évidemment des circonstances accessoires : elles s'étaient rencontrées en sainte Thérèse, mais bien des Saints ont pu ressentir les vives angoisses de la purification d'amour sans ces symptômes extérieurs.

CHAPITRE II

Le dernier degré de la sainteté ; l'union stable et parfaite

§ 1er. — *Le mariage spirituel*

247. Avant d'expliquer la nature de l'union transformante, nous devons élucider une question importante : cette union suprême doit-elle se confondre avec le mariage mystique? Celui qui ne lirait que sainte Thérèse et saint Jean de la Croix répondrait par l'affirmative; telle était notre opinion avant d'étudier les vies et les écrits d'autres saintes âmes, qui reçurent, elles aussi, la faveur du mariage spirituel. Les Saints, dans leurs écrits parlent surtout d'après leur expérience personnelle; or, pour sainte Thérèse et saint Jean de la Croix, la faveur du mariage mystique semble bien avoir coïncidé avec l'entrée dans le septième degré; aussi décrivent-ils l'union transformante sous le nom de mariage spirituel.

Mais ce terme de mariage spirituel, bien que désignant toujours une union fort étroite entre Dieu et l'âme, ne s'applique pas nécessairement à ce suprême degré. Nous avons la preuve qu'il s'applique à des degrés divers dans ce fait que plusieurs saints personnages reçurent à diverses reprises la faveur du mariage spirituel.

Sainte Véronique Juliani avait passé par les épreuves qu'elle nous a décrites (supra, n. 208), quand le 11 avril 1694 — elle était âgée de trente-trois ans — eut lieu son mariage mystique, dont elle a raconté la très touchante cérémonie (t. II, p. 244 et suiv.) Trois ans plus tard, le 7 avril 1697, Notre-Seigneur, qui avait maintes fois renouvelé avec Véronique ses saintes épousailles, lui fit comprendre qu'Il allait contracter avec elle une nouvelle alliance, qui serait perpétuelle et indissoluble — *vincolo di legame unitivo perpetuo ed indissolubile.* — Au moment de la communion, tirant un anneau de son côté sacré [1], Il le lui remit en disant : « C'est maintenant le véritable mariage. Ceux qui ont eu lieu précédemment entre nous n'étaient que des moyens pour arriver à cette parfaite union que maintenant je contracte avec toi [2] ».

Il en fut de même de la Vén. Marine Escobar.

248. Il y a entre Dieu et ses créatures divers unions si intimes qu'elles ne peuvent être mieux exprimées en langage humain que par le symbole du mariage. Mais qui pourra comprendre combien de grâces d'union de plus en plus étroite peuvent être opérées par Celui dont l'amour est infini et la puissance sans bornes, quelles faveurs Il accorde à ses intimes, faveurs de plus en plus précieuses, qui rapprochent toujours davantage l'âme de Dieu et resserrent l'union qui se fait par l'amour, par l'assimilation des volontés et par la communication des biens?

Tels sont, en effet, nous semble-t-il, les éléments qui se rencontrent dans le mariage mystique : amour porté jusqu'à l'héroïsme; subordination habituelle de la volonté humaine à la volonté divine, la première attendant le mouvement de la grâce qui lui manifeste la seconde; communauté des richesses spirituelles.

L'amour s'exerce dans la partie la plus intime de l'âme : « Depuis ce temps-là, dit la Vén. Marie de l'Incarnation (depuis son mariage spirituel), mon âme est demeurée dans son centre,

[1] Il lui avait déjà donné un anneau lors du premier mariage, trois ans auparavant.

[2] *Ora e vero sposalizio. Gli altri che tu hai fatti meco, sono stati mezzi per arrivare a questo perfetto che ora faro con te.*

qui est Dieu, et ce centre est en elle-même, où elle est au-dessus de tout sentiment. C'est une chose si simple et si délicate qu'elle ne le peut exprimer. On peut parler de tout, on peut lire, écrire, travailler et faire tout ce que l'on veut, et néanmoins cette occupation foncière demeure toujours, et l'âme ne cesse point d'être unie à Dieu... Les orages des tentations (qui cependant peuvent être parfois fort vives) n'arrivent point là, et rien ne peut tirer l'âme de son bienheureux séjour. » (*Vie*, par Cl. Martin, I, 28, additions, p. 152.)

Les inspirations de la grâce sont devenues si fréquentes que l'âme sait, pour ainsi parler, en toute circonstance, ce que Dieu demande d'elle. « L'âme, dit encore la Vénérable, expérimente sans cesse ce moteur gracieux (l'Esprit-Saint), qui dans le mariage spirituel a pris possession d'elle. » (*Vie*, I, 23, p. 107). Cette action de l'Esprit divin, qui la tient si fortement unie à Dieu, ne lui permet pas d'oublier les intérêts de son Époux, ni de s'y montrer insensible.

Enfin l'union est devenue si intime entre Dieu et sa créature que celle-ci « n'a rien qui ne soit à Dieu et Dieu n'a rien qui ne soit à elle. L'Amour est à l'âme, dit la même Servante de Dieu, et l'âme est à l'Amour, et, si je l'ose dire, tous biens sont communs, et il n'y a plus de distinction du mien et du sien. » (*Ibid.*, I, 25, p. 121.) L'âme a été placée de son gré dans un état où elle ne peut plus vouloir que ce que Dieu veut. Si elle ignore la volonté de Dieu, elle ne veut rien; quand au contraire elle la connaît, elle ne peut plus vouloir autre chose; et cependant elle reste très libre. Elle a donc fait à Dieu l'abandon de tous ses goûts, de tous ses désirs, de toutes ses volontés, de toutes ses œuvres; elle ne veut plus agir pour elle-même, elle ne s'appartient plus. En retour Jésus lui donne comme un droit sur les richesses qu'Il a acquises, sur ses mérites : elle peut y puiser, comme une épouse peut puiser dans les trésors de l'Époux. Quand Notre-Seigneur accorda à Jeanne Bénigne Gojoz, sainte religieuse Visitandine du XVIIe siècle, la faveur du mariage spirituel, Il lui dit : « Tu entres aujourd'hui, et à ce moment même, en la participation de mes biens infinis. » Et à sainte Thérèse Notre-Seigneur dit un jour (vers 1575 ou 1576, la Sainte était à Séville) : « Tu sais le mariage qui existe entre toi et moi. Cela étant, tout ce que j'ai est à toi; ainsi je te donne tous mes

travaux, et toutes les douleurs que j'ai endurées; donc ce que tu demandes à mon Père, tu peux le demander comme une chose qui t'appartient. » (Édition espagnole, *Relacion*, IX, 9. — Édition des Carmélites, Relation L.)

Les dispositions que nous venons de décrire se rencontrent déjà dans le sixième degré, non pas toujours, il est vrai, dans la première phase, qui est celle des grandes épreuves purificatrices, mais du moins dans l'état d'héroïsme acquis, qui succède à cette crise violente. Aussi croyons-nous que le mariage mystique peut se rencontrer dans ce degré.

249. Le lecteur se demandera peut-être quelle différence existe entre ce sixième degré et le septième. Cette différence doit être fort grande [1], mais elle est très difficile à apprécier par nous qui en sommes si éloignés. Les astres d'une même constellation nous semblent fort rapprochés les uns des autres; mais si nous pouvions atteindre celle des étoiles qui est la plus proche de nous, nous verrions alors combien est grande la distance qui la sépare des autres.

Les différences les plus notables nous échappent donc; en voici cependant qui peuvent se constater. Cette annihilation, librement voulue, de la nature devant la grâce, cette captivité amoureusement acceptée, qui enchaîne le vouloir humain au vouloir divin, subit dans le sixième degré d'assez nombreuses interruptions; elle est presque continue dans le septième.

En même temps elle est moins violente : la volonté humaine, bien qu'aussi étroitement liée à la volonté divine ne sent plus autant sa chaîne, elle n'est plus comme auparavant rigoureusement maintenue dans un état de sujétion et de dépendance, car l'âme participe beaucoup plus abondamment aux lumières, aux sentiments de Dieu même. Aussi n'éprouve-t-elle plus cette lassitude qu'elle ressentait parfois dans le sixième degré; la lutte y était parfois si pénible que la pauvre âme avait besoin de quelque trêve; l'ascension de la montagne était si rude qu'il fallait de loin en loin faire halte et se reposer, puis se ranimer

[1] Quant au mérite; mais pour le mode d'agir de la grâce, il ne semble pas qu'il y ait une différence entre ces deux degrés : « J'aurais pu joindre ensemble ces deux demeures, dit sainte Thérèse (VIe *Demeure*, IV, 4), car entre l'une et l'autre, il n'y a point de porte fermée. »

et reprendre courage. L'âme parvenue au septième degré est dans un état beaucoup plus stable.

Dans le sixième degré se rencontrent encore des retours sur soi-même, peu fréquents, il est vrai, et promptement réparés par des actes d'abandon pleins d'amour, l'âme s'élançant vers son Dieu et appelant sur elle la justice divine pour détruire et anéantir ses fautes. Dans le septième degré ou l'union transformante, la grâce est si abondante et si puissante qu'elle inonde l'âme et, pour ainsi dire absorbe et engloutit les passions naturelles : « Jamais, non pas même par un premier mouvement, ma volonté ne se porte à rien qui soit contraire à l'accomplissement de la volonté de Dieu en moi », écrivait sainte Thérèse dix-sept mois avant sa mort. (*Lettre* à Don Alph. Velasquez). Les premiers mouvements des passions humaines sont alors tellement faibles qu'ils sont comme impuissants à ébranler la volonté; ils ne demeurent plus guère qu'à l'état latent, et ne se manifestent plus au dehors : ceux qui voient ces âmes saintes sont portées à croire qu'il n'y a plus chez elles d'opposition entre la nature et la grâce.

§ 2. — *Combien est intime cette union avec Dieu*

250. Les opérations sublimes, les grâces de choix dont nous venons de parler communiquent à l'âme une sorte d'illumination et de purification suprême. Elle se sent merveilleusement éclairée, dégagée, autant qu'il est possible en ce monde, de tout ce qu'il y avait d'imparfait en elle, et unie à Dieu d'une manière pour ainsi dire indissoluble : ce sentiment qu'elle a de ne faire qu'un avec Dieu, sentiment très vif dans les débuts, est tel qu'elle n'est ni elle-même ni Dieu, mais « moi-Dieu ». Au fond ce n'est pas autre chose que la manifestation de la complète fusion de la volonté humaine en la volonté divine, ce qui est la caractéristique de l'union transformante [1].

Écoutons ceux qui ont eu le bonheur d'être élevés à cet état :

[1] Il nous semble bien que tout ce qui est révélation, vision — y compris la vision de la Sainte Trinité — en un mot tout ce qui ne se fait pas par les dons du Saint-Esprit, n'est pas l'essentiel de l'union transformante.

« De cet état tout ce qu'on peut dire et tout ce qu'on peut comprendre, dit sainte Thérèse, c'est que l'âme, ou pour mieux dire l'esprit de l'âme [1], est devenue une même chose avec Dieu... Dieu s'est uni si étroitement à sa créature, qu'il ne veut plus s'en séparer, de même que ceux qui (liés par le mariage) sont indissolublement unis.

« Les fiançailles spirituelles (*sixième degré*), sont différentes, car souvent là il y a séparation, et l'union qu'elles produisent est, elle aussi, différente, précisément parce qu'elle n'est pas permanente; aussi chacun de ceux qui sont unis reste ce qu'il est par lui-même; cette faveur divine ne dure guère, et quand elle est passée, l'âme demeure privée de la compagnie du Seigneur, ou, pour mieux dire, n'a plus le sentiment de sa présence.

« Dans le mariage spirituel il n'en va pas ainsi; l'âme reste toujours avec Dieu dans ce centre (dont j'ai parlé). L'union (des fiançailles) ressemble à celle de deux cierges de cire, si bien rapprochés qu'ils ne donnent qu'une seule lumière, mais qui peuvent être séparés l'un de l'autre; ou bien elle est comme la flamme, la cire et la mèche, qui ne forme qu'un flambeau, mais que l'on peut aussi séparer. Le mariage spirituel peut se comparer à l'eau qui, tombant du ciel dans une rivière ou dans une fontaine, s'y confond tellement qu'on ne peut plus séparer une eau de l'autre, ou encore un petit ruisseau qui entre dans la mer et ne peut plus en être distingué. C'est encore comme une grande lumière qui se divise en entrant dans un appartement par deux fenêtres, mais qui ensuite ne forme qu'une seule lumière. » (7e *Demeure*, ch. II.)

251. « Il s'établit entre la nature divine et la nature humaine, dit de son côté saint Jean de la Croix, une union si intime et une si parfaite communication de l'une à l'autre, que ces deux

[1] Sainte Thérèse insiste ici sur la distinction bien connue, dit-elle, de l'âme et de l'esprit. L'âme est la forme du corps; à cause de son union étroite avec lui elle possède les puissances inférieures et elle subit leur influence même dans l'exercice de l'intelligence et de la volonté. Mais elle est aussi esprit et en cette qualité elle peut dans sa partie suprême être tout à fait indépendante. Quand Dieu lui a fait la faveur d'opérer la division qui, selon le mot de saint Paul, sépare l'âme de l'esprit (Hébr. IV, 12) elle jouit de cette indépendance et alors, comme le dit sainte Thérèse (VIIe Demeure, ch. 1er) l'essentiel de son âme ne se meut jamais de cette demeure intime où Dieu réside.

naturels, Dieu et l'âme, tout en conservant leur être propre, semblent néanmoins se confondre l'une et l'autre en Dieu. Il est vrai que cet admirable effet ne peut en cette vie se produire dans toute sa plénitude; toutefois ce qui se passe est au dessus de tout ce qu'une intelligence créée peut comprendre et de tout ce que peut exprimer la langue humaine. » (*Cant. spir.*, str. XXII).

« Exprimer par des paroles ce que Dieu communique à l'âme dans une union si étroite, c'est chose absolument impossible, comme il est impossible de rien dire de Dieu qui en puisse donner une véritable idée. Comme c'est le Seigneur lui-même qui se communique à l'âme par une gloire admirable, qui la transforme en Lui, il en résulte que Dieu et l'âme, dans cet état, ne sont qu'un, comme le cristal et le rayon de lumière qui le pénètre, comme le charbon et le feu qui l'embrase, comme les planètes et la lumière du soleil qui les éclaire. » (*Ibid.*, str. XXVI.)

« Dieu, dit-il encore, par la puissance irrésistible de son immense amour, absorbe l'âme en Lui-même avec plus de force et d'efficacité qu'un torrent de feu ne saisit une goutte de la rosée du matin pour la transformer en une vapeur imperceptible qui s'évanouit dans l'atmosphère. » (*Ibid.* str. XXXII).

252. « Cette mystérieuse union se fait, dit sainte Thérèse, dans le centre le plus intérieur de l'âme. » Et saint Jean de la Croix explique comment il faut entendre cette expression : « Nous appelons ici le centre le plus profond de l'âme les extrêmes limites que peuvent atteindre son être, sa vertu, la force de son opération et de son mouvement sans pouvoir aller au delà... Dieu est le centre de l'âme. Quand donc l'âme sera parvenue en Dieu selon tout son être et selon toute la force de ses opérations, elle sera arrivée au centre le plus profond qu'elle puisse atteindre en Dieu; alors elle Le connaîtra parfaitement, elle l'aimera de toutes ses forces et elle en jouira pleinement et entièrement... Alors elle sera admirablement transformée et parfaitement illuminée dans son être, dans sa puissance et dans sa vertu jusqu'au point de devenir très semblable à Dieu. » (*Vive flamme*, str. I, vers 3.).

253. Nous trouvons dans la vie de sainte Catherine de Ricci un miracle touchant, par lequel Notre-Seigneur a rendu sensible son union avec l'âme qu'Il épouse, faisant voir à quel point Il la rend semblable à Lui-même.

« Une des sœurs en religion de sainte Catherine de Ricci ne pouvait croire à ses extases. Un jour, la trouvant dans cet état et se voyant sans témoin, elle se mit à genoux devant la Sainte, suppliant ardemment le Seigneur d'avoir pitié d'elle et de lui arracher du cœur son obstination à ne pas ajouter foi aux ravissements de sa sainte épouse. Puis, levant les yeux vers le visage de Catherine, elle ne vit que le visage de Jésus-Christ avec ses grands cheveux et sa barbe. Saisie de frayeur à cette vue, elle veut s'enfuir. Mais, sans quitter son extase, la Sainte, la retenant de ses deux mains par les épaules et, la regardant en face, lui dit : « Qui penses-tu que je sois, Jésus ou Catherine? » La pauvre enfant, encore plus effrayée, poussa un grand cri, de façon à être entendue d'une foule de ses compagnes, qui accoururent de toutes parts, et répondit : « Vous êtes Jésus. » Et trois fois à la même demande elle fit la même réponse : « Vous êtes Jésus. » — A l'instant une grande joie inonda son âme... Elle raconta ensuite naïvement à ses compagnes que « jamais elle n'avait vu beauté comparable à la beauté du visage de Jésus qui avait pris la place de celui de Catherine. » (P. Bayonne, *Vie de sainte Catherine de Ricci*, t. I, ch. IX.)

Le même fait était arrivé à sainte Catherine de Sienne. Son confesseur, le B. Raymond de Capoue, vit un jour les traits de la Sainte disparaître tout à coup pour faire place à ceux du Sauveur : « Quel est donc celui qui me regarde ainsi? » s'écria-t-il tout tremblant. « Celui qui Est, » répondit la Sainte.

§ 3. — *Permanence de l'union parfaite*

254. Ainsi divinisée, l'âme ne perd pas facilement la liaison étroite qu'elle a contractée avec son Dieu et les ineffables consolations qui en résultent. Jusque-là bien pénibles étaient pour elle les absences de son Bien-Aimé, se montrant et disparaissant tour à tour pour accroître ses désirs et enflammer sa charité. Maintenant qu'elle est arrivée au dernier terme de la perfection, Dieu va « cesser ce jeu de l'amour », et l'âme » ne perdra plus le sentiment de sa présence ». (Sainte Catherine de Sienne.) Elle « ne sort plus de ce centre où elle est avec Dieu » (7e *Demeure*, ch. II). « Même au milieu des plus grandes croix et des affaires

les plus difficiles, jamais la partie principale d'elle-même ne se meut de cette demeure intérieure » (*ibid.*, ch. 1er) où Dieu réside.

Aussi « *ce qui distingue cette septième demeure, c'est qu'il n'y a presque jamais de sécheresse* ». (7e *Demeure*, ch. III.) « Ceux qui ont le bonheur d'y entrer n'ont presque jamais, ou du moins très rarement, besoin de recourir aux considérations pour enflammer la volonté. Ils marchent continuellement en la compagnie de Notre-Seigneur d'une manière admirable, voyant pour ainsi dire en même temps sa divinité et son humanité. » (6e *Demeure*, ch. 7.) « Auparavant, l'âme dépensait beaucoup de temps à préparer son esprit, et après cette laborieuse préparation il arrivait encore que le feu ne pénétrait pas complètement le bois qu'il devait consumer. Maintenant l'âme éprouve à chaque instant l'action de l'amour et la divine étincelle enflamme la matière bien sèche qu'on lui a préparée, dès qu'elle vient à la toucher (*Vive flam.*, str. I, vers 6) [1].

Les anxiétés d'amour ont donc pris fin; l'âme est heureuse : « Elle est en possession d'une merveilleuse plénitude de Dieu »; (*Cant. sp.*, str. XXII.) « elle est revêtue de Dieu et baignée dans la Divinité même, non pas seulement à l'extérieur, mais ce qu'il y a de plus intime en elle nage dans les délices divines et dans les eaux spirituelles de la vie véritable». (*Ibid.*, str. XXVI.)

255. Cette présence sensible de Dieu, cette union béatifiante va parfois jusqu'à une connaissance explicite et une vue intellectuelle des trois Personnes divines. Ainsi en fut-il pour sainte Thérèse : « Les trois Personnes de la sainte Trinité se montrèrent à elle dans une vision intellectuelle... ; à la faveur d'une con-

[1] Sainte Thérèse dit presque jamais. Il peut donc y avoir des exceptions. Elle-même en offre des exemples. Au chapitre XXI des *Fondations* elle écrit que son âme à cette époque, 1574, souffrait beaucoup par suite de la sécheresse et d'une profonde obscurité spirituelle. Il y avait pourtant deux ans qu'elle était dans la septième Demeure, 1572. A Séville, en 1575, elle ne sentit plus pusillanime et plus lâche que jamais : « C'était au point, dit-elle, que je ne me reconnaissais plus moi-même. » (*Ibid.* XXV.) Dans une lettre du 14 janvier 1577 elle signale une sécheresse intense qui, pendant huit jours, a régné dans son âme. A propos de la fondation de Palencia (*Fondations*, XXIX), elle nous fait le douloureux tableau de l'état d'impuissance, de long abattement moral où elle se vit réduite; c'était en 1580. Cf. Traduction des *Carmélites*, t. VI, p. 30.

naissance admirable [1] qui lui fut alors donnée, elle comprit qu'il est souverainement véritable que ces trois Personnes ne sont qu'une même substance, une même puissance, une même sagesse, et un seul Dieu [2]. » A partir de ce moment, sans conserver il est vrai de ce profond mystère une vue aussi claire, la Sainte ne cessa pas de savoir les Personnes divines présentes en elle et de se sentir en cette adorable compagnie, à peu près « comme une personne qui, se trouvant avec d'autres dans un appartement très clair, cesserait tout à coup de les voir, si l'on fermait les fenêtres, sans néanmoins cesser d'être certaine de leur présence. »

256. Mais c'est-là, nous semble-t-il, une faveur extraordinaire, et l'on aurait tort d'en faire une règle générale. De très grands Saints ont pu être unis à Dieu d'une façon aussi intime, aussi constante, aussi parfaite que sainte Thérèse, sans avoir aussi nettement conscience des grandes choses qui s'étaient opérées en eux. On lit dans le *Dialogue des neuf rochers :* « Quelquefois Dieu, par une grâce spéciale, se montre à eux (les habitants du neuvième rocher) à découvert [3], mais cette faveur est très rare et dure quelques instants, comme le ravissement qu'éprouva saint Paul. *Le plus grand nombre* est appelé à contempler dans une obscurité divine l'incompréhensibilité de Dieu et à s'unir à Lui sans intermédiaire, d'esprit à esprit, dans la plus grande intimité de l'amour. »

De même Notre-Seigneur ne fait pas connaître à toutes les

[1] Il ne s'agit pas ici de la vision intuitive, mais d'une connaissance purement intellectuelle, semblable à celle que les anges dans l'état d'épreuve pouvaient avoir de ce mystère; mais connaissance surnaturelle même pour les anges qui, naturellement et sans révélation, ne peuvent connaître que l'existence et l'unité de la nature divine, et non la trinité des Personnes. Voir supra n° 30 et suiv. et *Faits extraordinaires.*

[2] 7e *Demeure*, ch. 1er. Ce fut avant de s'unir à la Sainte par les liens du mariage spirituel, et comme pour l'y préparer, que Dieu lui accorda cette vision merveilleuse. Il en est souvent de même pour les âmes que le Seigneur appelle à cette sublime faveur : ne convient-il pas, en effet, que l'âme, à ce moment, acquière une connaissance plus intime du Dieu dont elle va devenir l'épouse.

[3] Nous faisons ici la même réserve que tout à l'heure : nous ne croyons pas que par ces mots soit désignée la vision intuitive, mais une connaissance purement intellectuelle donnant une idée très haute de la Divinité.

âmes saintes qu'Il leur confère la dignité d'épouses ou du moins qu'Il veut les traiter comme telles. En effet, qu'Il leur donne ou non ce titre, Dieu ne peut-Il pas accorder à ses fidèles les mêmes précieuses faveurs, et opérer en eux les mêmes merveilles d'amour? Aussi, le plus grand nombre [1], croyons-nous, n'apprennent qu'au ciel que Dieu les a élevés à ce suprême degré de grâce et de sainteté.

§ 4. — *Paix ineffable des âmes saintes*

257. La conséquence naturelle et nécessaire de cette présence sensible et béatifiante de Dieu dans l'âme, c'est une paix inexprimable. « Dieu, dit sainte Angèle de Foligno, a établi mon âme dans un état à peu près immuable; j'ai été ravie avec mon cœur, ma chair et mon âme, sur les montagnes de la paix et je suis contente de toutes choses. »

Si dans la vie unitive, comme nous l'avons montré précédemment, on jouit d'une paix profonde, qui peut subsister même au milieu des combats et des épreuves, cela est bien plus vrai pour ceux qui ont atteint le suprême degré de cette vie unitive.

258. Mais ce qui ajoute au bonheur des âmes saintes, c'est que les agitations et les troubles sont devenus pour elles bien plus rares. Autrefois, les sens se révoltaient souvent et l'esprit en éprouvait de pénibles angoisses; les puissances de l'âme, l'imagination surtout, « quand la volonté jouissait en paix des ineffables communications du Bien-Aimé, venaient troubler ce repos plein de délices et finissaient même par le faire disparaître sous les incessantes fatigues de leur agitation ». (*Cant. sp.*, str. XX.) Désormais ces tendances contraires sont considérablement amoindries, une bien plus grande harmonie règne entre la partie inférieure et la partie supérieure. « L'âme est tellement pénétrée de Dieu qu'elle ne ressent même pas de

[1] « Les habitants de ce neuvième rocher, demande Suzo au Seigneur, savent-ils qu'ils sont unis à Dieu et à leur origine? — Ils ne le savent pas positivement, répond Jésus-Christ. » Il semble en effet plus conforme à la conduite ordinaire de la Providence de cacher aux âmes d'élite l'excellence des dons qui leur sont départis.

premiers mouvements qui fassent la moindre opposition à ce qu'elle sait être la volonté de Dieu. L'âme imparfaite se sent très souvent inclinée au mal, ne fût-ce que par des mouvements irréfléchis, qui proviennent de son entendement, de sa volonté, de sa mémoire, de ses désirs et de ses imperfections. Mais quand l'âme est parvenue au degré dont nous parlons, toutes ses puissances et toutes ses inclinations en sens précisément inverse tendent habituellement à Dieu, même par leurs premiers instincts. » (*Ibid.*, str. XXVII.)

259. Il est vrai, ce n'est pas d'une manière constante que les appétits naturels sont ainsi étouffés et que les puissances participent aux douceurs de l'union divine : « On ne doit pas s'imaginer, dit sainte Thérèse, que les puissances, les sens et les passions soient toujours dans cette paix[1]. » (7e *Demeure*, ch. II.)

« Ne pensez pas, dit-elle encore, que ces âmes ressentent toujours dans ce haut degré les effets dont j'ai parlé. *Ce n'est que le plus ordinairement*, ainsi que je l'ai dit. Parfois le Seigneur les laisse dans leur état naturel, et il semble alors que toutes les bêtes venimeuses, qui sont dans l'enceinte extérieure et dans les autres demeures du château, s'unissent pour se venger sur ces âmes du temps où elles n'ont pu les attaquer. Il est vrai que cette épreuve dure peu, un jour seulement ou un peu plus. » (7e *Demeure*, ch. IV.)

260. Non seulement les inclinaisons mauvaises sont modérées et pacifiées et n'imposent plus à l'âme de pénibles combats, mais encore les peines de cœur ne pénètrent plus aussi profondément : si ardente est la charité, si intime l'union avec Dieu, qu'il n'y a plus guère place aux douleurs et aux préoccupations naturelles.

Saint François de Sales nous offre dans sa vie de beaux exemples de la parfaite indifférence des Saints. Le bruit avait couru qu'il serait obligé de dire adieu à son cher diocèse de Genève, où il avait tant travaillé et où devaient le retenir toutes ses affections, pour être transféré au siège de Paris. Or, là-dessus il écrivait à sainte Chantal : « Soit que la Providence me fasse changer de séjour, soit qu'elle me laisse ici, *cela m'est tout*

[1] Cf. *Cantique spirituel*, strophe XXVI.

un... Je ne puis rien dire de mon âme, sinon qu'elle sent de plus en plus le désir très ardent de n'estimer rien que la dilection de Notre-Seigneur crucifié, et que je me sens tellement invincible aux événements de ce monde que rien ne me touche presque. » (26 février 1620).

Ce n'était pas la première fois que le bon Saint donnait des preuves de son admirable détachement. Quelques années auparavant, quand avait pris naissance l'ordre de la Visitation, il avait vu ses plans de fondateur contrecarrés et modifiés. Il avait voulu établir un institut de vierges qui, joignant la vie active à la vie contemplative, allassent par le monde soulager les misères; l'archevêque de Lyon tint au contraire à ce que la Visitation fût un Ordre cloîtré. Le Saint accepta de très bonne grâce un plan contraire à celui qu'il avait rêvé : « Je fais cet acquiescement, écrivait-il, avec une douceur et tranquillité, ains avec une suavité non pareille, et non seulement ma volonté, mais mon jugement a été bien aise de rendre l'hommage qu'il doit à celui de ce grand et digne prélat... Croyez, ma très chère Fille, j'aime parfaitement notre pauvre petite Congrégation, mais sans anxiété, sans laquelle l'amour n'a pas accoutumé de vivre pour l'ordinaire, mais, le mien, qui n'est pas ordinaire, vit, je vous assure, tout à fait sans cela, avec une très particulière confiance que j'ai en la grâce de Notre-Seigneur. » (Octobre 1617).

Cette pleine possession de lui-même, qui le rendait comme inaccessible aux émotions naturelles, faisait qu'il ne connaissait pas la peur. On sait comment il traversa un jour la ville de Genève, où il aurait couru, s'il eût été reconnu, les plus grands dangers.

Des gens malveillants ayant pris occasion de ce voyage pour l'accuser, auprès du prince de Savoie, d'entretenir des intelligences avec ses ennemis, le saint Évêque ne s'émut aucunement de leurs calomnies : « Ne pensez pas, écrivait-il à sainte Chantal, que j'en sois agité, pas plus certes que de la moindre chose du monde. » (Décembre 1609).

Dans cette même lettre il explique les actes héroïques qu'il vient d'accomplir à Genève, et dont il parle tout naturellement, comme s'il n'y voyait pas grand mérite : « Ah ! ceux qui me connaissent savent que je ne pensai jamais à aucune intel-

ligence avec les habitants et que je fais mille traits de courage par une vraie simplicité, non pas certes simplicité d'esprit, car je ne veux pas parler doublement avec vous, mais simplicité de confiance. Or, tout cela n'est rien, et je ne le dis aussi qu'à vous, à laquelle je ne puis rien cacher de ce qui me regarde. »

261. Tel est le calme de ces âmes saintes ! Elles paraissent affranchies des combats et des peines, tant leur indifférence est parfaite, tant leur être tout entier participe à l'union divine et au repos délicieux qu'elle procure.

« Les quatre passions naturelles (le désir, la joie, la crainte, la tristesse) ne peuvent plus, non seulement s'emparer de l'âme et la dominer, mais pas même lui causer le moindre désagrément. L'élévation et l'indomptable énergie de l'âme sont dans cette admirable transformation quelque chose de merveilleux. Autrefois, les eaux de la douleur, dans une foule de circonstances, la pénétraient tout entière; aujourd'hui il n'en va plus ainsi, alors même qu'il s'agit de ce que les personnes spirituelles ressentent ordinairement avec le plus d'amertume, je veux dire de leurs propres péchés ou de ceux du prochain. L'âme, ainsi transformée apprécie, sans aucun doute, et comprend parfaitement la gravité de ces péchés, mais ils ne lui causent plus ni douleur, ni aucune impression pénible. Elle n'éprouve même pas pour ces péchés le sentiment de la compassion, quoiqu'elle pratique avec la plus haute perfection les œuvres de cette vertu. En perdant tout ce qui, dans cette vertu, dénotait quelque faiblesse, elle a conservé tout ce qui en fait la force, la puissance et la perfection. Dans cette transformation d'amour elle agit comme les anges, qui apprécient parfaitement tout ce qui cause de la douleur sans en ressentir aucune, et qui exercent les œuvres de la miséricorde sans éprouver le sentiment de la compassion. » (*Cant. spir.*, str. XX.)

Il faut cependant se garder d'exagérer cette doctrine, car, ne l'oublions pas, l'absence absolue de douleur est réservée à la patrie céleste.

« Il est vrai, dit saint Jean de la Croix (*Ibid.*), que Dieu permet quelquefois, dans certaines conjonctures, que l'âme épouse sente vivement des choses pénibles et qu'elle en souffre, soit pour lui donner l'occasion de mériter davantage, soit pour ravi-

voir son amour, soit pour d'autres motifs également dignes de Lui, comme Il le fit à l'égard de la Vierge Marie, sa Mère, de l'apôtre saint Paul et d'autres Saints. Mais il n'en est pas moins vrai que l'état du mariage spirituel est, de sa nature, incompatible avec ces peines. »

262. On trouvera peut-être que, même avec cette restriction, saint Jean de la Croix va un peu loin dans la peinture de ce bonheur sans nuages. La sainteté n'est point l'insensibilité. La mort de Lazare et la douleur de Marthe et de Marie, les malheurs qui devaient fondre sur Jérusalem ne firent-ils pas couler les larmes de Jésus? Que parfois la vue même des péchés commis ne cause à l'âme sainte, dans la plénitude de son bonheur, ni trouble, ni affliction, comme il arrive à nos anges gardiens, c'est fort vraisemblable; mais que ce soit là sa disposition, pour ainsi parler, constante, c'est plus contestable. Souvent, croyons-nous, elle éprouvera en présence du péché une peine profonde, semblable à celle que ressentit Notre-Seigneur pendant sa passion. Cependant, même dans ce cas, la paix et la félicité subsistent dans la partie supérieure ou, pour mieux dire, dans l'extrémité suprême de l'âme, sans être en rien altérées par les douleurs et les agitations inférieures.

« Le monde, dit sainte Catherine de Sienne, lorsqu'il lance les injures, la persécution et les murmures sur mes parfaits serviteurs — c'est Dieu le Père qui parle — ne trouve aucun endroit où il puisse les atteindre, parce que le jardin de leur âme est fermé et le trait revient sur celui qui l'a lancé, empoisonné par la faute. Il ne peut blesser d'aucun côté les parfaits, parce qu'en frappant le corps, il n'atteint pas l'âme qui reste *heureuse et affligée*, affligée de la faute du prochain et heureuse de la charité qu'elle possède.

« Elle imite ainsi l'Agneau sans tache, mon Fils bien-aimé, qui sur la croix était heureux et affligé. Il était affligé de la croix que souffrait son corps et de la croix du désir qu'Il avait d'expier la faute des hommes; Il était heureux parce que la nature divine, unie à la nature humaine, ne pouvait souffrir et ravissait toujours son âme, en se montrant à elle sans voile. Il était heureux et affligé parce que la chair souffrait, mais la divinité ne pouvait souffrir *non plus que son âme dans la partie supérieure de son entendement*. De même mes enfants bien-aimés, lorsqu'ils

sont arrivés au troisième [1] et au quatrième degré, sont affligés par des croix spirituelles et corporelles, puisqu'ils souffrent dans leur corps, comme je le permets et qu'ils sont tourmentés du regret que leur causent mon offense et le malheur du prochain, mais ils sont heureux, parce que le trésor de la charité qu'ils possèdent ne peut leur être enlevé, et c'est pour eux une source d'allégresse et de béatitude. » (*Dial.*, ch. CLXVIII.)

Saint Jean de la Croix, en nous faisant une si douce peinture de l'état des âmes saintes, faisait vraisemblablement sa propre histoire : le Seigneur, après l'avoir fait passer par les épreuves terribles qu'il a si bien analysées dans le livre de la *Nuit obscure*, avait pu lui communiquer une paix sans nuages, que les épreuves extérieures les plus cruelles ne parvenaient plus à troubler. Les Saints et nombre d'auteurs spirituels, dans les tableaux qu'ils nous présentent des phénomènes intérieurs, sont tout naturellement portés à se peindre eux-mêmes. Comment voulant faire connaître des états dont ils ont l'expérience, ne les décriraient-ils pas tels qu'ils les éprouvent? Leurs descriptions n'en sont que plus précieuses, mais elles ne s'appliquent pas toujours à tous les cas analogues.

D'autres grands serviteurs de Dieu, qui semblent s'être élevés aussi haut dans l'échelle de la sainteté, saint Alphonse, par exemple, ont eu des souffrances intimes jusqu'à la fin de leur vie. Sainte Véronique Juliani, la Vén. Marie de l'Incarnation endurèrent de très grandes peines après avoir reçu la faveur du mariage spirituel. La première eut à son lit de mort de vio-

[1] Dans ces lignes il est question non seulement du quatrième degré, qui est, dans la classification adoptée par la Sainte, la perfection suprême, mais aussi du troisième, qui est un état de perfection inférieure. Cependant comme elle reconnaît que la paix dont elle parle découle de la béatitude, comme par ailleurs elle déclare que la béatitude chez les âmes parfaitement saintes est bien plus constante que chez les âmes d'une sainteté moindre, il s'ensuit que la paix attribuée dans ce passage aux âmes du troisième et du quatrième degré ne laisse pas d'être chez ces dernières bien plus profonde et bien plus inaltérable. Dans le degré précédent, en effet, l'âme passait par des périodes enivrantes de paix et de bonheur, mais il y avait des intermittences : les absences de son Bien-Aimé, les anxiétés d'amour venaient, sinon détruire, du moins obscurcir, amoindrir sa paix. Maintenant il n'en va plus de la sorte et la paix est bien plus continuelle.

lentes tentations[1]. Si Marie, la Mère des douleurs, a subi au pied de la croix le plus cruel des martyrs intimes, les plus grands Saints peuvent ressentir les tortures intérieures aiguës. Si le divin Sauveur est mort en poussant ce cri déchirant : Mon Dieu mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? ceux qui sont appelés à continuer sur terre sa vie d'immolation et d'expiation peuvent éprouver des peines semblables aux siennes, à quelque haut degré de sainteté qu'ils soient parvenus.

§ 5. — *Joies des âmes saintes*

263. Sainte Catherine de Sienne semble distinguer l'allégresse et la béatitude. Saint Jean de la Croix distingue formellement la béatitude substantielle, résultant de l'union avec Dieu, et les jouissances accidentelles qui viennent s'y ajouter. Ces dernières sont nombreuses et variables, mais la première est si pleine et si puissante qu'elle n'en subit pas de modification. « Quant à ces impressions de joie qui se faisaient autrefois sentir à elle plus ou moins vivement, l'âme désormais ne s'aperçoit pas de leur diminution, et leur abondance ne lui cause aucune surprise. La joie dont elle jouit habituellement est si grande, qu'elle ressemble à la mer, qui ne peut ni diminuer par l'évaporation de ses eaux, ni se gonfler par les cours d'eau qui viennent se jeter dans son sein... Les jouissances et les douceurs accidentelles sont cependant si loin de lui faire défaut, que celles dont elle jouit ordinairement ne se peuvent dire. Et cependant elles n'ajoutent rien à ce qu'il y a de substantiel dans la communication spirituelle qui lui est faite..., ce qu'elle possède en elle-même étant bien supérieur à ce qui peut lui venir d'ailleurs. Ainsi donc, toutes les fois qu'il se présente à l'âme, ou extérieurement ou intérieurement, quelque chose qui peut lui procurer de la joie ou de l'allégresse, elle revient tout aussitôt aux richesses que déjà elle possède en elle-même, et dans lesquelles elle trouve infiniment plus de délices et de jouissances que dans les impressions nouvelles qui viennent la visiter. Elle semble avoir en cela une certaine ressemblance avec Dieu qui, tout en prenant ses délices

[1] Pour sainte Thérèse elle-même voir plus haut la note du nº 254.

en toutes choses, n'en trouve cependant jamais autant ailleurs qu'en Lui-même, parce qu'Il possède en Lui un bien suréminent devant lequel disparaissent tous les autres...

« Les jouissances accidentelles que procurent à l'âme les nouvelles communications spirituelles dont elle se voit gratifiée, sont si peu de chose en comparaison du bonheur substantiel, que déjà elle possède en son intérieur, que nous pouvons les regarder comme si elles n'étaient pas. L'âme parvenue à cette complète transformation, qui lui a donné son parfait développement, ne fait, en sens inverse de celles qui n'ont pas le même bonheur, aucun progrès par suite de ces grâces nouvelles. Mais ce qui est admirable, c'est que cette âme, sans recevoir de nouvelles jouissances, paraît toutefois recevoir continuellement de nouveau celles que déjà elle possédait. C'est qu'elle ne cesse de savourer avec un nouveau plaisir ce bien immense, qui toujours ancien est toujours nouveau pour elle et, de la sorte, il lui semble recevoir à toute heure des faveurs qu'elle n'avait pas reçues encore, bien qu'en réalité il n'en soit rien. » (*Cant. spir.*, str. XX.)

§ 6. — *Lumières accordées aux âmes saintes*

264. « Que si maintenant nous voulions parler de la merveilleuse illumination dont l'âme, dans cet embrasement continu de son Dieu, est parfois éclairée..., toutes nos paroles seraient impuissantes et ne parviendraient pas même à en donner la moindre idée. » (*Ibid.*)

Ici, encore, nous semble-t-il, il faut remarquer un double élément. L'âme sainte jouit d'une sorte d'illumination substantielle et quasi permanente, à laquelle se joignent des lumières accidentelles.

C'était l'illumination essentielle et fondamentale qui permettait à sainte Thérèse de se voir constamment en présence des trois Personnes de la sainte Trinité. C'est encore l'illumination substantielle, quoique moins nette cette fois et moins précise, que décrit le B. Suzo, et qu'il appelle le dernier degré d'union avec Dieu.

« L'âme fidèle à imiter Jésus-Christ peut se rencontrer avec

Lui dans les profondeurs de sa Divinité, puisqu'il lui a été fait cette promesse : « Là où je serai, sera aussi mon serviteur. » C'est là un rendez-vous plein de joie et de bonheur. L'esprit y perd son activité et disparaît dans l'océan de la divine essence, et c'est là justement son salut et sa félicité... L'esprit des hommes parfaits peut s'élever jusqu'à l'abîme de la Divinité, à cet océan de l'intelligible; il peut s'y plonger et nager dans les profondeurs infinies de la divine essence, et là, détaché de toutes pensées vulgaires, rester immobile dans les secrets de la Divinité. L'homme alors se dépouille de l'obscurité de sa lumière naturelle et se revêt d'une lumière supérieure. Dieu l'attire dans la simplicité de son unité, où il se perd lui-même pour se transformer en Dieu, non par nature, mais par grâce; et, dans cette mer infinie de lumière qui l'environne, il jouit d'un silence, qui est la paix et la félicité parfaite. Il comprend le Rien éternel et existant qui est l'essence divine et incompréhensible, le Rien qu'on appelle rien parce qu'il n'est rien des choses créées, et que l'esprit humain ne peut trouver aucune créature qui puisse le contenir; il voit que ce Rien surpasse toute intelligence et qu'il est incompréhensible pour tous.

« Lorsque l'esprit commence à se fixer dans les ténèbres de la lumière, il perd toute propriété de lui-même, toute action; il ne se connaît plus, parce qu'il est absorbé, enseveli en Dieu. Et, comme à cette hauteur de la contemplation il reçoit dans sa propre substance une lumière qui rayonne de l'unité de la divine Essence et de la trinité des Personnes, son esprit se perd dans ces splendeurs; il meurt à lui-même et à l'emploi de ses forces et de ses facultés; il est ravi et comme égaré par une ignorance divine, il est absorbé dans le silence ineffable de la lumière infinie et de l'unité suprême. C'est là le point le plus élevé que puisse atteindre l'esprit de l'homme.

« Saint Denys l'Aréopagite, appelle cet état : « la hauteur « inconnue et lumineuse, les ténèbres profondes d'une splen- « deur éblouissante, le rayon de l'obscurité divine », parce que l'âme s'y unit à la divine Essence, et que, dans cet Océan de lumière, elle la voit, la contemple et la possède; ce qu'elle comprend dans ce ravissement, c'est que l'infini surpasse sa raison et qu'il reste inconnu à toutes les intelligences; mais cet inconnu, elle en jouit à travers l'obscurité et les ténèbres d'une

lumière qui lui découvre l'immensité et l'incompréhensibilité de Dieu. » (*Traité de l'union avec Dieu*, § 6, édition Cartier [1].)

265. Cette contemplation merveilleuse ne saisit pas toujours l'âme avec autant d'énergie. Par moments l'impression sera moins forte; mais il restera un sentiment profond de la Divinité, une lumière qui, pour être plus douce et moins éblouisssante, ne laissera pas d'être également pénétrante et de maintenir une sorte de perception de Dieu extrêmement précieuse et salutaire.

C'est de cette contemplation de l'Être divin plus ou moins distincte, mais extrêmement élevée et féconde, que procède la joie essentielle décrite plus haut par saint Jean de la Croix; c'est elle qui engendre les actes d'amour de Dieu très sublimes dont nous traiterons plus loin, et qui rendent si merveilleusement élevés les mérites des âmes saintes.

Alors l'influence de la Divinité s'exerce sur elles puissamment, allumant dans leur cœur comme une soif de l'infini. Chacun des attributs divins produit en elles son opération propre; en présence de la Sainteté divine, elles ressentent vivement leur impureté; l'idée qu'elles ont de la gloire et de la splendeur de Dieu fait mieux ressortir à leurs yeux leur propre laideur; la Toute-Puissance, l'Immensité, l'Éternité du Très-Haut, leur faiblesse et leur impuissance, leur petitesse et leur néant.

266. Les lumières accidentelles que Dieu daigne accorder à l'âme épouse lui viennent assez souvent par la voie de la pure intelligence selon le mode de perception des anges et des âmes séparées. (V. *suprà*, n° 33.)

« Le quatrième (et suprême) degré de la contemplation, dit le P. Lallemant, est quand l'âme n'agit plus par l'imagination, qui sert aux ravissements et aux extases, mais que Dieu l'éclaire admirablement par des espèces ou par des lumières intellectuelles et indépendantes de l'imagination et des fantômes. Pour lors, il n'y a que la plus haute pointe de l'esprit qui agisse, ou pour mieux parler, qui reçoive l'opération de Dieu, et cette divine opération n'empêche point l'action extérieure des sens...

« Dans cet état Dieu donne quelquefois pour un temps,

[1] Ce traité de l'union avec Dieu attribué au B. Suzo est-il bien de lui? En tout cas cette doctrine est très belle et très juste.

quelquefois pour toujours, des connaissances si pénétrantes que, sans voir des yeux les personnes avec qui l'on traite, on les voit de l'esprit, et on sait ce qu'elles veulent dire avant qu'elles ouvrent la bouche. On sait ce qu'il faut répondre en toute occasion, et sur toutes les affaires qui se présentent. On reçoit des lumières surnaturelles pour se conduire toujours et en tout par l'Esprit de Dieu.

« C'était là le degré d'union divine où étaient ordinairement les Apôtres, même au milieu du monde et parmi leurs plus grandes occupations. (*Doctr. spir.*, 7e pr., ch. IV, art. 8.)

267. Les lumières accidentelles peuvent chez ces grands serviteurs de Dieu devenir très fréquentes; elles portent surtout sur les dogmes fondamentaux de la Religion.

« Dans cet état si sublime du mariage spirituel, dit saint Jean de la Croix, l'Époux découvre à l'âme comme à sa fidèle compagne ses plus merveilleux secrets et, comme l'amour véritable et parfait ne sait rien cacher au cœur qu'il aime, Il le fait très fréquemment et avec la plus gracieuse condescendance. Par ces communications intimes Il la fait entrer surtout dans la connaissance profonde de son Incarnation et des moyens admirables qu'Il a employés pour accomplir la rédemption de l'humanité. » (*Cant.*, str. XXIII.)

On voit un exemple de cela dans la vie de saint François de Sales. « Un jour qu'il se préparait à monter à l'autel, absorbé dans la méditation jusqu'à oublier l'heure ordinaire de sa messe, un de ses aumôniers étant venu l'avertir qu'on l'attendait : « Ah ! s'écria-t-il en se levant avec allégresse, je vais donc Le prendre ce divin Sauveur, je vais donc Le prendre. » Et il se revêtit des ornements sacrés en faisant paraître une joie extraordinaire. Interrogé ensuite par son confesseur sur le motif de cette joie : « C'est, répondit-il, que Dieu m'a donné de grandes lumières sur l'Incarnation et l'Eucharistie, et m'a inondé d'une telle abondance de grâces que la joie intérieure s'est reflétée sur mon extérieur. » (*Vie*, par M. Hamon, VI, 8.)

268. En parlant des grâces accordées aux âmes héroïques nous avons dit que celles qui appartiennent à la voie extraordinaire ne sont pas accordées à toutes. Cette remarque, le lecteur l'aura compris, s'applique aux âmes saintes : ainsi les lumières communiquées par voie de visions intellectuelles, la manifestation ou

déclaration faite par Dieu de cette union très étroite avec Lui, qui est le mariage mystique, l'absence de peines de cœur ou de souffrances intimes, ne sont pas essentielles à l'union transformante; des âmes peuvent l'obtenir sans recevoir ces faveurs. Ce qui paraît essentiel à cette union, ce qui semble la consommation du travail de la grâce dans une âme, ce que les cœurs généreux peuvent désirer et demander au Seigneur, ce sont les lumières très élevées sur Dieu, l'amour intense et sublime, la pleine domination de la grâce dans toutes les puissances de l'âme avec cette paix profonde et constante, cette pleine possession de soi-même qui en est la conséquence.

§ 7. — *Vertus admirables des grands Saints. Leur charité. Leur crédit auprès de Dieu*

269. « Quelques-uns disent que les âmes qui sont élevées à ce degré sont confirmées en grâce. Il est certain qu'elles exercent des actes de vertu si purs et si parfaits, qu'il n'est pas concevable combien ils honorent Dieu et augmentent le mérite de l'âme. »

Ainsi parle le P. Lallemant. Saint Jean de la Croix est de ceux qui pensent que les âmes arrivées à ce degré d'amour sont confirmées en grâce (*Cant.*, str. XXII). Jésus, l'Époux très fidèle, pourrait-Il permettre que l'âme avec qui Il a contracté une alliance si étroite, l'abandonne et se perde? Il déclarait, nous l'avons vu, à sainte Véronique Juliani qu'Il voulait contracter avec elle une union perpétuelle et indissoluble. Sainte Thérèse au contraire semble reconnaître pour ces âmes la possibilité d'une faute grave [1].

Quant aux fautes vénielles de fragilité tous reconnaissent qu'elles en commettent encore. « Ne vous figurez pas, dit sainte Thérèse, que ces âmes, pour grands que soient leurs désirs et ferme leur résolution de ne commettre pour quoi que ce soit au monde une imperfection, en soient exemptes; elles ne laissent

[1] Elle ne s'exprime pas clairement : « Des péchés mortels dont elles aient conscience, dit-elle, ces âmes sont exemptes, mais elles ne sont pas en sécurité; car elles peuvent en être coupables sans le savoir, ce qui n'est pas pour elles un petit tourment. » (7e *Dem.*, ch. IV.)

pas d'en commettre beaucoup et même des péchés, mais non de propos délibéré. » « De vérité, disait la Vén. Marie de l'Incarnation, je suis une grande pécheresse, qui commets des lâchetés sans nombre, des puérilités sans fin, des faiblesses sans mesure. » (*Vie*, IV, 1, p. 606.) Il faut sans doute dans ces aveux faire très grande la part de l'humilité, mais nous ne devons pas oublier que l'impeccabilité n'existe pas sur la terre. Nous ne comprenons pas, il est vrai, comment peuvent pécher ces âmes qui reçoivent des grâces puissantes et aussi continuelles, qui ressentent d'une façon habituelle la motion du Saint-Esprit, qui possèdent Dieu au centre d'elles-mêmes, dans une région où les orages des tentations ne pénètrent pas, bien plus qui ne ressentent que très faiblement, dans la partie inférieure elle-même, les premiers mouvements des passions humaines : mais Adam et Ève étaient-ils moins favorisés ? Les anges, avant leur chute, surtout les plus élevés et particulièrement Lucifer, n'étaient-ils pas comblés des grâces les plus précieuses et affranchis de toute concupiscence? Cependant ils furent gravement infidèles; il n'est donc pas étonnant que ces âmes saintes, malgré tant de faveurs, restent sujettes à de très légères infidélités.

270. C'est ici que les auteurs mystiques placent le désintéressement héroïque sur lequel on a tant discuté et qui fut, il y a deux siècles, l'objet d'une si vive controverse entre deux illustres évêques.

Pour élucider ce sujet délicat et voir à quel point de perfection s'élève la charité de ces grandes âmes, écoutons d'abord saint François de Sales traitant avec sa grâce ordinaire cette grave question :

« Au-dessus de toutes ces âmes, il y en a une très uniquement unique..., la plus aimante, la plus aimable et la plus aimée de toutes les amies du divin Époux, qui non seulement aime Dieu sur toutes choses et en toutes choses, mais n'aime que Dieu en toutes choses; de sorte qu'elle n'aime pas plusieurs choses, ains une seule chose, qui est Dieu. Et parce que c'est Dieu seul qu'elle aime en tout ce qu'elle aime, elle l'aime également partout, selon que le bon plaisir d'icelui le requiert, hors de toutes choses et sans toutes choses. Si ce n'est que mon Sauveur que j'aime, pourquoi n'aimerai-je pas autant la montagne du Calvaire que celle du Thabor, puisqu'Il est aussi véritablement

e l'une qu'en l'autre... Or, cette sacrée amante n'aime non plus son roi avec tout l'univers que s'Il était tout seul sans univers, parce que tout ce qui est hors de Dieu et n'est pas Dieu ne lui est rien. *Ame toute pure qui n'aime pas même le paradis, sinon parce que l'Epoux y est aimé*, mais l'Époux si souverainement aimé en son paradis, que s'il n'y avait point de paradis à donner il n'en serait ni moins aimable, ni moins aimé par cette courageuse amante, qui ne sait pas aimer le paradis de son Époux, ains seulement son Époux de paradis, et qui ne prise pas moins le Calvaire, tandis que son Époux y est crucifié, que le ciel où Il est glorifié. » (*Amour de Dieu*, x, 5.)

271. L'amour de Dieu va donc si loin chez ces âmes saintes que le plus habituellement elles s'oublient elles-mêmes, absorbées qu'elles sont dans leur amour et ne songeant qu'aux intérêts de leur Dieu.

« Il n'est pas étonnant, dit saint Jean de la Croix, que l'âme, enivrée qu'elle est de l'amour divin, ne se préoccupe nullement de la gloire que Dieu doit lui donner, mais qu'elle se livre exclusivement à Lui par un immense amour, sans songer le moins du monde à ses propres intérêts. » (*Cant. spir.*, str. XXXVIII.)

C'est bien ainsi que nous sont dépeints les habitants du neuvième rocher.

« *Jésus-Christ.* — Ils sont si affermis dans la foi qu'ils ne veulent savoir que Jésus crucifié, et leur humilité est si profonde qu'ils se jugent indignes de toutes les faveurs extraordinaires de Dieu et de ses consolations célestes. Aussi ne les désirent-ils, ne les demandent-ils jamais.

« *Henri.* — Que demandent-ils à Dieu dans leurs prières, s'ils ne désirent rien sur la terre et dans le ciel?

« *Jésus-Christ.* — Ils demandent qu'en eux et dans toutes les créatures tout serve à la gloire de Dieu, qu'ils aiment, qu'ils veulent, qu'ils recherchent par tous les moyens. Ils sont tellement perdus en Lui, que tout ce qui leur arrive, ainsi qu'aux autres créatures, leur semble une faveur précieuse. Si Dieu leur accorde sa grâce, ils Le bénissent; si Dieu les en prive, ils Le bénissent encore. Ils n'ambitionnent rien sur la terre, ils préfèrent seulement l'amertume à la douceur, parce qu'ils sont passionnés pour la croix.

« *Henri.* — S'ils n'aiment rien, craignent-ils quelque chose?

« *Jésus-Christ.* — Ils ne craignent ni l'enfer, ni le purgatoire, ni le démon, ni la vie, ni la mort; ils sont affranchis de toute crainte servile. Ils ne redoutent qu'une chose, c'est de ne pas imiter les exemples de Jésus-Christ comme ils le désirent. Leur humilité est si profonde qu'ils se méprisent eux-mêmes, ainsi que tout ce qu'ils font, et qu'ils se mettent aux pieds de toutes les créatures, n'osant jamais se comparer à personne. Ils aiment également tous les hommes en Dieu, et ils s'attachent avec un grand amour à tous ceux qui Lui sont chers. Ils vivent morts et comme ensevelis pour le monde, et le monde aussi est mort et perdu pour eux. Les opérations de l'esprit où l'homme renonce le plus difficilement à sa volonté, sont soumises et anéanties. Ils ne se recherchent jamais; ils n'aiment pour eux ni plaisir ni honneur. Ils ont renoncé à toutes créatures dans le temps et dans l'éternité, et ils vivent dans une sublime ignorance, puisqu'ils ne savent que Jésus crucifié. »

272. Il y a donc dans le feu de la charité, dont ces âmes sont embrasées, un oubli, une abstraction d'elles-mêmes, non pas continuel, c'est évident, mais très fréquent.

N'y a-t-il pas même davantage? La charité est jalouse. Ravie comme elle l'est par les perfections de son Dieu, cette âme n'en viendra-t-elle pas quelquefois, dans l'impétuosité de son amour, jusqu'à rejeter expressément tout ce qui est en dehors de Dieu, comme n'étant rien près de Lui, et tout ce qui n'est pas le bien de Dieu comme indigne de ses affections et de ses désirs? Sa propre béatitude elle-même, en tant que cette béatitude plaît à la nature, en d'autres termes la satisfaction que la nature trouvera dans le repos éternel, ne pourra-t-elle pas en faire bon marché; n'en viendra-t-elle pas dans les élans de son cœur jusqu'à déclarer qu'elle ne se compte pour rien en présence de son Dieu, et qu'elle l'aime tellement que la privation même de ce bonheur ne détruirait pas son amour?

Cet acte de charité n'a rien d'impossible. On le rencontre chez les âmes héroïques, surtout dans leurs épreuves; à plus forte raison et plus fréquemment chez les Saints du suprême degré.

273. Cet acte est-il constant de façon à devenir la disposition *habituelle* de ces âmes? Le soutenir serait tomber dans l'erreur condamnée par le bref d'Innocent XII. En effet, la première

des propositions extraites du *Livre des Maximes* était ainsi conçue : « Il y a un *état habituel* d'amour de Dieu qui est une charité pure et sans aucun mélange du motif de l'intérêt propre. Ni la crainte des châtiments, ni le désir des récompenses n'ont plus de part à cet amour. On n'aime plus Dieu ni pour le mérite, ni pour la perfection, ni pour le bonheur qu'on doit trouver en l'aimant. »

Il faut donc dire que, chez les Saints dont nous parlons, on rencontre, car eux-mêmes en témoignent, les actes de désintéressement héroïque que nous venons de décrire, mais aussi des actes d'espérance simple, par lesquels l'âme désire la possession de son Dieu considérée comme son Bien suprême, et surtout, et le plus fréquemment, l'acte d'amour parfait au sens où nous l'avons expliqué. (N° 102.)

L'amour parfait, avons-nous dit, est non seulement l'amour de bienveillance par lequel on désire la gloire de Dieu sans retour sur soi-même, mais aussi l'amour de complaisance par lequel, ravi des amabilités de Dieu, on tend spontanément vers Lui, on désire instinctivement, et par la force même de l'amour, s'unir à Lui, Le mieux connaître, Le mieux aimer, Le mieux posséder, sans considérer d'une manière réflexe la satisfaction que la nature trouvera dans son union avec son Dieu.

274. Telle nous paraît en cette délicate matière la vraie doctrine, et nous croyons l'enseignement de sainte Thérèse pleinement conforme à l'explication que nous venons de donner. Qu'on en juge :

« Voici, dit-elle, ce qui m'étonne le plus dans ces âmes : vous avez vu avec quelle ardeur elles désiraient mourir afin de jouir de la présence de Notre-Seigneur et quel martyre était pour elles (dans la sixième demeure) la prolongation de cet exil ; et maintenant elles sont si embrasées du désir de Le servir, de faire bénir son nom, d'être utiles à quelque âme, que, loin de soupirer après la mort, elles souhaitent vivre pendant de très longues années et au milieu des plus grandes souffrances, trop heureuses de pouvoir à ce prix procurer au divin Maître, en chose si petite que ce soit, une partie des louanges qu'Il mérite. Quand elles auraient la certitude d'aller au sortir de la prison du corps jouir de la vue de Dieu et *quand la pensée de la gloire des Bienheureux se présenterait à leur esprit, elles n'en seraient point*

touchées parce qu'elles ne désirent pas *alors* — (*por entonces*) — jouir de cette gloire. — C'est bien là l'acte de désintéressement héroïque, tel que nous l'avons exposé. — Leur gloire à elles, c'est de pouvoir faire quelque chose pour le service du divin Crucifié, principalement lorsqu'elles considèrent qu'Il reçoit tant d'offenses et qu'il est si peu d'âmes qui, détachées de tout le reste, n'aient en vue que son honneur.

« A la vérité, lorsque parfois elles n'ont pas présente à l'esprit cette pensée de la gloire de Dieu, et surtout lorsqu'elles voient le peu de service qu'elles Lui rendent, elles sentent avec *une ineffable tendresse d'amour* se réveiller en elles le désir de se voir au ciel avec leur divin Époux, et de sortir de cet exil — c'est bien là l'amour parfait, qui, par sa propre force et sans considération réflexe sur soi, tend directement à Dieu. — Mais, rentrant presque aussitôt en elles-mêmes, elles renoncent à ce désir et se contentent du bonheur de Le posséder toujours au plus intime d'elles-mêmes, elles Lui offrent l'acceptation volontaire de la prolongation de cette vie, comme le gage d'amour qui puisse leur coûter le plus en ce monde. » (7e *Demeure*, ch. III.)

275. Mais tout cela ne fait pas comprendre la profondeur, l'énergie calme, mais extraordinairement intense, des actes d'amour que produisent ces âmes saintes.

« Ah ! disait un jour sainte Catherine de Gênes, si je pouvais dire ce que sent mon cœur, qui est tout brûlé et consumé ! — Dites-nous-en quelque chose, répondirent ses enfants spirituels. Elle répliqua : Je ne puis trouver de mots propres à exprimer un tel amour, et il m'est avis que tout ce que j'en pourrais dire serait si loin de la réalité, que cela lui ferait injure. Sachez seulement que si une goutte de la charité que ressent mon cœur tombait en enfer, l'enfer serait changé en paradis, car il s'y trouverait tant d'amour et d'union que les démons deviendraient des anges et les peines des consolations. La peine infernale ne saurait coexister avec l'amour de Dieu [1]. »

Saint Jean de la Croix, dans le *Cantique spirituel* (str. XXXVIII), compare cet amour de l'âme pour Dieu à celui de Dieu pour l'âme, le premier étant une participation très intime

[1] Cité par M. l'abbé Brinquant : *La béatitude suprême de l'intelligence et du cœur dans le ciel*, p. 386.

de l'acte par lequel Dieu s'aime Lui-même, acte auquel l'âme est comme associée. « L'âme aime Dieu avec la volonté et la force de Dieu Lui-même... Alors, en effet, Dieu, sans aucun doute, non seulement apprend à l'âme à l'aimer comme Il aime, c'est-à-dire purement et sans intérêt; mais de plus, en la transformant en son amour, *Il lui communique sa propre force*, qui la rend capable de l'aimer désormais selon la mesure d'intensité dont Il l'aime lui-même.

« Il semble donc qu'Il lui met sa propre force entre les mains, et qu'Il lui montre, en agissant avec elle, la manière d'en faire usage; c'est-à-dire qu'Il lui apprend à aimer et qu'Il lui donne le moyen de le bien faire. »

« Par son aspiration divine, dit plus loin le saint auteur (str. XXXIX), l'Esprit-Saint élève l'âme à une hauteur incommensurable; Il la remplit de Lui-même, Il la rend capable de produire en Dieu la même aspiration d'amour que dans la Très Sainte Trinité le Père produit avec le Fils, et le Fils avec le Père, et qui n'est autre que l'Esprit-Saint lui-même. Ce divin Esprit, par cette transformation qu'Il fait subir à l'âme, l'aspire dans le Père et dans le Fils, afin de se l'unir par la plus étroite union. Il est impossible d'exprimer ce que produit dans l'âme cette transformation, alors même qu'elle ne s'accomplit que dans les limites de cette vie. L'aspiration divine que Dieu, dans cet état de transformation, envoie à l'âme en Lui-même, l'âme, lorsqu'elle est unie à Dieu et transformée en Dieu, la Lui renvoie à Lui et en Lui. »

Dans son livre de la *Vive flamme d'amour*, amené à traiter le même sujet, le saint auteur y renonce : « J'hésitais, dit-il, si je parlerais de cette aspiration de Dieu; réflexion faite, je n'en parlerai décidément pas, parce que je vois, à n'en pouvoir douter, que cela m'est impossible et que, si j'en disais quelque chose, cette faveur admirable paraîtrait infiniment au-dessous de la divine réalité. Par cette aspiration que Dieu produit dans l'âme au moment où s'accomplit le réveil qui lui donne une si sublime connaissance de la Divinité, Il lui communique le Saint-Esprit selon la mesure de cette connaissance, qui l'absorbe profondément, et Il l'embrase d'un amour d'autant plus délicieux qu'il est à la hauteur des merveilles dont il a été témoin. Cette aspiration étant remplie de biens et de gloire, le Saint-

Esprit en comble l'âme à son tour, et par là Il la pénètre tout entière d'un amour tellement ineffable, qu'il est au-dessus de toute gloire et de tout sentiment. » (Str. IV, vers 4, 5, 6.)

Nous imiterons, et pour cause, la réserve de saint Jean de la Croix, nous contentant de dire que, chez ces âmes d'élite, la perfection de la charité et de toutes les vertus qu'elle engendre dépasse tout ce que nous en pouvons concevoir.

276. Sans doute, même dans ces hauteurs sublimes de la perfection, il y a des demeures nombreuses : *Mansiones multæ sunt ;* nous voulons dire des degrés divers de sainteté. On peut appliquer à l'union transformante ce que saint Jean de la Croix (*Suprà*, nº 101) dit que l'union divine en général : « *Cette union d'amour renferme bien des degrés, qui varient selon la capacité plus ou moins grande de l'âme et la mesure des grâces accordées par le Seigneur à chacun.* » Mais il n'en est pas moins vrai que le moindre degré de cette union transformante communique à l'âme des richesses merveilleuses et la rend immensément chère à Dieu.

277. Mais si l'union transformante, même dans ses degrés moindres, donne aux âmes une si haute valeur, que faut-il penser de ceux qui l'obtiennent dans une très large mesure, et qui sont des géants de sainteté? On ne doit pas être surpris de ce que les auteurs nous disent de ces parfaits amis de Dieu et du crédit qu'ils leur attribuent sur le cœur du Souverain Maître. « Si de semblables êtres — ils sont rares en ce monde — étaient connus, dit sainte Catherine de Gênes, on les adorerait en terre, mais Dieu les tient inconnus à eux-mêmes et aux autres jusqu'au temps de la mort, auquel le vrai se distingue du faux. » (*Dial.*, 3e partie, ch. x.)

« Quand Dieu fait la grâce à une âme, dit le P. Lallemant, de l'élever au dernier degré de la contemplation, Il ne lui refuse plus rien; elle obtient ordinairement tout ce qu'elle demande. Si on la prie de demander à Dieu quelque faveur, aussitôt qu'elle se met en devoir de présenter à Dieu sa requête, elle sent que l'Esprit-Saint l'emporte en des secrets admirables, où elle se perd, ne pensant plus au sujet de sa prière et ne se souvenant plus de ce qu'elle voulait demander, et cependant Dieu le lui accorde et ses vœux ont leur effet sans qu'elle y pense. Une âme qui est arrivée à ce point de perfection peut à elle seule soutenir,

par ses prières et par son crédit auprès de Dieu, toute une religion [1], tout un royaume. »

Les Saints du neuvième rocher sont « tellement chers à Dieu et jouissent d'une si grande faveur auprès de Lui que, si un seul demandait une chose, et tous les autres chrétiens le contraire, Dieu l'écouterait et l'exaucerait de préférence... La grâce qu'ils possèdent est si grande qu'elle ne peut paraître tout entière au dehors; eux-mêmes l'ignorent et ne désirent pas la connaître. S'ils sont petits par le nombre, ils sont considérables par le mérite, et c'est sur eux, comme sur des colonnes solides, que Dieu soutient son Église. Sans eux le christianisme périrait, et le démon entraînerait dans ses filets le monde entier. Autrefois ces serviteurs bien-aimés étaient plus nombreux dans l'Église. »

On lit dans la *Vie de sainte Gertrude* (l. V, ch. XIX) que cette Sainte ayant eu connaissance de l'état pitoyable où se trouvait une âme du purgatoire, suppliait Dieu de lui faire miséricorde : « Seigneur, disait-elle, ne voulez-vous pas vous laisser fléchir à mes prières et pardonner à cette âme? » A quoi Notre-Seigneur répondit avec beaucoup de bonté et comme en la caressant : « Je veux, pour l'amour de toi, avoir pitié, non seulement de cette âme, mais même d'un million d'autres âmes. »

Ah ! si nous comprenions ce que sont les Saints, combien grand est leur crédit et merveilleuse leur puissance, alors même qu'ils restent ignorés des hommes, nous n'aurions pas de désir plus ardent que celui de voir de telles âmes se multiplier dans l'Église; nous supplierions Dieu avec larmes de donner au monde qui, de nos jours surtout, en a si grand besoin, ces flambeaux brûlants et luisants, qui dissipent les ténèbres, réveillent la foi et réchauffent la tiédeur, ces parfaits serviteurs qui savent si bien faire l'œuvre de Dieu et travaillent avec un si prodigieux succès à la gloire de leur Maître et au salut de leurs frères.

Seigneur, Seigneur, donnez-nous des Saints.

[1] Un ordre religieux tout entier.

APPENDICES

I

Préparation à la Communion [1]

Règlement

1. Pour bien me préparer à mes communions, je ferai mes prières fidèlement et toujours avec attention.

2. Je recommanderai mes communions à Marie, ma bonne Mère, et je la prierai souvent pour cela.

3. Je m'efforcerai de pratiquer les vertus chrétiennes : Obéissance, Application au travail, Patience, Esprit de sacrifice et Lutte contre mes défauts.

4. Puisque, pour aller au ciel, le plus sûr moyen est de recevoir fréquemment Notre-Seigneur, je demanderai au bon Dieu, dès maintenant, qu'il permette que je communie souvent pendant toute ma vie.

	DIMANCHE	LUNDI	MARDI	MERCREDI	JEUDI	VENDREDI	SAMEDI	DIMANCHE	LUNDI	MARDI	MERCREDI	JEUDI	VENDREDI	SAMEDI
1. Prières du matin et du soir bien faites.....	....	....	....	....	..	....	..	....	..	....	....	..	....	.
2. Dizaines de Chapelet....	...	....	....	....	....	....	....	....	....	..	..		..	..
3. Actes d'obéissance.....	..	....	....		....	....	..	....	....	..	..		..	
4. Application au travail...	....	....	....	....	....	..	..	....	.		.	....	..	..
5. Actes de patience.....	....	....	....	.	....	....	.	..	....		..	..		.
6. Petits sacrifices et victoires sur mes défauts.	....	....	....	....		....	....	..	....	....		..	..	
7. Autres bonnes œuvres...	..	..	....	..	....	....	..	....	..	..	..	..	..	.

S'examiner chaque soir et marquer par des chiffres ou des zéros comment on a pratiqué chaque point du Règlement.

[1] Tome I, p. 93. — 6 fr. le 100. Chaque feuille contient des tableaux pour quatre semaines. Tous ces appendices peuvent être demandés chez MM. Richou, à Angers.

II

TOUT POUR JÉSUS !

Trésor du Sacré-Cœur[1]

1. Offrande de son travail à Dieu													
2. Souffrances, contrariétés, ennuis supportés avec patience													
3. Petits sacrifices													
4. Demi-heures de silence													
5. Lectures de piétié													
6. Visites au Saint-Sacrement													
7. Dizaines de Chapelet													
8. Actes d'obéissance													
9. Actes de charité et de complaisance													
10. Bien obtenu : bons conseils, bons exemples, etc													
11. Mal empêché : mauvaises paroles, critiques, désobéissance, etc													
12													

[1] Tome I, nº 100. — Mêmes conditions que pour le tabelau précédent.

III

Règlement de vie des associés du Sacré-Cœur [1]

Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme?

Bien décidé à devenir et à rester toute ma vie un chrétien ferme et généreux, bien résolu à faire passer avant tout la grande affaire de mon salut, et pour cela voulant travailler courageusement à la sanctification de mon âme, je prends la résolution d'observer le règlement suivant :

I. Lever. — En m'éveillant, mon premier acte sera de donner mon cœur à Dieu. Je Lui demanderai la grâce de passer la journée entière sans commettre le moindre péché, et je Lui offrirai toutes les œuvres de ma journée. Je me lèverai aussitôt, sans jamais céder à la paresse; je ferai ma prière avec attention après m'être mis en présence de Dieu, puis j'y ajouterai une dizaine de chapelet aux intentions de l'Association, c'est-à-dire pour attirer les grâces du Ciel sur moi et sur tous mes camarades; enfin je lirai deux ou trois pages dans un livre de piété.

Etude. — En classe, je serai fort attentif à mes prières; j'offrirai mon travail à Dieu, en me souvenant bien que ce qui n'est pas fait pour Dieu n'aura pas de récompense. Je me dirai : c'est Dieu même qui m'ordonne de travailler, et, en travaillant bien, je suis sûr de Lui être agréable.

II. Vertus a pratiquer. — *Obéissance.* — Je ferai ma vertu favorite de l'obéissance. J'obéirai promptement et sans répliquer à tout ce qui me sera prescrit, soit par mes parents, soit par mes maîtres, et je me rappellerai toujours que tout ce qui m'est commandé par mes Supérieurs, c'est Dieu même qui me le commande.

Patience et douceur. — Pour ne pas céder à la colère et à l'impatience, je me souviendrai de ce que Jésus a souffert pour moi, et je supporterai sans me plaindre, par amour pour Lui et pour expier mes péchés, tout ce qui me contrariera.

Charité et zèle. — Je me propose de faire chaque jour quelque acte de cette belle vertu de charité, soit en me montrant plein de complaisance, soit surtout en cherchant à faire du bien à mes camarades.

Mortification chrétienne. — Chaque jour je m'imposerai au moins un sacrifice que j'offrirai au Cœur de Jésus.

Pureté. — Je demanderai souvent à Marie de garder en moi cette belle vertu si chère au cœur de Dieu, et, pour la conserver intacte, je repousserai toute mauvaise pensée, je m'abstiendrai de toute parole tant soit peu dangereuse, surtout je fuirai comme la peste toute mauvaise compagnie.

[1] Tome I, n° 100. — 6 francs le cent.

III. Coucher. — Tous les soirs, si je ne l'ai pas fait dans la journée, je noterai mon bulletin du Trésor du Sacré-Cœur; je réciterai une dizaine de chapelet aux mêmes intentions que le matin. Si j'ai manqué de faire ma lecture de piété, je la ferai, sans faute, avant de me mettre au lit. Je n'oublierai ni ma prière du soir, ni l'examen de conscience.

IV. Dévotion a la Très Sainte Vierge. — J'aimerai beaucoup la Très Sainte Vierge et j'aurai grande confiance en elle. Je ferai très exactement et pieusement mon mois de Marie et mon mois du Rosaire. Toutes les fois que j'aurai besoin de quelque grâce ou que j'aurai quelque chagrin, je m'adresserai à la Sainte Vierge comme à une bonne Mère digne de toute ma confiance.

V. Sacrements. — Je m'y préparerai avec beaucoup de soin. Jamais je ne me confesserai *sans avoir d'abord bien prié*, ensuite sans avoir une vraie contrition, me rappelant toujours avant d'entrer au confessionnal, combien le bon Jésus a souffert pour mes péchés.

Je me préparerai à mes communions par d'ardentes prières, des sacrifices, et en m'appliquant dans cette intention à être obéissant, bien patient, bien assidu au travail. Je les recommanderai toujours à Marie. Je ferai toujours après mes communions, une fervente action de grâce.

Je relierai ce règlement chaque dimanche, pendant deux mois, puis le premier dimanche de chaque mois, et j'examinerai si je suis fidèle à l'accomplir.

IV

Pratiques de pénitence pour passer en vrai chrétien le saint temps du Carême [1]

« Si quelqu'un veut venir après moi, a dit N.-S. J.-C., qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive. — Celui qui s'aime trop soi-même, a-t-il dit encore, se perdra; celui qui se traite en ennemi sauvera son âme pour l'éternité. » — « Je châtie mon corps, disait saint Paul, et je le réduis en servitude, de peur d'être damné. »

C'est là le fondement de la morale évangélique, c'est là ce qui fait les vrais chrétiens. En effet, celui-là seul est un vrai chrétien, qui ne craint pas de souffrir un peu pour le Dieu qui a tant souffert pour nous, qui pense à expier ses péchés par la pénitence et qui, sachant se vaincre soi-même et ne pas céder à tous ses caprices, domine ses défauts et finit par en triompher. Au contraire, celui qui fait toujours sa volonté devient le plus malheureux des hommes et le plus vicieux.

1° Au lieu de remettre à plus tard ce que j'ai à faire, m'y mettre tout de suite; par exemple si on me commande, au lieu de dire « tout à l'heure », obéir immédiatement; si j'ai un devoir ou une occupation

[1] Tome I, n° 111. — 6 francs le cent.

ennuyeuse, commencer par là, au lieu de commencer par ce qui me plaît davantage.

2° Garder chaque jour le silence pendant un certain temps.

3° Aux repas, loin de me plaindre de ce que l'on me servira, accepter tout, et même, pour imiter N.-S. qui, sur la croix, voulut être abreuvé de fiel et de vinaigre, prendre ce qui me plaira le moins.

4° Quand l'heure de mon lever est arrivée, sortir de mon lit sans tarder un seul instant.

5° Céder volontiers aux autres et, au lieu de m'entêter et de me disputer, faire plutôt leur volonté que la mienne.

6° Mortifier mes yeux et ne pas m'arrêter inutilement dans les rues à regarder tout ce que je rencontre.

7° M'abstenir pendant un certain temps de lever les yeux en classe, et surtout à l'Église, m'y appliquer au travail et à la prière, au lieu de tourner la tête pour voir tout ce qui se passe.

8° Si j'ai bonne envie de dire une parole inutile, ne pas la dire.

9° Pour mieux détester mes péchés, et pour avoir plus de courage à combattre mes défauts, je penserai de temps en temps à la passion de Notre-Seigneur, et à tout ce que le péché Lui a fait souffrir.

V

Pratiques de pénitence pour passer en vraie chrétienne le saint temps du Carême

« Si quelqu'un veut venir après moi, a dit N.-S. J.-C., qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive. — Celui qui s'aime soi-même, a-t-il dit encore, se perdra; celui qui se traite en ennemi sauvera son âme pour l'éternité. » « Vous ne ferez de progrès dans la vertu, dit l'Imitation, qu'autant que vous vous ferez de violence. »

C'est bien là le fondement de la morale évangélique, c'est la doctrine que l'Église rappelle à tous les chrétiens, particulièrement à cette sainte époque de l'année : nous devons nous mortifier par amour pour Jésus, heureuses de souffrir un peu pour le Dieu qui a tant souffert pour nous; nous devons nous mortifier pour expier nos péchés; pour apprendre à nous vaincre et à triompher de nos défauts; pour attirer les grâces du bon Dieu sur nous et sur tous ceux qui nous sont chers; pour obtenir la conversion de tant de malheureux pécheurs et les empêcher de tomber dans l'enfer, pour soulager dans leurs terribles tourments les âmes du purgatoire.

Pour mieux apprendre à pratiquer cette grande et belle vertu de pénitence, je relirai de temps à autre la liste suivante contenant les diverses mortifications qu'il me serait facile d'accomplir et, sans me

croire obligée de les pratiquer toutes, je pourrai m'astreindre tantôt à l'une, tantôt à l'autre.

1° Au lieu de remettre à plus tard ce que j'ai à faire, m'y mettre tout de suite; par exemple si on me conmande, au lieu de dire « tout à l'heure », obéir immédiatement; si j'ai un devoir ou une occupation ennuyeuse, commencer par là, au lieu de commencer par ce qui me plaît davantage.

2° Garder chaque jour quelque temps de silence.

3° Quand j'aurai bonne envie de me précipiter sur quelque affaire, de me livrer à quelque occupation plutôt pour satisfaire mes goûts que pour vraie utilité, y renoncer, ou du moins faire exprès d'attendre quelques instants.

4° Quand je serai légèrement souffrante, ou que j'aurai quelque sujet de tristesse, quelque contrariété, m'efforcer quand même de me montrer gaie et aimable pour tout le monde.

5° Au repas, loin de me plaindre de ce qu'on me servira, accepter tout, et même, pour imiter Jésus qui, sur sa croix, voulut être abreuvé de fiel et de vinaigre, choisir de préférence ce qui me plaira le moins.

6° Ne pas chercher à tout savoir, et mortifier ma curiosité en ne prêtant aucune attention aux choses inutiles et à celles qui ne me regardent pas.

7° Me lever de mon lit dès que l'heure est venue, sans tarder un instant.

8° Accepter sans me plaindre d'être mal à l'aise, d'être privée de telle ou telle petite douceur, et même retrancher à l'occasion ce dont je puis me passer et qui ne sert qu'à contenter ma nature.

9° M'appliquer, selon le conseil de l'Imitation, à faire plutôt la volonté des autres que la mienne.

10° Quand je serai dans les rues, m'imposer parfois le sacrifice de ne pas regarder tout ce que je rencontre.

11° M'abstenir pendant un certain temps de lever les yeux en classe; ne pas détourner la tête, s'il se passe quelque chose qui attire les regards ou qui pique la curiosité.

12° Si j'ai bonne envie de dire telle parole, de faire telle réflexion qui n'a aucune utilité, garder le silence, ou parler de toute autre chose.

13° Pour mieux me former à la vraie charité chrétienne, je ferai parfois exprès de rechercher celles de mes compagnes avec lesquelles je sympathise le moins, et je me montrerai très aimable avec elles.

14° Quand une chose me fera grande envie, que j'en concevrai un vif désir, au point peut-être d'en avoir la tête toute pleine et de ne pas apporter à mes devoirs, à mes occupations l'attention suffisante, me condamner à ne point y songer, et en chasser la pensée de mon esprit.

15° Prendre quelquefois pour pratique de produire dans la journée de vifs sentiments de contrition; pour cela à certains moments que j'aurai déterminés, par exemple en entendant l'heure sonner, me mettre en esprit auprès de Jésus souffrant, me Le représenter dans son agonie, ou dans sa flagellation, ou sur le Calvaire; me rappeler alors que par mes péchés j'ai causé tous ses tourments et Lui demander sincèrement pardon.

VI

Tableau méthodique à l'usage de ceux qui débutent dans l'exercice de l'oraison [1]

I — Présence de Dieu

1 Dieu qui est *présent partout* me voit.
2 Dieu est *dans mon cœur.*
3 J.-C. du *haut du Ciel* fixe les yeux sur moi.
4 S'imaginer J.-C. *près de soi.*

N.-B. — S'arrêter quelque temps à l'une ou à l'autre de ces pensées; si l'on est à l'église, prendre de préférence la dernière, puisque l'on est réellement près de N.-S.
S'abaisser devant Dieu et l'adorer.
Puis lui demander pardon (Acte de contrition ou *Confiteor*).
Enfin lui demander secours pour bien prier (invoquer Marie, le bon Ange).

II — Considération

- **Objet**
  - Soit une grande vérité, p. ex. : la mort, le ciel, l'enfer.
  - Soit une vertu ou un défaut.
  - Soit un mystère de N.-S., p. ex. : Nativité, Passion.
  - Soit une lecture dont chaque passage est médité.
- **Manière**
  - Réfléchir sur la vérité choisie.
  - Se représenter par l'imagination les circonstances du mystère.
  - Bien se dire que pratiquer la vertu et fuir le vice.
  - est
    1. JUSTE : Non seulement l'honnêteté mais la reconnaissance pour un Dieu si bon nous en fait un devoir;
    2. AVANTAGEUX : Et pour la vie présente et surtout pour la vie future;
    3. FACILE : Tant d'autres le font avec le secours de la grâce.

Tome I, n° 138. — 11 francs le cent.

III Retour sur soi-même		Envisager ses besoins, ses défauts, ses péchés.
		Examiner combien on est loin de la vertu dont on a reconnu l'importance.
IV Demande	Règle générale	Parlez à J.-C., comme à un bienfaiteur, un père, un ami.
	Règles particulières	Rappelez à N.-S. qu'il a maintes fois promis d'exaucer toute prière confiante.
		Dites-Lui que votre faiblesse peut tout avec sa grâce.
		Dites-Lui que vous désirez être meilleur pour Le mieux servir et Le mieux glorifier.
		Protestez que vous ne vous confiez pas en vos qualités, ni en vos mérites, que vous vous appuyez uniquement sur ses mérites et ses souffrances.
		Invoquez Marie, le bon ange, le saint patron.
V Résolution	Protestation	Je veux vous prouver que ma demande est sincère.
	Promesse	Aujourd'hui en telle circonstance, Je pratiquerai tel acte de vertu; J'éviterai tel acte mauvais.
	Persévérance	J'ai pris souvent ces résolutions; s'il le faut je les renouvellerai encore sans jamais me décourager.

Pater! Ave!

Une autre méthode consistera à prendre une prière : « Notre Père, Je vous salue, Marie; Souvenez-vous, etc. »; et à la réciter en s'interrompant après chaque phrase ou même après chaque mot pour le méditer.

REMARQUE IMPORTANTE. — Ceux à qui il n'est pas loisible de consacrer quelque temps à la méditation peuvent la faire en travaillant. Choisissant pour cela le moment où ils se sauront moins exposés à être dérangés, ils commenceront par se mettre en présence de Dieu et l'adorer — s'ils sont seuls, il serait mieux d'interrompre un instant leur travail et de se mettre à genoux; — puis ils continueront, tout en travaillant, à s'occuper de pieuses pensées et à s'entretenir avec N.-S. Terminer toujours par des résolutions.

S'il était possible en travaillant d'avoir devant les yeux le tableau ci-dessus, cela pourrait aider beaucoup.

Ainsi comprise, la prière mentale est à la portée de tous, même des gens les plus occupés, à tous elle est éminemment utile.

« Sans l'oraison, dit saint François d'Assise, on ne saurait faire aucun progrès dans la vertu. » — « Je ne connais pas de meilleur moyen pour

se sauver que l'oraison mentale, dit saint Jean-Baptiste de Rossi. Le jour où nous n'aurons pas médité, craignons de pécher. » — « Quelques fautes que commettent ceux qui commencent à faire oraison, ils ne doivent pas l'abandonner, dit sainte Thérèse; s'ils persévèrent, ils finiront pas se corriger... Rien de plus utile que l'oraison, dit-elle encore, c'est même une nécessité pour ceux qui offensent Dieu au lieu de Le servir. » — Beaucoup jeûnent, dit saint Alphonse de Liguori, récitent le chapelet, l'office de la Sainte Vierge, et cependant restent pécheurs, mais il est impossible que celui qui est fidèle à l'oraison continue à vivre dans l'offense de Dieu. »

Difficultés que l'on oppose à la pratique de la méditation; — comment il faut les surmonter.

I. *Je n'ai pas le temps.* — Vous avez bien le temps de manger; vous trouvez bien le moyen de donner aux besoins de votre corps le temps nécessaire; votre âme vous serait-elle donc moins précieuse?

II. *J'essaie bien, mais toute mon oraison se passe à faire des efforts qui n'aboutissent jamais, c'est du temps perdu.* — Votre temps est fort bien employé, les efforts que vous faites sont très méritoires, votre oraison est bonne et plus fructueuse que vous ne le croyez.

III. *J'ai essayé si souvent qu'à la fin je perds courage.* — Protestez au bon Dieu que vous agissez uniquement pour Lui plaire, et non pour votre propre satisfaction. — Dites-Lui encore que, vos efforts pour méditer Lui étant agréables, vous les continuerez, dussiez-vous d'ici longtemps n'y trouver que rebuts et difficultés. Dans la voie de l'oraison ce qu'il faut surtout, c'est la persévérance. Ce n'est ordinairement qu'à la longue et après des efforts soutenus que l'oraison devient facile et douce. Mais pourquoi craindrait-on sa peine? Ne faut-il pas des années pour acquérir les moindres connaissances humaines; ce n'est pas en une semaine, en un mois que l'enfant apprend à lire, à écrire, à compter; que l'apprenti devient habile ouvrier. Quand on comprend l'importance de l'oraison, on ne se laisse pas arrêter par les difficultés du début.

IV. *Je fais d'habitude assez bien mon oraison, mais j'ai en ce moment trop d'ennuis, de soucis et de tracas; je ne puis m'arrêter à une pensée pieuse. J'en reviens toujours malgré moi à mes préoccupations.* — Si elles sont légitimes, s'il s'agit d'une affaire importante et dont le souvenir soit aussi tenace que vous le dites, alors parlez-en à N.-S., ouvrez-lui votre cœur, confiez-lui vos inquiétudes, et faites instance près de lui pour qu'il dirige l'affaire selon les intérêts de sa gloire et pour le plus grand bien de votre âme.

V. *Je me mets assez facilement en présence de Dieu, et j'éprouve facilité et attrait à converser avec Jésus, à lui exposer mes demandes, mes résolutions, mais je me perds dans les considérations.* — Dans ce cas n'appuyez pas sur les considérations; dès lors que vous pouvez vous entretenir avec N.-S., votre oraison est excellente...

TABLE DES AUTEURS

CITÉS DANS CET OUVRAGE

Les chiffres romains indiquent le volume, les chiffres arabes indiquent le numéro, les chiffres entre parenthèses indiquent la date de la mort de l'auteur cité.

Saint Athanase (373), I, 214.

Saint Jerôme (420), II, 181.

Saint Augustin (430), I, 124, 202, 208.

Saint Bernard (1153), I, 53, 193, 237, 296; II, 97, 102.

Alexandre de Hales (1245), I, 128.

Bienheureux Albert le Grand (1280), I, 356; II, 22, 24, 151.

Saint Thomas d'Aquin (1274), I, 30, 43, 116, 128, 150, 299, 303; II, 11, 13, 38, 39, 97, 102, 109, 112.

Saint Bonaventure (1274), I, 123.

Sainte Gertrude (1303), II, 277.

Sainte Angèle de Foligno (1309), II. 211, 212, 217, 223, 225, 227, 239.

Bienheureux Suzo (1365), I, 32, 305, 312, 354; II, 136, 137, 138, 142, 143, 231, 233, 238, 256, 264, 271, 277.

Sainte Catherine de Sienne (1380), II, 245, 253, 254, 262.

Saint Vincent Ferrier (1419), I, 80, 191.

Imitation de Jésus-Christ, I, 111, 136, 161, 193, 345; II, 68.

Sainte Catherine de Gênes (1510), II, 194, 209, 218, 220, 242, 275, 277.

Bienheureuse Camille [illegible]tista Varani (1527), II, 78.

Saint Ignace de Loyol[illegible] 1556), I, 27, 28, 60, 96, 105, 107, 115, 132, 140, 142, 156, 162, 204, 205, 234, 252, 258, 290; II, 193.

Saint Pierre d'Alcantara (1562), I, 130, 146, 149, 356; II, 218.

Louis de Blois (1565), II, 93.

Balthazar Alvarez (1580), I, 271.

Sainte Thérèse (1582), I, 24, 31, 65, 124, 127, 141, 146, 152, 156, 163, 183, 200, 209, 241, 244, 246, 252, 272, 273, 275, 289, 306, 307, 312, 333, 336, 337, 342; II, 1, 4, 15, 18, 45, 49, 50, 54, 65, 67, 69, 69 *bis*, 75, 88, 95, 106, 107, 110, 113, 114, 119, 123, 136, 140, 158, 159, 162, 163, 169, 184, 188, 189, 190, 198, 213, 218, 223, 228, 233, 234, 241, 244, 246, 248, 249, 250, 252, 254, 255, 259, 269, 274.

Grenade (1588), I, 126, 142, 146.
Saint Jean de la Croix (1591), I, 152, 157, 161, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 325, 326, 330, 335, 336, 337, 340, 346, 348, 349; II, 6, 16, 17, 24, 28, 33, 41, 43, 48, 49, 50, 63, 70, 87, 88, 90, 91, 96, 99, 101, 106, 110, 112, 136, 141, 148, 149, 150, 152, 163, 184, 193, 196, 202, 203, 205, 218, 223, 228, 229, 232, 239, 244, 245, 251, 252, 254, 258, 261, 263, 264, 267, 269, 271, 275, 276.
Jean de Jésus-Marie (1615), II, 139.
Rodriguez (1616), I, 57, 128, 131, 191, 218.
Suarez (1617), I, 30, 128, 138, 143, 147, 149, 150, 157, 260, 337; II, 36, 75, 76, 139.
Alvarez de Paz (1620), II, 68.
Saint François de Sales (1622), I, 34, 73, 97, 99, 130, 135, 136, 146, 152, 167, 169, 194, 195, 205, 206, 212, 214, 215, 227, 229, 232, 235, 241, 242, 243, 244, 247, 248, 250, 254, 256, 257, 262, 263, 264, 266, 268, 269, 283, 287, 292, 294, 310, 313, 315, 318, 341, 347, 348, 350, 351, 353, 354; II. 5. 19, 21, 36, 39, 46, 53, 55, 56, 63, 64, 73, 75, 76, 81, 84, 96, 99, 103, 110, 111, 112, 117, 123, 129, 130, 145, 150, 153, 158, 163, 165, 166, 168, 186, 199, 220, 260, 267, 270.
Thomas de Jésus (1627), II, 6.
Père Lallemant (1635), I, 72, 75. 78, 115, 128, 178, 179, 231, 232, 236, 270; II, 37, 44, 45, 68, 92, 173, 190, 224, 230, 266, 269, 277.
Sainte Jeanne de Chantal (1641), I, 291. 296, 339; II, 60, 72, 140, 158, 160, 165, 168, 169, 184, 214, 220, 222.
Godinez (1644), II, 172.
Saint-Jure (1657), I, 125.
Olier (1657), I, 213; II, 57.
Rigolleuc (1658), I, 337.
Saint Vincent de Paul (1660), I, 81, 123, 133, 136, 138, 283, 288, 296; II, 189.
Surin (1665), I, 128, 129, 228, 271, 284, 285, 286, 317, 318; II, 44, 71, 93, 122, 135, 184, 188, 189, 191, 216, 222, 225, 227.
Vénérable Marie de l'Incarnation (1672), I, 296, 355; II, 79, 133, 207, 221, 248, 269.
Bona (1674), II, 6, 139, 218.
Mère Anne-Séraphine Boulier (1680) II, 34 *bis*.
Sainte Marguerite-Marie (1690), II, 47, 79, 160, 197, 223.
Contemporaines de sainte Marguerite-Marie, I, 78.
Boudon (1702), II, 136.

Bossuet (1704), I, 153, 154, 259, 356; II, 16, 23, 35, 65, 92, 166, 169, 171.
Fénelon (1715), II, 2, 102, 273.
Schram (1720), II, 16.
Sainte Véronique Juliani (1727), II, 79, 208, 209, 231, 247.
Bienheureuse Martinengo (1737), I, 296.
Caussade (1751), I, 337, 339; II, 23, 56, 68, 75.
Scaramelli (1752), I, 203; II, 68.
Billuart (1757), I, 298, 299; II, 104.
Saint J.-B. de Rossi (1764), I, 125.
Saint Paul de la Croix (1775), II, 159, 171, 215.
Saint Alphonse de Liguori (1787), I, 82, 116, 125, 138, 146, 250, 272; II, 27, 46, 61, 80, 102, 163.
Grou (1803), I, 44, 152, 230, 326, 342; II, 57, 58, 76, 121.
Vénérable Libermann (1852), I, 83, 129, 130, 136, 157, 175, 176, 177 206, 228, 230, 243, 245, 246, 252, 260, 269, 274, 276, 278, 279, 280, 281, 282, 290, 292, 307, 309, 315, 320, 322, 340, 351, 354; II, 7, 22, 44, 74, 86, 92, 116, 117, 119, 130, 164, 167, 171, 216, 230.

AUTEURS CONTEMPORAINS

Bayonne, II, 253.
Berthe, II, 80.
Chaumont, † 1896, I, 92.
Lamballe, † 1914, II, 166.
Ludovic de Besse, † 1910, I, 337.
Meynard, I, 270; II, 61.
Monsabré, II, 62.
Pergmayr, I, 232.
Poulain, † 1919, I, 290; II, 34 *bis*, 68, 89.
Ribet, † 1909, II, 89.
Roothan, I, 132.
Thérèse de Saint-Joseph, II, 88.
Voos, II, 16.

TABLE DES MATIÈRES

VIE UNITIVE

PROLOGUE. — Rôle important de la contemplation dans la vie unitive 5

LIVRE V

Cinquième degré. Les âmes parfaites

Première partie. — L'ORAISON CONTEMPLATIVE ORDINAIRE

CHAPITRE PREMIER. — Le passage de l'état affectif à l'état contemplatif se fait ordinairement par une transition douce et progressive 7

CHAPITRE II. — Nouveau mode d'opération de la grâce dans les âmes parfaites :

§ 1. Le mode humain et le mode ultra humain 12
§ 2. Des termes de contemplation, grâces mystiques, oraison passive, oraison surnaturelle 14

CHAPITRE III. — L'union amoureuse, fondement de l'oraison contemplative 18

CHAPITRE IV. — Comment s'opère l'union contemplative :

§ 1. Les opérations supérieures de l'âme d'après saint François de Sales 22
§ 2. Les actes directs 25
§ 3. Le rôle de l'intelligence dans la contemplation 29
§ 4. Les différentes manières de connaître Dieu 32
§ 5. Enseignement de Bossuet sur la contemplation 37
§ 6. La contemplation est l'effet des dons du Saint-Esprit 39

CHAPITRE V. — Les divers modes de contemplation ordinaire :

REMARQUE PRÉLIMINAIRE 46

§ 1. Contemplation intellectuelle 47
§ 2. Contemplation affective ou quiétude 48
§ 3. Quiétude parfaite 49
§ 4. Quiétude sensible 51
§ 5. Quiétude aride 55
§ 6. La quiétude aride n'est pas l'oisiveté 59
§ 7. Contemplation affirmative et contemplation négative 61
§ 8. Comment les divers genres de contemplation sont souvent mêlés 63
§ 9. La contemplation et la prière vocale 64
§ 10. On peut être contemplatif à son insu 66

CHAPITRE VI. — La contemplation est bien moins rare qu'on ne le croit communément :

§ 1. Témoignage des auteurs mystiques 67
§ 2. Y a-t-il beaucoup d'âmes parfaites qui ne soient pas contemplatives ? 77
§ 3. Division des âmes en trois classes selon que prédominent la volonté, l'intelligence ou la mémoire 78

CHAPITRE VII. — Les marques de la contemplation 90

CHAPITRE VIII. — Avantages de l'oraison contemplative 97

Deuxième partie. — DISPOSITIONS DES AMES DU CINQUIÈME DEGRÉ OU DES AMES PARFAITES

CHAPITRE PREMIER. — Comment les âmes parviennent à la vie unitive :

§ 1. Remarque préliminaire 100
§ 2. Voie abrégée et voie commune 101
§ 3. Les marques de la vie unitive 104
§ 4. Degrés divers d'union à Dieu 106

CHAPITRE II. — Intensité de la charité chez les âmes parfaites .. 107

CHAPITRE III. — Les fruits de cette ardente charité :

§ 1. Amour de la solitude 111
§ 2. Esprit de détachement 112
§ 3. Désirs du ciel ; les anxiétés d'amour 114
§ 4. Zèle désintéressé. Amour de la croix 117
§ 5. Soif de la communion 118

CHAPITRE IV. — Caractères de la charité des âmes parfaites :

§ 1. Leur énergie calme et tranquille 118
§ 2. Humilité des âmes parfaites 122
§ 3. Unité de vue et simplicité d'intention des âmes parfaites .. 122
§ 4. Sérénité des âmes parfaites 126

CHAPITRE V. — Conduite extérieure des parfaits :

§ 1. Influence de la charité sur toutes leurs œuvres 127
§ 2. Les qualités naturelles. Sont-elles développées par la pratique de la vertu, ou contribuent-elles à rendre la vertu plus élevée et plus méritoire 130
§ 3. L'union mystique et les œuvres extérieures 133

CHAPITRE VI. — Mérite de cet état de perfection. Différence entre l'état de perfection et la sainteté :

§ 1. Valeur des âmes parfaites 135
§ 2. Leurs imperfections 136
§ 3. Deux subdivisions du cinquième degré 138

Troisième partie. — Direction des ames parfaites
Règles de l'oraison contemplative

Chapitre premier. — Combien il est important pour un directeur de connaître les règles de la vie contemplative 140

Chapitre II. — Règles à suivre dans la direction des âmes contemplatives :

§ 1. Nécessité du complet renoncement 144
§ 2. Renoncement de l'entendement, de la mémoire et de l'imagination 147
§ 3. Renoncement de la volonté 151
§ 4. Le vœu du plus parfait 152

Chapitre III. — Comment une âme habituellement contemplative doit faire son oraison :

§ 1. Préparation 155
§ 2. Comment doit se conduire, dans le cours de son oraison, celui qui éprouve la quiétude sensible 159
§ 3. Distractions 162
§ 4. Règles pour la quiétude aride 165
§ 5. Résolutions 166
§ 6. Persistance de la quiétude dans les divers exercices 167

Conclusion 169

LIVRE VI

Sixième degré. Les âmes héroïques

Chapitre premier. — L'héroïsme. Définition et exemples 171

Chapitre II. — Comment les âmes parviennent à l'héroïsme :

§ 1. Aperçu général 176
§ 2. Quelques remarques préliminaires :
I. Sentiments opposés et simultanés 178
II. Dons surnaturels miraculeux et dons surnaturels non miraculeux 181
§ 3. Lumières plus grandes accordées aux âmes d'élite et actes d'amour très parfaits qui s'ensuivent 184
§ 4. Les épreuves purificatrices 187
§ 5. But principal de la purification spirituelle 193
§ 6. Exemples d'épreuves purificatrices 197
§ 7. La partie essentielle et les circonstances accessoires et variables de la purification spirituelle 207

CHAPITRE III. — Dispositions intimes des âmes héroïques :

§ 1. Effets de la purification spirituelle 211
§ 2. Faveurs accordées aux âmes qui ont subi la rigoureuse purification de l'esprit 218
§ 3. Légères imperfections des âmes héroïques. 222
§ 4. Mérite et sainteté de ces âmes d'élite 224
§ 5. Direction de ces âmes 224

LIVRE VII

Septième degré. Les grands Saints

PROLOGUE 229

CHAPIPRE PREMIER. — Itinéraire de l'héroïsme à la sainteté parfaite :

§ 1. Le but à atteindre : l'union transformante 230
§ 2. Longueur du chemin à parcourir pour atteindre ce suprême degré de la perfection 231
§ 3. La purification d'amour 234

CHAPITRE II. — Le dernier degré de la sainteté : l'union stable et parfaite :

§ 1. Le mariage spirituel 237
§ 2. Combien est intime cette union avec Dieu 238
§ 3. Permanence de l'union parfaite 244
§ 4. Paix des âmes saintes 247
§ 5. Joies des âmes saintes 253
§ 6. Lumières accordées aux âmes saintes 254
§ 7. Vertus admirables des grands Saints : leur charité, leur crédit auprès de Dieu 258

APPENDICES

I. Préparation à la communion 269
II. Trésor du Sacré-Cœur 270
III. Règlement des associés du Sacré-Cœur 271
IV. Pratiques de pénitence pour passer en vrai chrétien le saint temps du Carême 272
V. Pratiques de pénitence pour passer en vraie chrétienne le saint temps du Carême 273
VI. Tableau méthodique pour la méditation 275
Table des auteurs 278

LES DIVINES PAROLES

Par le R. P. SAUDREAU

QUATRIÈME ÉDITION REFONDUE ET AUGMENTÉE

Par M. le Chanoine SAUDREAU

Premier aumônier du Bon-Pasteur d'Angers

Deux volumes in-12 (764-624 pages). — Prix : 8 fr. 40 (majoration comprise).

France, *franco* poste..... 10 35
— — colis postal gare..... 9 70

Le R. P. Saudreau, dominicain, avait eu l'heureuse idée de réunir les paroles dites par le Seigneur aux Saints. Il les mit en ordre selon le dogme qu'elles exprimaient ou selon la vertu qu'elles conseillaient. Ce recueil, qui formait deux petits volumes, eut bien vite trois éditions. Depuis longtemps épuisé, il a été tout récemment réédité. M. Saudreau, aumônier du « Bon-Pasteur », neveu de l'auteur, a préparé cette réédition. Mais le nouveau recueil est beaucoup plus considérable que l'ancien ; *plus de la moitié* des paroles citées dans la nouvelle édition n'étaient pas dans les trois premières, des chapitres nouveaux ont été insérés, les textes ont été revus, les références indiquées.

Dans ce livre, donc, c'est Dieu lui-même qui nous instruit. Il nous parle de son amour, de sa bonté, de sa justice, de sa miséricorde. Jésus s'y montre comme un consolateur de ses fidèles, comme victime pour nous et s'associant d'autres victimes. Il recommande les grandes vertus de foi, de confiance, d'amour, de charité fraternelle, de zèle. Il nous dit l'importance du recueillement, de la mortification, du renoncement, de la patience, de l'abandon, de l'humilité. Il nous instruit sur la Prière, l'Oraison mentale, le saint office, les Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, la dévotion au Sacré-Cœur, à Marie, aux Saints. Il nous montre la perfection et les moyens d'y parvenir. Il explique ce qu'est la vie d'union, et comment on la pratique. Il exalte le sacerdoce, la vie religieuse, les trois vœux. Il nous donne de belles et fortes instructions sur les Fins dernières, la Mort, le Jugement, l'Enfer, le Purgatoire, le Ciel. Toute la spiritualité se rencontre là, exposée avec quelle autorité, avec quel charme, avec quelle profondeur ! Aucun auteur ne sera jaloux si nous disons que ce livre, formé des paroles du Seigneur, est le livre le plus édifiant, le plus suave, le plus instructif que l'on puisse désirer.

Autres ouvrages de M. le Chanoine Saudreau

LES TENDRESSES DU SEIGNEUR

Pour une âme fidèle

OU

Vie de la Mère Anne-Marguerite Clément

Première Supérieure des Monastères de la Visitation de Montargis et de Melun

Un volume in-12. — Prix : 5 fr. 40 (majoration comprise)
France, *franco*, 6 fr. 15.

La Mère Anne-Marguerite Clément fut une des premières religieuses de l'Ordre de la Visitation ; elle fut la disciple de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal. On sait quelles admirables religieuses furent formées par ces deux grands saints et comment les débuts de la Visitation furent merveilleux de ferveur, de générosité et de douce simplicité. Or, la Mère Clément fut peut-être la plus remarquable de cette pléiade de saintes âmes. Plus qu'aucune autre elle fut favorisée du Seigneur, qui lui parlait comme il le fit à sainte Gertrude, à sainte Thérèse, à sainte Marguerite-Marie. Sainte Jeanne de Chantal avait toute confiance dans les grâces accordées à sa vertueuse fille. L'illustre cardinal Bona, approuvant la vie écrite par le P. Galice, se déclare convaincu « qu'elle a été exempte de toute tromperie ». La peinture de ses vertus n'édifie pas moins que les leçons qu'elle recueillit des lèvres du Sauveur.

L'ÉTAT MYSTIQUE :

Sa nature. — Ses phases

ET

LES FAITS EXTRAORDINAIRES DE LA VIE SPIRITUELLE :

Etat angélique. — Extases

Révélations. — Visions. — Possessions

Deuxième édition qui paraîtra en 1921.

Quelques exemples de l'état mystique. — Origine et sens du mot mystique. — Enseignement des Pères sur l'état mystique. — L'état mystique d'après les Docteurs du moyen âge. — Enseignement de sainte Thérèse sur l'état mystique. — Nature de l'état mystique d'après saint Jean de la Croix. — Nature de l'état contemplatif d'après Suarez. — Conclusion : l'union mystique. — Les seuls éléments constitutifs de l'état mystique. — Origine de la division de la contemplation en contem-

plation mystique et contemplation acquise ou non mystique. — La voie unitive. — Description et analyse psychologique de l'état mystique. — Différence entre l'état ascétique et l'état mystique. — Exemples de lumières et de sentiments mystiques. — Phénomènes d'ordre angélique. — L'état mystique ne comporte nullement la perception de l'Être divin. — Réponses à quelques objections. — Les extases. — Des révélations privées. — Avantages des révélations privées. — Dangers d'illusion. — Règles pratiques de discernement. — Faits prénaturels diaboliques. — Remèdes aux persécutions diaboliques.

L'IDÉAL DE L'AME FERVENTE

Un volume in-12, 6 fr. 60; *franco*, 7 fr. 35.

« Le but de l'auteur est « de faire aspirer à la vie unitive ». Pour cela trois parties : le *but à atteindre*, la perfection; puis les *moyens à employer*, avec de très bons chapitres sur les voies de la grâce, la fidélité à en suivre les inspirations, la séparation des infidélités, les épreuves et les moyens d'en profiter; enfin les *vertus parfaites*, où est étudiée la pratique des principales vertus dans la vie unitive (vertus théologales, humilité, amour des croix)... Cet ouvrage manifeste une grande science et une longue expérience de la vie spirituelle et répond parfaitement au but que s'est proposé l'auteur. » *Revue d'ascétique et de mystique*, octobre 1920.

LA VOIE QUI MÈNE A DIEU

Conseils pratiques pour tous ceux qui aspirent à une solide piété

Un volume in-12, de 575 pages

Prix : 4 fr. 20 (majoration comprise). France, *franco*, 4 fr. 95.

La Création. — L'homme, image de Dieu. — Qualités du soldat de Dieu. — Avantages de la lutte. — Objet de la lutte et mortification des sens. — Idolâtrie dans le peuple chrétien. — L'amour-propre chez les gens de bien. — La vertu de foi ; sa nature, ses effets. — La vie de la foi. — Moyens d'obtenir la foi parfaite : l'humilité, les lectures pieuses. — Accroissement de la foi par le bon gouvernement des facultés de l'âme. — Recueillement et union à Dieu. — La vertu d'espérance. — La joie. — La crainte. — La douleur. — Le bon usage de la douleur. — L'amour de Dieu et les moyens de l'accroître. — Les Sacrements. — Sacrement de Pénitence. — L'Eucharistie. — La Communion. — Les Vertus. — Conformité à la volonté de Dieu. — Humilité. — Obéissance. — Charité fraternelle. — Amour affectif, Oraison. — Relations intimes avec le monde invisible. — Hiérarchie céleste. — Marie. — Jésus. — Attributs de Dieu

LA VIE D'UNION A DIEU

Moyens d'y arriver d'après les Grands Maîtres de la vie spirituelle

La troisième édition paraîtra en 1921.

Nature de la Perfection. — Doctrine des Pères de l'Église. — Doctrine des Grands Maîtres du XIIe au XVIIe siècle. — La Mystique depuis le XVIIe siècle. — Conclusions pratiques.

MANUEL DE SPIRITUALITÉ

Deuxième édition

Un volume in-12, 4 fr. 20 (majoration comprise), *franco*, 4 fr. 80.

« M. Saudreau a voulu faire ici un ouvrage élémentaire, il l'a fait d'une façon excellente... L'exposé est clair, précis, très bien ordonné, ce qui n'est pas un mince mérite en pareille matière ; la doctrine est forte, solide, ne reculant pas devant les principes les plus austères de la perfection, et en même temps encourageant et soutenant sans cesse les âmes par la pensée de l'union à Dieu dans la charité, terme de tous les efforts de l'âme. » *Revue d'ascétique et de mystique*, octobre 1920

Probations sur diverses vertus. — Prix : 0 fr. 30 l'exemplaire ; *franco*, 0 fr. 35.

Le secret de l'amour divin. *Mêmes prix.*

L'abnégation parfaite et le parfait amour. — *Mêmes prix.*

Angers, G. Grassin, Richou Frères successeurs. — 12-20

BX 2350 .S3 1920 SMC

Saudreau, Auguste,
1859-1946.
Les degres de la vie
spirituelle
AXD-5982 (sk)